GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE



PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
P. VIDAL DE LA BLACHE
ET L. GALLOIS



TOME VII

MÉDITERRANÉE
PÉNINSULES MÉDITERRANÉENNES

DEUXIÈME PARTIE

ITALIE, PAR JULES SION

PAYS BALKANIQUES, PAR Y. CHATAIGNEAU & J. SION

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Tome VII

MÉDITERRANÉE
PÉNINSULES MÉDITERRANÉENNES

Deuxième Partie

ITALIE — PAYS BALKANIQUES

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

publiée sous la direction de

P. VIDAL DE LA BLACHE ET L. GALLOIS

L'ouvrage comprendra 15 tomes

TOME I. — *Les Iles Britanniques*, par Albert DEMANGEON, professeur à l'Université de Paris.

TOME II. — *Belgique, Luxembourg, Pays-Bas*, par Albert DEMANGEON, professeur à l'Université de Paris.

TOME III. — *États scandinaves* (Danemark, Norvège, Suède). — *Régions polaires boréales*, par Maurice ZIMMERMANN, chargé de cours à l'Université de Lyon.

TOME IV. — *Europe centrale* (I : Généralités, Allemagne ; II : Suisse, Autriche, Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie), 2 vol., par Emmanuel DE MARTONNE, professeur à l'Université de Paris.

TOME V. — *États de la Baltique*. — *Russie*, par Pierre CAMENA D'ALMEIDA, professeur à l'Université de Bordeaux.

TOME VI. — *La France*, 2 vol., par L. GALLOIS, professeur à l'Université de Paris.

TOME VII. — *Méditerranée, Péninsules méditerranéennes* (I : Généralités, Espagne, Portugal ; II : Italie, Pays balkaniques), 2 vol., par Max. SORRE, recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand, Jules SION, professeur à l'Université de Montpellier, et Y. CHATAIGNEAU, agrégé de l'Université.

TOME VIII. — *Asie occidentale*, par Raoul BLANCHARD, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Grenoble et à l'Université Harvard (États-Unis). — *Haute Asie*, par Fernand GRENARD, ministre plénipotentiaire.

TOME IX. — *Asie des Moussons* (I : Généralités, Chine, Japon ; II : Inde, Indochine, Insulinde), 2 vol., par Jules SION, professeur à l'Université de Montpellier.

TOME X. — *Océanie*, par Paul PRIVAT-DESCHANEL, professeur à l'École coloniale. — *Régions polaires australes*, par Maurice ZIMMERMANN, chargé de cours à l'Université de Lyon.

TOME XI. — *Afrique septentrionale et occidentale*, 2 vol., par Augustin BERNARD, professeur à l'Université de Paris.

TOME XII. — *Afrique orientale, équatoriale et australe*, par Fernand MAURETTE, agrégé de l'Université.

TOME XIII. — *Amérique septentrionale* (I : Généralités, Canada ; II : États-Unis), 2 vol., par Henri BAULIG, professeur à l'Université de Strasbourg.

TOME XIV. — *Mexique et Amérique centrale*, par Max. SORRE, recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand.

TOME XV. — *Amérique du Sud* (I : Généralités, Guyanes, Brésil ; II : Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, République Argentine, Paraguay, Uruguay), 2 vol., par Pierre DENIS, agrégé de l'Université.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

publiée sous la direction de

P. VIDAL DE LA BLACHE

ET

L. GALLOIS

TOME VII

MÉDITERRANÉE
PÉNINSULES MÉDITERRANÉENNES

DEUXIÈME PARTIE

ITALIE

par JULES SION

PAYS BALKANIQUES

par

Y. CHATAIGNEAU
Agrégé d'histoire et de géographie.

JULES SION
Professeur à l'Université de Montpellier.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

—

1934

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

TROISIÈME PARTIE

L'ITALIE

CHAPITRE XIV

GÉNÉRALITÉS

I. — POSITION ET FORME

La situation de l'Italie au centre de la Méditerranée lui vaut une multiplicité de relations que ne connaissent ni l'Espagne ni la majeure partie des Balkans.

Si elle garde les passages entre les deux bassins de cette mer, c'est surtout le bassin oriental qui a compté dans ses destinées. La colonisation grecque rayonna sur ses côtes méridionales, parfois semblables aux rivages hellènes. Au moyen âge, Venise, fille de Constantinople, Amalfi, Pise, Gênes ont dû leur fortune au trafic du Levant. Telle est encore la direction préférée du commerce, vers ces pays agricoles des Balkans, de l'Asie et de l'Égypte qui sont les meilleurs clients des usines lombardes. Une grande partie de ces relations se fait par les ports de l'Adriatique. Cette mer unit bien plus qu'elle ne sépare les pays riverains, et la domination vénitienne fut conduite par la nature vers la Dalmatie. Mais au delà de cette frange étroite se dresse, abrupt, le rebord des causses illyriens ; la péninsule des Balkans présente à l'Italie sa façade la moins ouverte, de sorte que l'Adriatique est essentiellement une avenue vers l'Orient. Au Sud, la Sicile ménage le passage vers l'Afrique ; on va en treize heures de Trapani à Tunis. Là, des ports excellents, de vastes plaines fécondes, des vallées facilitent l'entrée du Maghreb ; aussi ce vestibule accueillant de l'Afrique mineure eut-il toujours des rapports étroits avec la Sicile. Quant au bassin occidental de la Méditerranée, il n'est entré dans l'histoire de l'Italie qu'assez tard, et pour des périodes assez limitées : la fin de la République et l'Empire romain, puis l'occupation aragonaise des Deux-Siciles. La Corse et la Sardaigne n'ont jamais servi de bases pour une expansion vers l'Ouest. L'Italie moderne fait peu de commerce avec l'Espagne. Les foyers de la civilisation, les régions les plus peuplées, les grands ports

de la péninsule sont bien sur son versant tyrrhénien, mais c'est au delà de Gibraltar qu'ils s'orientent aujourd'hui, vers l'Europe atlantique et l'Amérique latine.

La position centrale de l'Italie lui permit d'être l'étape décisive dans la propagation de la civilisation grecque qui devint la civilisation méditerranéenne, grâce à Rome. Elle facilita la formation et le gouvernement de l'Empire romain. Mais, si elle a pu, comme on l'a dit, préparer l'Italie à l'hégémonie maritime en certaines époques, elle lui a été funeste en d'autres, car ses côtes étaient menacées de tous les points de l'horizon.

L'INFLUENCE DE LA MER. — Allongée dans une mer très fréquentée comme un môle dans un détroit, l'Italie est bien moins massive, continentale, que l'Espagne. Aucun point ne s'éloigne de la mer à plus de 100 kilomètres dans la presqu'île, de 150 dans la partie septentrionale. Elle a 5 280 kilomètres de côtes, soit 1 kilomètre pour 58,7 kilomètres carrés (Espagne, 1 pour 145). Aussi l'air marin circule-t-il partout pour tempérer son climat. Les influences maritimes pénètrent largement dans l'activité humaine. La prospérité de l'Italie médiévale naquit et déclina avec celle des ports; l'industrie de la Lombardie fut suscitée par le trafic de Venise et de Gênes; aujourd'hui Milan tisse des soies d'Asie et cherche des clients dans le Levant, en Amérique. L'alimentation de l'Italie vient en partie d'outre-mer, et la sécurité du royaume repose sur sa flotte. Ajoutons l'activité de la pêche en certains parages, et l'on comprendra que, d'après des calculs vieux déjà d'un demi-siècle, la population littorale (jusqu'à 5 km. de la côte) ait atteint une densité de 271 habitants au kilomètre carré, soit 16 p. 100 de la population totale. Actuellement, ces chiffres devraient être majorés.

Mais sous cette moyenne apparaissent de singulières inégalités. Il y a des files ininterrompues de « marines », de petits ports, le long de la Riviera, des Marches, du golfe de Naples, des pays de Bari et de Messine. Et, par contre, d'interminables côtes désertes devant la Maremme, les lagunes fiévreuses de la Sardaigne, de la Lucanie, de la Vénétie. C'est même le plus souvent que le littoral se prête assez mal à la navigation : bien moins articulé que celui de la Grèce, il confine à des reliefs jeunes, que les rivières torrentielles ourlent de côtes plates et inhospitalières. Les ports des cités étrusques et de plusieurs colonies grecques ont été envasés ; le royaume de Naples, au XIIIe siècle, possédait une foule de rades aujourd'hui inutilisables[1]. Plus encore que par le passé, l'activité maritime se concentre en quelques secteurs privilégiés, quelques grands ports. Dans leurs intervalles, l'influence maritime peut être bien faible ; peu d'agglomérations sont plus étroitement terriennes que certaines villes de Sicile où l'on entend les vagues.

Ainsi l'action de la mer s'exerce par quelques points seulement. Mais d'ordinaire elle en rayonne assez pour rester, comme jadis, un élément de prospérité et de progrès.

LES RELATIONS CONTINENTALES. — Des trois presqu'îles, l'Italie est celle qui eut toujours le plus de rapports avec la masse de l'Europe. L'Espagne est trop excentrique, trop fermée vers le Nord ; les Balkans offrent des couloirs faciles, mais c'est vers des plaines longtemps barbares et encore tout agricoles. L'Italie, au contraire, touche aux centres directeurs du commerce, de la population, de la

1. L'unité de l'Italie ne fut jamais réalisée par les villes maritimes, mais par les Romains, peuple de paysans, et par un État continental, le Piémont.

politique. Sans doute, elle en est séparée par les chaînes des Alpes. Mais celles-ci n'ont jamais arrêté les transactions, si elles les limitent, non plus que la force tenace des influences germaniques. Leur barrière fut-elle la protection qu'on imagine ? Depuis Brennus et Hannibal, que d'armées les ont contournées ou traversées, pour le malheur de l'Italie ! Dès qu'elle fut affaiblie, elle devint un champ de bataille, presque aussi ensanglanté que les plaines de Belgique. Une frontière naturelle, même aussi solide, ne vaut que par la nation qui la garde.

Les diversités régionales. — L'étirement de l'Italie sur 10 degrés, de la latitude de Nevers à celle de Tunis, introduit évidemment des écarts accusés pour le milieu physique et la mentalité populaire. Guère plus qu'en France entre la Flandre et le Roussillon. Le contraste si marqué entre le Nord et le Sud du royaume vient davantage de la diversité des relations et de l'histoire.

Dans le Nord, c'est l'Italie continentale : une vaste plaine, qui, par-dessus les Alpes, a toujours communiqué avec l'Europe atlantique ; un fleuve qui conduit vers l'Adriatique et l'Orient. Il y avait place dans les campagnes pour un bloc de densités élevées et (trait exceptionnel en pays méditerranéen) d'un seul tenant ; place aussi pour des cités actives. En rapports avec les centres économiques de la France et de l'Allemagne, ceux de la plaine padane les suivirent dans leur essor industriel, dès l'ère de la vapeur, non sans leur ressembler. Un Lyonnais n'est pas dépaysé à Milan, moins, à certains égards, qu'un Calabrais.

Tout différent est ce *Mezzogiorno* qui comprend, outre la Sardaigne, l'ancien royaume des Deux-Siciles au delà du Tronto et de Terracine [1]. C'est ici la nature méditerranéenne, que seule la Riviera annonçait dans le Nord, avec ses contrastes si heurtés entre les saisons, entre des plaines fécondes et des sommets dénudés ou des marécages fiévreux. Plus de mauvais pays que de bons, mais un climat qui fait accepter la frugalité. Plusieurs régions sont restées déchues de leur prospérité antique. Aujourd'hui encore, quand on quitte les routes ordinaires des touristes, on a parfois l'impression d'une contrée arriérée qui conserve trop de misère résignée à la saleté. Ce n'est plus l'accueil charmant du moindre bourg toscan et l'on hésite à se croire en Italie. De fait, ces régions ont longtemps vécu d'une autre vie. Elles regardaient, non vers le continent, mais vers la mer d'où leur vinrent la plupart de leurs maîtres : les Carthaginois et les Grecs, les Byzantins, les Arabes de Sicile, les Normands, les Provençaux de la monarchie angevine, les dynasties de Majorque et d'Aragon. Par l'origine de presque tous ces conquérants, elles restaient soumises aux influences du Midi méditerranéen, qui les confirmèrent dans leur genre de vie avec ses défauts. Au contraire, les impulsions, les excitations bienfaisantes issues du Nord ne leur arrivaient qu'amorties par la distance. C'est tout récemment que, pour les tirer de ce marasme, on a entrepris un effort systématique, déjà fructueux.

Par la géographie physique, le Nord de l'Italie péninsulaire s'apparente au Midi plus qu'à la Plaine. Mais la Toscane, l'Ombrie, les Marches communiquent sans peine avec celle-ci et participent à sa civilisation, tout en restant essentiellement agricoles [2]. Quant au Latium, ses aspects, la vie de ses populations rurales le rattachent plutôt au Sud.

1. La plupart des géographes italiens placent dans l'Italie centrale les Abruzzes et le Molise ; nous les rangerons dans le Midi, comme les statistiques agricoles.

2. Les côtes et les collines de la Maremme toscane présentent des aspects méridionaux, mais que les « bonifications » tendent à atténuer.

Bien plus que par le relief, le morcellement politique dont l'Italie a souffert si longtemps a été préparé par l'allongement de celle-ci[1]. Il faut un État vigoureux pour vaincre la distance et maintenir la cohésion d'un organisme aussi étiré. D'autant plus, encore une fois, que celui-ci était sollicité en sens divers, dans le Nord par l'attraction du continent, dans le Sud par celle de la mer.

Manquait-il d'un centre, d'une région capable de grouper les autres autour d'elle ? On l'a dit, et pourtant la Rome antique y réussit, non sans que sa politique fût aidée par la nature. La Ville est à mi-chemin de Turin et d'Otrante ou de Catane ; les voies qui en partent gagnent sans peine le Pô et l'Adriatique (pl. XLIX). Mais, pour assurer sa domination sur l'Italie entière, il lui fallut tout un réseau de chaussées et une flotte puissante. Aucun des États qui succédèrent à l'Empire ne posséda cette double maîtrise des routes et de la mer. Au moyen âge, l'idée même de l'unité géographique s'effaça ; il y eut alors « les Italies », comme « les Allemagnes ».

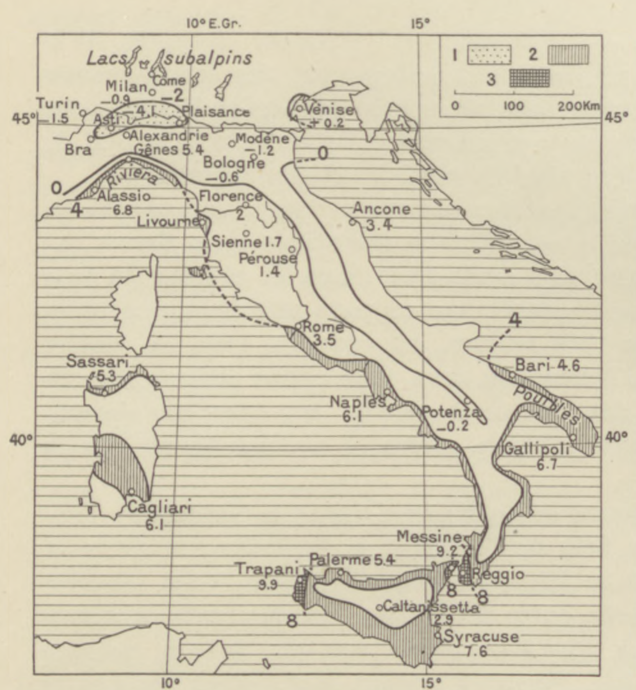


Fig. 56. — Les régions de l'Italie les plus tièdes en hiver (minima moyens journaliers de janvier).

1, Région où ces minima moyens sont inférieurs à —2°. — 2, Régions où ils dépassent 4°. — 3, Régions où ils dépassent 8°. Échelle, 1 : 13 000 000.

L'unité politique est si récente (1859-1870) que, malgré la ferveur du sentiment national, elle a laissé bien des différences dans les dialectes, les mœurs, voire dans la vie économique. Celle-ci a conservé certains traits du temps où chacun des anciens États tâchait de se suffire ; des souvenirs de l'économie fermée persistent même dans les provinces les plus éprises de progrès. De là quelques archaïsmes, mais aussi la sauvegarde de savoureuses originalités régionales.

II. — CLIMAT

L'unité si nuancée de l'Italie, on l'entrevoit dans son climat. C'est bien celui de la Méditerranée, mais diversifié par l'étirement de la péninsule, le relief, les contrastes des deux versants, du littoral et de l'intérieur.

La température. — Pendant la mauvaise saison, les écarts sont beaucoup plus tranchés qu'en France. De Roscoff à Strasbourg, les moyennes de janvier n'accusent que 6°,6 de différence ; de Lille à Perpignan, que 4°,5 ; or il y a presque 12° de moins à Alexandrie qu'à Syracuse. En effet, la plaine du Pô subit alors les rigueurs d'un climat vraiment continental. Le froid peut être

1. Le trajet par rail de Turin à Reggio de Calabre mesure 1 354 kilomètres, distance parcourue en 26 heures 45 par les trains les plus rapides.

aussi vif qu'en Alsace, s'il dure moins longtemps ; à Milan la moyenne des températures de janvier est de 0°,2 (Paris, 2°,1). Les influences marines ne profitent qu'à la Vénétie ; vers l'intérieur, les minima s'abaissent et le pôle du froid se trouve dans le voisinage d'Asti. La neige tombe 9 ou 10 jours par an vers Modène, Milan, Turin ; il y a des hivers où elle ensevelit leurs campagnes sous une épaisseur de 0 m. 50 et cela pendant plusieurs semaines (fig. 56).

Grâce à l'abri formé par les Alpes, leur bordure est plus favorisée, surtout près des lacs lombards. Sur le lac de Côme, à la villa Carlotta, la moyenne de janvier est de 3°,1 ; le thermomètre n'a jamais marqué moins de —6°,3 au lieu de —17°,7 à Alexandrie. Aussi les hivernants peuvent-ils admirer dans les jardins une exubérance quasi tropicale.

Plus privilégiée encore est la Ligurie, protégée par son relief contre les vents glacés qui partent de la Plaine, et surtout la Riviera di Ponente. De même que pour Nice, sa position par rapport aux dépressions barométriques du golfe de Gênes ne l'expose que rarement au mistral. Porto Maurizio a une moyenne de 8°,4 pour janvier ; il faut descendre jusqu'au delà de Naples pour trouver des hivers aussi cléments.

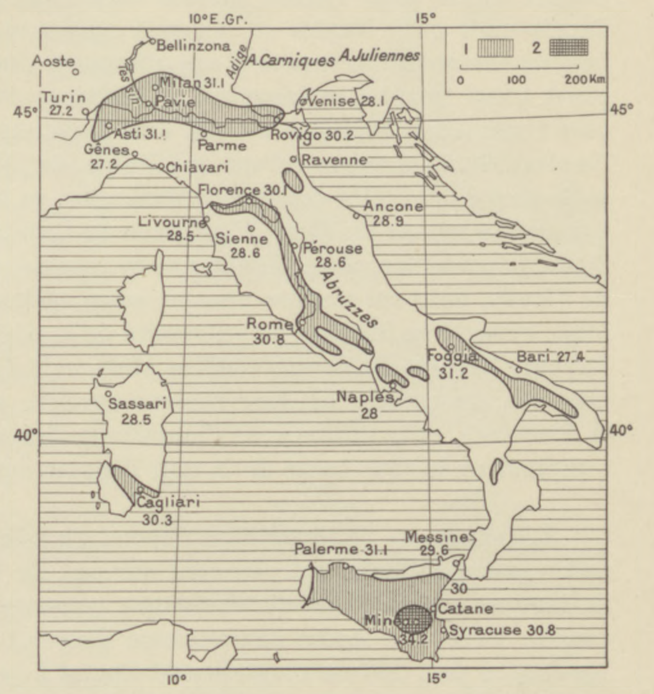


Fig. 57. — Les régions de l'Italie les plus chaudes en été (maxima moyens journaliers de juillet).

1, Régions où ces maxima sont supérieurs à 30°. — 2, Région où ils dépassent 32°. — Échelle, 1 : 13 000 000.

Beaucoup moins tiède que ces adrets ensoleillés, l'Italie centrale forme la transition entre la rudesse du Piémont et la douceur du Midi. La température de Rome en janvier (6°,7) représente à peu près la moyenne entre celles de Bologne et de Syracuse. Le versant occidental est le plus favorisé ; il regarde en effet une mer plus vaste d'où lui vient un air relativement chaud, tandis que sur l'Adriatique prédominent des courants septentrionaux ou qui ont passé sur des terres froides. Livourne a une moyenne de 7°,1, et Ancone de 5°,5. Néanmoins le versant tyrrhénien lui-même connaît des coups de froid assez pénibles ; les vents de la Plaine traversent l'Apennin vers Florence, en balayant le ciel ; Rome subit parfois la tramontane, attirée par les dépressions de l'Ouest ; il y gèle et il neige chaque année. Malgré la minceur de la péninsule, l'intérieur est moins tiède que le littoral. Florence a une moyenne de 4°,7 seulement ; il neige trois jours chaque hiver dans son bassin où l'air froid séjourne. L'Apennin Toscan, au-dessus de 1 200 mètres, conserve assez longtemps ses neiges. Potenza (823 m.) reçoit la neige 14 jours par an.

Dans le Sud, le relief restreint l'étendue des régions tièdes. Elles ne comprennent que la plaine de Naples, une frange littorale, étroite en Calabre et plus

large dans les Pouilles, le pourtour de la Sicile. Les villes les plus favorisées sont Messine, Reggio, Trapani, plus encore que Palerme (10°,3).

Pendant l'été, les contrastes sont moins accusés qu'en hiver (fig. 57). L'écart est faible entre Turin (22°,9) et Catane (26°,4). En effet, les courants septentrionaux prédominent dans le Midi, tandis que le caractère continental du Nord l'expose à de grosses chaleurs. Milan, en juillet, a une température moyenne de 23°,8 (Paris, 18°). Le maximum moyen de la journée dépasse 30° dans la plus grande partie de la Plaine, surtout en Lombardie. A Milan, il fait plus chaud l'après-midi qu'à Naples et même à Syracuse. Cette chaleur est rendue plus pénible encore par la vapeur d'eau qui monte des canaux et des rivières. D'autres zones quasi torrides se trouvent à l'intérieur de la péninsule, le littoral restant plus frais. Aussi Florence a-t-elle une moyenne pour juillet de 24°,5, plus que Naples (24°,2), presque autant que Rome (24°,8) ; ses maxima moyens et absolus sont plus élevés. Des conditions analogues se trouvent dans les autres bassins toscans, le couloir du Tibre, l'intérieur du Latium, de la Campanie, surtout de la Sicile. C'est à l'Ouest de Catane que se rencontrent les plus hautes températures de l'Italie, dans ces steppes presque aussi brûlantes que les plateaux algériens [1]. Mais, excepté en Sicile et à l'extrémité de la péninsule, il n'est guère plus dur de voyager l'été en Italie que dans le Midi de la France. Ce qui rend le séjour pénible sur les côtes, c'est leur chaleur humide, analogue au « temps marin » de la Provence, et la faiblesse de l'amplitude diurne : sur la Riviera et à Naples, la température la plus basse de la nuit dépasse normalement 20° en juillet.

La pluie. — Sa répartition dépend du relief et de l'orientation par rapport aux vents pluvieux, qui viennent surtout de l'Ouest. La Plaine, entourée de montagnes qui condensent les nuages, conserve cependant une assez forte pluviosité, avec une légère décroissance d'amont en aval, des Alpes vers le Pô. La courbe de 1 200 millimètres correspond à la limite de la dépression et de la zone préalpine. Dans la chaîne, on remarque deux régions très arrosées, l'une autour du Tessin, l'autre dans les Alpes Carniques et Juliennes où plusieurs stations reçoivent plus de 2 m. 50. Par contre, il y a des minima très bas dans les vallées intérieures, bien défilées des souffles pluvieux. Aoste n'a que 469 millimètres. La proximité d'un golfe tiède vaut de grosses condensations aux crêtes ligures, surtout dans leur partie orientale exposée aux vents de Sud-Ouest. C'est au Nord-Est de Chiavari, sur la Riviera di Levante, que se trouve le maximum italien, l'un des plus forts de l'Europe entière : 3 m. 404 à Cabanne. Cette zone pluvieuse se continue par les Alpes Apuanes et l'Apennin Toscan.

Des deux rivages de la péninsule, celui de l'Ouest est plus arrosé, grâce aux dépressions barométriques qui viennent de la mer Tyrrhénienne, tandis qu'il y a peu de différence entre les stations intérieures à égale altitude. Le relief joue un rôle prépondérant ; la carte des pluies semble calquée sur la carte hypsométrique. Les cuvettes intérieures sont relativement sèches : Florence a encore 707 millimètres, mais celles des Abruzzes n'ont parfois que 500 à 600. Certaines plaines littorales du Midi ne reçoivent que de 400 à 500 millimètres ; la majeure partie de la Sicile, moins de 600. Ce sont là des chiffres nettement insuffisants pour des pays aussi chauds.

Pour la distribution des pluies au cours de l'année (fig. 58), on rencontre en

1. Palerme a eu 45°,5 par un coup de *scirocco*, mais ce chiffre dépasse de beaucoup la moyenne de ses maxima absolus, déjà fort élevée (36°,8).

Sicile, Sardaigne et Calabre le type de la Méditerranée méridionale : un seul maximum, en hiver ; un seul minimum, en été, avec un palier généralement plus élevé en automne qu'au printemps. Dans le reste de la péninsule règne un « type méditerranéen de transition », avec deux maxima aux saisons intermédiaires, mais le minimum le plus creusé de beaucoup reste celui de l'été. Au Nord d'une ligne Asti-Pavie-Parme-Ravenne, le minimum se place au contraire en hiver, comme d'ordinaire à l'intérieur des continents, et l'été arrive au second rang. Il devient même la saison la plus arrosée dans quelques stations des Préalpes Lombardes et du bassin de l'Adige : c'est la même courbe qu'en Suisse, exactement l'inverse du climat méditerranéen typique. Cette distribution s'explique par le jeu des pressions barométriques. En hiver, la Plaine, siège d'un anticyclone, n'est guère balayée que par des vents continentaux, tandis qu'en été sa chaleur attire les souffles marins. Pendant la mauvaise saison, les mers voisines de la péninsule, et surtout la Tyrrhénienne, sont parcourues par des aires cycloniques d'où vient un air humide ; d'octobre à décembre, celles-ci descendent du Nord au Sud, et avec elles la zone pluvieuse qui passe de la Toscane, dans la deuxième moitié de septembre, à la Sicile en décembre. Puis elles remontent vers le Nord, provoquant sur leur route la recrudescence des pluies de printemps. Mais, d'avril à septembre, les courants humides ne peuvent se condenser sur la terre échauffée, sauf parfois quand ils rencontrent des reliefs, ou dans les orages : de là cette sécheresse de l'été.

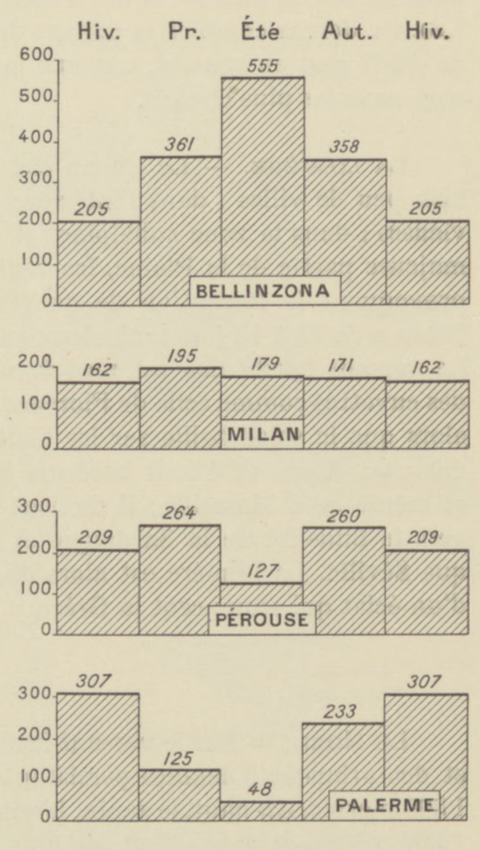


Fig. 58. — Distribution saisonnière des pluies.

Les chiffres indiquent le total des précipitations par saison, en millimètres.

L'écart entre les saisons s'accroît considérablement, pour la pluie, à mesure qu'on va de Milan vers le Sud, comme le montre le tableau suivant qui indique le chiffre des précipitations dans la saison la plus sèche (I), et son pourcentage par rapport au total annuel (II) :

	I		II
Milan	162	millimètres	23 p. 100
Florence	107	—	15
Rome	75	—	9 —
Gallipoli	34	—	6 —
Agrigente	6	—	1 —

Dans la Plaine, il est très rare que la sécheresse persiste plusieurs semaines ; en été, il pleut tous les trois jours, par fortes et courtes averses ; cette coïncidence de la chaleur et de l'humidité est très favorable à la végétation. Dans l'Italie

centrale, les jours de pluie se raréfient ; les pluies tombent de plus en plus par formidables averses, entre lesquelles le soleil implacable brûle la terre[1]. Dans le Midi, la plupart des fleuves, sauf ceux qu'alimentent les sources du calcaire, sont quasi taris l'été comme des ouadi algériens.

Les différences d'une année à l'autre sont beaucoup plus grandes que dans les pays atlantiques, surtout vers le Sud. Le rapport entre les chiffres de pluie dans l'année la plus sèche et l'année la plus humide atteint 5,5 à Rome (Paris : 1,8). On devine combien la culture devient aléatoire, notamment dans les plaines du Midi qui, en général, ont une moyenne inférieure à 50 millimètres pour les trois mois les plus chauds.

La lumière. — Le « beau ciel bleu de l'Italie » ne s'admire l'hiver qu'en bien peu de villes : dans l'intérieur de la Sicile, et non sur ses côtes alors pluvieuses ; dans la zone subalpine, et surtout sur la Riviera di Ponente. Dans la majeure partie de la Plaine, les vents septentrionaux, balayant un sol refroidi, provoquent la formation de nuages bas qui stationnent dans la dépression. Milan a de 13 à 15 jours nébuleux en novembre, comme en décembre et janvier. Le versant tyrrhénien est plus favorisé que celui de l'Adriatique ; néanmoins des cuvettes comme celle de Florence sont souvent remplies d'un brouillard épais, alors que le soleil brille sur les hauteurs voisines (fig. 59). Pendant l'été, sauf dans les Alpes et à leur bordure, le ciel est partout moins couvert qu'à Paris et même qu'à Marseille ; il devient de plus en plus clair vers le Sud, surtout vers le Sud-Est de la Sardaigne et l'intérieur de la Sicile, alors plus ensoleillé que Séville. La lumière est alors dans tout le Midi d'une pureté et les couleurs d'un éclat qui annoncent la Grèce.

III. — LA VÉGÉTATION[2]

Le Nord. — Sur le versant italien des Alpes, au-dessous des hautes prairies et des arbustes à feuilles persistantes, la forêt commence en général vers 1 700-1 800 mètres. En haut, le sapin, le pin cembro, le mélèze ; les hêtres s'y mêlent dès 1 600 mètres et descendent, de plus en plus nombreux, jusqu'à 900-700 mètres. Au-dessous, c'est la zone des chênes, du rouvre en particulier. Mais, de 500 à 900 et parfois 1 100 mètres, ces forêts sont très souvent remplacées dans l'Ouest par les bois de châtaigniers, qui ont sans doute été étendus par l'homme. Il y a quelques décades, leurs fruits étaient à la base de l'alimentation. Pourtant leur limite avait déjà été abaissée par la culture depuis le moyen âge (1 400 m.) ; aujourd'hui que le pain remplace la bouillie de châtaignes, ils sont négligés, et, par surcroît, ils subissent une terrible maladie. Dans les bassins chauds et secs, comme ceux de Suse et de Trente, ont subsisté des colonies de plantes méridionales ; les céréales montent à plus de 1 750 mètres dans le Val d'Aoste, les vignes à plus de 1 000 mètres.

La Plaine était jadis occupée par d'immenses forêts. Le chêne rouvre y prédominait, avec une flore analogue à celle de l'Europe centrale. Arrêtées par la rigueur des hivers, les plantes méditerranéennes tiennent un rôle infime. Les olivettes forment bien un liséré, mince et souvent interrompu, sur les Alpes de

1. Quatre jours de pluie à Florence en juillet, autant en août. Il pleut moins souvent encore vers San Remo.
2. L'Italie possède peu d'études de géographie botanique, encore moins de sociologie végétale.

l'Adriatique jusqu'aux lacs, mais elles manquent au Piémont et dans tout le fond de la dépression. Sur celle-ci, on a planté çà et là des lauriers, des grenadiers, des figuiers, des cyprès ; mais remarquons qu'en France ces arbres vont loin de la Méditerranée, jusqu'en Bretagne. L'humidité relative de l'été a permis la diffusion du maïs et du mûrier qui fournit plusieurs récoltes de feuilles. Bien que gênée par les gelées, la vigne se marie à lui et à l'orme sur les guérets ; les chênes et les peupliers suivent les rivières bordées de belles prairies. Cette abondance de verdure au milieu de cultures intensives fait songer aux plaines de l'Aquitaine plus qu'aux paysages de la péninsule.

Au contraire, la Riviera voit prospérer la végétation méditerranéenne la plus exigeante. De Menton à Savone, les agrumes (orangers, citronniers, etc.) réussissent au moins aussi bien qu'en Campanie. Les olivettes forment de vrais bois jusqu'à 600 mètres ; au printemps, on entend dans les vallées le bruit des pressoirs qui colorent les ruisseaux de teintes sombres.

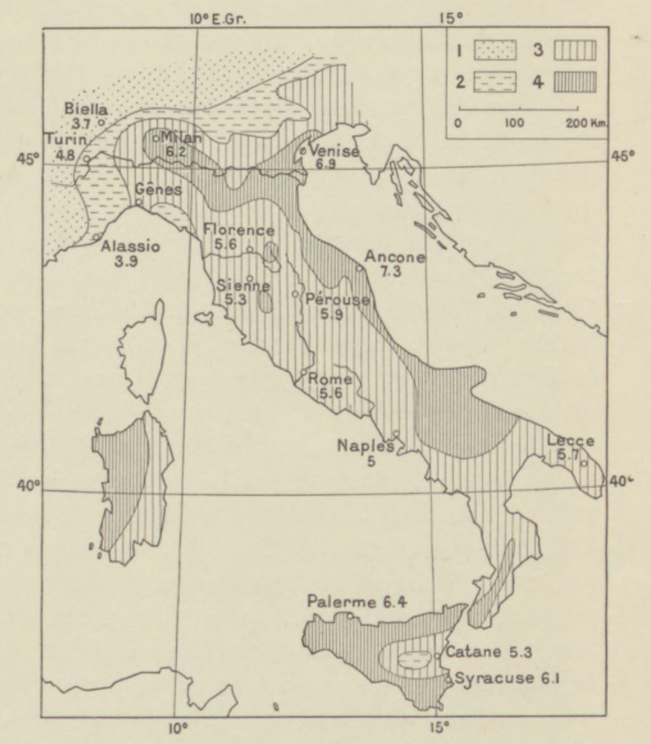


FIG. 59. — Les régions de l'Italie où le ciel est le plus clair en hiver, d'après F. Eredia.

Les chiffres indiquent en dixièmes, pour la localité considérée, la fraction du ciel couverte de nuages. Les grisés délimitent les régions où la nébulosité varie : 1, de 3 à 4 dixièmes ; 2, de 4 à 5 ; 3, de 5 à 6 ; 4, de 6 à 7. A titre de comparaison, la nébulosité de l'hiver est de 7,4 à Lyon, 7 à Paris, 5,4 à Nice. — Échelle, 1 : 13 000 000.

La péninsule et les îles. — La Toscane et le Latium ont une végétation bien moins méridionale. 59 espèces de la Riviera ne se découvrent plus qu'au delà de Naples. Les agrumes ne se retrouvent guère que vers Sorrente. Leurs plantations sont l'orgueil des côtes de la Calabre occidentale, de la Sicile du Nord et de l'Est, de quelques coins des Pouilles et de la Sardaigne. Ils manquent à de vastes régions du Midi, moins par la faute du climat que par défaut d'arrosage ou de main-d'œuvre. Aussi leur répartition est-elle moins significative que celle du palmier nain, qui peut supporter de longues sécheresses sous un soleil ardent. Jadis spontané sur la Riviera (près de Monaco jusque vers 1845), sa limite descend de là vers Piombino, les monts Argentario et Circeo, effleurant l'Italie centrale sans y pénétrer ; plus fréquent en Calabre et Sardaigne, il revêt souvent les sables de la Sicile. Ainsi la côte ligure a une physionomie subtropicale si marquée que plus au Sud, sauf quelques stations maritimes, celle-ci réapparaît seulement dans les régions les plus chaudes du Midi.

L'olivier prospère sur toute la bordure de la péninsule et des îles. Il est comme le symbole de la zone méditerranéenne inférieure, caractérisée par les arbres et arbrisseaux à feuilles persistantes. Sans doute, presque toute cette zone fut-elle jadis une forêt d'yeuses mêlées à quelques pins d'Alep. On essaie de se représenter la forêt primitive d'après les bois du littoral toscan et latin ; mais ils

appartiennent à un type particulier où l'humidité du sol introduit de nombreuses plantes à feuilles caduques. En Maremme, derrière les dunes et leurs majestueux pins parasols, se dressent des futaies d'yeuses, de chênes-lièges, de pins, mais aussi de rouvres et de peupliers ; d'un sous-bois épais s'exhale le puissant arome du romarin, du myrte, de la lavande d'Hyères et l'odeur cireuse du ciste de Montpellier ; les clairières sont tapissées au printemps de gigantesques graminées et d'une quantité de fleurs qui se fanent avant l'été. Sur les terrains plus secs, il est probable que l'yeuse reprenait sa prééminence, escortée par un plus grand nombre de plantes toujours vertes, et que le sous-bois moins dru laissait souvent affleurer le roc (voir Première partie, pl. VII).

Jusqu'où va dans l'intérieur ce premier étage de la végétation méditerranéenne ? La limite de l'olivier ne le définit qu'approximativement ; car l'arbre précieux a été propagé dans des régions qui lui conviennent peu, surtout quand elles faisaient peu de commerce ; d'autre part, il a été sacrifié parfois au pâturage : ainsi dans le Latium, où il était assez répandu au début de notre ère, tandis qu'aujourd'hui on est frappé de sa rareté autour de Rome et de Viterbe. De plus, des éléments de l'étage inférieur peuvent dépasser de beaucoup sa limite ; l'yeuse en particulier grimpe très haut, même au-dessus des arbres à feuilles caduques, parce que ceux-ci ne peuvent la combattre sur les pierrailles où elle s'agrippe.

Sous ces réserves, notons que la limite de l'olivier se relève du Nord au Sud, naturellement, ainsi que celle de toutes les formations végétales : 560 mètres près de Lucques, abritée par les Alpes Apuanes ; 700 à 800 mètres en Calabre, 750 au Nord-Ouest de l'Etna et 900, exceptionnellement 1 300 mètres sur les pentes du Sud-Est, moins arrosées et plus chaudes. D'autre part, le versant tyrrhénien a une végétation plus méridionale, beaucoup plus belle que la majeure partie du versant adriatique. Dans les Marches, on est surpris de voir combien le paysage est peu méditerranéen, à part les olivettes assez restreintes. Le maquis d'arbustes toujours verts, si vaste et si touffu vers Grosseto en Toscane, n'apparaît guère qu'après Ancone ; encore reste-t-il localisé et appauvri jusqu'à l'adret privilégié du Gargano. Au delà, la flore méditerranéenne s'enrichit de plus en plus. En Apulie, l'olivier constitue des bois ; les champs sont clos d'agaves et de figuiers de Barbarie, près de bouquets de lièges et de chênes de Macédoine aux feuilles coriaces. Mais le fond du golfe de Tarente a peu d'oliviers ; le Sud-Est de la Calabre ne peut rivaliser pour ses vergers avec le pourtour du golfe de Gioia. Le climat n'est pas seul responsable ; mais le versant adriatique, sauf les pays de Bari et de Lecce, a relativement peu de plantes toujours vertes et de cultures arborescentes.

Comme il ne monte pas bien haut, l'étage inférieur de la végétation méditerranéenne se borne à une surface assez restreinte. Fischer a indiqué que, des trois péninsules, l'Italie est celle où l'olivier est le plus répandu, parce que c'est celle où le climat maritime tient le plus de place ; on peut généraliser cette observation à la foule des plantes qui craignent le froid. Seulement, ce voisinage de la mer vaut à la majeure partie de la péninsule des pluies suffisantes pour que les espèces méditerranéennes soient plus exposées à la concurrence des autres. L'olivier va à 500-600 mètres autour de Florence [1] ; or, déjà bien plus bas, les bois

1. Il serait à chercher pourquoi il monte très haut dans certains bassins intérieurs : 750 mètres près d'Avello, contre 500 dans la plaine de Naples ; 840 près du Fucin (nature du sol ? nécessité de produire l'huile sur place ?).



Phot. Alinari.

ROME, VUE D'AVION.

Au premier plan, Saint-Pierre et le Vatican. Au fond, la boucle du Tibre en aval du château Saint-Ange. En haut, à gauche, quartiers récents.



Phot. Profr Al. Trotter.

A. — ZONE DU HÊTRE.

Vers Avellino, sur les sommets calcaires de l'Apennin Campanien. A gauche, le pacage a fait disparaître quasi toute végétation.



Phot. L. E. Pachò.

B. — ZONE DU CHÊNE BLANC. DANS LE MUGELLO (APENNIN TOSCAN).



Phot. V. Balocchi.

C. — UNE FERME TOSCANE.

Au milieu de ses champs, sur un tertre ; entourée de pins et de cyprès. Près de Parlascio (27 kilomètres au Sud-Est de Pise).

spontanés et les broussailles ne se composent guère que d'essences à feuilles caduques. La ceinture toujours verte de l'Italie est beaucoup plus mince et moins continue qu'on ne croirait.

La zone montagneuse est assez humide en toute saison, assez froide en hiver pour appeler une végétation différente. Au Nord du Métaure, 800 espèces de l'Apennin ont tous les caractères de celles des Alpes et de l'Europe centrale ; ces dernières sont largement représentées le long de la chaîne jusqu'à la Sicile. Dans le bas de cette zone, dominent les chênes blancs (*rovere, cerro*) (pl. L, B) ; plus haut, ils se mêlent à d'autres feuillus : orme, charme, ostrya à feuilles de charme, noisetier, aulne, érable, tilleul, prunier et pommier sauvages et, parmi les plus répandus, le frêne-orne. Il semble que le frêne-orne et ses acolytes étaient des éléments subordonnés de la chênaie primitive, et qu'ils l'éliminèrent parce que leur bois est moins recherché et pousse plus vite. De même, le châtaignier s'est propagé, aux dépens du chêne et parfois du hêtre, jusqu'à 800 mètres dans le Nord de l'Apennin, 1 000 autour de Sienne, 1 500 en Calabre ; le déboisement l'a souvent épargné, parce qu'il nourrit les habitants de nombreuses vallées ; cependant on ne le soigne plus toujours assez, et le gouvernement s'occupe de combattre cette incurie. Au-dessus de 900 mètres dans l'Apennin septentrional, de 1 000 à 1 150 en Toscane, de 1 200 en Basilicate commence le règne du hêtre qui va jusqu'à la limite supérieure de la forêt (pl. L, A). Son rôle est beaucoup plus important dans l'Apennin et la Sicile que dans les Alpes ; il semble y avoir lutté plus aisément contre les conifères, dont le domaine est aujourd'hui très réduit. Il y a bien des futaies spontanées de pins laricio et de sapins en Calabre ; mais c'est au reboisement que sont dues les splendides sapinières de l'Apennin toscan, où cette essence se plaît sur les grès mêlés aux schistes argileux.

La forêt cesse vers 1 900 mètres dans le Nord et 1 950 dans le centre de l'Apennin, 2 000 sur l'Etna. Sa limite est donc relativement basse, ce qu'on explique souvent par la rareté des pluies, mais elles semblent assez abondantes à ce niveau. Une autre raison est dans l'absence des espèces, comme le mélèze, qui sont armées contre le froid et le vent. Les sommets ne montrent guère de plantes à feuilles persistantes, analogues aux rhododendrons des Alpes; elles sont remplacées par des espèces venues de la zone inférieure, surtout par des buissons de hêtres, ou par des pâtis, comme les landes à genêts de l'Apennin piémontais et les steppes à astragales de l'Etna.

La décadence de la végétation. — L'Italie fut couverte de bois. Les plus anciens écrivains grecs en parlaient comme les Romains de la silve germanique. Sans doute, il y a des sols hostiles à l'arbre : ainsi certaines argiles tertiaires qui semblent n'avoir jamais porté que des steppes broussailleuses; çà et là, le maquis paraît originel. Cependant, sauf ces lacunes, régnaient des futaies où les arbres espacés pouvaient atteindre des dimensions majestueuses, comme permettent d'en juger les yeuses multiséculaires de la villa Borghese à Rome. Seulement, au moins dans le Midi, « le bois donne une impression de lutte contre les éléments conjurés » ; les troncs noueux, les branches tordues, les fibres disparates témoignent d'arrêts trop fréquents dans la vie végétative par la faute du vent et des sécheresses. Cette irrégularité de croissance donne à chaque arbre une personnalité, et par là elle contribue à la variété du paysage ; mais le bois est souvent trop peu droit et homogène pour avoir beaucoup de valeur. Une telle forêt résiste mal aux attaques de l'homme. Très facile à essarter, elle recula à mesure

que la population augmentait, surtout autour des villes : d'où la nudité des environs de Rome comme d'Athènes. Déjà Hadrien notait que l'Italie était très déboisée, bien plus que l'Espagne. Plus tard, Venise y trouvait difficilement de quoi construire ses navires.

Aujourd'hui, la forêt a le plus souvent fait place à ces formations végétales qui résultent de sa dégradation. Un maquis analogue à celui de l'Esterel couvre d'assez vastes espaces dans la zone de l'olivier en Maremme, autour du golfe de Tarente, en Sicile ; il s'étend sur la majeure partie de la Sardaigne. Ici, il a une ampleur inconnue au reste du royaume. Dans la Nurra, quelques-uns des arbustes toujours verts semblent pris de gigantisme : arbousiers hauts de 7 mètres, bruyères de 5 à 6, euphorbes de 3 et quelquefois 5 mètres, genévriers qui ont fourni des poutres de cathédrales, le tout relié par une foule de lianes, chèvrefeuille, smilax, clématite. Ces « maquis-forêts » semblent rares en Sicile et plus encore dans la péninsule. On rencontre plus souvent le « haut maquis », où les arbustes dépassent parfois la taille d'un homme, tandis que les lauriers-roses revêtent en juillet le fond des ravins d'une pourpre qui contraste avec le gris terne du maquis déjà fané. Sur des sols plus pauvres, ou si la dégradation est plus avancée, les arbustes se raréfient ; de grosses touffes de cistes, aux corolles rouges ou aux petites fleurs blanches, couvrent souvent les alluvions à elles seules ; sur les collines, elles se mêlent à une grande variété d'espèces, genêts, bruyères, romarin, etc. Enfin, si les feux de pâtre ravagent cette brousse trop fréquemment, elle devient une lande très clairsemée : des chardons, quelques épines, surtout et parfois presque uniquement l'asphodèle avec de rares graminées sont seules à représenter la vie parmi les pierrailles [1].

Les forêts à feuilles caduques ont été bien souvent dégradées, elles aussi. Un paysage très fréquent dans l'Apennin, c'est le taillis, bas et clair, où domine le rouvre, mêlé à d'autres essences et à des espèces herbacées qui aiment la lumière. Quand la châtaigneraie est dévastée, la végétation xérophile qui peuplait ses clairières tapisse le sol entre les rocs, genévrier, aubépine, églantine, frêne-orne, bruyère, fougère-aigle. Vers les sommets, au lieu de la hêtraie de jadis, on trouve sur les grès de l'Apennin Émilien des buissons assez serrés d'érables et de charmes. Toutes ces broussailles ont parfois dégénéré en landes de plus en plus pauvres, surtout sur les calcaires. La dénudation fut poussée plus avant que dans la France méditerranéenne ; pourtant les conditions naturelles ne paraissent pas plus fâcheuses, et l'on peut se demander si la faute n'en est pas aux abus du pacage, plus intense et moins surveillé jusqu'ici.

La proportion de la surface boisée à la surface productive est encore assez élevée : 19,5 p. 100, descendant de 24,6 dans les Alpes à 16,2 dans le Sud de la péninsule, 4,8 en Sardaigne, 4,1 en Sicile où elle s'abaisse à moins de 0,5 dans les provinces de Trapani, de Raguse et d'Agrigente. Il y a encore de superbes futaies même en dehors des Alpes. Mais en moyenne la forêt, si souvent abroutie, ne livre que 2 m^3 500 de bois par hectare, dont les neuf dixièmes ne peuvent servir qu'au chauffage sans y suffire. Dans quelques pays, on doit brûler les broussailles, voire les herbes. L'Italie est contrainte d'acheter beaucoup de bois à charpente et de pâte à papier. Elle accomplit un vigoureux effort de reboisement : on le

1. En Sicile, la steppe à palmiers nains semble un des résidus du maquis. L'Italie a bien plus de maquis que de garrigues analogues à celles du Languedoc ; les calcaires, en effet, ne sont pas fréquents dans la zone de l'olivier. Cependant il est curieux de constater la rareté du kermès, en dehors de l'Istrie et de la terre d'Otrante, même sur des sols et à des altitudes où il prédominerait dans le Midi de la France.

suit avec d'autant plus de sympathie qu'elle retrouvera ainsi l'une des beautés les plus captivantes et aujourd'hui les plus rares de la nature méditerranéenne.

La campagne italienne. — Les cultures les plus typiques ont débuté par la zone des arbres à feuilles toujours vertes, avec l'olivier, la vigne, les agrumes. Mais de là, sauf ces derniers, elles se sont étendues aux dépens des forêts de chênes blancs, et c'est à cette zone que correspond aujourd'hui une grande partie de la surface cultivée. Vers le haut, les fermes ne montent dans la zone du hêtre que dans la mesure où celle-ci a été envahie par la châtaigneraie nourricière. Elles s'arrêtent assez vite, même sur des reliefs émoussés.

Un trait commun à la plupart des campagnes italiennes, c'est l'étendue de la *coltura promiscua* (voir première partie, p. 43), surtout dans les régions les plus riches. Sauf exceptions, les guérets nus signalent une culture arriérée (intérieur de la Sicile), ou à ses débuts (polders récents) ; les « vignobles spécialisés » sont exigus, en dehors du Montferrat, des Pouilles et de la Sicile. Aussi trouve-t-on d'ordinaire, non la monotonie de la Beauce ou du Languedoc, mais cette variété de jolis détails, cette impression de richesse multiforme qui charment autour de Pistoia et de Pérouse. Il y a mille façons de disposer les semis plantés et de conduire la vigne. Tantôt elle rampe parmi les blés, ou reste basse comme en Languedoc, tantôt elle s'attache à des roseaux, à des échalas plus ou moins élevés ; parfois elle s'étale en treilles ; plus souvent, mariée à l'orme, à l'érable, au peuplier, elle court de l'un à l'autre comme un rideau de verdure et de pampres, ou rayonne au travers des arbres en quinconce ; ici ses files suivent et là elles croisent les courbes de niveau. Les oliviers peuvent être taillés en boule, ou laissés libres de devenir des arbres dont chacun a son allure et comme son caractère. Chaque région soigne ses plantations selon sa méthode ; or il n'apparaît pas toujours que celle-ci dérive seulement des nécessités techniques et du milieu naturel. Et cette indépendance n'existerait-elle pas aussi pour la sculpture du champ aux flancs des collines ? Dans les Marches et les Abruzzes, on s'étonne de voir des versants très raides qui sont labourés, parfois même de haut en bas, sans aucune de ces terrasses qui les découperaient en Ligurie. De même, pourquoi les fermes de nombreuses contrées, surtout dans le Midi, n'ont-elles pas un arbre auprès d'elles, alors qu'en Toscane, en Ombrie, chaque mas s'enorgueillit de quelques pins parasols, d'antiques cyprès, et que les collines de l'Arno sont rayées par des files de menus cyprès comme dans un tableau du *Quattrocento* ? Malgré leur inutilité, le Toscan a voulu donner en eux une parure à sa terre et quasi composer le paysage où il peine. Cette recherche de beauté rurale est ailleurs assez rare; pourtant, on croit apercevoir souvent comme un style local, assez libre à l'égard de la nature, dans la façon d'ordonner les travaux et les aspects de ces campagnes humanisées qui révèlent un peu de l'âme de leur peuple (pl. L, C).

BIBLIOGRAPHIE

Cartes. — L'Istituto Geografico Militare de Florence a publié : 1° la carte topographique du Royaume à 1 : 100 000 (277 feuilles, plus 25 pour les annexions postérieures à 1918 ; éditions en noir et en couleurs ; courbes de niveau, accompagnées ou non de hachures et d'estompage) ; 2° pour un très grand nombre de feuilles, les levés de campagne à 1 : 50 000 et 1 : 25 000 ; 3° une carte à 1 : 200 000 en courbes ; 4° des cartes chorographiques à 1 : 300 000, 1 : 500 000, 1 : 1 000 000 ; 5° des cartes à grande échelle de villes et de volcans ; 6° de remarquables atlas de formes géographiques : *Saggio di 100 carte topografiche del I. G. M. rappresentante forme e fenomeni caratteristici del suolo italiano* (Florence, 1912) ;

Atlante di tipi geografici desunti di rilieve al 25 000 e al 50 000 del I. G. M. compilato da O. Marinelli (Florence, 1922). Le Touring-Club Italiano publie des cartes à 1 : 250 000 (50 feuilles) et 1 : 500 000 (12 feuilles), outre ses *Guida d'Italia* (Milan, 16 vol.), précieux par leurs plans de villes et leurs notices régionales.

Revues. — *Bollettino della R. Società Geografica Italiana.* — *Rivista Geografica Italiana; Memorie geografiche pubblicate come supplemento alla R. G. I.* — *La Geografia.* — *L'Universo.* — *Le Vie d'Italia.* — *Bollettino della R. Società Geologica Italiana.* — *Bollettino dello R. Comitato Geologico.* — *Memorie descrittive della Carta Geologica d'Italia.* — *L'Alpe* (forêts).

Ouvrages d'ensemble. — *Bibliografia Geografica dell'Italia,* fasc. I, Anno 1925 (Florence, 1927). Paraît à partir de 1929 dans le *Boll. della R. Società Geogr. Italiana.* — *Atti dei Congressi geografici Italiani.* — Él. Reclus, *L'Europe méridionale,* Paris, 1876 (descriptions, villes). — H. Nissen, *Italienische Landeskunde,* Berlin, 1883, 1902, 2 vol. (géogr. historique). — W. Deecke, *Italien,* Berlin, 1899 (géogr. humaine). — Th. Fischer, *La penisola italiana. Saggio di corografia scientifica,* Turin, 1902 (essentiel). — *Geografia d'Italia. La Patria. Monografie regionali illustrate,* Turin, 19 vol., 1925-1929 (descriptions bien illustrées ; voir surtout celles de A. Cossu pour la Sardaigne, de Att. Mori pour la Toscane, de G. Graziani et St. Grande pour la Lombardie).

Géologie, hydrographie. — Le R. Ufficio geologico a donné en 1931 une nouvelle édition de la carte géologique d'Italie à 1 : 1 000 000 ; il a publié 170 feuilles de la carte à 1 : 100 000. — C. F. Parona, *Trattato di geologia con speciale riguardo alla Geologia d'Italia,* Milan, 1924 (descriptions régionales). — G. Rovereto, *Trattato di geologia morfologica,* Milan, 1923-1924, 2 vol. (nombreuses études sur l'Italie). — P. Principi, *Trattato di geologia applicata,* Milan, 1924 (exemples italiens). — C. S. du Riche Preller, *Italian mountain geology,* Londres, 1923-1924, 2 vol. — M. Baratta, *I terremoti d'Italia,* Turin, 1901. — G. de Angelis d'Ossat, La carta dei terreni agrari d'Italia (*Boll. della R. Società Geol. Italiana,* XLVII, 1928, p. 274-290). — M. Gortani, I terrazzi fluviali e marini d'Italia (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana,* vi, VI, 1929, p. 1-18). — Ministero di Agricoltura..., *Carta idrografica d'Italia* (mémoires et atlas relatifs aux divers fleuves). — *Il Servizio Idrografico Italiano,* Rome, 1931 (résume l'œuvre capitale de ce service; monographies). — O. Marinelli, G. Platania, Della corrente litorale del Mediterraneo (*Memorie geogr.,* II, 5, 1908). — N. Apolloni, Studio batimetrico sul mare Tirreno (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana,* vi, VI, 1929, p. 768-782). — R. Riccardi, I laghi d'Italia (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana,* vi, II, 1925, p. 506-587).

Climat. — G. Roster, *Climatologia dell'Italia nelle sue attinenze con l'igiene e con l'agricoltura,* Turin, 1909. — G. Dainelli, La pioggia nella Toscana (*Memorie Geogr.,* n° 6, 1908). — G. Anfossi, La pioggia nella regione ligure (*Memorie Geogr.,* n° 17, 1911) ; La pioggia in Piemonte e nelle Alpi Occidentali (*Ibid.,* n° 21, 1913) (résumés dans *Ann. de Géogr.,* XXI, 1912, p. 268-271, et XXIII, 1914, p. 271-275). — C. Colamonico, La pioggia nella Campania (*Memorie Geogr.,* n° 27, 1915) ; La piovosita della Terra d'Otrante (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana,* v, VI, 1917, p. 509-537). — F. Eredia, Le precipitazioni atmosferiche in Italia (*Annali dell'Ufficio Centrale Meteorologico,* XXVII, 1905 ; cf. *Ann. de Géogr.,* XIX, 1910, p. 78-83) ; La variazione diurna della temperatura in Italia (*Ibid.,* XXXIV, 1912) ; La nebulosità in Italia (*Ibid.,* XXXV, 1913) ; Carte quinquennali delle precipitazioni atmosferiche in Italia (Servizio Idrografico, pubbl., n° 13), Roma, 1928 ; I principali tipi isobarici interessanti l'Italia (*Riv. Marittima,* LXIV, 1931, p. 185-191). — La distribuzione delle piogge nella regione Veneta (*Ufficio Idrografico,* pubbl. n° 69, 1919).

Végétation. — Ph. Parlatore, *Études sur la géographie botanique de l'Italie,* Paris, 1878. — A. Fiori, G. Paoletti, *Flora analitica d'Italia,* Padoue, 1908 (t. I, p. 1-87 ; prodrome d'une géographie botanique de l'Italie). — E. Furrer, Die Höhenstufen des Zentralapennin (*Festschrift H. Schinz,* 1928). — L. Adamović, *Die pflanzengeographische Stellung und Gliederung Italiens,* Iéna, 1933. — O. Brill, *Die Fruchthaine Italiens,* In. Dissertation, Marbourg, 1909. — Istituto superiore agrario e forestale, *Italia forestale,* Florence, 1926.

CHAPITRE XV

LES ALPES

L'Italie possède presque tout le versant méridional des Alpes, qui va en s'élargissant des sources du Pô jusqu'à l'Adige. Ce monde de crêtes, de glaciers, de vallées occupées par de robustes populations forme dans une certaine mesure un rempart, mais percé de trouées d'une importance capitale. C'est aussi un château d'eau, dont viennent les rivières qui ont fait naître l'industrie électrique la plus puissante de l'Europe (fig. 61).

I. — LES ALPES PIÉMONTAISES[1]

De Turin, les Alpes apparaissent comme un mur géant dont les neiges enferment les riches campagnes piémontaises (pl. LIV, A). En opposition avec la largeur du versant occidental, le versant oriental est extraordinairement raide, à cause de la dissymétrie de la structure et de l'affaissement de la plaine padane. Le Viso n'est qu'à 25 kilomètres de Saluces ; vers le Nord, l'intervalle augmente, mais il n'y a encore que 48 kilomètres de Biella au Mont Rose. L'absence d'une zone préalpine jusqu'au delà d'Ivrée explique l'absence de vallées longitudinales, à part quelques tronçons creusés dans les phyllades ; on ne voit guère que des vallées transversales, convergeant vers Turin.

Les schistes lustrés qui constituent presque tout ce versant forment des montagnes arrondies, des pentes continues et verdoyantes, mais souvent jonchées de plaquettes ébouleuses. Les seuls accents de vigueur dans cette monotonie sont donnés par les « roches vertes », amphibolites, serpentines, plus stériles et bien plus résistantes. Ce sont elles qui surgissent dans les pyramides si escarpées du Viso et du Cervin (pl. LII, A).

Au delà du col de Tende, les Alpes Maritimes comprennent le dôme cristallin du Mercantour, solitaire, encore peu praticable l'hiver. Le Viso domine de 500 à 800 mètres ses satellites, séparés par de nombreuses vallées assez peuplées. Après le Cenis, l'altitude augmente, ainsi que la surface des glaciers, jusqu'ici très réduits. Au Sud du Val d'Aoste, un peu à l'Est du faîte de partage, comme bien des points culminants du Piémont, le Grand Paradis offre un panorama immense, et le Grivola est un autre Viso. Vers la frontière du Valais s'étend la section la plus élevée des Alpes italiennes, avec une vingtaine de cimes dépassant 4 000 mètres et une centaine de glaciers. Voici le Mont Blanc, qui tombe à

1. La division suivante a été récemment adoptée par une commission de géographes italiens (voir *L'Universo*, 1926, p. 705-716) : Alpes occidentales, jusqu'à la Doire Baltée ; Alpes centrales, jusqu'à l'Adige et au Brenner; Alpes orientales. Malgré ses mérites, elle se prête moins bien à un exposé régional que la division traditionnelle, acceptée par Th. Fischer. Celle-ci tient mieux compte de l'élargissement des Préalpes après le lac Majeur ; elle ne morcelle pas le bassin de l'Adige. Pour les généralités sur les Alpes, voir dans la *Géographie Universelle* l'étude de Emm. de Martonne (*Europe centrale*, tome IV, chap. II).

pic sur Courmayeur ; le Combin ; la Dent Blanche qui réunit la grandeur et la grâce ; la pointe vertigineuse du Cervin ; l'imposante coupole glaciaire du Mont Rose. Puis, vers la Toce, le faîte s'abaisse, souvent à moins de 3 000 mètres.

Les vals qui descendent de ces massifs sont moins reliés entre eux par la disposition des rivières que sur le versant français ; très inclinés, interrompus par des verrous, leurs thalwegs se prêtent mal à la circulation ; beaucoup ont des routes depuis peu de temps. Pour certains, les relations étaient jadis plus aisées avec le Dauphiné ou la Savoie qu'avec le Piémont, dont les séparent des cluses et des ressauts glaciaires : d'où, autrefois, la pénétration des influences françaises.

Les schistes lustrés portent des alpages étendus, des châtaigneraies encore assez vastes ; la culture peut monter jusqu'à 2 000 mètres dans le Val Varaita, au Sud du Viso. Dans ce val, dont pourtant 30 p. 100 de la surface reste au-dessus de la limite du seigle, la densité de la population atteint 53 entre 1 250 et 1 500 mètres, et plus de 100 dans la basse vallée. Le Val d'Aoste a beaucoup de hameaux sur ses adrets très ensoleillés et de gros villages sur le fond. Dans le Val d'Ossola, les divagations de la Toce rejettent les bourgs à la base des versants. En général dominent le peuplement dispersé et la petite propriété.

Aux anciennes ressources s'ajoutent depuis peu celles de l'électricité. Les rivières ont un débit abondant, grâce aux neiges, aux glaciers, aux pluies d'automne ; de fortes pentes et des cascades. Beaucoup de vallées sont d'accès trop difficile pour les utiliser. Mais les centrales de la Maira et de la Roya contribuent à la traction électrique des secteurs de Turin et de Gênes ; celles de la Doire Ripaire et de la Stura di Lanzo desservent Turin et les usines du rebord. La Doire Baltée, avec ses immenses glaciers, peut fournir 550 000 CV, dont la moitié déjà employée ; ce bassin contient de l'anthracite, un gisement important de fer à Cogne qui alimente les grands établissements électro-sidérurgiques d'Aoste. Viennent ensuite les installations de la Sesia pour Biella, de la Toce (pl. LXXVI, A). En général, l'industrie est restée vers la base de la montagne ; c'est dans la Plaine que les puissantes centrales des chutes supérieures distribuent la majeure partie du courant. En 1929, le groupe piémontais produisait 17,8 p.100 de l'électricité italienne.

La densité moyenne de la population n'était en 1921 que de 47, mais elle s'élevait à 256 par kilomètre carré de surface agricole. Aussi y eut-il de bonne heure une forte émigration d'hiver dirigée vers la France et la Suisse. Aujourd'hui l'émigration tendrait à devenir permanente. D'autre part, la natalité diminue. Aussi déplore-t-on « la décadence démographique de la montagne piémontaise ». Depuis 1838, Balme (1 458 m.) a perdu plus de la moitié de sa population. Les habitants abandonnent les pâturages et les habitations les plus élevés ; la culture n'est plus soignée que dans les vallées peu commerçantes ; les fromageries et les industries subissent la concurrence du bas pays ; les auberges, l'électricité profitent surtout à des étrangers. Cette crise se retrouve dans bien d'autres parties des Alpes italiennes, jadis surpeuplées, trop proches des villes de la Plaine.

II. — LES ALPES LOMBARDES

Du Simplon à l'Adige le faîte est plus bas que dans le Piémont. Seuls le Bernina, l'Ortles, l'Œtzthal, l'Adamello font encore figure de hauts massifs. Autre différence : vers le lac d'Orta apparaît une bande de Préalpes calcaires, qui s'élargit rapidement vers l'Est. Aussi le passage est-il plus graduel des crêtes



Phot. Alinari.

LAC DE COME.

Vue prise de Tremezzina vers la pointe de Bellagio. Au fond, les escarpements du versant oriental.

G. U., t. VII, Pl. LI.



Phot. M. Gignoux.

A. — LE VISO, VU DU GRAND RUBREN (3.341 M.).
Schistes lustrés ; sommets en roches vertes.



Phot. J. Sion.

B. — LES DOLOMITES.
Le Pomagagnon (2.456 m.), au Nord-Est de Cortina d'Ampezzo.



Phot. Leo Baehrendt.

C. — LA VALLÉE DE L'ADIGE.
Vue du Penegal (14 km. au Sud-Ouest de Bolzano) vers l'Adige et les Dolomites.



Phot. Matton.

D. — LE SEUIL DE TARVISIO.
Vallée large, puis assez encaissée.

à la plaine. Il y a une plus grande variété d'affleurements et, par suite, de paysages. La complexité de la tectonique, caractérisée par le développement des nappes internes, se traduit par bien des accidents de détail. Très pluvieuse, cette partie de la chaîne est remarquable par le développement des glaciers. L'empreinte des glaciers quaternaires se marque à chaque pas par des vallées très surcreusées au contact de la plaine, par un lacis de couloirs, isolant des sommets abrupts.

Plusieurs massifs se divisent en alignements parallèles, orientés d'Ouest en Est : ainsi, les Alpes Bergamasques. Elles ont des crêtes blanches, déchiquetées, sans passages faciles, tandis que le Bernina montre des pentes plus allongées, de vastes alpages. Dans l'intervalle, c'est la Valteline, jadis si disputée. Tout son adret n'est qu'un seul vignoble, sauf les versants consacrés au mûrier.

Une parure de ce pays, ce sont les lacs lombards. Ils ont été vigoureusement excavés par les glaciers (altitude du lac de Côme, 198 m. ; profondeur, 410 m.). Les glaciers sont également responsables de la raideur que les versants des lacs opposent parfois aux communications. Mais ils ont jonché leurs abords d'un sol morainique fertile qui, sous ce ciel pluvieux, se couvre de prairies, de bosquets touffus, de cultures. Le climat est adouci par l'atmosphère des lacs, dont l'influence bienfaisante se joint à celle de l'abri. Sur les terrasses étagées, la vigne s'étale en espaliers. Camélias, rhododendrons, citronniers, palmiers, cyprès majestueux ornent les villas et les îles Borromée, d'une grâce un peu menue. Pallanza, Stresa, Tremezzo, Menaggio, etc., reçoivent une foule de Septentrionaux au printemps et en automne. Cependant le climat n'est pas nettement méditerranéen : la lumière est souvent voilée, l'été a des averses. L'arbre typique n'est pas l'olivier, qui exige des coins favorisés, mais le châtaignier, qui couvre toutes les pentes raides jusque vers 600 mètres où il cède la place au hêtre. Vers cette altitude, on trouve de gros villages pastoraux, car la limite des arbres est exceptionnellement basse.

Une légère montée des eaux donnerait au lac Majeur les contours ramifiés du lac de Lugano, si le Tessin, profondément creusé, ne lui servait pas de déversoir. Tous les bourgs ne sont pas sur la rive ; beaucoup montent sur un méplat où leurs vignes et leurs vergers reçoivent plus de soleil. A côté des stations d'hiver, il y a des centres industriels, comme Intra avec ses usines de coton.

Le lac de Côme, peut-être le plus pittoresque des lacs italiens, offre des aspects très variés selon la dureté des roches. La riante pointe de Bellagio doit au Lias un luxe de végétation qui contraste avec les murailles dolomitiques qui tombent à pic sur la rive occidentale du bras de Lecco (pl. LI). Entre les deux branches du lac, des hauteurs assez fortes dominent des *piani* rabotés par les glaciers. Plus au Sud, dans la Brianza, se déroulent des collines morainiques, arrondies, où la vigne et le mûrier alternent avec le froment et le maïs, sous les prés et les bois de châtaigniers et de chênes.

Le lac de Garde est le plus vaste, avec ses 370 kilomètres carrés. Au Nord, il a les falaises d'un fjord, mais d'un fjord aux eaux bleues sous des parois aveuglantes de blancheur. Là où il laisse place à la végétation, elle est peut-être plus belle encore que près des autres lacs. Pour les Autrichiens, les environs de Riva étaient le coin béni de leur Tirol : des oliviers, des cyprès, beaucoup de maïs. Plus au Sud, la Riviera qui va de Gargnano à Salo a pu être comparée à celle de Sorrente.

Dans l'ensemble, la circulation est plus aisée, la densité deux fois plus forte

que dans les Alpes Piémontaises. A l'instigation des centres de la Plaine, l'industrie textile s'est développée plus tôt sur ces rivières de glaciers et de lacs qui offrent des débits magnifiques et assez réguliers. Elle a utilisé d'abord les dénivellations sur les seuils morainiques en aval des lacs. Les usines de hautes chutes, créées ensuite, fournissent aujourd'hui les plus forts contingents : centrales de la Valteline, de la Maira, de l'Oglio supérieur, etc. Le groupe lombard produit 37,6 p. 100 de l'énergie électrique du royaume.

III. — ALPES ORIENTALES

Malgré l'élargissement des Alpes vers l'Est, les influences méridionales pénètrent profondément, grâce à l'épanouissement du bassin de l'Adige (fig. 60).

Les montagnes de l'Adige. — La frontière italienne suit longtemps l'axe cristallin de la chaîne. A l'Est du seuil de Resia (Reschen)[1], l'Œtzthal est une puissante masse de crêtes gneissiques et de vastes glaciers; de même, plus au Nord, les Alpes de Stubai, moins grandioses. Après le large ensellement du Brennero (Brenner, 1 362 m.), les chaînes du Zillerthal ressemblent aux précédentes par la raideur et les solitudes de leurs pentes méridionales, tandis que les phyllites de la Rienza ont un modelé plus adouci.

Au Sud, une limite importante correspond à l'alignement Sud-Sud-Ouest—Nord-Nord-Est des vallées Judicariennes, de la Chiese jusque vers Merano (Meran). Les Dinarides sont venues s'appliquer ici sur les Alpes, et le contact est jalonné par une roche éruptive, la tonalite : à l'Ouest de ces vallées dominent les aspects des massifs archéens ; à l'Est, ceux des calcaires durs, épais des Dinarides. Mais ceux-ci, mêlés à d'autres affleurements, sont parfois plissés à droite de l'Adige, quasi horizontaux au centre des Dolomites ; d'où beaucoup de diversité dans le réseau fluvial et le paysage.

Les immenses glaciers qui occupent le dixième de l'Ortles sont séparés par des crêtes calcaires, d'une hardiesse exceptionnelle. A l'Est de ce massif et de l'Adamello, les Préalpes calcaires de l'Adige descendent vers le fleuve en gradins escarpés, tandis qu'elles s'inclinent doucement à l'opposé vers de larges vallées longitudinales. Ces alternances de murailles dénudées et de vertes dépressions se répètent pendant quelques lieues sur la rive gauche en amont de Trente. Au delà, jusqu'à Merano, s'étend un vaste plateau porphyrique, haut de 1 200 à 1600 mètres, entaillé par des canyons. Le sol, souvent morainique, porte quelques cultures, mais aussi des marais. Au Sud-Est, après une sauvage chaîne porphyrique, les granites et gneiss de la Cima d'Asta ont des formes de haute montagne.

A l'Est du plateau, on entre dans les Dolomites italiennes, très visitées en raison de leur accès facile, de leur beauté, de leur variété de lignes et de couleurs. Leurs tables ont été morcelées par l'érosion, surtout vers l'Ouest où dominent les calcaires récifaux (fig. 62). Très peu homogènes, ces dolomies sont déchiquetées en tours, en pinacles quasi inaccessibles, en parois fantastiques comme celles que le Titien, originaire du Cadore, a reproduites dans les fonds de ses tableaux. De vraies citadelles, bordées de forêts, surmontent les prairies de Cortina,

1. Les noms indigènes auxquels ont été substitués des noms italiens sont indiqués entre parenthèses.

qui est devenue le principal centre de tourisme. Vers l'Est, les calcaires mieux stratifiés donnent des pentes plus continues. Sur les intrusions volcaniques le relief s'adoucit ; beaucoup de ruisseaux et de verdure. Partout l'alternance répétée des couches dures et tendres, dessinant des escaliers de géant ; des contrastes de teintes : murailles blanches ou flamboyantes, délicatement rosées par le soleil couchant, grands monceaux d'éboulis boisés, marnes ou schistes rouges ou bruns, laves et tufs sombres. Beaucoup de sommets dépassent la limite des neiges, mais leurs flancs sont tellement abrupts que les glaciers occupent seule-

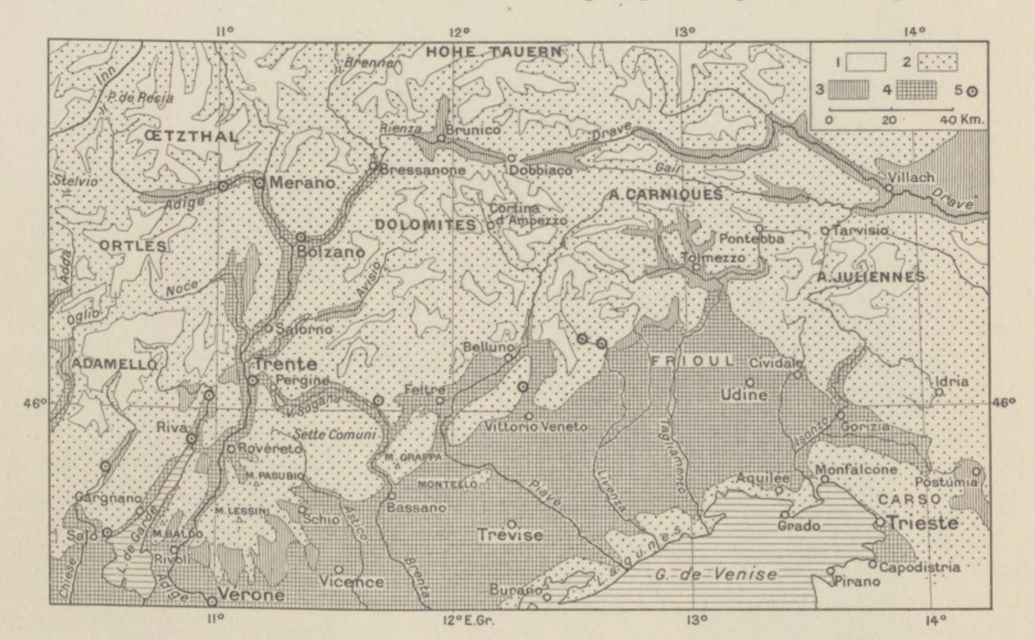


FIG. 60. — Les Alpes orientales. Exploitation du sol. — Échelle, 1 : 2 500 000.
1, Espaces improductifs. — 2, Bois et pâtis. — 3, Cultures. — 4, Cultures et vignobles. — 5, Usines électriques.

ment 9 kilomètres carrés. Aussi irrégulièrement distribuées que les massifs, les vallées insinuent entre les escarpements de drues prairies, des futaies de pins et de mélèzes. Les champs d'orge et de seigle ne couvrent que 4 p. 100 de la surface ; si les Dolomites sont beaucoup plus riches en alpages que les autres montagnes calcaires, 20 p. 100 du sol restent improductifs dans le centre : le Val d'Ampezzo n'a que 12 habitants au kilomètre carré (pl. LII, B).

L'ADIGE. — La vallée de l'Adige est si profondément creusée et si peu inclinée que Trente est à 194 mètres à peine, Merano à 300. Dès qu'on a franchi les cluses de l'amont, c'est le ciel bleu de l'Italie et, dans la végétation, dans le caractère des habitants, cette impression du Midi que Gœthe notait en descendant du Brenner.

Elle n'est nulle part plus vive que vers Bolzano (Bozen) et Merano; des crêtes neigeuses jusqu'en juillet y dominent des versants baignés d'un soleil brûlant, où la vigne grimpe à 750 mètres; dans les jardins fleurissent les grenadiers, les figuiers, les myrtes sous les cyprès. C'est là que la température est la plus douce, la plus régulière; aussi les sanatoria se cantonnent-ils à l'abri des massifs centraux. Cependant, ce qui prédomine dans l'Alto Adige, ce sont les forêts et les prairies plantées de pommiers et de poiriers qui donnent le principal produit de la région;



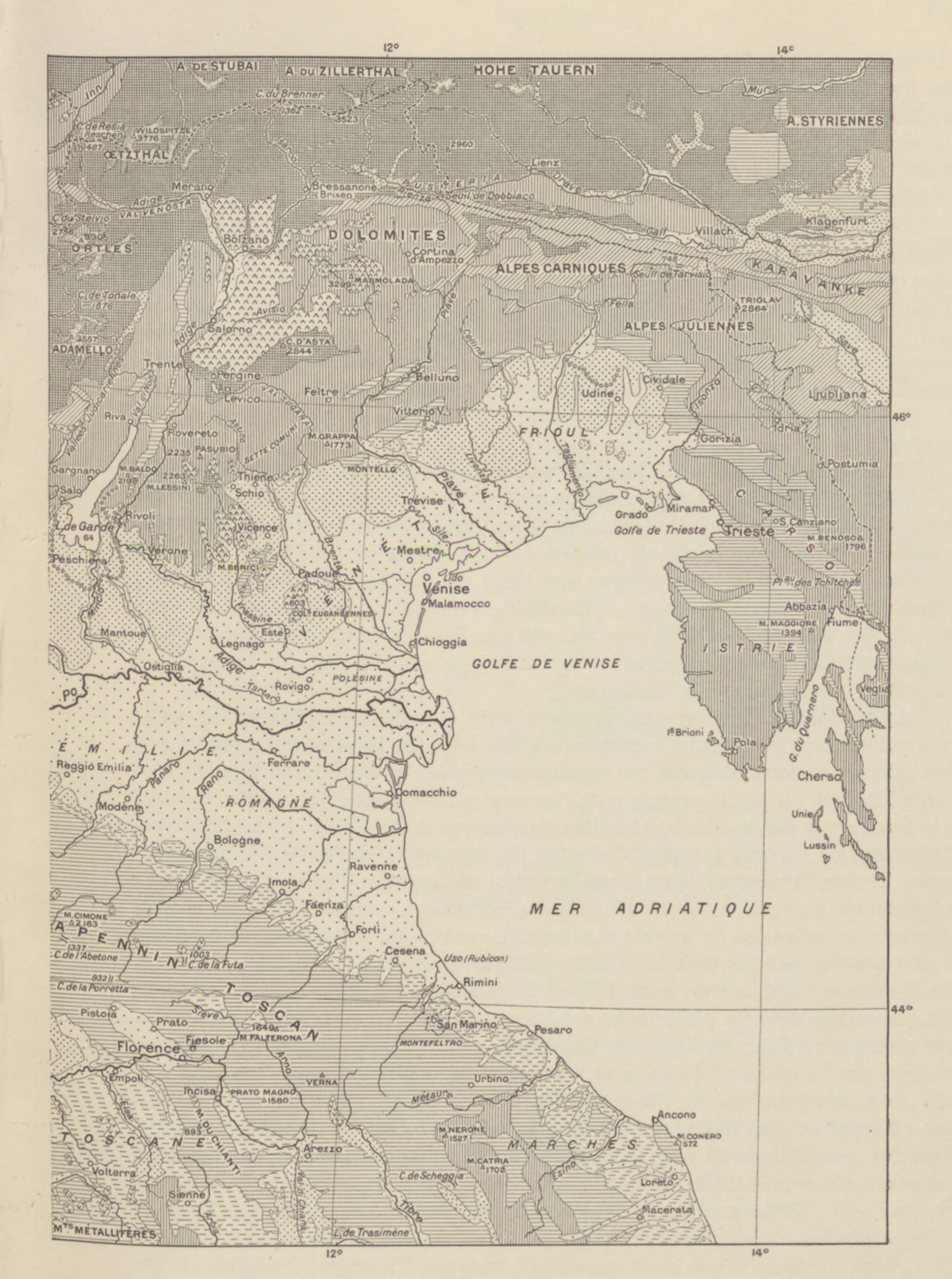


Fig. 61. — Les Alpes et la plaine du Pô.

1, Schistes cristallins et granites. — 2, Schistes et grès primaires et secondaires. — 3, Régions essentiellement calcaires. — 4, Grès et schistes tertiaires. — 5, Pliocène. — 6, Diluvien. — 7, Alluvions modernes. — 8, Amphithéâtres morainiques. — 9, Glaciers. — 10, Roches vertes. — 11, Roches volcaniques (basalte, porphyre, etc.). — 12, Canaux. — Échelle, 1 : 2 325 000.

sur les alpages, les chalets montent très haut avec quelques cultures. On trouve des habitations permanentes jusqu'à 2 014 mètres. L'abondance de l'eau et les traditions germaniques amènent la dispersion des fermes, abritant tout sous le même toit, dont beaucoup sont bâties en bois avec un souci de confort et même d'art. La population vit à l'aise et n'émigre guère, bien que la densité atteigne 157 de Merano à Salorno.

Dans l'ample vallée longitudinale du Val Venosta (Vintschgau), l'Adige zigzague entre de hauts cones torrentiels où les villages ont trouvé de meilleurs sites que sur le fond marécageux. Par là, par la chaleur de l'été et la sécheresse qui impose les arrosages, la partie basse de ce pays rappelle le Valais. La vieille cité de Merano voit sa population doublée à la mauvaise saison, grâce à la douceur de son climat. Dans ses rues qui ont le pittoresque des petites cités rhénanes, Bolzano offre aux visiteurs des Dolomites ses beaux fruits et le vin de ses vignes, dont les tonnelles basses colorent de vert bleuté tout le fond de son bassin.

Mal protégée contre la bise, la vallée supérieure de l'Isarco (Eisack) a un climat plus rude le long de ses bassins et de ses étroits qu'encadrent des forêts de mélèzes et d'épicéas. De la cluse où finit la Rienza près de la cité épiscopale de Bressanone (Brixen), jusqu'à celle de Lienz sur la Drave, ces deux rivières parcourent en sens inverse une large dépression glaciaire, la Pusteria (Pustertal); le seuil de partage est insensible vers Dobbiaco (Toblach). Ce sont des vallées élevées, aux étés secs qui attirent les touristes, aux longs hivers rigoureux : l'ubac est généralement très boisé, la culture assez resserrée, mais ce couloir est enrichi par la circulation.

Après Bolzano, l'Adige emprunte une série de vallées longitudinales, séparées par de courts tronçons transversaux (pl. LII, C). Elles sont dominées par des rebords souvent abrupts, des replats étagés où s'établissent villages et cultures. Partout on voit l'empreinte de l'énorme glacier quaternaire qui s'écoulait à la fois vers la Brenta, l'amphithéâtre morainique de Rivoli et le lac de Garde. Les traces de verrous forment des sites de défense et de villes (Bolzano, Salorno, Trente, Rovereto). Mais la vallée a subi un large remblaiement où le fleuve a longtemps divagué; malgré les digues, ses infiltrations forment de vastes *paludi* couverts de roseaux et de fourrés d'aulnes. Beaucoup ont été desséchés depuis le XVIIIe siècle ; mais souvent la culture préfère les dépôts des rivières latérales. Dans cette section, surtout après l'étroit de Salorno où commence le vrai Trentin, la nature devient pleinement méditerranéenne par sa beauté, mais aussi par certaine aridité ; les étés ont une chaleur étouffante. Aussi les versants, ravinés par les pluies, voient-ils la forêt se réduire à des broussailles; l'économie pastorale joue un rôle beaucoup moins important qu'au Nord ; les cultures s'arrêtent plus bas ; la population se concentre sur les premières pentes. Près des gros villages de pierre, assez frustes, les champs de blé et de maïs sont parsemés d'une multitude de mûriers ; la vigne grimpe en guirlandes sous les cyprès ; seul l'olivier manque, à cause des 21 jours de gel que subit Trente, et se réfugie vers les vallées mieux abritées.

Pleine de vieux hôtels et de souvenirs héroïques, Trente est le marché de ces campagnes ; mais ce fut surtout, dès ses princes-évêques, une ville militaire. Son avant-poste, Rovereto, garde les routes de Riva, de Schio et Vicence, et enfin la cluse de Vérone. Dans ce défilé, long de 30 kilomètres, la vallée se resserre entre des versants boisés et striés d'éboulis ; aussi les routes ont-elles

longtemps préféré les voies d'accès latérales par les vallées Judicariennes et le Val Sugana.

Le martyr de Trente, Cesare Battisti, déclarait que l'Autriche s'était servie de cette région comme d'une forteresse, sans souci de son développement. On peut donc espérer que le retour à la patrie ranimera son activité. Mais ce ne sera pas sans peine. Comme souvent dans les montagnes méditerranéennes, le pays est surpeuplé. La densité du Trentin est de 65, le double de celle du Haut Adige (33) qui est cependant plus productif avec ses prés et ses fruits. Une enquête récente donne au Trentin 420 habitants au kilomètre carré de terroir agricole, voire 753 dans la vallée, contre 286 dans la plaine du Piémont. Chaque exploitation a seulement 130 ares de terroir agricole. Malgré l'extrême frugalité, l'émigration dépeuple plusieurs zones où les champs sont convertis en pâtis et en bois.

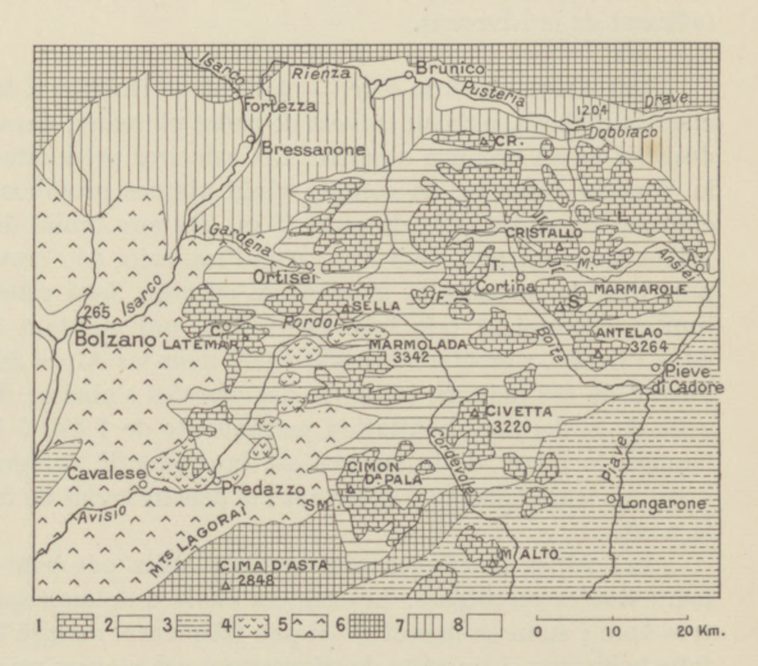


FIG. 62. — Les Dolomites. — Échelle, 1 : 1 000 000.

1, Massifs dolomitiques. — Autres reliefs calcaires : 2, plateaux ; 3, chaînes. — 4, Laves et tufs des Dolomites. — 5, Porphyres. — 6, Granite, gneiss. — 7, Schistes, phyllites. — 8, Alluvions glaciaires. — Abréviations : A, Auronzo ; SM, San Martino Castrozza ; CR, Croda Rossa ; M, Misurina ; C, Carezza ; F, Falzarego ; T, Tofane ; S, Sorapis ; L, Lavarede.

On attend beaucoup de l'électricité, peu exploitée jusqu'ici, alors que le bassin de l'Adige paraît un des plus riches de l'Italie en houille blanche. Près de Bolzano, on dérive l'Isarco pour une centrale qui sera la plus grande de l'Europe. Peut-être la force motrice et la surabondance de la main-d'œuvre feront-elles renaître l'industrie de la soie, jadis si répandue.

Les Préalpes vénètes. — Les massifs élevés du Trentin oriental sont séparés des Préalpes calcaires par une suite de dépressions importantes pour la circulation. De Trente, on accède facilement au Val Sugana, vers les jolis lacs voisins du château de Pergine et de Levico. A droite s'élève une muraille quasi infranchissable, mais l'adret est longé à sa base par une file de villages. Au sortir de ce couloir, la Brenta a scié une cluse longue et profonde. Les anciennes routes l'évitaient, soit par les Sette Comuni, soit en gagnant le large bassin de la Piave moyenne ; aux extrémités de cette dépression ondulée, Belluno et Feltre ont des marchés animés de vin, de fruits, de soie, et l'industrie textile s'est répandue dans toutes ces vallées.

Au Sud du Val Sugana commencent les Préalpes, si ensanglantées pendant la Guerre parce que leurs routes conduisent au Trentin. Entre l'Adige et l'Astico, elles ont été fortement morcelées par l'érosion dans les Lessini, le Pasubio ;

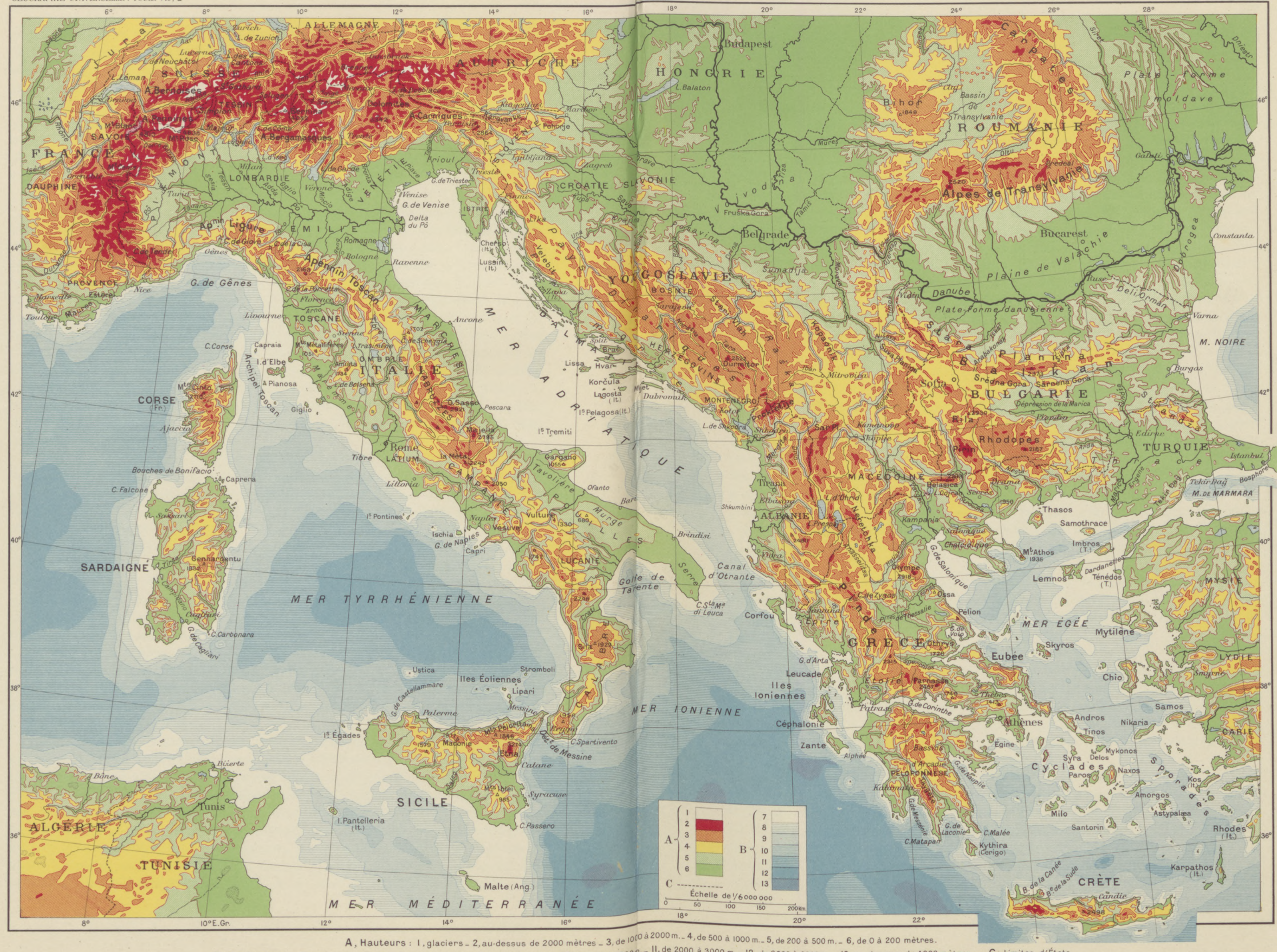
puis viennent les tables des Sette Comuni et le Grappa qui commande les défilés de la Brenta et de la Piave; au delà, les Préalpes s'élargissent en plateaux, bordés de collines comme le tertre jadis boisé du Montello. D'ordinaire ce sont des aspects de Causses, des rocs dolomitiques, des avens comme, dans les Lessini, celui de la Preta, le plus profond du monde (637 m.). De vastes étendues dénudées ne conviennent qu'aux moutons ; la population est peu dense et beaucoup émigrent l'hiver. Les rivières n'ont ni glaciers ni lacs pour les régulariser ; cependant on construit de grosses usines de hautes chutes sur la Piave et la Cellina (affluent de la Livenza).

Les Alpes du Sud-Est. — A l'Est de Dobbiaco, la frontière court sur des chaînes d'abord, puis au travers de rudes plateaux, dans une des régions les plus déshéritées du système alpestre. Les calcaires prédominent : dans l'ensemble de la Vénétie Julienne, on compte vingt abîmes profonds de 200 mètres. Peu de contrées reçoivent plus de pluie (3 m. 244 aux mines de mercure d'Idria) et de neiges (souvent plus de 3 m.) : d'où l'intensité de l'érosion ; cependant, il n'y a plus que de minuscules glaciers de cirques. Sauf celle de la neige, toutes les limites descendent très bas. Les forêts, qui montent à plus de 2 100 mètres dans l'Ortles, s'arrêtent à 1 400-1 600 dans les Alpes Juliennes ; du premier au second de ces massifs, la limite des céréales s'abaisse de 1 500 à 1 000 mètres, celle de la dernière habitation permanente de 1 470 à 900. Dans les Alpes Juliennes, le quart de la surface est improductif, maigres broussailles, rocailles nues que leurs habitants désertent ; la densité serait de 50 dans le bas, de 20 dans le haut.

Les Alpes Carniques sont remarquables par leur structure longitudinale, leurs vallées rectilignes. Les minces chaînes dolomitiques du Sud ont un relief très âpre ; aussi ce massif est-il peu fréquenté, malgré les beaux alpages de son faîte schisteux. Une suite de dépressions schisteuses va de la Fella à la Save par le seuil de Tarvisio (748 m.) (pl. LII, D). C'est l'un des *canali*, de ces hautes et pauvres vallées frioulanes où le fleuve tantôt s'étale sur des grèves caillouteuses, tantôt s'enferme en cluses. Celle-ci est suivie par l'une des routes principales vers le Danube. De Tarvisio, on peut aussi gagner l'Isonzo qui zigzague entre des pentes nues, des monceaux d'éboulis jusqu'à son amphithéâtre morainique. Gorizia a dû à cette route son importance militaire, avant de devenir une ville de filatures et de sanatoria.

La muraille dentelée des Alpes Juliennes, ébréchée par des ravins sauvages, est essentiellement calcaire, d'une architecture simple et sévère. Leurs sommets sont parfois profondément entaillés par les cirques et les auges glaciaires (Tricorno ou Triglav). Des paliers arides descendent vers le Sud jusqu'aux riantes collines gréseuses de Cividale.

Au Sud-Est de Gorizia débute le Carso, dont les aspects se continuent en arrière de l'Istrie. On comprend que tant d'héroïsme s'y soit déployé en vain, quand on parcourt les solitudes de ces plateaux calcaires, troués comme une écumoire par des avens et des dolines escarpées. Les rivières se perdent pour réapparaître en sources vauclusiennes. Une multitude de grottes, comme celle de San Canziano, avec ses puits naturels qui rendent au jour le cours souterrain du Timavo, et celle, plus visitée encore, de Postumia (Adelsberg). Le Carso a des buissons, même des taillis de chênes, de frênes, voire de hêtres sur les sommets. Mais ailleurs la dévastation de la forêt a entraîné la disparition du



A, Hauteurs : 1, glaciers – 2, au-dessus de 2000 mètres – 3, de 1000 à 2000 m. – 4, de 500 à 1000 m. – 5, de 200 à 500 m. – 6, de 0 à 200 mètres.
B, Profondeurs : 7, de 0 à 200 mètres – 8, de 200 à 500 m. – 9, de 500 à 1000 m. – 10, de 1000 à 2000 m. – 11, de 2000 à 3000 m. – 12, de 3000 à 4000 m. – 13, au-dessous de 4000 mètres. C, Limites d'États.

sol. Le contraste est saisissant entre ces pierrailles et l'étroite, splendide lisière de végétation méditerranéenne près de Trieste et de Fiume.

L'Istrie. — Dans cette péninsule massive se continuent les plis des Alpes Juliennes, orientés au Sud-Est ; d'où l'alternance des calcaires crétacés et des sédiments tertiaires beaucoup plus fertiles. Cet ensemble fut nivelé, puis soulevé par saccades ; d'où ces vastes plateaux étagés qui tombent sur la côte occidentale. Dans les régions les plus exhaussées sévit l'érosion karstique ; les dolines sont profondes et jeunes ; le sol a été enlevé. Sur le plateau des Tchitches règne l'*osvinica*, formation ouverte de genévriers dispersés parmi les chardons, les euphorbes et les graminées, quand le roc n'affleure pas. Vers le Sud, on traverse une large bande tertiaire : pays beaucoup plus varié et riant de collines jaunâtres, de rivières sinueuses, de villages nombreux parmi des champs complantés. Plus au Sud-Ouest, les tables calcaires réapparaissent ; mais, bien moins soulevées que dans le Nord, elles ont des dolines mûres, évasées, réunies entre elles, et une couche épaisse de *terra rossa* souvent fertile. Dans cette « Istrie rouge », la culture peut prospérer, mais elle abandonne d'immenses friches à cause de la malaria, des latifundia, et la densité de la population reste faible. On a commencé les travaux de l'aqueduc qui doit arroser ce pays.

Une montée récente de la mer a détaché des îles et transformé des ravins en rias encaissées. Celle de Pola, longue de 5 kilomètres, pourvue de sources abondantes, est entourée de hauteurs qui se prêtent aux fortifications sans gêner l'accès de l'intérieur; aussi ce fut un excellent port de guerre pour Rome, pour l'Autriche, comme aujourd'hui pour l'Italie. De petites marines rappellent par leur physionomie la domination de Venise pour qui l'Istrie, ainsi que la Dalmatie, « était un magasin de bois de construction, l'abord de ses navires pour arriver à ses lagunes et la pépinière de ses matelots » (Mémoire des agents français, 1797). Mais la vie maritime est assez localisée ; on ne voit souvent sur la côte que des broussailles épineuses. Constituée par les calcaires pour 77 p. 100 de sa surface, l'Istrie est un pays assez pauvre et archaïque où domine l'élevage du mouton.

L'Italie s'est fait attribuer les îles du Quarnero voisines de Pola : garrigues désertes de Cherso, Unie ; Lussin, où affluent les hivernants et les baigneurs de l'Europe centrale comme sur les coins abrités du littoral, de Miramar et Portorose aux îles Brioni et Abbazia.

Trieste et Fiume. — Ces ports occupent des positions analogues au fond de golfes où aboutissent les routes du Danube moyen ; dominés par une muraille calcaire, ils n'ont offert longtemps que des rades ouvertes et, somme toute, des sites médiocres. Ils eurent à lutter contre le monopole commercial de Venise ; ce fut aux Habsbourg, rivaux de la Sérénissime dans l'Adriatique, qu'ils durent leur essor, sans perdre leur italianité.

De Trieste, qui s'étiolait parmi ses salines (5 700 hab. en 1693), Charles VI et Marie-Thérèse firent le port de l'Autriche ; ils attirèrent les marchands grecs, et Trieste réussit à recueillir dans le Levant l'héritage de Venise. Le *Lloyd* développa les relations avec l'Orient, puis avec l'Asie des Moussons ; les lignes les plus actives sont encore celles du Pirée, de Constantinople, de Suez. Avant la Guerre, Trieste n'était dépassée en Méditerranée que par Marseille et Gênes. Cependant, même après la construction du *Südbahn*, les voies d'accès étaient

onéreuses. Sa prospérité était assez artificielle ; elle était menacée par des facteurs qui se sont aggravés depuis 1918 : modifications de courants économiques, concurrence des ports voisins et, bien davantage, de Hambourg qui soutire le trafic de la Bohême, de la Bavière et de Vienne. Or la nouvelle frontière réduit au seul Carso l'arrière-pays que l'Empire d'Autriche cherchait à étendre dans l'Europe centrale. Des traités de commerce peuvent remédier à cet état de chose ; mais Trieste a vu tomber son trafic de 6 100 000 tonnes de marchandises à 2 472 000 en 1931, et il a besoin d'être soutenu par l'État. Heureusement l'industrie est importante : hauts fourneaux de Servola, grands chantiers de construction navale dans l'arsenal et à Monfalcone, usines pour le coton, le jute, l'huile, le riz.

La joyeuse animation, les petites boutiques de la vieille cité italienne, il faut les découvrir sur les pentes du tertre que surmonte le château ; ailleurs, dans le damier de larges rues droites et compassées s'étend une ville d'affaires assez banale. Mais, de la mer, la façade moderne de la ville a de l'allure, avec ses bâtiments réguliers, ses entrepôts neufs qui n'arrêtent pas la vue vers les lignes sévères du Carso.

Fiume lui ressemble par ses rues italiennes confinant aux quartiers neufs du port, et aussi par le caractère artificiel de son commerce. C'était une pauvre bourgade en 1870, lorsque le royaume de Hongrie voulut avoir un port distinct de Trieste. Il lui donna un outillage considérable, et construisit une voie ferrée vers Zagreb par où descendirent les blés du Danube et les bois croates. Depuis les conventions de 1924, le faubourg de Sušak est devenu le port septentrional de la Yougoslavie ; Fiume est italienne, mais si près de la frontière que son activité s'est beaucoup ralentie, malgré ses chantiers et ses usines.

IV. — LES VOIES TRANSALPINES

L'érosion a pratiqué maintes brèches dans le rempart alpestre. Vers la France, ce sont le col de Tende, dont la route vient d'être doublée par le chemin de fer de Cuneo à Nice et Vintimille, et le col de l'Argentière. Celui du mont Genèvre est le plus bas, le plus sûr des Alpes occidentales ; pourtant sa belle route est moins suivie que celle du Fréjus, sous lequel passe la voie ferrée de Modane ; viennent ensuite le Cenis, le Petit et le Grand Saint-Bernard. Du Simplon, le Val d'Ossola, si méridional d'aspect, conduit à la partie la plus active de la Plaine ; son importance, qu'avaient déjà préparée Genève et Napoléon, a été décuplée par la voie ferrée. Le Saint-Gothard, redouté comme lui jusqu'au XIIIe siècle, ouvrit ensuite une voie très fréquentée entre Bâle et les cités lombardes ; la percée du tunnel (1882) fut décisive pour l'essor de Milan et de Gênes. La Maira mène vers le Rhin supérieur, par le Splugen, et vers l'Engadine ; le Stelvio et le Tonale n'ont qu'une utilité militaire et touristique. Bien plus importants sont les cols qui vont de l'Adige vers la Bavière et les pays de la Drave. Surtout le Brenner, le plus déprimé des ensellements alpestres ; il était souvent préféré par les empereurs allemands dans leurs interventions en Italie. Non sans leur opposer des difficultés dans les gorges de l'Isarco inférieur. Jusqu'à la fin du XVe siècle, on les évitait généralement en remontant la Rienza jusqu'à Dobbiaco ; de là on gagnait le Val d'Ampezzo, les bassins du Cadore et de Belluno, en s'épargnant les défilés de l'Adige ou de la Brenta à leur entrée en plaine. C'était par excellence la *Strada d'Alemagna*, qui fut essentielle à la prospérité

de Venise. Après la muraille des Alpes Carniques, les chaînes s'abaissent; des routes fréquentées déjà par les trafiquants d'ambre n'ont pas cessé d'orienter vers la Vénétie les dépressions slovènes et les pays du moyen Danube.

Ainsi, grâce à leur articulation et à leur profondeur, les vallées alpestres ont ouvert des passages de tout temps. Pourtant, même après la construction des routes modernes, le commerce restait limité à quelques denrées précieuses. Pour qu'il portât sur des masses, il fallut attendre les voies ferrées, dont la première fut celle du Brenner (1867). Elles furent souvent dues à des raisons politiques autant qu'économiques : ainsi le Cenis, qui devait unir plus étroitement les alliés de Magenta ; le *Südbahn*, pour lequel l'Autriche, non contente de la voie Tarvisio-Pontebba, creusa les tunnels des Karavanke et du Wochein. Entre les voies ferrées la rivalité se traduit par l'amélioration des accès, la réduction de la distance et de la pente, les luttes de tarifs. Naguère l'Italie dépendait surtout du Saint-Gothard pour ses échanges avec l'Allemagne ; elle a maintenant intérêt à favoriser le Brenner, ce qui réduit la supériorité de Gênes sur Venise.

Par ces percées, la circulation commerciale s'est contractée dans quelques vallées, tandis que les autres ne voient plus que des touristes (très nombreux il est vrai et rapportant souvent bien plus que la culture). Et surtout, l'Italie a été mise en relations plus aisées avec l'Europe continentale, c'est-à-dire une région méridionale, essentiellement agricole, avec des pays septentrionaux et très industriels : ce contraste explique le volume sans cesse croissant des échanges. Dans la mesure où le permet la concurrence des ports atlantiques, Gênes, Venise, Trieste sont les débouchés méditerranéens de la région la plus active et peuplée du continent européen.

V. — NATIONALITÉS ET FRONTIÈRES

Les Alpes s'opposèrent moins encore aux infiltrations ethniques qu'aux échanges commerciaux. Les limites linguistiques ne suivent pas leurs crêtes. D'autant moins que l'obstacle principal est souvent, non celles-ci, mais des cluses ou des verrous situés en aval ; les habitants communiquent parfois presque aussi bien d'un versant à l'autre qu'avec la plaine [1].

Les Romains semblent ne pas avoir considéré les Alpes comme un rempart, mais leur langue s'y répandit ; des dialectes latins sont encore parlés dans le Val di Non et quelques coins des Dolomites. Puis déferlèrent les invasions barbares : dans le centre, les Alamans et Bavarois ; dans l'Est, les Slaves. Depuis lors, les limites des nationalités ont varié, bien moins selon les indications du relief que selon les forces d'expansion politique et commerciale. Elles ne correspondent pas aux frontières de l'Italie.

Dans les Alpes occidentales, l'écart est assez mince. Mais, ici même, la limite linguistique n'a jamais coïncidé avec le faîte. L'État savoyard était à cheval sur les deux versants ; la monarchie française eut quelque temps, avec Pignerol et Suse, les clefs du Chisone et de la Doire Ripaire, où la langue française est encore employée par 15 000 personnes, notamment par les descendants des Vaudois. Dans le Val d'Aoste, en 1920, 70 000 personnes parlaient le français

1. Ce n'est pas à dire, comme certains savants germaniques, que l'ancienne frontière autrichienne autour de l'Adige exprimait une nécessité géographique. Si les issues du Trentin vers l'Italie sont resserrées, on les franchit plus aisément que le col neigeux du Brenner et les gorges de l'Isarco.

à l'église et à l'école, quoique excellents sujets italiens. Les dialectes germaniques s'avancent légèrement au Sud du Mont Rose et du Simplon. Le canton suisse du Tessin est terre italienne par son climat, certains de ses intérêts, surtout par sa langue et le nombre de Lombards immigrés. Mais il tient jalousement à sa liberté dans le sein de la Confédération, dont il ne songe nullement à se séparer.

La question est beaucoup plus complexe sur l'Adige. La colonisation germanique, qui semble dater du VIII[e] siècle, fut encouragée par les empereurs pour garder la route du Brenner. Dans le même but, ils favorisèrent l'extension du comté du Tirol (né dans un *burg* voisin de Merano) qui fut un des « portiers des Alpes ». Au XIII[e] siècle, des essaims de défricheurs allemands s'avancèrent jusqu'au rebord de la plaine vénète, fondant les Tredici et Sette Comuni aujourd'hui romanisées. Au début du XX[e], la lutte s'était localisée sur l'Adige entre Merano et Salorno. C. Battisti comptait dans le vrai Trentin 97 p. 100 d'Italiens ; mais, dans l'Alto Adige, en amont de Salorno, il ne voyait que 45 000 Italiens, soit le cinquième de la population totale. Certains pensaient que les Allemands du haut pays seraient faciles à assimiler ; mais les Tiroliens ont la passion de la liberté, aujourd'hui comme devant Napoléon. Les vallées supérieures de l'Adige, de l'Isarco et de la Rienza logent donc (1921) 195 650 « Italiens parlant allemand ». Bien que tous les noms de localités, de rues et jusqu'aux enseignes aient été italianisés, le style des maisons confortables et peinturlurées, les traits et les mœurs de la population rappellent à chaque pas la Souabe. En faveur de l'annexion, il n'y a véritablement qu'une raison, mais très forte : l'argument militaire. L'Italie a été trop menacée pendant la Guerre par le pays de l'Adige, enfoncé comme un coin entre la Lombardie et la Vénétie. En reportant la frontière jusqu'au faîte, selon une ligne plus courte de moitié que l'ancienne frontière, elle a voulu écarter tout danger, sans souci d'une minorité qu'elle espère mater.

Du Tagliamento au Quarnero, sur une topographie rugueuse, mais accessible, c'est un extraordinaire mélange ethnique. Les Germains ont beaucoup contribué au développement des cités, de Trieste surtout. Dans le Nord de l'Istrie sont arrivés des pasteurs valaques, les Tchitches, aujourd'hui slavisés. Mais, en dehors des Italiens, il y a surtout des Slovènes, avec des Croates vers le Sud-Est. L'immigration slave, qui date du VI[e] siècle, fut favorisée par les seigneurs et par Venise pour peupler ces solitudes. Chassés par les Turcs, des Slaves de Dalmatie et de Bosnie poussèrent leurs troupeaux jusqu'aux portes de Trieste ; leurs congénères descendirent même en nombre dans les plaines d'Udine et de Gorizia. Avant la Guerre, le Frioul comptait 35 000 personnes parlant slave, mais la fusion allait s'achever. Il en est tout autrement pour les annexions récentes. En 1921, on a recensé 258 944 « Italiens parlant slovène », 92 800 « parlant croate », soit 39,7 p. 100 de la population de la Vénétie Julienne. Le Carso est slave presque en entier. En Istrie, le fond latin et vénitien s'est solidement maintenu sur la côte occidentale et dans les villes du plateau ; mais les Slaves occupent les campagnes de l'intérieur et la côte orientale, avec une densité moindre, il est vrai ; Marinelli comptait en Istrie, d'après le dénombrement de 1910, 57 p. 100 de Slaves. A Trieste, selon lui, il y avait 150 000 Italiens, dont nombre de Slaves latinisés ; mais 60 000 Slovènes habitaient les faubourgs. Pour Fiume, il déclarait que les Italiens représentaient plus de la moitié. Dans ces confins des Balkans, les Italiens conservent donc, dans les villes et dans quelques zones très limitées, l'héritage de Rome et de Venise qui civilisèrent ces régions ; mais ailleurs ils ont cédé depuis longtemps à la poussée des Slaves. Or ceux-ci ne sont nullement des

barbares ; leur sentiment national est ardent, surtout depuis que la Slovénie et la Croatie peuvent s'appuyer sur la Serbie.

Trente et Trieste sont libres ; mais la frontière, tracée selon des raisons militaires ou politiques, enferme un irrédentisme germanique, un irrédentisme yougoslave.

BIBLIOGRAPHIE

Alpes occidentales et centrales. — V. Novarese, Le Alpi Piemontesi (*Memorie Geogr.*, IX, 1899, p. 25-81). — F. Sacco, *Les Alpes occidentales. Schéma géologique*, Turin, 1913. — G. Roletto, La densité de population des Alpes occidentales (versant italien) (*Revue de Géogr. Alpine*, X, 1922, p. 281-304) ; Les zones de végétation des Alpes Cottiennes dans leurs rapports avec l'économie pastorale (*Ibid.*, XII, 1924, p. 645-668 ; voir aussi XVIII, 1930, p. 163-174) ; Sulla distribuzione della vita nelle Alpi Occidentali (*Annali A. Univ. di Studi economiche di Trieste*, II, 1930). — Sur le dépeuplement de la montagne, articles dans *Rivista del Club Alpino Italiano* (1930), et Istituto Nazionale di Economia Agraria, *Lo spopolamento montano in Italia*, Rome, 1932. — P. Landini, La vita pastorale nell'alta Valle Varaita (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, IV, 1927, p. 145-191 ; VI, 1929, p. 230-285). — L. Gianni-trapani, La valle d'Aosta (*L'Universo*, XIV, 1933, p. 233-266, 321-360, 413-444, 509-553). — A. Tornquist, *Geologischer Führer durch Ober-Italien. Das Gebirge der ober-italienischen Seen*, Berlin, 1902. — A. Toniolo, Ricerche di antropogeografia nell'alta Valcamonica (*Memorie Geogr.*, VII, 23, 1913). — G. B. Cacciamali, *Morfogenesi delle Prealpi Lombarde*, Brescia, 1930.

Alpes orientales. — N. Krebs, *Die Ostalpen und das heutige Oesterreich*, Stuttgart, 1928, 2 vol. (essentiel). — J. Sölch, *Die Ostalpen*, Breslau, 1930. — O. Marinelli, nombreux travaux sur les Alpes orientales, dans *Memorie della R. Società Geol. Italiana*, VIII, 1898 ; *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, I, 1900 ; III, 1902 ; V, 1904 ; *Memorie Geogr.*, 1907 et 1910. — Cesare Battisti, *Scritti geografici*, Florence, 1923. — *Archivio per l'Alto Adige*. — A. R. Toniolo, *L'Alto Adige*, Novare, 1919 ; Lo spopolamento montano nella Venezia Tridentina (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, VIII, 1931, p. 99-111). — R. Almagià, Saggio di carta antropogeografica dell'alta Val Venosta (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, VII, 1930, p. 641-683). — C. Rossi, M. Boroli, *The Dolomites*, Novare, 1928. — E. Migliorini, *La Val Belluna, Studio antropogeografico*, Rome, 1932. — G. Dainelli, *La struttura delle Prealpi Friulane*, Florence, 1921. — G. B. de Gasperi, Le casere del Friuli (*Memorie Geogr.*, VIII, 26, 1914). — A. Tamaro, *Italiani e Slavi nelle Adriatico*, Rome, 1915. — O. Marinelli, The regions of mixed populations in Northern Italy (*Geogr. Review*, VII, 1919, p. 129-148 ; voir *Annales de Géogr.*, XXIX, 1920, p. 146-150). — Carlo Battisti, *Popoli e lingue nell'Alto Adige*, Florence, 1931.

Istrie, Trieste. — N. Krebs, Die Halbinsel Istrien (*Geogr. Abhandlungen*, IX, 1907). — F. Sacco, Schema geologico dell'Istria (*L'Universo*, V, mars 1924, p. 183-220) ; L'Istria (*Memorie descrittive della Carta Geol. d'Italia*, XIX, 1924). — G. Cumin, L'Istria montana (*L'Universo*, VII, 1927, p. 471-503, 693-727) ; *Guida della Carsia Giulia*, Trieste, 1929. — G. Gravisi, Distribuzione della popolazione dell'Istria (*Riv. Geogr. Italiana*, XII, 1905, p. 19-29 ; *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, VI, 1905, p. 149-152). — G. Depoli, *La provincia del Carnaro*, Fiume, 1928. — Sur Trieste, articles de P. Gribaudi, *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, VI, 1917, p. 128-156, 336-355 ; de G. Roletto, *Ann. de Géogr.*, XXXIX, 1930, p. 484-495, et *Boll. del Istituto Statistico-economico... di Trieste*.

CHAPITRE XVI

LA PLAINE

I. — GÉNÉRALITÉS

La plaine drainée par le Pô et les rivières de la Vénétie mesure 46 000 kilomètres carrés, soit 15 p. 100 de la surface du royaume. Elle nourrit 38 p. 100 de la population italienne, avec des densités d'au moins 100 à 200 sur presque toute son étendue, avec sept villes dépassant 100 000 habitants (voir fig. 90, p. 391). C'est donc la région la plus peuplée, et aussi la plus active. D'elle est partie, au XIX[e] siècle, la régénération de l'Italie, et elle garde sa supériorité économique. Cette primauté, elle la doit à ses ressources propres, mais davantage encore à sa position en Europe. Sauf une partie des basses terres, le sol n'est point naturellement très fertile ; pour le conquérir et pour l'engraisser, il a fallu plus d'efforts que dans bien des cantons du Midi. Mais elle était l'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Europe centrale. La circulation a suscité l'industrie et une floraison de la vie urbaine qui longtemps n'eut d'égale qu'en Flandre (fig. 61).

FORMATION. — La Plaine a succédé à un vaste golfe de l'Adriatique. A la fin du Tertiaire, la majeure partie émergeait déjà. Mais le Pliocène a été recouvert presque partout par les dépôts, soit de l'époque glaciaire (Diluvien), soit de l'époque actuelle (alluvions). Les Alpes et l'Apennin se soulevèrent, et aussi la périphérie de la Plaine, comme le montre l'encaissement des méandres de l'Adda en aval de Lecco ; par contre, le centre de la dépression s'affaissa, de sorte que la sonde rencontre près de Crémone le Pliocène à plus de 200 mètres de profondeur. Cet énorme remblaiement ne se poursuivit pas sans interruptions. A plusieurs reprises, les mouvements du sol ou le recul des glaciers amenèrent les fleuves à creuser leur lit dans les sédiments antérieurs et à les reporter vers l'aval (pl. LIII, A).

A la bordure alpestre prédomine le Diluvium ancien. Ses dépôts grossiers ont été décomposés profondément en une argile sableuse roussâtre, le *ferreto*. Au débouché des grandes vallées, les moraines dessinent des amphithéâtres, formés de rides concentriques qui retenaient ou retiennent encore les eaux dans des lacs. Ainsi le fameux amphithéâtre d'Ivrée, qui a 25 kilomètres de diamètre, 6 d'épaisseur maximum et 600 mètres d'altitude relative ; ceux du lac Majeur, de Côme, du lac de Garde, dont la courbure ne mesure pas moins de 100 kilomètres, du Tagliamento. Entre eux, des cônes torrentiels anciens s'appliquent à la montagne. Dans le Piémont, ils sont très vastes, profondément incisés par les fleuves et par une foule de rainures. En Lombardie, ils sont plus déprimés, mais ici aussi les sédiments grossiers s'avancent en éperons vers la Plaine. —

Au Sud de ces dépôts s'étalent beaucoup plus amplement les dépôts déjà plus fins du Diluvium récent. Formés par la soudure de talus fluvio-glaciaires, ils constituent des plateaux qui s'inclinent doucement vers le Sud. En Lombardie, ils occupent les quatre cinquièmes de l'espace compris entre les Alpes et le Pô ; en Vénétie et dans le Frioul, ils s'étendent aussi très largement. — Enfin, le long des vallées principales, ce sont les alluvions, généralement récentes. Comme l'Apennin avait peu de glaciers, le Diluvium de l'Émilie est très réduit par rapport aux alluvions.

De cette évolution résultent des différences dans le relief et la fertilité des campagnes, plus variées que ne le croient les touristes. Partout on rencontre des *dossi* ou *monti*, insensibles à l'œil, mais que les cultivateurs reconnaissent à leur moindre fertilité. Ce sont des dunes continentales, ou des bourrelets fluviatiles ; or, comme les fleuves ont longtemps divagué, l'alternance de ces sables et des limons se répète constamment jusque dans les limites d'un seul champ. Dans cette diversité, on peut cependant noter quelques traits généraux. Les dépôts diluviens ont fait du versant septentrional un glacis plus élevé, plus raide que sur la rive droite. D'autre part, sauf de multiples exceptions, ils sont de moins en moins grossiers quand on va de la lisière alpestre vers le Pô ; en haut, des galets et des sables, le tout perméable ; en bas, plutôt des limons, où les eaux tendent à séjourner. Les alluvions sont plus fines vers l'aval, en Lombardie plus qu'au Piémont. Mais surtout « l'élément essentiel de différenciation, c'est l'hydrologie beaucoup plus que la nature du sol » (Bénévent). En effet, comme les rivières ont pu régulariser rapidement leur profil, elles ont entaillé leur lit dans le Diluvien, et parfois profondément ; vers l'aval, elles remblaient avec de l'argile. Il y a donc, vers le haut, une zone où les nappes d'eau sont trop loin de la surface ; vers le bas, une zone où elles surabondent ; il faudra irriguer là, drainer ici. Entre les deux se place une zone favorisée où elles affleurent, mais sans excès. Ainsi la valeur du sol, les aspects du paysage dépendent des eaux et de leur aménagement par l'homme.

La lisière alpestre. — Les amphithéâtres morainiques offrent une physionomie originale. Quand leurs lacs sont desséchés, le fond est très fertile et souvent admirablement cultivé. Les tertres alternent sans ordre avec les dépressions ; les champs et les vignes avec de vertes prairies ; le sol est assez fécond grâce à sa variété et à la proportion d'argile. Mais, sur le reste du Diluvium ancien, le relief est beaucoup plus uniforme ; le sol caillouteux est pauvre et aride. Dans cette zone, les rivières restent des torrents, que leur pente rend précieux comme force motrice, mais trop encaissés pour qu'on puisse irriguer sans machines élévatoires. Les meilleurs coins sont consacrés aux cultures arborescentes, bien plus étendues que dans les autres parties de la Plaine. La technique rurale est souvent archaïque, surtout au Piémont et dans le Frioul occidental. Les régions les plus sèches ont conservé de vastes pâtis dans leurs bruyères parfois parsemées d'arbres. Ces pauvres pays sont pourtant élus par les communications, car, entre la montagne et la dépression humide, ils offrent un sol ferme, des gués faciles sur les rivières.

Les eaux infiltrées dans les sédiments grossiers réapparaissent à leur base en une multitude de sources, de plus en plus abondantes vers l'Est. Cette zone de résurgences est celle des *fontanili*, d'après le nom qu'elle porte en Lombardie (fig. 63 ; pl. LIII, B) ; ici, elle est large de 3 à 4 kilomètres et laisserait jaillir

1 000 mètres cubes à la seconde. Beaucoup de petites rivières lentes et paisibles y naissent ; celles qui sortent de la montagne y gagnent une alimentation régulière, assez forte pour qu'elles deviennent toutes pérennes et quelques-unes navigables. Toute cette zone brumeuse était jadis couverte de forêts épaisses et de marais ; il serait curieux de voir si ce diminutif du *terai* himalayen fut parfois une barrière dans l'histoire du peuplement. Sauf dans le Frioul, les fontanili ne suffisent point aux irrigations, qui recourent surtout aux rivières alpestres. Cependant ils y contribuent ; c'est à leur niveau, vers 100-150 mètres en Lombardie, que commencent les arrosages et la culture intensive.

Le Pô et ses affluents. — Loin de suivre l'axe de la Plaine, le fleuve est beaucoup plus près de l'Apennin, et parfois à son contact. Né à 2 042 mètres sous le Viso, le Pô entre dans la dépression près de Saluces ; de même que ses affluents piémontais et vénètes, non régularisés par des lacs, il y conserve quelque temps un caractère torrentiel. Non seulement il bâtit sur le Diluvien un large cône détritique, mais il coule rapide sur une grève de galets. Obéissant à la double pente du Sud-Ouest du Piémont, la plus prononcée vers le Nord, l'autre vers l'Est, il va longer le rebord du Montferrat. Au Sud de ce talus, un ample synclinal prépara la voie au Tanaro qui fut conduit par une capture vers Alexandrie, laissant une large vallée morte, celle de Bra. A Turin, le Pô n'est plus qu'à 212 mètres, alors qu'il lui reste à parcourir 580 kilomètres ; sa pente devient relativement faible. Les volumineux affluents alpestres et leurs vastes cônes l'obligent à serrer de près le Montferrat. Puis la Sesia le rejette vers le Sud ; le Tanaro agit en sens inverse ; à son tour, le Tessin le repousse, si bien que, vers Stradella, 2 kilomètres seulement le séparent de reliefs accidentés : ce défilé entre les plaines d'Alexandrie et de Parme a la plus grande importance stratégique.

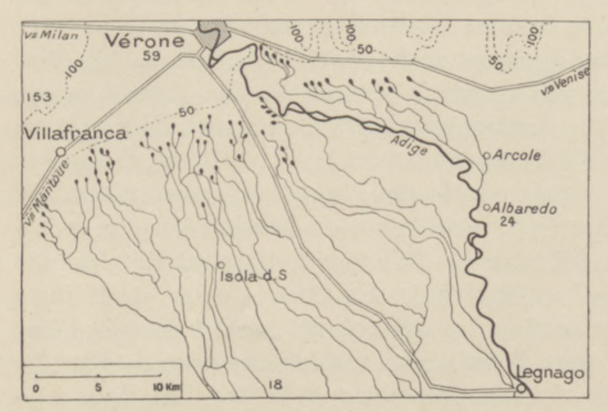


Fig. 63. — Les résurgences près de Vérone.
Échelle, 1 : 600 000.

Ensuite le fleuve, s'écartant de l'Apennin, décrit d'innombrables méandres. Désormais les affluents méridionaux, très rapides, chargés d'une masse énorme de boue (en crue, jusqu'à 100 kg. par mètre cube), l'emportent sur les rivières alpestres dans le tracé du collecteur principal. A Ostiglia, en aval du Mincio, le fleuve n'est plus qu'à 9 mètres au-dessus de l'Adriatique, dont il est encore éloigné de 150 kilomètres. Les limons s'accumulent sur les bords et dans le fond de son lit. Déjà vers Pavie, les hautes eaux dépassent le niveau des plaines voisines ; cette surélévation augmente vers la mer et dépasse 6 mètres vers le delta. L'Adige et d'autres affluents présentent le même exhaussement. Entre les bourrelets où sont juchées les rivières, les infiltrations créent dans la plaine basse des marais, de plus en plus étendus vers l'aval.

Sous l'influence de la double pente qui s'abaisse à la fois vers la mer et vers

le Pô, certains torrents apennins obliquent légèrement vers l'Est près de leur confluent. Les affluents de gauche, à partir de la Doire Baltée, sont déviés bien davantage, dès qu'ils ne sont plus emprisonnés dans le Diluvien. Cela, de plus en plus vers l'aval, parce qu'ils rencontrent près du Pô des bourrelets plus élevés ; ils les longent pendant des dizaines de kilomètres, et c'est ainsi que le Tartaro, l'Adige, le Frassine sont devenus des fleuves indépendants.

Les affluents alpestres restent longtemps bordés de larges terrasses qui montent vers la haute plaine du Diluvien par des talus assez raides. Leur lit, rempli de bancs de galets et de sables, s'élargit à 2 kilomètres pour l'Adda en amont de Lodi, à 4 pour le Tessin en amont de Pavie. Dans la plaine basse, ils serpentent en méandres, souvent recoupés, entre des étangs, des bois de saules et de peupliers. Leur encaissement vers l'amont, l'humidité de leurs abords et leur largeur vers l'aval en font des obstacles à la marche des armées. D'où le rôle stratégique du Tessin, de l'Adda, du Mincio, de l'Adige.

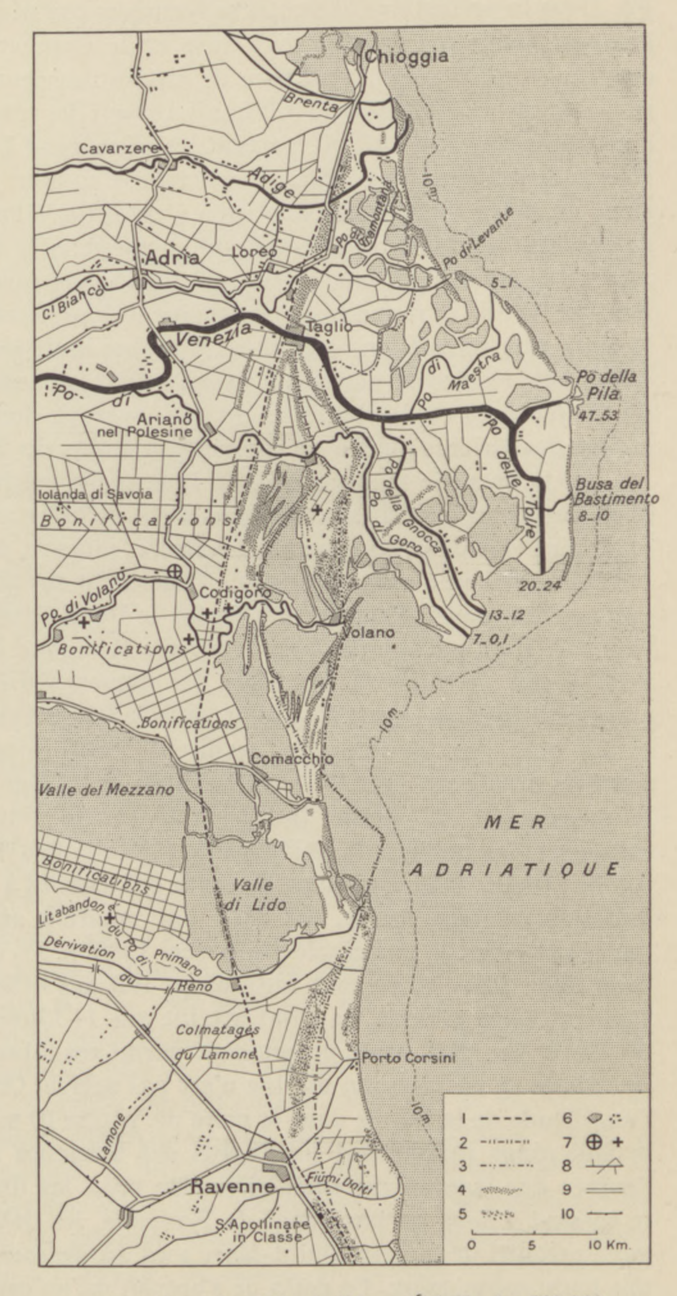


Fig. 64. — Le delta du Pô. — Échelle, 1 : 600 000.

1, Cordon littoral primitif. — 2, Limite du delta à l'époque romaine. — 3, Limite du delta en 1530. — 4, Cordons littoraux. — 5, Bois. — 6, Villages, fermes. — 7, Pompes (*idrovora*) (les plus puissantes sont pourvues d'un cercle). — 8, Canaux de desséchement. — 9, Routes. — 10, Voies ferrées. — Les chiffres placés aux embouchures du Pô indiquent le pourcentage de leur débit par rapport au débit total, le premier aux hautes eaux, le second aux maigres.

Quant au Pô, pour apprécier les difficultés de son passage, il suffit de relire les pages de la *Chartreuse*, où l'on voit Fabrice le franchir pour fuir de Parme. On a exagéré en disant qu'il divise plutôt qu'il n'unit ; mais le fleuve et ses affluents ont été des frontières naturelles pour les États de la Plaine. Ceux de Parme et de Ferrare ont dû en partie leur longue durée à la protection des étangs et des bras morts ou vifs.

Le delta. — Dans un pays aussi anciennement cultivé que l'Italie, l'évolution des deltas manifeste l'importance de l'œuvre humaine. Il en est ainsi pour le Pô. Dans la préhistoire, il devait se terminer par plusieurs bras dans d'immenses lagunes, analogues à celles de Venise et de Comacchio ; entre celles-ci s'étalent encore des *valli*, asséchés ou non, de niveau inférieur à celui de l'Adriatique. Les restes du cordon littoral qui les fermait, ce sont des rides sablonneuses qui s'alignent à peu près du Nord au Sud, portant les chemins et les fermes anciennes (fig. 64). Puis le fleuve dépassa ce *lido*, et construisit en mer, devant chacune de ses branches, un delta triangulaire analogue à celui du Tibre. Cette seconde phase date de l'époque lointaine où débuta l'endiguement : si le delta du Pô s'est avancé assez vite à l'époque historique, c'est que les limons furent désormais portés vers la mer, au lieu de se répandre sur la Plaine à chaque crue. Dans une troisième phase, le delta prit cette forme complexe, en lobes multiples, qui le caractérise aujourd'hui. Elle résulte de nouveaux progrès dans la canalisation (peut-être vers la fin du moyen âge) et du déboisement qui, surtout dans l'Apennin, a augmenté la charge des rivières : le Pô ne charrie pas moins de 20 millions de tonnes par an.

De la branche septentrionale à la branche méridionale, il y a 60 kilomètres. Mais toutes les branches n'ont jamais été utilisées en même temps ; les troubles obstruent certaines, ou l'homme les barre ; ailleurs, un cours nouveau est préparé par lui ou par une crue, tandis que l'ancien lit est abandonné. Ainsi la principale embouchure sous l'Empire romain fut le Po di Primaro, où l'on a dévié le Reno en 1767. Il en partait des bras à travers la lagune de Comacchio et au Nord de celle-ci (Po di Volano). En 1150, les digues s'étant rompues à Ficarolo, les eaux se dirigèrent vers le Nord-Est, dans le Pô de Venise (aujourd'hui Po Grande), et les branches méridionales perdirent toute importance. De vastes atterrissements naquirent vers le Po di Levante et l'Adige qui communiquait avec lui ; ils menaçaient de combler la lagune de Venise. Pour y assurer la navigation et dessécher des polders, la Sérénissime rejeta le fleuve vers le Sud-Est au delà de Taglio (1600). Toute la partie du delta qui s'étend à l'Est de ce bourg, soit 25 kilomètres en ligne droite, est donc une création artificielle et récente. Des six issues actuelles, la principale était, vers 1900, le Po delle Tolle ; c'est maintenant celui della Pila, où se sont faits 65 p. 100 des atterrissements de 1904 à 1924. Pendant cette période, ils n'ont atteint que 11 kilomètres carrés pour l'ensemble du delta. En effet, seuls progressent parmi ses lobes ceux où arrivent beaucoup de déblais et où l'érosion marine n'est pas active. Or celle-ci est forte, à cause de l'amplitude de la marée dans le golfe de Venise (0 m. 60) ; le courant qui va vers le Sud ronge rapidement les abords des branches mortes, et les vases barrent l'entrée des lagunes intermédiaires. De plus, les limons émergés s'affaissent en se tassant : dans les basiliques de Ravenne, les dallages anciens et, à Venise, le pavé primitif de la place Saint-Marc sont au-dessous du niveau de la mer ; de là, une lente submersion. Le delta ne s'accroît qu'en certains points, et il lui faudra bien des siècles pour fermer le fond de l'Adriatique [1].

Régime et navigation. — Le Pô n'a que 650 kilomètres, mais il est très abondant grâce aux pluies des montagnes voisines. En eaux moyennes, il n'est guère inférieur au Rhône (1 600 m^3) ; à Plaisance, où les crues atteignent leur apogée, celle de 1926 approcha de 12 000 mètres cubes.

1. De 1900 à 1930, les bouches Est et Sud du Po della Pila ont progressé de 1 200 à 1 250 mètres ; mais le recul a été de 250 mètres pour le Po di Maestra, de 800 pour le Po delle Tolle.

Les rivières de l'Apennin ont deux périodes de crue, au printemps, en novembre. L'étiage principal, celui de l'été, est très accusé, tandis que celui de l'hiver est peu marqué ; presque taris en saison chaude, ces torrents quasi méditerranéens ont des colères redoutables comme ceux des Cévennes. Le Reno a varié de 3 à 1 800 mètres cubes. Les affluents alpestres doivent leur régularité relative à leur alimentation par des glaciers, par des neiges plus élevées qui fondent tardivement ; ceux de la Lombardie ont dans les lacs, malgré leurs fortes oscillations, des régulateurs qu'on veut agrandir encore. Dans le cours supérieur, ils montent rapidement au printemps, atteignent leur maximum en juin, puis baissent, mais lentement ; l'étiage d'hiver est très marqué : c'est un régime alpestre. Dans la plaine, ils reçoivent des pluies d'équinoxe qui amènent une recrudescence en automne.

Tous les tributaires ont donc à leur confluent deux périodes de hautes eaux, aux saisons intermédiaires. De même leur collecteur ; dans son cours inférieur, 60 p. 100 des crues les plus redoutables se placent entre le 10 octobre et le 12 novembre. Mais, tandis qu'en été les affluents du Sud sont très appauvris, les rivières alpestres, beaucoup plus puissantes, lui apportent des eaux abondantes. L'hiver est la période des maigres dans le Nord, mais l'Apennin continue à faire bénéficier le Pô de ses neiges vite fondues. Il y a donc une certaine compensation, et le fleuve a toujours un volume appréciable.

Aussi, à la différence de nombreuses rivières de la péninsule, est-il bienfaisant pour les régions qu'il traverse, si les inondations le rendent dangereux pour ses riverains immédiats. Navigable depuis Turin, il offre dans son bassin plus de 1 200 kilomètres de voies navigables. Il fut aisé de relier les fleuves à travers un sol peu consistant. Les Romains avaient déjà rejoint le Pô à l'Adige et aux lagunes de Ravenne. Au XII[e] siècle, tout un réseau de canaux se développa dans la Plaine, surtout autour des riches cités lombardes. A Milan se réunissent le Naviglio Grande, dérivé du Tessin ; le Naviglio della Martesana, dérivé de l'Adda ; le canal de Pavie, dû à Napoléon I[er]. Mais la batellerie est gênée par les crues, l'instabilité du lit, les brouillards ; elle a toujours subi la concurrence des transports terrestres, d'autant plus que la disposition du réseau « en arêtes de poisson » impose de longs détours si l'on veut aller par eau d'une ville à l'autre.

Beaucoup de ces voies sont aujourd'hui de section ou de profondeur trop faible. De son embouchure jusqu'au Mincio, le Pô a une profondeur de 1 m. 90 ; il laissera bientôt passer les chalands de 600 tonnes. Mais, de là au confluent de l'Adda, la profondeur devient insuffisante ; les eaux se divisent en étiage, le fond est difficile à fixer. Cependant, le projet officiel a été longtemps basé sur la régularisation du fleuve. Outre les objections techniques, il a l'inconvénient de faire passer la voie d'eau loin des grandes villes. On tend à lui préférer un canal qui, de Turin, irait rejoindre le confluent du Mincio en passant à la limite septentrionale de la Plaine, dans la zone la plus industrielle. On pense aussi à doter Milan d'un grand port moderne. Ainsi la Plaine développerait son industrie et augmenterait son attraction sur le trafic de l'Europe centrale.

La conquête du sol. — Combien elle exigea d'efforts persévérants, on a peine à se le représenter aujourd'hui devant la prospérité de ces campagnes. Et pourtant elle fut peut-être plus pénible que dans la péninsule. La forêt plus touffue y était plus difficile à essarter : des futaies de chênes et, sur les sols plus humides, d'épaisses saulaies dominées par des peupliers et des ormes. Tite Live

mentionne souvent l'étendue et les périls de ces massifs. L'arbre reprenait vite possession des champs aux époques troublées : au xe siècle, le Piémont dévasté s'était recouvert de vastes solitudes boisées ; le xie fut une période de grands défrichements autour de Mantoue.

Mais la principale difficulté était dans l'organisation des eaux. Jadis les inondations submergeaient la plaine alluviale où les lits tortueux se déplaçaient sans cesse. On croit que les Étrusques et les Romains ont commencé à fixer ceux-ci; après les invasions, ce travail fut repris dès le haut moyen âge. Mais ces entreprises étaient trop locales, discontinues pour réussir ; elles firent naître entre les riverains des antagonismes parfois sanglants : quand Padoue, en 1143, dévia la Brenta vers la lagune de Venise, les deux cités jalouses entrèrent en guerre. Pour des problèmes aussi complexes, il fallait une action d'ensemble. Dès le moyen âge, des *consorzi* se formèrent entre propriétaires voisins pour régler les digues et les écoulements [1]. L'esprit d'association est beaucoup plus développé que dans le Sud de l'Italie, peut-être sous la pression de ces nécessités. Cependant les États durent souvent intervenir, Venise surtout, qui eut une véritable politique des eaux. Des magistrats y étaient préposés à la surveillance des rivières, des digues, et aussi à celle des forêts. Venise avait compris dès le xviie siècle, comme les promoteurs actuels de la *bonifica integrale*, que les fleuves d'une plaine dépendent des montagnes et de leurs bois. Aujourd'hui les travaux sont entretenus et coordonnés avec un soin extrême. Le Pô, jusqu'à plus de 400 kilomètres de la mer, est enfermé entre des digues ; de même pour ses grands affluents. Les terres humides sont drainées par un réseau serré de canaux, auxquels aboutissent une foule de fossés rectilignes. Mais un tel travail n'est jamais achevé. L'endiguement a rendu les crues plus dangereuses qu'au temps où elles s'étalaient ; l'organisation des eaux ne peut créer qu'un équilibre précaire.

S'il faut lutter contre l'excès de l'eau dans la plaine basse, il faut remédier à son défaut dans les zones plus élevées, et partout les arrosages seraient les bienvenus pendant l'été. Nombre de vieux canaux étaient surtout destinés aux irrigations. Cette œuvre se poursuivit au xixe siècle. Citons notamment le canal Villoresi, qui donna une impulsion extraordinaire à la culture dans un pays trop perméable ; le canal Cavour, long de 85 kilomètres, avec 176 kilomètres de dérivations. Le Piémont a plus de 1 500 kilomètres de canaux. Une multitude de rigoles partent des rivières, des fontanili, et des sources nombreuses qui, en aval de ceux-ci, manifestent la descente des nappes vers le Pô. Dans toute la Plaine, l'essor de la culture demande encore l'extension des arrosages ; mais on admire déjà quel réseau artificiel, aux mailles serrées au Piémont, en Lombardie et en Vénétie, plus lâche au Frioul et en Émilie, s'est superposé à l'hydrographie primitive.

C'est en grande partie à cette organisation des eaux que la Plaine doit sa fécondité. C'est aussi au travail pour amender et engraisser des sols pas toujours riches. « La terre provient quasi toute d'une bonification séculaire.... La vallée padane n'est pas la mère, mais la fille de ses habitants. » (Cattaneo.) Le genre de vie primitif semble avoir eu pour base la culture du blé, du lin, l'hivernage des moutons transhumants, qui aujourd'hui descendent de moins en moins. Mais, grâce à la forte chaleur des étés, on put introduire quelques cultures du Midi.

1. Aux xie et xiie siècles, quand il fallut de grands travaux pour contenir les divagations du Mincio autour de Mantoue, tous les membres de la commune durent y participer sous la direction de l'évêque. Ce fut seulement vers 1230 que les fleuves voisins furent fixés et que la conquête du sol devint définitive.

La vigne par exemple, qui a trouvé son terrain d'élection sur le bas des versants d'où elle déloge le châtaignier. L'olivier, qui reste confiné aux adrets lombards. Le riz, jadis beaucoup moins localisé qu'aujourd'hui. Le maïs, qui se propagea à partir de 1550, grâce à Venise, et qui est aujourd'hui l'une des cultures les plus répandues avec celle du mûrier, originaire de l'Orient. Ainsi les cultures sont d'aspect bien plus méridional que la végétation spontanée.

Il semble que la conquête du sol soit partie du rebord, plus habitable aux époques primitives. Les très vieilles cités de l'âge du fer, comme Bologne, étaient encore sur des terrasses, à la lisière de la montagne. Avec les hydrauliciens étrusques semble avoir débuté la fondation de villes dans la Plaine basse (Mantoue, Plaisance). Cependant, malgré la densité de la Plaine dès le moyen âge, il y restait des vides singuliers. Au Piémont, depuis l'époque napoléonienne, les montagnards qui manquaient de terre sont venus en acquérir dans le bas ; ainsi furent occupées en plein XIXe siècle des dépressions voisines de Cuneo. Il y aurait à préciser dans quelle mesure la Plaine fut colonisée par sa bordure, longtemps plus peuplée que les rives de ses fleuves.

Remarquons que la sériciculture, une de ses principales richesses, est destinée à une industrie urbaine ; c'est la Sérénissime République qui la propagea jusqu'à Bergame, et au delà ce sont les ducs de Milan. Remarquons encore que, si l'aménagement des eaux s'est poursuivi régulièrement depuis le XIe siècle, ce fut souvent à l'instigation des cités et des seigneuries. Or villes et États ont trouvé dans les relations de la Plaine la richesse sans laquelle ces entreprises collectives n'auraient pas été possibles. C'est le commerce lointain et, à sa suite, l'industrie qui ont fait la prospérité et comme créé le sol des campagnes.

Par contre, on peut craindre que les villes ne leur nuisent aujourd'hui en attirant leur population. Vers Turin et Milan, il y a des cantons où la main-d'œuvre se fait rare ; les champs ne sont cultivés que par les femmes ou, quand celles-ci vont aux filatures, par les vieillards, les enfants, les ouvriers à leurs moments perdus. L'élevage minutieux du ver à soie est stationnaire dans le Padouan ; il recule vers Biella et au Nord de Turin où les mûriers se raréfient. Cependant l'exode rural reste localisé, assez limité même près des grandes villes, et le gouvernement le décourage.

VILLES ET VILLAGES. — Dans cette région où la navigation intérieure fut jadis très active, il semblerait que les villes dussent accompagner le fleuve. Or l'on n'en voit que trois près du Pô, très peu sur ses grands affluents, aucune à ses confluents qui n'ont pas attiré les marchands. Si une partie du commerce suivait les rivières, on redoutait leur voisinage immédiat, leurs crues et leurs miasmes. La plupart des cités padanes ont cherché sur le rebord une position favorable à leur sécurité, à leur trafic, et très souvent la force hydraulique pour leurs ateliers. On travailla d'abord la laine : Padoue à l'époque romaine, Milan furent des cités drapières, et c'est seulement vers 1340 que celle-ci se mit à tisser la soie, puis au XVIIIe siècle le coton. L'industrie textile s'est concentrée en amont de la zone des résurgences, dans un pays qui fut surpeuplé de bonne heure et qui confinait vers l'aval à des cantons fertiles, capables de ravitailler les ouvriers. Pour le commerce, ces villes utilisaient la batellerie, mais tout autant le roulage, et aujourd'hui elles sont surtout desservies par les voies ferrées, notamment les lignes Plaisance-Rimini et Turin-Milan-Vérone-Venise. Pour ces villes de routes, c'était un avantage de se trouver au débouché

d'un col. D'où cette série de cités à la base des montagnes, marchés entre celles-ci et la Plaine, ou mieux encore entre la Plaine et des pays plus lointains, forteresses qui barraient le passage, et, aujourd'hui, centres manufacturiers. Souvent elles montrent un ancien château, les remparts d'une ville haute, ensoleillée, au-dessus de quartiers industriels qui s'accroissent bien plus rapidement et des brumes qui couvrent la Plaine.

L'agriculture entretient l'aisance de nombreuses petites villes, marchés animés, résidences de propriétaires fonciers, cela surtout dans la Plaine basse qui a encore peu de manufactures. Les villages avoisinent rarement les rivières, s'ils recherchent les bourrelets marginaux des anciens cours ; même les ponts et les gués les ont moins attirés qu'en France. Par contre, les routes sont jalonnées par des bourgs rapprochés. L'empreinte du passé est parfois manifeste. Dans les régions où la colonisation romaine fut la plus active, on retrouve le plan en damier du camp romain dans le plan du village, la disposition des parcelles cultivées, les vieux quartiers de Turin, Bologne, Vérone, Padoue. Beaucoup de villages sont restés serrés autour d'un château fort, d'un monastère; certains ont conservé leurs remparts qui les étouffent et de vieilles tours habitées par de pauvres tâcherons. Les fermes isolées sont d'ordinaire assez rares, malgré la proximité des nappes ; mais les hameaux pullulent. On construit en briques plates, en pisé, parfois avec un soubassement ou des lignes de gros galets. Les toits, assez plats, sont en tuiles rondes aux chaudes tonalités. Ces villages que dominent souvent des campaniles élancés se distinguent de ceux de la péninsule par l'emploi de l'argile et du bois au lieu de la pierre, par l'importance des étables et des fenils, et, d'ordinaire, par leur aisance.

On pourrait presque dire que le régime foncier varie selon l'hydrologie. En général, les pays secs, longtemps pauvres, qui vivent surtout de la vigne et du mûrier, appartiennent à de petits propriétaires qui travaillent eux-mêmes. Dans les régions irriguées, qui ont nécessité un aménagement coûteux, dominent les grands domaines affermés. Ainsi, dans les bruyères du Novarese, 30 p. 100 du sol sont en location ; dans les rizières du même pays, 80 ; là, 60 p. 100 du sol sont divisés en propriétés de moins de 10 hectares; ici, 65 sont en propriétés de plus de 50 hectares. Les polders récemment desséchés sont exploités par de puissantes entreprises. Il faut tenir compte de facteurs historiques comme la persistance des domaines seigneuriaux au Piémont, l'achat de terres par les bourgeois des villes. Mais la petite propriété semble le fait des pays qui demandent le plus de travail, de ceux aussi où les plantations l'emportent sur les prairies. Et il faudrait voir si sa rareté dans la basse Plaine n'est pas un nouvel indice que la colonisation de celle-ci est récente.

Divisions régionales. — Malgré son cadre de montagnes, son grand fleuve et les ressemblances profondes qui en font une des régions naturelles les mieux caractérisées, la Plaine n'eut jamais d'unité historique. L'anthropologie y oppose les hautes statures de l'Est, voisines du type dinarique, à la masse celtique avec, brochant sur le tout, quelques apports germaniques. De la chute de l'Empire romain jusqu'en 1866, la Plaine fut toujours divisée en une poussière d'États, comme la péninsule, sans qu'il soit possible, certes, d'en rendre responsable le relief. Dira-t-on que les rivières peuvent isoler autant que des montagnes ? De fait, elles sont de graves obstacles ; mais l'Adige n'a pas empêché l'extension de l'État vénitien, ni le Pô celle de la Lombardie que les Visconti

étendirent jusque bien au delà de Vérone, voire jusqu'à Bologne, Sienne et Pérouse. Ne faudrait-il pas chercher une raison du morcellement dans la vigueur de la vie urbaine et les rivalités des cités ?

On a coutume de distinguer dans la Plaine : le Piémont, la Lombardie, l'Émilie, la Vénétie jointe au Frioul (voir fig. 61). Ces divisions procèdent de l'histoire et de la linguistique plus que de la géographie. Pourtant elles répondent à une tradition populaire et vivace ; il y a des raisons pour la justifier dans le milieu naturel et son utilisation.

II. — LE PIÉMONT

Le « pays au pied des monts », ce fut d'abord un coin de la zone subalpine, au débouché du Fréjus ; ce nom s'étendit aux possessions italiennes de la maison de Savoie jusqu'à la Sesia, ensuite au Tessin. Si ses ducs devinrent les « portiers des Alpes » occidentales, puis les rois de l'Italie régénérée, ce fut par leur politique avisée et par les qualités de leur peuple. Non plus que le Brandebourg, le Piémont ne semblait prédestiné à jouer un rôle directeur. Sous le ciel le plus froid de l'Italie en hiver, c'est la partie de la Plaine la plus élevée (altitude moyenne, 250 m.) ; ses alluvions sont moins fertiles que celles de la Lombardie et leur conquête fut lente. Malgré les routes alpestres, le commerce fut-il bien actif avant l'époque moderne ? La Germanie regardait vers Milan et Venise ; la France, qui avait jour sur la Méditerranée, pouvait se passer de l'entremise de Turin. Aussi, pendant le moyen âge, les villes restèrent-elles de petites cités, bien inférieures à celles du reste de la Plaine.

Cependant, à force d'énergie, ce pays est devenu l'un des plus denses de l'Europe. L'agriculture a étendu dans la dépression les champs de blé et de riz, les prairies ; elle a profité des coteaux pour faire de cette province le principal vignoble de la Plaine, avec des crus variés et généreux. L'électricité a vivifié l'industrie, si bien que le Piémont arrive au quatrième rang pour la force motrice, au second pour le nombre d'ouvriers. Aussi la densité s'élevait-elle en 1921 à 239 habitants par kilomètre carré dans la Plaine, à 156 dans les collines. Parfois même, elle semble dépasser les ressources locales ; l'émigration paraît nécessaire, malgré l'acharnement au travail et la frugalité qui distinguent cette masse de petits propriétaires.

La bordure des Alpes. — Au Nord de la Doire Ripaire commencent les landes de bruyères sur les cailloutis (*vaude, baraggie*). Jadis on n'y voyait presque que des troupeaux. La mise en valeur ne commença guère qu'au XIXe siècle, par l'aliénation des biens communaux, la culture de la pomme de terre, du seigle (le Piémont produit la moitié du seigle italien), du blé et du maïs sur les meilleurs sols. Surtout on multiplia les vignes sur les adrets et, parmi les prairies, les pommiers et les poiriers. A la petite propriété revient l'honneur de ces améliorations : dans le Canavese [1], les domaines sont de 2 à 5 hectares, exploités par leur propriétaire dans la proportion des neuf dixièmes. Cependant les parties les plus élevées échappent encore à la culture : au Nord de Verceil, la densité descend au-dessous de 50 habitants au kilomètre carré. L'industrie s'est développée rapidement, grâce à la pente des rivières. Chacune des anciennes forteresses routières

1. Ce « pays » comprend la bordure du Grand Paradis et l'amphithéâtre d'Ivrée.

domine des usines : Cuneo, grand marché de cocons, près de Saluces Verzuolo qui fournit le papier à de nombreux journaux étrangers, Pignerol, Suse, Ivrée, Borgosesia, Intra, Varallo. A côté de mille petites industries mieux conservées que dans la Plaine, il y a d'importantes manufactures de textiles, surtout à Biella qui est le Roubaix de l'Italie pour les lainages.

La Plaine. — Entre cette zone et le Pô, la Plaine offre partout des sols analogues. Mais, à droite de la Doire Baltée, l'irrigation reste difficile, tandis qu'au delà elle peut s'alimenter à de nombreuses sources et à un réseau admirable de canaux ; ce contraste est décisif.

A droite s'étendent des cultures très variées : sur les guérets labourés par de grands bœufs blancs alternent du blé, du trèfle rouge, du maïs qui sèche à l'automne sur les vastes balcons des fermes piémontaises. Les noyers jettent une ombre épaisse. Des files de mûriers taillés en boule divisent les champs à l'infini. Beaucoup de haies, de saules et de trembles, longeant les chemins et les ruisseaux canalisés. Les prairies occupent parfois la moitié des domaines, car les produits de l'élevage se vendent bien dans les grosses villes voisines. La vigne est assez rare. Bien peu de notes méridionales dans ce paysage verdoyant : on pourrait se croire dans la plaine de la Saône si de partout on n'apercevait la fière pyramide du Viso. Tantôt les fermes se groupent au croisement des routes, tantôt elles s'éparpillent en petits hameaux. La *cassina* comprend la maison d'habitation, avec son immense grenier, l'étable et la grange, souvent disposées autour d'une cour fermée. L'importance moderne de l'élevage apparaît aux larges fenils ouverts par deux ou trois arcades.

A l'Est de la Doire Baltée, l'altitude s'abaisse jusqu'à moins de 200 mètres ; les eaux moins rapides sont aisément répandues sur les environs de Verceil, de Novare et, plus au Sud, dans la Lomellina : aussi est-ce le domaine du riz. Grâce à la chaleur des étés, il s'était introduit au moyen âge dans toute la Plaine ; on y voyait le moyen d'utiliser les eaux stagnantes ; mais sa culture contribua à propager les fièvres, et l'opposition des villes la fit restreindre à peu de régions. Dans celle-ci, elle caractérise la vie rurale, occupant les trois cinquièmes du sol autour de Verceil et créant le plus monotone des paysages : à perte de vue, au printemps, le vert foncé des jeunes plants, entre lesquels l'eau circule par un réseau serré de fossés bordés de peupliers ; ou bien d'immenses prairies constamment baignées ; sous les brumes padanes, plus épaisses encore au-dessus de ces marais artificiels, on a une impression de polder néerlandais. La culture du riz est l'une des plus rémunératrices et des plus scientifiques (pl. LIII, C). L'aménagement et l'exploitation de ces terrains, les rizeries et laiteries qui s'y adjoignent ont maintenu la grande propriété. Des foules d'ouvriers, lors du sarclage et de la moisson, viennent de la montagne et des landes ; mais, en temps normal, la longueur du chômage provoque une forte émigration. Certaines grosses fermes logeant les travailleurs temporaires ressemblent à des casernes. Verceil et Novare, après avoir surveillé les ponts de la route de Turin à Milan, se sont enrichies comme marchés ruraux ; de plus, Novare, au débouché de l'industrieux Val Sesia et du lac Majeur, a des fabriques de machines et des tissages de coton.

Les enclaves tertiaires. — Les collines du Montferrat et des Langhe se rattachent à l'Apennin par leur structure, leur altitude, qui atteint 716 mètres



Phot. Alinari.

A. — SOLFÉRINO.

Colline morainique, surmontée d'une ancienne forteresse. En bas, le village, parmi les vignes et les mûriers.



Phot. Touring Club Italiano.

B. — UNE DES « FONTANILI » LOMBARDES.

Au milieu des fourrés naît une forte source utilisée dès son origine pour les irrigations.



Phot. Touring Club Italiano.

C. — TRANSPLANTATION DU RIZ.

Dans la plaine basse (Lomellina). Canaux bordés de peupliers ; digues.



Phot. comm. par les Usines Fiat.

A. — L'INDUSTRIE TURINOISE.

Les usines Fiat (Singotto, près de Turin). Au fond, la plaine piémontaise et les Alpes Pennines.



Phot. Istituto Geografico De Agostini.

B. — VENISE.

A gauche, les coupoles de Saint-Marc, le Palazzo Ducale ; au centre, le campanile et la Piazzetta. Au second plan, à droite, la pointe de la Salute. Au fond s'allonge l'île de la Giudecca.

tout près de Turin ; mais leur densité beaucoup plus élevée (150 à 200 hab. au kilomètre carré), leurs riches cultures en font une dépendance de la Plaine. Dans le Montferrat, un plissement dissymétrique a localisé les pentes raides vers le Nord et l'Ouest. Les rivières l'ont morcelé en rides et en tertres, de formes très douces dans l'ensemble, mais avec çà et là des éperons, des pitons couronnés de châteaux forts. C'est une région de jolies collines d'où la vue s'étend au loin, de petits propriétaires qui cultivent eux-mêmes leurs 2 hectares sur les adrets, tandis que les ubacs ont conservé des bois de chênes-rouvres, des bruyères, plus bas beaucoup de châtaigniers. Au fond des ravins où affleurent les argiles pliocènes, les sources jaillissent parmi les aulnes et les prairies ; les villages s'établissent plus haut, sur les sables, au milieu des blés intercalés de vignes auxquelles convient très bien ce terrain. Celles-ci donnent un vin qui titre 12° à 13° et les fameux mousseux d'Asti.

Sur le flanc méridional du synclinal du Tanaro affleure une large bande de Miocène qui recouvre une partie de l'Apennin Ligure jusqu'à près de 900 mètres. Ce pays des Langhe ressemble au Montferrat, mais est plus élevé, plus agreste. Dans l'étagement des plates-formes tertiaires, l'érosion a découpé des collines ondulées, souvent planes à leur sommet, mais séparées par des vallées profondes aux parois ravinées. Les grès compacts sont évités par les habitations, qui se groupent en *oppida* à leur limite. Mais d'ordinaire le sol se prête très bien à la culture, surtout à celle de la vigne qui livre un vin ardent (Barolo). Au printemps, la terre fauve semble couverte de neige par la floraison des arbres fruitiers. Les débouchés de l'Apennin sont gardés par de petites villes, délicieuses stations d'été et d'automne, Mondovi, Acqui, Novi Ligure, Tortona. Voghera, favorisée par le rail, est devenue industrielle.

Par la vallée du Tanaro, que prolonge la Stura di Demonte, passent les relations entre la Lombardie et le Sud-Ouest du Piémont, antichambre de la Provence et de la Ligurie. Ces rivières sont suivies, mais d'assez loin, par les routes jalonnées de cités commerçantes, Bra, Alba, Asti, Alexandrie qui est au centre d'une large avancée de la basse plaine parmi les collines tertiaires. Ses limons sont irrigués, soumis à une culture intensive, coupés de rigoles, de haies, de chemins fangeux en hiver. Un tiers de la population se disperse en amples courtils, aux murs épais de terre et de graviers. Protégée par les méandres du Tanaro et de la Bormida, Alexandrie grandit lentement jusqu'au siège de 1174, qui révéla toute son importance stratégique. Cette place d'armes a la régularité maussade des villes militaires. Mais le croisement des voies ferrées en a fait un centre industriel des plus actifs (chapeaux de feutre).

TURIN. — Revenons vers ce tournant du fleuve où la Plaine se resserre entre les collines du Monferrat et les Alpes dont descend le puissant cône de la Stura di Lanzo. Toutes les routes des Alpes occidentales s'y réunissent. Depuis ses origines celtiques, Turin fut une ville de carrefour, centralisant le trafic avec la France. Cependant ces avantages ne furent pleinement exploités qu'assez tard. Vers 1400, elle était moins peuplée que Mondovi, Asti, Verceil plus proches de ce foyer de vie urbaine qu'était la Lombardie. Son choix comme capitale, au XVIe siècle, s'explique par les limites du Piémont à cette époque : elle était au milieu du duché, pas trop près de la Lombardie souvent ennemie, à portée de Nice et de la Savoie. Dans cette monarchie centralisée, elle se développa, moins par son commerce que par ses administrations et son rôle militaire, dont la

persistance est révélée par ses immenses casernes. Lorsque l'unité italienne prit comme capitale Florence, puis Rome, Turin déploya une admirable ténacité pour ne pas déchoir, en inaugurant une activité industrielle à laquelle rien ne semblait la préparer. Le transport de l'électricité lui donna enfin la force motrice qui lui manquait ; la main-d'œuvre lui vint de régions à bas salaires, les Alpes, la Vénétie, le Midi. Aujourd'hui elle occupe plus de 100 000 ouvriers, dont la plupart dans l'industrie textile (soie artificielle, coton), les industries électriques et notamment celle du téléphone, la fabrication des automobiles avec les usines *Fiat* qui sont parmi les mieux outillées du monde (pl. LIV, A, et LXVI, B). Milan a pu attirer plusieurs villes qui gravitaient vers Turin ; pourtant celle-ci s'accroît rapidement, malgré sa faible natalité.

Jadis Turin ne faisait pas exception à la loi qui écarte les villes padanes de leur fleuve. La place d'armes romaine fut bâtie sur un tertre, à 1 200 mètres du Pô, en un point où son lit rétréci n'a pas encore reçu les eaux torrentielles de la Doire. La disposition en damier du *castrum* fut respectée et prolongée à mesure que la ville descendit vers le Pô. Il fut aisé à ses souverains de régler son extension. Rien dans le relief ni dans les monuments du passé ne contrariait le développement de ses vastes places monumentales, ni le tracé rectiligne de ses rues parallèles, bordées de portiques sur 12 kilomètres. La solennité sévère qu'on leur reproche ne manque pas de grandeur ; elles offrent de majestueuses perspectives vers les Alpes neigeuses et les charmantes collines de Superga. Les quartiers centraux logent bien des misères ; mais, à la périphérie, des cités ouvrières se construisent selon toutes les exigences de l'urbanisme. Cette ancienne capitale d'un petit État militaire a su devenir l'une des villes européennes dont les progrès économiques et l'agrandissement sont préparés avec le plus de réflexion, d'énergie persévérante, qualités maîtresses du peuple piémontais.

III. — LA LOMBARDIE

La partie de la Plaine comprise entre le Tessin et le Mincio est la région la plus active de l'Italie. De grandes vallées lacustres donnent accès aux cols alpestres ; l'industrie s'est développée de longue date à leur voisinage, profitant de la force hydraulique ; elle est descendue dans la Plaine, dont elle travaille l'un des produits essentiels, la soie. La seule province de Milan compte 20 p. 100 des ouvriers occupés dans les manufactures italiennes. Le Sud est resté plus agricole, mais, dans le Nord, l'industrie des grands centres ou de nombreuses fabriques disséminées attirent la main-d'œuvre rurale. Cependant l'agriculture est prospère, plus intensive, plus rationnelle que nulle part ailleurs dans le royaume ; comme valeur de sa production, seule la province de Naples dépasse celles de Crémone et de Milan. La combinaison de ces activités explique que la Lombardie ait de très fortes densités : 232 habitants au kilomètre carré dans l'ensemble, 724 dans la province de Milan, 235 dans celle de Côme, 205 dans celle de Crémone pourtant peu industrielle. Un pays aussi riche, et d'une richesse toujours en travail, est naturellement l'un de ceux dont on émigre le moins.

Les zones agricoles. — La Lombardie tient le premier rang pour la production des cocons et des fourrages : ce sont les ressources primordiales de ses fermes. Partout, sauf dans les rizières, les files de mûriers parcourent les champs

de blé et de maïs. Les prairies permanentes, aspect si rare autour de la Méditerranée, et les prés artificiels, trois fois plus étendus, ont permis l'industrie laitière la plus perfectionnée. L'étroite localisation de la vigne et son recul opposent aussi la Lombardie à la péninsule et même aux collines piémontaises. En dehors de ces traits généraux, le paysage agricole offre bien des nuances, qui dépendent surtout de l'hydrologie, mais aussi de l'histoire.

Dans la zone subalpine des *brughiere*, les aspects que nous avons notés au Piémont se prolongent jusqu'à l'Oglio avec quelques variantes. L'irrigation est difficile, d'où peu de cultures fourragères, alternance trop souvent répétée du blé et du maïs dans les champs enclos de galets; par contre, beaucoup de vignes et de mûriers. Ces plantations, l'élevage du ver à soie, de même le lin cultivé au Sud de Bergame, demandent une main-d'œuvre abondante et soigneuse ; aussi la densité de la population est-elle plus élevée qu'au Piémont ; la moyenne exploitation prévaut, confiée à des métayers laborieux. A l'Est de l'Oglio, l'irrigation est moins malaisée, et l'économie de la lisière alpestre se rapproche de celle du bas pays.

Parmi les régions irriguées, le Milanais est en tête par l'importance des arrosages, l'intensité du travail agricole. L'eau vient de la zone des fontanili, que longe la voie ferrée de Magenta à Brescia, et surtout des canaux. A leur voisinage, le sous-sol est gorgé d'une eau qui reste tiède même l'hiver ; aussi la laisse-t-on sans cesse imprégner l'herbe de ces grasses prairies, les *marcite*, où l'on peut faire cinq et sept coupes par an. Plus loin, elles sont remplacées, soit par la rizière et les blés parsemés de mûriers (vers Pavie), soit par le trèfle alternant avec le blé (autour de Lodi). Mais, ici encore, beaucoup de fourrages, destinés surtout à d'excellentes vaches laitières. La fabrication du beurre et du fromage vendus au loin (*gorgonzola, bel paese*) se fait selon les meilleurs procédés, soit dans les fermes, soit dans de véritables usines. C'est la principale richesse de la campagne milanaise, où les prairies artificielles s'étendent de plus en plus. Pour une parfaite utilisation de ces eaux qui ont transformé des terres originellement assez médiocres, on a créé de vastes exploitations de 60 à 200 hectares. Les fermes milanaises, généralement disséminées, souvent rebâties ou agrandies récemment, sont des organismes compliqués ; la cour s'entoure de bâtiments, dont le principal est l'étable, la *bergamina*, qui a donné son nom à la ferme entière : ainsi s'affirme la primauté de l'élevage dans cette plaine humide, si verte sous ses alignements de hauts peupliers. La zone irriguée se continue à l'Est du Milanais. Mais la culture y est bien moins rationnelle et spécialisée ; ainsi, dans l'interfluve Adda-Oglio, dont l'insécurité empêcha longtemps de tirer tout le parti possible des terres irriguées. Du Chiese au Mincio domine la vigne plantée dans les blés : ce sont les plantes qui acceptent le mieux la sécheresse relative du haut Mantouan (pl. LIII, A).

Sur les bords du Pô, la basse plaine est assez bien drainée pour qu'on ait pu y développer les cultures du blé, du maïs, du trèfle, du mûrier et du lin vers Crémone, de la vigne et de la betterave dans le bas Mantouan, où 110 000 hectares sont bonifiés par des travaux grandioses. D'immenses prés irrigués donnent à cette zone un aspect frais et riant même en été. La grande propriété règne, exploitée directement, pourvue de laiteries et d'étables modernes. Les villages sont peuplés de journaliers, les *braccianti*, dont les humbles maisons trahissent la misère qu'avait subie jusqu'ici le prolétariat agricole de la Lombardie, à côté d'une opulente aristocratie paysanne.

Les villes. — Dès le xie siècle, la Lombardie était un pays de villes, enrichies moins encore par leurs campagnes que par leur commerce, leur industrie, leurs banques qui répandirent jusqu'en Russie le nom des Lombards. Malgré leurs sanglantes rivalités et les multiples invasions, elles ont duré, et la plupart ont pris un essor nouveau depuis le milieu du xixe siècle[1].

Près des Alpes se succèdent d'antiques cités, dont l'industrie a brisé les enceintes. Le lac de Côme a une ville au Sud de chacune de ses branches, Lecco, qui conserve sa petite métallurgie née de la force des torrents, et Côme. Entourée de gracieux coteaux que parent de blancs villages et une multitude de villas, Côme voit passer en foule les touristes. C'est le grand centre de la Lombardie pour le travail de la soie, car nulle part la sériciculture n'est aussi développée que dans la Brianza ; des milliers d'ouvrières fabriquent de la dentelle à domicile. Bergame, au contact des Préalpes et de la Plaine, eut l'une des foires les plus fréquentées de l'Italie ; les Vénitiens y développèrent la sériciculture et se montrèrent prodigues pour sa sécurité, son ornement. Elle possède une dizaine de filatures de soie, des fabriques de machines, des cimenteries qui fournissent le quart de la production italienne ; cependant, comme la principale voie ferrée passe plus au Sud, elle souffre de la concurrence de Milan et de Brescia. Celle-ci a trouvé dans les petites ferrières voisines l'origine de sa métallurgie : fabriques d'objets en fer, d'automobiles, surtout d'armes renommées. Avec le château qui la surmonte, ses monuments de Rome et de la Renaissance, c'est l'une des villes septentrionales les plus pittoresques en même temps que les plus industrielles.

Sur les voies fluviales du Sud, des cités sont nées du passage sur les rivières et de la navigation qu'elles espèrent ranimer. Telle Pavie, la capitale des rois lombards, siège d'une illustre université, cité paisible malgré quelques fonderies et la sériciculture de ses environs. Dans son enceinte bastionnée, dominée par les monuments qui témoignent de la splendeur de sa Commune, Crémone voit affluer les produits de ses gras polders, et ses luthiers ont maintenu leur réputation. C'est également à l'agriculture, mais aussi à un port récemment amélioré, que Mantoue doit sa richesse. Entourée par ses lacs où s'attarde « le fleuve plein d'herbes qui nourrit ses cygnes neigeux », elle se rappelle le temps où les Gonzague y tenaient l'une des cours les plus brillantes de l'Europe. Dans cette constellation des cités lombardes, beaucoup ont été éclipsées par Milan ; mais, loin de décliner comme tant de villes du Midi, elles associent les souvenirs de leur gloire au travail et à la prospérité du présent.

Milan. — Parmi les cités intermédiaires entre les Alpes et le Pô, la fortune de Milan ne s'explique point par les modestes avantages du site local. Mais elle réalise une convergence de voies transalpines que nulle ville du rebord ne peut présenter. Vers le Sud, rayonnent de très anciennes routes, l'une vers le gué de Plaisance, l'autre vers Pavie et Gênes. Par là aussi passe la route de la France vers Venise et le Danube moyen. Dès Dioclétien et saint Ambroise, la fille des Celtes put se poser en rivale de Rome ; elle n'a pas cessé de l'emporter depuis lors sur celle-ci en activité économique. Mais, si Milan était déjà au temps de Stendhal l'une des villes les plus riches et les plus raffinées de l'Europe, son essor a été provoqué surtout par les percées alpestres. Elles ont attiré le gros du transit

1. Population des principales villes lombardes (en milliers d'habitants, en 1931) : Milan, 990 ; Brescia, 119 ; Bergame, 82 ; Crémone, 64 ; Monza, 61 ; Côme, 54 ; Pavie 50 ; Mantoue, 43 ; Varese, 42 ; Busto Arsizio, 40 ; Lecco, 34 ; Vigevano, 34 ; Lodi, 31 ; Legnano, 30 ; Saronno, 28 ; Crema, 24 ; Gallarate, 24 ; Treviglio, 20.

de l'Europe centrale vers la Méditerranée ; les relations avec l'Allemagne sont essentielles aux entreprises de Milan, à ses banques, à sa vie intellectuelle si intense. Milan est restée la première place financière du royaume. Les industries se sont développées, notamment celle de la soie pour laquelle Milan est devenue le principal marché de l'Europe. On fabrique des tissus de soie (beaucoup plus, depuis quelques années, de soie artificielle que naturelle), de coton et de lin ; on construit des machines à vapeur et agricoles, des automobiles et des moteurs d'avion. La ville communique avec les riches régions voisines par trois canaux, 21 lignes de voies ferrées et 38 de tramways ; une station qui est la plus colossale de l'ancien continent a remplacé en 1931 la gare centrale qui ne suffisait plus à 400 trains par jour, à la foule d'ouvriers et d'employés qui affluent chaque matin. Aucune ville d'Italie n'a une circulation aussi intense, tant d'activité et de richesse ; elle paie un cinquième des impôts du royaume.

Ce n'est pas la plus séduisante pour un étranger. Sous un climat extrême et un ciel pluvieux, quasi londonien, elle présente des rues très animées et propres, de hauts immeubles confortables, des monuments modernes en granite austère, une impression de richesse solide et de travail, mais relativement peu de vestiges du passé, sauf quelques palais, de vénérables basiliques, les musées et le Dôme qui est resté le centre du mouvement (pl. LV). C'est autour de lui que s'est agrandie la ville. L'enceinte d'Azzone Visconti est encore indiquée par sa ceinture de canaux ; celle du XVIe siècle, par les *bastioni* que remplacent de larges boulevards. Au delà s'étendent des logements récemment construits en quantité. Cette expansion moderne du « plus grand Milan » se fait selon un plan très étudié. Soucieuse d'urbanisme, la municipalité a beaucoup dépensé pour améliorer l'hygiène des vieux quartiers en recouvrant les fossés, perçant des avenues, etc. Les Italiens sont fiers de montrer, à côté des petites cités délicieuses de Toscane, une ville ancienne mais ordonnée, active, saine comme celles du Rhin avec lesquelles elle a tant d'affinités.

Au Nord de cette agglomération se pressent les petits centres manufacturiers qui subissent son impulsion dans ce triangle Milan-Lecco-Sesto Calende (fabriques d'hydravions) qui est la partie de l'Italie où les voies ferrées se serrent le plus. Telles sont, travaillant surtout la soie et le coton, Varese, Legnano, Gallarate, Saronno, etc. Monza est, pour Milan, à la fois un faubourg industriel et, avec le château royal, un autre Versailles. Par contre, au Sud, si Vigevano a encore des usines textiles, Mortara, Lodi, Crema sont surtout des marchés pour les laiteries de campagnes très riches et très denses.

IV. — L'ÉMILIE

La partie de la plaine située au Sud-Est du Pô emprunte son nom, et en partie son unité, à la chaussée romaine si rectiligne que suivent la route moderne et la voie ferrée de Milan à Brindisi. Depuis Rimini jusqu'au delà de Bologne, elle longe l'Apennin, montant et descendant sans cesse sur les éperons et les cônes torrentiels pour éviter les terres mouillées de la dépression. Celle-ci n'a guère de plateaux diluviens ni de résurgences ; les affluents du Pô sont quasi taris l'été dans leurs immenses grèves d'argile jaunâtre. L'eau manque en général pour les irrigations, alors que les pluies s'abaissent au-dessous de 600, même de 500 millimètres et que le minimum d'été s'accuse. L'agriculture est

d'ailleurs prospère, souvent même intensive ; l'Émilie arrive au premier rang des régions italiennes pour la production du blé, de la betterave sucrière et du chanvre. D'autre part, les rivières ont un régime trop irrégulier pour susciter des industries. C'est donc, à la différence de la Lombardie, un pays rural dont les belles villes sont restées des marchés agricoles.

Ici encore, c'est à l'hydrologie qu'il faut demander une division régionale : à l'Ouest, les eaux ont été domestiquées depuis longtemps ; à l'Est, le desséchement est en cours.

L'Émilie occidentale. — Quand on vient de Lombardie, la rive droite du Pô paraît un pays relativement sec et nu ; aux peupliers succèdent les grêles acacias ; çà et là d'immenses chaumes où des attelages de trois à cinq paires de bœufs retournent une lourde glèbe jaune. Pourtant la plupart des guérets sont piquetés de mûriers ou de vignes, tantôt sur des échalas qui leur donnent la forme d'un gobelet, tantôt mariées aux érables d'où divergent leurs festons. La culture vise encore à satisfaire les besoins de la famille et surtout à lui fournir son blé. Mais elle tend à se spécialiser. La betterave et la tomate commencent à lui imprimer un caractère intensif, industriel. De même, le chanvre, auquel conviennent les terres fraîches entre Padoue, Modène et Rimini. Partout l'importance de l'élevage se marque à la grandeur des luzernières, des fenils, des étables qui abritent l'hiver les transhumants de l'Apennin. Le lait est recueilli par des coopératives qui vendent des fromages réputés.

La densité rurale est élevée, et la Romagne est peut-être surpeuplée malgré l'énergie parfois rude de ses habitants. Beaucoup de petites fermes, où la *cassina* comprend un seul corps de bâtiment ; mais il y a aussi de vastes domaines, avec de belles maisons de maître, des dortoirs pour les nombreux ouvriers temporaires, des hangars pour les charrues à moteur. Comme les nappes d'eau sont proches de la surface, les habitations ont pu se disperser plus aisément que sur les plateaux diluviens. Mais c'est avec un ordre qui donne un aspect géométrique aux campagnes de Parme à Forli (fig. 65). Chaque parcelle de terre forme un rectangle qui s'allonge perpendiculairement à la direction de la *Via Æmilia* ; les chemins, les fossés, les files de vignes, les limites de champs se recoupent partout à angle droit. Cette disposition est la plus rationnelle, car la pente du sol impose une direction constante aux rigoles ; sûrement très ancienne, elle peut remonter au partage des terres entre les colons romains.

Cette région n'a guère de bourg qui ne jalonne l'antique chaussée. La lisière de l'Apennin, par où s'établit le contact avec la péninsule, fut la première contrée de la Plaine à se couvrir de villes, grâce aux Étrusques, puis aux nombreuses colonies romaines. Plaisance garde le dernier passage commode du Pô, à l'issue du défilé de Stradella. Puis vient une longue série de villes, chacune au débouché d'une vallée apennine. D'abord Parme et Modène, récemment encore capitales de duchés souverains, fières de leurs musées ; entre elles, Reggio Emilia. Après Bologne voisinent Imola, Faenza qui reprend la fabrication de ses faïences et de ses majoliques, Forli, Cesena et Rimini, petit port près de plages très fréquentées. Ces aimables cités un peu somnolentes sont éclipsées par Bologne. Ici, dès la préhistoire, s'est établie la liaison entre la Plaine et la péninsule par l'ample vallée du Reno qui monte doucement jusqu'au rebord du bassin de Florence. Au droit de Bologne, l'Apennin présente des cols plus bas, des routes moins exposées aux éboulements qu'au Sud des autres villes émi-

liennes ; la plaine voisine est moins marécageuse et offre des tertres à l'habitat. De là cette affluence d'étrangers, de négociants, d'étudiants, et sa richesse monumentale. C'est aujourd'hui l'une des gares principales de l'Italie, où converge, depuis Milan jusqu'à Trieste, quasi tout le transit destiné à la péninsule ; c'est un grand marché de froment, de chanvre et de porcs, qui occupe un artisanat florissant ; ce n'est point et ce sera difficilement une ville d'usines. « Bologne la docte » s'est vu reprocher l'uniformité de ses maisons au crépi rougeâtre ; mais beaucoup de ses vieilles rues sont bordées de nobles *palazzi*, de jolies arcades accueillantes au voyageur qui la reconnaît de loin aux tours prodigieuses laissées par son passé guerrier.



Fig. 65. — La disposition en damier de l'Émilie.
1, Sables. — 2, Marais. — 3, Voies ferrées. — 4, Canaux de drainage.
Échelle, 1 : 125 000.

Les bas champs. — Sur le bord des lagunes adriatiques, la culture est très ancienne. Strabon mentionne les travaux des premiers habitants pour enclore les laisses émergées. Elles ont formé les *terre vecchie* de Rovigo, Ferrare et des environs immédiats de Ravenne. Il faut encore les drainer, et aussi lutter contre les torrents comme le Reno qui dévasta longtemps les abords de Bologne et de Ferrare. Partout des digues, où les villages s'alignent, à moins qu'ils ne suivent les bourrelets des méandres abandonnés. On y revoit les cultures de la haute Romagne ; mais le pays paraît plus vert, avec une foule d'arbres enlacés par la vigne, de trembles argentés qui dessinent le cours des ruisseaux. On distingue dès l'abord ces vieilles campagnes des polders récemment conquis : leurs domaines et leurs champs sont plus réduits, les maisons plus anciennes et plus disséminées, les arbres plus nombreux ; une multitude de pêchers, d'abricotiers, de poiriers se répandent sur les terres basses dans la mesure où elles s'affermissent ; d'ici peu, il y aura là un magnifique verger où se développera l'industrie des fruits. Néanmoins, il faut redouter que le marais ne reprenne son empire ; pour écouler les pluies, on achève un canal colossal, près de la rive droite du Reno, qui va drainer 30 000 hectares de sols très riches (voir fig. 64, p. 267).

Plus près de la mer, au Sud du Pô, il y avait encore, en 1860, 20 000 kilomètres carrés de terrains marécageux et malsains. Les Italiens peuvent être fiers des travaux en cours, dont la technique s'adapte à la variété de ces régions. Au Sud de Ravenne, on avait depuis longtemps provoqué le dépôt des limons, comblant la lagune que visitaient les flottes romaines et byzantines. Mais on doit rehausser leur niveau par le colmatage, creuser des canaux et quelquefois

employer des machines aspiratoires pour épuiser l'eau des cavités. Et, fait paradoxal, il faut aussi les irriguer : l'été est particulièrement sec ; de plus, comme dans une grande partie des bas champs, le sol doit être lessivé. On met d'abord de l'avoine et du blé, puis du trèfle et de la luzerne, enfin on passe à la betterave et à la tomate pour conserves. Cette région, déserte il y a quinze ans, se couvre de villages régulièrement bâtis. Au Nord de Ravenne, le marécage où se terminait le Lamone est déjà comblé aux trois quarts par les apports énormes de cette rivière (3 millions de mètres cubes par an) : c'est l'une des plus belles réussites du colmatage, cette méthode bien italienne. Plus au Nord, les alluvions de l'Apennin n'y parvenant pas, il a fallu employer surtout le pompage. Ainsi, dans la lagune de Comacchio. Ce curieux bourg de marins, longtemps isolé comme une Venise avortée, confine encore vers le Sud à des *valli* remplis de poissons dont la migration mobilise en automne près de 10 000 pêcheurs ; mais, vers le Nord, il domine maintenant d'immenses terres à blé. Au delà du Po di Volano, une vaste dépression qui s'abaissait à —2 mètres a été desséchée ; le bourg de Iolanda, né en 1903, possède une sucrerie, une minoterie, des lignes électriques pour le labourage, le tout grâce à la pompe la plus puissante de l'Europe (pl. LXXV, A). De pareilles installations sont fort coûteuses. La conquête et l'exploitation du sol n'ont pu être entreprises que par la grande propriété ou des sociétés financières, dont les agents dirigent une culture vraiment industrielle, avec le machinisme le plus perfectionné.

Toutes les difficultés ne sont pas vaincues. La malaria n'est pas complètement éliminée ; certains sols sont incomplets, ou difficiles à débarrasser du sel et de l'humus acide ; l'absence de nappes d'eau potable gêne le peuplement. Cependant, l'œuvre accomplie justifie toutes les espérances. Dans la seule province de Ferrare, 2 500 kilomètres carrés ont été desséchés dans ces dernières années. De vastes fermes s'édifient, abritant plusieurs centaines d'ouvriers. La vie revient dans les villes qui dépérissaient parmi leurs trésors d'art. D'après Fischer, il y a trente ans, Ferrare était « complètement morte, avec de larges rues désertes où l'herbe pousse » ; aujourd'hui la richesse neuve de ses campagnes s'y étale dans le marché qui avoisine le château des Este. Naguère plus misérable encore, Ravenne a doublé sa population depuis 1900 ; elle n'est pas plus orgueilleuse de ses mosaïques byzantines que de ses gras polders, cultivés par une armée d'ouvriers qui, le soir, rentrent à bicyclette, le grand moyen de locomotion dans ces plaines. En songeant au peuple qui se pressera ici bientôt, il faut accepter qu'une sucrerie dresse sa cheminée près de San Apollinare in Classe et de l'illustre pinède.

V. — LA VÉNÉTIE

Malgré ses marécages, cette région semble avoir été très anciennement habitée, grâce aux voies qui y convergeaient. Bien avant la conquête romaine, les Grecs fréquentèrent les ports de Spina (près de Comacchio), d'Adria qui donna son nom à la mer, d'Aquileia, etc. Les invasions barbares refoulèrent une grande partie de la population dans les îles des marais et leurs bourgs de pêcheurs. Quand la sécurité revint, on transféra en 810 la capitale de Malamocco (sur un grau) aux îles du Rialto (*Rivus Altus*) ; ce fut le noyau de Venise. Avec la paix, elle prit son essor, dirigé surtout vers l'Orient dont elle porte l'empreinte si brillante, vers la Germanie par les voies qui gagnaient le Brenner et le Danube

moyen. Elle se constitua un empire. Mais ce fut d'abord une thalassocratie, peu soucieuse de se mêler aux luttes qui ensanglantaient l'Italie. Vers l'Ouest, elle restait bornée aux abords de ses lagunes, tandis qu'elle installait des comptoirs en Dalmatie, dans le Levant et qu'elle prétendait au monopole du commerce adriatique. En 1339 seulement, elle commença à s'étendre sur la terre ferme, peut-être surtout pour des raisons économiques : assurer la liberté des routes, développer la culture pour son ravitaillement, régler à sa convenance ce réseau hydrographique qui, gouverné par des ennemis, pouvait être si dangereux pour lui. Elle occupa le Frioul, Vérone et Padoue, Bergame, Brescia, Crémone, qu'elle conserva jusqu'à la destruction de son gouvernement. La domination de la Sérénissime se révèle encore par les monuments des villes où se dressa le lion de saint Marc, par l'organisation des eaux et certains traits de la vie rurale.

Parmi ses possessions de terre ferme, le Frioul a une place à part. Vers la Livenza, les routes doivent remonter jusqu'au contact des Alpes, pour éviter les marécages ; à l'Est commencent des confins plus archaïques, peuplés, non plus de Vénètes illyriens, mais de Celtes mêlés à des Slaves. Ils dépendirent longtemps de la principauté ecclésiastique d'Aquileia ; plus tard, les centres politiques se reportèrent près des trouées alpestres, à Cividale, Udine, Gorizia. Ainsi se forma l'originalité du Frioul, distincte moins encore par la nature que par l'histoire et le dialecte dominant [1].

La zone subalpine. — La bordure de cailloutis arides s'interrompt plusieurs fois. Les moraines du lac de Garde ont un climat doux ; l'olivier se hasarde sur les adrets, tandis que la vigne prédomine. Mais les talus fluvio-glaciaires, au Sud-Est de Vérone, sont remarquables par leur pauvreté. Au delà de l'Adige, les sources jaillissent au pied des Préalpes calcaires et, sauf vers Vicence, la zone subalpine diffère peu comme mise en valeur des régions plus basses. Puis, sur la gauche de la Livenza, les cailloutis reprennent leur ampleur ; chaque rivière édifie un puissant cône de galets calcaires, très perméables. D'où ces immenses étendues sans habitations, dénommées *magredi* (terrains misérables), *prateria* (pâtis sec). Les cultures sont réduites aux abords des villages agglomérés qui se groupent sur les terrasses fluviales, sur la ligne de résurgences, ou de préférence à la lisière de la montagne. Au Nord d'Udine, le sol est un peu moins perméable, et les pluies abondantes ont permis de cultiver presque toute la haute plaine.

Sur les chemins qui suivent cette bande de terrains secs, des villes utilisent la force des torrents, malgré leur irrégularité. L'industrie principale, avant même la soie, est celle de la laine, née de la transhumance. Vérone surveille la cluse de l'Adige ; contenue d'abord, comme Vicence et Padoue, dans le méandre qui la protégeait, elle fit partie du fameux « quadrilatère fortifié », avec Mantoue, Peschiera et Legnago. C'est une gare des plus actives, un débouché pour le Trentin, et ses industries sont multiples. Cependant, dans son immense enceinte qu'elle ne remplit pas, les vieux quartiers qui entourent les monuments des Scaliger et de Venise ont conservé leur charme exquis, et c'est peut-être la ville la plus séduisante de l'Italie du Nord après Venise. Vicence est aussi une ville élégante malgré ses usines. L'industrie textile enrichit Schio, Thiene, Vittorio Veneto illustré par la victoire de 1918. Dans le Frioul, la région modèle

1. Le prestige de Venise a fait rayonner son nom dans tout le Nord-Est du royaume, que l'on appelle souvent les « Trois Vénéties » : Vénétie Tridentine (Haut Adige, Trentin), Vénétie Euganéenne (autour de ces collines et de Venise), Vénétie Julienne (Frioul, Carso, Istrie). Mieux vaut pour la seconde le terme très usité de *Veneto*, ou pays de Venise.

de l'Italie pour la sériciculture, Udine se relève des dommages que l'invasion autrichienne fit subir à la Plaine jusqu'à la Piave, « le fleuve sacré de l'Italie ».

LES COLLINES VOLCANIQUES. — Quand on va de Ferrare à Padoue, on découvre avec surprise un paysage d'Auvergne : des puys noirâtres, troués de carrières, hérissés de ruines féodales, les uns dispersés en écueils, les autres groupés en un massif qui fait figure de montagne avec ses 603 mètres. Ce sont les collines Euganéennes, dont les aspects se répètent dans les monts Berici. Comme dans les Préalpes de Vicence, des pointements et des coulées volcaniques ont traversé un socle sédimentaire. La végétation des adrets est nettement méridionale ; un vrai maquis méditerranéen, des oliviers, des vignes, beaucoup de pêchers autour des villages qui sont venus chercher le soleil et la sécurité. Peut-être les collines ont-elles reçu les plus anciens établissements de ces plaines trop humides : Este fut la capitale des Vénètes avant Padoue.

LA PLAINE BASSE. — Les rivières vénètes n'ont pas été assagies par des lacs, elles ne sont guère alimentées par des glaciers ; ce sont de véritables torrents qui exigent une surveillance constante, parce qu'ils déplacent souvent leur lit [1]. A la différence des *campagne* ouvertes de la bordure alpestre, les plaines de l'aval sont coupées par une multitude de fossés, de routes en remblai, de longues files d'arbres. Elles sont beaucoup plus fécondes, mais avec des différences qui tiennent en partie à l'histoire. Auprès des résurgences s'étendent les prés irrigués, mais l'industrie laitière n'atteint pas en général à la perfection lombarde. Plus bas, au Sud de Vérone, autour de Padoue, les cultures sont très variées : souvent du blé, mais aussi du maïs, beaucoup de mûriers et des vignes attachées aux arbres, des cultures fourragères et des prés humides pour une multitude de bovidés. On obtient des rendements considérables : à cet égard, la province de Padoue ne le cède qu'aux environs de Naples, à la Lombardie, et la Vénétie dépasse celle-ci pour la soie. Bien moins riche est la plaine au Sud de Trévise. De même, le bas Frioul. Et ici, mêlés à l'ordinaire des paysages padans, on trouve des bois de chênes, des pâtis secs vers l'Ouest, et, vers l'Est, de vastes marais, des fourrés humides : la conquête du sol n'est pas achevée, les eaux surabondent, bien que l'irrigation en ait peu profité. Cette ancienne « marche » de l'Empire germanique a souffert longtemps des guerres. Mais, dès Vérone, on remarque dans l'économie agraire des archaïsmes dont la responsabilité pèse sur la Sérénissime République. Dans ces campagnes, elle favorisa aux dépens des guérets les transhumants dont la laine alimentait son trafic du Levant ; surtout, préoccupée de son commerce, elle réserva l'eau aux voies navigables au lieu de la répandre en arrosages. Aussi, sauf près de Padoue et d'Udine, la culture était-elle restée jusqu'ici si traditionnelle qu'on eût pu se croire dans la zone subalpine.

L'eau se rencontrant partout vers 5 mètres de profondeur, les habitants ont pu former de nombreuses paroisses que leurs campaniles roses, élancés comme celui de Saint-Marc, signalent au-dessus des saules et des peupliers. Cependant, dans le Véronais et le Frioul oriental, l'agglomération a prévalu, à cause de l'insécurité et de la fièvre qui a fait rechercher les tertres. Même dans le fertile Padouan, la maison rurale est souvent basse, exiguë ; beaucoup de tuberculose,

1. La Piave a varié de 40 à 2 400 mètres cubes ; le Tagliamento qui est quelquefois complètement tari aurait roulé 9 000 mètres cubes.



Phot. ENIT.

MILAN. VUE D'AVION, PRISE D'EST EN OUEST.
Au centre, la cathédrale (Duomo). Larges avenues, hautes constructions régulières.



Phot. Matton.

A. — GÊNES.
Le nouveau port, les entrepôts; le faubourg industriel de San Pier d'Arena.



Phot. Matton.

B. — GÊNES. LE VIEUX PORT ET LA VILLE.



Phot. Alinari.

C. — LA RIVIERA DI LEVANTE. SANTA MARGHERITA, PRÈS DE PORTOFINO.

d'autant plus que l'alimentation est parfois insuffisante. On a pu se demander, d'après le nombre des *braccianti* sans travail, si le pays n'est pas saturé d'hommes. Cependant, beaucoup a déjà été fait pour améliorer leur sort et accroître la production.

Une économie plus rationnelle caractérise les dépressions des Polesine, jadis inondées par les crues de l'Adige et du Pô. Sous un ciel brumeux (on compte plus de quarante termes dialectaux relatifs à la pluie, à l'humidité), un immense effort a été accompli depuis 1850 pour contenir les fleuves, dessécher leurs rives et refouler la malaria. Cette rédemption est le fait de la grande propriété. La culture est devenue industrielle, avec ces plantes améliorantes que sont la betterave et le tabac. Le Polesine de Rovigo est, avec celui de Ferrare et les Marais Pontins, la région de l'Italie qui voit la *bonificatio* la plus grandiose. Espérons que celle-ci s'étendra bientôt sur le delta du Pô où, bien plus que le riz, la principale ressource est la pêche dans les immenses *valli* solitaires.

Les rares agglomérations urbaines sont nées sur les rivières, car leurs berges offraient les seuls reliefs de la Plaine, et leur courant appelait l'industrie. Ainsi Trévise, avec ses usines variées et les portiques de ses vieilles rues ; Padoue, l'une des plus antiques cités de la dépression padane. Les eaux dormantes qui entourent ses quartiers anciens, les coupoles de ses églises, son université donnent une physionomie vénérable à la tenace ennemie de Venise. Malgré le croisement des voies ferrées et quelques usines, elle vit surtout des campagnes voisines. De ses environs jusqu'à ceux de Mestre, les fermes et les villas patriciennes se mirent dans la Brenta ; c'est une *Riviera*, une de ces zones habitées qui suivent les fleuves vénètes en raison de leurs bords surélevés.

Les lagunes. — Elles sont séparées de la mer par des cordons littoraux, les *lidi*. De distance en distance, ils sont percés de *porti*, analogues aux graus de la côte languedocienne qui a tant de ressemblances avec celle-ci et qui en aurait plus encore si l'homme, en Vénétie, n'avait dirigé l'évolution des forces naturelles. Sans lui, ces rivages se modifieraient très rapidement. Les vagues remanient sans cesse les lidi : sur 83 kilomètres, 38 avancent, 20 reculent, 25 sont en équilibre ; les porti se déplacent et tendent à s'obstruer ; les fleuves limoneux travaillent à combler les lagunes et celles du Frioul ne se conservent que dans les intervalles des deltas. Les dépressions envasées devinrent des marais fiévreux ; ce fut la ruine pour leurs petits ports, jadis animés par la pêche et la batellerie fluviale. Ces régions déchues n'eurent désormais qu'une vie misérable dans leurs cabanes de roseaux et de boue. Tel eût été le sort de la lagune de Venise sans les efforts de la cité pour y maintenir la navigation. Dès le xve siècle, elle dut redouter les apports des fleuves voisins. Ainsi la Sile fut détournée vers l'ancien lit de la Piave ; la Brenta, qui se terminait vers Mestre, fut déviée vers le Sud. Mais alors les lidi, que ne renforçaient plus les alluvions, s'amincirent et il fallut les étayer de *murazzi* colossaux. Aujourd'hui encore, on doit constamment veiller sur les graus et plus encore sur les fleuves, car on peut toujours craindre que ceux-ci ne reprennent leur ancien cours. Sans la persévérance de ces travaux coûteux, les alluvions auraient depuis des siècles détruit l'insularité de Venise.

Les besoins de la cité expliquent encore la singulière culture de ses environs, notamment vers Chioggia. Ce bourg aligne sur le cordon littoral ses sombres maisons, surmontées de ces cheminées vénitiennes qui se renflent en tulipe, près du port égayé par les couleurs éclatantes des barques de pêche adriatiques. Les

sables aplanis et engraissés ont été plantés en vignes, en légumes surtout. Un peuple de jardiniers va les travailler en barques ; de même sur tout le pourtour de la lagune et près de la plage du Lido, la plus élégante et cosmopolite du royaume.

Venise. — Après avoir prétendu à l'hégémonie de l'Italie, Venise s'endormit dans le plaisir. La décadence économique se précipita après la perte de la liberté (1797). La population, qui aurait été de 200 000 habitants au xv[e] siècle, tomba à 90 000 au début du xix[e], pour se relever bien lentement à 152 000 en 1901, dont un quart assistés par le bureau de bienfaisance. Pourtant un réveil s'annonçait déjà. Grâce aux travaux de la passe du Lido, les puissants courants de marée creusèrent un sillon suffisant pour que les cuirassés pussent s'ancrer devant le palais des doges ; un bassin avait été creusé près de la gare, jointe à la terre ferme par un viaduc de 3 600 mètres[1]. Un nouveau port vient d'être établi à Marghera, près de Mestre ; relié au canal de la Giudecca par des profondeurs de 9 mètres, il offre 12 kilomètres carrés de terrains industriels où l'on voit déjà des usines métallurgiques et chimiques, des chantiers de construction navale et les principales entreprises de pétrole de l'Italie. Les barques portant 600 tonnes peuvent rejoindre le Pô près d'Adria. Dès aujourd'hui, Venise est l'origine, ou l'escale au départ de Trieste, pour de nombreuses lignes qui desservent l'Adriatique, le Levant, l'Extrême-Orient, le Pacifique. Les voies du Brenner[2] et du *Südbahn*, plus encore que celle du Gothard, ont ramené vers Venise ce courant germanique dont le Fondo dei Tedeschi atteste l'importance médiévale. Trieste l'emporte pour les relations avec l'Autriche et la Hongrie ; pourtant son mouvement de marchandises et de voyageurs n'égale plus celui de Venise, devenue le second port italien, et, quand la grande batellerie remontera jusqu'à Turin, celle-ci pourra même rivaliser avec Gênes.

Cependant, si la population atteint 260 000 habitants, elle ne s'est accrue depuis 1872 que de 54 p. 100, moins que celle des autres grandes villes italiennes[3]. Une grande partie vit encore assez chichement, si la mortalité a diminué de moitié depuis cinquante ans. Le président de Brosses pensait que la ville des doges était plutôt mal bâtie ; on l'excuse, quand, à la recherche d'une des cent églises illustrées par Véronèse ou le Tintoret, on erre dans un dédale de ruelles où il faut, à chaque instant, franchir ou longer un *canalletto* trop peu nettoyé par la marée. Ce fut une gageure que d'installer la reine de l'Adriatique sur ces boues où il fallut rehausser le sol, enfoncer des forêts de pilotis pour qu'elles pussent porter les palais de calcaire istriote ou de briques crépies. Beaucoup d'entre eux semblent abandonnés à la moisissure, et l'on en sait la mélancolie. Pourtant une foule joyeuse remplit la place Saint-Marc et les étroits passages des *Mercerie*, bordés de magasins pimpants qui vendent les dentelles de Burano, les verreries chatoyantes de Murano, les châles et les bijoux des antiques industries renaissantes. Ils sont destinés à ces milliers d'étrangers, venus surtout de l'Europe centrale, qu'attirent toute cette littérature qui s'est emparée de Venise et son pittoresque qui peut séduire les plus frustes comme les plus raffinés, sous la lumière de ses lagunes. Bien qu'un futuriste ait proposé d'y tailler une ville à l'américaine, on peut espérer que l'activité économique, se portant sur la terre ferme, lui rendra la richesse sans gâter sa magie de couleurs et d'évocations (pl. LIV, B).

1. Récemment Venise a été reliée à la terre ferme par une chaussée.

2. Venise demande à être mieux reliée au Brenner ; il s'agirait de doubler et d'électrifier la voie du Val Sugana, plus courte de 55 kilomètres que le trajet par Vérone.

3. En tenant compte des annexions de communes voisines. Population en 1872 : 129 000 habitants.

BIBLIOGRAPHIE

Sur la genèse de la Plaine et des régions voisines, G. Ricchieri, dans *Recueil de travaux offerts à J. Cvijić*, 1924, p. 253-285. — Sur les résurgences, G. L. Bertolini (*Riv. Geogr. Italiana*, IV, 1897 ; V, 1898 ; VI, 1899 ; VII, 1900 ; IX, 1902 ; X, 1903 ; VI, 1905), M. Moro (*La Geografia*, XII, 1924), E. Bronzini (*Riv. Geogr. Italiana*, XL, 1933). — Sur le delta du Pô, G. Marinelli, L'accrescimento del delta del Po nel secolo xix (*Riv. Geogr. Italiana*, V, 1898, p. 24-37, 65-68) ; M. Baratta (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, I, 1912, p. 1231-1245, 1325-1344) ; O. Marinelli, Considerazioni sui delta dei fiumi italiani (*Recueil de travaux offerts à J. Cvijić*, 1924, p. 151-165) et *Universo*, VI, 1925, p. 347-354 ; C. Errera (*Riv. Geogr. Italiana*, XXXIII, 1926, p. 130-142). — Publications de l'Ufficio idrografico del Po (voir M. Pardé, *Revue de Géogr. Alpine*, IX, 1921, p. 165-171 ; XI, 1923, p. 261-276 ; XVIII, 1930, p. 553-574). — G. Anfossi, Sul regime dei corsi d'acqua nel bacino Padano (*La Geografia*, IV, 1916, p. 205-225 ; voir *Annales de Géogr.*, XXV, 1916, p. 392-394). — Em. Malesini, La navigazione interna nell'Italia settentrionale (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, XI, p. 43-72 ; voir *Annales de Géogr.*, XXXVI, 1927, p. 72-74), et Ministère des Travaux Publics, XVe Congrès international de navigation, *La navigation intérieure de la Haute Italie*, Rome, 1931. — Arr. Lorenzi, Studi sui tipi antropogeografici della pianura padana (*Riv. Geogr. Italiana*, XXI, 1914, p. 269-354, 402-450, 497-530, 576-604) (utile adaptation de E. Bénévent, dans *Recueil Travaux Institut de Géogr. Alpine*, IV, 1916, p. 189-236).

Piémont, Lombardie. — F. Parona, *Caratteri ed aspetti geologici del Piemonte*, Turin, 1921. — G. Negri, *La vegetazione di Monte Bracco (Saluzzo)*, Rome, 1920. — G. Roletto, Les centres d'habitat des collines de Turin (*Revue de Géogr. Alpine*, VIII, 1920, p. 460-482). — P. Landini, La distribuzione della popolazione nella provincia di Novara (*La Geografia*, XI, 1923, p. 145-176 ; voir *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, II, p. 101-107). — L. Borasio, *Il Vercellese*, Verceil, 1929. — Ph. Champault, Esquisse sociale du paysan de Lombardie (*La Science sociale*, 26e année, fasc. 88, 1911). — Fr. Bianchi, Sulla distribuzione della popolazione nella provincia di Como (*Riv. Geogr. Italiana*, XIV, 1907, p. 79-89). — K. Frenzel, Beiträge zur Landschaftskunde der westlichen Lombardei (*Mitteil. der Geogr. Gesellschaft Hamburg*, XXXVIII, 1927, p. 217-373). — *Annali dell'Osservatorio di Economia agraria per la Lombardia*, Milan. — C. Chiodi, ... piano regolatore di Milano (*Il Politecnico*, LXXVII, 1929, p. 67-83).

Émilie, Vénétie. — A. Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque*, Paris, 1912. — G. Roletto, Le cadre géographique de Bologne (*Revue de Géogr. Alpine*, XIV, 1926, p. 447-472) ; *Le basi geografiche dell'economia bolognese*, Bologne, 1929. — Fr. Vöchting, *Die Romagna*, Karlsruhe, 1927 (*Wirtschaftsstudien*, n° 8). — A. R. Toniolo, Le grandi bonifiche del Ravennate e del Ferrarese (*L'Universo*, VIII, 1927, p. 143-193). — O. Marinelli, La divizione dell'Italia... con particolare riguardo alle Venezie (*L'Universo*, IV, 1923, p. 839-858, 915-954) ; voir aussi C. Bertacchi (*Ibid.*, IX, 1928, p. 398-417). — A. Beguinot, Saggio sulla... fitogeografia dei colli Euganei (*Memorie Geogr.*, XI, 1905). — B. Frescura, La Brenta (*Riv. Geogr. Italiana*, III, 1896, p. 425-434, 489-508). — A. Michieli, Il fiume Piave (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, VII, 1918, p. 855-870) ; Il fiume Sile (*Ibid.*, VIII, 1919, p. 27-41). — F. Milone, *La provincia di Padova*, Padoue, 1929. — O. Marinelli, etc., *Guida del Friuli*, Udine, 1912. — A. Giordano, Le port de Venise (*La Navigation du Rhin*, 15 juillet 1929, p. 287-291).

CHAPITRE XVII

LA LIGURIE

Par son relief et son climat, elle appartient déjà à l'Italie péninsulaire. Mais elle s'en distingue par sa position, la pénétration de son golfe dans la masse du continent, ses relations étroites avec la Plaine et les pays du Rhin.

La montagne. — Les reliefs qui la couvrent entièrement ont une structure compliquée et controversée. Il y eut peut-être des charriages, sûrement des dislocations intenses, puis un vaste gauchissement qui, depuis le Pliocène, a relevé l'axe de la montagne en déprimant ses bords. De là, ses pentes rapides, ses courtes rivières travailleuses. Celles-ci sont en train de disséquer et rajeunir un relief qui était très mûri. Ses points saillants ne correspondent plus à ceux de la structure; ils sont au Nord du partage des eaux, très voisin de la côte. C'est seulement au delà de la Magra que le faîte coïncide avec l'axe tectonique; aussi peut-on arrêter la montagne ligure au col de la Cisa (voir fig. 61, p. 254-255).

Au delà du col de Tende, les Alpes conservent jusqu'au-dessus du Tanaro des cimes assez élevées ; même à l'Est, où la chaîne s'amincit et s'abaisse, elle reste assez malaisée à franchir et peu habitée. Les Alpes finissent au col de Cadibona ou d'Altare, où passe une route fréquentée de tout temps. L'Apennin débute par le massif de Savone, peu élevé mais avec des versants escarpés qui aboutissent à des croupes dominées par quelques pointes. Nous retrouvons les roches vertes des Alpes piémontaises, ces dures serpentines qui donnent un sol pauvre et dénudé ; peu de routes, d'habitations. Puis, après le col de Giovo, l'Apennin, devenu trois fois plus large, est constitué par les schistes et les argiles écaillées de l'Éocène, avec quelques pointements de roches vertes. Comme dans les Alpes Ligures, le massif a été nivelé, puis attaqué par les rivières ; d'où ces dos allongés entre des versants souvent raides; bien souvent le paysage offre les lignes et les couleurs des Cévennes.

Malgré ses terrains ébouleux, très gênants pour les voies d'accès vers Gênes, l'Apennin Ligure a de nombreux chemins, dominés jadis par une foule de châteaux forts près desquels se groupèrent les villages. Mais dans les intervalles s'étendent de pauvres pays, couverts sur les hauteurs par des taillis, çà et là par des pinèdes, des châtaigneraies qui sont les plus vastes du royaume. Celles-ci fournissaient récemment encore l'essentiel de l'alimentation ; pourtant elles ne furent jamais aussi bien soignées qu'au Piémont et en Toscane. Des prés non irrigués, du seigle et des pommes de terre, plus bas du blé et de la vigne rapportent peu. Des collines de Gênes, on n'aperçoit que de loin en loin quelques cultures en

terrasses, et les oliviers ne grimpent guère parmi de tristes landes. Bobbio se trouve dans cette vallée de la Trebbia dont les batailles et l'abbaye de Saint-Colomban montrent le rôle ; pourtant son arrondissement, où 15 p. 100 seulement du sol est cultivé, n'a que 53 habitants au kilomètre carré. Ce sont de ces régions que les grandes voies traversent sans qu'elles en profitent.

Le littoral. — Par suite du gauchissement, les montagnes descendent rapidement vers les profondeurs de 200 mètres, voire de 2 000 vers l'Ouest, et plusieurs rivières se continuent par des vallées submergées. La courbe que dessine le rivage déjà régularisé présente bien peu d'indentations, sauf à l'Est où la démolition d'une chaîne calcaire a formé le gracieux golfe de Rapallo et la rade de la Spezia. De la frontière à Albenga, les trains si lents de la Riviera occidentale franchissent en tunnels [1] les éperons jaunâtres qui séparent de courtes vallées, dont chacune a sa marine : relief mou, assez pelé, malgré quelques boqueteaux de pins et de chênes. Puis les roches deviennent plus diverses, de tonalité plus sombre, sans que le paysage change beaucoup. Au delà de Gênes, réapparaissent les mêmes terrains tertiaires que vers San Remo, mais les crêtes sont plus soutenues, souvent parallèles à la côte, qui devient par suite moins découpée encore. Jusqu'aux noires falaises de la Spezia, sa monotonie n'est interrompue que par les jolies collines de Portofino, où les pins se penchent sur la mer comme dans un dessin japonais.

La côte est peu articulée, peu poissonneuse. Cependant la vie maritime y a toujours été très active, aujourd'hui grâce à sa position près des centres industriels, jadis grâce à ses innombrables petites plages où les barques pouvaient s'échouer. Les anciens Ligures passaient pour des pirates endurcis. Au temps d'Auguste, leur culture était restée parmi les plus primitives de la zone méditerranéenne, puisqu'elle ignorait le vin et l'huile. De l'Empire romain date un des traits essentiels de ce paysage : le verger. Les olivettes forment de vrais bois vers Porto Maurizio. Des collines entières ont été consacrées à la vigne qui est aussi intercalée dans les céréales. Mais les olivettes, mal entretenues, donnent peu, et il a fallu empêcher les paysans de les détruire ; souvent ils abandonnent les cultures en terrasses dont les murs s'écroulent. Leur effort tend à se concentrer sur la production des fleurs et des légumes, qui est devenue très prospère : témoin, tant d'adrets protégés de la bise, et ce marché si coloré de Vintimille d'où les bottes pressées d'œillets partent en wagons spéciaux vers Berlin, et les grosses pêches rouges d'Oneglia, et Bordighera qui a le privilège de fournir à Rome les palmes de Pâques. Ainsi les formes les plus soigneuses de la culture enrichissent une terre assez ingrate qui était encore, au début de notre ère, une sorte de Rif. Elles expliquent, en grande partie, la très forte densité de l'étroite frange littorale. C'est encore au climat que celle-ci doit l'affluence des étrangers, dans ces quartiers de villas et d'hôtels qui se sont bâtis au pied des vieux bourgs en acropoles. On les voit surtout sur la Riviera di Ponente, qui est plus ensoleillée, moins humide et qui offre en hiver le ciel le plus clair de toute l'Italie, à part quelques vallées subalpines : Bordighera, Ospedaletti, San Remo, Alassio. La Riviera di Levante ne peut guère leur opposer que Nervi, Rapallo et ses charmantes voisines ; mais la végétation y a plus de vigueur. De contours plus austères que celle de Nice, la Côte d'Azur italienne n'a pas ses rochers grandioses ; mais, dans les larges intervalles des stations réputées, elle est restée beaucoup

1. 33 kilomètres de tunnels, de Gênes à Nice, sur une distance de 186 kilomètres.

plus agreste, et la survivance de la vie paysanne permet d'imaginer ce que fut jadis le littoral français (pl. LVI, C).

Parmi ses nombreux ports de pêche et de cabotage, seul celui de Savone fait figure à côté de Gênes, lui disputant le trafic de Turin et de la Suisse à qui il a concédé des facilités spéciales ; il va s'agrandir et s'industrialiser (dépôts de pétrole). La vaste et profonde rade de la Spezia commande le Nord de la mer Tyrrhénienne ; comme à Toulon, le commerce est gêné par le relief.

Gênes. — La ville principale de la Ligurie se trouve au sommet de l'arc que dessine le littoral, à l'issue du col de Giovo d'où l'on va aisément en Lombardie, grâce à l'avancée de la Plaine vers Alexandrie. Une anse semi-circulaire accueillait les navires, mais les laissait exposés au redoutable scirocco. Le site de Gênes est bien inférieur à celui de Marseille à cet égard, et la proximité de raides collines, hautes de 400 à 500 mètres, contrariait bien davantage l'extension du port et de la ville. « La position de Gênes la préparait à un grand avenir, mais les immuables conditions géographiques mettaient à sa prospérité certaines entraves » (Byé).

Dès qu'elle sortit de l'obscurité, elle chercha sa fortune non seulement sur le pourtour de la Tyrrhénienne, mais surtout dans le Levant et la mer Noire. Au xive siècle, la république marchande était l'une des premières puissances, commerciales et financières, de l'Europe ; elle avait conquis la Riviera, la Corse, la Sardaigne, et pouvait rivaliser avec Venise, sans que pourtant elle ait marqué dans l'art et la pensée. Dès le xvie siècle débuta la décadence. Elle en fut tirée par l'union au Piémont (1815), surtout par les voies ferrées transalpines, notamment le Gothard (1882). Le mouvement de la navigation sextupla de 1875 à 1925 ; pour celui des marchandises, elle rattrapa l'avance considérable de Marseille et elle dépassa même sa rivale en 1927, pour ensuite lui rester inférieure [1].

Cependant les deux premiers ports de la Méditerranée ont des fonctions essentiellement différentes. Marseille est avant tout un port industriel, qui transforme sur place les deux tiers des marchandises débarquées. Gênes, en transforme à peine un tiers. Elle a pourtant des industries, diverses et anciennes, de grands chantiers de construction maritime, une grosse centrale thermique. Mais la place manque sous l'Apennin pour que l'industrie prenne tout son essor ; même achevée la gigantesque démolition de toute une colline qui domine le port (fi. 66), il n'y aura rien de comparable aux terrains dévolus aux usines phocéennes. D'autre part, relativement peu de voyageurs, cinq fois moins qu'à Marseille. Le rôle de Gênes est de desservir les manufactures lombardes et piémontaises. De là ces montagnes de charbon, anglais, allemand, qui font de ses quais « la mine de houille » de l'Italie et forment à elles seules presque la moitié des arrivages. De là aussi les amoncellements de blé, expédié par l'Amérique du Nord, la Plata, l'Australie ; le coton pour les filatures lombardes, les métaux, la laine, le pétrole. En compensation, Gênes expédie des tissus de coton et de soie, des machines, à destination surtout de l'Amérique du Sud et du Levant, mais en quantités beaucoup moindres. Les exportations n'atteignent pas le quart des importations, tandis qu'elles en représentent la moitié à Marseille. Les navires

1. Mouvement du port de Gênes en 1932 : 9 716 navires ; tonnage de jauge, 14 489 528 tonneaux ; tonnes de marchandises (sans les provisions de bord), 6 013 811 ; passagers, 126 765. Chiffres correspondants pour Marseille : 16 803 ; 31 206 878 ; 7 971 009 ; 696 284.

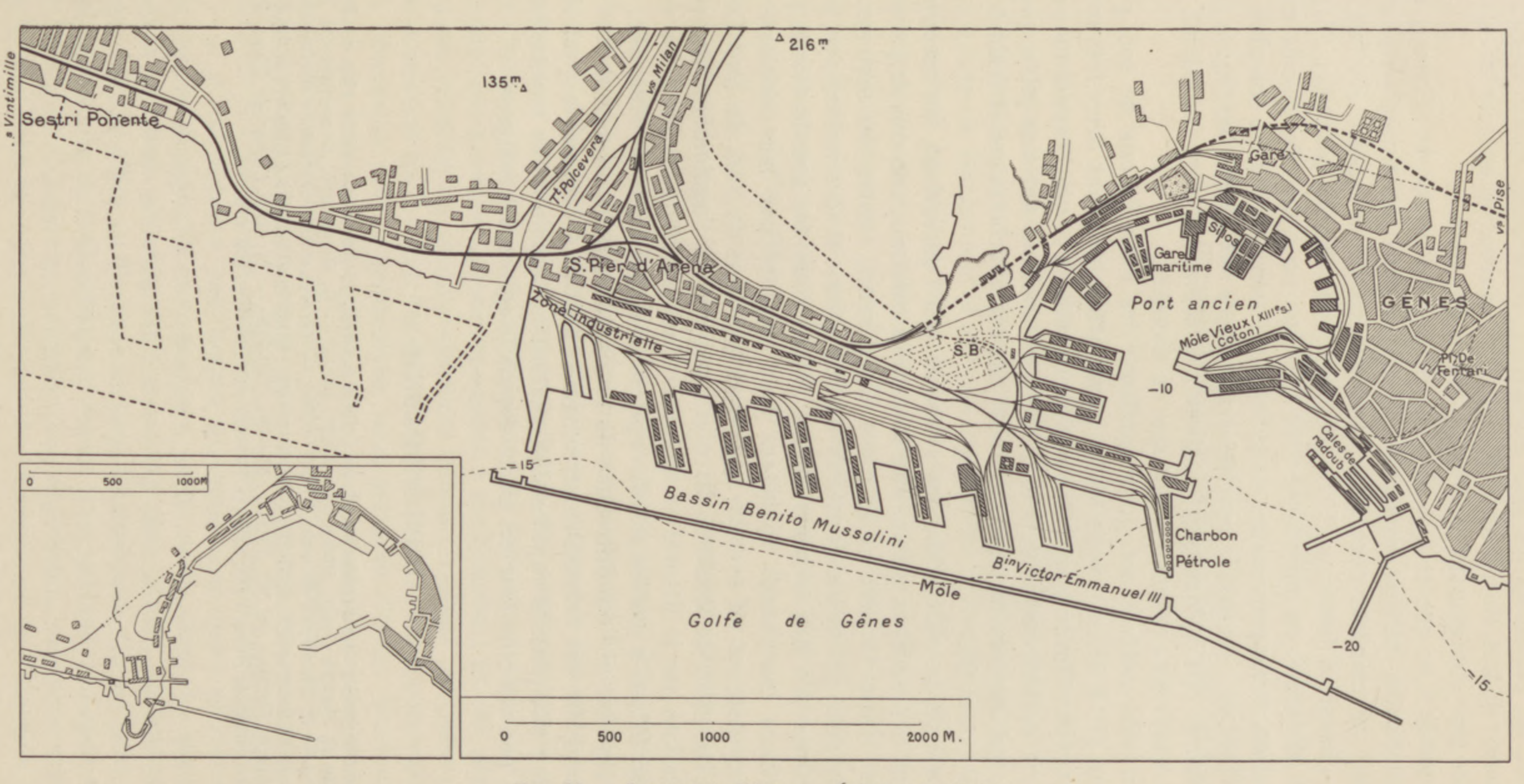


Fig. 66. — Le port de Gênes. — Échelle, 1 : 35 000.

Le carton indique l'état du port en 1876, encore restreint à l'anse dont il occupait au moyen âge la partie orientale. Dans la carte représentant l'état actuel, on remarque, en S B, le nivellement bientôt achevé de la colline San Benigno où se construira un quartier commercial ; la création, postérieure à 1928, du Bassin Benito Mussolini, dont le prolongement est prévu jusqu'à Voltri, au delà de Sestri Ponente. — Échelle du carton, 1 : 45 000.

de l'Atlantique, de beaucoup les plus nombreux, reviennent quasi vides ; cependant l'absence de fret de retour n'est pas très désavantageuse, car les navires vont compléter leur chargement en France ou en Espagne.

On s'attendait à ce que ce fret fût procuré par les usines de l'Europe centrale. Les économistes italiens pensèrent, lorsqu'on perça les tunnels alpestres, que Gênes allait devenir leur port, et la carte autorisait ces espoirs. En fait, sur 5 290 wagons chargés à Gênes en 1926, 168 seulement étaient destinés à l'étranger. Gênes et Marseille, en moyenne, font chacune un quart du transit maritime à destination ou en provenance de la Suisse ; l'autre moitié est absorbée par Anvers et Rotterdam ; on sait la terrible concurrence des ports atlantiques (voir première partie, p. 65). Gênes, port régional, et Marseille, port industriel, auraient intérêt à unir leur défense plutôt que de rivaliser.

Gênes travaille activement pour améliorer les installations de son port, qui est profond (10 à 15 m.), mais où les quais utilisables sont deux fois moins longs qu'à Marseille et les magasins moins vastes, cela parce que l'espace manque. Aussi l'étend-on audacieusement vers l'Ouest, en prolongeant une jetée, parallèle au rivage, qui abritera une succession de bassins charbonniers et industriels (fig. 66; pl. LVI, A et B).

Quand on voit la ville d'un des sommets qui l'encerclent, on reconnaît, à l'entassement des maisons grises, aux toits plus sombres, son noyau primitif. C'est un tertre entre le port et la place De Ferrari, centre du mouvement actuel. Comme dans les vieux quartiers de San Remo et des autres acropoles ligures, on grimpe par des escaliers ou des ruelles sous des arcs-boutants ; les palais des princes marchands rachètent leur exiguïté par leur noblesse solennelle. Le contraste est vif avec les nouveaux quartiers du Sud, du Sud-Est et leurs avenues inondées de lumière. Ils n'ont pas suffi à l'agglomération, qui a dû s'étirer très loin sur le littoral et remonter dans les ravins le long des voies transapennines. Elle n'a pas les reliefs capricieux et puissants de Marseille, son grouillement joyeux, ni l'omniprésence de l'industrie ; mais on y sent une vie intense, qui complète son triomphe sur un relief hostile. Gênes est la quatrième ville de l'Italie ; elle grandit rapidement, surtout en appelant ces montagnards ligures que la pauvreté de leur sol porte depuis longtemps à émigrer.

BIBLIOGRAPHIE

A. Issel, *Liguria geologica e preistorica*, 2 vol., Gênes, 1892; L'evoluzione delle rive marine in Liguria (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, XII, 1911). — G. Rovereto, Geomorfologia delle valli liguri (*Atti della R. Universita Genova*, XVIII, 1904). — G. Gola, La vegetazione dell'Apennino Piemontese (*Annali di Botanica*, X, 3, 1912). — P. Gribaudi, Il porto di Genova e i trafori alpini (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, XI, 1910, p. 574-591, 720-745). — M. Byé, *Le port de Gênes*, Paris, 1927 ; voir *La Navigation du Rhin*, VIII, 1930, p. 124-131 ; IX, 1931, p. 472-475.

CHAPITRE XVIII

LA PÉNINSULE. FORMATION DU RELIEF

L'ossature de la péninsule est constituée par les chaînes de l'Apennin. Mais sur leurs côtés s'ajoutent des éléments différents, hétérogènes. Sur les bords de l'Adriatique, c'est le plateau calcaire des Pouilles et, plus au Nord, les promontoires du Gargano et d'Ancone, également calcaires. Sur le versant tyrrhénien, ce sont les collines de la Toscane occidentale, leurs bassins, les reliefs sans ordre qui dominent la Maremme, l'apparition de roches étrangères à l'Apennin et du volcanisme qui prend toute son ampleur dans le Latium et la Campanie. Au bord des mers s'étalent de vastes plaines, parfois encore marécageuses. Comment ces pièces diverses se sont-elles soudées dans l'unité de la « péninsule prédestinée » ? (Fig. 68.)

I. — L'ARCHITECTURE ; LES TERRAINS

Structure. — L'Apennin est une chaîne plissée, d'âge tertiaire. A la fin de l'Éocène débuta une longue période orogénique qui se continua pendant l'Oligocène et une grande partie du Miocène. La poussée fut sûrement très intense, et plusieurs géologues ont cru reconnaître des empilements de nappes, dont la plus basse reviendrait à la lumière dans les masses calcaires de l'Adriatique. La plupart des savants italiens répugnent à ces théories ; ils ont démontré que des masses considérées comme charriées étaient restées en place ; cependant ils reconnaissent qu'il y a eu des déplacements locaux, des superpositions anormales. La discussion doit se poursuivre, sans préjugés d'école. De toute façon, il est établi que l'Apennin se compose de chaînons multiples, orientés dans l'ensemble Nord-Ouest—Sud-Est, groupés en faisceaux sinueux qui se rapprochent au Nord de l'Adriatique, au Sud de la Tyrrhénienne. Il est certain que les régions calcaires de l'Adriatique restaient séparées de ces chaînes primitives.

Il y eut ensuite une longue accalmie. Les mers pliocènes recouvrirent les régions marginales et la majeure partie de la Sicile. La péninsule, par rapport à sa forme actuelle, était beaucoup plus gracile, de contours plus irréguliers, bordés d'îles en Toscane et dans l'Adriatique. On ne peut plus croire que celle-ci résulte de l'effondrement récent d'un plateau analogue et réuni à ceux de l'Illyrie ; ce serait au contraire une dépression, esquissée depuis le Néogène au moins, entre les aires soulevées de l'Apennin et de l'Illyrie [1]. De l'autre côté

1. Rien ne s'oppose cependant à l'existence de ce « pont », vers les îles Tremiti, Pelagosa, par lequel les botanistes expliquent la pénétration en Apulie de nombreuses espèces balkaniques.

de la péninsule, y avait-il une Tyrrhénide, vaste terre ou ensemble de terres anciennement consolidées ? Selon Suess, elle se serait écroulée, en laissant comme témoins des îles (Corse, Sardaigne, Elbe) et des lambeaux accrochés au continent (Maures, monts Métallifères, Calabre). On comprendrait ainsi la répartition de ces terrains anciens, certains traits des côtes, les apparences de môles faillés dans les reliefs qui entourent le Sud de la mer Tyrrhénienne. De plus, la courbure de l'Apennin, semblable à celle des Carpates autour de l'ancien massif hongrois, s'explique mieux si l'on admet qu'il entourait un massif analogue dont la Toscane renferme quelques fragments. Pourtant, l'existence de la Tyrrhénide n'est pas acceptée par de nombreux savants italiens, et l'on n'en a pas de preuve géologique décisive, sauf peut-être les galets de granite de la Vallée Latine. En tout cas, la Corse et la Sardaigne ont jadis formé un seul bloc, et celui-ci a communiqué avec la péninsule jusque vers la fin du Tertiaire [1].

Les régions de l'Italie qui émergeaient encore avaient été usées par une longue érosion quand, vers la fin du Pliocène, l'aplanissement fut arrêté par un mouvement d'ensemble. La masse de la péninsule fut exhaussée, non seulement parce que le niveau de la mer s'abaissa par saccades, mais parce que les terres furent soulevées, de façon puissante, quoique inégale. Le Pliocène marin fut porté à 800-900 mètres au Sud-Ouest de la Toscane, 1 200 dans l'Aspromonte. La péninsule s'élargit, par l'émersion des plaines côtières et par alluvionnement ; les îles calcaires qui la bordaient vers l'Adriatique lui furent réunies par des plaines basses qui remplacèrent les détroits ; de même pour les collines jadis isolées de la Toscane occidentale. La maigre Italie pliocène prit le corps plein, harmonieux que nous lui voyons, en « sortant des ondes telle Vénus », selon un géologue devenu lyrique.

Ce ne fut pas sans crises de croissance, voire sans cataclysmes. Le mouvement d'ensemble s'accompagna de mouvements locaux. Des cuvettes lacustres, analogues à celles du Pliocène, se déprimèrent dans le rebord occidental et parfois dans l'axe de l'Apennin, depuis celles qui caractérisent la Toscane et l'Ombrie jusqu'aux bassins des Abruzzes et de la Basilicate (ou Lucanie). Des plis rejouèrent. Des cassures fréquentes, orientées en général au Sud-Est, tranchèrent les plis, surtout dans les roches les plus rigides. Par elles les masses ignées arrivèrent à la surface : d'où les volcans, réduits sur le versant oriental au seul Vulture, mais si importants vers Rome et Naples (pl. LVIII, A; LXIX, A).

Même en dehors des éruptions, le sol italien n'a pas trouvé son équilibre, comme le montrent les tremblements de terre (fig. 67). Particulièrement éprouvées dans la péninsule sont la Calabre, où certains bourgs voisins de Cosenza sont renversés une fois par siècle depuis le xe ; la Basilicate ; la Campanie, surtout vers Ischia et cette zone de Bénévent à Melfi qui a encore été dévastée en 1930 (voir fig. 71, p. 313). Les pays qui comptent le plus de victimes et de dégâts sont ceux où les villages reposent sur un sol peu consolidé, ceux aussi dont la pauvreté conserve de vieilles masures mal bâties. Les séismes sont, avec la malaria, la grande plaie du Midi. Aussi l'Italie entretient-elle un service séismologique fort bien outillé; lors des catastrophes récentes, une organisation minutieusement préparée a pu porter des secours immédiats dans ces régions tant de fois désolées et toujours repeuplées.

1. Le pont que l'on supposait entre la Sicile et la Tunisie n'existait sûrement pas au Quaternaire. Ce n'est point par lui que les influences africaines se sont propagées dans l'Europe préhistorique ; au début du Paléolithique, l'Italie ne fut pas un lien, mais une sorte de « finistère ».

Les roches : leur modelé et leurs sols. — Les roches cristallines anciennes ne se trouvent qu'en Calabre, où nous les étudierons. Les reliefs volcaniques sont généralement d'une extrême jeunesse. Sauf quelques roches acides, surtout les laves nues et les tufs durcis, ils peuvent porter de merveilleuses cultures, d'autant plus que souvent ils reposent sur des nappes abondantes, utiles pour l'irrigation.

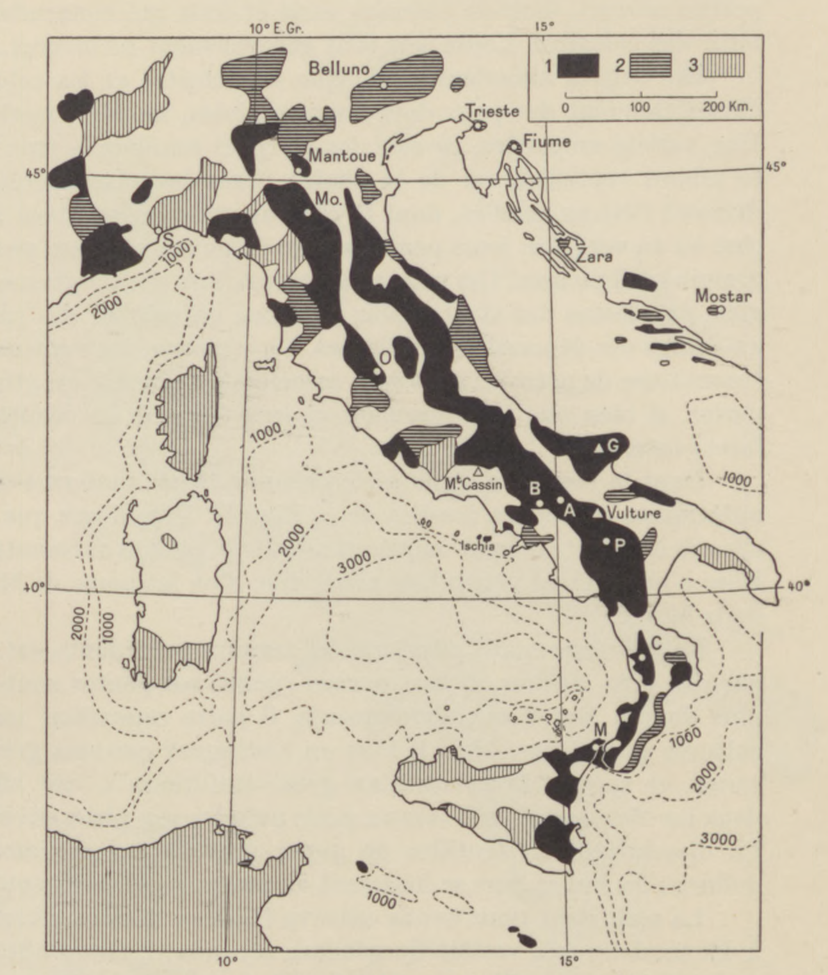


Fig. 67. — Les tremblements de terre en Italie.

Intensité et fréquence des tremblements de terre : 1, fortes ; 2, moyennes ; 3, faibles. — Abréviations (du Nord au Sud) : Mo, Modène ; S, Savone ; O, Orvieto ; G, Gargano ; B, Bénévent ; A, Ariano ; P, Potenza ; C, Cosenza ; M, Messine. — D'après Baratta et Gerland. — Échelle, 1 : 10 000 000.

Les calcaires, d'âge secondaire en général, se reconnaissent à la vigueur de leurs reliefs, dont la blancheur tranche sur les tons jaunâtres ou sombres des terrains voisins. Ils peuvent s'étendre en causses analogues à ceux de la France. Leur décomposition donne une couche parfois épaisse de *terra rossa;* si les cultures herbacées y restent médiocres, les plantations prospèrent, et ce sont souvent ces argiles qui portent les vignes, les oliviers des Pouilles. A plus de 1 200-1 500 mètres, les sommets ont d'abord de maigres pâtis et, plus haut, ils restent à nu. D'ordinaire, leur sol a été emporté par le ruissellement, et le reboisement est devenu difficile. Certains calcaires fournissent d'excellentes pierres de taille, d'autres de la bauxite.

Au-dessus des calcaires secondaires vient un ensemble de terrains fort complexes qui constituent la majeure partie de l'Apennin. Bien qu'ils comprennent des calcaires, nous les appellerons la série gréso-argileuse, d'après la prédominance de ces roches. Commençant çà et là avec le Crétacé supérieur, elle date surtout de l'Éogène et se prolonge par le Miocène. Mais sa chronologie est loin d'être fixée ; nous nous bornerons à mentionner quelques-uns des terrains les plus importants dans la topographie.

Les grès forment en général les strates les plus dures, les reliefs les plus

vigoureux de cette zone (pl. LVII, A). Parfois ils se dressent en pointes hardies, comme le Pentedattilo, les « Cinq Doigts » de Calabre (pl. LVII, B). Mais ordinairement ils composent des collines assez émoussées, incisées de ravins profonds, souvent boisées, avec des châtaigneraies, des pentes de fougères et nombre de petites sources, dans un paysage varié et frais qui contraste avec l'aride uniformité des calcaires. Leurs sols sont généralement médiocres.

Les argiles abondent, ainsi que les schistes et les calcaires marneux. Sur elles s'étendent des pays doucement ondulés, ne convenant guère qu'aux prés. Une variété singulière, ce sont les « argiles écaillées », trop fréquentes sur tout le rebord septentrional de la chaîne. Très boueuses après les pluies, elles se divisent l'été en écailles, dont la couleur varie du gris bleu au jaune, parfois au rose ou au vert. Sur leurs pentes sèches ne poussent guère que des chardons et des graminées ligneuses. Ces mauvaises terres, lors des mouvements tectoniques, ont giclé par-dessus des strates plus récentes, entraînant des calcaires qui pointent au-dessus des dépressions argileuses. On y trouve des volcans de boue (*salse*), des émanations de pétrole ; elles sont associées aux roches éruptives dont nous allons parler, si bien que leur gisement et leur division en écailles semblent dus aux forces internes [1].

Dans le Nord-Ouest, la série gréso-argileuse renferme des « roches vertes », ophitiques, analogues à celles de la Ligurie. Plus dures que les terrains voisins, elles se dressent souvent en pitons noirâtres, parfois surmontés de châteaux forts. Elles n'ont qu'une végétation misérable, d'où les noms de Monti Rognosi, Monti della Morte.

Le Miocène, moins plissé que les terrains précédents, est en général constitué par des grès tendres et des marnes ; aussi ses pentes sont-elles moins élevées, plus douces. Sujet aux éboulements, il porte cependant une végétation et des cultures plus drues. Mais il faut en distinguer certains grès durs, certains calcaires, et surtout la « formation gypso-sulfureuse », qui affleure en Romagne, dans les Marches et en Toscane, pour prendre son plein développement en Sicile. La dissolution des lentilles de gypse produit des affaissements, des avens et dolines ; les bancs durs se hérissent en murailles blanches et rugueuses.

La série dont nous avons entrevu l'extraordinaire diversité donne naissance à des modelés très variés. En général, cependant, elle n'offre pas d'âpres reliefs, mais plutôt des collines assez arrondies, aux contours capricieux, creusées par une foule de petites vallées tantôt évasées et tantôt encaissées. Sur les versants, l'alternance cent fois répétée des couches dures et tendres fait apparaître les premières en plans inclinés, en menus escarpements. Parfois des *cuestas* sont ébauchées. Mais elles restent peu continues et peu saillantes, même sur le versant adriatique, où l'on s'attendrait à les voir se développer grâce au plongement plus régulier. En effet, il n'y a pas grande différence dans la résistance à l'érosion. Pour la même raison, on voit assez peu de vallées subséquentes. Il faut faire exception pour quelques rares districts de grès ou de calcaires plus compacts : des plateaux pauvres s'arrêtent à des falaises, au delà desquelles quelques buttes-témoins montrent que ces strates ont été plus étendues. A leur bordure, des forteresses, des églises dominent le bas pays ; des sources jaillissent nombreuses, mais bien moins abondantes qu'à la limite entre cette série et les dômes de calcaire secondaire.

1. Il y a d'ailleurs dans cette série beaucoup de sources thermales ou minérales. La péninsule possède nombre de stations fréquentées en été : Bagni di Lucca, della Porretta, Montecatini, San Casciano, etc.

Le Pliocène commence par les épaisses argiles bleues du Plaisantien, continue par les sables jaunes de l'Astien, que suivent souvent des conglomérats. Ses couches supérieures, plus ou moins cimentées, ont donné naissance à des



Fig. 68. — Les terrains de la péninsule et de la Sicile. — Échelle, 1 : 5 000 000.

1, Alluvions. — 2, Terrains volcaniques. — 3, Pliocène. — 4, Série gréso-argileuse. — 5, Régions essentiellement calcaires. — 6, Archéen. — Abréviations : G. S., Gran Sasso ; P. D., Pentedattilo.

plateaux, limités par des pentes rapides où les éboulements rétrécissent constamment la carapace protectrice. Ils ont souvent été morcelés en pitons ; la base est cultivée, et le sommet tabulaire est couvert de broussailles, à moins qu'il ne soit assez large pour porter une ferme. Quand les argiles ont été mises à nu, elles s'aplatissent en régions ondulées, tailladées par des ravins nombreux et profonds. Une quantité de petites sources marquent le contact des sables et des argiles. Si l'écoulement des eaux est bien réglé, les sols pliocènes peuvent être

excellents pour les cultures herbacées, le blé surtout, moins pour les plantations. Sinon, l'érosion torrentielle et les glissements les rangent parmi les pires de l'Italie.

Parmi tous ces terrains, on a vu la place que tiennent les argiles, marnes, schistes. La péninsule et la Sicile sont les pays les plus argileux de l'Europe : on comprend l'intensité de l'érosion.

II. — L'ÉROSION

Les agents de l'érosion. — Malgré sa latitude déjà méridionale, l'Apennin logea des glaciers quaternaires dans certains massifs où l'on a reconnu des moraines, de petits lacs et des cirques. Ils atteignaient la Basilicate, où M. Dainelli a décelé deux extensions, la première avec des glaciers de vallée, la seconde réduite à des cirques [1].

Bien moins localisé a été le rôle des eaux courantes. Profitant de la pente que leur ont rendue les derniers mouvements du sol, de l'abondance des roches peu résistantes et imperméables, les rivières travaillent beaucoup, d'autant plus que les pluies tombent par fortes averses sur des versants trop souvent déboisés. Elles ont un régime très irrégulier, des montées soudaines (pl. LVIII, D). A Rome, où le volume moyen du Tibre est de 217,5 mètres cubes, il n'oscille que de 123 mètres cubes (août) à 305,5 (avril); mais c'est qu'il a été corrigé par la Nera et l'Aniene, issus des calcaires. L'Arno reste sujet à des crues très brusques même à Florence ; parfois en été, alors que l'eau se partage entre les bancs de graviers, elle s'élève de 0 m. 60 à 3 ou 4 mètres en six heures. Il roule sous le Ponte Vecchio une moyenne journalière de 6 491 tonnes de matériaux en suspension. Les rivières de l'Apennin septentrional peuvent rouler de 40 à 80 kilogrammes par mètre cube, un des plus forts chiffres connus. Aussi les deltas tyrrhéniens croissent-ils avec une rapidité exceptionnelle ; la pointe triangulaire par laquelle ils dépassent le cordon littoral de leur base daterait seulement de l'époque historique; la Maremme toscane, les Marais Pontins sont de création récente. Dans l'Adriatique les vagues et les courants, gênant l'avancée des deltas, étalent les alluvions qui élargissent la plaine littorale suivie par la voie de Brindisi; des dépôts analogues ont envasé le golfe de Tarente. Ces régions basses sont des foyers de malaria; mais l'Italie s'attache à les dessécher et y trouvera des polders d'une incomparable fertilité.

De pareils cours d'eau se prêtent mal à la batellerie, bien qu'elle ait jadis utilisé l'Arno et le Tibre. Leur force considérable est trop variable pour l'industrie, à moins de travaux coûteux. Les ponts étaient si malaisés à bâtir et entretenir que, dans l'antiquité, ce soin était confié à des prêtres, les pontifes. Les routes évitent le voisinage des rivières, gagnent un éperon et se tiennent sur les crêtes, comme dans les serres cévenoles. De même pour nombre de villages.

En dehors même du ravinement torrentiel, certains versants sont exposés à des modifications rapides, parfois redoutables, toujours nuisibles, et c'est encore un des fléaux de l'Italie. Leur domaine, ce sont les argiles et arènes, surtout les argiles écaillées et pliocènes. Sous le nom de *frane*, on entend souvent, soit de vastes et soudains éboulements, soit plutôt de lents glissements de ter-

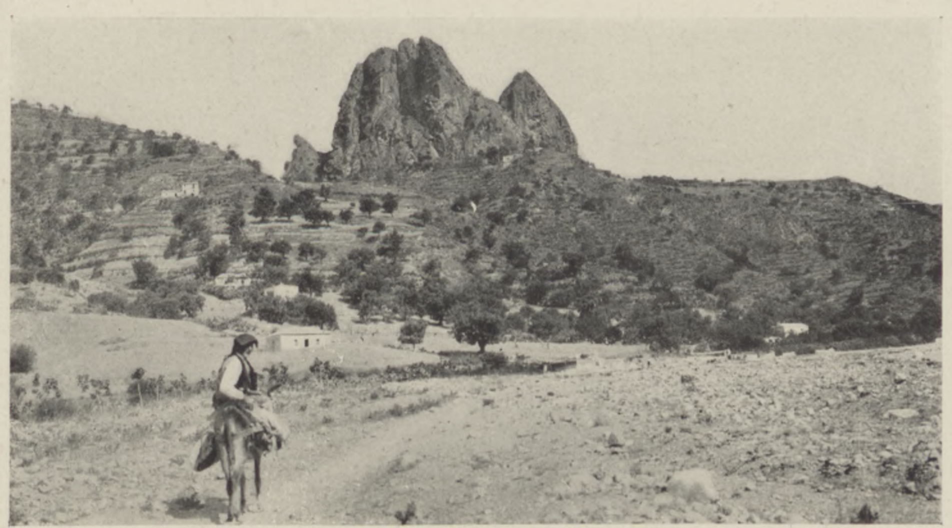
1. Il semble qu'on ait exagéré récemment l'étendue du Glaciaire apennin. Le plus long glacier, sur le versant Est du Gran Sasso, n'avait que 10 kilomètres. La limite des neiges était descendue vers 1 700 mètres dans les Abruzzes, mais le relief des régions élevées se prêtait mal à les emmagasiner.



Phot. Alinari.

A. — LE ROC DE SAINT-MARIN.

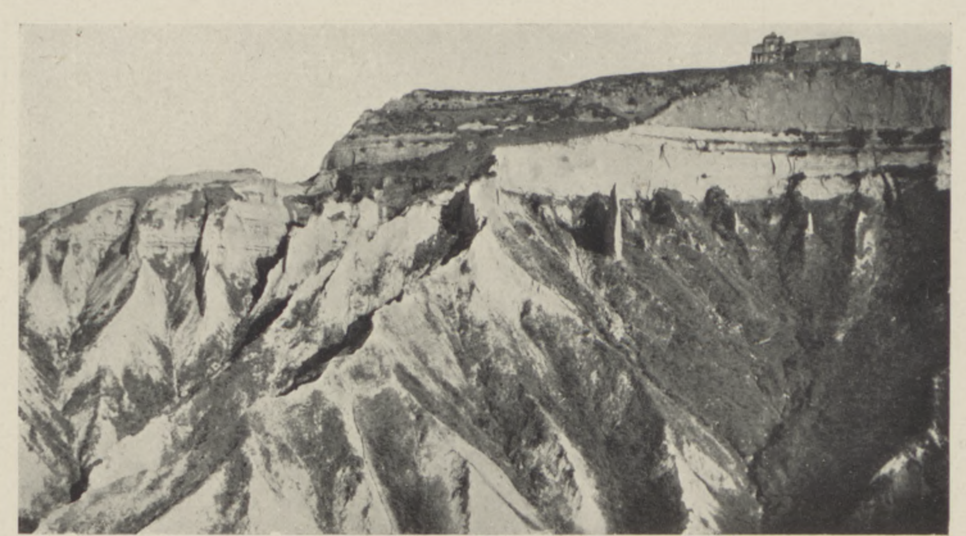
Sur les strates ruiniformes de l'Oligocène. Forteresses au sommet ; en bas, ligne de sources et bourgs.



Phot. Ass. Naz. per gli interessi del Mezzogiorno.

B. — LE PENTEDATTILO (AU SUD-EST DE REGGIO DE CALABRE).

Rocs formés de conglomérats. Remarquer leur nom grec (les cinq doigts).



Phot. Prof[r] R. Almagià.

C. — LES « BALZE » DE VOLTERRA (TOSCANE).

A droite, paroi d'éboulement dans les sables de l'Astien qui reposent sur des argiles bleuâtres très ravinées.



Phot. J. Sion.

A. — LE VOLCANISME EN CAMPANIE.
Monte Nuovo (140 m.), lac Averne.



Phot. J. Sion.

B. — SOMMETS ARRONDIS DE L'APENNIN CALCAIRE.
Le Subasio et le bois des Carceri (Assise).



Phot. M. Gignoux.

C. — PIANI DE L'ASPROMONTE (CALABRE).
Près de S. Eufemia. Au second plan, bruyères ; au fond, contrefort du Montalto.



Phot. M. Gignoux.

D. — « FIUMARA » EN CRUE (CALABRE).
Crue de mars. Au fond, terrasse de 90 mètres et massif cristallin de Nicastro.

rains. Des éboulements proviennent les parois à pic des *balze* : dans le Pliocène, les infiltrations pénètrent jusqu'aux argiles qu'elles détrempent ; les masses de sables supérieures se détachent en énormes pans, laissant une falaise verticale. Les fameuses balze de Volterra ouvrent un abîme profond de 130 mètres, où se sont déjà englouties deux églises (pl. LVII, C); d'autres ont anéanti plusieurs cités étrusques et nombre de villages toscans[1]. Mais les menues frane ont plus d'importance géographique, car elles affectent une surface bien plus considérable et se répètent constamment. Les argiles sont découpées en été par des crevasses que les pluies élargissent, et, même sur une faible pente, elles glissent par mottes, ou par pans, ou sur tout un versant. Les terrains descendus peuvent remplir les dépressions et y créer un relief mamelonné jusqu'au jour où le ravinement de celui-ci y provoque de nouveaux glissements. Les frane jouent un grand rôle dans le nivellement des altitudes, le recul des faîtes, les captures ; elles gênent l'écoulement fluvial, quelquefois jusqu'à l'arrêter ; elles augmentent la charge d'alluvions que la rivière laisse tomber sur son lit d'une largeur démesurée. Leur développement postule des versants argileux et dénudés, de préférence des adrets, et aussi de fortes pluies. Elles éprouvent le versant tyrrhénien bien moins que le versant adriatique, surtout au Sud de l'Émilie où peu de pentes en sont indemnes ; mais on les trouve aussi en Ligurie, autour de Volterra et de Sienne, de Tarente, en Calabre et en Sicile.

A peu près dans les mêmes régions s'étendent sur 2 348 kilomètres carrés des aspects semblables à ceux des « mauvaises terres » de la Prairie américaine ; ce sont les *calanchi*. Les versants sont burinés par une multitude de petits ravins, séparés par des arêtes effilées et dentelées, quasi verticales, très ébouleuses. Ces rainures proviennent des eaux sauvages, qui profitent des cavités laissées par les frane. Outre la violence des averses et la rapidité de la pente, les calanchi supposent une roche assez molle pour que le ruissellement puisse l'inciser, mais assez dure pour que ces formes peu stables se conservent pendant la saison sèche ; tels sont les terrains tertiaires, où alternent les strates dures et tendres, les schistes de la Calabre et des monts Péloritains. Aucune végétation ne peut se fixer, à part quelques touffes misérables, sur les pentes de ces paysages grisâtres ou jaunâtres, d'une étrangeté sinistre.

Cette instabilité des versants gêne non seulement les cultures (dans certains villages, on doit refaire le bornage des champs tous les dix ou vingt ans), mais l'habitat et les communications ; des routes sont entraînées dans la descente des terrains ; des voies ferrées importantes demandent à des ouvrages d'art onéreux une protection précaire. Sur le Lamone, fleuve de l'Apennin Toscan tributaire de l'Adriatique, on vient d'inaugurer la lutte contre les frane : on régularise la pente des collines, et on les fixe par les plantations ; on colmate le fond de la vallée en lui ménageant un profil qui arrête l'érosion régressive. Mais ce sera une œuvre gigantesque, vu l'étendue des terrains ébouleux.

Il est peu de régions au monde où le relief évolue aussi vite qu'en Italie, jusqu'à avoir transformé certaines contrées depuis le début de l'histoire.

L'Œuvre de l'érosion. — C'est à des événements relativement récents que la péninsule doit ses aspects de moyenne montagne. A la fin du Tertiaire, l'érosion en avait fait une terre basse, avec des collines émoussées au centre,

1. Les éboulements peuvent aussi éprouver des régions volcaniques ou calcaires. Ils menacent Orvieto sur sa table de tufs qui reposent sur des argiles ; ils sont fréquents dans les Abruzzes (lac de Scanno).

des plates-formes d'abrasion ou d'accumulation sur les bords. Malgré ses roches dures, le Matese n'était plus qu'une butte résiduelle arrondie ; des vallées évasées en descendaient vers une vaste surface aplanie qui constitue aujourd'hui le faîte de partage dans l'Apennin de Campanie. Quand ce vieux pays fut soulevé, l'érosion l'attaqua avec une vigueur extrême. Aussi le relief actuel combine-t-il des traits de jeunesse avec les traces du passé.

Parmi celles-ci, notons çà et là quelque indifférence à l'égard de la structure. Certains sommets correspondent à des rebords de dômes évidés, à des flancs de synclinaux; souvent ils ont l'apparence de coupoles surbaissées (il est vrai que la tectonique en est parfois responsable). En général, les pentes sont assez régularisées, sans grands escarpements même aux altitudes supérieures. Plus bas s'étendent de vastes surfaces bien nivelées sur les grès de l'Apennin toscan, les calcaires de l'Apennin central, les terrains anciens de la Calabre (pl. LVIII, C). C'est encore à un héritage du passé que le réseau fluvial doit l'encaissement de certains méandres et quelques cas d'épigénie. Mais retenons surtout que l'Apennin, bien qu'assez récemment plissé, offre rarement une topographie de haute montagne : il avait été trop usé pendant la fin du Tertiaire (pl. LVIII, B).

Cependant, l'action de l'érosion récente a déjà été profonde. Les surfaces nivelées n'ont été conservées que sur des roches dures. Or la péninsule a bien plus de roches tendres. Les rivières ont eu beau jeu pour y substituer une topographie d'extrême jeunesse à celle des cycles anciens. L'érosion déblaya si profondément le Tertiaire que, en Campanie et en Lucanie, elle dégagea les coupoles de calcaire secondaire. Peut-être faut-il expliquer par ce processus la discordance, si nette dans l'Apennin central, entre le relief et l'hydrographie. Les massifs les plus élevés n'y sont pas sur le faîte de partage, mais sur le versant adriatique. L'hypothèse simple est celle-ci : les rivières torrentielles des Marches, profitant de la forte pente et de la régularité de ce versant, auraient conquis une partie de l'autre versant, moins incliné et plus compliqué. Pour O. Marinelli, le faîte de partage était jadis là où nous le voyons ; mais il était formé de roches tendres qui furent enlevées ; or ce déblaiement fit apparaître sur le versant oriental des masses calcaires, beaucoup plus dures, qui devinrent les altitudes maîtresses. En Campanie, on constate une discordance analogue, mais ici les sommets sont sur le versant tyrrhénien, et il faut sans doute tenir plus de compte du nivellement pliocène.

C'est encore à l'actif de l'érosion récente qu'on portera la disparition des lacs, si nombreux au Quaternaire. Ils furent soutirés, colmatés; leurs dépôts furent enlevés ou plus souvent découpés en terrasses. D'autre part, les rivières s'approfondirent ; des gorges se creusèrent au milieu des plateaux d'abrasion et des reliefs mûris. Mais le rajeunissement le plus marqué est peut-être celui des massifs excavés par les glaciers quaternaires, comme le Gran Sasso, la Meta, le Matese. Les cirques ont façonné çà et là des parois abruptes, des crêtes effilées qui contrastent avec la rondeur des autres sommets. L' « Apennin sauvagement déchiqueté » n'est tel, en général, que là où il fut sculpté par les glaciers ; aussi l'a-t-on comparé aux Alpes de Transilvanie, à l'Erzgebirge. S'il en diffère par la prépondérance des grès et surtout des calcaires aux fortes altitudes, par la rareté des forêts, il a souvent les mêmes formes lourdes sans pittoresque.

BIBLIOGRAPHIE

F. Sacco, La formazione geologica dell'Italia (*Boll. della R. Società Geogr.*, v, VIII, 1919, p. 309-322). — Sur les charriages de l'Apennin, voir G. Rovereto, *Trattato di geologia morfologica* (Milan, 1923), p. 315, et L. Lugeon, Ém. Argand (*Comptes rendus Acad. Sciences*, XLII, 1906), G. Steinmann, *Alpen und Apennin* (1907), A. Martelli (*Riv. Geogr. Italiana*, XV, 1908, p. 193-207), P. Termier (*Revue générale des Sciences*, XXII, 1911, p. 225-234 ; *Bull. Société Géol. de France*, iv, XIV, 1914, p. 140-146), L. Baldacci (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XXIX, 1910, p. LXXV-XCIII), M. Gignoux (*Compte rendu sommaire Soc. géol. Fr.*, 1927, p. 69-72), G. Rovereto (*Ibid.*, 1927, p. 110-112). — A. Sestini, Lo sviluppo glaciale nell'Appennino secondo recenti studi (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, VII, 1930, p. 822-827 ; X, 1933, p. 179-182 ; XI, 1934, p. 135-138). — R. Almagià, Studi geografici sulle frane in Italia (*Memorie della R. Società Geogr. Italiana*, XIII, 1907, XIV, 1910) ; Les éboulements en Italie (*Matériaux pour l'étude des calamités*, Genève, 1924). — M. Bocciante, Sulla distribuzione dei Calanchi in Italia (*Universo*, III, 1922, p. 585-606). — *Carta idrografica d'Italia, Tevere*, Rome, 1908 (voir P. Frosini, *Studio idrologico del bacino del Tevere*, Rome, 1931, et M. Pardé, Le régime du Tibre (*Revue de Géogr. Alpine*, XXI, 1933, p. 289-336). — G. Dainelli, Intensità della denudazione nel bacino dell'Arno (*L'Alpe*, XV, 1928, p. 293-298). — G. Braun, Beiträge zur Morphologie des nördlichen Apennin (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1907, p. 441-472, 510-538). — L. di Sawicki, Un viaggio di studio morfologico attraverso l'Italia settentrionale (*Riv. Geogr. Italiana*, XVI, 1909, p. 1-26) ; Un profilo morfologico attraverso l'Appennino (*Ibid.*, p. 313-330). — Fr. Nussbaum, Geomorphologische Studien im nördlichen Apennin zwischen Ancona und Florenz (*Geogr. Zeitschrift*, XVI, 1910, p. 207-216). — O. Marinelli, G. Dainelli, La maggiore discordanza fra orografia e idrografia nell'Appennino (*Riv. Geogr. Italiana*, XXXIII, 1926, p. 65-81). — R. Pfalz, *Morphologie des Toskanisch-Umbrischen Apennin*, Leipzig, 1932 (critique de Br. Castiglioni, dans *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, XI, 1934, p. 22-30).



CHAPITRE XIX

LES PAYS DE L'APENNIN

I. — GÉNÉRALITÉS

L'Apennin n'est pas seulement l'épine dorsale de la péninsule, séparant ses deux versants pour le climat et la végétation ; il constitue une bande de régions élevées qui ont leur vie propre. Bande souvent étroite (il y a seulement 70 km. de Bologne à Pistoia, 50 de la plaine d'Apulie à Bénévent), mais qui s'élargit à 125 vers Tivoli. Vie souvent pauvre, non pas que le relief soit élevé ni bien âpre, mais par l'étendue des terrains peu fertiles. Cependant il est remarquable que les Abruzzes aient plus de 80 habitants au kilomètre carré. De bons pays sont disséminés parmi les pierrailles incultes, vallées longitudinales, dépressions karstiques parfois vastes et fécondes. La population pouvait y devenir assez nombreuse, assez aisée, tout en conservant les qualités du montagnard : celles des fortes tribus de laboureurs et de pâtres où Rome rencontra des adversaires qui ignoraient encore le groupement en cités.

La circulation. — Le relief prédispose à un certain morcellement. Chaque dépression un peu étendue forme un « pays » qui a son nom, son originalité en quelques détails de costume et de langage, et qui pouvait barrer ses accès souvent étroits. Il se prêtait ainsi à l'individualisme féodal qui multiplia les villes minuscules. Mais ces cellules n'étaient pas de taille à conserver leur autonomie devant les puissances qui se constituèrent dans les plaines voisines.

Cette centralisation rencontra des obstacles dans les difficultés de circulation. Sans doute la traversée de l'Apennin n'est vraiment pénible qu'entre Gênes et Pistoia, puis dans les Abruzzes. Les gênes sont moins dans l'altitude (la plupart des routes carrossables ne montent qu'à 800 ou 900 mètres) que dans l'étroitesse des cluses et les glissements de terrains. Rome put assurer la soumission de l'Italie par ces chaussées qui ont « comme pétrifié dans leur dallage la circulation jusqu'à nos jours » (Em. Bertaux). Mais au prix de grandes fatigues, et de dangers l'hiver. Si l'Apennin ne peut être une barrière devant une politique ou un commerce énergiques, les mailles espacées de son réseau routier laissent entre elles des pays peu accessibles aux influences civilisatrices. Celles de la Grèce ne pénétrèrent pas avant les Romains dans les Abruzzes, si fermées vers la Campanie et l'Apulie. Aujourd'hui ces cantons commencent à s'ouvrir par des routes, où circulent de nombreux autobus, et par les chemins de fer. Mais l'exploitation de ceux-ci est onéreuse ; la ligne de Sulmona à Isernia culmine à 1 267 mètres ; celle de Sulmona à Rome zigzague pendant 30 kilomètres entre

deux stations distantes de 14. Ajoutons que nombre de gros bourgs sont à plus de 10, 15 kilomètres de leur gare et n'y accèdent que par des sentiers muletiers [1].

La vie montagnarde. — La culture ne peut compter sur bien des vallées, généralement étroites. Elle s'est, par contre, implantée dans les bassins, dont les fertiles alluvions, une fois drainées ou irriguées, se prêtent à un vrai jardinage ;

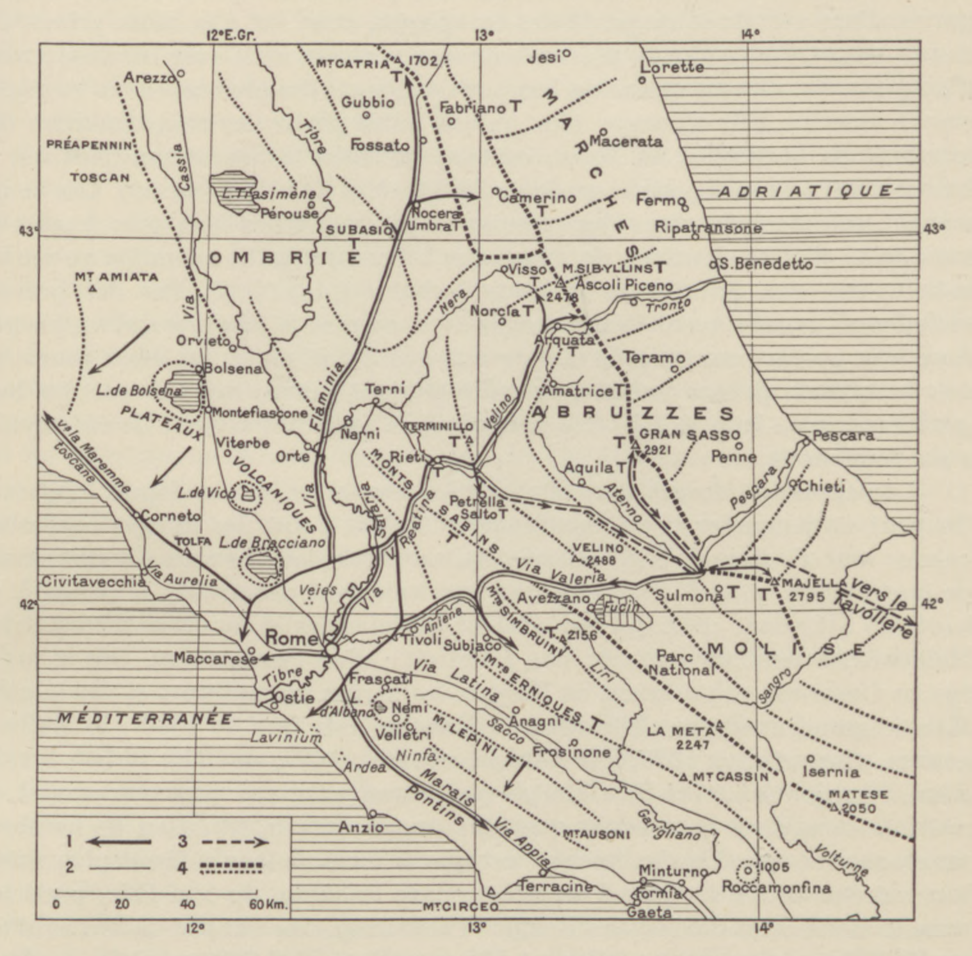


Fig. 69. — La transhumance dans l'Italie centrale.

1, Routes de transhumance vers le Latium et vers la Toscane. — 2, Voies romaines. — 3, Route de transhumance vers e Tavoliere des Pouilles. — 4, Chaînes de montagnes (la grosseur du trait correspond à l'importance de la chaîne). — La lettre T indique, dans l'Apennin, les principales montagnes d'estivage et les centres d'élevage. — Échelle, 1 : 2 220 000.

les villages, installés sur leur rebord, dominent des vignobles, des olivettes qui montent à plus de 750 mètres près de Sulmona. Dans les pauvres pays qui séparent ces dépressions, chaque village cherche à produire tout ce dont il a besoin (ses besoins sont si limités !), avec une technique primitive. L'accroissement de la population a fait défricher des sols stériles et trop inclinés ; bien des landes misérables furent des champs, à en juger d'après les débris des terrasses et les amas de pierres entre lesquels on a ensemencé une terre vite épuisée ; or, selon un forestier, « de tels champs sont la transition vers la *frana* ».

Mais la principale ressource, ce sont les grands troupeaux de moutons et

1. 9 p. 100 de la surface des Abruzzes, 11,6 de celle de la Calabre, 24 de celle de la Lucanie sont à plus de 15 kilomètres de toute voie ferrée.

de chèvres qui descendent l'hiver vers les plaines. La transhumance est très ancienne : les luttes des Romains contre les Sabins révèlent peut-être un des conflits qu'elle entraîne si fréquemment. Elle s'étendit au IIe siècle avant J.-C., lors de la constitution de grands domaines livrés à la pâture, puis après les invasions barbares. L'empereur Frédéric II dans le Tavoliere, les papes autour de Rome, limitèrent en sa faveur la culture des plaines. Jusqu'en 1888, celle-ci fut grevée d'une servitude au profit des troupeaux, et ce fut une cause primordiale de son retard. De nos jours, la transhumance persiste, mais avec beaucoup moins d'ampleur. La mise en valeur du bas pays ne l'y souffre plus que dans les régions encore désertes. Elle n'occupe plus qu'une faible partie des montagnards : dans le massif de la Sibylle, un de ses cantons préférés, le nomadisme pastoral est limité à 300 hommes pour la garde de 30 000 têtes de bétail (fig. 69). Ces bergers mènent une vie rude, dans des cabanes de pierres sèches bien plus frustes que nombre de chalets alpestres, de même que les maigres pâtis apennins ne peuvent se comparer aux prairies de la grande chaîne (pl. LX, A). Par des procédés archaïques, ils fabriquent des fromages durs, comme le *pecorino* qui va jusqu'en Amérique porter aux émigrés une saveur quasi nationale. La laine fournissait aux besoins de petites industries ; celles-ci n'ont jamais façonné que des bures grossières, mais leur décadence a contribué à l'appauvrissement de ces pays il y a un demi-siècle.

La population devait alors dépasser les ressources locales depuis longtemps. On peut se demander si ces montagnes n'étaient point des refuges encombrés, comme tant d'autres en Méditerranée. Au XIIe siècle, les Abruzzes avaient nombre de gros bourgs, sans doute parce que leur isolement promettait la sécurité. Les hauteurs attiraient ceux qui redoutaient les miasmes et les crues dévastatrices. Malheureusement, ils y furent vite à l'étroit ; d'où l'émigration. Dès le moyen âge les Ombriens colportaient en Europe des herbes aromatiques et des lainages. Mais le grand exode au delà des frontières ne date que de 1880 ; le Molise, si pauvre, vit partir, en 1876, 5 personnes, en 1886, 6 677, en 1906, 16 160. Aujourd'hui, l'émigration a été bien limitée par l'étranger et par le gouvernement. Ces restrictions sévères ne rendent que plus angoissante la situation de nombreux montagnards, car, s'ils s'exilaient, c'est que la terre ne leur suffisait plus, malgré leur extrême sobriété. Quand on relève, dans le bassin du San Elia, particulièrement stérile sans doute (vers Reggio di Calabria), une densité de 285 habitants sur 28 000 hectares, dont seulement 580 en culture et 1 000 en pâtis, on devine une misère atroce dans une population qui ne cesse de proliférer.

LA « RESTAURATION DE LA MONTAGNE ». — Le gouvernement fasciste a sagement compris qu'il devait débuter par cette restauration, non seulement pour accroître les ressources des montagnards, mais encore pour entreprendre la colonisation des plaines malariennes. Si l'on veut régulariser les torrents qui remplissent celles-ci d'eaux pestilentielles et d'alluvions stériles, il faut commencer par corriger les pentes de leurs bassins supérieurs et les couvrir de végétation. Or, tant que l'exode n'allégea point la surpopulation, le paysan dévasta les forêts et les pâtis communaux. D'abord pour avoir où semer quelques poignées de grains ; parfois on le voit travailler sur des pentes vertigineuses jusqu'au moment où le champ s'éboule. Ensuite, pour accroître ces landes où les chèvres font des lieues pour ne pas mourir de faim. Les troupeaux transhumants, trop nombreux, ont anéanti çà et là les herbes nutritives. « Ce désordre économique est la cause

principale du désordre hydrogéologique. » Comment l'arrêter ? Par une stricte réglementation, qui interdit les défrichements nuisibles, écarte les habitants des secteurs à reboiser et les troupeaux des pâtis à régénérer. Pour que l'accroissement des rendements compense la diminution de la surface exploitée, on cherche à améliorer les cultures alimentaires et les pâturages, à étendre les prairies artificielles. On tâche de restreindre la transhumance et, pour les troupeaux qui lui restent fidèles, de les faire voyager par rail, non plus sur les *tratturi*, ces drailles dont la blancheur balafre les flancs de l'Apennin. En somme, on vise à une exploitation intensive de quelques cantons pour laisser aux autres le temps de se revêtir de gazon ou de forêts.

On ne peut qu'admirer un programme aussi grandiose et scientifique. Cependant, la valeur du sol reconquis justifiera-t-elle partout l'énormité des dépenses, en Basilicate [1], par exemple, où les argiles peuvent bien être fixées, mais non sauvées de la stérilité ? Les débuts de la culture intensive supposent des capitaux, une main-d'œuvre hors de proportion, çà et là, avec ce qu'offre l'Apennin. Surtout, quel va être le sort des montagnards ? Lorsque, il y a quelques décades, on limita vers Pistoia les droits d'usage, beaucoup de petits propriétaires durent s'expatrier. Or les mesures récentes ont une bien autre portée. De quoi vivront ces pauvres innombrables qui subsistent grâce à un coin défriché dans les communaux et à ces chèvres aujourd'hui décimées par les exigences du fisc ? Ils s'emploieront aux travaux publics que suppose la restauration de la montagne. Mais celle-ci ne va-t-elle pas entraîner une crise économique et sociale en bouleversant toute l'existence traditionnelle ?

II. — L'APENNIN TOSCAN

Plus élevé que l'Apennin ligure, il le continue jusqu'à un ensellement (730 m.) voisin du Métaure. Ses chaînons sont disposés « comme les coulisses d'un décor » (Fischer), en retrait les uns par rapport aux autres, de telle sorte que chacun sert quelque temps de faîte orographique, puis passe ce rôle à son voisin oriental, laissant s'échapper vers l'Ouest la rivière qui coule dans leur intervalle. Ainsi le faîte tend à se rapprocher de l'Adriatique. Vers cette mer descendent de courtes rivières transversales. Le versant tyrrhénien est bien plus rapide, plus compliqué de structure, et il confine à des vallées longitudinales : celles de la Magra (« pays » de Lunigiana), du Serchio (Garfagnana), de l'Arno, du Tibre.

On ne peut parler de chaîne maîtresse. Le faîte commence par le chaînon du Cusna ; puis il se coude vers le Cimone (2 163 m.); au Nord de Pistoia, il passe sur une chaîne plus orientale et plus basse, celle du Falterona. A partir du Cimone, les cols sont nombreux et généralement faciles, notamment la Porretta (932 m.) qui mit en relations Bologne et Florence depuis les temps étrusques. Cependant la voie ferrée monte à 617 mètres par une quarantaine de tunnels ; aussi a-t-on percé une longue galerie pour la *direttissima* entre ces deux villes (voir fig. 61, p. 254-255).

Presque tout l'Apennin toscan est constitué par la série gréso-argileuse, principalement l'Éogène auquel succèdent, en descendant vers le Nord-Est, le Miocène moins résistant, puis un liséré pliocène. Il y a surtout des grès, qui forment les sommets, mais ils alternent très souvent avec des schistes délitables,

1. On vient de donner à ce *compartimento* le nom de la province romaine de Lucanie.

parfois avec des argiles, des calcaires marneux propices à l'olivier, etc. Déjà fortement rajeunies, les vallées contrastent par la raideur de leurs pentes avec la monotonie des faîtes, si arrondis qu'ils peuvent être suivis par des sentiers de bergers. Sur leurs flancs, des pierrailles piquetées de maigres buissons et de genêts, des escarpements sans puissance, des ravins broussailleux ; bien souvent des teintes lugubres de suie ou de jaune sale, parfois les pentes nues et ravinées des argiles écaillées qui descendent jusqu'à la plaine padane.

Si l'Apennin toscan est fréquemment une laide montagne, la variété de ses terrains lui vaut cependant quelques beautés. Les collines gréseuses de Pistoia ont des lignes pures et souples ; nombre de Florentins passent l'été sous leurs châtaigniers, dans ces blancs villages où se parle le meilleur toscan (pl. LIX, A). Vers l'Est, des calcaires gréseux ont un profil en dents de scie, des aspects de ruines : ainsi, le belvédère de la Verna, le « dur rocher » dont parle Dante ; autour d'Urbino, qui a gardé intacte sa physionomie de la Renaissance sur sa double acropole ; dans le Montefeltro, où parmi bien d'autres rocs couronnés de forteresses féodales, San Marino a conservé sa liberté sur la muraille d'où s'élancent ses trois cimes aiguës [1] (pl. LVII, A). Beaucoup de forêts ont été réduites à de chétifs taillis, mais de magnifiques futaies de hêtres ou de sapins ont été conservées ou plantées près de l'Abetone, de la Verna, des Camaldules, de l'Institut forestier de Vallombrosa.

Le sol est souvent bien pauvre, et les cultures se bornent à d'étroites clairières. L'olivier n'apparaît guère sur le versant padan, la vigne s'arrête vers 600 mètres sur les terrasses qui découpent très haut les collines de Pistoia. Malgré l'extension abusive des défrichements, le champ ne suffit pas, et non plus le pacage. Les progrès de la culture dans les bassins toscans ont obligé à vendre beaucoup de troupeaux ; le même sort attend ceux qui vont hiverner dans la Maremme. Le montagnard mange encore des galettes de châtaignes, mais la châtaigneraie a été parfois dévastée. Aussi beaucoup de ces petits propriétaires émigrent-ils temporairement, la plupart comme charbonniers vers Grosseto, en Sardaigne, en Algérie. La population disséminée dépasse parfois un tiers du total, fait rare en Italie : cela s'explique par la dispersion moins encore des sources que des coins de bonne terre. Dans la Garfagnana, les vallées ne logent que 24 p. 100 des habitants, contre 19 sur les cônes torrentiels, 32 sur les pentes, 21 sur les faîtes et les éperons. Partout, en effet, on préfère l'isolement et les terrains solides des sommets, le soleil des pentes supérieures, bien que sous ce climat l'exposition importe moins que dans les Alpes. Les villages recherchent les meilleurs sols ; mais ils se posent sur le roc, à leur lisière, car ces lopins sont trop rares pour qu'on les occupe : trait qui achève de définir ces pauvres pays.

III. — L'APENNIN CENTRAL

Rôle des calcaires. — Du Métaure jusqu'au Crati s'étend la partie de l'Apennin la plus élevée, la plus large. Mais son caractère essentiel est l'importance des calcaires qui forment tous les sommets. D'ordinaire, ils s'enlèvent en dômes d'un blanc cru, qui semblent de loin réguliers et lisses comme une coupole de marbre ; parfois aussi, ils rappellent des châteaux en ruines ; ailleurs, de vastes plateaux nus sont creusés de conques plus vertes, entaillés par des gorges

1. République de San Marino : 61 kilomètres carrés ; 12 540 habitants en 1923.



Phot. E. Pachò, Florence.

A. — L'APENNIN DE PISTOIA.



Phot. comm. par M. Gignoux.

B. — LE GRAN SASSO (CORNO GRANDE).



Phot. Profr R. Almagià.

A. — DANS LES ABRUZZES.
Un « stazzo », habitation d'été pour les bergers.



Phot. Profr R. Almagià.

B. — DANS LES ABRUZZES.
Sur les hauts plateaux, à la limite des bois.



Phot. J. Sion.

C. — SERRA SAN QUIRICO.
Village fortifié sur l'Apennin calcaire, dominant le Tertiaire des Marches.



Phot. Gignoux.

D. — UN BOURG DE BASILICATE.
Rue de Bernalda (7305 habitants).

profondes. Les formes d'érosion karstiques semblent, en général, ne dater que du soulèvement récent de la péninsule. La descente des nappes aquifères assécha nombre de vallées, et certaines subirent des affaissements locaux qui les transformèrent en bassins fermés, analogues aux *poljé* des Balkans. D'autres bassins résultent de cavités tectoniques élargies par dissolution, ou encore de la jonction de plusieurs dolines, ou de l'écroulement du plafond d'une grotte, quoique les grottes ne semblent pas très fréquentes : l'érosion karstique paraît à ses débuts. Cependant les grandes dépressions elles-mêmes, comme celle du Fucin, lui doivent leur origine, au moins en partie. Comme beaucoup des dépressions fermées que l'on trouve sur les plateaux, elles ont été occupées par des lacs, qui ont laissé des terrasses recherchées par l'habitat. Ces lacs ont été soutirés par des bétoires ; mais elles sont sujettes à s'obstruer et, dans les années pluvieuses, il arrive que les plaines redeviennent marécageuses. Elles représentent pourtant les cantons privilégiés dans ces pays assoiffés.

Ces rocs éclatants de lumière, c'est le paysage que les peintres ombriens reproduisaient dans leurs fonds. Mais il a perdu une de ses beautés avec ses forêts. Trop souvent, moutons et chèvres n'y trouvent que de chétives graminées espacées, des scabieuses, des chardons, quelques buissons de genévriers et de chênes rabougris (pl. LVIII, B). Et pourtant, quand on visite l'ermitage de Saint-François au-dessus d'Assise, on découvre des yeuses superbes, mêlées à des chênes pédonculés, des érables, des frênes enlacés de lierres vigoureux, tandis que, hors de l'enceinte consacrée, les pierrailles ardentes évoquent la Judée. La forêt était, certes, clairsemée, discontinue ; mais elle devait profiter de ce que certains calcaires se désagrègent aisément ou se décomposent en une argile épaisse qui revêt souvent, avec des monceaux d'éboulis très fins, les dernières pentes de sommets très mûris.

L'HABITAT. — Les eaux réapparaissent en sources, fort abondantes souvent. Grâce à elles, la Nera double le débit du Tibre ; « il ne serait pas le Tibre, selon un dicton local, si la Nera ne lui donnait pas à boire ». Les villages ont recherché le voisinage de ces eaux fraîches, mais non leur proximité immédiate, et leur rareté n'explique qu'en partie la concentration de l'habitat. Si l'on vit en gros villages de plus de 1 000 habitants, c'est surtout parce que l'insécurité s'est prolongée jusqu'après 1860 ; il faut songer aussi que les neiges sont épaisses l'hiver et qu'une culture aussi primitive peut être entreprise à deux et trois lieues du bourg. Le groupement est d'autant plus marqué qu'on soigne moins les champs ; la proportion de la population éparse n'est que de 27,8 p. 100 dans les Abruzzes qui réalisent, à cet égard comme pour la culture, une moyenne entre l'Ombrie (53,1) et le Latium (16,5). Dans le choix d'un site on a préféré aux vallées parfois fiévreuses les éperons, les buttes isolées. On n'hésite pas à grimper, pas bien haut cependant : dans l'Alburno, Castelluccio est à 330 mètres au-dessus du Tanagro où les femmes doivent aller puiser ; dans les Abruzzes, soixante-dix localités sont à plus de 1 000 mètres, mais quatorze seulement dépassent 1 300, et la plus élevée, Rocca Calascio, n'est qu'à 1465 [1]. Les villages se confondent souvent avec la roche par leur couleur blanche ou ocre, par l'entassement de leurs masures sous les ruines d'une tour (pl. LX, C ; voir Première partie, pl. XIV, C). Vers 1910, un ouvrier agricole y gagnait annuellement 80 à 90 lires pour faire subsister une

1. Ce bourg, jadis important (201 feux en 1561), n'avait plus que 130 habitants en 1901, 50 en 1931 : sort commun aux villages trop haut perchés.

famille de six enfants et plus. Le niveau de la vie s'est légèrement relevé, ce qui se traduit, en topographie, par une tendance à la descente de l'habitat. Ces régions, si attirantes par leur archaïsme, arriveront peut-être à quelque aisance avec la restauration du tapis végétal, avec une meilleure utilisation des eaux que l'on commence seulement à employer pour l'irrigation et l'électricité.

L'Apennin ombrien. — De Pérouse, on aperçoit déjà un élément étranger au paysage toscan : parmi des ondulations jaunâtres et des olivettes surgissent des coupoles blanches qui surprennent par la simplicité vigoureuse de leurs contours. Cependant ces aspects sont encore exceptionnels. Les collines calcaires de Pérouse se prolongent peut-être par celles que tranche la Nera vers Narni, mais c'est après un vaste ensellement éocène. Le Subasio, comme la muraille crétacée où s'étage la farouche Gubbio sont isolés au milieu d'une autre bande gréso-argileuse où les cultures montent presque jusqu'au faîte assombri de taillis ; ce sont encore les lignes sinueuses de l'Apennin toscan (fig. 69).

Les hauteurs calcaires ne deviennent plus continues qu'à l'Est de cette bande, avec le Nerone, le Catria et la chaîne qui ferme vers le Levant les bassins de Foligno et Terni. Elle est doublée à l'Est par celle des monts de la Sibylle, dont le peuple montre encore la grotte non loin de l'énorme bloc du Vettore (2 478 m.). Cette seconde chaîne domine les Marches par une imposante muraille faillée, excavée par les anciens glaciers ; au-dessus de 1 500 mètres, c'est une suite de parois polies, sans herbe, échancrées par des gorges sinistres, alors que le haut versant occidental a des bois, des champs et des prés, des villages.

Ces rides parallèles sont suivies par des vallées longitudinales. Plusieurs tributaires de l'Adriatique se sont partagé le synclinal de Camerino et de l'industrieuse Fabriano. A l'Ouest du faîte s'allongent les dépressions de Gubbio et Fossato : petits champs, parcourus souvent par des files d'érables mariés à la vigne, blancs villages de rebord, peu d'oliviers sur les pentes rougeâtres. Le centre du massif est percé de quelques conques circulaires, comme le *piano* de Sainte-Scholastique près de Norcia. Il a des guérets, des vignes et des chênes majestueux qui nourrissent des porcs à la chair renommée. Les sources qui irriguent ses vastes prairies semblent venir d'une dépression fermée où l'on cultive jusqu'à 1 300 mètres ; sa verdure repose de l'âpreté des monts Sibyllins, qui conservent de la neige tout l'été sous de violents orages.

Grâce à ces dépressions, à la discontinuité des masses calcaires, de nombreuses routes franchissent sans peine le faîte : 575 mètres au col de Scheggia, emprunté par la *Via Flaminia* ; 740 mètres au pas de Fossato, traversé d'un court tunnel par la ligne de Rome à Ancone ; 816 au pas de Visso. Les combats livrés dans le voisinage, le soin avec lequel les villages se sont fortifiés ou écartés des routes, montrent l'importance de ces passages, plus grande que celle des cols toscans dans l'antiquité, encore appréciable aujourd'hui pour les relations de Rome avec les Marches.

Les Abruzzes. — Cette province est la plus accidentée de la péninsule, la plus riche en petites individualités longtemps isolées. Ici les calcaires arrivent à leur maximum d'extension et d'altitude. Des fractures, dont plusieurs jouent encore (cinq ou six séismes désastreux par siècle), les ont divisés en vastes tables, limitées par de hautes parois quasi verticales, séparées par de profonds fossés que remplissent des dépôts moins consistants. Cette orographie fut retouchée par les glaciers et l'érosion karstique.

Dans la chaîne orientale, la plus haute, le Gran Sasso élève à 2 921 mètres sa pyramide visible de très loin, au-dessus d'un socle aux lignes soutenues, mais assez basses (pl. LIX, B). Ce groupe quasi alpestre se relie au puissant dôme dénudé de la Majella (2 795 m.). Au Sud-Est commence le Molise, région beaucoup plus basse (1 721 m.) grâce à la prédominance des faciès argileux dans le Crétacé et l'Éocène; les villages se juchent sur les buttes de conglomérats ou de calcaires ruiniformes. Ce pays, encore couvert de forêts à la fin du moyen âge, apparaît à peine dans l'histoire; deux monuments seulement sont antérieurs au XIVe siècle.

Le fossé de l'Aterno s'élargit dans le bassin où Aquila (721 m.) naquit en 1240 seulement par la réunion de plusieurs bourgades. Par le couloir assez large qui gagne Rieti et Terni, des communications relativement aisées vont du Tibre à l'Adriatique, en traversant cette conque assez sèche, peu complantée, mais dont la densité dépasse 240 habitants au kilomètre carré. Plus basse de 300 mètres, l'ancienne dépression lacustre de Sulmona semble une verte oasis, au milieu des collines arrondies et jaunâtres d'où jaillissent les sources qui arrosent ses prés bordés de peupliers, ses guérets plantureux au-dessous des vignes, des amandiers, des oliviers (fig. 70). Sulmona a remplacé *Corfinium*, qui fut la capitale de l'Italie soulevée contre Rome. Ici en effet les routes parallèles à l'axe de la chaîne croisent celle qui, remontant la Pescara, se dirige vers le Fucin et Tivoli. Les premières assuraient la domination du royaume de Naples dans les Abruzzes ; depuis la construction des voies ferrées, cette contrée regarde plutôt vers Rome.

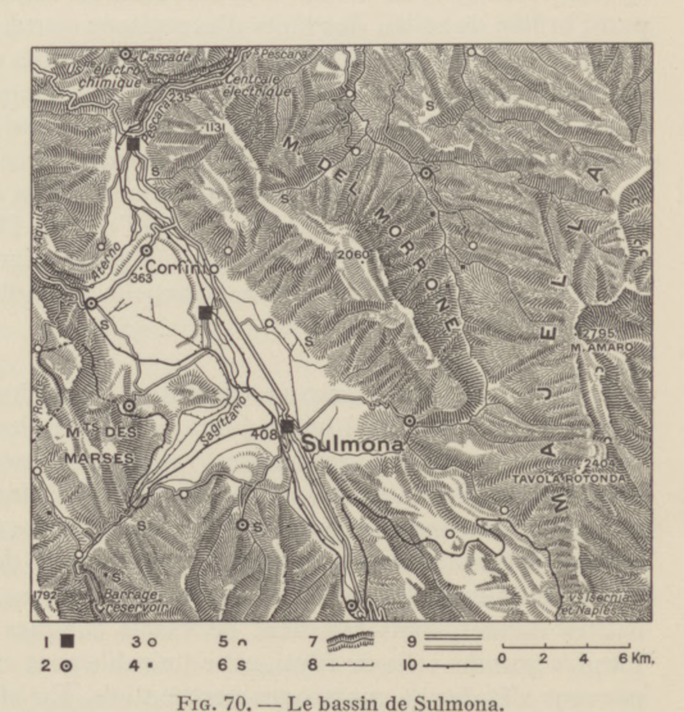


FIG. 70. — Le bassin de Sulmona.

1, Localités comptant plus de 5 000 habitants; 2, de 2 500 à 5 000 habitants ; 3, de 1 000 à 2 500 habitants ; 4, moins de 1 000 habitants. — 5, Grottes. — 6, Sources. — 7, Gorges. — 8, Canaux d'irrigation. — 9, Routes. — 10, Voies ferrées. — Échelle, 1 : 350 000.

A droite de l'Aterno s'étend un immense bloc calcaire, qui culmine dans le Sirente et le Velino (2 488 m.) au-dessus du Fucin. Celui-ci est un poljé, jadis occupé par un lac de 150 kilomètres carrés, dont les oscillations gênaient la culture et répandaient la malaria. En 1876, on l'assécha par un émissaire souterrain. Par ses haies touffues, ses chênes têtards, ses sentiers où l'eau bruit même dans les étés les plus secs, la périphérie ressemblerait aux bocages si les herbages n'étaient remplacés par le maïs, la tomate, la betterave sucrière ; le centre est un polder plus découvert, avec les aspects et l'industrie laitière de la basse Lombardie. Les villages, restés sur le rebord, avaient dès 1901 une densité de population de 173, tandis que la densité, à 10 kilomètres, tombait à 35,6. Cette

prospérité a permis à Avezzano, renversée par le séisme de 1915, de rebâtir une ville saine et cossue. Elle contraste avec la misère du pays Marse, au Sud-Est de l'ancien lac : région de minces crêtes calcaires alternant avec des conques karstiques, de villages élevés, de petites industries domestiques. Les voyageurs se réunissaient naguère en caravanes pour traverser ces solitudes, l'hiver surtout où les pistes disparaissent sous une neige épaisse. Les rivières ont creusé des canyons sous des surfaces nivelées très reconnaissables. Au Sud des cluses formidables du Sangro, les calcaires se redressent à 2 247 mètres dans la Meta ; d'une paroi brûlée de soleil, des filets d'eau glacée sourdent par centaines pour s'unir dans le Volturne. Les alentours furent longtemps un pays solitaire, un refuge ; aujourd'hui encore, c'est l'asile de l'ours, du chamois, de hêtres majestueux et d'une flore que protège la constitution d'un parc national. Il commence à s'animer avec le tourisme et l'utilisation de ses énormes forces hydrauliques. Fait curieux : de même que dans plusieurs autres régions élevées de l'Apennin, la dépopulation est très localisée ; elle n'excède 1 p. 100 depuis 1871 que dans une seule commune des Abruzzes. Il faut supposer, malgré l'émigration, un tenace attachement à cette nature ingrate, une exceptionnelle fécondité dans cette population qui rappelle les bergers d'Arcadie.

Latium et Sud-Est de l'Ombrie. — Les chaînes calcaires de ces régions, depuis Terni jusqu'au Liri, se juxtaposent à celles des Abruzzes : mêmes rides orientées au Sud-Est, comme les vallées encaissées qui rejoignent la Nera et l'Aniene. Au Nord de celui-ci, les monts de la Sabine n'atteignent que 1 368 mètres ; mais les Simbruini vont à 2 156, flanqués des monts des Erniques. Les sommets sont fréquemment des dômes, parfois aussi des blocs tabulaires, avec çà et là les dentelures des dolomies. Beaucoup d'avens, de rivières souterraines, de petites dolines, mais rarement de vastes conques comme celles des Abruzzes. La plus grande, celle de Rieti, est admirablement cultivée, mais ses lacs gracieux peuvent s'étaler en marécages pestilentiels. En effet, les eaux du Velino sont retenues à l'aval par un seuil de calcaire dur, surélevé par des travertins d'une blancheur éblouissante ; d'où la cascade des Marbres, aujourd'hui détournée pour mieux actionner les dynamos qui font de Terni le Creusot de l'Italie [1]. Largement utilisés pour les monuments de Rome, les travertins se déposent dans quantité de sources et de rivières : ainsi, sous les cascades de Tivoli, voisines des majestueux cyprès de la Villa d'Este. De ces hauteurs sèches jaillissent presque toutes les eaux limpides et copieuses que les aqueducs conduisent vers les fontaines romaines.

Du Janicule, quand ces montagnes d'un blanc cendré se profilent par-delà le vide de la Campagne, leur nudité austère semble leur seule beauté ; on ne comprend guère qu'Horace et tant de riches Romains y aient placé leurs villas. Mais elles ont souvent des lignes élégantes, et l'ampleur de leurs panoramas, la puissance de leurs contours méritent mieux que le mot de Renan : « la Suisse, en in-18 ». A l'Est de la « Sabine de l'huile » (le rebord planté d'oliviers, qui se raréfient dès 500 m.), l'intérieur offre des crêtes dénudées, des maquis bas de rouvre, de charme et de noisetier, mais aussi des châtaigneraies et de véritables forêts. Au sortir des gorges que dominent les couvents bénédictins, l'Aniene entre

1. Ses centrales donnent 200 000 kilowatts. On travaille au tunnel, long de 44 kilomètres, qui conduira la Nera au lac de Piediluco pour créer l'une des plus fortes centrales de l'Europe. Terni a aussi de grandes manufactures de laine.

dans le fécond bassin de Subiaco. Sur les rocs de ses versants boisés s'agrippent des villages, isolés dans les airs comme des nids d'aigles, et ces oppida fantastiques se retrouvent dans tout l'Apennin latin où tant de bourgs s'appellent *Poggio, Colle, Rocca, Castello* (pl. LXI ; voir Première partie, pl. XIV, C, et fig. 9, p. 51). On se demande de quoi leurs habitants peuvent vivre. Des champs de blé, de maïs, de légumes sont minutieusement soignés par de petits métayers. Mais ces ressources ne suffisent pas; la plupart conduisent leur troupeau dans la Campagne Romaine ou vont s'y louer. Leurs gains et leur frugalité expliquent la densité surprenante de la Sabine (71 hab. au kilomètre carré en 1911), qui atteint son maximum (121) entre 200 et 600 mètres, tandis que la vallée voisine du Tibre arrive seulement à 65, 5. Ces montagnards sont plus robustes que les gens de la plaine, déprimés par les fièvres et le régime des latifundia; pour louer cette belle race, on a prétendu qu'elle est en possession de fournir la plupart de leurs modèles aux peintres, de ses dignitaires à la Curie romaine.

Campanie et Lucanie. — Après la trouée du Volturne, les masses calcaires continuent à porter les sommets ; mais ceux-ci ne s'alignent plus en chaînes parallèles, tout au plus comme les grains d'un collier assez lâche. Ils suivent le littoral tyrrhénien, tandis qu'à l'Est règne la série gréso-argileuse ; on peut ainsi distinguer l'Apennin calcaire, l'Apennin tertiaire, quoique les roches de l'un réapparaissent parfois dans l'autre.

L'Ouest. — De la rigidité du calcaire, il résulte que le premier fut plissé non pas en longs et multiples anticlinaux comme le second, mais en plis courts, en dômes : première cause de discontinuité. En outre, il fut morcelé par des fossés tectoniques, où subsistent de vastes dépôts pliocènes. Quand l'ensemble de l'Apennin fut surexhaussé, il se créa de nombreuses dépressions lacustres : tel le Val de Diano dont les cultures attentives, les eaux murmurantes contrastent avec la totale nudité des parois. A cette complexité répond celle de l'hydrographie. De chaque dôme rayonnent de petites rivières, alimentées par des sources vauclusiennes ; mais les obstacles qu'elles rencontrent ensuite les obligent à maints détours, multipliés par les captures. Le partage des eaux se trouve reporté bien à l'Est des principaux massifs, souvent parmi des collines tertiaires plus basses de 800 à 1 000 mètres. On y circule très aisément ; mais, juste avant de déboucher en plaine, les rivières traversent les calcaires par des défilés, dont le plus difficile n'est pas celui des Fourches Caudines (entre Naples et Bénévent).

Les formes d'ensemble ont généralement une puissante simplicité : lente descente des épaisses assises calcaires jusqu'aux parois terminales ; sommets en coupoles, parfois semblables à la courbe surbaissée du Panthéon romain, parfois trouées par un effondrement. Cependant leur aspect varie selon la roche. Le Trias moyen, souvent mêlé de schistes, forme en Basilicate beaucoup de dômes élevés et boisés. Les dolomies du Trias supérieur se découpent en rocs étranges qui surplombent de grands éboulis. Plus répandus, les calcaires crétacés, souvent joints à ceux de l'Éocène, sont l'ossature de tout le Midi par leurs immenses tables peu ondulées qui, sur leur bord, se divisent en gigantesques monolithes.

Ils constituent le massif le plus élevé de la Campanie, le Matese dont l'altitude (2 050 m.) sera rarement égalée plus au Sud ; il a conservé des forêts autour de ses cuvettes karstiques que cultive une population assez dense. Puis, à la lisière de la plaine, une série de collines isolées montent rapidement jusqu'à près

de 1 500 m., parfois nues, parfois couvertes de taillis de chênes, de hêtres, d'arbres de Judée (pl. L, A). Vers l'Est, elles confinent aux bassins pliocènes de Bénévent et d'Avellino, enrichis vers le Sud par des tufs volcaniques. Pays assez accidentés, trop séismiques, mais bons pays où les champs de blé et de maïs sont plantés de vignes et d'oliviers, au-dessous des châtaigneraies et de vastes fourrés de noisetiers renommés. La densité de la population atteint 204 de 400 à 600 mètres, alors qu'elle descend à 87 au-dessous de 100 mètres. Elle est due aussi aux routes de l'Adriatique, qui se faufilent entre les collines calcaires et qui, au delà, doivent s'élever sur les crêtes du Tertiaire où il leur faut éviter les vallées ébouleuses. Le rôle éminent de Bénévent au moyen âge vient, non seulement de ce qu'ici le système montagneux se resserre, mais de ce que son *oppidum* commande une convergence de vallées à travers les calcaires, de faîtes routiers sur les argiles que les voies ferrées escaladent par d'extraordinaires lacets.

Une grande barre calcaire va de Capri jusqu'au Nord de Potenza. Nous étudierons sa partie occidentale avec la région napolitaine dont elle partage la vie ; d'ailleurs deux fossés tectoniques la séparent de son prolongement, le pays Irpinien (1809 m.), qui contraste avec elle par ses forêts, l'isolement et la misère de ses habitants qui émigrent en masse. Heureusement ces hautes terres sont interrompues par quelques trouées, comme l'ample vallée irriguée du haut Sele. Celle-ci est huit fois plus dense que la plaine basse, où des landes d'asphodèles ont remplacé les roses de Paestum près des temples grecs, comme une bourgade sordide porte le nom de la colonie de Sybaris, ruinée par les fièvres et les Sarrasins. Au Levant se dresse le blanc rempart de l'Alburno, couronné de neiges persistantes ; plus loin, des coupoles telles que le Sirino s'isolent au milieu de dépressions gréso-schisteuses. Puis la route de Calabre, achevée par Murat, grimpe dans l'un des massifs les plus sauvages de la Méditerranée : des sommets dolomitiques, plus lumineux encore que ceux de la Campanie, tantôt sillonnés par des avalanches de pierrailles, tantôt couverts d'énormes hêtres que ne menace pas le bûcheron ; des *piani* herbeux, éventrés par des cluses inaccessibles. Le Raganello s'est creusé un abîme de 800 mètres presque à pic, à l'Est du Pollino (2 271 m.) dont la falaise dentelée domine la plaine du Crati. L'Apennin calcaire se relie à la Chaîne Côtière de Calabre, mais avec les différences les plus sensibles dans la topographie et la végétation (fig. 72).

Le littoral tyrrhénien est ici très régularisé, mais d'une rare beauté. Le Cilento présente ses douces collines éocènes aux contours sinueux, son épais maquis de lentisques et de genêts, de hautes bruyères sous des bouquets d'yeuses et de chênes-lièges ; sa terre d'un brun rouge est assez fertile et jonchée de hameaux ; quelques bastions calcaires tombent sur une côte échancrée de menues marines solitaires ; partout des oliviers vigoureux se penchent sur le bleu intense de la mer. Comme souvent en Lucanie, on pense à la Provence, mais à une Provence plus fruste et moins peuplée. Au delà de Sapri, dans les calcaires triasiques, une étroite terrasse littorale s'arrête à des falaises rouges ; les vallons des torrents laissent entrevoir d'étranges montagnes déchiquetées dont la blanche nudité contraste avec les teintes sombres du Cilento ; des romarins, des oliviers grimpent vers des villages perchés à 300 ou 400 mètres, sur des rocs où l'on pouvait défier les corsaires. Le long de ce littoral ignoré, jadis jalonné par les colonies des villes grecques de la côte ionienne, tout parle encore d'un passé de ruines et de misères ; mais il annonce l'originalité, la grandeur barbare des monts Lucaniens.



Phot. Alinari.

LA SABINE.

Vallée de Subiaco. La ville s'étage à droite, au second plan. A gauche, au premier plan, les couvents bénédictins ; au fond, une crête surmontée de nombreux oppida.



Phot. M. Gignoux.

A. — LE BASSIN DE COSENZA.

Peuplement dense, assez dispersé. Au fond, la Chaîne Côtière.



Phot. J. Sion.

B. — SCYLLA.

Près du roc légendaire, la « marine » ; terrasses et beaux arbres de la Riviera Calabraise.



Phot. M. Gignoux.

C. — BASSIN DU CRATI, PRÈS DE CASTROVILLARI.

Couches tertiaires profondément ravinées. Au fond, massifs calcaires de Lucanie.



Phot. M. Gignoux.

D. — VERS CATANZARO.

Grandes châtaigneraies ; village de Santa Maria.

L'Est. — A l'Est des massifs calcaires, la série gréso-argileuse domine, avec ses alternances constantes, ses funestes argiles écaillées, ses bancs de grès où s'encaissent les rivières ; la seule différence avec l'Apennin bolonais est dans le développement des calcaires nummulitiques et la rareté des serpentines. Il en résulte une topographie peu élevée, mais enchevêtrée et chaotique. Les vallées, profondes, désertes, découpent les surfaces anciennes en crêtes assez minces où se réfugie l'habitat. Aussi, à l'Est de la Campanie, la zone inférieure à 600 mètres a-t-elle une densité de 48, contre 182 entre 800 et 1 000 mètres. Celle-ci renferme en effet presque tous les villages, qui se résignent à ne voir l'eau que de loin. L'une des rares cités, Potenza, est à 823 mètres, sur un tertre isolé, et sa gare, à 671 mètres. Les routes sont obligées de suivre les crêtes dans leurs zigzags fantastiques ; deux bourgs qui semblent se toucher peuvent être distants de plus de 40 kilomètres.

C'est l'une des régions les plus éprouvées par le climat (sécheresses de printemps, scirocco), par les frane (sur les 125 communes de Basilicate, 89 sont menacées ou endommagées par ces glissements) et aussi par les séismes. Ceux de 1841-1857 firent périr 12 000 personnes dans cette province, nécessitèrent 5 000 amputations en un an rien qu'à Potenza ; celui de 1930 a dévasté tout le pays d'Ariano à Melfi (fig. 71). Les hommes de la pierre taillée virent les dernières éruptions du Vulture (1 330 m.). La culture prospère sur les alluvions des anciens lacs où il arrêta les rivières, et surtout sur les pentes de son cône aplati : en bas, des vignes, puis des olivettes et des châtaigneraies touffues. Melfi a profité de cette richesse et fut longtemps la clef de l'Apulie.

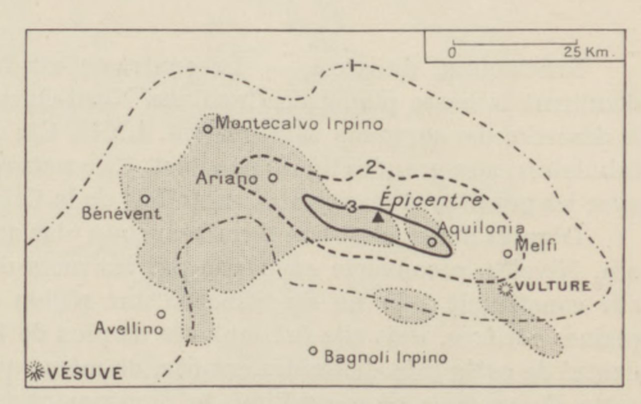


Fig. 71. — Le séisme du pays Irpinien (23 juillet 1930).

La courbe 1 enferme les régions où les constructions furent lézardées ; la courbe 2, celle des secousses « désastreuses » ; la courbe 3, celle de destruction totale. Il y eut 10 000 maisons détruites, 1 500 morts, 10 000 blessés. La partie grisée représente les collines pliocènes où se trouvent la plupart des localités dévastées. — Échelle, 1 : 1 560 000.

Mais cette verdure ne fait que mieux ressortir la navrante pauvreté de la région tertiaire et sa monotonie dans la laideur. Sur ces pentes ravinées d'un jaune sale, la densité ne dépasse guère 50 habitants au kilomètre carré à l'Est du Vulture ; elle se réduirait à 7 sur certains districts argileux. La population est six fois plus considérable qu'au xiiie siècle, sans qu'elle ait amélioré ses cultures. Elle a défriché les bois, très vastes encore il y a deux siècles, mais en aggravant l'instabilité du sol, et la terre épuisée semble se refuser à l'homme. Les rivières obstruées par les éboulements, les multiples sources qui s'écoulent mal répandent la malaria jusqu'à plus de 800 mètres. C'est l'une des raisons pour lesquelles s'établissent sur les hauteurs les gros villages caractéristiques de la Basilicate, qui comptait en 1911 seulement 10,8 p. 100 de population éparse ; progrès sensible déjà sur 1881 où cette proportion n'était que de 6,8 (pl. LX, D). Une récente enquête officielle a montré que, si la nourriture s'est améliorée, les pires habitations de l'Italie se rencontrent ici. Autour de Potenza, la plupart des familles rurales s'entassent dans une pièce unique, très exiguë, sans aucune

fenêtre dans les murs de pierres sèches ; au centre, un foyer sans cheminée qui remplit de fumée cette tanière. Si l'on voit une maison mieux construite, isolée au milieu de son domaine, elle appartient d'ordinaire à un paysan retour d'Amérique. Vers 1900, New York comptait plus de gens de Basilicate que ses deux villes les plus populeuses ; de 1869 à 1911, cette province perdit ainsi plus du quart de sa population. Beaucoup partent encore vers les cités des Pouilles et surtout vers Naples. Sans doute, cette population a conservé une très forte natalité ; mais elle est décimée par la mortalité infantile, affaiblie par la malaria (bien que celle-ci diminue), ignorante. Un immense effort sera nécessaire pour l'arracher à la misère, en exploitant ce qui en vaut la peine dans cette nature ingrate[1].

IV. — LA CALABRE

STRUCTURE, ÉROSION. — Le contraste est frappant entre les reliefs qui dominent la basse plaine du Crati. Au Nord-Ouest, les blancs escarpements et le désordre des sommets calcaires (pl. LXII, C) ; au Sud, des massifs sombres, tabulaires, aux grandes lignes paisibles. Une nature nouvelle commence en effet avec les granites et les schistes cristallins de la Calabre (fig. 72).

D'après Suess, c'est une terre beaucoup plus ancienne que le reste de l'Apennin. Nivelée, recouverte en partie par les mers du Secondaire et de l'Éogène, elle constituait à la fin du Pliocène une région de collines, bordée de larges plaines côtières. Puis elle fut soulevée de plus de 1 000 mètres. Le versant occidental de cette ride s'effondra ensuite, de même que le Nord de la Sicile ; de là, cette dissymétrie d'aujourd'hui, le plongement rapide de la côte occidentale formée d'Archéen, tandis que descend bien plus doucement le flanc oriental où se succèdent les diverses couches tertiaires. Ainsi s'expliqueraient aussi ces curieuses terrasses étagées de la côte tyrrhénienne, très apparentes surtout au Sud où les *piani* si fréquents de 20 à 1 350 mètres sont séparés par des pentes très raides : ce seraient des gradins de failles. Cette conception n'est pas acceptée par plusieurs géologues italiens. Pour eux, les piani sont des plates-formes d'abrasion marine, dont chacune correspond à un arrêt du soulèvement quaternaire. Sans nier les obscurités qui subsistent, on fera remarquer, après M. Gignoux, que l'érosion marine expliquerait difficilement la hauteur (plus de 600 m. parfois) des talus qui séparent les gradins, et nullement leur allure rectiligne sur une pareille longueur ; ils ressemblent aux abrupts de failles les plus typiques.

Les régions les plus exposées aux tremblements de terre correspondent à des zones d'effondrement (Crati, Mesima, Gioia, Aspromonte). Celui de 1783 rasa jusqu'au sol 181 des 390 localités de la Calabre ultérieure ; il fit périr 28 706 personnes sous les ruines, 1 444 par un raz de marée, 18 876 par les épidémies car il créa de vastes marais. Les séismes étaient d'autant plus meurtriers « qu'on croirait les maisons destinées à se transformer en sépulcres ». On trouve encore souvent des murs fragiles, en blocs informes joints avec de la boue sous un toit trop lourd, des maisons serrées et trop élevées, surtout dans les acropoles qui sont particulièrement éprouvées. Pourtant, dès la fin du XVIIIe siècle, le gouvernement imposa, sans toujours réussir, un type de maisons basses, de larges rues se croisant à angle droit ; c'est celui des quartiers récemment rebâtis.

1. On achève la construction d'aqueducs, dérivés surtout de l'Agri et du Basento, d'une longueur totale de 656 kilomètres en Basilicate.

Les dislocations ont divisé le vieux pays en massifs anciens, séparés par de profonds fossés remplis de Pliocène. Partout la topographie très évoluée des



Fig. 72. — La Calabre. — Échelle, 1 : 1 500 000.

1, Cultures d'agrumes. — 2, Vignobles. — 3, Olivettes. — 4, Châtaigneraies. — 5, Réservoirs hydro-électriques. — 6, Voies ferrées. — 7, Lignes d'autobus. — 8, Localités comptant plus de 50 000 habitants ; 9, de 20 000 à 50 000 habitants ; 10, de 10 000 à 20 000 habitants ; 11, de 5 000 à 10 000 habitants ; 12, autres localités. — 13, Villages d'origine albanaise. — 14, Villages d'origine grecque. — Les noms entre parenthèses désignent des colonies helléniques. — Abréviation : *F. b.*, *ferry boat* traversant le détroit de Messine.

premiers s'oppose à la jeunesse du modelé sur leurs versants et souvent dans les dépressions. Fischer compare ceux-là au Harz, mais c'est un Harz qui, d'un jet, s'élève de la mer jusqu'à plus de 1 500 mètres.

L'érosion prend une force redoutable sur ces pentes très raides, d'autant plus que les variations de température désagrègent rapidement les roches livrées

à de violentes averses. Les éboulements et glissements ont détruit nombre de villages. Les courtes rivières côtières, les *fiumare*, naissent entre des murailles hautes parfois de 500 mètres ; dès leur entrée en plaine, elles construisent d'énormes cônes de déblais, puis des grèves caillouteuses, larges de 1 et 2 kilomètres ; çà et là quelques tamaris, des lauriers-roses au milieu desquels zigzaguent de minces filets d'eau appauvris par les arrosages. Leur lit surélevé domine les cultures ; un torrent coule à 10 mètres au-dessus d'un faubourg de Reggio. Les crues, dévalant en quelques instants, couvrent les champs de graviers stériles et laissent des multitudes de flaques à moustiques (pl. LVIII, D). Les paysans ne se défendent qu'isolément, par de faibles digues, contre ce fléau que le déboisement accrut depuis un siècle.

Les massifs anciens. — De la Sicile, au relief si chaotique, l'Aspromonte surprend par la simplicité de ses lignes et cette prédominance des horizontales qui caractérise la Calabre. Ses terrasses, incisées pai les fiumare, s'élèvent vers des plateaux hauts de 1 000 à 1 200 mètres, au-dessus desquels les mamelons les plus élevés ne font qu'une faible saillie (1 958 m.) (pl. LVIII, C). Un mince seuil déprimé le relie à la Serra; la dépression du Mesima le sépare du plateau du Vaticano. Après l'isthme de Catanzaro, le vieux pays occupe toute la largeur de la péninsule; puis il est divisé par le bassin du Crati. A l'Est, c'est la Sila, épais bloc granitique qui descend vers Sybaris par des pentes douces, découpées en menus champs. A l'Ouest, c'est l'étroite échine de la Chaîne Côtière, la partie la moins étudiée du relief italien : promontoires escarpés, crêtes assez âpres sous le manteau des châtaigneraies. Elle a conservé jusque sur le faîte des témoins de grès miocènes, de calcaires triasiques qui interrompent son profil régulier par des pyramides abruptes.

Ces hauteurs se ressemblent par la conservation des surfaces anciennes. Leur centre présente une topographie analogue à celle du Lozère : grands plateaux ondulés, les *campi*, surmontés par de larges dômes ; vallées évasées que parcourent des rivières lentes parmi les aulnes ; arènes parfois trop humiques, dont l'épaisseur (plus de 10 m.) prouve l'ancienneté du modelé. Au-dessus du maquis toujours vert qui s'arrête vers 700 à 800 mètres, subsistent des témoins de la forêt de chênes, souvent remplacés sur les versants par de vigoureux châtaigniers (pl. LXII, D). Au delà de 1 050 mètres à l'Ouest, de 1 200 sur le versant oriental moins pluvieux, commence le règne du hêtre ; mais, contrairement à ce qui se passe dans le reste de l'Apennin, celui-ci s'associe à des conifères spontanés. Il y a près de Serra San Bruno de sombres sapinières et, dans la Sila, de vastes futaies de pins laricio. Malheureusement, sur ses lisières, la forêt a cédé la place à d'immenses landes. Il n'est pas rare qu'après écobuage on cultive la terre pendant dix ou quinze ans, puis qu'on l'abandonne, épuisée, aux bruyères, aux genêts, aux fougères. Les agronomes locaux affirment que le sol est excellent sur les campi, mais que le paysan en tire parti fort mal ; aussi doit-il déplacer ses champs les plus médiocres, envahir bois et communaux. De là, l'étendue des landes où les bergers conduisent l'été les troupeaux de moutons et de petites chèvres, tandis qu'en hiver la montagne reste quasi déserte sous la neige : au-dessus de 800 mètres les villages deviennent rares, un seul atteint 1 050 mètres, et les cultures cessent à 1 200.

Les dépressions intérieures. — Bien plus chauds et moins pluvieux, les fossés pliocènes ont une physionomie toute différente dans sa tonalité jaunâtre.

Leur centre, raviné par les torrents, est évité par les villages, qui se serrent à leur lisière. Ce rebord moins disséqué offre en effet des plans, qui communiquent aisément ; on y est abrité contre le vent ; les bourgades peuvent irriguer et combiner les ressources de la montagne avec celles de la dépression. Aussi leur alignement indique-t-il souvent la limite supérieure du Pliocène avec autant de netteté qu'une carte géologique. Malheureusement, il coïncide avec des failles, de telle sorte que la zone la plus dense est aussi la plus séismique.

Tel apparaît le bassin du Mesima, vu de Monteleone (fig. 73). Vers Gioia, il se continue par une plaine quaternaire couverte par l'une des plus belles olivettes de l'Italie : l'olivier, d'ordinaire si contourné et noueux, s'élance à 8 ou 10 mètres en troncs multiples, réguliers, d'un port aisé et sûr. Vers Catanzaro, un détroit pliocène coupait la péninsule ; ses alluvions, où le faîte de partage ne dépasse pas 250 mètres, s'étendent à perte de vue, dominées par le gigantesque monolithe de Tiriolo, par les localités du rebord : Nicastro, plusieurs fois détruite par les torrents, Catanzaro, qui resserre entre de sauvages ravins ses hautes maisons sombres. L'ancien golfe du Crati a laissé des argiles et des sables, assez peu ravinés. De la gracieuse Cosenza, on découvre un aimable paysage : des champs de blé, parsemés d'une quantité de mûriers et de figuiers ; de grasses prairies à l'ombre des pommiers, des peupliers et des grands sycomores ; cette verdure, qui fait songer à la Vendée, se continue sur les versants archéens jusqu'aux châtaigneraies et aux genêts (pl. LXII, A). En aval, le fleuve coule entre des collines arrondies et plus nues ; son large lit est bordé d'oseraies, de champs non plantés, de pâtis de plus en plus vastes et désolés. Les gares sont à 10, 15 et jusqu'à 25 kilomètres de leurs villages : quelques tristes eucalyptus indiquent une raison de cet éloignement. Celle qui porte le nom de Sybaris serait dans un désert sans les logis pour les employés de la voie et de la bonification projetée. Tout autour, des tamaris, des roselières où pullulent les moustiques, des ruines de fermes à buffles ; l'opulente colonie grecque est ensevelie dans ce bourbier lugubre.



Fig. 73. — Les terrasses du Mesima (Calabre).

1, Localités comptant plus de 3 000 habitants ; 2, de 1 500 à 3 000 habitants ; 3, de 500 à 1 500 habitants ; 4, moins de 500 habitants. — 5, Routes. — 6, Limite du Pliocène (au Nord-Ouest) et de l'Archéen (au Sud-Est). — Abréviation : Pno, Piano. — Échelle, 1 : 300 000.

Le versant ionien. — Il est constitué presque entièrement par le Pliocène, sauf quelques pitons d'une hardiesse inattendue dans ce moutonnement de basses collines sans caractère (pl. LVII, B). La saison sèche, plus longue que sur le versant tyrrhénien, donne une impression d'aridité africaine. La voie ferrée, souvent bordée de gros opuntias, longe des mamelons chauves, piquetés d'oliviers

de loin en loin, et court au milieu de steppes rousses, ensemencées çà et là, plus souvent livrées aux troupeaux faméliques. L'aspect primitif de la culture vient en partie de ce que cette zone subit un régime foncier analogue à celui de la Sicile intérieure. La mer est déserte comme la terre. Moins articulée encore que le littoral occidental, la côte, fauve ou blanchâtre, n'a devant elle que le vide de la mer Ionienne. C'est l'une des régions les plus désolées par la malaria ; de juin à novembre, il n'y restait naguère que les douaniers et les employés des gares. Cependant le chemin de fer a fait redescendre une partie de la population qui s'était réfugiée sur les hauteurs [1] : d'où cette double rangée de centres, les uns en oppida, les autres dénommés *marina*, que l'on observe depuis Catanzaro jusqu'à la pointe de la péninsule. Rares sont ceux auxquels les cultures arbustives ou la navigation valent quelque aisance, comme Cotrone qui progresse grâce à ses fabriques et à son port.

Cependant, sur ce littoral comme sur celui de la Basilicate, s'échelonnèrent de puissantes colonies grecques. La misère présente a fait douter de leur richesse. Mais celle-ci s'expliquait par l'organisation des eaux, par la culture de ce Pliocène identique à celui qui donne les moissons siciliennes, et surtout par le commerce. Ces colonies avaient sur les côtes opposées de la Calabre des comptoirs dont le charroi traversait les isthmes ; ainsi les navires évitaient le détroit que gardaient jalousement Messine, Reggio, et que les voiliers craignent encore pour ses tourbillons (Charybde et Scylla).

La Riviera. — A l'Ouest du cap Spartivento commencent les belles cultures, dites « de Riviera ». Elles se développent surtout près de Reggio, détruite par les séismes de 1783, de 1908, et qui s'est reconstituée par des alignements interminables de blocs à l'américaine. Elles continuent sporadiquement vers Scylla et Pizzo. La Chaîne Côtière leur laisse moins de place, et le pays est bien plus pauvre ; mais Paola a une multitude de petits champs soignés comme des jardins, plantés de figuiers ; Diamante est entourée de cédratiers, quoique ceux-ci aient déjà besoin de protection l'hiver. La zone de culture intensive, de propriété morcelée [2], correspond aux méplats inférieurs ; elle s'étend sur les versants si raides par des terrasses bien construites ; mais c'est récemment qu'elle a pris possession des plaines où sévit encore la malaria. On la voit débuter dans les anses par des légumes, puis elle s'enracine par des plantations. Sur les méplats, où s'ouvrent à l'improviste des gorges profondes, les champs sont ponctués de force figuiers, amandiers, mûriers, oliviers, vignes souvent menées en treilles qui font comme un escalier de verdure. Partout où l'on peut arroser, on met les orangers, les citronniers, les néfliers et, près de Reggio, la précieuse bergamotte ; les agrumes sont ainsi plantés au bord des torrents, derrière des levées de pierres qui ne les protègent pas assez. Tout un aménagement hydraulique s'impose pour obtenir plus d'espace et de sécurité ; mais déjà la culture entretient une densité hors de proportion avec les déserts de la Sila, du bas Crati, du Marchesato. La côte n'est pas très hospitalière aux navires : falaises hautes parfois de 500 mètres, comme dans la masse imposante du Vaticano ; vastes golfes n'offrant que des plages peu

1. De 1871 à 1921, la zone côtière à l'Est de l'Aspromonte a augmenté de 243 p. 100. Un cas typique est celui de Locres, dont les réfugiés fondèrent au IXe siècle Gerace Superiore sur un méplat abrupt, couronné par une forteresse byzantine. Pour échapper aux séismes et profiter de la voie ferrée, naquit Gerace Marina. Celle-ci a passé de 498 habitants en 1861 à 7 462 en 1931 ; le bourg d'en haut, de 4 953 à 5 199 seulement.

2. Pour travailler 10 hectares, il faut 56 ouvriers dans les jardins de bergamottes, 13 dans les vignobles ; 5 suffisent dans les olivettes, les latifundia de l'Est.

sûres. On tire les barques sur le sable, en attendant de les charger d'huile et de fruits dorés, produits principaux de la Calabre (pl. LXII, B). La population est attirée sur le littoral bien moins par la mer que par la fécondité d'un sol facile à irriguer [1].

La population. — On a vu la variété des paysages. Vers le roc « où aboie Scylla », des vignes plantureuses, des bosquets d'orangers, de hauts agaves et la silhouette africaine de quelques palmiers. Dès 400 à 500 mètres, les fleurs de France, violettes, pervenches, les buissons d'aubépines parmi les genêts et les fougères. Au cœur des massifs, les hêtraies et les sapinières, ruisselantes sous les brouillards qui s'attardent jusqu'à l'été. On dirait que Sorrente voisine avec les Vosges. Par ses grands plans superposés, ses lignes calmes et sévères, le relief a une puissance sobre qu'on ne retrouve nulle part en Italie. Pourtant l'extrémité de la péninsule n'est guère visitée, à cause de sa réputation d'inconfort et de pauvreté.

Cette réputation reste justifiée dans l'ensemble, malgré des efforts déjà fructueux. Même sur la Riviera, les magasins des villes révèlent qu'on vit bien chichement. La densité dépasse la moyenne du royaume sur cette côte, plus encore sur certains rebords des bassins pliocènes ; elle atteint 200 dans l'amphithéâtre de Cosenza, sans compter cette ville. Mais les ressources ne suffisent pas, surtout depuis la disparition des industries locales. Au XIIIe siècle, celle de la soie était florissante, plus que dans le reste du Midi. En 1860, chaque famille tissait du drap et de la toile ; des manufactures se créaient pour occuper la surabondance de main-d'œuvre. Les mines de fer et de plomb alimentaient la métallurgie dans les forêts. Aujourd'hui, les fabriques sont rares et minimes, bien que la province ait toujours beaucoup de mûriers. L'intérieur est réduit à un petit nombre de cultures et, si l'une vient à manquer, c'est la misère. Du terroir d'Africo, la moitié porte des bois à difficiles exploiter, quatre dixièmes des pâtis à chèvres, un dixième des champs, dont beaucoup donnent seulement un an sur deux ; en 1929, des malheureux ont dû se nourrir de glands et d'orties cuites ; les autres ne mangent guère que du pain noir, du fromage, des fruits. Certes, ces flancs orientaux de l'Aspromonte sont particulièrement déshérités ; mais, ailleurs aussi, que de taudis où la famille s'entasse avec les bêtes, de huttes sordides dans les champs qu'on va cultiver à des lieues du bourg. Quoi d'étonnant, si l'émigration a fait partir 880 000 habitants en quarante ans vers les États-Unis et l'Argentine ? Aujourd'hui encore, les jeunes gens énergiques ne rêvent qu'à s'établir dans les autres provinces, où pullulent les fonctionnaires calabrais. Pour secourir ces régions longtemps négligées, le gouvernement presse les travaux des établissements hydro-électriques de la Sila : les réservoirs contiendront plus de 170 millions de mètres cubes et fourniront par an 700 à 800 millions de kilowatts-heure, dans toute la province, jusqu'à Salerne et dans les Pouilles. De cette entreprise grandiose on attend l'éveil de l'industrie et de la vie moderne. On compte sur la « bonification intégrale » pour restaurer la montagne et vaincre la malaria. Souhaitons-le pour ces populations, rudes et sombres comme leurs montagnes, mais sympathiques par leur énergie et leurs vertus d'un autre temps [2].

1. La province n'a que 1 341 barques de pêche, montées par 4 497 pêcheurs (1930), pour 800 kilomètres de côtes.

2. Les vides laissés longtemps dans la population du Midi expliquent les « îles ethniques » assez nombreuses. Le Sud de la péninsule attira des Grecs sous les Byzantins, des Albanais chassés par les Turcs. Le grec, en 1911, était parlé par 2 000 familles dans la province de Reggio, où beaucoup de mots helléniques sont d'usage courant de même que dans la péninsule d'Otrante ; l'albanais, par 2 300 familles en Basilicate, 12 800 en Calabre.

BIBLIOGRAPHIE

Apennin septentrional et central. — F. Sacco, L'Appennino settentrionale (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, X, 1891, p. 730-956 ; XI, 1892, p. 425-614 ; XVIII, 1899, p. 354-420). — P. Rusconi, Le pays des montagnes de Pistoie (*Science sociale*, XXVI, fasc. 84, 1911). — M. Zucchini, G. Pontecorvo, *Le condizioni dell'Economia rurale nell'Appennino Toscano*, Florence, 1932. — *Lo spopolamento montano in Italia*, VI, *L'Appennino Emiliano-Tosco-Romagnolo*, Milan, 1934. — A. Carpinelli, *Il Montefeltro*, Florence, 1906. — K. Hassert, Die Abruzzen (*Geogr. Zeitschrift*, III, 1897, p. 1-14). — F. Sacco, Gli Abruzzi (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XXVI, 1907, p. 377-460) ; Il Molise (*Ibid.*, XXVII, 1908, p. 491-538). — E. Furrer, *Die Abruzzen*, Fribourg, 1931. — G. Jaia, Escursioni nei Sibillini (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, VI, 1905, p. 444-464). — M. Besnier, La conque de Sulmona (*Annales de Géogr.*, XIII, 1904, p. 348-360). — R. Almagià, La Marsica (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, XI, 1910, p. 313-335, 470-480) ; Alcuni fenomeni carsici nell'Abruzzo aquilano (*Ibid.*, p. 937-954) ;... Morphologie des Zentral-Apennin (*Geogr. Zeitschrift*, XVIII, 1912, p. 255-269) ; La terza escursione geografica inter-universitaria in Abruzzo (*Riv. Geogr. Italiana*, XXXV, 1928, p. 117-126) ;... diminuzione della popolazione in alcune parti dell'Abruzzo (*XI Congresso Geogr. Italiano*, 1930). — A. Rühl, Studien in den Kalkmassiven des Apennin (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1911, p. 67-102). — M. Gignoux, Les Alpes Apuanes et le Gran Sasso d'Italia (*Annuaire de la Soc. des Touristes du Dauphiné*, XXXIX, 1913, p. 171-192). — G. De Angelis d'Ossat, L'alta valle dell'Aniene (*Memorie della R. Società Geogr. Italiana*, VII, 2, 1898, p. 191-267). — R. Riccardi, La distribuzione della popolazione in Sabina (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, XI, 1922, p. 5-42) ;... delle colture nell'Alta Sabina (*Ibid.*, vi, III, 1926, p. 113-125). — Fr. Palmegiani, *Rieti e la regione Sabina*, Rome, 1932.

Apennin méridional (Campanie, Basilicate, Calabre). — G. de Lorenzo, *Geologia e geografia fisica dell'Italia meridionale*, Bari, 1904. — F. Sacco, L'Appennino meridionale (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XXIX, 1910, p. 287-368 ; XXXI, 1912, p. 380-387). — M. Gignoux, *Les formations marines pliocènes et quaternaires de l'Italie du Sud et de la Sicile*, Lyon, 1913. — Fr. Lenormant, La Grande-Grèce, Paris, 1881-1884. — G. Yver, *Le Commerce dans l'Italie du Sud aux XIII*e *et XIV*e *siècles*, Paris, 1902. — Ém. Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale*, Paris, 1903 (introduction). — H. Grenier, La transhumance des troupeaux en Italie et son rôle dans l'histoire romaine (*Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École de Rome*, XXV, 1905). — A. Philippson, *Das fernste Italien*, Leipzig, 1925. — H. W. Ahlmann, Études de géographie humaine sur l'Italie subtropicale (*Geografiska Annaler*, Stockholm, VII, 1925, p. 257-322 ; VIII, 1926, p. 74-124). — G. De Lorenzo, Osservazioni geologiche nell'Appennino della Basilicata meridionale (*Atti della R. Accademia Sc. Napoli*, ser. ii, VII, 1895) ;... nell'Appennino meridionale (*Ibid.*, VIII, 1896) ; Monte Vulture (*Ibid.*, X, 1901). — P. De Grazia, La diminuzione della popolazione in Basilicata (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, X, 1921, p. 411-440). — G. Di Lonardo, La valle della Fiumara di Atella in Basilicata (*Universo*, VI, 1925, p. 897-948). — C. De Stefani, Escursione scientifica nella Calabria (*Atti della R. Accademia dei Lincei, Sc. fis.*, iii, XVIII, 1883). — E. Cortese, Descrizione geologica della Calabria (*Memorie descrittive della Carta Geol. d'Italia*, IX, 1895 ; voir aussi sur les lignes séismiques, *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, I, 1924, p. 398-407, et sur les séismes de Calabre et de Messine, M. Baratta, *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, VII, 1906, et X, 1909). — G. De Stefano,... Calabria settentrionale (*Memorie descrittive della Carta Geol. d'Italia*, IX, 1904). — M. Gignoux, La Calabre (*Ann. de Géogr.*, XVIII, 1909, p. 141-161). — P. de Bella, La Calabria e l'emigrazione (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, I, 1924, p. 549-608). — S. Pagano..., Movimento di popolazione in Calabria (*Universo*, VIII, 1927, p. 939-960). — Inchiesta sulle condizioni del commune d'Africo (prov. Reggio) (*L'Alpe*, XVI, 1929, p. 201-209). — H. Kanter, *Kalabrien*, Hambourg, 1930. — D. Iaranoff, Osservazioni morfologiche nella Calabria centrale (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, XI, 1934, p. 275-282).

CHAPITRE XX

LE VERSANT ADRIATIQUE

Le versant oriental de l'Adriatique n'appartient au système apennin que dans les Marches et les Abruzzes; encore le dôme du Conero y semble-t-il un corps étranger. Avec lui, les hauteurs calcaires du Gargano et des Pouilles appartiennent à une aire soulevée, parallèle à l'Apennin mais complètement distincte, l'Anti-Apennin adriatique. Elle n'est pas sans analogie avec l'Illyrie, également calcaire. Mais les rivages dalmates doivent à une montée récente de la mer la richesse de leur articulation. Au contraire, le littoral italien, depuis Rimini, représente une côte d'émersion, parallèle aux plissements, facilement régularisée. Il est aussi pauvre en bons ports que la Dalmatie compte de rades profondes et bien protégées. Il redouta longtemps les pirates illyriens ; il reste difficile à défendre et c'est une raison pour laquelle l'Italie veut tenir Sebenico et Cattaro.

Bien que la nature s'y prête si peu, la côte italienne a nombre de ports, d'importance secondaire aujourd'hui; mais Ancone, Bari ont joué au moyen âge un grand rôle en Méditerranée, et elles aspirent à le reprendre. Non seulement elles commercent avec la côte d'en face, mais elles desservent de riches régions agricoles, terres à blé, à vin et à huile. Aux époques où les navigateurs craignaient le périple par Messine, les villes du versant tyrrhénien envoyaient leurs marchands y attendre les cargaisons du Levant ; Ancone et les cités des Pouilles ont donné comme une façade vers l'Orient à la Rome antique et pontificale, à Naples et Florence. Mais elles furent aussi les avant-ports de Venise, ou ses rivales. Les pays de l'Adriatique ont toujours communiqué avec ceux de l'autre versant ; les dominations politiques se sont étendues transversalement à la péninsule ; cependant les relations restaient plus aisées d'Ancone à Bari que d'Ancone au Latium. Malgré les diversités régionales, il se forma des traits communs entre les pays de l'Adriatique, régions plus rurales que celles de la Tyrrhénienne, d'une histoire bien moins éclatante, plus liée à celle de l'Orient[1].

I. — LE NORD-OUEST

L'INTÉRIEUR. — Dans les Marches et les Abruzzes, le versant adriatique est constitué sur une largeur de 30 à 50 kilomètres par le Tertiaire supérieur, généralement fertile et peu résistant. Vu des acropoles qui jalonnent son contact avec les calcaires de l'Apennin, il surprend par l'ampleur des horizons, l'impor-

1. La voie ferrée Rimini-Brindisi tend à resserrer les rapports de ces contrées ,qui communiquent avec le versant occidental par des lignes sinueuses et accidentées. Le courrier de Milan arrive à Bari avant celui de Naples.

tance des cultures et notamment des guérets. Très peu étudiée à cause de sa monotonie, cette zone est cependant originale par la régularité même de ses collines. Le relief est dû à la dissection de plaines littorales, relevées de la côte vers l'intérieur où le Pliocène a été porté à 1 103 mètres près d'Ascoli. Les rivières apennines y prolongèrent et y approfondirent leurs cours, quasi parallèles, selon la ligne de plus grande pente. Elles les divisèrent en collines tabulaires qui s'inclinent lentement vers le Nord-Est ; leurs vallées se ramifièrent entre des versants sans consistance, et le relief est arrivé à la pleine maturité.

Dans la bande miocène de l'Ouest, on trouve des grès, plus souvent des argiles et des marnes. Les grès forment des tertres, généralement couverts de chênes et de châtaigniers. Les argiles ont un modelé plus mou, des mamelons occupés par des cultures très variées, mais aussi par des landes de graminées ; souvent des sources, des fermes dispersées, quoique de nombreux villages occupent un piton au-dessus de leurs champs. Dans l'ensemble, c'est une contrée aux contours indécis, bien plus verte que la suivante par ses boqueteaux et ses mûriers, mais bien moins riche. Une série de villes de contact gardent les cluses par où les rivières sortent de la montagne : Macerata, l' « Athènes des Marches » ; Teramo ; Ascoli Piceno sur la Via Salaria par où le sel de l'Adriatique arrivait aux pasteurs ; l'énergie du Tronto y a suscité la fabrication des carbures et nitrates, de même que les sauts de la Pescara sont utilisés pour l'électro-chimie, l'aluminium, la force envoyée jusqu'à Naples (fig. 69, p. 303, et 74).

La zone pliocène commence d'ordinaire vers 300 ou 400 mètres. Vue d'en haut, c'est un grand pays calme, d'un étrange jaune cendré qui semble toujours baigné de lune. On dirait qu'entre les rivières la plaine de jadis s'est conservée quasi intacte. En fait, les interfluves ont été divisés par le ravinement en crêtes, parfois si étroites qu'il y a à peine la largeur d'une route. Les couches plus résistantes du Pliocène supérieur ont été morcelées et souvent décapées ; leur dureté relative a produit de menus escarpements vacuolaires, des amorces de cuestas, des buttes-témoins où se relève un instant la ligne monotone des faîtes. Au-dessous, les argiles d'un gris bleu forment un dédale d'ondulations, les *crete*, dominant les grandes vallées par des rampes pénibles mais continues. Elles tombent bien çà et là par des parois abruptes, les *ripe*, ou par des calanchi (p. 299). Mais ceux-ci sont rares et généralement limités à la tête de ravins latéraux, confinés aux adrets surtout. Ainsi le relief est déjà mûri (pl. LXIII, B).

La culture peut donc s'étaler à l'aise, en dehors de quelques rides où l'on voit glisser les lourdes mottes d'argile. Ce qui la caractérise, ce sont les « semis nus » qui règnent sur les plateaux et descendent sur les versants, sans la protection de terrasses. La rareté des arbres peut s'expliquer par la compacité du sol dont le fendillement estival gêne les racines. Cependant, certains domaines ont conservé des taillis touffus ; les moissonneurs se reposent à l'ombre de grands chênes ; des ormeaux encadrent parfois l'ocre clair des labours. Si l'on préfère le blé à la vigne, cantonnée aux abords des villages ainsi que les rares oliviers, c'est peut-être parce qu'il est d'une belle venue, tandis que le vin, peu alcoolisé, se vend mal au dehors. Mais il semble aussi que ces pays aient eu longtemps une économie assez fermée où l'on se préoccupait d'avoir son pain. Aujourd'hui, la vigne se répand çà et là jusqu'à 700 mètres, en files parmi les sillons et les mûriers parfois nombreux. Construits en larges briques aux teintes chaudes, les bourgs sont juchés sur les éminences, les tertres gréseux[1]. Beaucoup sont entourés

1. Dans l'arrondissement d'Ascoli, le mot *Monte* entre dans le nom de 25 communes sur 70.

de remparts qui offrent un immense panorama jusqu'à la muraille rigide de l'Apennin et à la mer que contemplent les « balcons de l'Adriatique » : Lorette, dont le sanctuaire dut être fortifié contre les Sarrasins, Fermo, Ripatransone, Chieti, etc. De l'un à l'autre serpentent des routes de crêtes, et la distance peut être triplée par les détours qu'impose le ravinement. Mais la présence de nappes sous les sables astiens, l'intensité de la culture, le régime du métayage engagent à quitter ces oppida, et les Marches sont parmi les provinces du royaume qui ont le plus de population dispersée (64 à 69 p. 100 dans le Sud-Est). Non pas sur les versants trop raides, mais sur les éperons aplatis et les hauteurs s'isolent une quantité de grosses fermes, grises ou rouge brun, entourées d'énormes meules qui rappellent la prééminence du blé.

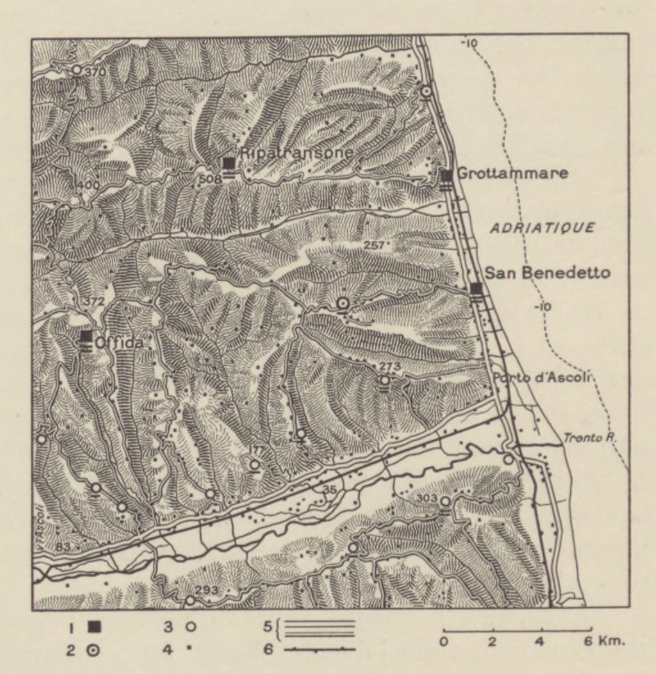


Fig. 74. — Les collines pliocènes des Marches.

1, Localités groupant plus de 2 000 habitants ; 2, de 1 000 à 2 000 habitants ; 3, de 500 à 1 000 habitants ; 4, autres localités. Un trait sous la position désigne les chefs-lieux des communes qui comptent plus de 2 000 habitants, y compris la population éparse ; deux traits, les chefs-lieux des communes qui comptent plus de 5 000 habitants. — 5, Routes. — 6, Voies ferrées. — Sur les crêtes et le littoral, routes, villages, accompagnés de nombreux hameaux et fermes ; pas de bourgs dans les vallées. — Échelle, 1 : 300 000.

Les vallées principales ont, dans le Pliocène, des versants très évasés[1], un large fond ; le fleuve coule sur d'immenses grèves blanches, entre une mince lisière d'oseraies souvent interrompue. Plusieurs de ces piane sont admirablement cultivées ; parfois plus de vignes et de mûriers que sur les hauteurs ; ailleurs, de grands champs de blé, de maïs, de betteraves. Les chaussées les suivent depuis l'époque romaine. Pourtant, sauf l'industrieuse Jesi, les bourgs y sont très rares, même sur les dernières pentes. Si la malaria épargne les Marches, les rivières ont en effet un régime des plus torrentiels : le Métaure a varié de 1,2 à 1 160 mètres cubes. Aussi, sauf près de la mer, la plupart des champs sont-ils cultivés par les bourgs d'en haut, et les gens des Marches, des Abruzzes sont restés par excellence le peuple des collines.

Sur celles-ci, la densité de la population dépasse 125 (sauf dans la région bien moins saine et avancée qui s'étend à l'Est de Vasto : pays traversé de drailles, qui annonce le Tavoliere). Ces métayers, travailleurs et économes, qui cultivent avec leur paire de bœufs 8 hectares en moyenne, vendent beaucoup de blé, gardant le maïs pour leur *polenta* ; ils élèvent une quantité de bombyx dont la graine est renommée[2]. Il y a encore de vieilles petites industries, comme celles de la soie, du papier (Fabriano), auxquelles se sont ajoutées des fabriques de ciment, de

1. Dans les Abruzzes, le versant droit est souvent plus raide, parce que le soulèvement, plus fort vers le Nord-Ouest, a fait glisser la rivière vers le Sud-Est.

2. Dans les Marches, 36 p. 100 de la surface productive sont ensemencés (22 en Toscane, 25 en Italie), avec une très faible proportion d'oliviers et de vignobles spécialisés.

briques et de tuiles qu'on exporte. Mais la natalité est telle que ce pays sans grande ville envoie beaucoup d'émigrants en Argentine et à Rome.

Le littoral. — Les collines se terminent brusquement par des falaises grises ou jaunâtres, hautes de 50 à 100 mètres, taillées par les vagues à mesure de la surrection quaternaire (pl. LXIII, C). Parfois elles ne laissent même pas la place de la route. Mais, en général, elles sont longées par une étroite bande sablonneuse dont l'alignement est à peine dépassé par les deltas triangulaires que les courants et les puissantes vagues arrêtent dans leur croissance. De riches cultures ont pris possession de cette lisière, malgré les rigueurs de la bora qui courbe les arbres vers l'intérieur ; c'est seulement au Sud de Lorette que la végétation, devenue méridionale, montre de belles yeuses, de vastes pins parasols, plus loin des rangées de cyprès et des bosquets de lauriers-roses.

Des estuaires fréquentés jusque dans le moyen âge ont été envasés. Cette côte, trop rectiligne, bordée de bas-fonds, exposée au vent des Balkans, n'a qu'une rade naturelle, située vers ce « genou de l'Italie » où le Conero offre une certaine protection. De là, l'essor de la colonie syracusaine d'Ancone dont les travaux de Trajan et des papes montrent l'importance passée, comme son activité présente est prouvée par les chantiers maritimes, les fabriques d'engrais, l'extension de la ville qui, d'abord limitée aux ruelles noires grimpant vers la cathédrale, s'étale dans les dépressions et vers sa gare. Des services réguliers l'unissent à Fiume, à Bari et au Levant, mais c'est surtout le port de l'Italie vers la Dalmatie. Sur le reste du rivage, la ligne de Brindisi touche une foule de *porti*, analogues aux marines de Calabre ; mais, en dehors des baigneurs très nombreux, ils ne sont guère animés que par les barques de pêche avec leurs voiles rouges, orangées, ornées de dessins symboliques.

Ainsi, sauf à Ancone, la mer compte peu dans les relations de ces contrées, beaucoup moins que jadis, tandis que les voies ferrées et les autobus ont multiplié vers le versant tyrrhénien des rapports déjà anciens. On a noté au Nord un air de Toscane dans les mœurs, les usages agraires, le paysage de Fano, la grâce de villes comme Ascoli ; au Sud, une ressemblance parfois fâcheuse avec le Midi napolitain, et partout la vigoureuse empreinte de Rome. C'est une de ces régions naturelles trop étirées, trop rurales, qui ont toujours été morcelées et sollicitées par des attractions diverses, malgré l'unité du milieu physique.

II. — LE SUD-EST

La Capitanate. — Un seuil haut de 107 mètres seulement rattache à l'Apennin le Gargano (1 056 m.), môle calcaire et faillé, entouré de larges gradins d'émersion. L'intérieur a conservé en partie ses superbes forêts de hêtres et de tilleuls, plus bas de rouvres mêlés aux yeuses, qui dominent des vignobles et de fécondes olivettes. Vers le Sud, il descend vers un littoral rocheux, égayé par quelques agrumes ; Manfredonia reçoit les navires qui viennent charger les produits du Tavoliere.

La côte de cette plaine, qui a succédé à un golfe quaternaire, a encore des lagunes et, vers Margherita di Savoia, des salines très importantes qui alimenteront l'industrie chimique. Dans l'intérieur, l'humus noir repose sur la *crosta*, calcaire concrétionné qui donne un sol très fertile, une fois ramené au jour et

broyé. Mais la surface est imprégnée d'eau, les fleuves n'ont pas de pente et plusieurs se tarissent avant la mer ; d'où la malaria. Un autre fléau, lié à la grande propriété, ce furent les servitudes imposées à la culture, jusqu'en 1865, en faveur des transhumants. Comme le reste des Pouilles, le Tavoliere est parcouru par des drailles qui se réunissent en une large voie herbeuse allant des environs d'Aquila jusqu'aux Murge (voir fig. 69). Les faveurs accordées aux bergers firent



Fig. 75. — La Basilicate (ou Lucanie) vers Métaponte. — Échelle, 1 : 345 000.

1, Bourgs comptant plus de 10 000 habitants ; 2, de 5 000 à 10 000 habitants ; 3, de 2 000 à 5 000 habitants ; 4, Autres bourgs. En dehors des villages portés ici (tous sur les crêtes), il n'y a que quelques *masserie*, fermes isolées ou bergeries. — 5, Ruines. — 6, Limite du Pliocène (au Sud-Ouest) et du calcaire crétacé (au Nord-Est). Dans celui-ci, la lettre M désigne les noms en *Murge*. — 7. Voies ferrées. — 8, Routes.

disparaître des villages et réduisirent la culture aux céréales. Depuis six ou sept décades que les troupeaux descendent beaucoup moins, des pâtis, des drailles sont labourés. Pourtant la majeure partie reste une steppe, calcinée en été. Cerignola ne reçoit que 42 millimètres pendant les quatre mois de la canicule et seulement 409 dans l'année. Les nappes profondes sont très peu abondantes et ce n'est pas de sitôt que l'irrigation permettra la culture intensive. Les routes courent encore pendant des lieues sans rencontrer un hameau. Comme dans toute la province, elles divergent en auréole autour du village pour le joindre aux campagnes lointaines où l'on va chaque jour. Foggia, ancienne capitale commerciale et administrative de la transhumance, est devenue un croisement de voies ferrées, un marché pour le blé que chaque bourg entasse dans des silos antiques.

Sur les sables pliocènes de la périphérie, le relief se relève en petites cuestas ; les semis deviennent plus drus, les vignes s'étendent et certains grands domaines sont de vraies usines à vins. Des éminences portent des bourgs anciens, très disputés jadis parce qu'ils encerclaient la steppe pastorale et qu'ils commandaient les routes : le marché animé de San Severo, Lucera, forteresse de l'empereur Frédéric II, Venosa et ses maisons blanches à terrasses.

Le détroit pliocène. — Entre l'Apennin et les plateaux calcaires, un bras de mer fut comblé par les dépôts pliocènes. La surface terminale de ce remblaiement a été conservée vers le partage entre l'Ofanto et le Bradano, immense plateau haut de 500 mètres, à peine entaillé par des ruisseaux marécageux. Vers le Sud-Est, elle a été disséquée en longues rides assez élevées, aux rebords raides. Quand les argiles ont été mises à nu, ce sont des mamelons en pain de sucre, des versants ravinés peu propres à l'habitat ; ailleurs la pierre de Matera donne des plateaux secs. Les fleuves s'étalent dans des vallées très larges, sur près de 2 kilomètres en crue, tandis qu'en été le Basento roule seulement 100 litres et que le Bradano est à sec près de la mer. Le sol est moins pauvre que dans l'Ouest de la Basilicate ; il y a de grosses communes, mais séparées par des lieues de broussailles et de steppes. Pas un hameau dans les vallées de ce pays monotone et triste. L'énorme quantité d'alluvions arrachées à ces roches friables a régularisé le rivage, séparé de l'intérieur par une petite cuesta caillouteuse; d'anciens cordons littoraux, les *givoni*, indiquent avec de vastes terrasses les étapes du soulèvement quaternaire. D'immenses maquis, des terres humides, aucune habitation sinon quelques grandes bergeries. Une solitude angoissante règne autour de Métaponte, qui aux temps helléniques faisait le commerce de l'Apulie le long du Basento (fig. 75 ; voir Première partie, pl. XIII, B). Elle pèse sur les rivages d'une mer déserte : de Tarente à Crotone, sur 236 kilomètres, la voie ferrée ne touche pas un village. Les bourgs sont réfugiés sur les pitons, à quinze et vingt kilomètres parfois du littoral fiévreux. Encore n'échappent-ils pas à la malaria qui remonte les vallées; elle a détruit nombre de villages (34 dans la vallée du Sinni), obligeant les habitants à grossir la population de bourgs plus élevés. La quinine la combattrait plus efficacement si la vie était moins misérable.

Les plateaux calcaires ; relief. — La majeure partie des Pouilles est constituée par un vaste plateau qui contraste avec le reste de la péninsule par la prépondérance des calcaires, son architecture simple et rigide. Non seulement tout le soubassement est calcaire (bancs compacts, parfois dolomitiques, de l'Urgonien, plus nettement stratifiés du Crétacé supérieur), mais encore le Pliocène inférieur devient ici un calcaire tendre, et une croûte calcaire revêt souvent les dépôts superficiels. Aussi pas une rivière, pas une vallée, sinon des canyons, *gravine* ou *lame*, presque toujours à sec ; des grottes, jadis habitées par les anachorètes byzantins ; de vastes dépressions fermées, où se creusent des avens et des dolines généralement peu profondes et peu soudées entre elles. Ce plateau ressemble donc au Carso, mais à un Carso beaucoup moins taraudé, parce qu'il pleut moins, et qui aurait heureusement retenu plus de *terra rossa*. Sa structure est aussi moins complexe : de larges plis analogues à ceux du Jura, orientés au Sud-Est, furent nivelés, puis les plates-formes se soulevèrent inégalement, descendant vers l'Adriatique par de larges gradins.

Les dépressions ont conservé les terrains plio-pléistocènes, dont le sol, plus

meuble et plus fertile, contient des nappes d'eau. C'est « la chair sur l'ossature calcaire », mais la peau laisse souvent percer les os. Surtout dans les pays des *Murge*, nom usuel dans la toponymie. Au Nord-Ouest, les Murge se relèvent jusqu'à 680 mètres, et s'abaissent vers l'Adriatique en faciles degrés. Au Sud-Est, elles n'ont que 529 mètres et les bassins pliocènes se multiplient, mais elles dominent le littoral de 300 à 400 mètres par une pente de 10°, découpée en nombreuses terrasses de cultures. Au delà du bas plateau tertiaire de Lecce (51 m.) et de ses fécondes campagnes, on trouve une orographie un peu plus compliquée dans la Terre d'Otrante : des rides calcaires, les *Serre*, plus basses et plus cultivables que les Murge, séparées par de larges couloirs pliocènes ; tantôt ceux-ci sont bien exploités, tantôt la malaria les fait abandonner aux troupeaux.

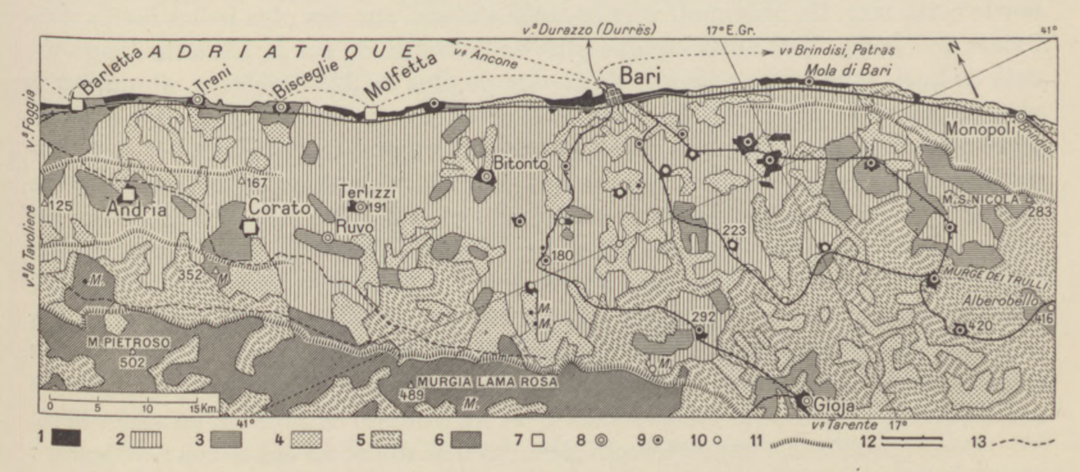


FIG. 76. — La terre de Bari. — Échelle, 1 : 750 000.

Cultures : 1, Cultures irriguées ; 2, Oliviers ; 3, Vigne ; 4, Amandiers. — 5, Semis, complantés ou non. — 6, Garrigues, pâtis. — 7, Villes comptant plus de 50 000 habitants ; 8, de 20 000 à 50 000 habitants ; 9, de 10 000 à 20 000 habitants ; 10, de 5 000 à 10 000 habitants. — 11, Rebord de plateau. — 12, Voies ferrées. — 13, Drailles (*tratturi*). — La lettre M désigne les noms en *Murge*.

LA CONQUÊTE DU SOL. — On trouve des sols fertiles sur la terre rouge qui revêt fréquemment les calcaires (sauf les hautes Murge), surtout dans les nombreux bassins et les restes du placage tertiaire. Mais leur mise en valeur suppose un dur travail. L'Apulie est le royaume de la pierraille ; il a fallu en débarrasser les champs, amonceler les blocs en tas, en soutènements de terrasses, en murs massifs qui cernent les terres défrichées, annonçant par leurs tortueuses traînées blanches l'avancée de la colonisation. L'Apulie était aussi surnommée, dans l'antiquité, le pays de la soif ; les pluies sont rares, quasi nulles l'été, et fort irrégulières. Aussi la maison du Barese, simple cube aux parois blanchies, se termine-t-elle par un toit plat pour recueillir l'eau dans une citerne. Les nappes du Pliocène sont très discontinues et souvent insuffisantes. L'eau manque souvent dans les villages dont la distribution est réglée par elle autant que par la recherche des bonnes terres. L'aqueduc des Pouilles va la prendre de l'autre côté de l'Apennin, aux sources du Sele ; c'est le plus long du monde (2 650 km. avec ses ramifications) ; il traverse les Murge par un tunnel de 16 kilomètres en calcaire dur, fournit l'eau potable à 256 communes. Mais cette œuvre colossale ne peut lutter contre l'aridité dans toute l'étendue de la province. Dans l'ensemble, les conditions naturelles, si elles valent mieux que celles de l'Illyrie, restent assez médiocres (voir Première partie, pl. X, B).

Or, par l'effort de la petite propriété, la population de cette âpre contrée atteint des densités exceptionnelles pour le Midi : 168 dans la Terre de Bari, 113 dans celle d'Otrante qui n'a pourtant guère de villes (1911). La forme dominante de la culture est aujourd'hui celle qui indique une véritable civilisation rurale, le verger. C'est celle qui supporte le mieux la sécheresse, l'irrégularité des saisons, d'autant plus qu'elle peut se combiner avec des cultures herbacées. Le fait principal, depuis cinquante ou soixante ans, ce sont ses progrès aux dépens, non seulement des garrigues et des grandes chênaies du moyen âge, mais aussi des champs ensemencés où ils gênent la transhumance.

Ils ont commencé par la zone voisine de l'Adriatique, car ses ports offraient un marché aux vins et aux huiles. Depuis longtemps déjà, un verger continu borde cette mer. De Monopoli vers Brindisi s'étend une des plus belles forêts d'oliviers de l'Italie. Une autre occupe plus de la moitié du sol de Barletta jusqu'au delà de Bari, sans guère s'écarter de la côte de plus de 22 kilomètres, ni monter à plus de 300 mètres (fig. 76). Ce « jardin des Pouilles » ne montre guère que des oliviers près de la mer ; plus loin, ils se mêlent aux vignes, très productives mais réduites par des crises pénibles, aux amandiers, plus répandus que dans nulle autre province, à quelques caroubiers ; ou bien, quand leur rendement est moindre, on cultive entre eux l'excellent blé d'Apulie, l'avoine, les fèves, etc. La population très dense se concentre en grosses agglomérations purement agricoles, atteignant 53 882 habitants à Andria, tandis que les campagnes sont absolument vides. La pression démographique est telle que les citadins vont défricher de plus en plus loin ; c'est à 15 kilomètres au Sud de la ville que beaucoup d'habitants d'Andria se rendent chaque jour pour creuser dans le roc les trous où ils plantent les amandiers.

Dans l'intérieur, chaque terroir communal se divise en zones concentriques : d'abord des potagers irrigués, puis des plantations de plus en plus récentes ; puis, du « verger spécialisé », on passe au « semis planté », ensuite au « semis nu » qu'entourent les pâtis. Partout le verger progresse, sans pourtant qu'on puisse espérer sa diffusion sur le haut des Murge. Dans le Sud-Est des Murge, il se répand aussi très vite, mais lié à un autre habitat. L'eau et la bonne terre étant plus répandus, les gros bourgs du Barese sont remplacés par des hameaux et des fermes isolées, surtout depuis un demi-siècle. Certaines communes ont jusqu'à 62 p. 100 de population éparse. Une note inattendue dans l'austère et blanche Apulie est donnée par la dispersion capricieuse de ces petites oasis si vertes, contenant un groupe de ces cases bizarres qui ont valu à la région au Sud de Monopoli le nom de Murge dei Trulli. Sur tous les plateaux, on trouve des *trulli*, cabanes en pierres, empilées sans mortier de façon à dessiner un dôme ou un tronc de cône. Mais dans cette riche région, peut-être parce que ses calcaires stratifiés s'y prêtent mieux, ils sont mieux bâtis et peuvent faire des logis confortables : ainsi à Alberobello, où ils évoquent à la fois les *nuraghe* sardes et les coupoles du Levant (fig. 77 ; pl. LXIII, A).

Le littoral. — Cette extrémité de la péninsule regarde vers l'Orient, dont l'influence a été très forte grâce à la durée de la domination byzantine, des relations commerciales avec Constantinople et la Syrie. La navigation antique venait y chercher le point où l'Italie se rapproche le plus des Balkans. Brindisi a succédé à Brindes, où les Romains s'embarquaient pour Dyrrachium et la Grèce. Au XIVe siècle, les ports expédiaient d'énormes cargaisons de blé dont les Pouilles, avant l'essor du verger, furent l'un des principaux marchés méditer-

ranéens. Aujourd'hui ils envoient surtout l'huile, les vins épais et très alcoolisés destinés aux coupages, les amandes, la belle pierre de Trani. L'Italie songe à refaire de Bari une porte de l'Orient et le centre de son influence dans les Balkans ; Brindisi est touchée par les services vers la Grèce, l'Inde et le Japon.

A ces avantages de position ne répond qu'exceptionnellement la valeur propre du littoral. Cependant son aspect varie avec les reliefs intérieurs. De Barletta, le débouché du Tavoliere méridional, à Monopoli il présente de minuscules indentations ; des ports s'y succèdent, à intervalles d'une dizaine de kilomètres et, à pareille distance de la mer, s'alignent les villes agricoles du Barese [1]. Les ports connurent, avant l'apogée de Venise, une prospérité dont témoignent leurs cathédrales et leurs châteaux normands ou souabes. Il n'y avait pas de différence marquée dans la valeur de leurs accès. A la longue, cependant, Bari sortit de

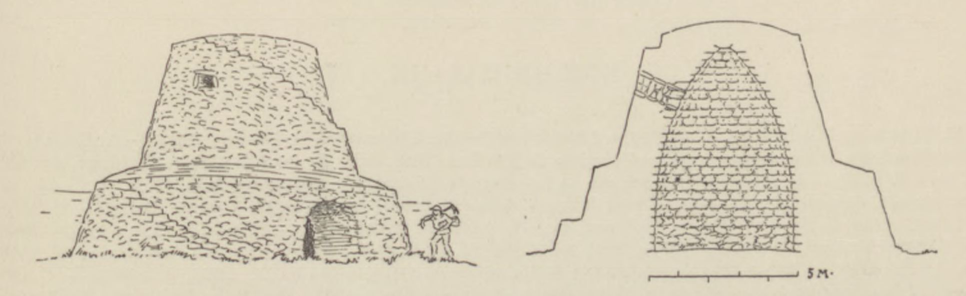


Fig. 77. — *Trullo,* près de Spongano (Pouilles) (d'après Em. Bertaux).
A gauche, vue extérieure ; à droite, coupe. — Échelle, 1 : 250.

pair, grâce à un ensellement dans les Murge, à ses deux anses dont l'une est aujourd'hui protégée par un grand môle. Le promontoire intermédiaire loge les vieux quartiers, au Sud desquels s'étend en damier une vaste cité assez industrielle. Vers Monopoli, les gradins intérieurs s'écartant de la mer, celle-ci est bordée jusqu'à Otrante par une plaine souvent marécageuse, sans articulations et quasi sans habitations, sinon de loin en loin, parmi les champs de blé, les landes de romarins et de genévriers, les *masserie,* ces grosses fermes aux murs énormes, capables de résister aux pirates qui ont longtemps écumé ces parages. Cependant le sol est fertile, l'extension récente des vignes autour de Brindisi le prouve. C'est ici, dans un bras d'une ria double, que s'est établi le seul bon port naturel de l'Italie sur tout le littoral adriatique. D'Otrante au cap Santa Maria di Leuca, les Serre dominent la mer par une muraille blanche, sans autre trace humaine que les tours de guet. Puis vient le golfe de Tarente, dont la profondeur semble indiquer une zone effondrée. La côte plus basse, souvent lagunaire, reste peu habitée. Cependant les débouchés de la péninsule Salentine sont de ce côté, moins vers Gallipoli que vers Tarente favorisée par la fécondité de ses environs plantés d'oliviers, surtout par l'étendue et la sécurité de son port qui en fit l'une des cités les plus riches de la Grande-Grèce. A l'Est de l'îlot où se serre la vieille ville, un ancien golfe a conservé des fonds de 12 mètres. Aussi Tarente joint-elle à ses bassins commerciaux ceux de la marine de guerre qui y entretient un grand arsenal.

Sauf ces quelques points, les rivages des Pouilles sont peu hospitaliers.

1. Sans doute, elles sont nées comme des centres de colonisation (peut-être aussi comme des lieux de sûreté) sous l'influence des cités littorales, lorsque celles-ci voulurent défricher une zone fertile, mais trop lointaine pour que leurs habitants pussent facilement s'y rendre chaque jour.

L'attraction de la mer se limite au Barese, où la zone littorale nourrit 35 p. 100 de la population, non sans que la culture y contribue pour beaucoup. Mais, dans la Terre d'Otrante, cette proportion se réduit à 12, et l'on n'y trouve qu'un village par 83 kilomètres de côte, fait extraordinaire pour une péninsule et une péninsule dont la population est fort dense. Il s'explique par la malaria. Au temps de Cicéron, le littoral de l'Apulie passait déjà pour malsain ; pourtant il était cultivé par une population rurale beaucoup plus nombreuse et plus dispersée. L'insécurité la refoula dans l'intérieur ; les marécages s'étendirent. Depuis quelques décades, on revient vers le littoral où se fondent de nombreux petits centres. Mais on n'est qu'au début de ce mouvement et, le pays de Bari mis à part, cette Apulie qui semblait prédestinée par sa position à la vie maritime a eu, jusqu'ici, des « côtes de répulsion ».

BIBLIOGRAPHIE

F. Viezzoli, *L'Adriatico, Morfologia. Condizioni fisiche. Climatografia*, Parme, 1901. — A. Emiliani, La distribuzione della popolazione nel bacino dell'Esino (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, IX, 1932, p. 142-163). — G. Rasi, Vita agricola in Capitanata (*Economia nazionale*, XX, 1928, p. 35-42). — C. De Giorgi, *Geografia fisica e descrittiva della provincia di Lecce*, Lecce, 1897, 2 vol. ; Il porto di Brindisi (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, iv, II, 1901, p. 294-328). — F. Sacco, La Puglia (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XXX, 1911, p. 529-638). — C. Bertacchi, Puglia e Appennino (*L'Universo*, VIII, 1927, p. 125-142) (tectonique) ; Sullo sperone d'Italia (*Ibid.*, X, 1929, p. 1-20). — C. Colamonico, nombreux travaux sur la distribution de la population des Pouilles (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, V, 1916 ; VII, 1918), les phénomènes karstiques (*La Geografia*, 1920, etc.), la distribution des cultures (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, vi, II, 1925, p. 12-34) ; La quarta escursione interuniversitaria (*Ibid.*, vi, VI, 1929, p. 457-484). — Fr. Lenormant, A travers l'Apulie et la Lucanie (*Revue des Deux Mondes*, LVI, 1883, 2, p. 100-132, 280-304, 591-626). — Em. Bertaux, Trulli, caselle et specchie des Pouilles (*Annales de Géogr.*, VIII, 1899, p. 207-230). — R. Biasutti, Note morfologiche e idrografiche sulla Terra d'Otranto (*Riv. Geogr. Italiana*, XVIII, 1911, p. 508-531).



Phot. Ist. Naz. L. U. C. E.

A. — ALBEROBELLO (8.418 HABITANTS).
« Trulli » ; murs de pierres sèches au milieu des vignes, des amandiers et des oliviers.



Phot. J. Sion.

B. — COLLINES PLIOCÈNES DES MARCHES.
Vers Ripatransone. Champs de blé, occasionnellement quelques « calanchi ».



Phot. M. Gignoux.

C. — RIVAGE DES MARCHES. FALAISE QUATERNAIRE PRÈS D'ORTONA.



Phot. Alinari.

ASSISE.

Vue de la Rocca. A droite, la basilique de Saint-François. La plaine ombrienne est parsemée de vignes et de fermes blanches.

CHAPITRE XXI

COLLINES ET PLAINES TYRRHÉNIENNES

De la Spezia à Sorrente, l'axe de la péninsule confine à un ensemble de reliefs auquel on a donné le nom de Préapennin tyrrhénien. Étranger à l'Apennin par son origine et l'importance du volcanisme, il dépasse rarement 1 000 mètres. Beaucoup plus discontinu et divers, il sépare des dépressions, soit cuvettes intérieures, soit plaines littorales. L'homme fut obligé d'y engager contre l'excès de l'eau une lutte difficile, mais le marécage a reculé devant de riches cultures dans les bassins toscans, ombriens et campaniens. D'autre part, le commerce a profité des trouées multiples et surtout du couloir qu'une série de vallées longitudinales ménage de Florence jusque près de Salerne. Comme le littoral est peu articulé et malsain, ces voies de terre furent les traits d'union dans ce morcellement si favorable à l'individualisme régional. Ainsi s'explique que la péninsule ait tant de villes et si peu de ports : Florence, Sienne, Rome ne sont pas sur la mer. Cette bande préapennine, large en moyenne de 50 kilomètres, offrait assez de place, de ferments d'activité pour nourrir des populations denses, des cités prospères qui cristallisèrent l'activité politique, économique de presque toute la péninsule. Florence, Rome, Naples étendirent leur influence et leur territoire jusque sur le versant adriatique, trop limité en espace et en richesse pour résister aux villes tyrrhéniennes.

I. — TOSCANE ET OMBRIE

Évolution du relief et de l'hydrographie. — A la fin du Tertiaire, la mer s'avançait au delà d'Empoli et de Sienne (fig. 78 et 61). Puis vint un vaste mouvement d'émersion et de bossellement. Il s'accompagna de cassures dans les massifs préapennins, que les alluvions réunirent entre eux et au corps de la péninsule. Certaines fractures laissèrent jaillir les trachytes de Montecatini, de l'Amiata, etc. ; d'autres ouvrent encore un passage aux vapeurs chargées de borax. Les rivières allongèrent leur cours sur les dépôts pliocènes exondés, sous lesquels elles dégagèrent çà et là des roches dures qu'elles traversent en cluses.

A la lisière de l'Apennin, il y avait au Pliocène des chapelets de dépressions lacustres, orientées vers le Sud-Est. Les fleuves les joignirent après une évolution compliquée. L'Arno du Casentino s'écoula d'abord vers le Val di Chiana. A l'Ouest existaient deux conques, celle de Florence et celle du Valdarno. La première put se déverser par le défilé de la Golfolina, la seconde par la dépression de l'Ambra. Ensuite le fleuve de Florence s'allongea vers Pise ; d'autre part, il cap-

tura la cuvette du Valdarno, puis celle du Casentino, et enfin une partie du Val di Chiana. L'Ombrie avait aussi tout un complexe de lacs et de lagunes. Une gouttière prépara le cours du Tibre supérieur jusque vers Pérouse, où elle bifurquait vers Spolète et vers Terni. Elle trouva près de Todi un déversoir qui, à mesure que le pays se soulevait, encaissa ses méandres. Le Tibre rejoignit ainsi un couloir laissé libre entre l'Apennin et le plateau volcanique de Bolsena ; de là ce décrochement, ce tronçon transversal sans routes entre les deux larges vallées longitudinales de Pérouse et d'Orte.

L'Ombrie. — En dehors de l'Apennin, c'est un pays de collines et de bassins. Menues collines de grès et de marnes éocènes, coupées et recoupées de petites vallées, aux lignes souples et variées, parsemées de fermes et de hameaux, souvent cultivées et plantées jusqu'aux taillis des sommets. Mais la partie la plus vivante, ce sont les dépressions où les rivières serpentent entre de hauts peupliers : « Val Ombrien » que suit le Tibre depuis la conque de Città di Castello jusqu'à la cluse de Todi, Val de Spolète qui est l'un des terroirs les mieux cultivés (145 hab. au kilomètre carré), bassins de Terni et de Rieti. De leurs sédiments lacustres ne reste qu'une marge étroite, divisée en petites terrasses par des murettes de pierres sèches qui montrent un soin jaloux du sol. Ces flancs de collines sont le domaine favori de l'olivier, richesse et parure séculaires de cette province. Comme en Toscane, on l'a fait monter aussi haut qu'il peut aller, et on le multiplie encore. Sous Assise, Foligno, etc., le fond des dépressions contint longtemps des marécages qui ont été drainés. La vallée du Clitumne aux belles sources était renommée dans l'antiquité pour ses pâturages qui engraissaient les bœufs destinés aux sacrifices ; la « verte Ombrie » est restée un pays d'élevage intensif. Mais la majeure partie de ses lourdes glèbes est labourée par ses grands bœufs blancs dans l'intervalle des plantations, non pas de mûriers (l'Ombrie en a fort peu, par un curieux contraste avec la Toscane et les Marches), mais de vignes dont les festons s'attachent aux ormes et aux érables [1]. Pourtant la plupart des vins ne peuvent guère voyager, sauf l'Orvieto doré, et la province doit en acquérir en échange de son huile, de son bétail, de son blé. Mais c'est un trait de ce paysage que la multitude des arbres, régulièrement alignés en files ou en quinconces sur le jaune orangé des versants ou la terre brune du fond. Des Carceri d'Assise on croit voir un immense verger, sous cette brume légère qui donne à de nobles contours une suavité sans fadeur (pl. LXIV).

Le « grave Ombrien » (Carducci) est un paysan travailleur, auquel le métayage assure une certaine aisance, d'autant plus que la variété de ses cultures remédie au caprice des saisons. Sa *mezzadria*, de 15 hectares en moyenne, rassemble presque toutes ses terres autour d'une ferme à un ou deux étages, dont l'architecture atteste souvent des influences féodales ou franciscaines : peu de régions ont vu naître autant de guerriers et de moines. C'est, après l'Émilie et les Marches, la province qui a le plus d'habitations dispersées (53,3 p. 100 ; 65,5 vers Pérouse). Sauf près du Tibre moyen et de la Paglia, les dépressions sont pleines de maisons disséminées, souvent anciennes. Mais on leur préfère les hauteurs ; 80 p. 100 de la population réside entre 200 et 600 mètres. Les sommets et les flancs ont une multitude de fermes, chacune sur une colline d'où le maître voit sous lui son domaine, et surtout d'acropoles fortifiées. Entre Todi et Orvieto, soixante-deux localités portent les noms significatifs de *Torre*, *Castello*, *Rocca*, *Fortezza*, etc.

1. 24,7 p. 100 de la surface est en prés et pâtis ; 27,7 en semis plantés ; 16 en semis nus.

De vieilles petites cités d'un ocre rosé s'entassent sur des éperons comme des *ksour* algériens. Telles Spello, Foligno, Trevi, et Spolète, l'ancienne capitale des ducs lombards, sur les flancs escarpés de sa montagne boisée ; telle Assise, qui s'allonge à mi-pente, austère et douce (voir Première partie, fig. 10, p. 52 ; pl. LXIV). Et aussi Pérouse, gracieuse entre toutes les villes d'Italie, si dominatrice et pourtant si accueillante au sommet du plateau dont les murs étrusques

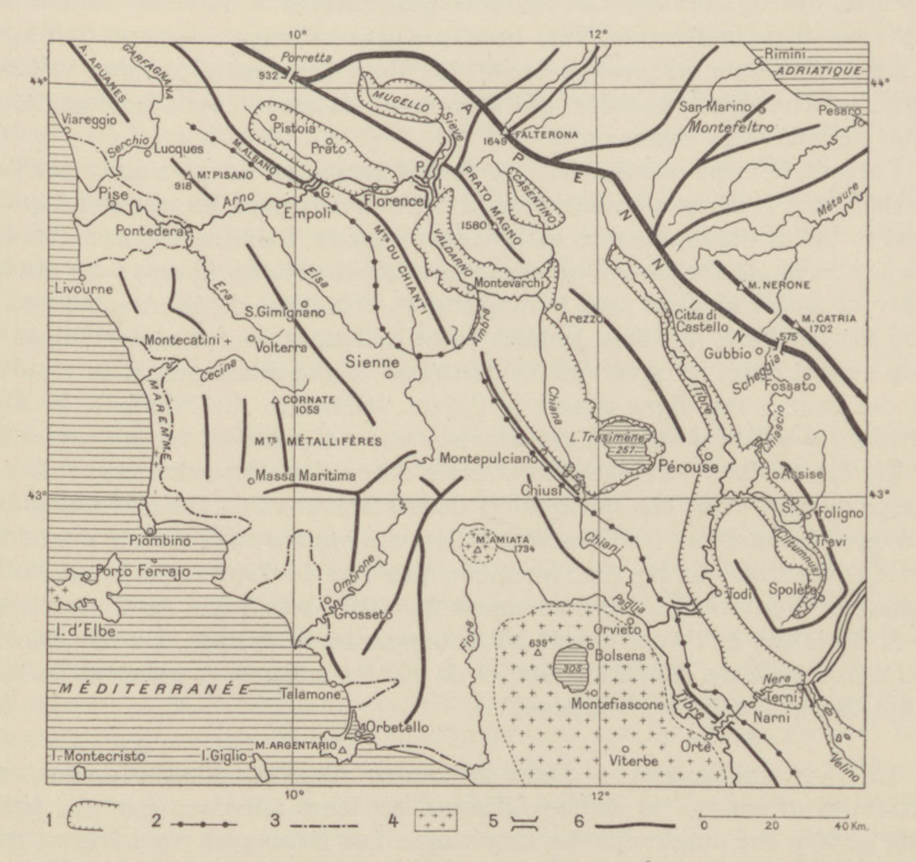


FIG. 78. — Formation des réseaux de l'Arno et du Tibre. — Échelle, 1 : 2 000 000.

1, Lacs pliocènes. — 2, Littoral pliocène. — 3, Littoral du Quaternaire supérieur. — 4, Massifs volcaniques récents. — 5, Vallées resserrées. — 6, Directions de montagnes. — Abréviations : I., Incisa ; G, Golfolina ; P., Pontassieve ; S., Spello.

fortifient la pente déjà raide. Elle semble s'étirer sur les digitations que de profonds ravins ont isolées dans les graviers et sables du Pliocène ; vers leur convergence, le palais de la commune, la cathédrale évoquent sa splendeur médiévale, tandis que l'industrie renaît dans les faubourgs. Mais les fabriques sont encore rares dans la province, sauf à Terni et Spolète. La plupart des villes ombriennes sont restées les « cités du silence », comme Orvieto avec ses vingt et une églises pour 9 766 habitants.

L'ARNO SUPÉRIEUR. — Il traverse d'abord les bassins du Casentino et du Valdarno, séparés par un long défilé (fig. 78). Déjà il s'est fortement enfoncé dans leurs sédiments lacustres qui le teintent de jaune ; sur la bordure de ces cuvettes, ils forment encore de larges terrasses couvertes de guérets, mais, vers le centre, le ravinement les a découpés en éperons abrupts, parfois crevassés de calanchi,

plus souvent ponctués d'oliviers et de chênes blancs au-dessus des mille petits champs voisins du fleuve. Ils portent des tours, de vieux bourgs parés de l'art toscan, comme Arezzo où les voies de ces deux vallées se réunissent à celles de la Chiana et du Tibre. Les grandes lignes assombries par les forêts du Prato Magno et de la Verna donnent des accents de vigueur aux jolis détails de ces paysages déjà florentins. Un peu d'industrie, mais localisée : quelques filatures de laine et de soie, des lignites dans le Valdarno qui fournissent force et lumière à une grande partie de la Toscane. Vers Incisa, le fleuve s'engage dans un défilé coudé qui laisse d'ailleurs un passage facile. La Sieve l'y rejoint par une vallée tortueuse, relativement encaissée, qui s'épanouit en amont dans le Mugello, pays ondulé de blés et de vignes.

Lorsque le large couloir situé au Sud d'Arezzo ne fut plus suivi par l'Arno supérieur, ses rivières n'eurent plus la force d'entraîner les alluvions qui rendirent le Val di Chiana de plus en plus marécageux. La situation des cités étrusques sur les hauteurs prouve qu'elles redoutaient déjà les fièvres ; des étangs se formèrent sous Chiusi et sous le majestueux belvédère de Montepulciano. Bien qu'on fût sur l'une des plus grandes voies italiennes, ce fut seulement en 1782 qu'un accord entre les gouvernements toscan et pontifical permit la régularisation des eaux ; une digue sépare le Chiani, tributaire du Tibre, de la Chiana corrigée. La vallée desséchée est devenue une riche plaine de culture : à perte de vue, des cordons de vignes assez serrés descendent des rebords sur de vastes champs de maïs et de blé, quelquefois de betteraves et de tabac. La population est dense et commence à se disséminer hors des *oppida* où la crainte des miasmes l'avait concentrée. Le lac de Trasimène, profond de 6 mètres à peine, doit son origine soit à un excès d'alluvionnement fluviatile, soit à une cavité quaternaire que la déviation de l'Arno aurait fait échapper au colmatage. Un déversoir artificiel a mis fin à ses débordements, et de riantes cultures remplacent les marais où Annibal attira l'armée romaine.

Le pays florentin. — Dans la conque elliptique dont Florence occupe l'extrémité orientale, les rivières glissent sur leurs alluvions par une pente si faible qu'il y eut longtemps des marécages. Les Étrusques n'y bâtirent qu'une cité, Fiesole, alors qu'ils n'évitaient pas les abords de la Maremme. Mais cette fondrière malsaine était sur une des grandes voies romaines ; la prospérité de ses villes commerçantes la fit transformer en une terre plantureuse. Une multitude de menues parcelles sont limitées par des files de vignes qui s'enlacent aux peupliers écimés ; le blé alterne avec le maïs dont les épis sèchent aux murs des hameaux ; partout, des millets géants où disparaissent les moissonneurs, d'énormes citrouilles dorées et des poivrons, parmi les mûriers et les oliviers. Nulle part, sauf près de Naples, la *coltura promiscua* n'arrive à ce foisonnement quasi tropical (voir Première partie, pl. X, C).

Comme cadre de cette dépression, des collines, assez rapides vers le Nord-Est, ailleurs adoucies par une longue usure, partout incisées par de petites vallées aux versants raides et parfois rocheux. L'Éocène qui les constitue offre souvent des grès assez durs : le *macigno*, très répandu, où les rivières s'encaissent sous des buttes pierreuses ; la *pietra forte*, qui contribue à la sévérité des palais florentins ; quelquefois pointent des serpentines, et plusieurs églises opposent en damier leur vert sombre à la blancheur des marbres de Carrare. Le sol brun et caillouteux conserve encore des taillis de rouvres, des pins et des cyprès au

milieu des genêts. Mais d'ordinaire il disparaît sous les cultures variées par lesquelles chaque ferme tâche de se suffire, surtout sous les grêles oliviers toscans qui le vêtent d'argent vieilli. L'huile est réputée et de même les vins généreux, parmi lesquels le Chianti, dont de grands propriétaires ont su organiser la préparation industrielle et la vente lointaine. La richesse de ces collines vient moins du sol, parfois ingrat, et du climat capricieux que du travail à coups de pioche et de bêche. Il faut beaucoup de labeur, soigneux, attentif ; aussi les enfants sont-ils nombreux; l'émigration fut tardive et restreinte. Comme en Ombrie, le paysan vit volontiers au centre de ses terres, sans doute parce que la paix règne depuis longtemps. Les fauves coteaux du Chianti sont jonchés de fermes, blanches ou brunes, où la maison du métayer voisine souvent avec celle du maître dans ce pays resté fidèle à l'esprit du passé. Bien des paysans veulent de la beauté pour leur demeure et leur domaine : vieilles fermes qu'un pin parasol suffit à ennoblir, précédées d'une allée de petits cyprès fuselés, comme ceux dont les primitifs toscans alignaient les minces taches noires ; paysages qui pourraient être de Gozzoli, avec cette pureté cristalline du ciel, cette élégance des lignes, cette sobriété un peu sèche malgré le charme du détail. Le chef-d'œuvre du peuple toscan, c'est peut-être sa campagne autant que ses églises (pl. LXV, B, LXVI, C, et LXXV, C).

Surtout sur les pentes qui descendent vers la plaine de Florence. Comme en aval, les villes s'accrochèrent au rebord de la dépression jadis trop humide, et ce fut de préférence au débouché des routes. Sur le même adret lumineux où Fiesole retient tant de Septentrionaux, Prato et Pistoia gardent l'empreinte des XIIIe et XIVe siècles, comme nombre de villes toscanes ; mais l'industrie y revit. Florence naquit tard, sous César sans doute, cité de soldats et de marchands dans les boues de l'Arno au pied de Fiesole. Mais ce fut une de ces villes basses qui dépeuplent les acropoles voisines. La route de l'Italie centrale y croisait le fleuve au point extrême de la navigation ; puis elle gagnait les cols faciles de l'Apennin. La fortune de Florence est-elle issue de ses relations avec la Plaine d'où lui serait venue son industrie maîtresse, celle de la laine ? La géographie ne suffit pas à expliquer celle-ci, car bien des villes du Midi voyaient passer autant de moutons transhumants sans travailler leurs toisons. Florence dut certes beaucoup au génie avisé, entreprenant, de ses fabricants, de ses banquiers, de ses souverains[1]. Après la décadence de la draperie, elle conserva son attrait, grâce moins à son climat assez âpre qu'à ses monuments, à l'agrément de la vie : c'est la ville d'Italie où se fixent le plus d'étrangers. Mais elle veut n'être pas qu'un musée : la place de la Seigneurie a parfois l'animation d'un marché paysan ; la fine paille de Florence est tressée par des dizaines de milliers de femmes, surtout dans les gros faubourgs manufacturiers qui possèdent des usines textiles, métallurgiques et céramiques. Cependant, c'est parmi les grandes cités italiennes celle qui s'accroît le moins vite, avec Venise ; encore n'est-ce que par immigration.

On y discerne le plan régulier de la colonie romaine, dont le côté oriental allait du Dôme à la Seigneurie, les principales avenues se croisant vers la place Victor-Emmanuel. L'étroite enceinte de 1172 comprima la population autour des palais où des murs de forteresse protégeaient une vie défiante et raffinée. Celle de 1333, huit fois plus vaste, devait rester trop ample pour plus de cinq siècles ; les monuments de la Renaissance et les riches demeures y laissèrent d'immenses jardins. L'aspect moderne de la ville date de son accession éphémère

1. Sur l'État florentin, voir Première partie p. 60, note 1.

au rang de capitale, vers 1865 ; des boulevards remplacèrent la majeure partie des remparts, et au delà se créèrent de nouveaux quartiers avec nombre de villas entourées de jardins. Quoique les faubourgs médiévaux, les *borghi*, aient conservé des ruelles misérables, la voirie a été améliorée pour une circulation qui devient intense. Mais cette activité renaissante n'a pu altérer la grâce subtile et quasi nerveuse de Florence (pl. LXV, A).

Qu'elles participent à la vie moderne, comme Prato, ou qu'elles se reposent dans leurs souvenirs, comme San Gimignano contemplant de ses douze tours un paysage exquis, les cités toscanes ont eu une influence profonde sur leurs campagnes (pl. LXV, B). Elles y ont répandu l'industrie de la laine, puis celle de la paille ; surtout beaucoup de bourgeois acquirent des domaines dont ils surveillèrent la gestion. Chacun a souvent plusieurs *poderi* distincts, dont il dirige les métayers. De là une pénétration intime de la vie urbaine et de la vie rurale, et cette aisance que conservent les petites cités, marchés agricoles, résidences de propriétaires fonciers. Échappée aux contrastes sociaux du Midi, beaucoup mieux administrée pendant des siècles, la Toscane est le pays de l'*aurea mediocritas*, des petits bourgeois économes, des paysans prospères, avec un air de civilisation répandue dans un peuple entier.

L'Arno inférieur. — Au delà des crêtes allongées des monts Albano s'étendait un vaste golfe aujourd'hui comblé. Sous les témoins des anciennes plaines côtières (Cerbaie), les rivières ont eu un cours incertain (ainsi le Serchio rejoignait l'Arno) ; leurs méandres se reconnaissent au tracé des chemins, des tertres sablonneux ; des cuvettes argileuses logèrent longtemps des étangs. D'où les inégalités dans la mise en valeur et le peuplement.

Partie du rebord et des bourrelets fluviaux, la conquête du sol y a créé çà et là une merveilleuse fécondité. Les environs de Lucques passent pour un modèle de culture intensive ; la densité de la population par kilomètre carré s'élève à 221 sur ces alluvions parsemées d'une multitude de hameaux et de mas dans une olivette fameuse ; elle reste bien plus élevée dans les collines voisines que sur les autres reliefs toscans, et la terre est si morcelée que beaucoup émigrent temporairement. A l'issue de la Garfagnana et d'une trouée menant vers Florence, Lucques est l'une des villes toscanes les plus riches, un actif marché d'huiles, tandis que ses monuments rappellent sa longue indépendance. Mais déjà nous trouvons dans sa plaine des bas-fonds, jadis submergés en automne. Et, sur la rive gauche du bas Arno, nous voyons bien d'abord des aspects de terre promise ; mais, plus au Sud, les mûriers disparaissent, puis les vignes, remplacées par du sorgho, plus loin par de mauvaises prairies. Poursuivant la bonification entreprise dès le XVIIe siècle, on achève de dessécher les marais, par drainage ou par pompage, et de leur substituer des labours, des prairies artificielles, voire des vignes sur fil de fer. La malaria a été refoulée loin de Pise. A 3 km. 700 de la mer d'après Strabon, à 12 km. 4 aujourd'hui, cette ville, si florissante jadis par le commerce du Levant, agonisait comme Bruges. Mais sa gare s'entoura d'usines (glaces, coton, etc.) et, dans les dernières décades, elle a dépassé les autres cités toscanes par les progrès de ses affaires, de sa population. Presque entièrement réédifiée au XVIe siècle, elle isole dans la paix du Campo Santo les souvenirs de ses gloires. Malgré son canal qu'on élargit, elle a cédé son rôle maritime à Livourne, écartée du delta. Les Médicis en firent au XVIe siècle le port de leur grand-duché, surtout un entrepôt de réexpédition ; au XIXe siècle, une vive im-



Phot. Broggi.

A. — FLORENCE.

Vue de San Miniato sur la ville et l'Apennin de Pistoia.



Phot. Alinari.

B. — SAN GIMIGNANO.

La ville et ses tours, jadis beaucoup plus nombreuses, sont au sommet d'une crête aux flancs découpés en terrasses et parsemés d'oliviers.



Phot. L. E. Pachò.

A. — LES ALPES APUANES.

Près de Carrare. Poussière de marbre semblant de la neige.



Phot. L. E. Pachò (dans Att. Mori, *Toscana*, U. T. E. T.).

B. — BOIS DE LA MAREMME.

Entre Pise et Livourne.



Phot. J. Sion.

C. — UN VILLAGE TOSCAN : CETONA.

Maisons serrées sur un tertre, entourées d'oliviers et de vignes en *coltura promiscua*.

pulsion fut donnée à l'industrie ; de grands travaux améliorent le débouché d'une riche région agricole. C'est une ville animée, mais la seule de la Toscane où presque rien ne parle du passé.

La zone pliocène. — Au Sud du bas Arno, ses affluents découpent de leurs sillons parallèles les dépôts pliocènes, qui se continuent dans l'ancien détroit allongé à l'Est des monts Métallifères jusqu'au Tibre moyen. Dans leurs plateaux s'enfoncent des vallées assez profondes, mais évasées et souvent bien cultivées. L'érosion a largement découvert les argiles plaisantiennes ; elle y a façonné des collines aplaties dont les adrets dénudés sont sujets à glisser : les environs de Volterra, les Crete Senesi sont classiques pour l'étude des frane et, çà et là, des calanchi (p. 299). Vers 300 mètres, dès que les grès astiens recouvrent les argiles, ce type d'érosion s'arrête devant des tertres, des plateaux limités par des balze ; la végétation devient plus drue, la densité bien plus élevée. Vues de la sévère Volterra, ou de l'une de ces collines calcaires qui pointent si brusquement à l'Ouest de Chiusi, les régions pliocènes composent un paysage étrange, analogue à celui des Marches, mais moins ordonné. Une teinte fantomatique, d'un jaune pâle, sur des ondulations capricieuses dont les routes suivent les crêtes dans leurs mille détours ; des versants parfois balafrés, plus souvent en descente assez douce vers les rivières, indiquées par un liséré d'arbres et de cultures plus soignées ; sur les argiles, des landes de graminées chétives et d'armoises, de vastes chaumes qui restent longtemps en jachères ; de loin en loin, sur un mamelon, une ferme entourée de meules, d'une dizaine d'oliviers rabougris, de quelques vignes ; ailleurs pas un arbre, tandis que les affleurements éocènes ou calcaires portent une garrigue touffue et qu'à leur base de jolis villages, des bois d'oliviers rappellent la campagne florentine. Cette terre aride et instable semble exclure l'homme ; M. Dainelli ne compte que 28 habitants au kilomètre carré sur les argiles, en y comprenant leurs prolongements dans les solitudes des monts Métallifères. Dans les Crete Senesi, affreusement tailladées, les métairies dépassent 50 et 60 hectares, dont la plupart livrés aux moutons. Cependant on peut créer sur ces glèbes compactes des prairies de trèfle rouge pour nourrir le bétail et engraisser les champs. Certaines régions mêlées d'argile et de sable rapportent davantage, par leur blé, leurs bœufs et leurs brebis, que les cultures arbustives de pays plus riants. Lorsque les pentes seront régularisées, ce sera un vaste champ proposé à la colonisation intérieure.

Comme les fermes, les villes sont liées aux monticules de ce pays raviné : villes intéressantes bien moins par leur activité moderne que par leur passé d'art et de luttes civiles. Sur les trois collines qui convergent vers la tour élancée de la Seigneurie, dans ses rues sombres fréquemment égayées par les cortèges historiques, Sienne a mieux conservé sa physionomie médiévale que les autres grandes villes toscanes ; pas d'autre animation que celle des touristes, des mille petits artisans, de son antique Université. Comme raison géographique de son rôle ancien, on peut indiquer les mines des monts Métallifères, surtout la croisée de deux voies, l'une unissant les vieilles cités de la Maremme à celles de la Chiana, l'autre qui va du Val d'Elsa vers Rome par Bolsena. Très accidentée sans doute, celle-ci utilise le couloir pliocène en évitant les vallées trop humides qu'emprunte la grande ligne de Florence à Orte et Naples. Sienne tenait ainsi, entre Pise et Rome, une voie qui pouvait échapper au contrôle de Florence, sa rivale acharnée (voir Première partie, pl. XV).

Collines, îles tyrrhéniennes. — Elles sont formées par des massifs nettement isolés, d'une structure controversée et sûrement complexe. Au Nord-Ouest, les Alpes Apuanes offrent les formes et les couleurs des Dolomites. Bien que hautes de 1 946 mètres seulement, des crêtes vraiment alpestres ont été sculptées par l'érosion dans une coupole de roches anciennes. Ce sont surtout des marbres, dont les éboulis semblent les couvrir de neiges éclatantes (pl. LXVI, A). Les immenses carrières du versant occidental, exploitées par les Romains et Michel Ange, sont l'une des principales richesses italiennes, grâce à l'extraction, au travail du marbre à Massa et Carrare où vont accéder les grands vapeurs. A leur pied, la Versilia, bien abritée, continue les olivettes de la Ligurie; Viareggio, misérable hameau en 1800, a reçu, en 1931, 57 000 baigneurs (voir fig. 61, p. 254-255).

Les terrains anciens se retrouvent dans le mont Pisano, entouré de châtaigniers et de villages, possesseur d'une des sources thermales si fréquentes dans le Préapennin. Puis viennent les monts Métallifères, « chaos tectonique » et orographique, divers par ses aspects comme par ses roches, mais généralement pauvre et délaissé par la circulation. Les schistes primaires forment de larges ondulations sous un épais maquis d'épines et de hautes bruyères. Les calcaires se couvrent volontiers de chênes blancs ou verts; quand ils sont décomposés, ils admettent l'olivier, parfois la vigne et des villages relativement nombreux. Ces affleurements anciens sont réunis par un dédale de collines éocènes, gréso-argileuses en général; leurs sommets, assez arrondis sauf là où percent les serpentines, se dressent brusquement vers la côte sous un manteau de broussailles quasi continu, et de là leurs lignes massives, leur tonalité sombre font penser aux Maures. Tous ces reliefs semblent avoir été mûris, puis assez fortement disséqués. Comme pour les isoler davantage, s'insinuaient des fonds de golfes, pliocènes ou quaternaires, encore humides et fiévreux. Aussi la densité tombe-t-elle à 34 habitants au kilomètre carré dans la province de Grosseto où 28 p. 100 du sol reste en pâtis. Par contre, elle se relève à 85 sur le cône volcanique de l'Amiata ; sous une belle châtaigneraie, près des sources qui jaillissent au contact du trachyte et de l'Éocène, une file de jolis villages cultivent blé et maïs.

L'archipel toscan présente aussi des roches anciennes et éruptives. L'île d'Elbe est un pays de montagnes mûries, déboisées, terminées en falaises ; de larges vallées bien cultivées aboutissent à de vastes golfes de submersion. Elle a d'excellents ports, faciles à défendre, près de la côte toscane qui en a si peu. Mais, si elle fut longtemps disputée, ce fut plus encore parce qu'elle est d'une générosité inépuisable en métaux, surtout les collines de l'Est colorées en rouge par le fer.

A cause de leur richesse métallique, ces régions ont été surnommées « la Saxe de l'Italie » ; malheureusement, c'est une Saxe sans combustibles, sauf un peu de lignite et ces meules de charbonniers qui fument sur toutes les collines. Dans aucune province sauf la Sardaigne, n'abondent ainsi les vestiges de très anciennes exploitations. Elles fournirent aux Étrusques le plomb argentifère, le cuivre de leurs bronzes ; elles contribuèrent à l'essor de leurs cités, plus tard à celui de Sienne, de Volterra, de Massa Maritima restée le centre de cette activité. Aujourd'hui la métallurgie du cuivre est florissante, surtout à Livourne ; l'Amiata est enrichi par le tripoli, l'ocre (terre de Sienne), principalement par le mercure pour lequel il ne le cède qu'à Almaden ; l'industrie chimique se développe grâce aux pyrites, au sel du pays de Volterra qui travaille l'albâtre, aux *soffioni* de la haute Cecina, dont les vapeurs font marcher la première centrale géothermique du monde. Surtout l'Elbe est restée l' « île ardente », comme au

temps de Diodore, grâce à ses minerais de fer qui représentent les neuf dixièmes de la production italienne ; jadis exportés, ils sont presque entièrement traités dans les fonderies puissantes de Porto Ferrajo et de Piombino qui a septuplé sa population depuis 1861.

La Maremme. — La côte fut vite régularisée, grâce à un soulèvement du sol et à l'abondance des alluvions apportées par des fleuves travailleurs. Des îles ont été soudées au continent : les croupes boisées du mont Argentario ont été rejointes par deux flèches de sables qui enferment l'étang d'Orbetello, et la pêche est active près de ces abris. Une évolution plus avancée a colmaté un étang analogue à l'Est de Piombino. Entre les avancées des reliefs intérieurs, ou à leur bordure, les troubles se sont déposés derrière un cordon de dunes basses, où parfois des pins parasols se profilent sur la mer en arcades aussi régulières que celles des aqueducs romains. Les sables portent un maquis dense que dominent des yeuses et des chênes-lièges ; les sols plus humides, des taillis à feuilles caduques. Les eaux séjournent dans de vastes étangs livides, ou imprègnent des fondrières parsemées de plantes coriaces comme les *sansouires* de Camargue. C'est la Maremme toscane, où la densité de la population tombe à 23 ; les rares villages, entourés d'oliviers, se sont réfugiés sur les pentes, de 200 à 800 mètres, craignant les fièvres et les incursions barbaresques que semblent guetter encore les tours du rivage (voir Première partie, fig. 7, p. 49). Comme dans les régions analogues du Latium et de la Campanie, les montagnards risquent leur santé pour venir cultiver, faire du charbon de bois, surtout conduire les transhumants (pl. LXVI, B, et voir Première partie, pl. VII, C).

Or, malgré des signes d'insalubrité dès la conquête romaine, il y eut là des cités étrusques commerçantes, des seigneuries florissantes au moyen âge. La décadence semble dater des guerres menées par Sienne et Florence contre les féodaux qui leur barraient l'accès de la mer ; elle atteignit son plus bas degré de 1550 à 1750. Les bonifications commencèrent sous l'impulsion des grands-ducs de Toscane, puis de sociétés de colonisation ; elles sont aujourd'hui menées rapidement, notamment près de Talamone, de Grosseto dont toute la plaine orientale est parsemée d'exploitations fort bien tenues. A côté d'immenses pâtures où vaguent moutons et chevaux, les bœufs aux longues cornes en lyre labourent une terre noire et pesante ; de vastes champs de blé manifestent le régime de la grande exploitation, et leur rendement dépasse la moyenne de la Toscane (18 quintaux à l'hectare, contre 10). Généralement ils restent nus ; mais parfois déjà leurs rigoles sont bordées de vignes ; les sols les mieux asséchés commencent à se couvrir de mûriers et d'oliviers qu'on répand aussi sur les collines. Sauf en quelques polders récents, il y a encore peu de fermes isolées. La province de Grosseto est celle de la Toscane dont la population a augmenté le plus dans les deux derniers siècles ; la malaria a reculé. Néanmoins la Maremme a conservé encore bien des maquis solitaires et fiévreux.

II. — LE LATIUM

Le volcanisme. — Le Latium comprend l'un des plus vastes districts volcaniques de l'Europe. A la fin du Pliocène, un golfe venait d'être remblayé par les argiles et les sables qui affleurent sous les tufs au Vatican et au Janicule ; parmi des lagunes et des lacs se dressa une sorte d'archipel volcanique dont les hommes

de la pierre taillée virent les dernières éruptions. Les dépressions furent comblées par les coulées, comme celle que longe la *Via Appia* sur près de 10 kilomètres, çà et là par des travertins analogues à ceux qui barrèrent l'Aniene à Tivoli, surtout par des produits de projections, deux cent fois plus répandus que les laves. Ainsi les monts Albains, qui formèrent toute la Campagne Romaine à l'Est du Tibre, la recouvrirent d'abord de cendres, agglomérées en un tuf jaunâtre et peu résistant ; l'érosion y a sculpté les Sept Collines, et il fut aisé d'y creuser les catacombes. Puis ils vomirent cette pouzzolane brune dont est fait l'indestructible mortier romain, et le dur *piperno* utilisé pour de nombreux monuments. Partout on reconnaît sans peine les cratères, les coulées ; le sol est généralement imperméable, mais de fécondité très différente selon que la roche est plus ou moins décomposée, le drainage plus ou moins régulier (fig 69, p. 303).

Le plateau lacustre. — Le Tibre enferme sur la rive droite la partie de l'Étrurie que l'on appelle parfois encore la Tuscia Romana. Trois groupes volcaniques s'y alignent selon la même direction que l'Apennin, chacun renfermant un lac circulaire et de nombreuses cuvettes desséchées : le lac de Bolsena, le plus grand (115 km^2, 143 m. de profondeur), dans les monts Volsini; le lac de Vico dans les Cimini (1 053 m.) ; le lac de Bracciano dans les Sabatini qui ferment vers le Nord l'horizon romain avec les abrupts calcaires du Soracte. Leurs eaux bleues baignent souvent des cultures et des vergers ; sur leurs versants ravinés s'accrochent de petites villes comme Bracciano, Montefiascone fameuse par ses vins et son panorama ; la noire Viterbe est le marché de la partie la moins pauvre de ce pays. Autour des anciens cratères s'étendent des plateaux de tufs, hauts de 100 à 300 mètres. Leurs tables peu inclinées sont tailladées par des labyrinthes de canyons escarpés ; de loin en loin, des cônes et quelques coulées de trachyte aux arêtes vives. Mais l'ensemble est bien monotone de lignes et de végétation. A la forêt Ciminienne, dont les armées romaines redoutaient le passage, ont succédé de mornes guérets, en jachère deux ans sur quatre, noircis après la moisson par l'incendie des chaumes ; des steppes hérissées de ronces, d'une quantité de chardons, d'herbes coriaces que broutent des chevaux errants, quelques buffles et les moutons des Abruzzes ; d'immenses maquis qui furent des repaires de brigands jusqu'à la fin du siècle dernier. La région comprise entre Bolsena, Orbetello et Corneto Tarquinia, sur 800 kilomètres carrés, est presque déserte, sauf quelques fermes fortifiées perdues dans ces halliers épineux. Et pourtant beaucoup de villages misérables, où l'on voit des grottes habitées, ont succédé à des cités étrusques ou avoisinent les châteaux, les jardins somptueux des vieilles familles romaines. La ruine de ces campagnes semble le fait des latifundia et de la transhumance qu'ils favorisaient.

Aujourd'hui, la culture progresse autour des bourgs et vers la capitale : morcellement foncier ; extension des vignes et des oliviers dont la rareté était jusqu'ici une caractéristique du plateau ; prairies améliorées et closes. La régénération sera facilitée par la ligne récente de Civitavecchia à Orte. Mais, à 14 kilomètres de Saint-Pierre, le plateau où fut Veies montre des pâtis broussailleux et des bergers vêtus de toisons comme dans un tableau de Hubert Robert.

La bordure orientale semble n'avoir pas connu cette déchéance : les propriétés plus divisées sont bien mieux cultivées et plantées ; nombre de petites villes, de maisons isolées, aisées, annoncent la transition vers la Toscane et l'Ombrie où le reste de la Tuscia passe encore pour un pays assez barbare. Les

chaussées romaines traversaient le plateau volcanique jusqu'à Chiusi, au lieu de suivre la vallée du Tibre : trop de marécages accompagnaient ses méandres dans les bassins qui alternent avec des étranglements jusque dans l'enceinte de Rome. Grâce à la sagesse de la Nera, à la modération des pluies, à la faiblesse de la pente, il n'a point les crues énormes et rapides qu'on lui a attribuées ; leur maximum (3 300 m^3) n'égale pas celui de l'Hérault. Cependant, en novembre et décembre surtout, il a maintes fois dévasté les bas quartiers de la Ville. Théoriquement navigable sur 144 kilomètres aujourd'hui, il n'est plus guère fréquenté qu'en aval de Rome, et seulement par des barques de 40 tonnes. Jadis il fut l'une des artères maîtresses du commerce dans le centre de la péninsule ; par lui descendaient dans l'antiquité les bois et les blés de l'Étrurie. Ce fut cette batellerie seule, jusqu'à l'établissement de la voie ferrée, qui donna sa valeur à ce couloir entre la Tuscia et l'Apennin, si apparent sur les cartes, mais surprenant par la rareté des routes comme des villages.

Monts Albains. — Deux fois plus vastes que le Vésuve, les monts Albains se composent, comme lui, d'un ancien volcan dont le haut a sauté, et d'un cône qui s'édifia dans la cavité ainsi formée. Mais ici l'enceinte externe, ébréchée vers l'Ouest, est presque aussi haute que le cratère terminal ; deux lacs profonds sont nés, soit par effondrement soit par intersection de cratères. Des forêts et des maquis sauvages se sont conservés vers l'Est, au-dessus de Velletri ; c'est encore parmi des taillis de châtaigniers que l'on découvre les dalles disjointes de la *Via Triumphalis* et le tragique lac de Nemi. Mais, surtout vers l'Ouest, ce massif surbaissé a depuis longtemps attiré la culture par sa fertilité, ses sources abondantes, ses acropoles. A mesure que la Campagne était plus désertée, la population se concentrait dans les *Castelli Romani* qui donnent à la ville leurs vins joyeux, l'Acqua Felice et par-dessus tout le repos de l'été dans un air salubre. Genzano, Frascati et ses bassins encadrés de cyprès, Castelgandolfo et ses yeuses vénérables qui se mirent dans le lac d'Albano, reçoivent les riches Romains. Chaque soir, les tramways amènent des foules vers cette oasis de montagne dont les jolies pentes, couvertes de vignes et de jardins, s'élèvent doucement au-dessus du vide de la Campagne.

Le littoral. — Il continue les côtes basses et inhospitalières de la Toscane, avec moins de pointements rocheux encore. Depuis Orbetello, les broussailles des collines tertiaires sont ourlées par une étroite plaine littorale, d'une pauvreté morose, couverte de guérets non plantés et souvent envahis par les asphodèles. Puis le relief se relève dans le massif de Civitavecchia et les trachytes de la Tolfa. Au delà recommence la côte alluviale ; plusieurs rangées de dunes retiennent de vastes lagunes aujourd'hui bonifiées; vers Maccarese, elles ont été converties en gras polders par des fermes quasi industrielles, pourvues de tout un machinisme. Du delta du Tibre, dont l'avancée triangulaire semble dater de la période historique, jusqu'à Terracine, s'étendent des forêts touffues d'yeuses et de lauriers sous les pins parasols, des maquis fréquentés par les sangliers et les moustiques, des salines que l'une des voies les plus anciennes reliait aux pâturages sabins. Fourrés et marais précèdent le rebord raviné de la Campagne où s'élevaient quelques acropoles du Latium primitif, Lavinium, Ardea, remplacées par des bourgades fiévreuses. On évoque aisément l'*Énéide* dans les fraîches vallées par

où descendaient les pâtres des monts Albains jusqu'au rivage où ils rencontraient les marchands de l'Orient. L'un des premiers ports naquit loin du delta, à la pointe d'Anzio. Rome le remplaça par Ostie ; mais les efforts répétés des empereurs ne purent vaincre « le Tibre rapide et chargé de sable jaune ». Ostie tomba en ruines, mais le pauvre village d'il y a vingt ans est devenu une plage prospère. Le véritable port de Rome, c'est, loin des boues fluviatiles, Civitavecchia qu'animent le trafic de la capitale et de Terni, l'industrie chimique, les relations avec la Sardaigne.

La Campagne Romaine. — Une immensité de solitude, une steppe mélancolique et dénudée, de loin en loin une vieille ferme sinistre et massive comme une forteresse, des bergers fiévreux qui poussaient leurs troupeaux le long des voies consulaires et des aqueducs écroulés : tel était l'*Agro Romano* au début de ce siècle. Une impression de grandeur déchue, plus poignante encore si on se rappelait que ce désert avait été cultivé avant même la fondation de Rome. Le sol noir ou rougeâtre est profond, assez fertile, sauf les bosses rocheuses et les ravins qui s'ouvrent à chaque pas dans une contrée qui paraît d'abord si plate. Mais il exige beaucoup de travail, çà et là pour briser la croûte résistante de la surface, ailleurs pour le débarrasser des eaux qui suintent entre les joncs. C'est une de ces contrées méditerranéennes incapables d'une destinée médiocre, tantôt plantureuses et tantôt pauvres parmi les pauvres, selon l'intensité de l'effort humain. Sa ruine provient de deux fléaux, quasi alliés : la grande propriété et le paludisme (voir Première partie, p. 46). Dès la fin de la République, les travaux hydrauliques des vieilles cités latines furent négligés ; la malaria devint de plus en plus répandue et virulente. Les luttes des barons romains, qui ont laissé une forte empreinte féodale dans les États Pontificaux hérissés de tours et de châteaux, désolèrent la Campagne dont les habitants se réfugiaient dans la Ville ou sur les montagnes. La pire époque fut de 1650 à 1800. Au début du xxe siècle, il n'y avait pas 1 000 habitants à demeure sur les 182 000 hectares du terroir rural de Rome.

L'économie traditionnelle, celle qui règne encore dans le Nord-Ouest et sur les flancs de l'Apennin, reposait sur l'exploitation de la steppe par la grande propriété. Vers 1910, vingt et une familles se partageaient les trois quarts de l'Agro. Les meilleures terres étaient cultivées, mais selon les procédés les plus primitifs : deux ans de blé, puis un ou deux de jachère ; on préparait le labour, ou l'on améliorait le pâturage, par de lugubres incendies de savane. Encore cette culture nomade n'occupait-elle, vers 1870, que le dixième du sol, et depuis elle avait bien reculé. Les bœufs et les chevaux à demi sauvages, fils de la steppe, avaient beaucoup diminué ; mais la Campagne se consacrait de plus en plus à la transhumance des moutons, qui donnait au tableau quelques-unes de ses touches maîtresses. Les troupeaux, de 2 000 à 5 000 têtes, séjournaient de la mi-septembre à la mi-juin ; c'étaient des bêtes maigres et rustiques, élevées pour leurs agneaux, leur laine, surtout le fromage (*pecorino*). Ils se multiplièrent au xixe siècle, à mesure que les progrès de la culture dans l'Ombrie et les Marches firent refluer au Latium les brebis de l'Apennin, que l'on vendit moins bien le blé et mieux les produits d'élevage. Comme les bergers offraient des loyers plus avantageux que les gains de la culture, les grands propriétaires la restreignirent pour leur affermer presque tout leur domaine. Le lien se resserra entre la montagne et la Campagne qui porte tout l'hiver une herbe très drue. Ainsi elle était

livrée, non point à l'abandon, mais à un système agraire bien coordonné et qui rapportait beaucoup aux latifundistes. On s'explique leur longue aversion pour les essais de défrichement. Seulement, c'était perpétuer la malaria dans ces pâtis non drainés, les vouer au désert et à la misère. Quelques bergers logent encore dans des huttes coniques de paille et de joncs, plus primitives que celles de bien des villages soudanais. Récemment encore, très peu d'instituteurs, de médecins, de prêtres : en 1897, le Vatican dut organiser les environs de Rome en pays de missions !

Ce paradoxe devenait de moins en moins tolérable à mesure que la Ville augmentait sa population et ses besoins. Depuis 1878, une série de lois encourageaient le desséchement et la mise en culture ; mais longtemps les améliorations se bornèrent à quelques lagunes littorales, à la banlieue qui se couvrit de jardins et de vignes. Le gouvernement fasciste imposa aux propriétaires un plan de bonification, qui doit s'étendre rapidement à toute la zone inculte. Moyennant des prêts, des exemptions d'impôt, des subsides, il les contraint à faire certains travaux préparatoires, comme le creusement des rigoles et le défoncement du sol, puis à exploiter selon ses prescriptions. Il veut répandre le blé, tout en réservant des pâtis, mais des pâtis améliorés ou des luzernières. Les troupeaux de l'Apennin pourront donc encore descendre ; des abreuvoirs et des étables permettront d'en garder une partie l'été. Ainsi ce plan ne méconnaît pas la vocation pastorale de vastes cantons de la Campagne, ni la diversité des conditions naturelles. D'un autre côté, il améliore la vie des travailleurs et cherche à fixer ces nomades. Il lutte contre la fièvre par les desséchements et la quinine ; il favorise la construction de maisons saines et la division des latifundia, dont beaucoup ont été morcelés. Un réseau de routes dessert les vides que laissaient les chaussées divergeant autour de la Ville. Cette colonisation intérieure a déjà obtenu des succès éclatants : les pâtis sont réduits à 50 000 hectares dont beaucoup en prés artificiels ; la surface en céréales est passée à 38 000 ; la population à 15 000 habitants (1927). Les tombeaux et les cyprès de la Voie Appienne avoisinent des champs d'artichauts, des blés très drus, de vastes pâtures encloses de barbelés. Les vieux aqueducs se détachent sur un semis de fermes neuves, couvertes en tuiles d'un rouge criard : bientôt on se croira en Beauce ou aux environs de Lille ! Mais le désert était si vaste au temps de Chateaubriand qu'on peut encore y découvrir les scènes classiques de la Campagne Romaine et la poésie des ruines (pl. LXVII).

Rome. — Dans quelle mesure la grandeur romaine était-elle prédestinée par la nature ? Rome est au centre de la péninsule. Mais justement cette situation n'y laissa arriver qu'assez tard les influences civilisatrices, venues, les unes, de la Plaine à l'âge du fer, les autres, de l'Orient. Ses premiers habitants étaient des pâtres, descendus des monts Albains et de la Sabine, fort inférieurs aux Étrusques. La toponymie révèle qu'ils vivaient pauvrement parmi des oseraies fangeuses, des bois de chênes et de hêtres. Seulement, ils étaient à une rencontre de peuples, qui mêlèrent leurs génies divers, et ils occupaient un site militaire incomparable. Le meilleur passage sur le Tibre inférieur est en face du Palatin, où la vallée se resserre et présente une île. Le ravinement du plateau volcanique avait préparé d'excellents oppida parfois abrupts, soit sur les éperons, soit dans les tertres détachés, le Palatin, le Capitole, l'Aventin, etc. Rome fut une tête de pont, d'abord pour la fédération latine, puis pour les Étrusques. Son rôle mili-

taire devança de beaucoup son rôle commercial. Une civilisation assez avancée était nécessaire pour fixer en ce point le commerce maritime ; Denys d'Halicarnasse y indique bien le contact de celui-ci et de la batellerie fluviale, mais, aux origines, c'était si peu l'unique accès de l'Italie centrale que l'embouchure du Tibre ne semble pas avoir eu de port jusqu'au IVe siècle avant J.-C. Il fallut que Rome fût devenue forte, par son esprit et ses institutions, avant qu'elle pût mettre à profit ces dispositions du relief qui facilitèrent ses conquêtes : le couloir du Tibre vers la Toscane, celui qui conduit vers Capoue, les trouées de l'Apennin vers Ascoli, Ancone et Pescara. Ce fut seulement à l'apogée de la République que certains avantages géographiques prirent leur valeur : alors sa position centrale en Italie prépara la soumission de celle-ci et, de même, sa position centrale en Méditerranée l'aida à fonder sa thalassocratie. Mais alors le développement de son commerce lui permit de laisser décliner l'agriculture. La Rome impériale vivait, non de sa région qu'elle vidait d'hommes, mais de tout le monde antique.

Ainsi s'explique en partie la profondeur de sa chute. Elle n'avait pas auprès d'elle de quoi subsister, dès qu'elle ne fut plus la maîtresse de l'univers. Après les invasions barbares, c'était une étrange anomalie que cette grande cité, se survivant à elle-même au milieu d'un désert, incapable de créer l'industrie de la laine malgré les troupeaux des environs, d'imiter l'essor commercial de Pise et d'Amalfi : au XIVe siècle, les marchands florentins qui revenaient de Naples préféraient passer par les Abruzzes plutôt que par une ville malsaine, peu sûre, sans ressources. Il ne lui resta alors, dit-on, que 17 000 habitants. Elle serait déchue très bas sans les souvenirs des empereurs et des apôtres. Siège de la papauté, elle lui dut l'afflux de tous ceux qu'attirait la capitale spirituelle de la chrétienté, capitale en même temps de cet État pontifical qui, reprenant à la Rome antique ses voies d'expansion, engloba une partie du plateau lacustre, l'Ombrie, les Marches et la Romagne. Pourtant, il y a un siècle, Milan pouvait considérer Rome comme une ville du Midi, assez peu policée.

Seulement, son prestige lui restait. Il la fit choisir comme capitale de l'Italie unifiée. La centralisation du royaume y appela un flot de nouveaux venus. En 1931, elle est arrivée à un million d'habitants, au lieu de 244 000 en 1872. Elle s'accroît plus vite que les autres grandes cités du royaume (4,56 p. 1 000 annuellement ; Turin, 3,6) ; mais c'est uniquement par l'immigration qui lui vient de toutes les provinces, surtout de l'Apennin, des Marches et du Midi. Pour une pareille agglomération, l'activité économique est restée médiocre. Rome est en dehors des grandes voies internationales ; son commerce se borne aux achats de la ville et à ceux d'un voisinage assez pauvre ; la colonisation même de la Campagne n'en fera qu'un marché agricole. Sans doute, les abords, naguère solitaires, de la basilique Saint-Paul ressemblent maintenant à la Plaine Saint-Denis par leurs usines (électricité, gaz, engrais, minoteries, etc.), près du port fluvial dont le mouvement est encore faible. Mais cet essor ne semble pas devoir dépasser les besoins locaux, même si l'on outille un port coûteux sur le Tibre et si l'on utilise mieux l'énergie de l'Aniene. Il se peut que, longtemps encore, Rome vive surtout des pèlerins et des touristes. Certes, le Forum « fait des dollars » plus que bien des usines. Dans la prospérité de la Rome moderne, combien la géographie compte peu devant le passé !

A côté des avantages militaires qui l'ont fait élire, le site présente de tels inconvénients que celui d'Albe eût peut-être assuré un développement moins troublé. Ils apparurent dès que la population descendit des oppida. Les bas

quartiers durent s'étaler à portée d'un fleuve redoutable, dans les fondrières du Vélabre, du Forum qui fut d'abord un de ces marchés établis au pied des acropoles. De toute nécessité, l'expansion urbaine exigeait de grands travaux d'asséchement (égouts étrusques) et la construction des aqueducs qui amenaient sous l'Empire 17 mètres cubes par seconde, le débit d'un fleuve. Cela

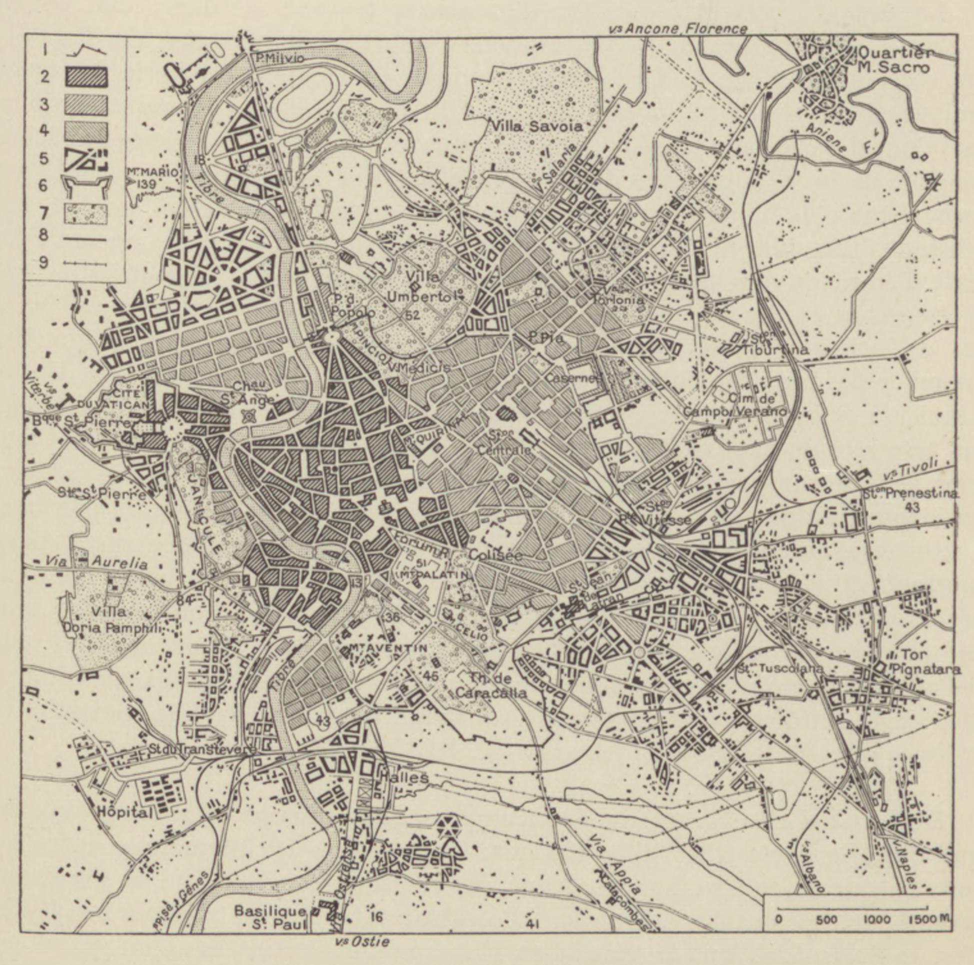


FIG. 79. — Plan de Rome. — Échelle, 1 : 75 000.

1, Enceinte d'Aurélien (270 après J.-C.). — 2, Rome vers 1560. — 3, Extension de la ville vers 1870. — 4, Nouvelle extension vers 1900. — 5, Quartiers modernes. — 6, Limite de la Cité du Vatican. — 7, Parcs. — 8, Voies ferrées. — 9, Conduites de force. — Les quartiers récents se prolongent un peu au Nord-Est et à l'Est de cette carte.

accuse le caractère artificiel de l'agglomération qui s'étendit sur les Sept Collines, derrière l'enceinte dite de Servius Tullius, puis celle d'Aurélien (fig. 79). Mais, dès les débuts de la décadence, les défauts du site se révélèrent terribles. D'autant plus que la ville s'était rétractée dans une zone basse, très exposée aux crues et à la malaria, celle qu'enferme le méandre tourné vers le Vatican. Sur ce tertre, désert dans l'antiquité mais consacré par les martyrs, s'était fortifiée une cité papale, dominant la ville de la plèbe et des barons retranchés dans leurs tours ou dans les monuments antiques. Au XVIe siècle, les autres collines n'avaient que des vignobles, des couvents, et le Forum était devenu le « Champ aux Vaches ». Les gravures de Piranèse nous feraient regretter le pittoresque des ruines, flanquées de masures, envahies par la végétation, si nous ne savions quelle misère y logeait.

Les papes multiplièrent les fontaines, dessinèrent des places monumentales et des avenues rectilignes, comme le Corso qui est resté le centre du mouvement et des affaires. Mais en 1870, quand ils se retirèrent dans ce qui est devenu l'État souverain de la « Cité du Vatican [1] », Rome arrêtait encore au Capitole et à la gare des Thermes ses quartiers trop denses et malsains.

La royauté entreprit aussitôt d'immenses travaux publics ; elle ouvrit ou élargit des avenues à travers les vieux quartiers du Ghetto, du Transtévère, etc. ; elle endigua le Tibre bien en amont de Rome. La malaria fut quasi éliminée ; la mortalité a diminué de 51 p. 100 depuis 1882, et Rome est aujourd'hui l'une des capitales les plus saines, les plus propres. Mais une fièvre de bâtisse s'empara de la ville jusqu'en 1888, excitée par une spéculation peu soucieuse d'urbanisme ; de hauts immeubles monotones, en briques et crépi sombre, enlaidissent l'Esquilin, le Viminal. Aujourd'hui, Rome ne remplit pas encore l'enceinte d'Aurélien vers le Sud-Ouest, où des ruelles silencieuses longent les jardins des couvents et des villas anciennes. Mais elle la dépasse à l'Est, au Nord hors de la Porta Pia et derrière la villa Borghese, de même dans le quartier si régulier des prés du Château Saint-Ange ; jusque loin vers le Monte Mario, le Janicule, Saint-Paul, ce ne sont que maçons au travail. En général, les quartiers très récents sont aérés, de style assez varié, et la Rome moderne a l'ambition de rivaliser avec l'ancienne par ses monuments massifs. Ce qui lui fait une physionomie unique au monde, ce sont les marques de cette primauté, politique ou religieuse, qu'elle exerce depuis deux millénaires ; de là, ce déferlement quasi chaotique de ruines, de basiliques, d'églises « baroques », de ruelles sombres égayées par quelque *antica taverna*, d'avenues bruyantes où l'on travaille sans cesse pour les accorder à la circulation ou aux perspectives. Rome ne séduit pas dès l'abord comme Florence ; mais elle conquiert et retient, à la fois par sa puissance et la *gentillezza* accueillante de ses vieux quartiers, par ses souvenirs et par les espoirs de sa nouvelle jeunesse (pl. XLIX).

Du Latium a la Campanie. — Deux passages s'ouvrent entre ces provinces. Dans l'intérieur, c'est la Vallée Latine[2], large de 5 à 10 kilomètres, entre les monts calcaires des Erniques au Nord, des Volsques au Sud, qui la dominent souvent par des abrupts crevassés. Elle est drainée par des rivières longitudinales, le Sacco-Liri, que le volcan de Roccamonfina retint dans un grand lac avant qu'il trouvât une étroite issue vers les marais de Minturno ; puis, au delà d'un seuil assez large, le Volturne qui a le même dessin. On revoit longtemps les aspects archaïques de la Campagne Romaine, les sévères coulées de laves sous de maigres pâtis ; puis, au-dessous de Frosinone et du mont Cassin, s'égrènent des bassins séparés par de menues collines, avec des prairies, des semis plantés, des vignes mariées aux peupliers. Les monts des Volsques ou Lepini sont un Causse fracturé, très caverneux, presque entièrement déboisé et désert. Ils se terminent par des falaises de 400 à 500 mètres, vrai front de forteresse, où quasi chaque village est une acropole, entourée ou dominée par des murailles cyclopéennes. Le versant maritime vécut douze siècles dans la terreur des fièvres et des pirates (voir Première partie, pl. XIII, A) ; les cultures commencent seulement à descendre en menues parcelles de blés et de fèves, piquetées d'oliviers et de chênes-lièges. Près des vieux ports de Terracine et de Gaeta, les agrumes du Midi font

1. Le territoire pontifical a 44 hectares, 711 « citoyens » en 1932.
2. C'est soit un fossé tectonique, soit plutôt une « fenêtre » dans une masse charriée.



Phot. Anderson.

LA CAMPAGNE ROMAINE.

Vue de la Voie Appienne. Au fond, les monts Albains. Les fermes et cultures sont aujourd'hui plus nombreuses.



Phot. Profr E. Migliorini.

A. — LES MARAIS PONTINS VERS 1930.
Buffles à la baignade.



Phot. Profr E. Migliorini.

B. — LES MARAIS PONTINS VERS 1930.
Cases de culture temporaire.



Phot. Ist. Naz. L. U. C. E.

C. — LES MARAIS PONTINS EN 1934.
Dans la plaine desséchée s'élève une des nouvelles cités : Sabaudia. A droite, le mont Circeo ; à gauche, le rebord des monts Lepini.

leur apparition. Plus à l'Ouest, s'isole l'abrupt massif calcaire du mont Circeo ; dans ses épais fourrés, les palmiers nains se mêlent aux yeuses et aux oliviers sauvages ; une petite anse attirait les navigateurs qui y apportèrent la légende de la magicienne (fig. 69).

Dans les solitudes malsaines des Marais Pontins, les eaux de pluie et celles des fortes sources s'écoulent difficilement sur un terrain sans pente, longeant un épais bourrelet de dunes couvert par une vraie forêt vierge. Ces régions basses, peut-être cultivées sous les Volsques dont on ne s'expliquerait pas la puissance si leur territoire s'était borné aux pierrailles de leurs causses, furent ensuite désolées ; puis Rome dut inaugurer des travaux d'assainissement que les papes reprirent sans grand succès. En 1914, la majeure partie de leurs 76 000 hectares était laissée aux moutons transhumants, aux troupes de chevaux et de bœufs presque libres ; les montagnards des Abruzzes s'exposaient à la malaria pour semer un peu de blé et de maïs. On voit encore des flaques, des huttes de roseaux pour la culture temporaire. Mais le gouvernement fasciste peut se glorifier d'avoir transformé le pays par un réseau serré de canaux de desséchement et d'irrigation, de stations de pompage et de puits artésiens. Outre une foule de fermes, il vient de bâtir des villes entières, propres et saines, où il établit les colons romagnols et vénètes [1] (pl. LXVIII, A, B et C).

Pour ses relations avec le Midi, Rome avait donc le choix entre deux chaussées : la *Via Latina* par l'intérieur, la *Via Appia* par le littoral, celle-ci d'établissement et de circulation plus faciles ; mais, dès la fin de la République, les eaux la rendaient souvent impraticable. Pour aller à Terracine, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il fallait suivre un ancien chemin volsque sur le flanc de la montagne. Les relations se reportèrent vers le couloir du Sacco, où fut posé le rail de Rome à Naples. Depuis peu, la ligne *direttissima* a été construite près de la côte, beaucoup plus rapide, mais moins pittoresque que l'ancienne.

III. — LA CAMPANIE

L'opulente plaine de Campanie a succédé à un vaste golfe comblé par les volcans et les rivières. Peut-être ébauché par une dépression synclinale, il fut dessiné par des effondrements qui atteignirent toute leur amplitude au Quaternaire. De grandes fractures marquent en plusieurs points sa périphérie, recroisées par des fentes radiales. Ces cassures laissèrent passer les masses éruptives qui ont donné à toute cette région ses reliefs caractéristiques et sa fécondité (fig. 80).

Reliefs volcaniques. — Le trait essentiel du paysage napolitain, c'est le cône du Vésuve. Des courbes élégantes, mais bien moins majestueuses que celles de l'Etna, mènent à son double cratère (voir Première partie, pl. II). Le plus ancien n'a conservé, après une explosion, que la moitié de sa paroi tournée vers le Nord-Est ; c'est la Somma, qui surplombe de 300 mètres une dépression jonchée de scories et de centaines de fumerolles. Par là s'écoulent les laves qui vont dévaster les villages du Sud et de l'Ouest; les autres sont protégés par la Somma contre ces fleuves de feu, mais non de la chute des blocs et des cendres. En 79 après J.-C., Pompei fut ensevelie par ces produits de

1. Surface complètement transformée en 1932 et 1933 ; 24 000 hectares, avec 780 kilomètres de canaux, 1 318 établissements ruraux, 30 puits artésiens. Chiffres correspondants dans le programme pour 1934 : 15 000 ; 400 ; 790 ; 12.

G. U., t. VII, Pl. LXVIII.

projections et Herculanum par des coulées de boue, devenues des tufs très durs. Au-dessus de la dépression, une pente qui atteint 30° mène au cône terminal, dont le cratère a 1 kilomètre de diamètre. Quand les éruptions restent faibles, les projections s'accumulent près de l'orifice en une cime aiguë ; lorsqu'elles sont violentes et que les laves sortent par les flancs, la pointe s'abat (en 1906, elle s'est réduite de 1 336 à 1 103 m.), et le cratère s'élargit. Malgré



Fig. 80. — La Campanie. — Échelle, 1 : 1 000 000.

1, Reliefs volcaniques. — 2, Reliefs calcaires. — 3, Autres reliefs. — Abréviation : F. C., défilé des Fourches-Caudines.

la fréquence de ses ravages, le Vésuve a une ceinture de villages populeux ; entre les affreuses pierrailles des coulées récentes, on ne se décourage pas de planter les figuiers de Barbarie, les oliviers, les vignes réputées, ni de semer le blé au-dessus des châtaigneraies. La densité (1921) est de 508 habitants au kilomètre carré jusqu'à 200 mètres d'altitude, 94 de 200 à 400 m. ; il y a nombre de fermes isolées jusqu'à 500 mètres (fait unique en Campanie) ; la population s'arrête à ce niveau, au delà duquel les laves ne sont pas assez décomposées (pl. LXIX, A).

La Roccamonfina présente à peu près la forme, les dimensions du Vésuve, ses dernières éruptions datent de l'époque historique. Sous les vastes châtaigneraies, ses pentes sont assez cultivées pour porter des densités de 130 à 160 jusqu'à plus de 600 mètres : densités inférieures à celle du Vésuve, situé près de la mer et d'un grand marché, très fortes si on les compare à celles des massifs calcaires.

Même intensité du peuplement dans les Champs Phlégréens. Vu des Camaldules, c'est bien un « paysage lunaire » que l'entre-croisement de ces collines de tufs jaunâtres où se creusent des trous d'ombre béants, jadis remplis par des lacs analogues à celui de l'Averne (pl. LVIII, A, et LXIX, C). Ces cratères circulaires

sont bien conservés, parce que la plupart datent seulement de la préhistoire. Les forces internes sont encore à l'œuvre, comme en témoignent la solfatare de Pouzzoles et le Monte Nuovo, édifié en un seul jour de 1538, et les oscillations de niveau constatées au « temple de Sérapis » et sur la voie romaine de la côte. Bien que l'épaisse forêt de jadis ait cédé la place à des vignes hautes et serrées, on comprend que les anciens aient vu dans ce pays étrange la porte des Enfers et l'antre d'une Sibylle. Cumes, qui initia la première l'Italie à la civilisation grecque, fut le port le plus ancien de la Campanie. Sur la côte méridionale, les Romains en installèrent d'autres, Pouzzoles, Baies, Misène, profitant de larges anses dont plusieurs sont des cratères submergés. Attirées par les sources chaudes et la beauté du paysage, leurs villas firent de ce rivage ce qu'est la Côte d'Azur en France. Les usines même et les forges qui l'envahissent, si du Pausilippe on les voit flamboyer le soir, ne surprennent pas dans la terre des Titans, personnifications des redoutables énergies souterraines. Récemment encore, des séismes ont désolé des îles volcaniques voisines, la gracieuse Procida, Ischia cultivée comme un jardin jusque près du cratère de l'Epomeo. Ischia nourrit 872 habitants au kilomètre carré dans la zone inférieure à 200 mètres, grâce à ses vignes, ses thermes, ses marines jaunes et roses blotties entre des falaises de suie. Ici et sur tout le pourtour du golfe de Naples se presse un peuple de pêcheurs : la Campanie donne à l'Italie un sur cinq de ses marins.

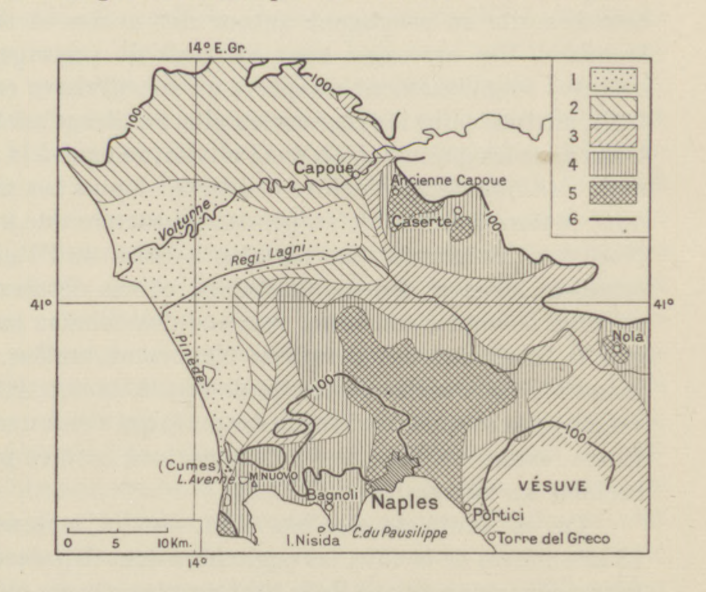


Fig. 81. — Densité de la population autour de Naples.

Densités : 1, moins de 50 habitants au kilomètre carré ; 2, de 50 à 250 habitants ; 3, de 250 à 500 habitants ; 4, de 500 à 1 000 habitants ; 5, plus de 1 000 habitants. — 6, Courbe de niveau de 100 mètres. — Échelle, 1 : 770 000. — D'après G. Dainelli.

La plaine. — Ce sont les cendres volcaniques qui font la fertilité de ses alluvions. Et aussi les grosses sources jaillissant à la base des sèches croupes calcaires qui l'encadrent. L'importance des arrosages se montre dans la densité de cette lisière, le nombre des bourgs et des villes, gardiennes des passages comme Caserte. Au centre de la plaine, par contre, aucune localité populeuse, sauf Capoue, et encore l'opulente cité grecque de ce nom était plus près des collines. Fond de golfe colmaté, la Campanie a conservé longtemps des régions humides et malsaines. Entre les fortes densités du rebord et celles de la banlieue napolitaine, un vide suit le cours des Regi Lagni. Un autre s'étale le long du Volturne tortueux. Depuis Cumes jusqu'au Massique dont Horace chantait les vins, le rivage est bordé de dunes et de marais à buffles. Ses habitants ont été repoussés vers l'intérieur par les pirates et les fièvres ; ils commencent seulement à créer, au milieu des joncs et des prés, des îlots de culture, d'abord le champ nu, plus tard les plantations (fig. 81).

Pour juger de ce que pourront devenir ces alluvions une fois asséchées, indiquons qu'on a évalué la densité de la population de la plaine, dans ses parties les mieux exploitées, à plus de 700. Les rendements y atteignent presque le triple de la moyenne italienne, le sextuple dans la partie la plus riche, celle qui entoure le Vésuve. Le Milanais même ne donne pas cette impression d'exubérance dans la végétation et le peuplement. Loin autour de Naples et du volcan, la terre est vouée aux légumes, qui forment avec les fruits la majeure partie de l'alimentation ; le chanvre revient souvent un an sur deux. Dans les sols plus sablonneux, on sème beaucoup de pois, de fèves, de blé. Mais celui-ci n'arriverait pas à nourrir la Campanie pendant un mois ; il recule devant les primeurs, pommes de terre et tomates, qui se propagent autour des norias et des rigoles ombragées par les trembles. Ces arrosages sont un trait du paysage, ainsi que cette variété des cultures soigneusement adaptées au sol, divisées en infimes parcelles. Un autre trait, surtout pour les régions les plus fertiles, c'est le développement des plantations dans les guérets. Non pas l'olivier, relégué à la périphérie et souvent négligé, mais des quantités d'arbres fruitiers, depuis les noisetiers jusqu'aux agrumes, dont la floraison semble au printemps mettre une neige basse autour de Pompei. Nocera a les plantations les plus serrées de l'Italie : les noyers dominent les orangers, ceux-ci, les mandariniers, et ces derniers, les cultures herbacées. Et partout la vigne, conduite, non sur des échalas comme dans les Champs Phlégréens, mais sur des peupliers élancés et touffus. Très souvent elle y grimpe jusqu'à 5 ou 6 mètres, puis va de l'un à l'autre, laissant tomber ses rameaux et ses grappes comme une lourde draperie qui s'enfonce dans les maïs et les chanvres. Entre Naples et Nola, la vue est partout arrêtée par ces festons de verdure qui cachent les villages (pl. LXX, B).

On est tenté de dire les villes, car ici, comme au Nord de Naples jusqu'à 18 kilomètres de la côte, les agglomérations dépassent 5 000, souvent 10 000 habitants, séparées par une lieue tout au plus. Or ces citadins vivent de la culture, ou plutôt du jardinage ; leurs maisons, de belle pierre blanche ou jaune clair, ont des remises, des étables, à côté du logis grouillant d'enfants. On se demande comment la terre la plus féconde peut nourrir pareil entassement d'humanité. Naples contribue à l'occuper, grâce à ses tramways, mais la densité de la Campanie ne s'expliquerait-elle pas surtout par une extrême frugalité ? La natalité, mais aussi la mortalité, dépassent la moyenne du royaume. Dans ce beau et plantureux pays subsistera une vie archaïque, pullulante à l'excès, souvent pauvre et sale, tant qu'elle ne trouvera pas à s'employer davantage dans la conquête des marais voisins et les usines de la grande ville.

Naples. — Le relief accidenté de la Campanie lui vaut un littoral articulé, le seul à offrir de bons ports naturels entre Gênes et Messine. Grâce aux îles qui l'abritent de certains vents, aux profondeurs qui atteignent 40 mètres à 1 kilomètre de la plage, à la richesse de ses plaines, aux passages aisés vers le Latium et même vers la côte adriatique, le golfe de Naples attira de tout temps les navigateurs. Parthénope, absorbée par *Neapolis* (la Nouvelle ville), fut l'un des ports fondés par les Grecs sur le pourtour des Champs Phlégréens ; elle resta longtemps un poste avancé de l'hellénisme. Saccagée, comme ses voisines, par les Barbares, Naples ne les dépassa décidément que lorsque Charles d'Anjou y établit la capitale des Deux-Siciles (1266). Jusqu'à la chute des Bourbons (1860), ses successeurs la favorisèrent de toutes façons. Centre de l'État le plus vaste de l'Italie,

elle devint par leur volonté le foyer qui attire encore les énergies de tout le Midi. Avec le bon marché des vivres fournis par sa huerta et par la mer, c'est ce passé qui explique l'énormité de sa population (841 104 hab.) et en fit la plus grande ville de l'Italie jusque vers 1920. Mais c'est aussi la psychologie populaire, cet attachement à la joyeuse cité, cette acceptation d'une natalité surabondante et de la promiscuité, par-dessus tout cette vie sans besoins sous un beau ciel. Récemment encore, Naples ne durait que par vitesse acquise. L'industrie se bornait presque, sauf les établissements d'État, à la fabrication des pâtes alimentaires, des gants, au travail du corail. Le port était de beaucoup le premier du royaume pour le mouvement des voyageurs, grâce au constant va-et-vient avec Palerme, surtout à l'exode vers les États-Unis ; mais on ne comptait guère sur le trafic des marchandises. Depuis que l'émigration a été tellement restreinte, c'est celui-ci qui vaut à Naples le quatrième rang parmi les ports italiens. En 1931, 2 165 000 tonnes ont été embarquées ou débarquées. Aux arrivages dominent le charbon et le blé, puis le bois, le pétrole, les métaux. Les principaux fournisseurs sont l'Europe septentrionale, les États-Unis, l'au-delà de Suez. Mais les expéditions ne font que 18 p. 100 du trafic, car elles ne consistent guère qu'en pâtes, conserves de tomates, pecorino ; la Campanie envoie beaucoup de primeurs et de fruits dans l'Europe centrale, mais c'est par rail. En dehors des nombreux passagers qui s'y embarquent pour Palerme, New York, Bombay et l'Extrême-Orient, Naples est resté un port régional ; son arrière-pays se réduit à la Campanie, où prédomine l'agriculture parmi une population qui achète peu. Sans doute, les usines se multiplient sur la plage, que Lamartine ne reconnaîtrait plus, depuis Pouzzoles et Bagnoli jusqu'à Torre Annunziata et Castellammare. La plupart sont liées au port et à l'abondance de la main-d'œuvre : vastes chantiers de constructions navales, puissants établissements métallurgiques, textiles et chimiques, fabriques de savons et de bougies. Mais elles ne peuvent entrer en lutte avec celles du Nord de l'Italie ; leur avenir semble être plutôt dans l'élaboration des denrées agricoles, conserves et pâtes alimentaires. On peut douter que Naples ait jamais un très grand port industriel, ni un port d'intérêt général [1].

Toute blanche, descendant de ses collines couvertes de vieux forts et de jardins jusqu'à la courbe de son golfe, Naples est bien l'une des villes les plus belles de la Terre si on la contemple du haut du Pausilippe. De près, l'impression change. Les mauvais gouvernements qui ont précédé l'unité nationale la laissèrent croître au hasard, sans régularité et sans hygiène, autour du port, de la cathédrale et du château des Angevins. Les marchands étrangers s'installèrent dans un dédale de venelles aujourd'hui abandonnées à la populace ; sur les flancs des collines s'enchevêtrèrent des rues et des montées qui ont conservé leurs foules d'artisans. La densité par hectare est de 53,1, contre 32 à Milan, 24,5 à Rome. La masse vit encore dans de très hautes bâtisses lépreuses, humides, où le soleil ne semble jamais pénétrer ; elle grouille comme les mouches autour des boutiques minuscules, des revendeurs ambulants auxquels elle achète des nourritures malodorantes. Nulle part en Italie, sauf en Sicile, on n'a cette impression de dénuement et de saleté dignes des Balkans dans leurs parties reculées. Cependant quelques-uns des *rioni* les plus malsains ont été abattus ; des quartiers aérés, voire somptueux, se sont construits vers l'Ouest ; l'eau a été amenée de

1. A moins d'imprévu. La force hydro-électrique pourrait être fournie bien plus abondamment par l'Apennin calcaire. D'autre part, on extrait la leucite du Vésuve, de la Roccamonfina, des abords de Civitavecchia où une grande usine vient d'être montée pour en tirer le nitrate de potasse et l'aluminium ; Naples ne pourrait-elle attirer cette industrie ?

l'Apennin. La mortalité, qui était de 30 p. 1 000 vers 1885, est tombée à 16,5. Les amateurs de pittoresque regrettent les *lazzaroni* (bien qu'il en reste !) et le bariolage des guenilles pendues sur les rues ; mais on doit louer l'effort accompli pour policer et relever ce peuple ; il s'agit maintenant de savoir comment l'occuper (voir Première partie, pl. II).

Sorrente, Capri. — L'horizon de Naples s'arrête vers le Sud aux lignes soutenues des calcaires par lesquels l'Apennin se prolonge dans la péninsule de Sorrente. Des cassures, analogues à celles qui ont isolé et morcelé Capri, ont préparé des couloirs faciles de Naples et Bénévent vers Salerne, dont les vignobles et l'activité industrielle contrastent avec les tristes déserts du Sele. Une autre fracture fit tomber la côte méridionale à 1 443 mètres en contre-bas du mont San Angelo. La route de cette corniche est suspendue sur des murailles parfois vertigineuses, et cependant la pente est découpée en minces terrasses plantées de citronniers; il faut une patience de fourmi pour trouver un peu de terre et la remonter hotte par hotte (pl. LXIX, B, et LXX, A). Des villages d'une blancheur éclatante s'agrippent aux falaises, des marines se nichent dans les anfractuosités. Ce versant méridional si abrupt arrive à des densités de 701 jusqu'à 200 mètres, de 552 de 200 à 400 (1921). Il offrit un refuge lorsque les Barbares anéantirent les ports des Champs Phlégréens ; ses anses minuscules semblaient faites pour accueillir les influences orientales. Au début du moyen âge, les marchands d'Amalfi tinrent le premier rang à Constantinople, les médecins de Salerne propagèrent en Occident la science arabe ; on se croirait dans une échelle de Syrie à Positano ou Vétri, devant leurs couleurs crues et leurs maisons cubiques, aux terrasses bombées. Le versant septentrional descend plus lentement, par des barres majestueuses qui séparent des plaines enrichies de cendres volcaniques. Dans l'un de ces *piani*, terminé par une falaise de tufs noirâtres, Sorrente disperse ses villas au milieu des agrumes, des vignes bien arrosées qui s'étalent en treilles. Des bois d'oliviers élancés, plus haut des taillis de châtaigniers et de noisetiers revêtent les promontoires dans l'un des paysages les plus riants de l'Europe.

Celui de Capri a la même joliesse dans les collines ondulées du centre ; mais, de part et d'autre, les calcaires se relèvent brusquement pour retomber en murailles dans les flots : près de 600 mètres à pic sous le mont Solaro. Un escalier de 800 marches conduisait seul jadis de la marine aux vignobles d'Anacapri, à son maquis de bruyères et de myrtes où vaguent les chèvres qui ont valu son nom à l'île jadis si pauvre. Capri est comme un résumé des pays méditerranéens par l'éclat de ses contrastes : terre lumineuse et violente, elle juxtapose la gaieté de ses jardins et la fécondité de ses terrasses à des reliefs sauvages, les ruines d'une civilisation trop raffinée aux fortins barbaresques, de blanches rues en tunnels, comme celles du Sud-Algérien, à la foule des hôtels où beaucoup de touristes arrêtent leur visite de l'Italie. Au delà de Capri et de Ravello, la péninsule et la Sicile leur révéleraient de curieuses originalités, mais bien peu de beautés égales à celles-là.



Phot. Johannowsky, Naples.

A. — LE CRATÈRE DU VÉSUVE EN 1932.



Phot. Matton.

B. — CORNICHE D'AMALFI.
Cultures d'agrumes en terrasses.



Phot. Matton.

C. — LES CHAMPS PHLÉGRÉENS, VUS DU COUVENT DES CAMALDULES.



Phot. Alinari.

A. — LA PÉNINSULE DE SORRENTE.

Vue de Ravello sur la côte méridionale, ses abrupts et ses « marines ».



Phot. comm. par le Profr F. Milone.

B. — DANS LA PLAINE DE NAPLES, PRÈS DE CASALBA.

Aux premiers plans, chanvre et blé ; plus loin, arbres fruitiers et peupliers desquels pendent les rideaux de vignes.

BIBLIOGRAPHIE

TOSCANE, OMBRIE. — E. REYER, *Aus Toscana*, Vienne, 1884 (relief). — B. LOTTI, Geologia della Toscana (*Memorie descrittive della Carta Geol. d'Italia*, XIII, 1909) ; Descrizione geologica dell'Umbria (*Ibid.*, XXI, 1926). Parmi les nombreuses études géologiques, voir aussi *Boll. della R. Società Geol. Italiana*, 1921 et 1928 (congrès géologiques). — D. PANTANELLI, Storia geologica dell'Arno (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XIX, 1900, p. 419-436). — E. HUTTON, *The valley of Arno*, Londres, 1927. — *Monti e poggi Toscani*, Florence, 1908. — P. ROUX, Les populations rurales de la Toscane (*Science Sociale*, XXIV, 1909). — ED. A. VERRI, ...Geografia fisica dell'Umbria (*Atti del quarto Congresso Geogr. Italiano*, Milan, 1901, p. 60-83). — R. RICCARDI, *Ricerche sull'insediamento umano nell'Umbria*, Rome, 1931. — W. M. DAVIS, Der Valdarno (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1914, p. 585-621, 665-697 ; voir *Riv. Geogr. Italiana*, XXII, 1915, p. 362-371, et *Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XLVII, 1929, p. 170-184). — P. PRINCIPI, Nuove ricerche sul bacino plioceno del Casentino (*L'Universo*, VI, 1925, p. 261-278 ; voir *Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XLV, 1926, p. 49-66). — E. MASINI, Le origini di Firenze (*L'Universo*, VI, 1925, p. 507-531). — D. ZACCAGNA, *Descrizione geologica delle Alpi Apuane*, Rome, 1932. — G. MERLINI, I centri abitati della Garfagnana (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, VI, VII, 1930, p. 29-49). — G. BONACCI, La densita di popolazione nel Lucchese (*Riv. Geogr. Italiana*, XII, 1905, p. 146-154). — G. BRAUN, Zur Morphologie des Volterrano (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1905, p. 771-783) ; Der Monte Argentario (*Petermanns Mitteil.*, LX, 1, 1914, p. 17-20). — P. DEL ZANNA, Le crete di Certaldo (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, V, IV, 1917, p. 747-766). — G. DAINELLI, Le zone altimetriche del M. Amiata (*Memorie Geogr., suppl. alla Rivista Geogr. Italiana*, 12, 1910) ; La distribuzione della popolazione in Toscana (*Ibid.*, 33, 1917, p. 1-260). — ASS. MORI, La sesta escursione geografica interuniversitaria nella Maremma Grossetana e nell'Amiata (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, VI, VIII, 1931, p. 532-555). — A. RÜHL, Elba (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1912, p. 288-297).

LATIUM. — ISTITUTO DI STUDI ROMANI, *Le scienze fisiche e biologiche in Roma e nel Lazio*, Rome, 1933 (essentiel sur le milieu naturel). — G. DE ANGELIS D'OSSAT, Sulla geologia della provincia di Roma (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XX, 1901 ; XXIII, 1904) ; *Storia geologica della Campagna Romana*, Rome, 1930. — V. SABATINI, I vulcani dell'Italia centrale (*Memorie descrittive della Carta Geol. d'Italia*, 1900 et 1912 ; voir *La Géographie*, III, 1901, p. 461-470). — A. VERRI, Origine e trasformazioni della Campagna di Roma (*Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XXX, 1911, p. 263-311). — G. BOISSIER, *Promenades archéologiques*, Paris, 1887 et 1890 (Rome, littoral, Sabine). — F. PORENA, Il compartimento « Lazio » o la provincia di Roma (*Riv. Geogr. Italiana*, II, 1895, p. 325-340, 389-402, 453-482, 581-602). — F. MINUTILLI, Studi demografici sulla provincia di Roma (*Memorie Geogr.*, XII, 1905, p. 3-74). — E. BARBARICH, La Tuscia Romana (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, V, I, 1912, p. 227-254). — W. SOMBART, Die römische Campagna (*Staats und sozialw. Forschungen*, VIII, 3, 1888). — P. ROUX, Le latifundium romain (*Science Sociale*, XXIV, 1909). — G. TOMASSETTI, *La Campagna romana, antica, medioevale*, Rome, 1909-1910, 2 vol. — A. CELLI, Storia della malaria nell'Agro Romano (*Memorie della R. Academia Nazionale dei Lincei, Sc. Fis.*, VI, I, 1925). — MINISTERO DELL'ECONOMIA NAZIONALE, *L'Agro Romano nel primo quinquennio fascista*, Rome, 1928. — G. PULLÈ, La pastorizia nell'Agro Romano (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, VI, VI, 1929, p. 570-601). — R. ALMAGIÀ, The repopulation of the Roman Campagna (*Geogr. Review*, XIX, 1929, p. 529-555). — W. M. DAVIS, The seven hills of Rome (*Journal of Geogr.*, IX, 1911, p. 197-202, 230-233). — A. PIGANIOL, *Essai sur les origines de Rome*, Paris, 1916. —PL. FRACCARO, I fattori geografici della grandezza di Roma (*La Geografia*, XIV, 1926, p. 84-100). — L. MAROI, Movimento nella popolazione romana (*Capitolium*, IV, 1928, p. 376-394 ; V, 1929, p. 153-168). —F. CLEMENTI, Il piano regolatore di Roma nella sua evoluzione storica (*Riv. Italiana d'Edilizia*, V, 1929, p. 9-41). — G. TIAN, Le nouveau plan d'aménagement et d'extension de Rome (*Génie Civil*, 11 juin 1932, p. 588-592). — J. CARCOPINO, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, 1919 (côte du Latium). — M. BARATTA, Paludi Pontine (*L'Universo*, X, 1929, p. 245-280). Sur les Marais Pontins, voir aussi le numéro spécial de *Opere Pubbliche*, décembre 1932, et N. PRAMPOLINI, *La bonifica dell'Agro Pontino*, Reggio, 1933.

CAMPANIE. — *Atti dello XI Congresso geografico Italiano, Napoli*, 1930 (vol. IV) (essentiel). — W. DEECKE, *Geologischer Führer durch Campanien*, Berlin, 1901. — Sur le volcanisme, voir notamment : R. T. GÜNTHER (*Geogr. Journal*, X, 1897 ; XXII, 1903 ; XXIV, 1904) ; G. DE LORENZO (*Quarterly Journal Geol. Society*, 1904); C. DE STEFANI (*Petermanns Mitteil.*, Ergänzungsheft 156, 1907); W. KRANZ (*Petermanns Mitteil*, LVIII, 1, 1912). — M. BARATTA, *Il Vesuvio*, Rome, 1897. Voir aussi AL. MALLADRA (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, V, III, 1914, p. 733-805, 1237-1258) et *Annali del R. Osservatorio Vesuviano* (Bibliographie : IV, II, 1933). — C. PUNZO, La distribuzione altimetrica della popolazione nella Campania (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, V, XII, 1923, p. 19-43). — F. MILONE, *Il porto di Napoli*, Città di Castello, 1927. — H. KANTER, Ischia und Capri (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1926, p. 409-424).

CHAPITRE XXII

LA SICILE

1. — GÉNÉRALITÉS

Position. Évolution historique. — Terre féconde qui commande les détroits entre l'Ouest et l'Est de la Méditerranée, la Sicile a toujours attiré les ambitions ; elle resta, dès les débuts de l'histoire, soumise à des maîtres venus de tous les points de l'horizon, avant de se fondre dans l'unité italienne. Ses destinées semblaient préparées à se joindre avec celles de la péninsule : le détroit de Messine, large de 3 kilomètres, n'est pas un obstacle. Et, cependant, très longtemps elle regarda plutôt vers l'Orient, avec les navigateurs égéens et sémites, l'hellénisme et la longue domination byzantine, puis avec la civilisation arabe dont ses régions littorales montrent encore l'empreinte. D'autre part, elle fut le trait d'union entre la péninsule et l'Afrique, car 141 kilomètres seulement séparent du cap Bon l'une des rares contrées siciliennes qui possèdent de bons ports, Tràpani, Marsala. Est-ce à dire, comme le veut Fischer, que l'occupation de la Tunisie par la France rompe une harmonie naturelle, qui voudrait l'association de ces deux terres semblables à bien des égards ? Mais, à ce compte, où donc en Méditerranée y aurait-il une frontière légitime ? Est-il fatal que les deux rives d'un détroit appartiennent à la même puissance? Et, si les Siciliens ont émigré en foule vers Tunis, n'y a-t-il point de place dans leur île pour une colonisation intérieure qui lui rendrait sa prospérité de jadis ?

Récemment, une vaste partie de la Sicile figurait parmi les pays déchus de la Méditerranée. Qui voit la misère de l'intérieur et des quartiers populaires des ports comprend mal sa réputation de richesse dans l'antiquité. Pour les anciens, c'était la patrie de Cérès ; or elle ne produit pas aujourd'hui assez de blé pour elle-même. L'une des causes de la décadence, qui semble avoir débuté à la chute des empereurs souabes (1268), ne serait-ce pas qu'après eux l'île fut toujours gouvernée du dehors ? Dans le royaume des Deux-Siciles, elle accepta difficilement la prépondérance de Naples ; même après 1870, au dire de nombreux Italiens, on ne fit pas assez pour les travaux publics, l'enseignement, même la sécurité, car le brigandage et la *maffia* ont désolé certaines provinces jusqu'à ces toutes dernières années.

Les trois versants de la Trinacrie ont connu une fortune diverse selon les époques. Les premières colonies helléniques se fixèrent naturellement sur la côte orientale, la plus proche, la mieux pourvue en îlots et en promontoires. De même les Carthaginois occupèrent la partie de l'île qui leur faisait face, de Lilybée à

Panormos (Palerme). Sous les Romains, la seule ville importante fut la plus voisine de la péninsule, Messine. Les Arabes installèrent leur capitale à Palerme, relativement près de Tunis, dans une plaine irrigable dont ils firent un jardin d'Orient. Lorsque la Sicile fut unie à l'Italie, Catane et surtout Messine purent rivaliser avec cette ville. Mais le versant africain n'a plus jamais connu de floraison urbaine comme celle de Sélinunte et d'Agrigente ; sans ports naturels, il était le plus exposé aux incursions barbaresques (la dernière date de 1823), et ses relations avec la Tunisie française n'y ont guère ramené la vie (fig. 84).

Deux types de régions. — On a pu comparer l'île à une collection d'échantillons géologiques et topographiques. Mais ils se groupent en deux séries, dont l'une comprend les régions littorales, sauf sur le versant africain, l'autre, celui-ci et l'intérieur (voir fig. 68, p. 297). La première a valu à la Sicile sa renommée de beauté ; c'est le pays, tour à tour imposant et joli, « où fleurit l'oranger » ; un immense jardin suit la côte dans l'intervalle de villes grouillantes ; il y a là, pour un Septentrional, une luxuriance quasi tropicale. S'il visite l'intérieur, il découvre une autre Sicile à laquelle ne le préparaient guère les idylles syracusaines : de grands pays muets, nus, austères, d'une vie beaucoup plus archaïque.

Les raisons de ce contraste, il faut les chercher moins dans la nature du sol — il peut être excellent dans l'intérieur — que dans la supériorité du climat maritime, favorable aux agrumes frileux, et surtout dans le régime des eaux. Les reliefs du Nord et de l'Est alimentent les nappes, et c'est à l'irrigation que les plaines littorales doivent leur fécondité de huertas ; il suffit de voir à quel prix s'achète l'arrosage [1]. Dans l'intérieur, les sources sont pauvres ; les pluies s'évaporent très vite, ou ruissellent sur les argiles vers des rivières qui sont plutôt des ouadi. En été, tout flamboie dans les campagnes solitaires d'Enna, où la légende place la disparition de Proserpine qui symbolise la végétation consumée par le soleil. La sécheresse a imposé la vie agricole d'une steppe. Est-ce sans remèdes ? En tout cas, d'autres facteurs ont agi dans le même sens.

Tout progrès est venu du dehors. Or les civilisations étrangères se sont établies de préférence sur les rivages ; les influences extérieures s'amortissent rapidement dans l'intérieur. Non qu'il soit cerné par une barrière montagneuse : les reliefs sont toujours morcelés et faciles à contourner. Ceux de l'Ouest n'ont pas arrêté la rivalité de Ségeste et de Sélinunte ; une route très ancienne unissait Palerme à Catane et Taormine. Mais, en 1860 encore, c'était la seule carrossable de l'île ; ailleurs il n'y avait et, dans quelques cantons encore, il n'y a que des pistes. Les communications sont contrariées par les mille accidents d'un relief menu, mais tourmenté, et par les glissements de terrain. Chaque bourg continue à vivre assez isolé ; à quelques lieues de la côte, surtout au Sud, on respire une atmosphère continentale, la même qu'en des siècles lointains. Et, d'autre part, pourquoi le littoral de Palerme et de Messine est-il enrichi par les agrumes ? Ce n'est pas seulement à cause de ses arrosages ; c'est aussi parce que les Arabes, installés dans ses ports, ont introduit ou répandu dans leur voisinage orangers, citronniers, et ces cultures n'ont refoulé les autres que le jour où la navigation à vapeur leur assura la clientèle anglo-saxonne. Elles ont renforcé le contraste entre le centre et les secteurs favorisés de la périphérie ; mais ce contraste est un trait ancien, qui se marque aussi dans l'état social. Sur ces régions côtières,

1. Vers Acireale, on paie 400 lire par an pour disposer, une heure par semaine, d'un courant de 20 litres à la seconde.

peut-être sous l'influence des cultures arborescentes, de la densité plus élevée, la propriété est assez divisée ; les habitations se desserrent. Par contre, les terres à blé et à moutons de l'intérieur sont restées le pays des *latifundia*, des *oppida* séparés par des solitudes.

II. — LES ZONES DE CULTURE INTENSIVE

Le Nord-Est. — Du *ferry boat* qui traverse le détroit de Messine, on est frappé par les analogies entre les deux rives. De chaque côté, des terrasses littorales, dominées par des montagnes archéennes assez dénudées. Sur le rivage rectiligne, des files ininterrompues de maisons et de villages qui paraissent blancs, de loin ; comme Reggio, Messine s'allonge interminable sur la côte. La ressemblance est telle que, depuis les Grecs, on a pensé que la Calabre et ce coin de Sicile ont été séparés par un cataclysme. Le détroit doit, en effet, son origine à des dislocations, qui n'ont pas terminé leur œuvre funeste. Réédifiée après le terrible séisme de 1783, Messine fut presque entièrement renversée, le 28 décembre 1908, par un tremblement de terre qui fit près de 84 000 victimes ; 91 p. 100 des édifices durent être rasés. On rebâtit la ville selon un « plan régulateur », avec des maisons qui dépassent rarement 12 mètres, de larges rues se croisant à angle droit. Il y a encore de vastes quartiers de baraquements, et Messine n'a d'autre beauté que son panorama. Mais c'est une ville active, enrichie par le commerce des agrumes et les industries qui s'y lient, par la pêche, surtout par son port, dont elle veut faire l'escale des nombreux navires qui passent en vue (pl. LXXII, B).

Les monts Péloritains (1 374 m.) sont le seul relief insulaire qui mérite le nom de chaîne. On y trouve parfois des pitons calcaires, couronnés de villages, mais surtout des gneiss très durs, où s'enfoncent des vallées étroites entre des crêtes dentelées, et des phyllades luisantes qui donnent des sommets plus arrondis. De rares pins parasols ont échappé au saccage de la forêt, dont la restauration est encore limitée (pl. LXXII, A). Aussi les Péloritains sont-ils dévastés par les *fiumare*, dont les larges lits caillouteux, encadrés de versants très raides, se terminent en impasse vers l'amont. Moins qu'en Calabre, ils ont laissé subsister les surfaces anciennement nivelées, car leur attaque porte sur une échine assez resserrée. La culture doit en général s'arrêter vers 500 mètres ; les pentes escarpées n'ont que des bruyères, des genêts, des cistes, et une quantité de figuiers de Barbarie. Mais les agrumes montent assez haut, grâce aux sources ; ils envahissent les grèves torrentielles et forment un liséré tout le long de la côte. Celle-ci n'a cependant pas la beauté que l'on croirait, car Messine se continue à l'infini par une file de maisons basses, neuves, mais misérables[1]. Cette agglomération en rue se renfle près des vieux bourgs, qui étaient perchés sur des éperons où grimpent leurs rues tortueuses et sales. Mais, dès le XVIe siècle, l'âpreté du relief les fit essaimer le long de la côte ; ainsi l'acropole de Taormine vit grandir à ses pieds un bourg d'auberges et de jardiniers. Fameuse jadis comme citadelle, aujourd'hui comme station d'hiver, Taormine offre l'un des plus beaux panoramas de la Méditerranée : aux premiers plans, des collines à pic sur la mer, des villages sur des murailles blanches, des terrasses semées de blé à l'ombre des oliviers ;

1. La zone de 100 à 200 mètres a une densité de 426 habitants au kilomètre carré; celle de 200 à 400, de 267 ; mais le vide est quasi complet dès 600 mètres.

les lignes soutenues des surfaces anciennes donnent aux abords de la colonie grecque une netteté et une fierté de contours qu'on ne reverra pas ailleurs en Sicile. Au loin, c'est l'Etna et la puissante masse noire du socle d'où le cône prend son élan vers la cime longtemps neigeuse (pl. LXXI).

L'Etna. — Avec ses 1 323 kilomètres carrés, l'Etna est une région à part, limitée au Sud par la plaine de Catane, au Nord et à l'Ouest par des vallées et le rebord redressé des assises sédimentaires. Il naquit au Quaternaire dans un golfe pliocène ; depuis lors, son activité ne s'est jamais interrompue longtemps, mais elle s'est déplacée, d'où les irrégularités du relief. Le soubassement monte très doucement (condition favorable à la mise en valeur) ; puis vers 2 900 mètres se présente une terrasse, trouée par les noirs précipices du Val del Bove où fut le premier centre éruptif, et c'est de ce méplat que part le cône terminal (3 274 m.). Le cratère fume continuellement, mais la plupart des éruptions proviennent des cônes adventices. Les laves, très fluides, atteignent facilement la région habitée. Près de Riposto, la coulée de 1928 dresse, presque jusqu'à la mer, ses lugubres pierrailles au milieu des citronniers.

Tandis que le sommet a le climat et la végétation de la Laponie, la lisière maritime semble convenir à la culture du bananier ; dans l'intervalle, c'est une gamme complexe qui varie selon l'altitude et l'orientation. Sur les pentes supérieures, toute l'eau s'infiltre dans les cendres ; il n'y a donc pas les beaux pâturages des Alpes ; la vie pastorale se réduit à l'estivage de quelques troupeaux qui viennent des plaines de Catane et Lentini. Vers 2 100 mètres, quelques bouleaux buissonneux précèdent la forêt qui, il y a un siècle, s'étendait large et épaisse jusqu'à 700 mètres : hêtres vers le haut, aujourd'hui remplacés par les pins, plus bas, chênes et châtaigniers géants. Mais la forêt était ravagée par les éruptions et les défrichements. Les témoins de la végétation primitive doivent être recherchés vers le Nord et l'Ouest, pays d'économie plus archaïque, où les cultures délicates ne prospèrent pas. Villes peuplées de paysans, comme la médiévale Randazzo dont la position sur une coulée et les maisons de lave sculptée rappellent l'Auvergne, absence d'habitations isolées, culture extensive du blé et du seigle : autant de traits qui opposent ce secteur aux flancs méridionaux et orientaux de l'Etna, la région prospère par la nature et tout autant par le travail de l'homme.

Ce travail s'acharne à réparer les destructions incessantes. Les coulées qui envahissent les champs doivent être désagrégées. Les plus récentes n'ont que quelques graminées, des chardons, des iris, peu de broussailles. Puis des chênes, des lentisques, surtout des genêts s'implantent et on multiplie les figuiers de Barbarie, qui sont comme les pionniers de la culture. Quand cette végétation a décomposé le basalte, le paysan attaque le roc avec le pic et parfois la mine, enlève les blocs avec lesquels il construit les terrasses noires qui montent bien au-dessus des villages. Elles portent des oliviers séculaires sous lesquels mûrit le blé, des vignes basses, au vin généreux, qui couvrent les coulées et ces vastes étendues de cendres où l'on croirait marcher sur de la suie. Une multitude de citronniers et d'orangers se pressent au bas des pentes. Ce jardin des Hespérides est assez rébarbatif, car il se divise en clos dont les murs de lave limitent le regard, vite lassé de cette harmonie en vert sombre, or et noir de fumée. Les agrumes se sont répandus autour des fortes sources retenues par les argiles pliocènes. Les gros bourgs du Sud-Est, parfois étirés en rues, correspondent à ce

niveau. Partout on construit avec des fragments de basalte, plus ou moins cachés sous un crépi rougeâtre. Dans les localités les plus élevées, comme Nicolosi, les bâtiments de fermes témoignent d'une économie assez variée. Plus bas, la plupart se réduisent presque au logement de la famille, avec un appentis pour l'âne et la chèvre : ce sont des maisons de jardiniers. Elles restent généralement groupées en bourgs, qui parfois se touchent ; mais la tendance à la dissémination s'affirme dans la zone des agrumes, beaucoup plus que dans la zone supérieure où il ne faut pas un travail aussi assidu.

La région de l'Etna est l'une des plus peuplées de la Terre, malgré l'extrême rareté des établissements au-dessus de 800 mètres. Si la densité de la population (1911) descend à 329 au Nord, elle s'élève au Sud-Est à 1 129, en y comprenant Catane. Défalquant celle-ci et les surfaces incultes, M. Ahlmann attribue à ce secteur une densité supérieure à 400. Ce chiffre paraît voisin de la réalité pour la zone de l'oranger, qu'il serait aisé d'étendre encore. Pourtant l'industrie et le commerce ne comptent que dans quelques villes, sur cette côte sombre d'Acireale où les noms des écueils basaltiques, des grottes, des rues évoquent Polyphème, Ulysse et Galatée. Catane, une des plus antiques cités européennes, a été plusieurs fois ravagée par les éruptions et les séismes; elle s'accroît pourtant rapidement, par sa forte natalité, et parce qu'elle concentre le commerce de la Sicile orientale près de ses raffineries de soufre et d'asphalte, de ses minoteries et métallurgies. Tout y rappelle le volcanisme : l'odeur du soufre près du port, les coulées qui pointent sous les maisons, les dalles noires de ses longues avenues régulières que la vision de l'Etna sauve de la banalité.

Dans l'immense plaine de Catane, des terrasses quaternaires confinent çà et là à des argiles ravinées ; plus bas, des alluvions récentes, souvent inondées l'hiver. Vantée par Cicéron comme la plus plantureuse de l'île, cette région est aujourd'hui la plus fiévreuse avec les abords de Lentini. Peu de villages sur les bords ; le désert sur les latifundia du centre où s'étalent des champs de blé et des pâtis humides, sans un arbre. Vers Catane pourtant, de vastes plantations de jeunes vignes, du sainfoin, des artichauts révèlent les possibilités de cette dépression. On travaille à dessécher vers Lentini ; pour la plaine de Catane, la construction de réservoirs semble difficile, mais non le percement de puits nombreux.

Le Sud-Est. — Cette région est originale de lignes et de couleurs. Les monts Iblei constituent des plateaux dominés de peu par des tables basaltiques ; la roche essentielle est le calcaire, notamment ce calcaire miocène, peu incliné, au grain fin, qui est la pierre de Syracuse. De l'acropole où la rivale d'Athènes déroulait une immense enceinte[1] (voir Première partie, fig. 5, p. 45), on découvre les gradins de grands plateaux blancs, entaillés de ravins à pic où se creusèrent les tombes sicules; leurs contours simples et solennels s'opposent au chaos des reliefs intérieurs. De fortes sources jaillissent, comme la fontaine Aréthuse et celle du Ciane bordé de papyrus. Aussi une culture assez intensive a pu prospérer autour de Syracuse et de Modica. Sans doute, il y a de vastes garrigues de térébinthes, d'oleasters, d'asphodèles, ou encore des champs nus et des jachères. Mais le verger, interrompu par la plaine de Catane, s'étale sur le littoral, et les arbres parsemés dans les guérets donnent parfois une impression de bocage. Aux flancs de la *Neapoli* syracusaine, le paysan défonce le roc pour y planter des oliviers, des vignes parmi les blés, entre les gras pâturages : c'est le coin de Sicile où l'on

1. Celle-ci, semble-t-il, protégeait plutôt un refuge éventuel qu'une ville haute.

goûte le mieux Théocrite. De là à Ragusa, on trouve de vraies forêts d'oliviers, les plus vieux de l'île ; une foule d'énormes caroubiers, dont les gousses nourrissent hommes et bêtes ; grâce aux ruisseaux pérennes, les agrumes vont jusqu'au fertile Val di Noto dont les vignobles sont vastes et renommés ; les amandiers se sont répandus en foule parmi les blés, car aucun arbre ne s'accommode autant des calcaires.

Cette fécondité explique en partie la prospérité de l'antique Syracuse. Mais sa fortune était due aussi aux communications, assurées par une route de crêtes qui passait par Caltagirone, à sa position face à l'Hellade, à l'articulation de son littoral. L'îlot d'Ortygie abrita les débuts de la colonie dorienne ; elle loge la majeure partie de la ville moderne, cité blanche et gracieuse qui vit des étrangers, hivernants, touristes. Le port ne se développe qu'assez lentement, malgré le trafic avec la Libye et le commerce des asphaltes ragusains. L'ample rade d'Augusta ne sert qu'à la marine de guerre. Noto, Modica, Ragusa, Vittoria, gros marchés agricoles, n'ont fait naître que des échelles infimes sur leur littoral paludéen.

La côte septentrionale. — La chaîne que nos atlas figurent sur ses bords se décompose en éléments bien distincts. En partant de Messine, c'est d'abord le revers des Péloritains, avec leurs *fiumare*, leurs agrumes et leurs oliviers bien soignés. Puis, dans les monts Nebrodi (ou Caronie) se retrouvent les aspects de l'Apennin toscan, le développement des argiles tertiaires, le relief arrondi ; néanmoins les grès durs maintiennent l'altitude (1 847 m.). Les Madonie ont des sommets plus élevés (1 977 m.), relégués loin au Nord du faîte de partage par l'active érosion des torrents tyrrhéniens. Elles offrent plus de variété. Couvertes de chênes-lièges et de cistes, plus bas de blés souvent déchaussés par les frane, les molles collines tertiaires sont ici dominées par des dômes d'un blanc éclatant, des murailles ocreuses dont sortent des sources puissantes. Ces blocs dénudés de calcaire secondaire semblent des écueils, imprévus au milieu de ces ondulations. En effet, ils furent dans les mers néogènes des îles, peut-être mises en place par des charriages antérieurs. Comme les Nebrodi, les Madonie sont parmi les régions les moins peuplées de l'île ; aussi ont-elles encore des futaies de chênes-lièges, pédonculés et de hêtres.

Sur toutes ces pentes septentrionales, on voit de loin en loin des bourgs en acropoles, d'où l'on descend en lacets vers une côte régularisée. Elle est parfois serrée par les collines vêtues de romarins ; mais d'ordinaire la plaine côtière s'étale, et derrière elle une terrasse pliocène va de Messine à Palerme. Aussi la culture règne-t-elle le long de la mer, avec de nombreux vergers d'orangers et de citronniers, de vastes champs de blé plus loin des villages, des olivettes sur les pentes. Pourtant elle n'a pas achevé la conquête du sol, et les acropoles n'ont suscité que peu de marines. La vie urbaine ne s'est guère développée qu'à Milazzo, Patti, Cefalù que signalent de loin son roc colossal et sa cathédrale normande au milieu de la verdure.

La chaîne est interrompue, le long du Torto boueux, par une large dépression qui facilite l'accès de l'intérieur. Au delà, les masses calcaires se succèdent sur la côte, jusqu'à Tràpani, pour en dessiner les saillants si vigoureux. Elles finissent généralement par de hautes murailles, si continues qu'on pense à des failles (la vallée de Monreale rappelle les formes de la Cerdagne). Leur partie supérieure est aplanie, ou renflée en carène de bateau ; on dirait qu'elles ont ap-

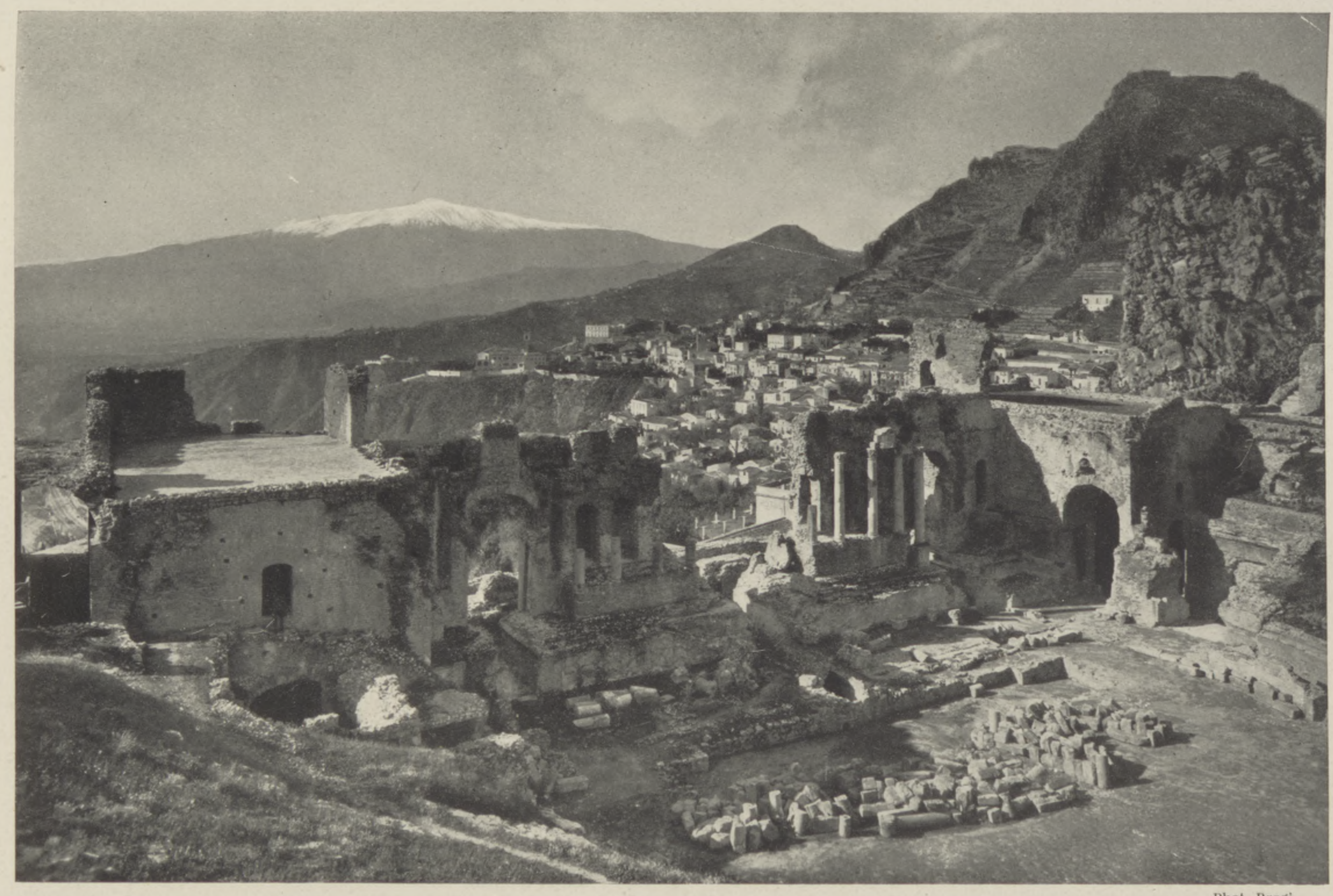
partenu à une même table calcaire. Mais, ce qui frappe surtout, c'est l'isolement de ces masses, séparées par des dépressions tertiaires. Si la mer remontait de quelques centaines, voire de quelques dizaines de mètres sur la côte, toute cette partie de la Sicile serait un archipel de hauts récifs blancs, semblables aux Égades.

Tandis que les monts calcaires portent seulement des chardons, des chamærops, au plus des opuntias et quelques oliviers sous lesquels broutent les chèvres, les larges baies arquées du Nord-Ouest montrent la fécondité et le travail patient des huertas espagnoles (pl. LXXIII, B). Surtout la plaine de Palerme, la fameuse Conque d'Or, irriguée grâce à l'Oreto et aux sources copieuses qui remplissent les bassins où grincent les norias; des conduits souterrains, analogues aux *fogarat* du Sahara, vont chercher l'eau des nappes jusqu'à 2 kilomètres. Orangers, limoniers plus nombreux encore se serrent en une vraie forêt ; du cloître de Monreale, on ne voit dans la dépression que leur vert et leur or ; cette ville de 14 000 habitants ne loge guère que des jardiniers. Cette fécondité est la grande beauté de Palerme, avec les rappels d'Orient et les rocs étranges qui semblent des monstres marins échoués sur la plage. Mais elle ne fut pas la seule raison de son essor. Les routes rayonnent mieux dans l'intérieur que d'aucun autre point de la côte ; une anse accueillait les navires. D'où la prospérité quasi ininterrompue de Palerme, la ville la plus fastueuse de l'Europe sous les rois normands. Amie du plaisir, elle n'a point cessé d'attirer l'aristocratie de l'île, tandis qu'on respire encore les odeurs du vieux Naples dans les quartiers populaires, malgré les percées modernes. Dédaignant d'être seulement une ville de résidence, elle projette d'améliorer son port, près duquel sont nés des fonderies et des chantiers de construction navale.

L'Ouest. — Tràpani a succédé à une très ancienne cité, bâtie sur le belvédère de l'Éryx. De la domination espagnole date la prospérité de son excellent port, abrité par une de ces péninsules en faucille fréquentes en Sicile (Messine, Milazzo), où s'allonge une ville moderne, affairée. Elle fait le commerce de ses vastes salines, des vignobles, et la pêche y est active (nombreuses thonnaires, éponges, corail). En relations avec la Tunisie où elle a envoyé beaucoup d'émigrants, cette contrée deviendrait l'une des plus florissantes de l'île sans la lenteur des communications. Plus au Sud, une côte basse termine une large plaine quaternaire. Les tufs affleurent souvent, en dalles stériles piquetées de palmiers-nains ou en immenses guérets ; de loin en loin, un pin parasol, une ferme qui semble une forteresse. Mais ailleurs des puits et des norias multiplient les blanches maisons, isolées au milieu des olivettes et des vignobles plus vastes encore, notamment près de Marsala qui fabrique un vin analogue au Porto. Cette campagne riante rappellerait parfois la Toscane, sans les épaisses murailles de pierres sèches qui courent à travers le terroir, les opuntias, les agaves géants, et ces charrettes siciliennes où les paysans font peinturlurer des scènes de l'histoire romaine ou de la *Jérusalem délivrée.*

III. — LES RÉGIONS DE CULTURE ARCHAÏQUE

L'intérieur. — C'est un vaste pays de collines. L'altitude moyenne de la Sicile est relativement forte (441 m. ; près des deux tiers de la surface dépassent 300 m.), grâce à l'intensité du soulèvement quaternaire. L'axe principal de



Phot. Brogi.

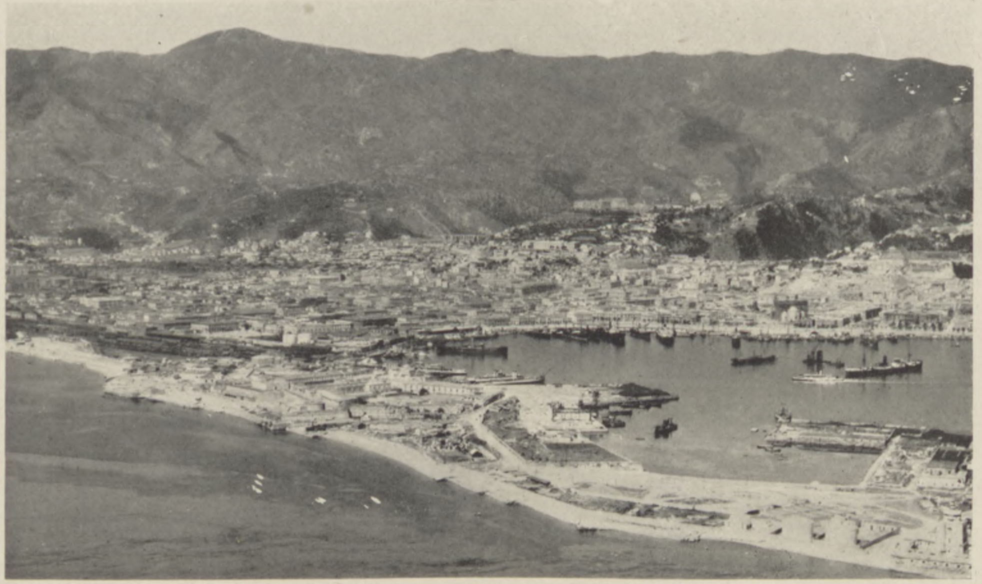
TAORMINE (SICILE).

Le théâtre gréco-romain. A droite, les rocs calcaires portant des bourgs et d'antiques citadelles. Au fond, l'Etna.



Phot. J. Sion.

A. — AGRIGENTE. RUINES DU TEMPLE DE CASTOR ET POLLUX.
Ondulations de la zone pliocène, assez verdoyante ici.



Phot. ENIT.

B. — MESSINE.
Le port, derrière le promontoire en faucille. Au fond, les monts Péloritains.



Phot. Ist. Naz. L. U. C. E.

C. — CORLEONE.
Paysage de l'intérieur de la Sicile, dans le Tertiaire ; quelques strates plus dures forment des buttes-témoins ; sur l'une d'elles restes de la ville antique ; en bas, le bourg moderne (13.704 habitants).

celui-ci devait être près de la côte septentrionale ; aussi 42 p. 100 de la surface appartiennent-ils au versant africain. On a chance d'y trouver des termes de plus en plus récents du Tertiaire à mesure qu'on va vers le Sud. L'érosion a souvent dégagé les couches dures cachées sous des sédiments plus récents. Comme plus des deux tiers de ceux-ci n'offrent aucune résistance, son travail est déjà très avancé, d'autant plus qu'il est accéléré par les alternatives de sécheresse et d'averses torrentielles. Sans doute, des lambeaux de surfaces nivelées semblent conservés vers les faîtes de partage ; les grandes vallées s'élargissent entre des versants surbaissés et des mamelons arrondis. Mais bien des signes de rajeunissement apparaissent : encaissement des rivières dans les roches plus dures, confusion du réseau hydrographique où l'on devine maintes captures récentes ou prochaines, etc. Les glaises si répandues glissent continuellement, notamment les argiles écaillées et celles du Miocène inférieur que l'eau réduit en une fange qui descend, emportant champs et chemins. 40 p. 100 de la surface de l'île sont considérés comme sujets à des frane fréquentes, et 30 p. 100 comme peu fermes. C'est là une des plaies de la Sicile, et le souci d'éviter les zones les plus instables explique (avec des facteurs plus humains...) le tracé si contourné de certaines voies ferrées.

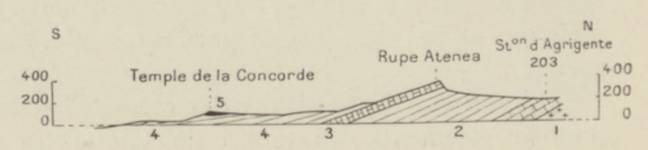


Fig. 82. — Environs d'Agrigente.

1, Formation gypso-sulfureuse. — 2, Marnes et argiles bleues du Pliocène. — 3, Grès calcaires. — 4, Argiles. — 5, Grès des temples (Pliocène supérieur). — Échelle des longueurs et des hauteurs, 1 : 75 000. — D'après M. Gignoux.

Ces traits généraux sont nuancés par une foule d'inégalités dans le soulèvement et la résistance des roches. A l'Ouest de la ligne Termini-Agrigente, peut-être selon un axe de bombement transversal, de nombreux blocs calcaires pointent au milieu du Tertiaire, souvent assez haut (Rocca Busambra, 1 615 m.), en îlots analogues à ceux de Palerme. A l'Est, ils font complètement défaut ; mais, si le paysage perd avec eux ses accents de vigueur, il reste aussi disparate. Aucun lien dans la disposition des reliefs les plus saillants. Comme les roches plus dures ne sont jamais continues ni bien épaisses, l'érosion a eu beau jeu à les morceler (pl. LXXII, C). Ainsi, dans ce « plateau solfifère » qui s'étend autour d'Agrigente et de Caltanissetta, le grand marché du soufre. Le minerai est associé au gypse, qui affleure souvent en masses scintillantes, trouées de cavernes et de dolines, mais relativement plus résistantes que les argiles salées de leur base [1]. Et souvent ces formations miocènes contiennent des concrétions calcaires fortement cimentées. Gypses et calcaires donnent des pitons rugueux, d'un blanc aveuglant, des réductions de crêtes alpines qui s'éboulent au milieu des champs, encombrés çà et là par les déblais rougeâtres des mines, par les fonderies dont les vapeurs sulfureuses détruisent toute végétation. Ailleurs, dans les bassins pliocènes au modelé généralement si mou surgissent à l'improviste des bancs de tufs, échappés à la dénudation : la route de Catane à Palerme était gardée par deux forteresses jumelles, Calascibetta et Enna qui fut la clef du centre ; or leurs silhouettes fantastiques s'enlèvent d'un seul jet à 292 et 362 mètres au-dessus de la station (pl. LXXIII, A). Agira, Centuripe ont un site analogue. A côté de ces buttes-témoins, il y a des « côtes » nombreuses, mais toujours courtes et très évoluées.

1. La fréquence du gypse et du sel gemme explique l'amertume de presque tous les lacs, de certains fleuves comme le Salso.

Partout les lignes directrices n'apparaissent qu'à un examen attentif de la carte ; les couches sont peu inclinées, mais leur résistance est si variable que l'érosion en a fait un chaos.

C'est une nature d'une originalité singulière, pas assez connue, que l'intérieur de la Sicile, avec ce moutonnement confus de rides semblables, a-t-on dit, aux houles de l'Océan, plutôt aux vagues brèves et croisées de la Méditerranée après une tempête. Un relief sans cesse varié par mille détails, et pourtant monotone, car ces détails se répètent constamment et, sauf quelques taches de blanc ou d'ocre rouge, partout les mêmes couleurs : au printemps, la perpétuelle alternance du vert tendre des blés avec le vert blanchâtre des fèves ; après la moisson, les teintes fauves d'une steppe embrasée. Pas un arbre, sauf de loin en loin quelques oliviers et amandiers sur les hauteurs ; pas un buisson, même près des rivières que tarit l'été ; quasi nulle habitation dans les vides immenses entre les acropoles. Sauf pendant les travaux des champs, on a l'impression d'un désert, sans la majesté du Sahara. Paysage ébauché au hasard d'une inspiration bizarre, mais qui ne manque pas de grandeur malgré la pauvreté de ses moyens d'expression.

L'intérieur contient une des rares richesses minérales de l'Italie, le soufre, dont les gisements couvrent 1 296 kilomètres carrés et renferment encore plus de 30 millions de tonnes. L'extraction et la cuisson occupent 10 000 ouvriers, en dehors du broyage et de la raffinerie réservés aux ports. Ce fut longtemps un trésor pour l'île, qui en avait quasi le monopole. Mais, vers 1900, se fit sentir la terrible concurrence du Texas et de la Louisiane. La production tomba de 536 782 tonnes en 1905 à 254 000 en 1931, tandis que celle de la Romagne et des Marches augmentait. L'Italie essaie de lutter par l'adoption du machinisme dans les mines, l'emploi du soufre dans les industries chimiques. Un accord avec les États-Unis lui réserve dans les exportations mondiales une petite part fixe, de sorte que sa production a une marche plus sûre, mais modeste.

La côte méridionale. — De Castelvetrano aux plateaux syracusains, elle termine en général les grands bassins pliocènes du Sud. Leur relief indécis s'apaise près de la mer où court une terrasse assez continue ; leurs ondulations ont souvent une jolie souplesse de lignes. Quelques bancs de tufs font saillie : Sélinunte s'était établie sur un éperon morcelé par l'érosion, et Agrigente, sur des « côtes » de ce grès calcaire qui donne aux temples grecs leur chaude teinte brune (fig. 82). L'arbre, exclu de l'intérieur, réapparaît parfois. Pas de citronniers ni d'orangers (les tempêtes sont trop fréquentes), mais des oliviers noueux, des amandiers surtout ; vers Agrigente, ceux-ci sont gros comme des chênes et se mêlent aux figuiers, aux puissants caroubiers par-dessus les blés (pl. LXXII, A). On peut se souvenir des vergers normands dans le Campobello, ce glacis littoral qui est large d'environ 10 kilomètres vers Sélinunte. Mais les ruines chaotiques qu'y entassa un tremblement de terre jonchent un maquis de lentisques et d'acanthes ; elles avoisinent d'immenses champs de blé. C'est la lande et le guéret nu, plus que l'arbre, qui caractérisent d'ordinaire cette contrée.

Le littoral fut vite régularisé par la mer, qui a taillé une falaise basse et cerne les golfes par une épaisse lisière de dunes assez hautes. Ces rivages « semblent la réverbération d'un mirage africain » venu de la Tunisie toute proche. Même ciel, fréquemment saturé de poussière ou d'une buée d'étuve, « une mer barbare, lourdement parée, aux fureurs sauvages que déchaînent scirocco ou libec-



Phot. Ist. Naz. L. U. C. E.

A. — CALASCIBETTA.

Paysage typique de l'intérieur sicilien. Bourg de 7.434 habitants, juché sur un piton à 878 mètres. Très peu d'arbres, sauf près de l'agglomération.



Phot. Ist. Naz. L. U. C. E.

B. — SOLUNTO.

Ruines de la ville romaine, dominant l'extrémité orientale de la huerta de Palerme. Au fond, à droite, ondulations du Tertiaire ; à gauche, montagnes dentelées de calcaire secondaire.



Phot. Le Lannou.

A. — SARDAIGNE. TABLES VOLCANIQUES.
Près de Macomer. A droite, un *nuràghe*.



Phot. Le Lannou.

B. — SARDAIGNE. FERME DE BONIFICATION.
Près du village Mussolini.



Phot. Le Lannou.

C. — SARDAIGNE. PLATEAU GRANITIQUE.
Près de Tempio Pausania. A l'arrière-plan, relief déchiqueté des quartzites.



Phot. Ist. Naz. L. U. C. E.

D. — UN VILLAGE SARDE : OLIENA (4.881 HAB.).
Maisons de granite.
Chaînes calcaires, avec des abrupts de plusieurs centaines de mètres.

cio » (Fougères). La côte, frangée de bas-fonds, n'a pas un port naturel sur plus de 300 kilomètres. Fischer rapporte qu'en 1875 Sciacca n'avait nullement amélioré sa marine, ni jamais reçu une charrette de marchandises. Depuis, elle a progressé, de même Port-Empédocle et Licata, qui partagent l'exportation du soufre avec Catane. Mais ce littoral a conservé de longues étendues fiévreuses et désertes. Déjà Strabon le désignait comme une région dépeuplée, et la vie ne lui revient que lentement [1].

IV. — GÉOGRAPHIE HUMAINE

Population. — Après une longue stagnation sous les vice-rois espagnols et les Bourbons de Naples, la population augmenta rapidement jusqu'au début du XX[e] siècle, où un fort courant transocéanique s'ajouta à l'émigration vers l'Afrique. Aujourd'hui cet exode est bien ralenti. La mortalité est inférieure à la moyenne, bien que ce soit la province la plus malarienne après la Calabre.

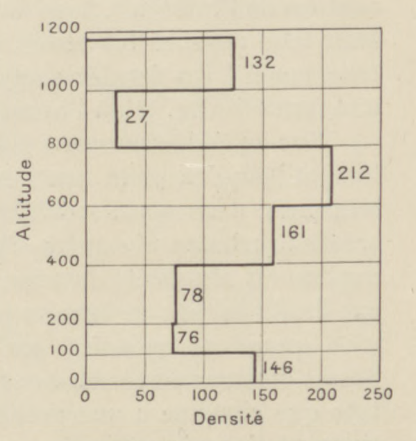


Fig. 83. — La population du versant africain de la Sicile (entre le Belice et le Salso) (1911), d'après Att. Mori.

En 1931, la population s'élevait à 3 960 860 habitants, soit une densité de 154 au kilomètre carré. Les patients calculs d'Att. Mori pour 1911 ont montré l'étendue des diversités régionales. Il y avait plus de 500 habitants au kilomètre carré sur de longues sections du littoral : à l'Est de Castellammare, autour de Palerme, sur les flancs des Péloritains et de l'Etna ; plus de 400 autour de Tràpani. Mais dans tout le centre, sauf près des soufrières, le taux était souvent de 50 à 100; il descendait à moins de 50 sur l'adret des crêtes tyrrhéniennes, dans l'Ouest de la plaine de Catane, les vallées marécageuses du Sud. Ainsi la démographie précise le contraste entre les vergers littoraux et la majeure partie de l'intérieur [2].

La zone littorale concentrait 26 p. 100 de la population en 1861, 43 en 1921. Elle renferme toutes les grandes villes. Mais, abstraction faite de celles-ci et de quelques ports, son attrait lui vient de ce qu'elle se prête à la culture intensive, bien plus que de la vie maritime. Celle-ci est très localisée et nombre de grosses localités n'y participent pas ; elles sont proches de la mer, mais non sur ses bords, comme Agrigente, Acireale. Sur le versant africain, si l'on néglige les rares bourgs littoraux, la population augmente à mesure qu'on va vers l'intérieur. Longtemps on a fui le voisinage de la mer, et aussi les vallées, pour se réfugier sur les hauteurs. C'est vers 500 ou 600 mètres, sur des pitons, des éperons aux pentes raides, bien au-dessus des voies ferrées, que l'on découvre la plupart des bourgs dans le centre et le Sud de l'île, parce que beaucoup naquirent à l'abri d'un donjon ou de leurs remparts (fig. 83). Ainsi la carte des villages rappelle le passé d'insécurité et de paludisme. Cependant des influences plus heureuses s'y mar-

1. Dans la zone côtière (0 à 5 km.), la densité était en 1921 de 182 sur le versant africain, contre 451 sur le versant tyrrhénien et 656 sur le versant ionien (villes comprises).

2. R. Almagià a étudié la répartition de la densité selon les terrains. Elle s'élevait en 1901 à 285 sur les terrains volcaniques, 209 sur les sables pliocènes (leurs vergers), pour tomber à 32 sur les argiles et marnes (*frane*) ; or celles-ci occupent 35 p. 100 de l'île.

quent aussi. Parfois le centre médiéval s'est dédoublé à partir du XVIIe siècle ; une partie de ses habitants a essaimé sur une colline, encore fortifiée mais d'accès moins difficile, voire au bord de la mer, près d'une tour qui protégeait des pirates [1]. Aujourd'hui, on observe souvent comme un glissement de la population vers la zone inférieure.

Les mêmes raisons qui lui avaient fait rechercher les hauteurs expliquent aussi cette concentration de l'habitat, poussée à un degré exceptionnel même pour un pays méditerranéen (fig. 84). Éliminant les chefs-lieux de province, on trouve que chaque commune compte en moyenne 8 811 habitants (1921), le chiffre le plus élevé de l'Italie. Or il y a très peu d'écarts. La population éparse (localités de moins de 100 hab.) était en 1911 de 11 p. 100. Cette proportion se relève dans la zone littorale (province de Tràpani, 23 ; de Messine, 22), parce que la culture y est plus intensive et qu'elle jouit de la sécurité depuis longtemps. Elle tombe à 4 dans la province d'Agrigente, à néant autour d'Alcamo et dans bien des cantons de l'intérieur. Sous la domination arabe, il y avait bien plus de hameaux. Mais leur nombre fut réduit par l'anarchie médiévale, la fiscalité, l'insécurité telle, jusqu'à ces dernières années, qu'on ne pouvait se hasarder à demeurer dans une ferme isolée. D'où l'immensité des vides.

Sur les 361 communes actuelles, 157 sont postérieures au XVe siècle. Depuis lors, et jusqu'en plein XIXe, une foule de bourgs et de cités furent créés par les seigneurs, désireux d'accroître la valeur de leurs domaines ; ce mouvement de création urbaine n'a guère d'analogue dans l'Europe moderne. Sa date récente explique la régularité du plan, quelquefois en étoile, plus souvent composé d'une rue droite coupée en équerre par quelques transversales. On se croirait dans une ville quand on parcourt ces interminables avenues poudreuses, flanquées de basses maisons en terrasses ; mais, si on pénètre dans les rues latérales, on constate que chacune a une petite étable, une remise ; le soir, dans ces agglomérations où l'on n'avait guère rencontré que des femmes et un grouillement d'enfants déguenillés, on voit des centaines d'hommes qui rentrent de leurs champs. Des bourgs de 20 000 habitants n'ont de la ville ni le commerce, ni les commodités de la vie, seulement l'entassement et la promiscuité. Sans doute, l'habitat tend à se desserrer ; mais cette tendance est contrariée par les habitudes, par le fait que souvent ces pseudo-citadins possèdent leur logis. Or nous allons voir combien cette concentration nuit à la culture.

La culture. — La Sicile juxtapose aux aspects les plus primitifs de l'économie méditerranéenne, pâtis et champ sans plantations, l'une de ses formes les plus raffinées, le verger souvent irrigué [2].

Sur la zone littorale la plus favorisée, celle du Nord et de l'Est, les agrumes se sont propagés aux dépens des autres espèces. Le citronnier monte jusqu'à 300 mètres, puis, jusqu'à 600 ou 700, l'oranger qui accepte mieux les ubacs et les argiles, et le mandarinier, moins frileux encore. Sur les pentes non arrosables, on plante l'olivier, l'amandier, la vigne qui atteint 1 100 mètres, le caroubier. Plus haut, on rencontre des bois de frênes à manne, de sumacs, de noisetiers, de chênes qui fournissent les quatre cinquièmes du liège italien, tandis que les châ-

1. Ainsi de Messine jusqu'aux diverses localités nées d'Acicastello ; c'est la région qui présente le plus de « centres doubles ». Après les éruptions, les séismes, les frane, souvent une partie des sinistrés fondait un nouveau village, tandis que d'autres rebâtissaient l'ancien avec une ténacité de fourmis. Parfois, après un essai malheureux de descente, on dut revenir sur les hauteurs jusqu'à l'époque moderne.

2. La proportion des « semis nus » est l'une des plus fortes de l'Italie (69 p. 100 du sol agricole) ; de même, celle des « cultures arborescentes spécialisées » (14).

taigniers sont assez localisés. On donne peu de soins aux oliviers et à la fabrication de l'huile, davantage à la vigne : il y a des crus renommés et les provinces de Tràpani, de Catane produisent beaucoup. Mais c'est surtout aux agrumes qu'on ne ménage pas les façons, ni les avances si possible ; c'est pour eux que, depuis 1875, la surface irriguée s'est accrue de 8 000 hectares dans la conque de Palerme. Dans les jardins enclos de murs, les arbustes sont disposés en quinconces réguliers, sans autres cultures, et des rigoles conduisent l'eau précieuse

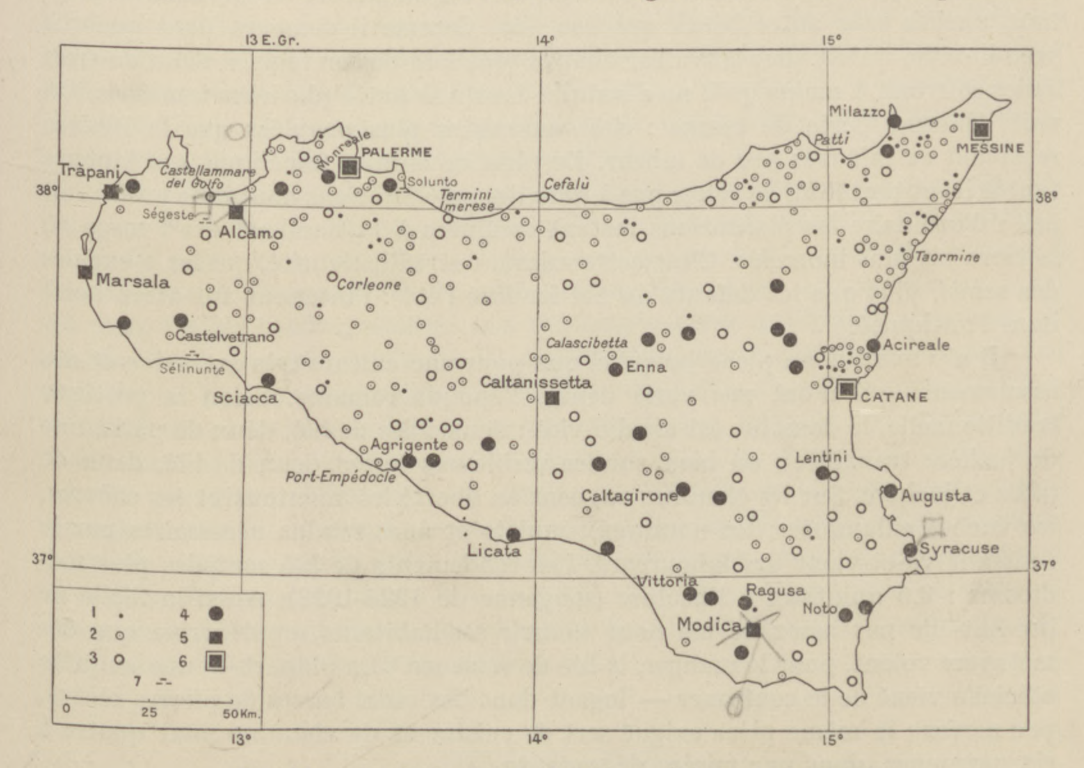


FIG. 84. — La Sicile. Centres habités. — Echelle, 1 : 2 270 000.
1, Localités comptant moins de 2 000 habitants ; 2, de 2 000 à 10 000 habitants ; 3, de 10 000 à 20 000 habitants ; 4, de 20 000 à 50 000 habitants ; 5, de 50 000 à 100 000 habitants ; 6, plus de 100 000 habitants. — 7, Ruines.

au pied de chacun. En 1925, l'île a vendu 3 027 quintaux de limons, 1 440 d'oranges et de mandarines. Mais elle se heurte à la concurrence de l'Espagne, de la Californie et de la Jamaïque. On s'efforce d'améliorer les procédés de culture et de vente. Cependant, il y a une crise des agrumes, si bien qu'on songe à les remplacer çà et là par la canne à sucre, le coton [1]. Ce n'est pas une population aisée qui cueille les fruits d'or. Rarement propriétaire, chargé d'une nombreuse famille, le paysan qui soigne les citronniers de l'Etna part bien avant l'aube et n'emporte que du pain dur et quelques oignons dans sa besace.

Encore pourrait-il être envié par les gens de l'intérieur et de la côte méridionale, car ses rapports avec les maîtres du sol sont plus équitables et plus rationnels. L'abolition du régime féodal (1812) laissa subsister les grandes propriétés ; or les quatre cinquièmes sont dans cette zone déshéritée. Il y existe encore 1 025 latifundia dépassant 200 hectares, en tout 524 619 hectares. On a dénoncé depuis longtemps leur fâcheuse influence, avec raison pour l'essentiel ;

1. La surface occupée par la culture du coton est tombée de 335 000 hectares en 1863 à 3 530 en 1931 ; les rendements sont élevés, mais il est difficile de lutter contre la routine.

mais la culture n'est pas toujours meilleure sur une foule de moindres domaines qui appartiennent à des rentiers oisifs. Le mal profond, c'est en effet le système d'amodiation. Le propriétaire divise son domaine en lots de quelques hectares dont chacun est concédé pour une courte durée à une famille paysanne, et celle-ci change souvent de tenure. S'il s'agit d'un vaste *latifundium*, l'*inquilino* est surveillé et pressuré par un fermier général ; le propriétaire vit au loin et peut n'avoir jamais vu ses terres. Or le paysan est un pauvre diable, sans instruction, parfois sans autre bétail que son âne. Comme il demeure dans quelque pseudo-ville, il doit aller travailler chaque jour loin de son logis, à deux ou trois lieues souvent, à moins qu'il ne s'installe dans une hutte plusieurs semaines. On voit l'énorme perte de temps : des campagnes plus peuplées que la Beauce reçoivent en fait très peu de labeur. De plus, ce fermier famélique, qui laboure tantôt ici et tantôt là, ne songe pas à faire des améliorations dont il ne profiterait pas ; d'ordinaire les plantations restent confinées à la banlieue des bourgs où la terre est plus morcelée. C'est cette raison, outre l'insécurité, qui les a exclues des semis, plus que les défauts du sol fendillé l'été : l'intérieur fut assez boisé dans l'antiquité.

Il n'y avait donc place jusqu'ici que pour une culture très extensive et des assolements qui n'ont pas varié depuis l'époque romaine. Selon la pratique traditionnelle, le domaine est ainsi divisé : deux soles de blé, deux de pâtis, une de jachère travaillée ; ou bien, sur les meilleures terres, deux de blé, deux de pâtis et jachère. Sur les chaumes vaguent en liberté les moutons et les chèvres, les vaches efflanquées, les nombreux mulets et ânes rendus nécessaires par le constant va-et-vient des laboureurs. Les rendements de blé sont des plus médiocres : 9,6 quintaux à l'hectare (moyenne de 1924-1928). Aussi la Sicile ne produit-elle pas assez de blé pour nourrir ses habitants, et il arrive que des métayers volent, pour le manger, le blé de semence [1]. La plupart — une enquête officielle vient de le confirmer — logent dans des cases basses de pierres sèches, peu aérées ; la même pièce exiguë sert de cuisine et de chambre pour quatre à six personnes, dans une misère dégradante.

Cependant des progrès notables ont déjà été réalisés. Depuis 1906, la surface des latifundia s'est réduite de 27 p. 100 ; les contrats agraires sont devenus moins léonins. La proportion de la population éparse a augmenté de 57 p. 100 de 1871 à 1921 ; sans doute, ce progrès vient surtout de la zone littorale ; mais le gouvernement invite les grands propriétaires à multiplier les centres de culture dans l'intérieur ; il a rendu possible la dissémination en exterminant les brigands (1927). La technique s'améliore. La moitié seulement de la surface en latifundia est comptée comme mal cultivée. Très souvent la jachère a été remplacée par les fèves, qui nourrissent un bétail un peu moins négligé ; on voit des plantations nouvelles, de distance en distance. Mais, dans l'intérieur, pourra-t-on beaucoup répandre l'emploi des machines, de l'irrigation, et demander une culture scientifique à une population aussi pauvre et routinière ? Par surcroît, la Sicile est durement éprouvée en ce moment par la mévente des agrumes, du soufre, le phylloxéra, l'arrêt de l'émigration. Il lui faudra sans doute beaucoup de temps, et des capitaux venus des autres provinces : c'est encore du dehors qu'elle doit attendre sa régénération.

1. Dès lors, comment Caton pouvait-il nommer la Sicile « la nourrice du peuple romain » ? D'après M. Carcopino, la surface utilisée n'était que les deux cinquièmes de celle d'aujourd'hui ; mais le blé rendait 10 pour 1, au lieu de 6 à 7 ; surtout, la population n'étant que de 726 000 âmes, la consommation locale était bien plus faible.

V. — *LES ILES VOISINES. MALTE*

Au Nord de la Sicile surgissent des îles volcaniques, escarpées, la sèche Ustica, les Éoliennes dont le nom révèle les grands vents hostiles aux arbres. Les plus vastes de celles-ci, Lipari, Salina, produisent une malvoisie renommée, et la densité de la première dépasse 278 habitants au kilomètre carré. Vulcano est presque déserte sous ses amas de cendres toutes récentes. Le Stromboli (926 m.) rejette toutes les dix minutes des bombes de laves très fluides. A l'Ouest, les rocs sédimentaires des Égades sont bien moins fertiles. Au Sud, le volcanisme a formé Pantellaria et Linosa ; il se manifesta par l'apparition et la disparition en quelques mois de l'île Julia Ferdinandea (1831).

Par contre, Lampédouse et le groupe de Malte prolongent les strates tertiaires du pays syracusain ; même prédominance de plateaux calcaires, qui semblent avoir été unis à ceux de la Sicile. Très peu de pluies, de sol cultivable, surtout à l'Ouest ; les deux tiers de Malte sont stériles. Mais, grâce à leur position entre les deux bassins méditerranéens, aux rias hospitalières de l'Est, la possession de ces îles fut recherchée par toutes les dominations maritimes de l'antiquité. Les méfaits des Barbaresques rejetèrent la population dans l'intérieur, jusqu'à l'installation des chevaliers de Saint-Jean (XVIe siècle) qui créèrent La Valette. Cette rade vaste et sûre devait tenter l'Angleterre qui s'en empara en 1800. Base navale, port franc, Malte voit un énorme mouvement de navires, mais profite peu de ce transit. L'île est surpeuplée ; aussi les Maltais émigrent-ils en foule. Type de peuple insulaire qui a subi tous les métissages, mais chez qui prévaut la culture italienne, habitués à la frugalité et au travail sur leurs garrigues et leurs champs pierreux, ils se sont répandus dans l'Afrique méditerranéenne, surtout comme manœuvres et mercantis [1].

BIBLIOGRAPHIE

L. Olivier, *En Sicile. Guide du savant et du touriste*, Paris, 1901. — L. Baldacci, Descrizione geologica dell'isola di Sicilia (*Memorie descrittive della Carta Geol. d'Italia*, I, 1886). — H. Hupfer, *Die Regionen am Ætna*, Leipzig, 1894. — G. de Lorenzo, *L'Etna*, Bergame, 1907. — S. Crino, *L'Etna...*, Palerme, 1908 ; I centri doppi della Sicilia (*L'Universo*, III, 1922, p. 165-178, 221-238, 311-317, 369-394). — M. Blumenthal, Geologische Beobachtungen auf Sizilien (M. Peloritani, Madonie) (*Eclogæ Geol. Helvetiæ*, XXII, 1929, p. 133-143). — J. Carcopino, La Sicile agricole au dernier siècle de la République Romaine (*Vierteljahrschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte*, IV, 1906, p. 128-185). — J. Hulot et G. Fougères, *Sélinonte*, Paris, 1910. — R. Almagià, Distribuzione della popolazione in Sicilia secondo la costituzione geologica del suolo (*Riv. Geogr. Italiana*, XIV, 1907, p. 1-15). — Att. Mori, La distribuzione della popolazione in Sicilia... (*Memorie Geogr., suppl. alla Rivista Geogr. Italiana*, 36, 1918, p. 124-314; voir *Riv. Geogr. Italiana*, XXVII, 1920, p. 149-177). — A. di San Giuliano, *Le condizioni presenti della Sicilia*, Milan, 1894. — G. Wermert, *Die Insel Sizilien in volkswirtschaftlicher, kultureller und sozialer Beziehung*, Berlin, 1905. — Th. Fischer, Die sizilische Frage, dans *Mittelmeerbilder* (Leipzig, 1913), p. 169-191. — G. Bruccoleri, *La Sicilia di oggi*, Rome, 1913. — A. Ricchena, *L'idrografia della Sicilia e l'utilizzazione agricolo-industriale*, Catane, 1923. — E. Picone Leone, *La provincia di Siracusa sotto l'aspetto economico*, Catane, 1925. — Banco di Sicilia, *Notizie sulla economia siciliana*, Palerme, 1930. — L. Valenti, *Le miniere di zolfo in Sicilia*, Turin, 1925; voir *Giornale degli Economisti*, 1927, p. 149-194. — L. Salvatore di Toscana, *Die Liparischen Inseln*, Prague, 1893-1896, 6 vol. — W. H. Hobbs, The Maltese Islands (*Scottish Geogr. Magazine*, XXX, 1914, p. 1-13).

1. Superficie de la colonie anglaise, y compris les îles Gozo et Comino : 306 kilomètres carrés. En 1931, la population civile était de 241 621 habitants, la garnison, de 16 800 hommes. Densité, 817. Capitale, La Valletta (22 883 hab.). 71 p. 100 parlent maltais (langue d'affinité sémitique), 13,4 italien, 13 anglais.

CHAPITRE XXIII

LA SARDAIGNE. LA QUESTION DU MIDI

I. — LA NATURE

La Sardaigne est restée longtemps un pays de vie archaïque, quasi isolée, malgré sa position au centre de la Méditerranée. Si proche de la Corse, elle n'en partagea presque jamais les destinées depuis l'Empire romain et n'a guère de relations avec elle.

Structure. — Elle a une structure bien plus variée, un relief plus bas, mais plus morcelé (fig. 85). Après les plissements primaires, elle fut nivelée et couverte en grande partie par les mers secondaires. Puis l'ensemble fut soulevé en bloc, sans que les sédiments perdissent leur horizontalité, sauf à l'Ouest où la Nurra et l'Iglesiente furent plissés. Mais il fut rompu par des cassures nombreuses, parfois minéralisées. Le volcanisme en profita, surtout dans la dépression qui séparait la zone tabulaire de la zone plissée; il interrompit la continuité de celle-ci. Les rivières durent reprendre leur travail et souvent s'encaisser, comme le haut Tirso; tantôt elles conservèrent le cours qu'elles avaient pris sur le manteau de sédiments ou de laves, tantôt elles furent obligées de le modifier. Leurs alluvions soudèrent à la masse principale les îles de l'Ouest.

De cette évolution résulte un relief très divers, encore peu étudié, mais où semblent dominer les fractures de régions antérieurement très mûries. Le Campidano paraît bien un fossé tectonique aux bords jalonnés de terrains éruptifs. Peut-être faut-il en voir d'autres dans l'Ogliastra et dans cette large dépression qui va de Terranova à Ozieri. La côte orientale peut avoir été dessinée par des effondrements dans le golfe d'Orosei et même plus au Sud. La chaîne du Marghine tombe vers le Sud par une brusque dénivellation de plus de 500 mètres. Les surfaces usées sont interrompues par des murailles, des pyramides qui peuvent correspondre à des roches plus dures (Gennargentu), mais aussi à des blocs surexhaussés. L'ensemble donne l'impression d'une mosaïque dont les pièces ont joué.

Les régions orientales. — Elles sont formées en général par un massif ancien, granitique surtout, avec peu de roches volcaniques récentes. En face de la Corse, il commence par la Gallura, pays granitique profondément disséqué, surtout sur son rebord méridional où la chaîne du Limbara est taillée en dents de scie. Il s'abaisse doucement vers le Nord en plates-formes mamelonnées, d'un

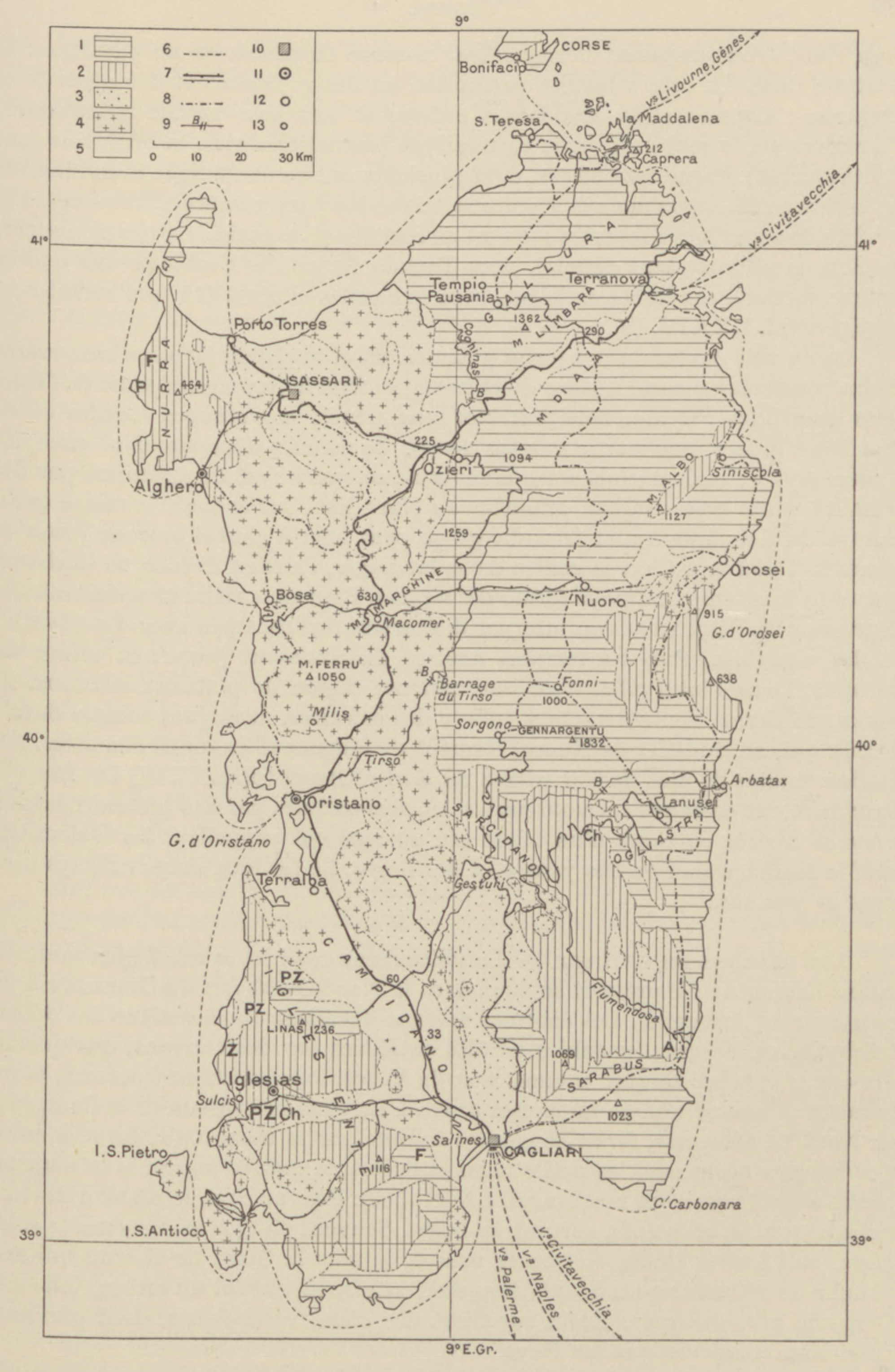


Fig. 85. — La Sardaigne. — Échelle, 1 : 1 500 000.

1, Granites, schistes cristallins. — 2, Autres roches prétertiaires. — 3, Collines tertiaires. — 4, Roches volcaniques. — 5, Alluvions. — 6, Lignes de navigation (la grosseur du trait correspond à l'importance du trafic). — 7, Voies ferrées. — 8, Principales lignes d'autobus. — 9, Barrages hydro-électriques. — 10, Villes comptant plus de 25 000 habitants ; 11, de 10 000 à 25 000 habitants ; 12, de 5 000 à 10 000 habitants ; 13, moins de 5 000 habitants. — Abréviations : P, plomb ; Z, zinc ; F, fer ; A, argent ; C, cuivre ; Ch, charbon.

brun clair, d'où surgissent brusquement nombre de pitons en un paysage à la Gustave Doré. La côte a les rias profondes, les îles rocheuses et dénudées de la Bretagne ; Caprera et la Maddalena enferment une base navale redoutable ; Terranova est le seul port sarde en relations journalières avec la péninsule (par Civitavecchia). Parmi les « pays », dont plusieurs ont eu une longue individualité, la Gallura se distingue par son aisance relative, due à ses nombreuses sources, à la fertilité de ses arènes couvertes souvent de céréales et de prairies. Quand on arrive du Sud, si affreusement déboisé, vers Tempio Pausania, c'est une joie que sa fraîche verdure, ses forêts de lièges, bien que celles-ci aient été fort réduites et négligées (pl. LXXIV, C).

On en voit des lambeaux jusqu'à Nuoro, où elles cèdent la place aux yeuses moins respectées encore. Autour de ce bourg s'étend le paysage typique de l'intérieur granitique : d'immenses plateaux sans arbres, des croupes lourdes où de gros blocs évidés jonchent le maquis désert, de menues dépressions et quelques « bons pays » ; mais parfois cette monotonie solennelle est interrompue par des ressauts et des crêtes raides, orientées au Nord-Est. Sur le tout, la masse quasi chauve du Gennargentu, si arrondie qu'on peut aller à cheval presque jusqu'au sommet (1 832 m.). C'est le centre de la Barbagia, l'ancien évêché de Barbarie, qui resta longtemps un pays fermé de bergers. Bien plus riche et séduisante, la dépression de l'Ogliastra voit alterner des tertres fort escarpés avec des olivettes et des vignobles. Puis les terrains anciens disparaissent jusqu'aux pitons du Sarabus. Dans l'intervalle, c'est une curieuse région de plateaux siluriens, de cluses, de sierras dentelées. On y trouve des calcaires, analogues comme dureté à ceux qui, au Sud-Est de Nuoro, forment de longues rides quasi dénudées, des falaises hautes de plus de 600 mètres au Sud d'Orosei (pl. LXXIV, D). Dans le Sarcidano, les calcaires surmontent les schistes ondulés par des plateaux arides, souvent divisés en tours d'un blanc cru ou rosé qui rappellent les Dolomites, sauf le feuillage sombre des yeuses et des lièges. Ce fut longtemps un pays sauvage et peu sûr.

Les régions de l'Ouest. — Le volcanisme rend ici le relief plus morcelé, moins homogène ; il prévaut surtout dans le Nord-Ouest que La Marmora a pu comparer à l'Auvergne. Les énormes volcans du début ont constitué des dômes trachytiques, de grandes tables de tufs entaillées par des canyons, quelquefois des « sucs » phonolithiques comme ceux du Velay. Puis ils furent fracturés, et les basaltes se répandirent en immenses coulées. Le plateau venteux de la Campeda, au Nord de Macomer, ferait songer à l'Aubrac par sa monotonie, les rocs entre des conques herbeuses, les petits champs enclos de pierres noires, si la majeure partie n'était restée un maquis (pl. LXXIV, A). Plus au Sud, le plateau devient riche en grains, en bœufs, surtout en lièges. Souvent on trouve des « mesas », les *giare*, soit tertres isolés, soit assez vastes, comme la Giara de Gesturi qui surplombe de 200 mètres les ondulations du Tertiaire et qui fut un refuge, telle une Gergovie plus escarpée. Enfin surgirent des cônes volcaniques, dont plusieurs aussi bien conservés que les Puys.

Ces pays noirâtres contrastent avec les calcaires blancs, les marnes miocènes qui s'étalent autour de Sassari ; ce sont les terrains, sinon les plus féconds, du moins les mieux cultivés de la Sardaigne. La jolie ville moderne domine des jardins irrigués, des vignes, d'épaisses olivettes parsemées de toits rouges : cet éparpillement de la population dans un verger verdoyant est exceptionnel dans

l'île. Par contre, des solitudes qu'on commence seulement à assainir occupent le détroit qui isolait la Nurra : massif sédimentaire, façonné en « cuestas », sous l'un des maquis les plus inhospitaliers de la Méditerranée.

L'Iglesiente est un massif analogue. Ce dédale fiévreux de ravins, de collines arides et broussailleuses, serait un désert s'il ne renfermait les mines les plus riches du royaume. La crainte des Sarrasins fit reporter le centre d'exploitation de Sulcis, sur la côte, à Iglesias, près d'un large couloir tectonique qui unit la côte occidentale au Campidano.

Celui-ci a succédé au détroit qui isolait l'Iglesiente. Sur le massif oriental de l'île s'appuie une zone de collines miocènes et de vallées mûries ; c'est un bon pays jonché de bourgs assez nombreux, tandis que les villages sont rares dans la dépression, comblée par les torrents latéraux, les rivières, ou plutôt les *ouadi* à l'écoulement incertain. En été, le Campidano est une steppe quasi africaine ; des routes poudreuses, bordées de haies d'opuntias qui peuvent s'élever à 4 et 5 mètres, relient des villages de briques ; autour de l'abreuvoir ou de la noria se tassent les maisons sans fenêtres vers la rue. Des eucalyptus annoncent la malaria. Elle sévit surtout vers les extrémités de la plaine, où la montée postglaciaire de la mer a dessiné les golfes d'Oristano et de Cagliari, partiellement convertis en lagunes. Le premier avoisine une région encore très malsaine et déserte, sauf dans la bonification de Terralba où se dispersent de belles fermes bien outillées (pl. LXXIV, B). Autour du second s'étendent des champs de blé très productifs, entre des villages auxquels leurs palmiers donnent un air d'Afrique. Cagliari fut toujours le centre d'où rayonnèrent les influences étrangères, grâce à son port, à son acropole sur un promontoire ; avec son étagement de hautes maisons peintes en couleurs vives, ses quartiers neufs qui descendent dans la plaine, c'est une ville animée et propre. De là divergent les lignes d'autobus et part la voie ferrée principale, celle qui unit la capitale à Sassari et Terranova, profitant d'une suite de dépressions qui s'interrompent seulement vers Macomer.

Soit par cet axe de circulation, soit même par les plateaux de l'Est, on circule aujourd'hui assez aisément. Pas de graves obstacles dans ce relief complexe, mais nullement alpestre, aux trouées nombreuses. A notre sens, on s'est trompé en y voyant la cause primordiale de l'archaïsme sarde. L'extraordinaire diversité des dialectes, des traits ethnographiques s'explique moins par lui que par les survivances du régime féodal et par le fait que des populations, également primitives, n'ont ni le besoin ni le désir de voisiner. On a incriminé aussi la disposition des côtes : celles-ci seraient inabordables vers l'Italie, si bien que « la Sardaigne lui tourne le dos ». C'est oublier les rias du Nord-Est, et que Cagliari n'est pas mal située par rapport aux courriers qui lui viennent de Civitavecchia, Naples et Palerme [1]. Pour le sol, si de vastes étendues de roches anciennes sont peu propices aux céréales, ce qui reste des forêts, la hauteur exceptionnelle de quelques maquis montrent quel parti on pourrait parfois en tirer par des cultures arborescentes. Et qu'on voie l'espace occupé par les alluvions, le Tertiaire, certains terrains volcaniques comparables aux plus fertiles de la Sicile. Le cône du Ferru a la forme et la constitution géologique de l'Etna, mais c'est un Etna abandonné à la broussaille, bien que les vieux orangers de Milis révèlent ce qu'il pourrait devenir. De l'état de l'île, la nature paraît bien moins responsable que l'histoire.

1. Il est difficile aussi d'admettre la supériorité de la côte occidentale, bien articulée, mais dont l'arrière-pays est marécageux ou accidenté. La densité de la zone côtière n'y atteint pas 41 habitants au kilomètre carré (1921).

II. — LES HABITANTS

La Sardaigne eut un rôle plus important dans l'antiquité qu'aujourd'hui, grâce à ses mines. Elles paraissent avoir été exploitées dès l'âge du bronze par le peuple qui construisit les *nuraghe*, ces tours coniques de grosses pierres non cimentées qui commandent les anses, les cols, les chemins. C'est un élément caractéristique du paysage sarde, et leur nombre (3 000 à 4 000) semble indiquer une population assez nombreuse, qui fut en relations avec les civilisations tyrrhéniennes, égéennes. Puis les Phéniciens et les Carthaginois établirent des comptoirs littoraux ; les Romains tracèrent des routes dans l'intérieur qui abonde en scories laissées par les anciens mineurs. La malaria existait déjà ; pourtant Ptolémée cite seize cités maritimes; de populeuses colonies romaines ont laissé leurs vestiges dans la plaine du Coghinas où les bonifications luttent aujourd'hui contre la fièvre. Mais ces villes furent ruinées par les Vandales, surtout par les Sarrasins dont les pirateries débutèrent en 709 pour durer onze siècles. Pise reprit l'exploitation des mines qui fut un élément de sa prospérité; mais, après la conquête aragonaise du XIV[e] siècle, l'île fut désolée par les guérillas, puis par la mauvaise administration de l'Espagne. En 1720, la monarchie de Savoie en prit possession et fit quelques efforts pour la régénérer; mais les progrès furent très lents, même après l'Unité italienne. Presque jusqu'à nos jours, la Sardaigne a souffert d'être gouvernée comme une dépendance lointaine, à demi barbare.

C'est seulement au milieu du XIX[e] siècle que fut aboli l'impôt pour l'entretien des tours qui guettaient les pirates. Comme en Corse, le littoral avait été déserté, sauf quelques bourgs fortifiés, et la malaria s'en était emparée. En 1845, la densité de la population n'était que de 27 dans la zone côtière (jusqu'à 5 km.). Elle est arrivée en 1921 à 54, mais c'est surtout grâce aux progrès de Cagliari [1]. La population revient à la mer, mais bien lentement. C'est l'une de ces îles qui comptent peu de marins ; les madragues, la pêche en mer et celle, plus productive, des lagunes, sont laissées le plus souvent aux Italiens du continent et ce sont eux qui font tout le commerce, de même que jadis il fut toujours accaparé par les colonies étrangères du littoral.

Dans l'intérieur, la forêt d'yeuses et de chênes-lièges devait jadis régner jusqu'à 1 000 mètres ; plus haut, c'était le rouvre [2]. Or les bois sont réduits aujourd'hui à 5 p. 100 de la surface. Les dévastations les plus sauvages datent de la reprise de la vie économique, sous des influences extérieures : vers 1740, les paroisses furent astreintes à livrer du charbon pour la fusion des métaux ; vers 1807, on brûla une quantité de lièges pour en tirer la potasse ; puis beaucoup de communaux furent vendus à des spéculateurs toscans qui ordonnèrent des coupes à blanc ; l'île exporte par an environ 800 000 quintaux de charbon de bois. Le maquis lui-même, fréquemment incendié, est remplacé par les buissons de cistes, et ceux-ci à leur tour par la lande d'asphodèles. L'île a perdu ainsi beaucoup de sa beauté et de sa richesse. Le reboisement est une nécessité, mais les forestiers

1. La proportion de la population côtière a passé de 18,9 à 24,3. L'accroissement est très faible sur les versants occidental (14 p. 100) et oriental (7).

2. Le hêtre et le pin laricio, qui forme de si belles forêts en Corse, manquent à la Sardaigne. Le châtaignier y est malheureusement bien moins répandu. Pour l'aspect de la végétation (non pour la flore), la Sardaigne ressemble davantage à la Sicile qu'à l'île voisine (voir ci-dessus p. 246).

déclarent très difficile d'écarter un des principaux obstacles, le pacage du bétail en liberté, tant que la transformation rurale ne créera point de nouvelles ressources.

Un quart seulement du sol est cultivé, et la culture est restée primitive même dans les plaines. Le Campidano a peu de ces plantations qui lui conviendraient. Le vignoble a beaucoup souffert du phylloxéra ; l'olivier ne s'étend guère hors des environs de Sassari et d'Alghero, alors qu'il y aurait une quantité d'oleasters à greffer; rarement des caroubiers et des agrumes, toujours parce que, si le Sarde est souvent maître de son bien, il manque d'argent pour l'améliorer. Les céréales sont beaucoup plus répandues, mais pourraient l'être davantage encore. Ce qui rapporte le plus, c'est l'élevage, surtout depuis que se développa l'industrie fromagère (*pecorino*), centralisée par de grandes sociétés romaines et des coopératives fédérées. Elle amena l'accroissement des salaires, jusqu'alors infimes, et l'augmentation des moutons (2 millions). Les bovidés, assez nombreux (400 000), se vendent bien à Rome et dans le Midi. Dans aucune région de l'Italie la densité du bétail n'est aussi forte. L'élevage va-t-il amener l'aisance sur les plateaux? Ce serait à condition d'étendre les cultures fourragères, aujourd'hui infimes.

Il y aurait place pour les industries de la laine, des peaux, du liège. Mais jusqu'ici les seules entreprises modernes sont les mines, surtout celles de l'Iglesiente. Près de 15 000 ouvriers extraient pour 200 millions de lire de minerais, dont 90 pour le plomb, 88 pour le zinc, 12 pour le lignite et l'anthracite ; on espère tirer en plus grande quantité du charbon et du fer. Les mines principales ont un outillage perfectionné ; mais, sauf pour le lavage et la calcination, presque toute leur production est travaillée hors de l'île.

On comprend que la population de la Sardaigne ne dépasse pas celle de Naples et que la densité soit la plus basse de l'Italie. Seules Cagliari et Sassari font figure de villes. Les campagnes sont désertes : 93 p. 100 des habitants vivent en villages serrés, dans ces maisons sombres où récemment encore l'odeur du bétail se mêlait à celle des genévriers flambant au milieu de la pièce enfumée. La plupart des hommes vont conduire leurs troupeaux et travaillent des champs lointains ; les femmes tissent, fabriquent ces vêtements de couleurs souvent vives qui se portent encore, au moins les jours de fêtes. Cet art populaire et le fier attachement aux vieux usages achèvent de caractériser la Sardaigne, moins grandiose que la Corse, mais qui a bien mieux conservé son originalité archaïque.

Peut-être les progrès vont-ils s'accélérer, sous une impulsion désireuse de dépasser ce qui se fait dans l'île voisine. Le barrage du Tirso, bientôt ceux du Coghinas, du Flumendosa permettront d'irriguer 150 000 hectares qu'ils rendront propres à la culture intensive ; leurs centrales vont produire 240 millions de kilowatts-heure pour la diffusion de l'énergie électrique, les industries métallurgiques et chimiques [1]. Les marais sont en voie de dessèchement sur plus de 58 000 hectares. Le projet de bonification intégrale s'étend sur 725 000 hectares, presque le tiers de l'île que l'Italie nouvelle veut tirer promptement de sa longue stagnation. Mais, à moins d'une forte immigration, ces grands travaux ne suffiront pas s'ils ne contribuent pas à transformer le milieu humain, « le caractère passif et presque fataliste qui est apparu à beaucoup comme un trait irréductible des Sardes » (G. Alivia).

1. Le barrage du Tirso forme un lac artificiel long de 20 kilomètres, le plus vaste de l'Europe — 416 millions de mètres cubes.

III. — LE PROBLÈME DU MIDI

Quelques chiffres vont préciser l'infériorité économique du Midi, la région de Naples mise à part. Sauf sur quelques côtes, l'agriculture est restée très extensive. On emploie par hectare 8 qx 6 d'engrais azotés en Sicile, 1 q. 1 en Lucanie (Basilicate), alors que la moyenne du royaume est de 19 qx 8. Les rendements du blé à l'hectare (moyenne 1929-1931) varient de 11,6 dans les Pouilles à 10,1 dans les Abruzzes, au lieu de 13,5 dans l'ensemble de l'Italie, de 24,3 en Lombardie. Pour la production globale du froment, la Sicile s'est laissé déposséder de sa primauté par l'Émilie. Alors que les provinces méridionales[1] couvrent 40,9 p. 100 de la surface de l'Italie, elles ne livrent que 35 p. 100 du vin italien, si elles fournissent 68 p. 100 de l'huile. Beaucoup des terres qui conviendraient aux plantations sont laissées en guérets nus ou en mauvais pâtis. Même retard pour l'industrie. On ne trouve dans le Midi que 7 p. 100 des ouvriers, 9 p. 100 de la puissance hydro-électrique installée. Pour les communications, bien des voies ferrées sont d'exploitation onéreuse, et surtout on manque de routes. Comment développer la sériciculture en Calabre quand on voit quelquefois les femmes porter des sacs de cocons sur plusieurs lieues de mauvais sentiers ?

Aussi, sauf dans le Napolitain, les Pouilles et la Sicile, la densité de la population est-elle inférieure à la moyenne du royaume (132,7 en 1931) : 110,6 en Calabre, 50,5 en Lucanie, 40,4 en Sardaigne. Il y a encore beaucoup de misère, de taudis malsains, d'illettrés (en Calabre, 48 p. 100 de la population de plus de six ans en 1931[2]), de décès : la Lucanie a, pour 1 000 habitants, 19 décès. On devine dans quel insouci de l'hygiène se poursuit cet accroissement rapide de la population que l'insuffisance des ressources locales poussait naguère à une émigration particulièrement intense.

Or nombre d'étrangers, voire de compatriotes, pensent que le Midi serait le jardin de l'Europe sans la paresse de ses habitants. C'est le juger tout entier d'après la huerta et les *lazzaroni* de Naples. S'il possède des cantons d'une merveilleuse fécondité, d'ailleurs accrue par l'homme, il comprend aussi de vastes étendues de montagnes, de sols ingrats, sous un ciel où s'exagèrent les défauts du climat méditerranéen. Nulle partie de l'Italie n'est aussi souvent, aussi cruellement éprouvée par les fléaux, sécheresses, séismes, éruptions, frane, crues des rivières, malaria. Un bon connaisseur des Pouilles, M. Colamonico, les juge dans l'ensemble « un pays pauvre, au bout du monde » ; et ce n'est pas la province la plus déshéritée, il s'en faut beaucoup.

Cependant, les pires déserts s'étendent sur des terres alluviales excellentes ; très souvent, sur des sols analogues, on constate une singulière inégalité dans la mise en valeur. Il est consolant de penser que la faute peut incomber à l'histoire surtout, parce que cela permettrait d'espérer quelques améliorations. Le cas de la Grande-Grèce est significatif, de même la prospérité de la Sicile grecque et arabe. Un malheur de ces pays, ce fut que leur position géographique les ait exposés aux dévastations de l'Islam, sans que celui-ci ait pu y implanter solidement sa civilisation ; d'où les pirateries, l'abandon des côtes livrées à la malaria. Un autre, ce fut d'être si longtemps gouvernés par des souverains étrangers qui ne surent pas leur rendre la sécurité et l'aisance. Ils conservèrent, renforcèrent

1. Entendues dans le sens indiqué p. 237.
2. 39 p. 100 d'illettrés dans le Sud de l'Italie, contre 20 dans le Centre et 8 dans le Nord.

le régime féodal qui opprima quelques régions jusqu'en plein XIXe siècle, alors que de bonne heure le Nord de l'Italie lui avait échappé. Ainsi fut arrêté l'essor des villes commerçantes[1], d'une classe bourgeoise qui eût employé ses richesses dans les campagnes à l'exemple du patriciat florentin. Les encouragements des souverains n'ont jamais pu développer ni les manufactures ni le grand négoce. Cependant, vers 1860, bien des régions possédaient une industrie domestique assez active et des usines commençaient à se monter. Tout cela fut ruiné par la concurrence de l'étranger et surtout des manufactures lombardes. Pour le Midi, l'entrée dans l'unité italienne fut une libération, une rédemption morale, en même temps qu'elle lui valut d'importants travaux publics. Mais, d'autre part, elle le mit brusquement en contact avec l'économie bien plus avancée des provinces septentrionales, dont les intérêts étaient parfois opposés aux siens. Le protectionnisme qu'elles réclamaient pour leurs industries entraîna des crises fort graves pour les vins et les huiles du Midi, les agrumes, le bétail, le soufre. Elles se plaignaient qu'une partie de leurs impôts servît aux progrès du Midi, qu'elles considéraient comme un poids mort à traîner. Producteur de denrées alimentaires, acheteur d'objets manufacturés, c'était comme une colonie pour le reste de l'Italie, mais une colonie de valeur assez médiocre.

L'état social légué par ce passé gêne encore la vie économique. Très peu de capitaux, surtout de capitaux disposés à la favoriser[2]. Peu de villes d'où rayonne le progrès, mais trop de ces grosses agglomérations à demi rurales qui attirent les familles aisées pour en faire des oisifs. Un développement excessif de la grande propriété, et surtout de ces latifundia où ne réside pas le propriétaire. Des paysans que la concentration de l'habitat réduit à la culture la plus extensive, qui n'ont pas les avances, l'instruction, la sécurité du lendemain nécessaires pour l'améliorer. Dans plusieurs régions (Sicile, Sardaigne, etc.), aucune participation des femmes ni des enfants au travail des champs trop éloignés du logis. A l'inverse de la Plaine, aucun esprit d'association pour ces bonifications qui en réclameraient tant. Une population déprimée par des siècles de misère et de sujétion, fataliste, routinière, trop souvent résignée à une vie inhumaine, sauf les plus énergiques qui rêvent de s'expatrier.

Pourtant la situation du Midi n'est déjà plus ce qu'elle était il y a un demi-siècle. La mortalité a baissé[3], grâce à la lutte contre la malaria, à l'hygiène, à l'amélioration du sort des classes populaires. Le retour de nombreux émigrants a disséminé des éléments aisés, désireux de progrès. Les illettrés ont beaucoup diminué (en Campanie, 80 p. 100 en 1871, 36 en 1931). Aux mesures timides et incohérentes des régimes antérieurs, le gouvernement fasciste a substitué une politique ferme, suivie, de large envergure, dont l'un des buts principaux est la *bonifica integrale*. Ses travaux sont en cours sur 591 800 hectares, par le desséchement, le reboisement, l'amélioration des cultures, etc. Partout l'on trace ou l'on refait des chemins. On recherche avec passion dans quelles voies doit s'orienter la production : sans doute, selon le milieu, vers les cultures maraîchères dans les régions arrosables, ailleurs vers les plantations, le *dry farming*, les cultures fourragères dont le rôle semble devoir être essentiel. La force élec-

1. Si la floraison de Bari et d'Amalfi, jadis brillante, devint bientôt inférieure à celle de Venise et Pise, ce fut aussi parce que les ports méridionaux étaient trop éloignés des grands marchés continentaux.

2. Soulignons que les grandes entreprises ont toujours été aux mains des étrangers, depuis les marchands florentins dans le royaume de Naples au XIIIe siècle, jusqu'aux sociétés anglaises de Marsala, aux spéculateurs génois, toscans et romains.

3. En Sardaigne, de 32 p. 1 000 en 1870 à 16,5 en 1929.

trique, croit-on, va transformer d'ici peu le Sud de la péninsule et la Sardaigne. On espère que, d'ici peu, l'excès de la population colonisera les immenses dépressions fiévreuses de Sybaris, du Campidano, et autres.

Cet effort a déjà obtenu des succès : seront-ils rapides ? « Systématiser l'hydrographie », c'est relativement facile dans la Plaine padane où il s'agit seulement d'assurer l'écoulement des eaux ou de les pomper ; ce l'est beaucoup moins dans le Midi où il faut commencer par corriger le cours supérieur des rivières et reboiser leur bassin. L'amélioration de la technique rurale suppose une étude patiente de son adaptation aux conditions locales, et aussi que la masse puisse et veuille recourir aux meilleurs procédés. On a fondé de nouveaux villages pour mettre les laboureurs plus près de leur travail ; on les encourage à se disperser dans les campagnes, mais c'est heurter des habitudes séculaires et un puissant instinct de sociabilité. Et les gens du Midi répugnent à la discipline, bien plus que ceux des autres provinces. « Ce n'est pas de sitôt, si c'est jamais, dit M. Colamonico, que l'on verra le Tavoliere soumis à une culture intensive, les Murge se couvrir de vergers et les plaines de coton ; le progrès agraire ne peut être que lent, et il a ses limites. » Mais ses difficultés mêmes ne font que rendre ses débuts plus admirables, à condition qu'on n'attende pas une régénération immédiate d'un peuple sur lequel pèsent si lourdement le passé et les fatalités naturelles.

BIBLIOGRAPHIE

SARDAIGNE. — A. DE LA MARMORA, *Voyage en Sardaigne*, 5 vol., Paris et Turin, 1826-1860 (édition italienne, Cagliari, 1930) (fondamental). — A. TORNQUIST, Ergebnisse einer Bereisung der Insel Sardinien (*Sitz. k. preussischen Akademie der Wissenschaften Berlin*, 1902, p. 808-829; 1903, p. 685-699). — J. F. DEPRAT, Rapport préliminaire sur une mission géologique en Sardaigne (*Nouvelles Archives des Missions Scientifiques*, XVI, 3, 1908); sur la géologie de l'île, voir aussi *Boll. della R. Società Geol. Italiana*, XLI, 1922, fasc. 4. — TH. HERZOG, Uber die Vegetationsverhältnisse Sardiniens (*Bot. Jahrbücher... A. Engler*, XLII, 1909, p. 341-436). — A. COSSU, Una ricerca antropografica sull'isola di Sardegna (*Riv. Geogr.*, V, 1898, p. 106-126); *L'isola di Sardegna. Saggio monografico di geografia fisica e di antropogeografia*, Milan, 1926, 3e éd.; *Sardegna e Corsica*, Turin, 1932. — G. ANFOSSI, Ricerche sulla distribuzione della popolazione in Sardegna (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, IV, 1915, p. 165-195, 277-279). — E. SCHEU, Sardinien (*Mitteil. der Gesellschaft für Erdkunde zu Leipzig*, 1919-1922, p. 32-102). — M. VINELLI, Water conservation in Sardinia (*Geogr. Review*, XVI, 1926, p. 395-402); La Sardaigne (*Revue Économique Internationale*, XXI, janvier 1929, p. 103-116). — A. PINO-BRANCA, *La vita economica della Sardegna Sabauda*, Messine, 1927. — G. ALIVIA, *Economia e popolazione della Sardegna settentrionale*, Sassari, 1931 (très important pour toute l'île; voir *Ann. de Géogr.*, XLIII, 1934, p. 89-93). — G. L. FAÀ DI BRUNO, *Quelques aspects du développement économique de la Sardaigne sous le régime fasciste*, Paris, 1932.

LE MIDI. — *Inchiesta parlamentare sulle condizioni dei contadini nelle provincia meridionali e nella Sicilia*, Rome, 1911, 8 vol. — P. DEL ZANNA, Il fattore geografico del probleme meridionale (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, v, IV, 1917, p. 27-57, 289-335). — G. ARIAS, Le industrie nel Mezzogiorno continentale prima del 1860 (*Giornale degli Economisti*, 1920, p. 220-235); *La questione meridionale*, Bologne, 1921. — C. COLAMONICO, Le fondamenta fisiche della geografia economica della Puglia (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, VI, I, 1924, p. 122-142). — G. CARANO-DONVITO, *L'economia meridionale prima e dopo il Risorgimento*, Florence, 1928.

CHAPITRE XXIV

L'ÉCONOMIE ET LE PEUPLE DE L'ITALIE

Après avoir été le premier peuple de l'Europe médiévale à développer une « économie capitaliste », basée sur la banque, la grande industrie et le commerce lointain, l'Italie devint un pays arriéré, la « Terre des Morts » de Lamartine. Sauf quelques villes du Nord, c'était encore, vers 1870, une nation de paysans surtout, d'artisans et de petits bourgeois. En un demi-siècle, elle s'est transformée, moins certes que l'Allemagne, mais avec une énergie, un souci de s'adapter au monde moderne qui l'ont fait arriver aux premiers rangs parmi les puissances. Aujourd'hui, elle n'est pas plus fière de sa beauté que de ses usines et de ses grandioses travaux publics. Elle a l'orgueil de son passé, mais elle y voit le gage d'un avenir aussi glorieux que lui promet le fascisme. Depuis qu'en 1922 celui-ci entreprit de la changer jusque dans son âme, il a imprimé sa marque à toute l'activité nationale ; aucun pays, sauf la Russie soviétique, n'est soumis avec autant de fermeté au système de l'« économie dirigée » (fig. 86).

I. — L'AGRICULTURE

Bien que son importance relative ait diminué, la culture reste la grande activité nationale, qui occupe 53,8 p. 100 de la population active.

LE MILIEU. — L'Italie mérite-t-elle son antique renom de fécondité ? Beaucoup de ses enfants le contestent et, à part quelques plaines, ils la représentent comme « une terre rocheuse, privée d'eau, fatiguée par une culture millénaire ;... les déserts y sont la faute d'une nature marâtre ; les parties cultivées sont le patrimoine conquis sur les pierrailles et les eaux nuisibles » (G. Prezzolini). De fait, quatre dixièmes sont en montagnes, quatre en collines, et seulement deux en plaines. Beaucoup de sols médiocres, calcaires, grès, argiles souvent ébouleuses. Même les bons pays ne sont devenus tels que par un labeur séculaire. Seulement, grâce au climat et souvent à l'irrigation, ils se prêtent aux formes les plus rémunératrices de la culture. De sorte que l'Italie rurale présente dans le milieu physique des contrastes bien plus accusés que la France.

D'autres contrastes proviennent des conditions historiques et sociales, surtout des différences dans le régime foncier, entre la Toscane par exemple, pays de métayers intéressés à la prospérité économique du domaine, et le centre de la Sicile où manque ce lien. Ces diversités subsistent, car le passé modèle encore le

présent. Ainsi il a laissé à beaucoup de paysans l'habitude de produire tout ce dont ils ont besoin, surtout dans les provinces de petite propriété, de métayage et dans les régions où les transports sont encore difficiles.

L'Italie réunit donc des contrées de culture vraiment intensive, scientifique, et d'autres qui figuraient récemment parmi les plus arriérées de l'Europe. Bien des provinces présentent une technique assez archaïque, avec des rendements assez faibles, et qui seraient bien moindres encore sans la densité et l'énergie de la population dont le travail acharné compense l'insuffisance de ses moyens d'action : capital d'exploitation, bétail, etc.

Les productions. — Parmi les traits qui distinguent cette culture, on note :

1° la rareté des étendues improductives (8 p. 100) ; c'est à l'honneur d'un pays qui a tant de montagnes et de marais ;

2° le fait que près de la moitié des terres ensemencées portent en même temps des vignes, oliviers, mûriers, etc., tandis que les « cultures arborescentes spécialisées » n'occupent que 6 p. 100 de la surface productive. Les pourcentages élevés ne s'observent pour ce genre de plantations que dans les Pouilles (24,5 p. 100), les vignobles du Piémont (18,2), les jardins d'agrumes de la Sicile (13,6) et de la Calabre (10,9), les olivettes de Ligurie (8,4) ;

3° le rôle prédominant des céréales (25,5 p. 100 de la surface agricole et forestière, 53 p. 100 des terres arables, dont les deux tiers pour le blé). Cette proportion, supérieure à celle de presque tous les États européens, s'est maintenue à peu près constante, surtout dans les pays de petites exploitations qui visent à produire leur pain.

Le pays du blé par excellence, c'est la Plaine padane et en particulier l'Émilie. Celle-ci lui convient par ses hivers plus doux que ceux de la Lombardie, ses étés plus chauds et plus secs, ses vastes polders, ses cultures industrielles qui ont perfectionné la technique. Vient ensuite la Sicile, où la primauté du blé résulte plutôt des conditions défavorables aux autres cultures. Les Marches font beaucoup de blé, grâce à l'étendue des bons sols pliocènes. Mais de même les Abruzzes, parce que leurs bassins tâchent de se suffire. Pour la même raison, les montagnes logent 22,5 p. 100 des emblavures en froment. Les collines de l'Ombrie, de la Toscane lui sont fidèles, malgré leurs gelées. Ainsi, tandis qu'en France il s'est comme réfugié sur les meilleures terres, il conserve en Italie des terres médiocres et monte sur les adrets jusqu'à plus de 1 000 mètres. D'autre part, l'assolement est souvent resté défectueux, épuisant ; les labours sont peu profonds, les engrais insuffisants. Tout cela explique que, récemment encore, les résultats étaient médiocres dans l'ensemble. Certes, il y avait de brillantes exceptions. La plaine lombarde obtenait 24 qx 3 à l'hectare, voire 31 qx 7 dans la province de Crémone (moyenne 1929-1931). Mais les rendements du Midi restaient bas, très aléatoires, et ramenaient la moyenne du royaume à 13 qx 5. L'Italie était donc loin d'avoir le blé nécessaire à une population aussi dense. Il lui faudrait 81 millions de quintaux par an ; or elle n'en avait produit dans ces dernières années que 63 541 000 en moyenne. Nous verrons les efforts prodigués pour « la libérer de la servitude du pain étranger ».

Comme le pain blanc remplace de plus en plus la *polenta* et comme les cultures industrielles sont parfois plus avantageuses, la production du maïs est tombée de 30 millions de quintaux vers 1870 à 25 vers 1930. Elle décroîtrait plus encore, si le « grain turc » n'alternait souvent avec le blé là où l'été conserve quelque humi-



Fig. 86. — L'Italie. Carte économique. — Échelle, 1 : 6 500 000.

1, Régions d'agriculture intensive. — 2, Régions minières. — 3, Usines hydro-électriques. — 4, Ports dont le trafic, entrées et sorties, dépasse 2 millions de tonnes (année 1931) ; 5, Ports dont le trafic est inférieur à 2 millions de tonnes et supérieur à 1 million ; 6, Ports dont le trafic est inférieur à 1 million de tonnes et supérieur à 500 000. — 7, Voies ferrées principales ; 8, voies ferrées doubles. — 9, Lignes de navigation italiennes (la grosseur du trait correspond à l'importance du trafic). — Abréviations : a, agrumes ; Bx, bauxite ; Bt, betteraves ; F, fer ; Li, lignite, ; Me, mercure ; Ol., olivier ; Pb, plomb ; Se, sériciculture ; Z, zinc ; — A, industries alimentaires ; C, industrie du coton ; L, industrie de la laine ; M, métallurgie ; S, industrie de la soie.

dité. L'Italie est le pays d'Europe qui a les plus vastes rizières ; mais la concurrence asiatique entraîne leur réduction, sauf en Piémont.

Les cultures industrielles se sont étendues à 1 p. 100 de la surface productive. La principale est celle de la betterave, dans les polders du bas Pô et quelques bassins du centre. Avant la crise, l'Italie était parvenue à produire 4 millions de quintaux de sucre, ce qui ne suffisait pas à sa consommation, encore faible, mais accrue par les progrès du bien-être. Elle est, après la Russie, le principal exportateur de chanvre (Romagne, Campanie). Le tabac se répand dans les Pouilles, en Vénétie et Campanie.



Fig. 87. — La vigne, l'olivier et les agrumes.

1, Vignes en culture mixte ; 2, vignes en culture spécialisée. — 3, Oliviers en culture mixte ; 4, oliviers en culture spécialisée. — 5, Agrumes (chaque point correspond à une production de 50 000 tonnes). — Échelle, 1 : 11 750 000.

La vigne est d'ordinaire mêlée aux cultures herbacées dans le Nord et le centre, presque jamais dans l'extrême Sud, tandis que les collines du centre forment la transition à cet égard (fig. 87). Les principales régions viticoles sont l'Émilie, le Piémont, la Toscane, la Campanie, les Pouilles, la Lombardie, la Sicile. Le phylloxéra a réduit la production de 46 017 000 hectolitres (1909-1913) à 36 874 000 (1929-1932) ; aussi, bien qu'elle le cède seulement à la France, elle n'exporte plus guère qu'un million d'hectolitres, destinés surtout à la Suisse, à l'Autriche, parfois au marché français quand celui-ci est ouvert. Le royaume se distingue des autres pays viticoles par l'extraordinaire diversité de ses crus. Il fait un gros effort pour améliorer ses vins ordinaires, assurer la qualité constante des meilleurs (Chianti, Asti, Barolo, Orvieto, Castelli Romani, Marsala), expédier ses raisins de table dont il est le principal fournisseur après l'Espagne (pl. LXV, C). Mais, devant les difficultés de l'exportation et la réduction de la consommation nationale, il envisage de restreindre le vignoble, au moins dans les plaines où s'étaient répandus des cépages grossiers à grand rendement.

Pour les oliviers, 50 p. 100 sont dans les Pouilles, 11 en Calabre, 7 en Campanie, 6 en Ligurie où beaucoup ont été arrachés pour faire place aux cultures de fleurs, de même que dans le Midi l'olivier recule devant la vigne et les arbres fruitiers. La production moyenne est de 2 022 000 hectolitres, inférieure seulement à celle de l'Espagne, mais presque entièrement réclamée par la consommation locale. Longtemps négligée, la fabrication tend à s'améliorer et à se concentrer dans de puissantes raffineries (Ligurie, Pouilles) qui traitent aussi les huiles étrangères.

Les châtaigneraies sont de plus en plus défrichées et ne donnent guère que 5 millions de quintaux (Piémont, Émilie, Ligurie). Les agrumes viennent surtout de Sicile, accessoirement de Calabre et Campanie (fig. 87); le gouvernement cherche à développer l'industrie des citrates, essences, à relever l'exportation des oranges et citrons, de même que celle, florissante, des légumes (Émilie, Campanie, Pouilles). La production et la préparation des légumes et fruits peuvent devenir une des principales ressources. A cet égard, l'exportation italienne a dépassé de beaucoup celle de la France [1].

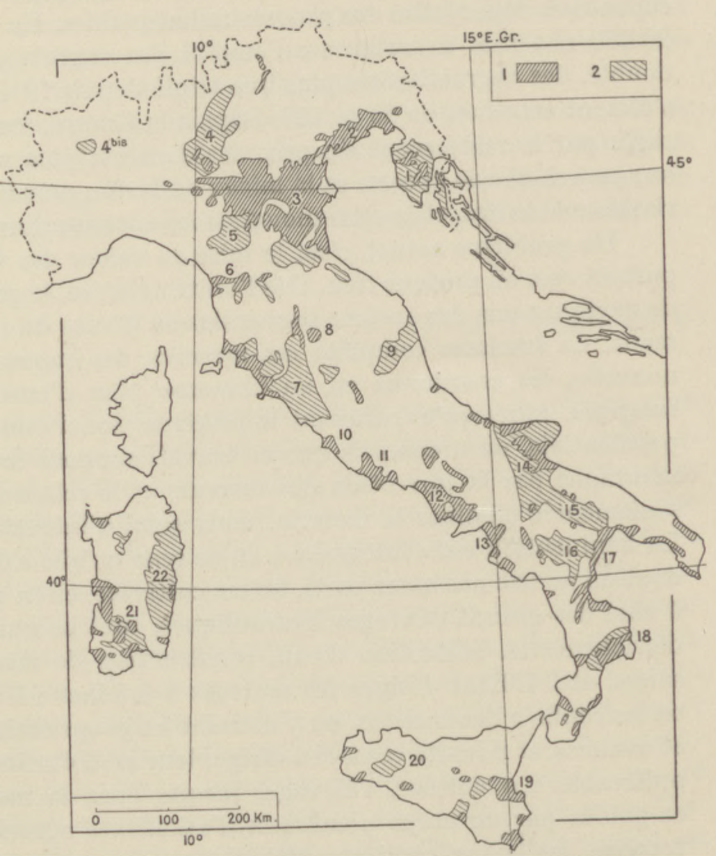


Fig. 88. — Les bonifications. — Échelle, 1 : 10 000 000.

1, Desséchements terminés ou en cours. — 2, Autres secteurs astreints à bonification. — Dans la carte, les numéros désignent les régions suivantes : 1, Istrie ; 2, lagunes du Frioul ; 3, polders du Pô ; 4, province de Brescia ; *4 bis*, bruyères de Verceil ; 5, argiles ébouleuses de l'Apennin bolonais ; 6, Arno inférieur ; 7, Maremme et monts Métallifères ; 8, pourtour du lac Trasimène ; 9, zone du Tronto ; 10, Campagne Romaine ; 11, Marais Pontins ; 12, région du Volturne ; 13, plaine du Sele ; 14, Tavoliere ; 15, dépression à l'Ouest des Murge ; 16, vallées de l'Agri, Sinni, etc. ; 17, côte du golfe de Tarente ; 18, région de Catanzaro ; 19, plaine de Catane ; 20, bassin du Belice ; 21, Campidano ; 22, secteur de Nuoro.

Introduite en Sicile vers le XIe siècle, la sériciculture occupe 600 000 familles. Très rare aujourd'hui dans le Sud, sauf en Calabre, elle ne prend d'importance que dans les Marches et la Toscane, pour atteindre son plein développement au Piémont autour de Cuneo, en Lombardie (la Brianza), en Vénétie et au Frioul où elle a ses plus forts rendements. Malgré la concurrence asiatique et le renchérissement de la main-d'œuvre, la production des cocons restait voisine de 56 millions de kilogrammes jusqu'en 1931 où elle est tombée à 34,4. L'Italie est de beaucoup le premier fournisseur de l'Europe en soie grège ; cependant ses usines doivent importer 11 p. 100 de la quantité de matière première qu'elles utilisent.

Elle tient le cinquième rang en Europe pour le cheptel ovin [2], mais l'un des plus bas, relativement à sa population, pour le gros bétail. En effet, les pâtis sont généralement médiocres et les cultures fourragères insuffisantes, sauf dans la Plaine qui possède une active industrie laitière (Lombardie). On s'attache à

1. Ainsi, pour les fruits, elle a atteint, en 1931, 1 750 700 quintaux (dont 423 600 pour les raisins) (France, 797 700 et 238 100) ; pour les légumes frais, 2 100 400 ; pour les légumes conservés, 858 800 (France, 1 127 200 et 132 700).

2. Il a diminué de 18,6 p. 100 entre 1926 et 1930, à cause des conditions du marché et des bonifications ; celles-ci diminuent les pâtis naturels, mais se prêteraient à un élevage de forme intensive. En 1930, il y avait par millier d'habitants 249 moutons et 173 bovins (France, 245 et 373).

développer ces cultures pour mieux nourrir le bétail et pratiquer de meilleurs assolements.

Les progrès. — Si l'agriculture italienne est peu intensive en général, elle a cependant déjà réalisé des progrès remarquables. En 1930, elle possédait plus de 20 000 charrues à moteurs ; l'emploi des engrais potassiques avait plus que doublé, des engrais azotés plus que triplé depuis 1913 ; les cultures industrielles s'étaient étendues de 65 p. 100. Depuis la Guerre, les progrès avaient été encouragés par le relèvement du prix des denrées; plus aisés, beaucoup de paysans ont pu acheter de la terre et la mieux cultiver ; puis ils ont souffert par la revalorisation de la lire, et la crise mondiale les éprouve durement.

Un problème actuel, c'est la mise en valeur des vastes étendues qui ne rapportent rien ou presque rien. Dès l'unité achevée, le gouvernement reprit l'œuvre de quelques-uns des anciens souverains en faveur du reboisement et du dessèchement. Le fascisme compléta ces mesures, les imposa avec une vigilance toute nouvelle, les coordonna en un immense plan d'ensemble, celui de la *bonifica integrale*. Alors qu'auparavant le principal souci était la disparition des marais pestilentiels, on a compris que ce travail suppose toute une restauration de la montagne par la correction des torrents et le reboisement. Et le but n'est plus seulement d'éliminer la malaria, mais aussi d'intensifier la production agricole. La bonification est « intégrale », en ce sens qu'elle s'applique à toutes les terres dont on ne tire pas assez parti, même cultivées, et en cet autre qu'elle comprend, à côté des grands ouvrages hydrauliques, tout ce qui doit précéder la culture : défrichements, adduction d'eau, construction de maisons, d'écoles, de dispensaires, etc. L'État désigne les secteurs à bonifier ; il y fait les travaux publics ou les confie à des sociétés, ou y astreint les propriétaires moyennant exemptions et avances, et il invite ceux-ci à diriger leur exploitation dans le sens qui lui paraît préférable. La culture, l'élevage, jusque dans le menu détail, sont surveillés et guidés par un corps nombreux d'excellents agronomes. L'énormité de l'entreprise, les beaux résultats déjà obtenus, nous les avons vus pour les polders du Pô, la Maremme, la Campagne Romaine, les Marais Pontins ; nous avons indiqué les difficultés qui se présentent dans l'Apennin et le Midi. De 1922 à 1932, 3 886 769 hectares, dont 2 504 750 pour la bonification hydraulique, ont été compris dans ces plans gigantesques, avec une intensité d'ailleurs variable selon les régions. En 1933, les travaux publics étaient terminés sur environ 1 700 000 hectares, dont 1 100 000 déjà livrés à une agriculture plus ou moins intensive (fig. 88; pl. LXXV, A et B).

L'effort ordonné en 1925 pour accroître la production du blé, la *battaglia del grano*, n'est qu'une forme de la *bonifica integrale*, car il vise à perfectionner la culture en même temps qu'à diminuer l'importation des céréales. Si on compare les années 1909-1913 et 1926-1929, la production du blé s'est élevée de 25 p. 100 ; or les emblavures ne s'accrurent que de 3 p. 100 (polders, pâtis des latifundia), mais les rendements augmentèrent de 21 p. 100. Alors qu'ils ne dépassaient pas 10 qx 4 à l'hectare vers 1910, ils ont atteint 15 qx 2 en 1932, 15 qx 9 en 1933; dans cette dernière année, l'Italie a récolté 81 003 200 quintaux, ce qui couvrait les besoins nationaux, et au delà, puisqu'on a dû viser à arrêter la chute des prix. Sans doute, cette moisson fut exceptionnellement bonne, mais on cherche à consolider ces magnifiques résultats. On propage des variétés nouvelles qui, mûrissant plus vite, échappent mieux aux vents desséchants.

Les soins et les engrais donnés aux guérets profitent aux autres cultures ; le paysan producteur de blé prend l'habitude de recourir aux techniciens ; aussi est-ce dans son ensemble que l'exploitation est devenue plus intensive et plus scientifique, grâce à cette campagne menée avec autant de science que d'ardeur. Le gouvernement fasciste porte aujourd'hui son effort non plus seulement sur la production du blé, mais sur un meilleur aménagement de l'exploitation agricole dans son ensemble : bétail, fourrages, légumes, fruits.

Un de ses « mots d'ordre », c'est aussi de « ruraliser l'Italie », de donner au paysan plus d'aisance, de joie au travail, de conscience de son rôle social, en sorte qu'il ne soit pas tenté de quitter la terre. C'est en effet une idée maîtresse du régime que l'essor de l'industrie ne doit pas arracher sa primauté à la culture.

II. — L'INDUSTRIE

Au milieu du XIXe siècle, l'Italie semblait si bien vouée à la culture que Cobden montrait dans le soleil « la grande machine qui peut faire sa richesse ». De fait, l'introduction du machinisme fut tardive, lente, longtemps bornée aux usines subalpines qui avaient des chutes d'eau. En dehors du travail de la soie et de la laine, l'action de l'État fut décisive : protectionnisme depuis 1878 et surtout depuis 1887 (rupture douanière avec la France) ; encouragements aux usines d'intérêt national ; pendant la Guerre, accroissement des installations mécaniques et des usines chimiques. Si l'industrie a longtemps souffert et souffre encore du manque de capitaux, elle a pour elle l'abondance de la main-d'œuvre ; l'ouvrier italien est vigoureux, laborieux, sobre, souvent habile dans le Nord, quoiqu'il ait longtemps fallu recourir à des spécialistes étrangers. Quant aux matières premières, seules ou à peu près les industries alimentaires et celle de la soie les trouvent sur place. Mais ce qui fait surtout défaut, ce sont le fer et la houille.

On a exagéré la pauvreté du sous-sol italien, puisqu'il en a été extrait en 1930 pour une valeur de 1 131 millions de lire. Seulement ses principaux produits ne sont pas de ceux qui appellent la grande industrie : soufre de Sicile et des Marches (162,1 millions de lire), marbres de Carrare et des Alpes (141,8), mercure de l'Amiata et d'Idria (108,2), ni même le zinc et le plomb de la Sardaigne (39,6 et 35,1), ni le ciment (44,3), ni les pyrites (70), quoique ces minéraux alimentent des fonderies et des usines chimiques. On espère tirer l'aluminium en grande quantité de l'Istrie, des Abruzzes, des Murge, etc. (161 200 t. de bauxite, 41 200 t. de leucite)[1]. Pour le fer, on évalue ses réserves certaines à 40 millions de tonnes, mais l'extraction se limite à 718 000 tonnes (1930), dont 83 p. 100 dans l'île d'Elbe et le reste dans le val d'Aoste (Cogne). C'est fort peu pour une nation moderne. Et surtout l'Italie manque de combustible. Elle n'extrait que 231 100 tonnes de houille (Istrie), 577 000 de lignites (Arezzo, Pérouse, Grosseto). Malgré ses efforts pour utiliser rationnellement ces maigres réserves, et bien que la consommation soit en proportion six fois moindre qu'en France, elle doit importer (1931) 10 370 389 tonnes de houille, 723 560 de coke, d'Angleterre, d'Allemagne, de Pologne. Si la production du pétrole en

1. « Le binôme électricité-aluminium peut devenir la richesse de l'Italie, comme le fer et le charbon ont été celles de l'Angleterre et de l'Allemagne » (CELSO ULPIANI). Les conditions de gisement et de transport sont souvent moins favorables qu'en France et en Dalmatie ; cependant la production s'est élevée en 1932 à 13 400 tonnes, tandis que celle de la France tombait à 14 200.

Émilie s'est récemment développée jusqu'à 26 840 tonnes (1932), elle achète au dehors 981 000 tonnes d'huiles minérales.

De là, le recours à l'énergie hydro-électrique. L'Italie tient le premier rang en Europe pour la puissance installée de ses centrales, qui monte à 3 749 000 kilowatts (1934). Naturellement la plupart se trouvent dans les Alpes, particulièrement en Lombardie, avec 67,6 p. 100 de la production nationale (pl. LXXVI, A ; voir chap. XV). Les eaux de l'Apennin septentrional (7,2 p. 100) sont bien moins utilisables, en raison de leur régime torrentiel. Le reste de cette chaîne convient mieux (20,7 p. 100), grâce aux sources du calcaire (Terni, Tivoli, Matese, Sele) ou aux dispositions du relief calabrais (Sila). La Sardaigne a reçu d'immenses réservoirs. Sauf pour les îles, on achève de réunir ces régions, de sorte que Florence, par exemple, profite en hiver des hautes eaux apennines et, l'été, de celles des Alpes ; pour plus de régularité encore, on construit, surtout dans les ports, de grosses centrales thermiques (800 000 kw.). La consommation de l'énergie électrique est passée de 2 milliards et demi de kilowatts-heure en 1914 à 11,1 en 1930. On pense l'élever un jour à 24, mais dans des conditions plus onéreuses. 9 p. 100 de l'énergie sont employés à la traction, 54 p. 100 dans les usines diverses, non compris 14 p. 100 pour l'électro-chimie et 9 pour l'électro-métallurgie. Sauf Aoste, celles-ci n'ont fait naître que peu de centres montagnards comparables à Chedde dans les Alpes françaises ; la majeure partie de la force va vers les plaines. L'utilisation des chutes n'a pas empêché que l'emploi et l'importation de la houille ne croissent en période normale, à cause de l'essor économique ; mais, comme source d'énergie, elle a réduit la proportion du charbon à 58 p. 100 en 1927, au lieu de 83 en 1913.

Cependant l'industrie lourde reste gênée par le prix de la houille. Installés près du minerai (Piombino, Porto Ferrajo) ou dans les ports (Bagnoli, près de Naples ; Servola, près de Trieste), les hauts fourneaux n'ont livré que 726 000 tonnes de fonte en 1929, 470 000 en 1932. Aussi doit-on employer en grande partie les ferrailles pour la production du fer et de l'acier (933 500 t. en 1913, 2 149 000 en 1929, 1 784 000 en 1933). Parmi les aciéries, beaucoup sont à portée de l'électricité : Terni, Aoste, le Milanais. Malgré la perfection de leur outillage et la protection douanière, leurs prix de revient ont longtemps entravé l'industrie mécanique. Elle a fini par grandir, sous l'impulsion de l'État et des autres industries ; cette liaison avec d'autres activités explique qu'on la trouve, non seulement dans les ports, mais près d'agglomérations comme Turin (50 000 ouvriers), Milan (80 000). La métallurgie italienne est surtout une industrie de transformation, basée sur l'abondance de l'énergie électrique, la valeur technique des ingénieurs et des ouvriers. Une de ses plus belles réussites, avec l'aviation, est la création d'une industrie de l'automobile (Turin ; pl. LIV, A ; LXXVI, B), qui arrive au cinquième rang dans le monde (55 010 voitures en 1929), exportant 40 p. 100 de sa production (notamment en France). Une autre fut l'essor des constructions navales jusqu'à la crise, dans les arsenaux royaux de la Spezia, de Castellammare, de Tarente, de Venise, les chantiers privés de Gênes, Livourne, Naples, Trieste ; en 1926, le tonnage lancé ne le céda qu'à celui des chantiers britanniques.

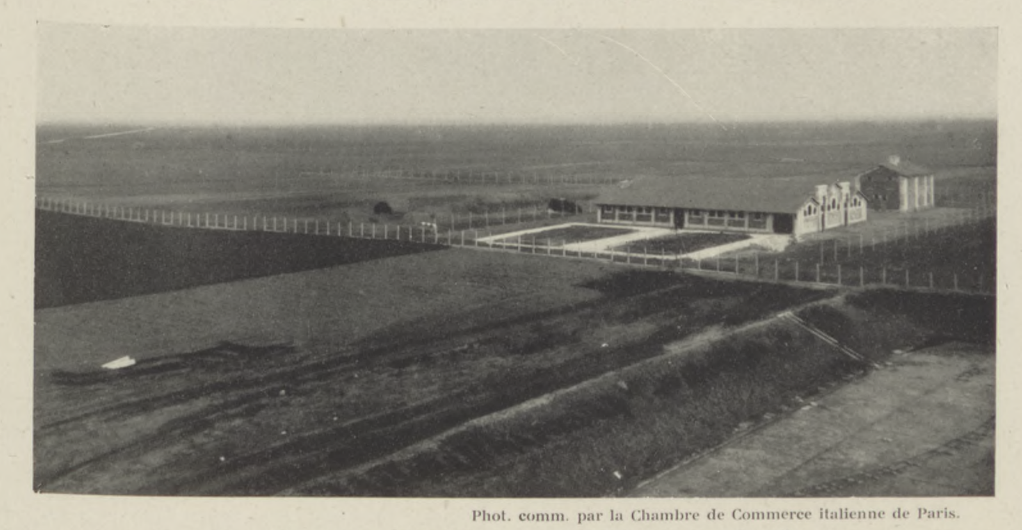
De même que les précédentes, les industries chimiques doivent beaucoup à la Guerre. Très faibles en 1913, elles ont plus que doublé leur puissance depuis cette date, mais sans suffire au marché local pour la plupart.

Les principales industries sont restées celles qui emploient le moins de combustible, celles du textile et des produits alimentaires. La première est celle de

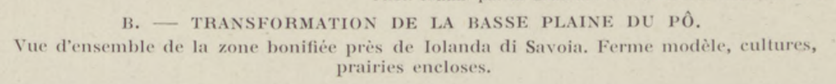


Phot. comm. par *La Nuova Italia.*

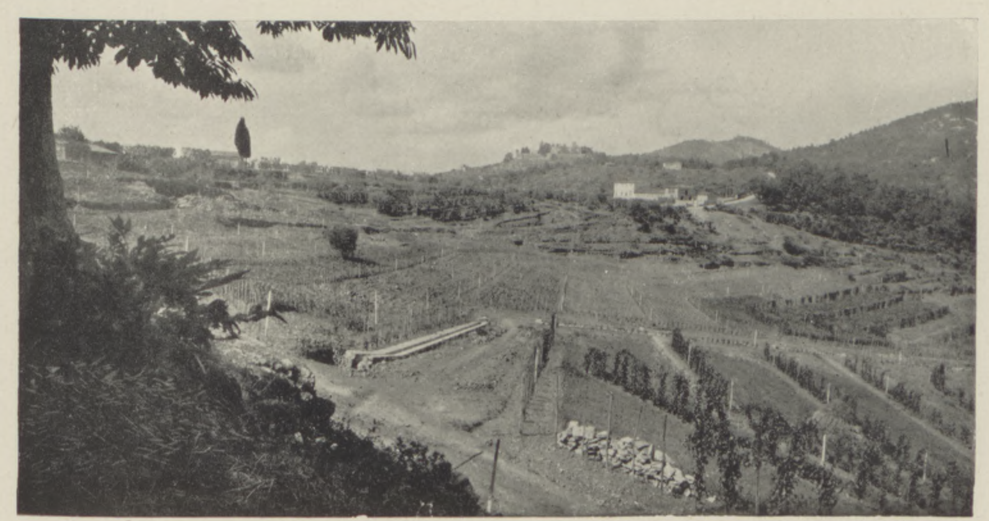
A. — UNE BONIFICATION EN VÉNÉTIE.
Secteur des Sette Sorelle (Livenza). Cultures de maïs. Transport de force électrique.



Phot. comm. par la Chambre de Commerce italienne de Paris.



B. — TRANSFORMATION DE LA BASSE PLAINE DU PÔ.
Vue d'ensemble de la zone bonifiée près de Iolanda di Savoia. Ferme modèle, cultures, prairies encloses.



Phot. comm. par le Profr Attilio Mori.

C. — VIGNOBLE DU CHIANTI.
Au fond, le château de Brolio, un des principaux centres de la culture.



Phot. Soc. Generale Italiana Edison di Elettricità.

A. — L'ÉLECTRICITÉ DANS LES ALPES.

Utilisation du Toce au Val Toggia. Un barrage haut de 47 mètres retient un réservoir de 15.650.000 mètres cubes ; chute totale utilisée, 1.738 mètres ; énergie emmagasinée, 54.400.000 kilowatts-heure.



Phot. comm. par les Usines Fiat.

B. — UNE GRANDE USINE PIÉMONTAISE.

Les usines Fiat, près de Turin. La piste d'essai sur le toit du bâtiment principal.

la soie, située dans la zone de sériciculture préalpine, spécialement entre les lacs Majeur et de Come, près de Milan, le plus grand marché de soie européen. Le moulinage et le filage occupent plus de 90 000 personnes, disséminées dans une foule de bourgs lombards, piémontais et vénètes en petits ateliers ou en usines bâties à portée des rivières. Plus concentré, le tissage prospère surtout près de Come ; 25 000 métiers mécaniques et 3 000 à main emploient normalement 35 000 ouvriers. En général, ils produisent des articles moins fins que ceux de Lyon. Les soies grèges, exportées dans la proportion des deux tiers, les filés et soieries forment le dixième des expéditions italiennes. Mais ces produits sont menacés par ceux de l'Extrême-Orient et par la soie artificielle dont les exportations dépassent cinq fois ceux des tissus de soie naturelle ; pour ce textile nouveau, l'Italie participe à la production mondiale pour 15 p. 100, au lieu de 1,3 avant la Guerre.

D'une importance capitale au moyen âge, l'industrie de la laine suffit à la consommation. En 1932, elle comptait 550 000 broches de cardés, 600 000 de peignés, 21 000 métiers, 80 000 ouvriers. La plupart se trouvent encore dans les centres de jadis où les avaient appelés la laine et les eaux : à Biella surtout et dans le Val Sesia, dans les anciens États de Venise (Bergame, Schio), à Prato, la dernière représentante de la vieille fabrique toscane.

L'industrie du coton, la dernière venue, est aujourd'hui la première de toutes les industries italiennes pour les ventes à l'étranger. Le chiffre des broches est passé de 745 000 en 1876 à 5 450 000 en 1930 ; celui des métiers mécaniques, de 70 600 en 1898 à 150 000 ; en tout, 250 000 ouvriers en temps normal. Les usines sont surtout en Lombardie et au Piémont, les pays de la soie, où elles ont rencontré une main-d'œuvre déjà habituée au travail des textiles. Cette industrie n'est pas encore concentrée en très grands établissements et, comme celle de la soie, elle occupe beaucoup de femmes à domicile.

Parmi les industries alimentaires, outre celles du sucre et de l'huile, une des plus connues est celle des pâtes alimentaires, longtemps spéciale à la Campanie. Mais la perte du marché américain a réduit les exportations de 84 p. 100 depuis 1913. L'Italie est le premier producteur européen de fromage, l'un des premiers producteurs de beurre et de conserves alimentaires.

La carte industrielle n'a guère varié, sauf pour la métallurgie. La plupart des usines et les plus importantes sont toujours dans le Nord. La proportion de l'élément ouvrier dans le royaume, qui est de 129 pour 1 000 habitants de plus de dix ans, est fortement dépassée en Lombardie (253), en Ligurie (202), au Piémont (192), près des Préalpes vénètes et de Trieste, alors qu'elle tombe au-dessous de 70 dans presque tout le Midi, sauf Naples. C'est en effet dans le Nord que se rencontrent la population la plus dense, l'électricité, que la houille arrive au meilleur compte et, selon une loi connue, les industries s'y appellent l'une l'autre. Dans quelle mesure le Midi, rebelle à la vie des manufactures, s'y prêtera-t-il lorsqu'il sera parcouru par les lignes de force électrique ? Aujourd'hui la grande industrie ne semble capable de prospérer que par cette concentration des entreprises vers laquelle l'oriente le gouvernement.

Dans l'ensemble, le progrès industriel a été très rapide depuis la Guerre jusqu'à la crise mondiale. Tard venue parmi ses concurrentes, l'Italie a pu bénéficier des derniers perfectionnements techniques. L'emploi des forces motrices était passé en 1929 au coefficient 185 par rapport à 1913; la production de l'acier, au coefficient 122. L'exportation des produits finis était montée, de

1922 à 1930, de 148,6 millions de dollars à 258 (France, de 1 005,5 à 1 054,2). Cependant, dès avant la crise, on pouvait craindre que certaines entreprises n'eussent élargi démesurément leurs installations, leur champ d'action et qu'au moins en partie et pour le présent l'industrie italienne ne dût modérer son rêve de compléter l'indépendance économique du pays et de conquérir les marchés extérieurs. Avec M. Benni, président de la Confédération générale fasciste industrielle, on doit signaler encore « la pauvreté du pays en matières premières et en capitaux, la faible capacité d'achat du marché intérieur, les insuffisances de l'organisation bancaire et commerciale, surtout pour l'exportation », ce qui fait mieux ressortir comment « l'Italie manufacturière a offert un spectacle admirable et vraiment extraordinaire »[1].

III. — LE COMMERCE

Transports. — Vers 1870, l'Italie ne possédait guère de voies ferrées et de bonnes routes que dans le Nord. Ici encore un très grand effort a été accompli, et le gouvernement fasciste a imprimé une activité quasi fébrile aux travaux publics, à la fois pour développer la circulation et occuper les chômeurs. De 2 200 kilomètres en 1861, le réseau ferré est passé à 21 999 en 1930, ce qui ne représente encore que 7 kilomètres de rails par 100 kilomètres carrés, au lieu de 9 en France, 12 en Angleterre. Le tonnage kilométrique par habitant est de 301, au lieu de 1 050 en France. 25 p. 100 seulement du réseau sont à double voie ; par contre, 2 100 kilomètres étaient électrifiés en 1933 et l'on prévoyait l'électrification de 4 365 kilomètres dans un délai de douze ans. Les transports automobiles se sont beaucoup développés ; le nombre des camions à moteurs est monté de 21 785 en 1924 à 73 321 en 1932; on construit de superbes autostrades, notamment dans la Plaine et autour de Rome.

L'une des fiertés italiennes, ce sont les progrès de la marine marchande. En 1898, elle ne possédait que 442 000 tonneaux de jauge brute, moins de la moitié du tonnage de la France. Grâce à la cession d'une partie de la flotte autrichienne, à la protection et aux secours prodigués par l'État, elle est passée à 2 118 000 tonneaux de vapeurs en 1920, 3 274 000 en 1931, ce qui la classe au septième rang dans le monde, tout près de la France (3 513 000). Et il s'agit pour la plupart de navires tout modernes, dont 15 p. 100 chauffent au mazout ; 17 navires ont plus de 10 000 tonneaux, et 8 plus de 32 000. Cette flotte, qui figure pour près de 50 p. 100 dans le mouvement des ports (26 en 1913), contribue par la location du fret à atténuer le déficit du commerce extérieur (pour plus du septième avant la crise). Elle poursuit la conquête du trafic méditerranéen avec une ardeur persévérante qui inquiète l'Angleterre. De 1913 à 1929, le trafic des marchandises entrées et sorties par mer était passé de 31 821 882 à 38 140 497 tonnes ; le chiffre des voyageurs avait presque triplé. L'Italie n'a reculé devant aucun sacrifice pour moderniser ses ports : Gênes (7 120 983 t. en 1930), Venise-Marghera (2 954 993 t.), Trieste (2 277 706 t.), Naples (2 232 000 t.), Livourne (1 984 662 t.), Savone (1 913 000 t.), Fiume (767 000 t.). Les voyageurs se répartissent entre Naples

1. Jusqu'en 1934, la crise mondiale a eu des effets moins fâcheux en Italie que dans bien d'autres pays (il y avait cependant 1 103 000 chômeurs en février 1934), pour des raisons diverses : variété de ses productions, à la fois agricoles et industrielles ; rôle encore très important de la petite et de la moyenne industrie ; diversité des pays clients ; sobriété du peuple ; effets de l'économie dirigée ; soutien accordé par le budget aux travaux publics et à l'ensemble de la vie économique. Celle-ci dépend étroitement des finances publiques, que nous n'avons pas à apprécier ici.



Fig. 89. — Le tourisme en Italie. — Échelle, 1 : 6 500 000.

A. Le grisé indique, pour chaque région, le nombre de journées de séjour totalisé par les visiteurs étrangers en 1929 : 1, moins de 12 000 journées; 2, de 12 000 à 100 000 journées ; 3, de 100 000 à 500 000 journées ; 4, de 500 000 à 1 million de journées; 5, plus de 1 million de journées. On a indiqué sur la carte, pour les provinces les plus fréquentées, les nationalités les plus représentées parmi les visiteurs, avec le mois qui voit le plus d'étrangers. — B. Nombre de journées de séjour totalisé par les étrangers en 1931 par localité : 6, de 10 000 à 25 000 journées ; 7, de 25 000 à 50 000 journées ; 8, de 50 000 à 100 000 journées ; 9, de 100 000 à 250 000 journées ; 10, plus de 250 000 journées ; 11, autres localités de tourisme. — 12, Ruines. — C. Nombre de voyageurs entrés en 1931 : 13, plus de 200 000 ; 14, plus de 100 000 ; 15, plus de 20 000 ; 16, plus de 5 000. — 17, Limite de régions *(compartimenti)*.

(59 058), Gênes (47 534), Venise (17 324), Trieste (12 210), Brindisi (11 852) ; même de France et d'Allemagne, on vient parfois s'y embarquer pour le Levant, Suez, l'Amérique du Sud.

COMMERCE EXTÉRIEUR[1]. — Avant la crise mondiale, en 1928, les importations avaient atteint 22 313 millions de lire, et les exportations, 14 999, pour tomber en 1933 à 7 391 et 5 939. La balance continue à être très défavorable, plus encore qu'avant la Guerre. Le déficit était alors comblé par les envois des Italiens établis à l'étranger et par les dépenses des touristes. Or les restrictions mises à l'émigration ont réduit la première de ces ressources (de moitié par rapport à 1920). Aussi s'efforce-t-on de développer encore le tourisme qui rapporta, en 1925, 2 milliards et demi de lire, autant que l'industrie de la soie (fig. 89).

Pour diminuer le déficit du commerce extérieur, le gouvernement vise à diminuer les importations. Mais elles se composent en grande partie d'articles pour lesquels l'Italie restera toujours peu douée. Sans doute, sa politique agraire a déjà réduit de beaucoup les achats de certaines denrées alimentaires ; mais, dans l'ensemble, ils forment 27,3 p. 100 des importations (moyenne 1929-1931), au lieu de 20,3 (1909-1913), et il est douteux que la production puisse progresser aussi vite que la consommation, du moins tant que les bonifications ne seront pas achevées. En 1931 on importa pour 836 millions de lire de blé. On ne peut guère espérer de diminution pour les combustibles (houille, 977 millions) et matières premières (coton, 772 millions ; laine, 318, métaux, etc.) ; or ce groupe comprend 53 p. 100 du total. Par ailleurs, c'est un signe encourageant que la descente à 20,5 p. 100, au lieu de 23,8 avant Guerre, pour les objets manufacturés. Bon signe également que le passage, pour ceux-ci, à 41,6 p. 100 des exportations, au lieu de 30. L'Italie a vendu en 1931 pour 618 millions de lire de cotonnades, 596 de soie grège, 417 de soieries, 154 d'automobiles. Par contre, la vente des denrées agricoles a reculé à 27,3 p. 100, au lieu de 29,3.

Les pays avec lesquels l'Italie fait le plus de commerce étaient en 1931 : l'Allemagne (1 538 millions de lire aux entrées, 1 089 aux sorties), les États-Unis (1 328 et 1 045), l'Angleterre (1 098 et 1 201), la France (825 et 1 118), l'Argentine, la Suisse, la Russie, l'Inde anglaise, la Yougoslavie. L'Europe domine encore dans ce tableau, mais le pourcentage de ses envois, depuis 1913, s'est abaissé de 65,4 à 53,5, au profit surtout de l'Amérique (30,6). La France fournit des matières premières (fonte), du charbon, des machines ; elle achète 20 p. 100 de la soie, outre des denrées alimentaires.

Parmi les pays exportateurs du monde entier, l'Italie est arrivée au dixième rang, avec 2,41 p. 100 du total en 1930 (France, 6,35). Non seulement, au point de vue économique, c'est la première des nations purement méditerranéennes, mais elle a pris rang parmi les États les plus commerçants du globe. Ses progrès sont d'autant plus méritoires qu'ils rencontrent de graves difficultés. Ce que l'Italie achète, ce sont des produits de première nécessité ; ce qu'elle vend, ce sont en partie des denrées chères dont les crises extérieures diminuent la consommation. Comme le dit un de ses économistes les plus écoutés, M. Mortara, « il sera nécessaire de trouver de sûrs marchés d'approvisionnement pour les matières premières dont la nature a été avare envers l'Italie ; pour les produits nationaux, il faudra conquérir des débouchés qui ne soient pas fermés par d'insurmontables barrières douanières ».

1. Pour le commerce extérieur, voir aussi Première partie, p. 64 et 65.

L'Italie peut-elle les trouver dans son empire colonial ? Mais il ne fournit qu'un peu de blé, de coton, d'alfa, des peaux ; il nourrit au plus 2 millions et demi d'indigènes qui ne feront jamais d'excellents clients. Même au prix de dépenses considérables pour l'irrigation et les travaux publics, deviendra-t-il jamais un élément capital de l'économie métropolitaine, cet ensemble de pays que M. Em. De Bono, ministre des Colonies, définit comme des «milieux pauvres en ressources naturelles et en possibilités immédiates » ? Si, pour éviter l'âpreté de la concurrence mondiale, l'Italie voulait un jour posséder les « sûrs marchés » dont parle M. Mortara, il lui faudrait s'installer sur d'autres terres que la Tripolitaine ou même que cette Dalmatie dont les productions ressemblent trop aux siennes ; l'impérialisme économique la conduirait vers l'Éthiopie, le Levant, l'Afrique du Nord.

IV. — LA POPULATION

Une grande puissance, l'Italie l'est également par sa population (41 145 041 en 1931[1]) qui va bientôt dépasser celle de la France (41 834 923). Sa densité (132,7) est remarquable pour un pays qui a tant de montagnes et de mauvaises terres. Cinq villes ont plus de 500 000 habitants, vingt-deux plus de 100 000, six cent neuf plus de 10 000, formant 48 p. 100 du total (fig. 90). Malgré la primauté de la culture, on voit combien la vie urbaine est développée. Mais, sauf pour les grandes agglomérations, c'est moins par l'activité présente que par l'héritage du passé. Un des charmes de l'Italie, c'est ce nombre de petites villes où quelques vieilles églises, quelques nobles demeures montrent l'antique diffusion et le lien traditionnel du bien-être et de l'art. La transition est insensible entre elles et les villages, d'ordinaire agglomérés ; la plupart des provinces ont peu de population dispersée (voir Première partie, p. 50, fig. 8).

La population augmente très rapidement : de 519 587 âmes en 1930, où la natalité fut de 26,2 p. 1 000, la mortalité de 13,8 (France, 18,1 et 15,7). Sans doute, la première a diminué progressivement depuis son maximum de 1876 (39,3) ; sa restriction volontaire est déplorée dans les villes du Nord, les campagnes piémontaises. Mais, en général et surtout dans le Sud, s'est conservé l'idéal quasi patriarcal de la grande famille et «les efforts du fascisme visent à défendre la fécondité du peuple italien contre les influences délétères »[2]. D'ailleurs, ces pertes sont en partie compensées par l'abaissement de la mortalité qui dépassait 30 vers 1870, 22 vers 1900. Longtemps considérée comme malsaine, l'Italie ne l'est plus guère que dans quelques palus du Nord et au Sud de Rome. La malaria entraînait 21 000 décès par an vers 1885, aujourd'hui, seulement 2 000 à 3 000, moins encore parce que des marais ont été desséchés que grâce à la quinine et aux progrès de l'aisance populaire. Le taux encore élevé de la mortalité infantile devra être réduit ; beaucoup reste à faire pour l'hygiène, dans le Midi surtout ; mais un effort tenace, scientifiquement dirigé, est conduit par le gouvernement, considérant que «le peuple crée la matière première de l'Italie » et que sa principale force, en paix comme en guerre, est dans cette abondance d'humanité.

Dans les villes de plus de 200 000 habitants, l'accroissement de 1872 à 1931 représente presque le triple de la moyenne du royaume ; il fut de

1. Une évaluation, au 30 juin 1934, donne le chiffre de 42 424 873 habitants présents.
2. L'excédent des naissances sur les décès a été de 223 970 pendant le premier semestre de 1934 au lieu de 188 686 pendant la même période de 1932.

309 p. 100 à Rome, de 271 à Milan. Or il est constitué pour les quatre cinquièmes par l'immigration, qui est particulièrement forte à Rome et à Turin. Le régime s'oppose à ce que l'attrait des villes dépeuple les campagnes. On ne peut cependant empêcher que les régions pauvres ou accidentées s'accroissent peu ou point ; maintes fois, on assiste à une descente des populations, dont une des causes est la diminution de la transhumance : ainsi, des Abruzzes vers la Campagne Romaine. En Campanie, de 1911 à 1921, la population de la plaine a augmenté de 10 p. 100 ; les régions de 100 à 600 mètres ont perdu 0,6, celles de plus de 600 mètres 2,3. En Basilicate, la décroissance fut de 0,9 de 100 à 600 mètres, de 6,1 plus haut. Mais on peut se demander si les montagnes n'étaient pas surpeuplées et si ce vide ne favorise pas la restauration de leurs bois et de leurs pâtis. Dans quelques parties de la Plaine, surtout autour de Rovigo et de Ferrare, il y a aussi un surplus de journaliers qui ne peuvent s'occuper.

L'Émigration. — Un pays aussi dense, aussi prolifique devait être un pays d'émigration. Au moyen âge et dans les temps modernes, beaucoup d'Italiens étaient établis dans le reste de l'Europe et le Levant ; les industries de la France méridionale leur doivent beaucoup. Vers la fin du XIX[e] siècle, l'exode fut infiniment plus ample ; mais, au lieu de marchands et d'artisans habiles, ce furent presque entièrement des prolétaires ignorants, chassés par le manque de terres, la faiblesse des salaires, ou désireux de gagner de quoi acheter un coin de champ. Cette émigration, qui fut en grande partie, à ses débuts surtout, une « émigration de la faim », l'industrie nationale n'était pas assez puissante pour l'arrêter ; l'exode se précipita même dans les années de grande activité qui signalèrent le début du XX[e] siècle. La moyenne annuelle des départs fut de 135 000 entre 1876 et 1885, de 600 000 entre 1901 et 1910 ; le maximum fut de 872 598 en 1913. En dehors même des émigrants saisonniers, la plupart s'en allaient avec l'espoir de revenir ; de fait, 38 p. 100 seulement retournaient au pays avant Guerre. Les autres faisaient souche à l'étranger. On évaluait à près de 10 millions les Italiens établis à l'étranger, à plus du double avec leur descendance. Sur ces 10 millions, l'Amérique figurait pour 7 674 000, l'Europe, pour 1 268 000, l'Afrique, pour 189 000. En 1914, l'Amérique attira 85 p. 100 des émigrants : presque tous ceux du Midi s'embarquaient à Naples pour New York ; ceux du Nord allaient plutôt en Amérique latine ou en Europe. Les restrictions décrétées par les États-Unis ont beaucoup ralenti le mouvement transocéanique, s'il reste notable vers l'Argentine, le Brésil, l'Australie ; en 1930, il ne portait plus que sur 23,5 p. 100 du total. En Europe, les émigrants vont surtout vers la France, qui en reçut 60 p. 100 en 1930 et qui comptait, en 1926, 760 116 Italiens. En Afrique, il s'agit surtout de la Tunisie où l'on a recensé 91 178 Italiens en 1931.

Après avoir été la plus importante de l'Europe avant la Guerre, l'émigration a beaucoup décru. Elle tomba à 150 140 en 1928 et ne se releva qu'à 195 000 en 1933[1]. Elle était retenue davantage par l'essor de l'industrie, l'amélioration du sort des classes rurales. Néanmoins le grand obstacle, ce furent les entraves qu'y mit le gouvernement fasciste. Depuis longtemps on discutait sur les avantages et les inconvénients de l'exode. En sa faveur, on montrait qu'il a décongestionné des régions surpeuplées, augmenté les salaires ruraux jusqu'à les doubler parfois ; le pécule des émigrants servit à acheter des terres, à construire des habitations plus saines ; ils rapportaient le goût du confort, de l'instruction, du pro-

1. Pendant le premier semestre de 1934, il n'y a eu que 32 193 émigrés et 21 534 retours.

grès. Aucun doute que ce n'ait été un principe de régénération dans bien des villages du Midi. Ce fut grâce aux remises d'argent, évaluées à 4 milliards de lire



Fig. 90. — Densité de la population en Italie (1931).

Densité : 1, moins de 25 habitants au kilomètre carré ; 2, de 25 à 50 habitants ; 3, de 50 à 100 habitants ; 4, de 100 à 200 habitants ; 5, de 200 à 500 ; 6, plus de 500 habitants. — 7, Villes comptant plus de 500 000 habitants ; 8, plus de 100 000 habitants. D'après R. Almagia. — Échelle, 1 : 7 000 000.

en 1920, que l'État put améliorer ses finances et développer la marine marchande. Les Italiens du dehors achètent beaucoup de produits métropolitains et les font connaître autour d'eux. Cependant ces colonies sont loin de résister toujours à l'assimilation. Et, au passif de l'exode, on doit porter le déséquilibre démographique de pays comme la Calabre où il restait plus de femmes que

d'hommes, les gênes qui en résultaient pour la culture, la difficulté de nombreux « Américains » à se réadapter. Et, surtout, la dépopulation : en 1920, plusieurs communes des Abruzzes virent partir plus du dixième de leur effectif. Néanmoins les gouvernements antérieurs s'étaient attachés, non pas à décourager les émigrants, mais à les protéger, à les répartir selon les conditions des marchés étrangers. Le régime fasciste, outre ce souci, eut la préoccupation de préserver leur italianité et de les encadrer fortement pour les empêcher de se naturaliser. Il rendit un moment les sorties très difficiles, estimant que c'étaient des forces perdues pour sa puissance économique et militaire. L'expérience, semble-t-il, a montré le danger de supprimer ce que les économistes considéraient jusqu'alors comme une soupape de sûreté, indispensable dans un pays où l'industrie est particulièrement exposée à la surproduction et au chômage.

On cherche aujourd'hui à canaliser l'émigration vers l'empire colonial. Les possessions d'Afrique ne comptaient en 1928 que 37 850 Blancs. Si leur nombre doit s'accroître, on a bien perdu l'optimisme de Labriola qui, en 1902, jugeait la Tripolitaine « propre à absorber pour des siècles les forces démographiques de la nation italienne ». L'ensemble des dépendances italiennes suffirait-il à ce rêve, même dans l'hypothèse où elles s'étendraient jusqu'au Tchad, où elles engloberaient l'Abyssinie ?

Des colonies de peuplement, l'Italie n'en trouverait qu'en bouleversant le statut de la Méditerranée et de l'Afrique. Mais, à supposer que l'excédent des naissances ne s'abaisse pas jusqu'au taux de l'Europe occidentale, ne pourra-t-elle pas longtemps nourrir le surplus de sa population dans ces immenses étendues qu'enrichit la *bonifica integrale* ? Quand on admire l'œuvre colossale qui s'accomplit dans les polders de Ravenne et du Latium, on juge que la Rome moderne est digne de la Rome antique ; mais peut-elle rêver de conquêtes plus fructueuses que ces triomphes sur la stérilité et la misère, plus belles que la louange virgilienne de l'Italie, « la terre divine, féconde en moissons, féconde en hommes »,

...magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum.

BIBLIOGRAPHIE

ÉCONOMIE. — ISTITUTO CENTRALE DI STATISTICA, *Annuario statistico italiano ; Compendio statistico ; Annali di statistica.* — *Censimento industriale e commerciale al 15 ottobre 1927*, Rome, 1928, 4 vol. (voir *Economia*, n. s., I, 1928, p. 307-319). — Rapports des CONSIGLI PROVINCIALI. — BANCA COMMERCIALE ITALIANA, *Movimento economico dell'Italia*, Milan, annuel (statistiques commodes). — G. MORTARA, La vie économique en Italie (*Revue d'Économie Politique*, XLII, 1928, p. 248-271) ; *Prospettive economiche* (annuel). — R. MICHELS, *Italien von heute. Politische und wirtschaftliche Kulturgeschichte*, Zurich, 1930. — *L'État Mussolinien et les réalisations du fascisme en Italie*, Paris, 1931 (notices officielles). — M. MITZAKIS, *Les grands problèmes italiens*, Paris, 1931. — *Notizie sulle condizioni dell'agricoltura in Italia*, Rome, 1880-1882, 3 vol. — S. JACINI, *I risultati dell'inchiesta agraria*, Rome, 1885. — PAUL ROUX, *La question agraire en Italie*, Paris, 1910. — A. CIUFFOLINI, *Indagine sulle condizioni di vita dei contadini italiani*, Rome, 1930. — ISTITUTO NAZIONALE DI ECONOMIA AGRARIA, *Rapporti fra proprietà, impresa e mano d'opera nell'agricoltura italiana*, Rome (monographies régionales). — Sur les bonifications, voir FEDERAZIONE ITALIANA DELLE BONIFICHE ; A. BUONGIORNO, *Le bonifiche in Italia...*, Rome, 1927 ; M. R. BUCCELLA, La bonifica integrale (*Giornale degli Economisti*, 1929, p. 584-616) ; E. GUASTALLA, La mise en valeur intégrale de l'Italie (*Revue économique internationale*, XXII, févr. 1930, p. 279-305) ; A. SERPIERI, La bonifica integrale (*Rassegna italiana*, 1933, p. 591-604). — MINISTERIO DEI LAVORI PUBBLICI, SERVIZIO IDROGRAFICO, *Pubblicazioni. Annali dei Lavori pubblici. Le irrigazioni in Italia*, Rome, 1926 ; *Opere pubbliche 1922-1932*, ibid, 1933. — F. MILONE, La granicoltura in Italia (*Giornale degli Economisti*, XLIV, 1929, p. 286-301). — MINISTERO DELL'AGRICOLTURA, *La battaglia del grano in Italia*, Rome, 1930. — M. PEYRE, La vigne en Italie (*Annales de Géogr.*, XXXI, 1922, p. 365-367) ; voir aussi *Revue de Viticulture*, LXXII, 1930, p. 287-293, 306-314. — Sur la soie, *Bull. trimestriel de l'Office régional agricole du Midi*, octobre 1925, janvier 1926. — G. ANFOSSI, L'industrie de la houille blanche en Italie (*Annales de Géogr.*, XXVII, 1918, p. 196-226). — *La produzione di energia elettrica in*

Italia (*Pubbl. del* MINISTERO DEI LAVORI PUBBLICI, 1927); *Energia elettrica* (revue). — A. BALDACCI, L'industrie minière et sidérurgique en Italie (*Revue Économique Internationale*, XXI, 1927, p. 59-80; voir *Ibid.*, XVI, 1924, p. 462-594, et, sur l'aluminium, *Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, VI, VIII, 1931, p. 611-633). — M. PARDÉ, Les chemins de fer italiens (*Annales de Géogr.*, XXXIX, 1930, p. 184-186). — J. SION, Le tourisme en Italie (*Annales d'Histoire économique et sociale*, IV, 1932, p. 529-537). — G. STEFANINI, A. DESIO, Le colonie, Rodi e le isole italiane dell'Egeo (*La Patria*, t. XIX), Turin, 1928. — E. MIGLIORINI, Appunti sulla navigazione interna e sul traffico nei fiumi e canali italiani (*Boll. della R. Società Geogr. Italiana*, VI, XI, 1934, p. 211-226). — G. GUYOT, *L'Italie devant le problème colonial*, Paris, 1927. — *Rivista coloniale*.

POPULATION. — D. RANDALL-MAC IVER, *Italy before the Romans*, Oxford, 1928; voir *Annales de Géogr.*, XXXVIII, 1929, p. 76-78. — FR. PULLÈ, *Italia. Genti e favelle*, Turin, 1927, 2 vol. — ISTITUTO CENTRALE DI STATISTICA, *Atlante statistico italiano*, Bergame, 1929. — L. FRANCIOSA, Come si distribuisce la popolazione del Regno nelle diverse regioni e zone agrarie (*Economia*, VI, 1928, p. 345-359, 445-456). — M. DE VERGOTTINI, Sullo sviluppo dei grandi comuni italiani (*Boll. del Istituto statistico-economico, Trieste*, V, 1929, p. 1-14 ; 114-130). — R. BIASUTTI, Per lo studio dell'abitazione rurale in Italia (*Riv. Geogr. Italiana*, XXXIII, 1926, p. 1-24 ; bibl.) ; *Ricerche sui tipi degli insediamenti rurali*, Rome, 1932. — R. ALMAGIÀ, La carta della densità di popolazione in Italia (*Riv. Geogr. Italiana*, XL, 1933, p. 125-134). — MINISTERO DEI LAVORI PUBBLICI, *Le migrazioni interne in Italia*, Rome, 1928. — A. DAUZAT, *L'expansion italienne*, Paris, 1914 (voir *Annales de Géogr.*, XVII, 1908, p. 79-83). — P. G. BRENNA, *Storia dell'emigrazione italiana*, Rome, 1928. — COMMISSARIATO DELL'EMIGRAZIONE, *L'emigrazione italiana dal 1910 al 1923; L'emigrazione italiana negli anni 1924 e 1925*. — MINISTERO DEGLI AFFARI ESTERI, *Censimento degli Italiani all'Estero*, Rome, 1928.

RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES

RÉGIONS[1] (*Compartimenti*)	SUPERFICIE EN KILOM. CARRÉS	POPULATION EN 1931	DENSITÉ PAR KILOM. CARRÉ
Piémont	29 357	3 491 983	118,9
Ligurie	5 433	1 435 069	264,1
Lombardie	23 809	5 526 520	232,1
Vénétie Tridentine	13 900	659 556	47,4
Pays Vénète	25 449	4 110 431	161,5
Vénétie Julienne et Zara	8 692	979 045	112,6
Émilie	22 117	3 213 914	145,3
Toscane	22 934	2 888 145	125,9
Marches	9 691	1 216 723	125,5
Ombrie	8 489	693 902	81,7
Latium	17 180	2 376 337	138,3
Abruzzes et Molise	15 419	1 493 742	96,9
Campanie	13 508	3 482 338	257,8
Pouilles	19 269	2 472 280	128,3
Lucanie (ou Basilicate)	9 987	504 352	50,5
Calabre	15 074	1 667 419	110,6
Sicile	25 738	3 960 860	153,9
Sardaigne	24 090	972 425	40,4
ROYAUME	310 137	41 145 041	132,7

COLONIES ITALIENNES [2]

	SUPERFICIE EN KILOM. CARRÉS	POPULATION BLANCHE	POPULATION INDIGÈNE
Tripolitaine	900 000	22 700	550 000
Cyrénaïque	600 000	10 000	225 000
Érythrée	119 000	3 650	510 000
Somalie	490 000	1 500	900 000
TOTAL	2 109 000	37 850	2 185 000

POSSESSIONS DE LA MER ÉGÉE. — Elles comprennent 14 îles, dont la plus grande, Rhodes, a 1 404 kilomètres carrés et 45 000 habitants (1927). En tout, 2 531 kilomètres carrés et 118 100 habitants.

1. Voir la figure 89, p. 387.
2. Les chiffres de population sont donnés d'après une évaluation de 1928 ; d'après des recensement ultérieurs, la Tripolitaine comptait 522 914 indigènes (1931), la Somalie, 1 029 000 (1930).

VILLES DE PLUS DE 70 000 HABITANTS (1931)

VILLES	POPULATION	VILLES	POPULATION
Rome	999 964	Brescia	118 861
Milan	990 099	Ferrare	115 898
Naples (Napoli)	841 104	La Spezia	107 215
Gênes (Genova)	607 650	Tarente (Taranto)	105 808
Turin (Torino)	596 556	Cagliari	101 868
Palerme	389 933	Modène	92 675
Florence (Firenze)	316 193	Reggio Emilia	91 079
Venise (Venezia)	256 144	Ancone	84 437
Trieste	249 495	Bergame	82 106
Bologne	245 647	Alexandrie (Alessandria)	81 979
Catane	226 800	Lucques (Lucca)	81 810
Messine	181 330	Pérouse (Perugia)	79 447
Bari	171 622	Ravenne	77 991
Vérone	153 631	Pise	72 952
Padoue (Padova)	130 881	Trapani	71 515
Livourne (Livorno)	124 112	Parme	71 271
Reggio Calabria	122 053	Pistoia	69 998

QUATRIÈME PARTIE

LES PAYS BALKANIQUES[1]

CHAPITRE XXV

INTRODUCTION

Des trois péninsules méditerranéennes, celle des Balkans est la plus continentale et la moins isolée. Tandis que l'Espagne et l'Italie s'adossent au Nord aux Pyrénées et aux Alpes, la péninsule balkanique, engagée dans le continent sur 1 200 kilomètres, y adhère largement par la basse vallée du Danube et celle de son affluent la Drave. Comprise entre la mer Adriatique et la mer Noire, la masse continentale se prolonge vers le Sud. Elle fait face au Sud-Ouest à l'Italie, dont elle n'est distante, au canal d'Otrante, que de 73 kilomètres. Mais brusquement, à la hauteur de Salonique, la mer Égée, unie à la mer de Marmara par le couloir des Dardanelles, réduit sa largeur des deux tiers. Là vient aboutir latéralement la percée du Bosphore qui dans sa partie la plus rétrécie n'a pas plus de 700 mètres, trait d'union bien plus qu'obstacle entre l'Europe et l'Asie.

Entaillée, pénétrée par sa ceinture maritime, rapprochée de l'Asie Mineure par des promontoires et des îles, cette extrémité méridionale de la péninsule y occupe une place à part. On est ici en plein pays méditerranéen. Ce pays, c'est la Grèce, qui historiquement ne s'est jamais confondue avec le continent. La notion même d'une péninsule unique, répandue surtout par les géographes, ne paraît pas d'ailleurs ici très ancienne. C'est le géographe allemand Zeune qui le premier, en 1808, employa l'expression « péninsule des Balkans ».

En réalité Zeune s'était inspiré de Gatterer, historien et géographe, un des précurseurs de l'école allemande moderne, auteur d'un petit Traité de Géographie (*Abriss der Geographie*) paru en 1775 à Göttingen, où il cherchait dans la géographie physique les divisions naturelles du globe, et particulièrement dans les lignes de relief, comme l'avait fait en France Philippe Buache, dans son cé-

1. Les chapitres XXV à XXXV (Yougoslavie, Albanie, Bulgarie, Thrace turque) ont été rédigés par M. Y. Chataigneau, les chapitres XXXVI à XLI (Grèce), par M. Jules Sion.

lèbre *Essai de géographie physique où l'on propose des vues générales sur l'espèce de charpente du Globe,* paru en 1752 dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences. C'est ainsi que Gatterer appela « Péninsule Pyrénéenne » la péninsule ibérique, distingua les pays situés au Nord, au Sud et à l'Ouest des Alpes, puis les pays situés au Nord et au Sud de l'Hæmus, ancien nom du Balkan actuel. Zeune, dans son livre *Gœa, Versuch einer wissenschaftlichen Erdbeschreibung,* dira lui aussi « Péninsule Pyrénéenne », puis, pour l'Italie, « Péninsule Alpine », et, par analogie, « Péninsule Balkanique » (*Balkanhalbeiland* dans ses deux éditions de 1808 et 1811, *Balkanhalbinsel* en 1830) en substituant simplement à Hæmus le nom moderne de Balkan, qu'on trouve déjà, en 1757, dans le Grand Atlas de Robert de Vaugondy. Mais, pour Zeune, seule la partie située au Sud du Balkan fait partie de la péninsule. La région au Nord, des deux côtés du Danube, est placée par lui dans ce qu'il a appelé d'abord le *Karpatenland.* Cette division en deux de la péninsule ne fut d'ailleurs pas acceptée. D'Omalius d'Halloy, dans ses *Éléments de Géologie,* dira en 1835 *Slavogrèce.* Karl Ritter se refusera lui aussi à suivre Zeune, son collègue à l'Université de Berlin, et étendra la péninsule grecque (*Halbinsel Griechenland*) du Danube jusqu'au Sud du Péloponnèse. J. G. von Hahn, longtemps consul d'Autriche en Grèce orientale, dans le récit du voyage qu'il fit, en 1863, de Belgrade à Salonique, dira simplement « péninsule du Sud-Est », nom que beaucoup adoptèrent. Mais, avant la fin du siècle, le nom moins banal de péninsule des Balkans avait généralement repris faveur.

Balkan, en turc, est un nom commun qui signifie « montagne ». Mais on n'avait encore, au début du XIXe siècle, qu'une connaissance très insuffisante du relief de la péninsule. On croyait à l'existence d'une chaîne qui l'aurait traversée dans toute sa largeur ; elle figurait sur les cartes de Ptolémée. L'erreur ne fut reconnue que par les savants français Ami Boué et Viquesnel. Tout en constatant dans son remarquable ouvrage *La Turquie d'Europe,* paru en 1840, avec une « carte rectifiée », que le nom de Balkan est le plus souvent accompagné d'une épithète, Ami Boué l'emploie cependant pour désigner l'alignement montagneux parallèle au Danube, qui se rattache au Nord aux Carpates. Le vrai nom de cette chaîne est pour les Slaves Stara Planina, la « Vieille Montagne ». Mais, en dehors des pays slaves, celui de Balkan a prévalu [1].

En l'employant pour se conformer à l'usage, il faut d'ailleurs tenir compte avant tout des divisions politiques, qui sont un des traits distinctifs de la péninsule. Après une vue d'ensemble indispensable, nous étudierons donc d'abord la partie continentale, c'est-à-dire successivement la Yougoslavie, l'Albanie, la Bulgarie. La Thrace turque nous amènera à la mer Égée, puis, avec la Grèce, nous reprendrons plus directement contact avec la Méditerranée [2].

1. Très justement, Cvijić a fait observer qu'Ami Boué devait probablement l'emploi abusif du nom de *Balkan* à l'escorte turque qui l'accompagnait. Les Turcs, en effet, comme l'a très bien montré Kanitz, dans son ouvrage *La Bulgarie danubienne et le Balkan,* traduit en français en 1882, étaient alors en forte majorité dans le Balkan oriental. Dans le Balkan central ils occupaient surtout le versant Sud, tandis que dans la partie occidentale dominaient les Bulgares. — Ami Boué inscrit aussi sur sa carte *Stara Planina,* mais à l'Est de Niš.

Les noms d' « États balkaniques », de « Pays balkaniques » sont d'ailleurs couramment employés pour désigner des territoires qui ne font vraiment pas partie de la péninsule. C'est ainsi qu'on a appelé officiellement « Pacte d'Entente Balkanique » l'accord conclu le 9 février 1934 à Athènes, entre la Grèce, la Roumanie, la Turquie et la Yougoslavie pour le maintien de la paix dans « les Balkans », en attendant l'adhésion de la Bulgarie et de l'Albanie.

2. L'étude complète des Pays balkaniques doit comprendre aussi la partie de la Roumanie située au Sud-Est du Danube, la Dobrogea, pour laquelle nous renverrons à la deuxième partie de l'*Europe Centrale,* tome IV, p. 781-790, et aussi la partie de la Thrace turque voisine d'Istanbul, étudiée avec l'Asie occidentale, tome VIII, p. 82-87.

Traits généraux du relief. — Considérée dans son ensemble, la péninsule balkanique est une région de relief compliqué. Si aucun sommet n'y dépasse 3 000 mètres, plusieurs s'en rapprochent, et nombreuses sont les altitudes supérieures à 2 000 mètres, à l'Ouest surtout, où s'étendent de hautes surfaces plus ou moins accidentées, avec de brusques retombées entaillées par des vallées profondément creusées. Dans ces masses montagneuses, des dépressions souvent lacustres forment des plaines d'altitudes différentes. Mais les plaines étendues n'existent que sur le pourtour de la montagne, au Nord, le long de la Drave, de la Save et du Danube; à l'Est, en bordure de la mer Noire, de part et d'autre de l'extrémité du Balkan (fig. 91 ; voir aussi la carte hors texte en couleurs).

Le massif des Rodopes, prolongé à l'Ouest par ceux du Rila et du Pirin, constitué par des roches cristallines et métamorphiques, est le noyau résistant de la péninsule, comparable aux massifs hercyniens de l'Europe centrale et occidentale. Ces mêmes roches dures, mais fractionnées, dénivelées, se retrouvent au Nord-Ouest jusqu'à Kragujevac, en bordure de la Šumadija[1]. Elles reparaissent encore par endroits à l'Ouest, jusqu'au voisinage de l'Albanie, au delà d'une large bande de sédiments primaires et secondaires parcourue par le Vardar. Au Nord, la chaîne des Balkans, prolongement, au Sud du Danube, des Carpates roumaines, doit son changement de direction vers l'Est au môle de résistance des Rodopes.

Mais tout l'Ouest de la péninsule a été relevé par les plissements dinariques, auxquels se rattachent le Šar et le Pinde, et qui se prolongent en Grèce jusque dans le Péloponnèse. Ces plissements sont le résultat de mouvements tectoniques qui ont commencé avant le Crétacé supérieur, et qui se sont poursuivis en relation avec l'affaissement de l'Adriatique qu'ils surplombent par de véritables escarpements. Des chaînes parallèles, de structure simple, y ont été poussées en nappes les unes sur les autres, formant sur d'énormes épaisseurs des chevauchements compliqués de failles, avec des épanchements de roches éruptives récentes. Ces mouvements ont continué jusqu'à la fin du Pliocène en Bosnie et en Albanie. Un soubassement primaire apparaît par endroits sur leur bordure orientale, avec des niveaux d'âge carbonifère et des noyaux de serpentines enrobés dans des schistes triasiques, dits de Werfen.

Au Nord, ces plis dinariques entrent en contact avec les derniers chaînons alpins, dominant les vallées naissantes de la Drave et de la Save. Ces chaînons semblent bien réapparaître à l'Est dans une série de petits massifs, témoins isolés dont le dernier est la Fruška Gora qui s'intercale entre la Drave et la Save, au Nord-Ouest de Belgrade.

On est ici au bord méridional du Bassin de Pannonie, ancien massif contourné vers l'Est par les plissements des Carpates, effondré plus tard et occupé par la mer, comme, plus à l'Est, la mer Noire actuelle. Les niveaux marins ou lacustres qui ont varié d'altitude avant l'assèchement final de la cuvette ont pénétré dans les vallées qui descendaient vers le Nord, y laissant des sédiments étagés qui sont la preuve de ces mouvements. Ils rejoignent même des dépôts analogues dans certaines vallées descendant vers le Bassin Égéen, dépression symétrique, pourrait-on dire, de celle du Bassin Pannonien, mais encore occupée par la Méditerranée (fig. 91, carton). Les nombreuses îles des Cyclades et des Sporades qui

1, Pour l'équivalent phonétique des signes spéciaux des alphabets en usage dans les différentes régions de la péninsule balkanique, se reporter au tableau donné à la première page de l'Index, à la fin du volume.

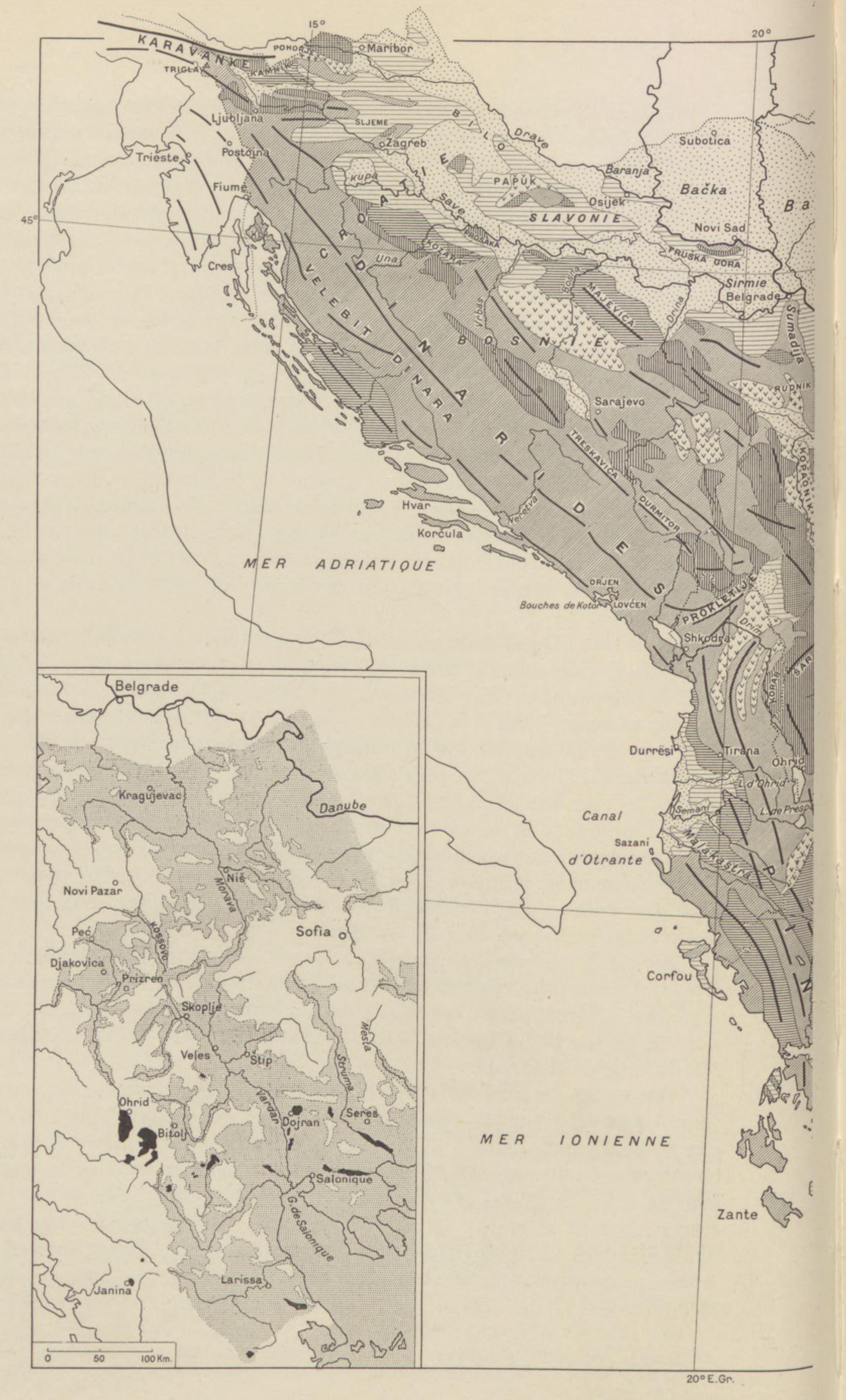




Fig. 91. — La péninsule balkanique. Carte tectonique. — Échelle, 1 : 5 000 000.

1, Quaternaire. — 2, Tertiaire peu ou point plissé. — 3, Tertiaire et flysch crétacé très plissés. — 4, Secondaire peu ou point plissé. — 5, Secondaire très plissé. — 6, Massifs hercyniens schisteux. — 7, Schistes cristallins et marbres. — 8, Granites, serpentines. — 9, Roches éruptives récentes. — 10, Directions de plis. — 11, Frontières d'États. — Dans le carton, le lac égéen; échelle, 1 : 5 500 000.

émergent de ce bassin suffiraient à prouver qu'avant l'invasion marine actuelle une jonction continentale existait entre la Grèce et l'Asie Mineure. La nature en grande partie cristalline de plusieurs de ces îles, comme aussi d'une partie des deux côtes, montre qu'il a dû y avoir là un soubassement très ancien. Mais les fosses qui séparent ces groupes d'îles prouvent aussi que toute cette région a dû être très instable. Comme on l'a vu dans l'introduction (Première partie, chap. Ier), des mouvements du sol, dans toute cette Méditerranée orientale, se sont poursuivis jusqu'aux temps quaternaires. Des phénomènes volcaniques sont même ici contemporains, comme ceux du groupe de Santorin. Cette Fosse Égéenne est limitée au Sud par la grande île de Crète, qui visiblement est le prolongement vers l'Est des plissements dinariques, rattachée par l'île de Rhodes à l'Asie Mineure. Notons encore, autre fait très important, que les changements du niveau marin ont laissé leurs traces sur les côtes, colmatant les golfes, déplaçant les embouchures, édifiant des deltas (voir Première partie, pl. V, B). Ces modifications du niveau de base ont naturellement influé aussi sur les différentes phases du creusement des vallées.

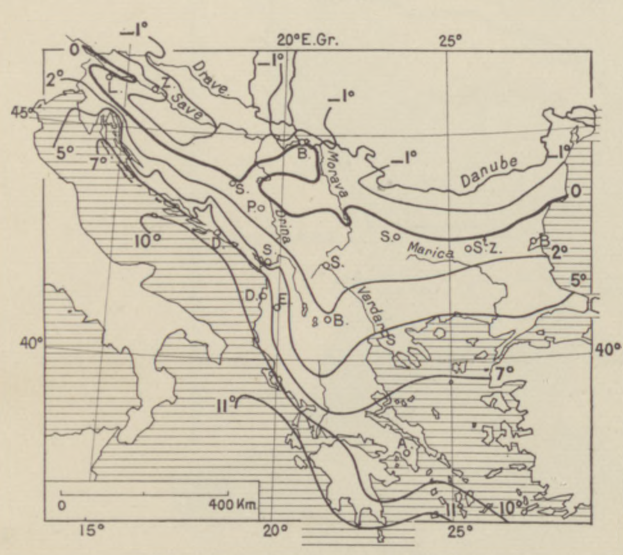


Fig. 92. — Isothermes de janvier.

Abréviations (du Nord au Sud) : L., Ljubljana ; Z., Zagreb ; B., Belgrade ; S., Sarajevo ; P., Plevlja ; S., Sofia ; St Z., Stara Zagora ; B., Burgas ; D., Dubrovnik ; S., Shkodra ; S., Skoplje ; D., Durrësi ; E., Elbasani ; B., Bitolj ; S., Salonique ; A., Athènes. — Échelle, 1 : 18 000 000.

Il faut avoir présente à l'esprit toute cette histoire, pour comprendre les particularités de la péninsule. C'est une masse continentale, réduite par les mers qui l'ont envahie, mais qui a gardé ses allures de massif résistant. Il n'y a pas là, comme dans l'Europe centrale et occidentale, de longues et larges vallées régulières. Pourtant les failles qui s'y sont produites y ont commandé au réseau hydrographique. C'est ainsi que la vallée de la Marica, comprise entre les Balkans et les Rodopes, se prolonge par des cols peu élevés vers le bassin de Sofia, et que ce bassin peut communiquer aussi sans trop de détours avec la vallée du Vardar au Sud et celle de la Morava qui rejoint le Danube à l'Est de Belgrade. C'est aux débouchés de cette route Morava-Vardar que se sont bâties deux des grandes villes de la péninsule, Belgrade et Salonique d'où, par la côte, on atteint facilement Istanbul où mène aussi, en venant de Belgrade par Sofia, la vallée de la Marica. Le morcellement politique de la péninsule répond à ce triangle de positions maîtresses.

Traits généraux du climat. — Le relief de la péninsule autant que sa position influent fortement sur le climat. Défendue contre les vents marins par la haute barrière des chaînes dinariques, elle s'ouvre à l'Ouest aux influences climatiques de l'Europe centrale, tandis qu'à l'Est la direction des chaînes, normale à la mer Noire, l'ouvre directement aux influences pontiques.

En hiver, la température des eaux de surface de la Méditerranée a beau

s'élever à 16°, le thermomètre marque moins de 0° sur le Danube et dès qu'on s'éloigne de l'Adriatique de 70 kilomètres. La température diminue neuf fois plus vite en Yougoslavie qu'en Bulgarie à égale distance de la côte. Une véritable ellipse froide se dessine de la Croatie à la Macédoine (fig. 92).

En été, la masse péninsulaire surchauffée ne peut être refroidie par le voisinage de la mer Adriatique et de la mer Noire, dont la température de surface ne descend pas au-dessous de 22°. Les calcaires dénudés du Karst forment une aire de chaleur rayonnante. Une seule influence est adoucissante, celle des lacs albano-macédoniens. Il fait moins chaud, en juillet, sur le lac d'Ohrid qu'à Durrësi (Durazzo) sur l'Adriatique. La chaleur n'est atténuée que sur la côte orientale de la Grèce par les eaux égéennes que brassent les vents du Nord (fig. 93).

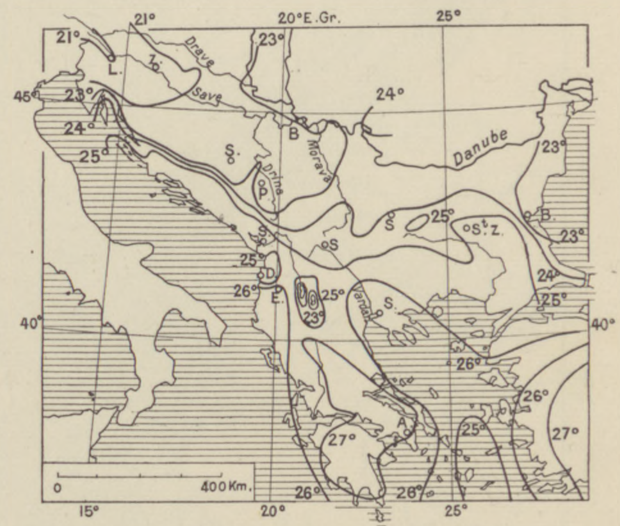
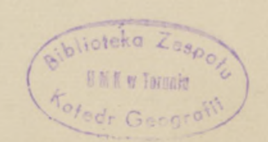


Fig. 93. — Isothermes de juillet.
Mêmes abréviations et même échelle que pour la fig. 92.

Ces différences de températures et de pressions barométriques entre la mer et le continent provoquent aussi, suivant les saisons, ces vents violents si caractéristiques de la Méditerranée orientale (fig. 94).

En hiver, au printemps, en automne, la *bora*, entraînant l'air refroidi de la plaine pannonique, dévale des abrupts dinariques à 60 mètres par seconde, et ne s'assagit que sur les îles, dont elle abaisse néanmoins la température de 3°, tandis que le *šilok* du Sud la relève parfois de 7°. A l'Est, la *košava* descend de l'arc carpato-balkanique par rafales atteignant parfois 27 mètres à la seconde et accuse la rigueur de l'hiver, comme le *vardarac* qui descend d'une aire de hautes pressions étalée au Nord de Skoplje jusqu'au minimum barométrique de la mer Égée. Le « vent noir » (*čeren vetăr*) de Bulgarie joue le même rôle que le šilok, tandis que les vents étésiens adoucissent les étés albanais. En automne et en hiver, les dépressions qui se déplacent vers le Sud-Est de l'Adriatique provoquent des concentrations de pluies sur la côte occidentale, alors qu'en été les basses pressions barométriques des plaines danubiennes attirent des précipitations sur les parties continentales de la Yougoslavie et de la Bulgarie. Seule la côte Sud de la Thrace turque connaît un véritable régime méditerranéen, à maximum pluviométrique d'hiver, comme la plus grande partie de la Grèce.

La répartition des sols et les aires de végétation. — La résistance de la roche en place aux étés persistants de l'Orient méditerranéen ou aux alternances énergiques des saisons de l'Europe centrale a créé des nuances de sols, recouverts tantôt d'un maquis adapté à la sécheresse, tantôt d'un tapis herbeux ou d'une nappe forestière baignés d'humidité, plus loin vers l'Est de champs de graminées ou de moissons, dans les steppes semi-arides effleurées par le souffle de l'Asie (fig. 95).



Entre la Méditerranée et les plaines ou les plates-formes danubiennes abondent les pentes favorables au ruissellement où les matériaux de désagrégation se fixent difficilement et où la forêt a seule pu créer un humus. A l'Ouest, jusqu'au Drin, et sur 50 kilomètres de large à partir de la côte, la latérisation des

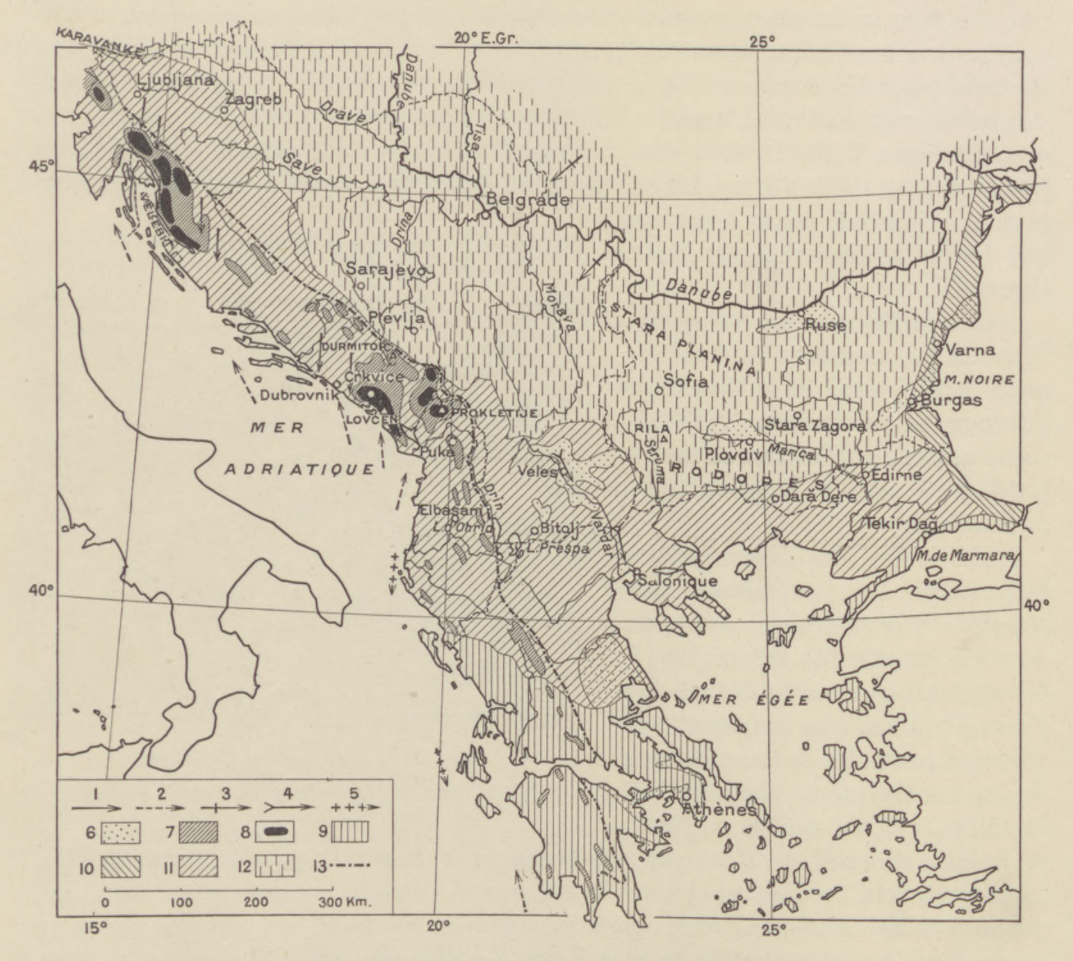


Fig. 94. — Le climat des pays balkaniques.

Les flèches 1-5 indiquent la direction des vents : 1, bora ; 2, šilok ; 3, košava ; 4, vardarac ; 5, étésiens. — Précipitations moyennes annuelles : 6, moins de 500 millimètres ; 7, de 2 000 à 3 000 millimètres ; 8, plus de 3 000 millimètres. — 9, Régime strictement méditerranéen à pluies d'hiver ; 10, Régime pontique ; 11, Régime méditerranéen modifié, avec pluies de fin d'automne ; 12, Régime danubien. — 13, Limite à l'Est de laquelle les précipitations décroissent. — Échelle, 1 : 10 000 000.

matériaux meubles accumulés dans les dépressions a produit des plaques de terre végétale, soigneusement protégée, la *crvenica*, généralement connue sous le nom de *terra rossa*. Sur les pentes, les collines et les plates-formes au-dessus de 500 mètres, au delà des montagnes dinariques, se sont développés les sols cendrés du type podzol. Dès que l'altitude s'abaisse ou que l'humidité s'atténue, des terres noires se forment par rubéfaction. Les plaines pannoniques et pontiques sont recouvertes par endroits de *černozem*, sol déalcalisé par lessivage, moins sec et trois fois plus riche en humus que le *černozëm* russe, marécageux au voisinage des fleuves, salé par endroits. Sur les plates-formes danubiennes, des étages de lœss forment parfois des plateaux sur lesquels le vent a façonné des dunes.

Altitude, sol, climat expliquent la répartition de la flore. On verra, dans la description régionale, combien elle est variée. Celle de la Méditerranée ne dé-

passe guère les chaînes littorales en Yougoslavie, les collines albanaises, le flanc Sud des Rodopes, pénétrant seulement de 50 à 150 kilomètres dans les vallées comme celles du Vardar ou de la Struma. Elle est caractérisée jusqu'à 400 mètres d'altitude par le maquis. Sur le flysch déboisé croissent l'olivier et la vigne en



FIG. 95. — Sols et zones de végétation des pays balkaniques.

1, Sols non évolués ; 2, Sols cendrés et sols bruns ; 3, Sols steppiques dégradés ; 4, Sols steppiques semi-arides ; 5, Zone de terra rossa. — 6, Végétation alpine ; 7, Végétation méditerranéenne ; 8, Végétation pontique. — Échelle, 1 : 10 000 000.

Dalmatie, les agrumes en Albanie. Les cultures de coton et de sésame montent jusqu'aux isothermes de 0° en janvier, de 23° en juillet en Bulgarie. Au-dessus du maquis et des cultures, les touffes de genévriers grimpent jusqu'à 800 mètres, celles du buis jusqu'à 1 000 dans l'Albanie méridionale, se reliant à des taillis d'euphorbes, de genêts, d'oxycèdres débordant sur le karst et atteignant 1 300 mètres.

Dans l'Est de la Strandža, de la baie de Burgas au Bosphore s'est maintenue une végétation pontique où dominent les rhododendrons, sous-bois caractéristique de la côte Nord de l'Asie Mineure. L'arbre de Judée (*Cercis siliquastrum*) aux fleurs rose violine annonce dès mars autour des villages de la Thrace turque les printemps précoces de l'Asie méditerranéenne. Les graminées xérophiles, fétuques, hauts chardons blancs, iris, orchidées, apparaissent dès que la jachère se prolonge en parcs steppiques sur les plaines et plates-formes de la Thrace et du Danube. Sur les alluvions inondables des fleuves pannoniens

se déroulent des rubans touffus de saules et d'aulnes, aux racines en arceaux.

Dans tout le reste de la péninsule, en dehors du karst nu, c'est la forêt qui a tenu et qui tient encore la plus grande place. La Šumadija serbe doit son nom à la forêt qui la recouvrait jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, si épaisse que, d'après les chants populaires, on ne pouvait y tirer un serpent par la queue. De

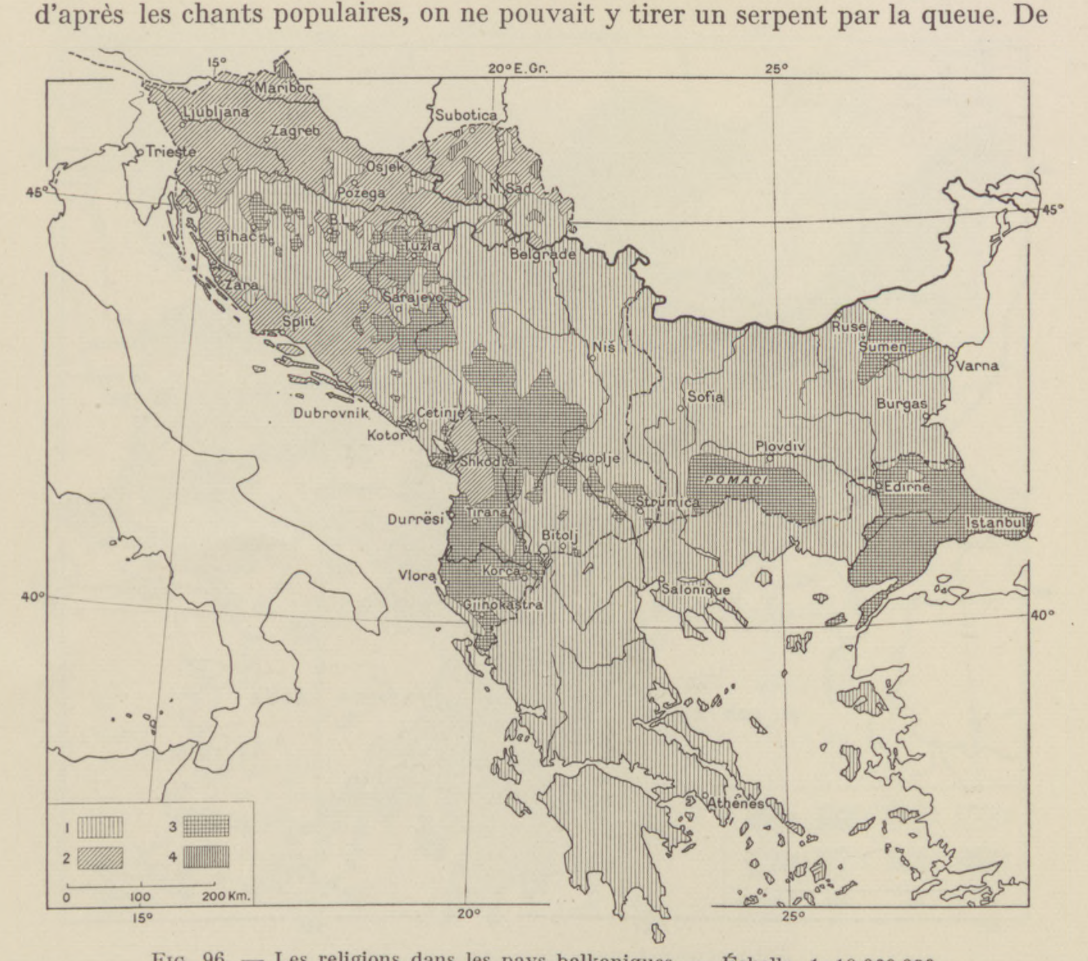


Fig. 96. — Les religions dans les pays balkaniques. — Échelle, 1 : 10 000 000.

1, Régions où plus de 50 p. 100 de la population est orthodoxe. — 2, Régions où plus de 50 p. 100 est catholique. — 3, Régions où plus de 50 p. 100 est musulmane. — 4, Régions où plus de 50 p. 100 est protestante. — B. L., Banja Luka.

la Šumadija à la Macédoine et à la plate-forme danubienne de la Bulgarie, des taillis buissonneux de charmes, de tilleuls, de rouvres, de coudriers, d'aubépines, de cornouillers prennent le nom de *šibljak*, mais, dès que le chêne y tient la place principale, c'est le *hrastalak*, dont les bouquets secs et aérés montent au contact des bois de conifères entre les champs de maïs et les prunelaies jusqu'à 800 et 900 mètres, les champs de blé à 1 000 mètres au Zlatibor, à 1 500 mètres sur le Rila. Au delà, le pin et le hêtre remplacent le chêne. Les arbres fruitiers disparaissent ; seules subsistent les céréales pauvres (seigle, orge, avoine). Dès 1 600 mètres les genévriers nains pointent dans les alpages, et, sauf sur le Rila, l'arbre ne dépasse pas 1 900 mètres. Les hauts sommets ne sont couronnés que d'arbustes nains et de gazons alpins, tandis qu'au pied des montagnes vertes et humides s'infiltrent jusqu'en Bosnie centrale et en Haute-Macédoine les vignes sauvages, l'euphorbe et la centaurée méditerranéenne.

Les cellules humaines et les mouvements de peuples. — De cet enchevêtrement d'aires de relief, de climat, de sols et de végétation résulte pour les populations une grande diversité de tempéraments et de genres de vie, dépassant d'ailleurs les limites de la péninsule, et participant tantôt de l'économie pastorale alpine, tantôt de la vie agricole et industrielle de l'Europe centrale, de la civili-

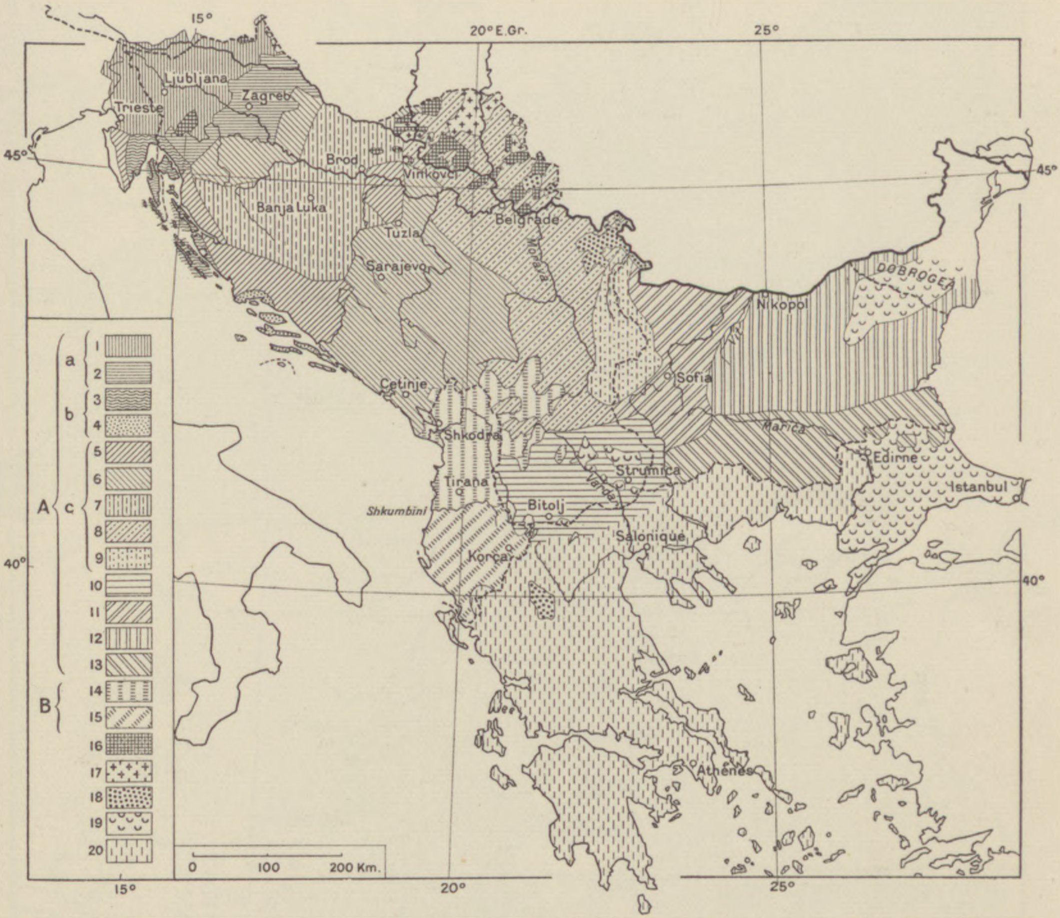


Fig. 97. — Répartition des parlers dans les pays balkaniques. — Échelle, 1 : 10 000 000.

A. Langues yougoslaves : a, parlers en *kaj*, 1, slovène, 2, croate ; b, parlers en ča, 3, prononciation en *e*, 4, prononciation en *i* ; c, parlers en što, 5, prononciation en *i*, 6, prononciation en *je*, 7, prononciation en *je* et *i*, 8, prononciation en *e*, 9, parler šop ; 10, parler macédonien ; 11, bulgare occidental ; 12, bulgare Nord-oriental ; 13, bulgare Sud-oriental. — B, Albanais : 14, guègue ; 15, tosque. — 16, Allemand. — 17, Magyar. — 18, Roumain. — 19, Turc. — 20, Grec.

sation latine de la Méditerranée, ou même de l'organisation sociale du monde musulman. Les cellules que le relief a cloisonnées sont autant de pays à part (*župe*), mais elles ne sont pas isolées. Les routes modernes et les chemins de fer ont fait revivre des voies de communication qui dès un lointain passé s'étaient adaptées tant bien que mal à ce relief difficile (voir fig. 99).

Par toutes ces voies, les grandes migrations ont déferlé de bonne heure sur la péninsule. L'homme préhistorique a habité Krapina, près de Zagreb. Les cités néolithiques ont prospéré dans les vallées pannoniennes. Les Illyriens, venus du Nord, ont peuplé les pays dinariques ; les Thraces, les pays rodopiens. La vague celte a atteint la mer Égée au IIIe siècle avant notre ère, infusant un sang nouveau à l'amalgame illyrien. La civilisation méditerranéenne qui de la Grèce a gagné les côtes et pénétré dans les vallées, a été répandue presque partout

dans l'intérieur par la conquête romaine. Son unité ne fut même pas rompue par la séparation, en 395, des deux Empires romains d'Orient et d'Occident. Seule se fixa à l'Ouest sur la Drina et l'une de ses branches supérieures la Piva



Fig. 98. — Densité de la population dans les pays balkaniques et divisions administratives.

1, Régions comptant moins de 40 habitants au kilomètre carré; 2, de 40 à 70 habitants; 3, de 70 à 100 habitants; 4, plus de 100 habitants. — Les noms des capitales d'États sont soulignés; les positions des chefs-lieux des subdivisions administratives de chaque État, dont les limites sont marquées par un trait interrompu, se distinguent par un point au centre. — Échelle, 1 : 8 500 000.

une frontière entre les deux domaines d'attraction de Rome et de Byzance (fig. 98).

C'est sur un pays romanisé que s'est épanouie au VII[e] siècle la poussée slave. Les Slovènes ont atteint les sources de la Drave et le golfe de Venise. Les Croates, dont le nom rappelle une origine carpatique, sont allés jusqu'à l'Adriatique. Les Serbes ont menacé Salonique, et les Bulgares ont conquis Andrinople. Les Illyriens n'avaient résisté à la romanisation que sur le territoire de l'Albanie actuelle. La population romanisée n'évita la slavisation massive qu'en Macédoine où subsistèrent les Aromounes, en Bosnie et dans la Raška où se maintinrent les Vlasi.

La masse slave fut elle-même refoulée et entamée par des nouveaux venus. Dès le moyen âge, les Allemands firent reculer les Slovènes du Danube à la

Drave. Après avoir occupé les Dardanelles en 1356, les Turcs conquirent Sofia en 1382 et par leur victoire sur les Serbes à Kosovo, en 1389, assurèrent leur domination sur la péninsule, sauf dans les îles et les villes de la côte dalmate



Fig. 99. — Les Balkans. Voies de communications et principaux centres urbains.

1, Principales lignes de chemin de fer à voie normale ; 2, Principales lignes en construction ; 3, Principales lignes à voie étroite. — 4, Ponts projetés sur le Danube. — 5, Principales routes. — 6, Canaux. — 7, Lignes aériennes. — 8, Voies d'eau navigables. — 9, Villes comptant plus de 150 000 habitants ; 10, de 100 000 à 150 000 habitants ; 11, de 50 000 à 100 000 habitants ; 12, de 25 000 à 50 000 habitants ; 13, moins de 25 000 habitants. — 14, Villages lorrains. — 15, Limites d'États (les noms des capitales sont soulignés). — Échelle, 1 : 8 500 000.

fortement tenues par les Vénitiens, dans les montagnes slovènes et dans la Croatie du Nord-Ouest où s'était déprimée leur force. Ils n'installèrent de colonies de leur race qu'en Macédoine, en Bulgarie orientale et en Thrace. Mais en Albanie, dans les Rodopes, en Raška, en Bosnie, de nombreux chrétiens se firent musulmans pour participer à l'autorité et aux privilèges de leurs vainqueurs, et fournirent la moitié des généraux, des beys et des vizirs de l'Empire ottoman. Les autres, grâce à l'autorité spirituelle et en partie matérielle que le Sultan avait conférée sur eux au patriarche de Byzance, et à l'usage de l'alphabet

à base grecque créé par Cyrille et Méthode, originaires de Salonique, retrouvèrent la cohésion nécessaire pour défendre leur nationalité slave. Mais ils n'échappèrent pas à l'influence des classes musulmanes dominantes. Leurs villes prirent une structure orientale, se divisèrent en quartiers confessionnels, linguistiques ou professionnels ; ils adoptèrent en partie le costume et le genre de vie de leurs maîtres.

La religion et la langue. — Sous cette couche superficielle orientale, les groupes confessionnels ont vécu côte à côte (fig. 96). Le plus important, 63 p. 100 de la population, est celui des chrétiens orthodoxes, masse compacte en Bulgarie, dans la Yougoslavie de l'Est et du Centre et en Grèce. Les catholiques romains, 19 p. 100, dominent dans le Nord-Ouest de l'Albanie et de la Yougoslavie. Les musulmans, 14 p. 100, nombreux dans les Rodopes et les montagnes dinariques, sont en majorité en Albanie et dans la Thrace. Entre les uns et les autres subsistent de nombreux souvenirs d'une commune origine : il n'est pas rare de voir des musulmans invoquer les saints des chrétiens, et des chrétiens acheter des amulettes au prêtre musulman.

La répartition des parlers, distincte de la distribution des groupes confessionnels, contribue à varier les cellules et les types locaux (fig. 97). 61 p. 100 des habitants parlent une langue slave, 3 p. 100 l'albanais au Sud-Ouest, 6 p. 100 le turc au Sud-Est, 22 p. 100 le grec. Les différences, à l'intérieur du domaine slave, sont nettes pour les langues littéraires, mais fuyantes en ce qui concerne les parlers locaux. La divergence principale réside, en Yougoslavie, dans la forme prise par l'interrogatif « quoi », qui se traduit par *kaj* en slovène et en croate de Zagreb, *ča* en Istrie et dans les îles du littoral adriatique, *što* dans la langue commune serbo-croate. Dans ce dernier groupe, de beaucoup le plus étendu, les différences de prononciation *e*, *i* ou *je* nuancent la langue : « rivière » se dit *reka* dans les provinces du Vardar, de la Morava et du Danube, *rijeka* dans les pays dinariques et en Slavonie, *rika* sur le karst d'Herzégovine, de Dalmatie et d'Istrie. En Bosnie, la prononciation *i* coexiste, pour les catholiques et les musulmans, avec *e*, introduit par les orthodoxes. En Bulgarie, une ligne tirée de Nikopol, sur le Danube, à Salonique sépare une aire de dialecte à prononciation *e* à l'Ouest, d'une autre alternant entre *e* ou *ă* au Nord-Est, ou nettement *ă* au Sud-Est. En Albanie les parlers slaves du bassin de Korça, récemment étudiés par M. Mazon, ont évolué à part, isolés par le relief. La langue albanaise elle-même se subdivise en dialectes guègues, au Nord du fleuve Shkumbini, et tosques au Sud. La consonne *n* dans les premiers correspond à *r* dans les seconds : le port de Vlora est appelé *Vlona* dans le Nord du pays.

Les types psychiques. — Tant d'influences entre-croisées expliquent la variété des types psychiques. Le montagnard slovène, patient, méticuleux, est avide d'arrondir son domaine comme de s'instruire. Le Croate, pétillant de gaîté, est volontiers artiste. Le paysan du Banat combine le matérialisme de l'aisance et l'idéalisme désintéressé. Le Dinarique, vif et imaginatif, rappelle le Gascon, tandis que le Dalmate a l'esprit affiné d'un Provençal. Le Macédonien s'obstine à réussir, et le Serbe de Šumadija est un animateur apte aux aspirations collectives et soucieux de donner sa mesure. Le Bulgare de la plate-forme danubienne, laborieux et concentré, ne dédaigne pas l'humour, celui de la Stara Planina est enjoué et fantaisiste, celui de la Marica est un Méridional individualiste et prime-sautier. Sous une impassibilité apparente, le Turc cache une nature

ardente. Isolé dans sa montagne, le pasteur des Rodopes est jaloux de liberté. L'Albanais du Sud garde un souci inquiet de l'honneur, qui pousse celui du Nord à la vengeance des injures.

Les genres de vie, qui ont subi, depuis des siècles, la contrainte du milieu naturel, ont évidemment influé, autant que les traditions lointaines, sur la formation de ces types psychiques. Mais, si le passé commande encore ici pour beaucoup au présent, la modernisation des moyens d'existence, qui, en bien des endroits, se poursuit sur un rythme accéléré, n'agira-t-elle pas à son tour ? Création d'industries pour l'exploitation des matières premières, plus riches, dans la partie continentale surtout, qu'on ne pouvait le supposer : fer et cuivre, bauxite, exploitation du pétrole, forces hydrauliques évaluées à plus de 12 millions de CV. La civilisation matérielle brûle les étapes. Des lignes locales d'aviation assurent des services rémunérateurs. L'Albanie, négligeant les chemins de fer, construit des routes pour le service automobile (fig. 99).

BIBLIOGRAPHIE

GÉNÉRALITÉS. — AMI BOUÉ, *La Turquie d'Europe*, 4 vol., Paris, 1840. — JOVAN CVIJIĆ, *La Péninsule balkanique*, Paris, 1918. — GIOTTO DAINELLI, *La regione balcanica*, Florence, 1922.

GÉOMORPHOLOGIE. — JOVAN CVIJIĆ, *Geomorfologija*, 2 vol., Belgrade, 1924 et 1926. — FRANZ KOSSMAT, *Geologie der zentralen Balkanhalbinsel, die Kriegsschauplätze geologisch dargestellt*, Heft 12, Berlin, 1924. — JACQUES BOURCART, *Nouvelles observations sur la structure des Dinarides adriatiques*, Madrid, 1929.

CLIMATOLOGIE. — PAVLE VUJEVIĆ, *Uticaj okolnih mora na temperaturne prilike balkanskog poluostrva* (*Glasnik geografskog društva*, I, p. 5-19), Belgrade, 1912. — Dr H. RENIER, *Die Niederschlagsverteilung in Südosteuropa*, Belgrade, 1933.

PHYTOGÉOGRAPHIE. — LUJO ADAMOVIĆ, *Die Vegetationsverhältnisse der Balkanländer*, Leipzig, 1909 ; *Die Pflanzenwelt der Adrialänder*, Iéna, 1929. — TURRILL, *The plant life of the Balkan Peninsula*, Londres, 1929.

GÉOGRAPHIE HUMAINE. — JOVAN CVIJIĆ, *Balkansko poluostrvo*, Belgrade, 1922. — NORBERT KREBS, *Die antropogeografischen Räume der Balkanhalbinsel* (*Festband Albrecht Penck*), Stuttgart, 1918.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE. — GERHARD STACHER, *Der Balkan und seine wirtschaftlichen Kräfte*, Stuttgart, 1930.

COLONISATION. — JACQUES ANCEL, *La Macédoine*, thèse, Paris, 1930.

LA YOUGOSLAVIE

CHAPITRE XXVI

L'ÉTAT ET LES POPULATIONS

Le nom de Yougoslavie (Slavie du Sud) a été rendu officiel par le décret-loi du 3 octobre 1929. La commodité du langage et le souci de dominer les partis ont triomphé des subtilités politiques de l'Assemblée Constituante qui avait adopté en 1921 le terme d' « État des Serbes, Croates et Slovènes ».

La formation de l'État. — La Yougoslavie est la réalisation d'une idée nationale ardemment propagée pendant des générations, en dépit du morcellement territorial et du particularisme confessionnel. Après s'être installés dans le Bassin Pannonien du Ier au Ve siècle, puis au Sud de la Save et du Danube à partir du VIe siècle, les Slaves du Sud avaient oublié leur nom commun de *Sloveni*, qu'ils avaient apporté des plaines d'outre-Carpates, pour ne retenir que ceux de leurs tribus. Leurs mélanges avec les populations en place, puis avec les envahisseurs qui les ont plus ou moins soumis, Byzantins, Bulgares, Magyars et Turcs, les ont différenciés. Ce n'est qu'au XIVe siècle qu'ils ont repris conscience de leur commune origine et au début du XIXe siècle qu'ils ont pu entreprendre une œuvre nationale à l'intérieur des Provinces Illyriennes où Serbes, Croates et Slovènes usaient de leur langue à l'école et dans l'administration. Le Congrès de Vienne en 1815 n'aborda pas la question yougoslave, mais, grâce à l'initiative de Karadjordje, reprise par Miloš Obrenović, l'autonomie accordée en fait par les Turcs à la Principauté de Belgrade fit de la Šumadija le Piémont de la renaissance nationale, tandis que sous le nom d'Illyrisme un mouvement littéraire et sentimental se développait en Croatie. Dès 1833, sous l'influence de Ljudevit Gaj, les Croates possédèrent un alphabet latin exactement superposable à celui que Vuk Stefanović Karadžić avait fixé en caractères cyrilliques, et, par le pacte de 1850, ils adoptèrent avec les Serbes une langue littéraire unique.

L'œuvre morale de l'Illyrisme était dès ce moment dépassée par l'œuvre politique du mouvement yougoslave. En 1836 la revue serbe *Letopis matice srpske* de Novi Sad, en 1844 le « programme » de Garašanin, puis en 1848 le journal *Južni Sloven*, fondé à Zagreb, revendiquaient l'unité yougoslave des peuples serbe et croate, à laquelle les Slovènes s'associèrent à leur tour au premier

Congrès panslave réuni en 1848 à Prague par Palacky. L'impulsion donnée au mouvement par Mgr Strosmajer, le grand patriote croate, semblait destiner Zagreb à assumer le rôle de capitale politique des Yougoslaves lorsqu'ils seraient libérés de la domination étrangère. Mais la Serbie était poussée de son côté à entreprendre l'œuvre d'unification nationale souhaitée par les patriotes croates. L'État installé sur la Morava était, en effet, placé dans l'alternative de s'effacer devant la pression austro-allemande ou de s'assurer la maîtrise des communications entre Belgrade et Fiume.

Ainsi les nécessités de la défense ont favorisé le destin serbe. Dès le 3 août 1914, le prince régent Alexandre proposa à ses troupes la libération de tous les Yougoslaves. Le 7 juillet 1917, son gouvernement convint avec les délégués des Serbes, des Croates et des Slovènes de la Double Monarchie de publier une déclaration d'Union nationale, et, le 1er décembre 1918, le prince, répondant à l'adresse que lui remettaient les représentants du Conseil national de Zagreb, proclama cette union. Devenu roi en 1921, il restera dans l'histoire, après sa fin tragique, « le preux roi unificateur ».

Le royaume rassemble les anciennes formations politiques de l'histoire serbe, croate ou slovène, qui s'étendaient de la Save, du Danube et de la Drave à l'Adriatique : l'État du roi croate Tomislav, celui du roi serbe Milutin, les Provinces Illyriennes sauf Trieste, l'Istrie et Gorizia. Il comprend les anciens royaumes de Serbie, de Croatie-Slavonie-Dalmatie, du Monténégro, une grande partie des provinces slovènes de Cisleithanie, et les Comitats serbes de Transleithanie (fig. 100).

Ainsi constitué, il avait au recensement de 1931 une superficie de 247 542 kilomètres carrés et une population de 13 934 032 habitants. Il a la forme d'un trapèze. Ses frontières ont une faible étendue pour sa surface, moins de 2 kilomètres pour 100 kilomètres carrés en ne tenant pas compte des îles. Terrestres pour un peu plus des trois cinquièmes, elles sont tracées à travers des montagnes faciles à défendre du côté de l'Albanie, de la Grèce et de la Bulgarie, en avant de lignes d'eau successives dans la plaine pannonique, sur la crête des Karavanke au Nord-Ouest. Elles sont moins favorables entre le mont Triglav et Fiume, sur les plateaux dominant le bassin de Ljubljana et ses têtes de vallées menant à la haute Save. En revanche, plus de 900 îles protègent une côte de 1 589 kilomètres de développement, bordée dans sa majeure partie de hauts reliefs.

Les grandes divisions naturelles. — Derrière cette façade aux proportions harmonieuses, la Yougoslavie combine les structures physiques et les aspects géographiques de l'Europe centrale et des Balkans. Des sommets alpestres ou dinariques, dépassant 2 500 mètres, vers l'Adriatique à l'Ouest, et les plaines inondées de la Tisa au Nord-Est, sillonnée de dépressions et creusée de bassins, elle offre des contrastes nombreux de relief et de climat.

Avec les montagnes slovènes au Nord-Ouest s'allongent les chaînes alpines tapissées de forêts et de pâturages. Leurs vallées fermées de verrous glaciaires y séparent des cantons isolés. Les dislocations encerclent des bassins recouverts de dépôts propices aux cultures et riches d'agglomérations. Le déblaiement est plus avancé du côté pannonien, au niveau de base plus proche, que vers les plaines de la Vénétie : les formes sont plus molles et la montagne plus exploitée. Plus humaines encore sont les collines découpées dans les sédiments de la mer pannonique miocène à la lisière des plaines.

Vers l'Est les horizons s'ouvrent. Les larges surfaces néogènes étalées entre la Save, la Drave et le Danube enserrent les îlots montagneux de Croatie, de Slavonie, de Sirmie et de la Bačka, noyaux de roches paléozoïques enrobés de sédiments secondaires et tertiaires et mis en relief par des failles. A leur surface, des vagues monotones de blé et de maïs noient les villages et battent les pieds des coteaux peuplés où s'étagent les vignes au-dessous de sommets boisés. Du Danube à la frontière roumaine, seule subsiste la plaine sans fin, basse et inondée autour des fleuves, relevée à l'Est et au Nord sous des nappes de sédiments fluviatiles ou des fragments de plateaux de lœss aux riches moissons.

Les montagnes dinariques, les plus étendues de la péninsule, couvrent 40 p. 100 de la surface du royaume de leurs plates-formes, de leurs chaînes et de leurs dépressions orientées du Nord-Ouest au Sud-Est. De hauts sommets y atteignent 2 600 mètres, sculptés principalement dans les calcaires, façonnés par l'érosion glaciaire, criblés de cirques et plaqués de moraines. Le long des fractures parallèles aux plis et parfois transverses, s'égrènent des chapelets de bassins effondrés, oasis de vie agricole et de peuplement urbain dans la masse forestière et pastorale de la montagne. A l'Ouest des vallées du Vrbas, de la haute Neretva et de la Tara prédominent les profondes épaisseurs calcaires du Trias et du Crétacé. C'est la région du monde où les formes karstiques sont le plus nombreuses et le plus étendues. Surfaces de pierres grisâtres d'où pointent des rochers, où s'enfouissent les eaux dans les profondeurs.

La côte reproduit le modelé du relief continental, mais les mouvements du sol ont isolé ici les imposantes murailles calcaires, dominant parfois de 1 500 mètres le rivage, au pied desquelles toute une série de synclinaux et d'anticlinaux envahis par la mer ont dessiné en creux ou en relief les longues fosses allongées et les îles qui les séparent, un des types littoraux les plus remarquables qu'il y ait sur le globe. Au pied des sommets, neigeux en hiver, fourmillent des anses abritées, d'une végétation luxuriante, au bord d'une mer intensément bleue, bordée de petits champs soigneusement cultivés et de villages abritant pêcheurs et jardiniers.

Aux confins des *planine* [1] dinariques et des montagnes appartenant au système des Rodopes, un haut pays de 1 000 à 1 500 mètres disperse ses eaux vers la mer Adriatique, la mer Noire et la mer Égée. Creusé de profondes vallées entre des montagnes de 2 000 mètres, il assure la circulation du golfe de Shkodra (Scutari) à la Morava, de la Bosnie à la Macédoine. La domination ottomane s'y est accrochée après avoir renoncé au Monténégro et évacué la Šumadija. C'était pour elle le Sandžak. Pour les Serbes, c'est la Raška (Rascie), en souvenir de l'État puissant qu'y avait installé Nemanja au XIIᵉ siècle.

Au Sud, on descend vers la Grèce et le golfe de Salonique par des bassins encaissés dans des montagnes de roches cristallines interrompues à l'Est du Vardar par une zone déprimée de roches sédimentaires. De multiples fractures orientées dans tous les sens ont fragmenté le relief de la Macédoine. Les bassins qu'elles limitent ont été occupés par des lacs, niveaux de base locaux. Ils ont servi aussi d'étapes de communications en même temps qu'ils s'ouvraient aux influences du climat et aux poussées de la végétation des pays danubiens et méditerranéens.

Par le seuil bas de Preševo, au Nord, on passe facilement de la vallée du

1. *Planine*, pluriel de *planina*, qui dans les parlers slaves du Sud a le sens de massif étendu, élevé, de relief et de dimensions complexes.

Vardar dans celle de la Morava, orientée suivant une ligne de failles, et l'on atteint le terre-plein de la Šumadija qui s'abaisse du mont Kopaonik à la Save, dominé par des montagnes de 1 500 à 2000 mètres, témoin avancé des Rodopes tant par la nature de son socle que par les lignes de son relief, mis en saillie par les mouvements qui ont plissé les planine dinariques ; pays aujourd'hui déboisé, d'intense



Fig. 100. — Formation territoriale de la Yougoslavie.

1, Pašaluk de Belgrade. — 2, Districts rendus à la Serbie en 1833. — 3, Acquisitions du 13 juillet 1878. — 4, Acquisitions du traité de Bucarest. — A. Monténégro : 5, avant 1878 ; 6, après 1878 ; 7, après 1912. — 8, Territoires yougoslaves entrés en 1919 dans la formation de l'État. — 9, Territoires cédés par la Bulgarie en 1919. — 10, Rectifications depuis 1920. — 11, Frontière actuelle. — Échelle, 1 : 6 000 000.

vie agricole, cœur de la Serbie moderne et origine du mouvement yougoslave.

A l'Est de la Morava, du Danube à la Suva Planina, l'arc montagneux de la région du Timok relie les chaînes balkaniques à celles des Carpates. Au milieu d'un complexe de roches cristallines aux formes mûres et de calcaires crétacés aux aspects jeunes, des bassins et des gorges s'y orientent suivant des lignes de dislocations et s'ouvrent aux climats rigoureux et aux migrations humaines du bassin roumano-pontique.

Le peuplement. — Les caractères locaux et la mise en valeur du pays ne sont pas suffisamment expliqués par ce cadre de régions naturelles. Il faut encore étudier le peuplement, qui a subi les contre-coups des avances et des reculs des armées de l'Empereur et du Sultan.

La Yougoslavie comptait, en 1918, 11 600 000 habitants, près de 3 millions

de moins qu'en 1933, d'après les évaluations officielles. La population des unités territoriales qui l'ont composée s'est accrue régulièrement depuis un siècle, et elle a probablement triplé. Sa densité kilométrique a augmenté, entre 1875 et 1910, de 25 p. 100 en moyenne dans les pays de la Morava et du Vardar, en Croatie-Slavonie et en Bosnie-Herzégovine, et elle a passé, pour l'ensemble du royaume, de 48 lors du recensement de 1921, à 56 lors de celui de 1931. C'est sur le karst monténégrin qu'elle est le plus faible : moins de 20 habitants au kilomètre carré, tandis qu'elle est supérieure à 80 dans certaines parties de la Vojvodina et de la Šumadija aux plaines et aux plates-formes fertiles (voir fig. 98). Le coefficient d'accroissement annuel est encore de 12 p. 1 000, et il aurait été plus rapide sans l'émigration qui s'est produite des pays pauvres du karst vers l'Amérique et l'Australie.

En revanche, les riches plaines de la Vojvodina auraient permis à une population nombreuse de vivre à son aise, si elles n'avaient été vidées de leurs habitants jusqu'au XVIIIe siècle par les guerres qui mirent aux prises la puissance impériale et la puissance ottomane. Marie-Thérèse dut suivre l'exemple du roi de Prusse et attirer des colons venus du Nord du Danube après le départ des Turcs de 1750 à 1780. C'est ce qui explique en partie la proportion d'allogènes que compte la Yougoslavie : environ 15 p. 100. A côté des Allemands et des Magyars, groupés dans les plaines danubiennes, plus de 60 p. 100 des Roumains sont réunis dans l'ancien royaume de Serbie, tandis que près des trois quarts des Albanais et tous les Turcs sont fixés dans la province du Vardar (voir fig. 97, p. 405).

Les Allemands. — Les Allemands sont les plus nombreux : environ 500 000. Ils forment quatre groupes. Les trois cinquièmes appartiennent au premier, installé dans la Vojvodina et composé de descendants de colons recrutés après le traité de Požarevac (Passarovitz), en 1718, dans les pays souabes et rhénans. Ils forment des colonies rurales compactes dans l'Est du Banat, en Bačka et en Baranja. Parmi eux sont noyés 3 000 Lorrains, originaires des généralités de Metz et de Nancy, d'où leurs ancêtres sont partis en 1770. Ils ont conservé l'usage du français jusqu'en 1850 dans trois villages à l'Est de Velika Kikinda et sont restés attachés à leurs traditions. Les colonies allemandes de Vojvodina ont essaimé en Sirmie et jusque sur le territoire de Belgrade où elles représentent le tiers de la population de Pančevo et de Zemun (Semlin). Le deuxième groupe est venu en Bosnie en 1869 sur l'initiative des trappistes de Banja Luka.

Le troisième, disséminé en Croatie, est composé surtout d'artisans et de commerçants des villes, venus lentement depuis le XVIIe siècle. Le quatrième est venu de Bavière et du Tirol en pays slovène depuis le XIIIe siècle. Il s'y répartit en vingt-six communes et ne compte guère plus de 30 000 habitants. L'élément allemand est l'élément allogène le mieux organisé. Il possède 258 écoles, plus de 400 associations culturelles et agricoles, une imprimerie, et il édite trente publications périodiques, dont un journal quotidien.

Les Magyars. — Les Magyars, un peu plus de 450 000, groupés dans les villes, forment le tiers de la population de Novi Sad (Neusatz), le quart de celle de Subotica (Szabadka-Maria Theresiopel), dans l'ensemble moins d'un cinquième de la population de la province du Danube. Ils ne sont en groupes compacts que dans le Prekmurje au delà de la Mur et au Nord du Banat.

Les Albanais. — Les Albanais, plus de 400 000, sont surtout nombreux entre le Kosovo et la frontière albanaise. Ils ont pris la place des Serbes émigrés

du XVIIe au XIXe siècle, portant leurs postes avancés jusqu'à la Morava. Ils ont reculé à partir de 1878, au fur et à mesure du rattachement des territoires moravo-vardariens à la Serbie. Ils ne sont aujourd'hui en majorité que dans le Sud du Kosovo et de la Metohija, coupés en deux par une zone de peuplement serbe. Ils perdent peu à peu leur prépondérance dans les villes.

LES ROUMAINS. — Les Roumains, au nombre de 180 000, sont répartis en deux groupes à peu près égaux, le premier en masse rurale compacte dans le Sud-Est du Banat, le second entre le Danube et le Timok. Ils sont descendus des montagnes vers la plaine, tirant avantage de leur forte natalité et de leur puissance d'assimilation. Il est d'usage de dire que la femme roumaine roumanise la famille serbe où elle entre. En outre, près de 7 000 Aromounes (*Cincari*) habitent la région de Bitolj.

TURCS, SLAVES ET ITALIENS. — Les Turcs, environ 150 000, témoins de colonies militaires établies par le gouvernement d'Istanbul pour tenir la vallée du Vardar et de la Crna, sont encore nombreux autour de Bitolj, de Veles et de Štip (Ichtip), malgré les départs successifs de familles pour l'Anatolie.

On ne peut guère faire figurer parmi les allogènes les 130 000 Slaves, dont les premières colonies ont été installées en Vojvodina et en Slavonie en 1746 par Marie-Thérèse, Tchèques et Slovaques pour la plupart, ni les Ukrainiens de la Russie Subcarpatique venus en Sirmie et, depuis 1900, dans la Krajina bosniaque, et qui s'assimilent lentement.

5 000 optants des villes de la côte invoquent les traces de la civilisation vénitienne pour revendiquer le rattachement de la Dalmatie à l'Italie.

LA NATIONALITÉ YOUGOSLAVE. — L'unité du sentiment national yougoslave ne saurait être compromise par ce mélange d'allogènes. Elle repose trop solidement sur la foi profonde d'un peuple en sa destinée. Déjà, en 1807, César Berthier, consul de France en Dalmatie, pouvait écrire que, bien que privés de tout lien politique, Serbes et Croates continuaient, en raison de l'esprit qui les animait, à former un corps de nation. Dans les districts les plus reculés des montagnes dinariques, le moindre berger éprouve une émotion intense à entendre célébrer au son de la gusla les hauts faits de Kraljević Marko et déplorer le refoulement de l'ardeur nationale au lendemain de la défaite de Kosovo. Les paysans aiment d'instinct leur nation indépendamment des divisions historiques et des confessions religieuses et sentent ce qui peut lui nuire ou lui profiter.

LES GROUPES CONFESSIONNELS. — Chrétiens orthodoxes, catholiques romains et musulmans sont de même race et de même langue. Les orthodoxes sont les plus nombreux : 6 785 000, soit 48 p. 100 de la population, ils forment une masse compacte dans les pays moravo-vardariens et aux extrémités Nord et Sud du karst dinarique (voir fig. 96). Leurs aïeux ont été évangélisés à la fin du IXe siècle par Naum et Clément, disciples de Cyrille et de Méthode. Dans la première partie du siècle, les prêtres catholiques de Bavière et de Salzburg baptisaient les Slovènes, et la Papauté créait un évêché croate à Nin. Aujourd'hui, les catholiques romains sont au nombre de 5 217 000, soit 37 p. 100 de la population totale, localisés dans les Alpes slovènes, les plaines pannoniennes, sur les plates-formes bosniaques et dalmates. Les musulmans, 1 561 000, sont en majorité turcs et albanais en Raška et dans la vallée du Vardar, slaves au Nord et au Sud-Est des planine dinariques, islamisés depuis la conquête turque. Les

230 000 protestants se recrutent, eux, au contraire, parmi les Allemands et les Magyars de Vojvodina et du Prekmurje. Les Juifs, 74 000, sont des *sefardim* venus de Salonique, fidèles à leur patois judéo-espagnol, en pays moravo-vardarien et dinarique, importante communauté de 7 000 membres à Sarajevo, des *aškenazim* immigrés d'Autriche, de Hongrie ou de Pologne dans les anciennes provinces de la Monarchie dualiste. On en compte 12 000 à Zagreb, 4 000 à Osijek.

LES MOUVEMENTS MÉTANASTASIQUES. — La répartition des groupes confessionnels a été modifiée par les déplacements de population qui se sont accomplis depuis le XVe siècle, du Vardar au Banat et de l'Albanie à la Drave et auxquels le grand géographe serbe Jovan Cvijić a donné le nom de mouvements métanastasiques. 80 p. 100 des habitants de la Šumadija descendent ainsi d'immigrés des pays dinariques et vardariens.

Raias fuyant le régime turc, *uskoci* appelés par les autorités autrichiennes pour garder les confins militaires ont émigré au XVe siècle jusqu'aux collines slovènes, du XVe au XVIIe en Slavonie, à la fin du XVIIe en Vojvodina, du XVIe au XVIIIe en Croatie. Les catholiques de Bosnie, entraînés en masse par la retraite de l'armée du prince Eugène de Savoie en 1697, ont renforcé le catholicisme dans le Bassin Pannonien, alors qu'ils cédaient la place à des immigrés orthodoxes de la Raška, du Monténégro et de l'Herzégovine. Les chrétiens orthodoxes transplantés au Nord et à l'Ouest de la péninsule ont souvent adopté la religion catholique. Mais quand, en 1690, plusieurs dizaines de milliers de leurs familles émigrent au Nord du Danube sous la conduite du patriarche de Peć, Arsène Čarnojević, elles implantent solidement la religion orthodoxe en Vojvodina.

Les émigrants, en s'amalgamant aux populations en place, ont préparé l'unité nationale avant même qu'ait été adoptée une langue littéraire commune, et ils lui ont donné des appuis solides aux frontières du Nord et de l'Ouest. Ils ont porté la ligne de résistance yougoslave dans la plaine pannonienne et bien au delà. Ils ont afflué en même temps vers l'Adriatique et slavisé la population illyrienne romanisée entre le Velebit et l'Albanie. Une seule ombre : les mouvements métanastasiques, en vidant partiellement la Macédoine et la Raška de leur contenu serbe, ont favorisé la propagation des influences bulgares dans la première de ces régions et facilité la progression albanaise dans la seconde.

LES YOUGOSLAVES RATTACHÉS A DES ÉTATS ÉTRANGERS. — Les éléments avancés de la nation yougoslave sont trop dispersés et aussi trop enchevêtrés avec d'importants noyaux étrangers pour être tous compris dans les frontières de l'État. Restent ainsi en dehors : 70 000 Croates du Burgenland établis depuis le XVIe siècle dans 57 villages entre Bratislava et le Prekmurje, 68 000 Slovènes du bassin de Celovec (Klagenfurt) de la haute Drave en aval de Beljak (Villach), plus de 400 000 Croates et Slovènes de la Vénétie Julienne et des îles annexées à l'Italie en vertu du traité signé à Rapallo le 12 novembre 1920 et du pacte conclu à Rome le 27 janvier 1924, 150 000 Macédoniens demeurés en Grèce au Nord de la rivière Bistrica.

En résumé, les mouvements de population et l'amalgame national se sont répandus depuis la zone interne de dispersion des pays dinariques vers les zones externes de concentration de la Save et du Danube au Nord, de la Morava et du Vardar à l'Est. Telle fut l'expansion yougoslave à travers les trois grandes divisions naturelles du pays.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux. — Jovan Cvijić, *Govori i članci*, Belgrade, 1921-1923. — Pavle Vujević, *Royaume de Yougoslavie. Aperçu géographique et ethnographique*, Belgrade, 1930. — Yves Chataigneau, La Yougoslavie (*Annales de Géographie*, 1921, p. 81-110).

Géomorphologie. — V. K. Petković, *Pregled geološke gradje i geološke istorije razvitka kraljevine Jugoslavije*, Belgrade, 1932 (1 carte à 1 : 2 000 000).

Climat. — Pavle Vujević, *Klima kraljevine Srba, Hrvata i Slovenaca* (Recueil de travaux offerts à Jovan Cvijić, Belgrade, 1924, p. 625-646) ; O Geografskoj podeli i režimu kiša u našoj državi (*Bulletin du Ministère de l'Agriculture et des Eaux*, n° 20, Belgrade, 1927, p. 1-33).

Végétation. — N. Košanin, *Geološki i Geografski elementi u razvitku flore južne Srbije* (Recueil de travaux offerts à Jovan Cvijić, Belgrade, 1924, p. 591-605) ; Die Verbreitung der Castanea Sativa im Königreiche SHS (*Bulletin de l'Institut et du Jardin botaniques de l'Université de Belgrade*, t. I, n° 2, 1929, p. 190-198).

Sols. — Aleksandar Stebut, *Naši glavni poljoprivredni reoni* (Éditions du ministère de l'Agriculture et des eaux, section de l'Agriculture, volume 4), Belgrade, 1926.

Migrations. — Jovan Cvijić, *Metanastasička Kretanja, njihovi uzroci i posledice* (*Naselja i poreklo stanovništva*, livre 12), Belgrade, 1922.

Statistique. — *Prethodni rezultati popisa stanovništva od 31 marta 1931 godine u kraljevini Jugoslaviji*, Belgrade, 1931. — Radovi geografskog vojnog istituta za 1932 godinu (*Bulletin de la Société de Géographie de Belgrade*, 1932, p. 158-160).

RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES

Provinces (*banovine*) [1]	Superficie en kilom. carrés	Population [2]	Densité au kilom. carré
Territoire de Belgrade	378	288 932	764,4
Danube (Novi Sad)	31 229	2 387 295	76,4
Save (Zagreb)	40 535	2 704 383	66,7
Drave (Ljubljana)	15 849	1 144 298	72,2
Drina (Sarajevo)	27 845	1 534 739	55,1
Morava (Niš)	25 466	1 435 584	56,4
Vrbas (Banja Luka)	18 917	1 037 382	54,8
Primorje (Split)	19 653	901 660	45,9
Vardar (Skoplje)	36 672	1 574 243	42,9
Zeta (Cetinje)	30 997	925 516	29,9
Yougoslavie	247 542	13 934 032	56,3

1. On a indiqué, entre parenthèses, à la suite du nom de chaque province, celui du chef-lieu. Se reporter à la fig. 98, p. 406, où sont indiquées les limites des divisions administratives des États balkaniques, avec leurs chefs-lieux.
2. Recensement du 31 mars 1931.

CHAPITRE XXVII

LA YOUGOSLAVIE ALPINE ET PANNONIENNE

La région qui s'étend des frontières autrichienne et italienne jusqu'à Belgrade est la plus variée d'aspects. La direction générale des lignes de son relief, l'orientation des vallées de la Save et de la Drave qui la drainent en grande partie, le climat danubien auquel elle est soumise presque tout entière, contribuent toutefois à assurer son unité. Placée, d'autre part, de bonne heure, dans la dépendance des princes de Habsbourg, elle a sous une longue domination étrangère, tout en maintenant sa nationalité, pris part, bien avant les autres parties du domaine yougoslave, à la civilisation matérielle de l'Europe centrale. Montagnes slovènes, collines et plaines pannoniennes ont acquis, de ce fait, une individualité commune.

I. — LES MONTAGNES SLOVÈNES

La Slovénie réunit les traits de relief des Alpes orientales, aux plis orientés d'Ouest en Est, ceux des planine dinariques alignées du Nord-Ouest au Sud-Est, et des plateaux calcaires du karst, qui apparaissent déjà au Sud de Ljubljana (fig. 101). Mais quelles que soient l'altitude et la nature des terrains, c'est la montagne qui a imprimé sa physionomie au paysage et imposé les genres de vie des habitants.

Montagnes et collines de la Drave. — Au Nord se poursuivent les aspects des Alpes autrichiennes : crêtes calcaires comme celles des Karavanke ou de la Topolšnica et du Macelj, qui contournent les môles cristallins du Pohorje et du Kozjak, Alpes massives de Kamnik dominant de leurs gradins les collines de Styrie et les bassins de Carniole. Les méandres de la Drave ont détaché des témoins d'une large terrasse fluvio-glaciaire de 80 mètres de haut, où sont perchées les agglomérations. A travers le bassin tectonique de Ptuj (Pettau), bordé de terrasses étagées, la rivière a approfondi son lit dans les matériaux de remblaiement d'un cône de déjection glaciaire. Entre Drave et Mur, le relief s'adoucit. Les collines slovènes, Slovenske Gorice, formées de sédiments néogènes, sont découpées par de larges vallées marécageuses étalées entre des murailles abruptes de 200 mètres et orientées par un mouvement de bascule vers le Sud-Est, dû à des mouvements tectoniques pliocènes.

Le climat est celui des Alpes : les hivers des Karavanke et des Alpes de Kamnik sont les plus froids de toute la Yougoslavie. La moyenne de janvier y

est de —2°, tandis que celle de juillet ne dépasse pas 21°. Des pluies de plus d'un mètre par an, très faibles en février, mais également réparties de mai à octobre, favorisent l'herbe et la forêt, qui couvrent plus de la moitié de la surface : pâturages de flancs de montagne alternant avec les bois de hêtres et de sapins jusqu'à 1 500 mètres, prairies humides autour de petits lacs, interrompant les bois de

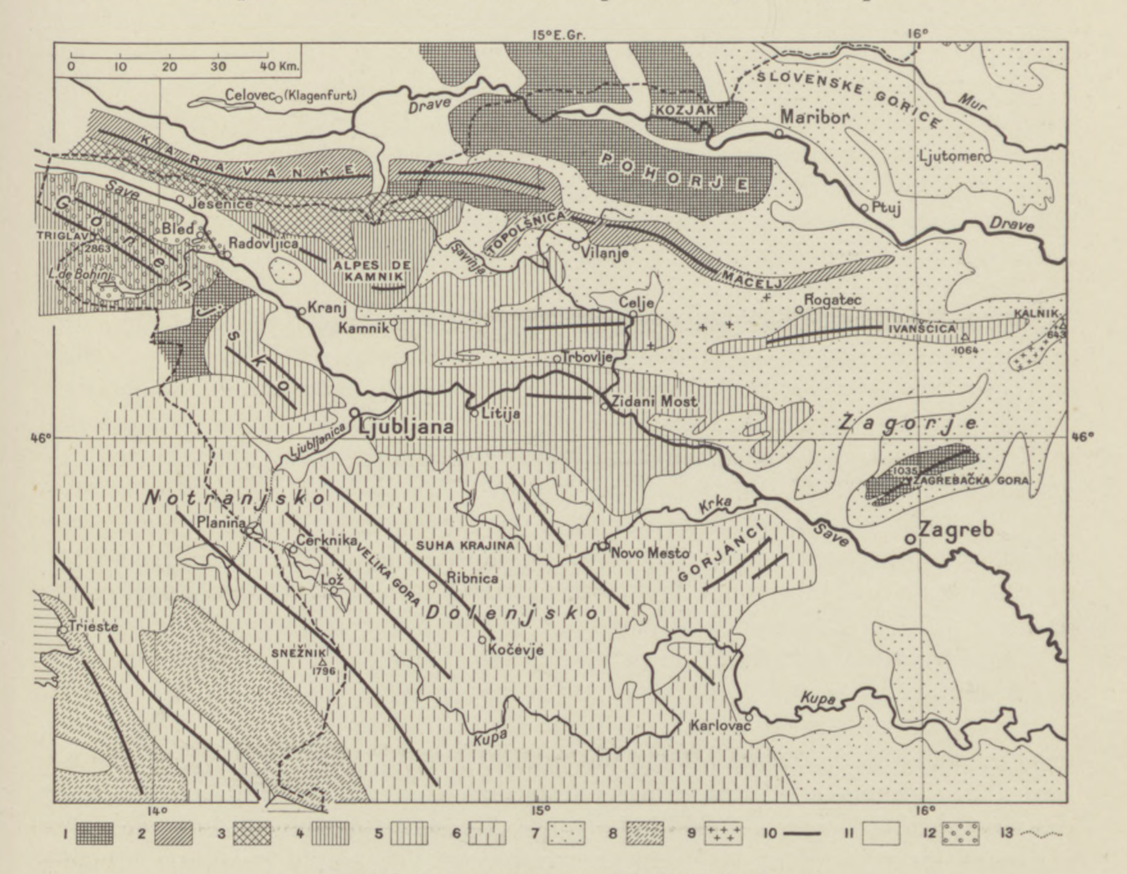


Fig. 101. — Les montagnes et le karst slovènes.

1, Massifs cristallins. — 2, Chaînes calcaires. — 3, Chaînes schisteuses. — 4, Hauts massifs calcaires avec plateaux. — 5, Collines calcaires. — 6, Plateaux karstiques. — 7, Collines tertiaires. — 8, Bandes du flysch. — 9, Petits massifs volcaniques. — 10, Lignes du relief. — 11, Plaines et bassins alluviaux et diluviaux. — 12, Formes glaciaires. — 13, Ancien cours de la Ljubljanica, aujourd'hui tronçonné par la karstification. — Échelle, 1 : 1 500 000.

conifères sur les sommets plats du Pohorje. Bien que les cultures atteignent 1 100 mètres, elles ne représentent qu'un cinquième de la surface, concentrées surtout dans les bassins : houblonnières de fonds et de basses pentes, vignes des terrasses de Ptuj et de Ljutomer, vergers grimpant parmi les champs d'avoine et de seigle jusqu'à 800 mètres.

L'importance des cultures explique la forte densité de la population : plus de 80 habitants au kilomètre carré sur les collines, de 35 sur les Karavanke. A côté de Ptuj (4 200 hab.), marché d'un bassin de 260 kilomètres carrés, une seule ville s'est développée : Maribor (Marburg), pont de la route de Vienne à Trieste, à l'endroit où s'abaisse la terrasse de la Drave, port de triage des bois de flottage abattus en amont, centre de minoterie des céréales récoltées en aval et autour de la Mur. Longtemps aussi colonie de fonctionnaires et d'ouvriers autrichiens, la ville, après avoir passé de 7 500 habitants en 1857 à 28 000 en 1910, en compte aujourd'hui 33 000, Slovènes pour plus des deux tiers. Elle n'est plus seulement

un marché de céréales, de vins, de bois; elle est devenue un centre d'industries métallurgiques et alimentaires.

Le Gorenjsko (haut pays). — Des sources de la Save à la bordure méridionale du bassin de Ljubljana, un haut pays de massifs et de plateaux, incliné vers l'Est, de 2 000 à 1 200 mètres, où alternent les dépressions des schistes et les reliefs des calcaires culminant au Triglav (2 863 m.), est tranché par une ligne de dislocations qu'occupent la Save et des bassins tectoniques. Le soulèvement de la montagne a atteint 700 mètres depuis le Tertiaire, d'où un intense développement des phénomènes karstiques : vallées sèches, suspendues à 1 600 mètres, transformées en chapelets de dolines dans les calcaires, vallées très pauvres en affluents dans les schistes. La surface a été modelée en outre par la glaciation : les vallées ont été surcreusées et les sommets alvéolés de cirques.

Sortie d'un cône de déjection, la haute Save suit jusqu'à Bled une vallée creusée par le glacier, au milieu de moraines et de terrasses fluvio-glaciaires où se réfugient les villages. Au premier bassin d'effondrement qu'elle traverse, celui de Radovljica, elle a entaillé son lit de 80 mètres jusqu'aux couches néogènes, séparée par des verrous du lac de Bohinj, auge installée dans un cul-de-sac de vallée karstique, et de celui de Bled, creusé de 30 mètres entre des buttes de dolomies (pl. LXXVII, A).

Elle a approfondi son lit de 50 mètres dans le bassin de Kranj, où les dépôts morainiques s'espacent et s'amincissent, et accumulé des dépôts de remblaiement dans le bassin de Ljubljana, effondré en partie à la fin de l'Oligocène, recouvert de dépôts du lac pannonique et encore occupé au Sud par un marécage.

Aux froidures du climat de montagne s'ajoutent en hiver dans les bassins des brumes persistantes. Les températures moyennes de janvier oscillent entre —0°,7 et —4°, et la neige couvre parfois le sol d'octobre à avril. Il pleut plus que dans la région de la Drave : 1 543 millimètres à Kranj, avec maximum en automne. Les chênes et les frênes des adrets annoncent, il est vrai, la proximité des pays méditerranéens. Mais l'importance des pentes gazonnées, la place qu'y occupent les prairies et les pâturages imposent l'économie pastorale alpine. Seul le sol fertile des bassins permet des cultures variées de blé, d'avoine, de seigle, de choux, de pommes de terre et de lin. Plus il est étendu, plus nombreuse est la population : 30 habitants au kilomètre carré autour de Radovljica, 49 autour de Kranj, plus de 70 autour de Ljubljana.

Elle a cherché de bonne heure dans l'industrie des ressources que le sol ne lui offrait pas : la serrurerie de Kamnik et la clouterie de Jesenice ont été l'amorce d'entreprises modernes, fonderies, ateliers d'armes. Le Gorenjsko s'est orienté, d'autre part, vers le tourisme. Bled, résidence d'été de la famille royale, attire autour de son lac 20 000 touristes, au lieu de 6 000 en 1913. Une seule grande ville : Ljubljana, entre le marais et la plaine de la Save, nœud de routes vers le golfe de Trieste, la plaine pannonienne et le col du Semmering qui s'ouvre vers Vienne (980 m.) (voir fig. 99). Les Romains y avaient fondé la colonie militaire d'*Emona*. La ville du moyen âge était un entrepôt sur la route de Vienne à Trieste et un quai de débarquement des céréales de Slavonie transportées par la Save. La construction de voies ferrées, à partir de 1849, la création d'industries mécaniques et alimentaires, de fabriques de produits chimiques lui ont donné un nouvel essor. Ljubljana comptait 26 000 habitants en 1880, 46 000 en 1910. Elle en a 60 000 aujourd'hui, 75 000 avec les communes suburbaines. Capitale des



Phot. Kozak.

A. — LAC GLACIAIRE DE BLED, DANS LE GORENJSKO.
Au fond, la chaîne des Karavanke.



Phot. V. Kramaric.

B. — LJUBLJANA.
Au premier plan, la ville, vue prise du château. En arrière, le fond du polje et les Alpes.



Phot. Griesbach i Knaus.

A. — HANGARS A MAÏS A GRANEŠINA.

Près de Zagreb. Construction caractéristique des plaines et collines pannoniennes.



Phot. Griesbach i Knaus.

B. — VILLAGE DE PATANJEK, PRÈS DE SISAK.

Large rue centrale. Maisons perpendiculaires à l'axe de la rue.



Phot. Griesbach i Knaus.

C. — ZAGREB.

Vue, prise d'avion, de la partie centrale de la ville, autour du noyau de la cathédrale.

Provinces Illyriennes occupées par la France de 1809 à 1813, elle n'a cessé depuis de jouer le rôle de centre intellectuel. Elle a été dotée d'une Université en 1919 et possède des maisons d'édition qui pourvoient en publications les 1 400 000 Slovènes du royaume et des États limitrophes. Dominée de 77 mètres par une pittoresque colline boisée surmontée d'un château, elle a l'aspect riant des villes suisses traversées par des rivières (fig. 102; pl. LXXVII, B).

Les collines de la Save. — A l'Est du Gorenjsko, le paysage se nuance, et le relief s'abaisse de 1 000 à 500 mètres vers les plaines pannoniennes. Les calcaires du Trias se détachent en crêtes des Karavanke, s'alignent en rides sur les rives de la Savinja, s'isolent au voisinage de la Save en buttes-témoins d'une surface autrefois plus étendue. Les terrains tertiaires sont découpés en collines aux molles ondulations. L'érosion rajeunie par les mouvements pliocènes a déblayé les bassins tectoniques de Vilanje et de Celje (Cilli) et creusé en profondeur le lit de la Save dans les calcaires de Zidani Most. Des massifs de tufs et d'andésites, une ligne de sources thermales de Celje à Rogatec témoignent en outre d'une activité volcanique datant du Miocène.

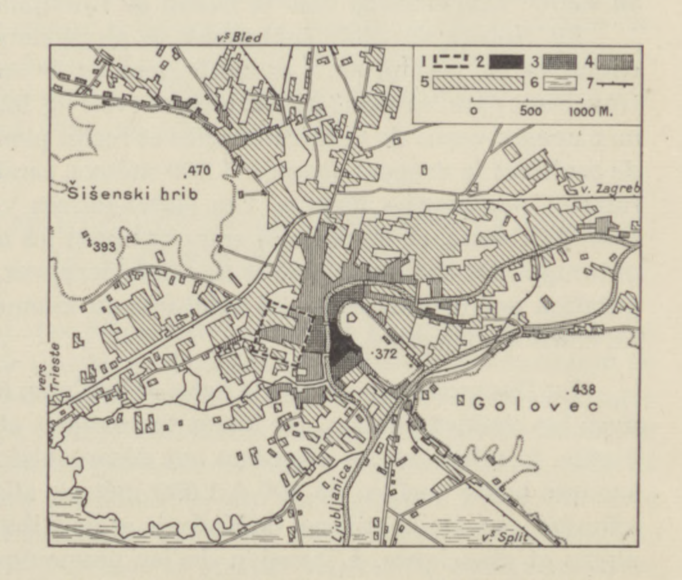


Fig. 102. — Plan de Ljubljana. — Échelle, 1 : 70 000.

1, Enceinte romaine. — 2, Noyau ancien. — 3, Extension de la ville jusqu'en 1533. — 4, Extension jusqu'en 1825. — 5, Extension jusqu'à la fin de 1929. — 6, Marais. — 7, Voies ferrées.

Le climat est plus doux qu'au Nord et à l'Ouest, et les cultures sont plus riches : maïs et blé, vignobles d'adrets jusqu'à 600 mètres, houblonnières couvrant 1 000 hectares du bassin de Celje et dont les paysans tirent 80 p. 100 de leurs revenus. La densité de la population atteint 80 habitants au kilomètre carré dans les dépressions et 300 autour des charbonnages de Trbovlje. Toute une industrie locale s'est développée, tanneries, brasseries, usines de produits chimiques à Celje (7 600 hab.), cimenteries à Zidani Most, filatures à Litija.

II. — LE KARST SLOVÈNE

A l'Ouest, au Sud et au Sud-Est du bassin de Ljubljana prédominent les plateaux calcaires disloqués à la fois suivant les directions alpines et dinariques et privées en partie d'écoulement superficiel : c'est le Notranjsko (l'Intérieur) à l'Ouest, le Dolenjsko (Bas-Pays) à l'Est.

Le Notranjsko. — A l'Ouest et au Sud-Ouest du bassin de Ljubljana, un plateau de 900 à 1 100 mètres, dominé au Sud par des buttes-témoins d'une

surface d'érosion plus ancienne, relevé au Snežnik (1 796 m.), plus bas au contraire vers le Nord, doit surtout les formes de son relief aux soulèvements pliocènes : l'érosion a été ravivée dans les dolomies, les calcaires jurassiques ont été découpés en collines.

Les calcaires du Trias surtout présentent tous les phénomènes karstiques. Sur les lignes de dislocations ou au contact des calcaires et des dolomies se sont évidés les *polja*[1] de Planina, de Lož et de Cerknica. De petites rivières les parcourent et les inondent en partie avant de se perdre en ponors, au point d'isoler les fermes, dont le bétail doit être transporté en barques. Elles alimentent une rivière, aujourd'hui souterraine aux trois quarts de son parcours et débouchant en source vauclusienne dans le bassin de Ljubljana sous le nom de Ljubljanica.

Le Notranjsko doit également sa physionomie à son rôle de barrière de climat et de végétation. Les isothermes de 0° en janvier, de 20° en juillet le traversent parallèlement à l'Adriatique (voir fig. 92 et 93). Le Snežnik forme écran aux nuages venus de la Méditerranée et reçoit plus de 3 mètres d'eau. Les forêts de conifères le drapent jusqu'à 1 500 mètres, tandis que sur son sommet apparaissent des plantes alpines. Les plates-formes y sont moins dénudées qu'autour de Trieste, et les polja se couvrent pour les neuf dixièmes de prairies et de pâturages, les champs de blé et de seigle occupent les hautes terrasses, et la population peu nombreuse — 25 habitants au kilomètre carré — s'est groupée sur les cônes de déjection.

Le Dolenjsko. — Entre la Save et la Kupa, les plateaux calcaires alternent avec les chaînes plissées, les fossés tectoniques et les dépressions d'origine fluviatile. Les dislocations pliocènes ont désorganisé le réseau fluvial de la Bistrica sur une haute surface de 800 à 1 000 mètres, allant du Snežnik aux Gorjanci, effondré les polja karstiques de Kočevje et de Ribnica au contact des plissements alpins et dinariques. L'invasion du lac pannonique a façonné des terrasses, et son retrait a provoqué un rajeunissement de l'érosion. Au delà du plateau calcaire de la Suha Krajina (Carniole sèche), le relief s'abaisse en paliers et en bombements vers la Save.

Moins arrosé que les autres pays slovènes, le Dolenjsko est aussi moins boisé, encore que la Velika Gora soit couverte de conifères et que les plateaux de la Suha Krajina portent de beaux bois de bouleaux. Cultures et villages sont localisés dans les polja et dans la basse vallée de la Krka où la population atteint 50 habitants au kilomètre carré, au lieu de 27 pour l'ensemble des plateaux et des dépressions. Mais la terre nourrit mal l'homme, qui doit émigrer, malgré l'existence de petits centres industriels à Novo Mesto (4 000 hab.) et à Kočevje (3 000 hab.), liés à des mines de charbon et à des filatures.

Le peuple slovène. — Les Slovènes occupent toute la province de la Drave, en Yougoslavie. Mais c'est une partie seulement de leur domaine. Arrivés vers le VIe siècle après J.-C., ils s'avancèrent d'abord jusqu'à la frontière actuelle de la Bavière ; soumis deux siècles plus tard à la domination germanique, ils ont reculé dans une partie de la Styrie et de la Carinthie. Ils ont reculé également en Frioul, où fut rédigé le manuscrit de Cividale, le plus ancien monument daté de leur langue. Dès 1268, les Chevaliers teutoniques se sont même insinués jusque dans le Dolenjsko autour de Kočevje où la langue allemande s'est maintenue en partie dans vingt-cinq communes.

1. Pluriel de *polje*.

Intimement liés par leur histoire au monde latin et au monde germanique, installés au contact des plaines pannoniennes, des hautes montagnes alpines, du karst dinarique et de la mer, les Slovènes ont bénéficié d'une civilisation de carrefour, riche en nuances que trahissent les aspects de leurs villages : chalets de bois disséminés sur les croupes et les terrasses, ou serrés en longues files dans les vallées, maisons de pierre aux toits plats, rangées autour d'une place sur le karst. Le *hozelec*, hangar de bois où sèche le maïs, flanque toujours l'habitation (pl. LXXVIII, A), et l'église blanche domine la colline, donnant à tous ces villages slovènes une physionomie commune.

Méthodiques et sérieux comme les Suisses, entreprenants à la façon des Tchèques, audacieux comme tous ceux qui participent à la vie maritime, les Slovènes parviennent à concurrencer à Belgrade, au service de l'État et dans les grandes entreprises, l'habileté politique et l'aptitude au négoce des Macédoniens. Il faut ajouter qu'ils ne comptent point d'illettrés, et nombreux sont parmi eux ceux qui parlent couramment deux ou trois langues.

III. — LES MONTAGNES ET LES COLLINES DE CROATIE, DE SLAVONIE ET DE SIRMIE

Des collines tertiaires et des dépressions cultivées et peuplées relient les montagnes slovènes à celles de Croatie et de Slavonie, massifs isolés dominant de larges plaines et des bassins recouverts d'argile et de lœss (fig. 103). La montagne n'est plus là qu'un accident du relief, sans influence appréciable sur le climat. De Zagreb au Danube, la température moyenne de juillet augmente de 2°, celle de fin d'été s'élève. La proportion des pluies de juin par rapport à celles d'octobre s'accroît de 22 p. 100. Les précipitations annuelles, inférieures à 900 millimètres, sont également réparties sur la durée de la période végétative, conditions favorables à la culture du maïs, dont les rendements dépassent par endroits 25 quintaux à l'hectare.

Montagne, plaines et bassins de Croatie. — A côté de l'Ivanšćica calcaire (1 064 m.), le Kalnik (643 m.) et la montagne de Zagreb (Zagrebačka Gora, 1 035 m.) sont des noyaux de micaschistes et d'amphibolites entourés de calcaires secondaires et de couches pliocènes tendres, disloqués en massifs boisés et en bassins cultivés. Au-dessous de crêtes allongées et de croupes moutonnent les collines tertiaires de la Podgora (la sous-montagne), fourmillement de villages disséminés parmi les prunelaies. La population y atteint 140 habitants au kilomètre carré. Elle ne descend pas au-dessous de 110 dans le Zagorje, entre l'Ivanšćica et la Zagrebačka Gora.

Légèrement inclinée vers le Sud-Est, la terrasse de 3 à 4 kilomètres de large qui s'étale sous une couverture de graviers et de sables de la Zagrebačka Gora, boisée et riche en eau, à la Save navigable, hors d'atteinte des inondations du fleuve, est un site de grande ville. A proximité de la *Civitas Andautoniensium* des Romains, Zagreb, marché local du Zagorje, siège épiscopal dès 1094, commence à jouer un rôle politique en 1102, lorsque s'y fixe le ban, *locum tenens* du roi, après le rattachement de l'État croate à la couronne de Hongrie. Les conflits sont fréquents entre la ville de l'évêque sur le Kaptol, couverte de monastères, et la commune civile devenue ville royale en 1202, installée

sur le Gradec et fortifiée. Ils tournent à l'avantage de la seconde, enrichie par les échanges des produits de l'économie pastorale alpine, des céréales danubiennes et des objets manufacturés d'Italie, et dont les foires de Saint-Marc égalent en réputation celles de Lyon et de Champagne. Le danger des invasions turques fait l'unité, et la ville se répand dans la plaine et dans le ravin séparant le Kaptol du Gradec. Le mouvement de la contre-réforme assure le rayonnement intellectuel de Zagreb sur les Yougoslaves catholiques ; le mouvement illyrien, l'autorité de l'Académie fondéé en 1867 et de l'Université ouverte en 1874 étendent l'action spirituelle de la ville sur tous les Yougoslaves sujets des Habsbourgs.

Zagreb n'a pas cessé de jouer ce rôle, mais, reprenant ses anciennes fonctions marchandes, elle est devenue une capitale économique. De 1869 à 1910 et à

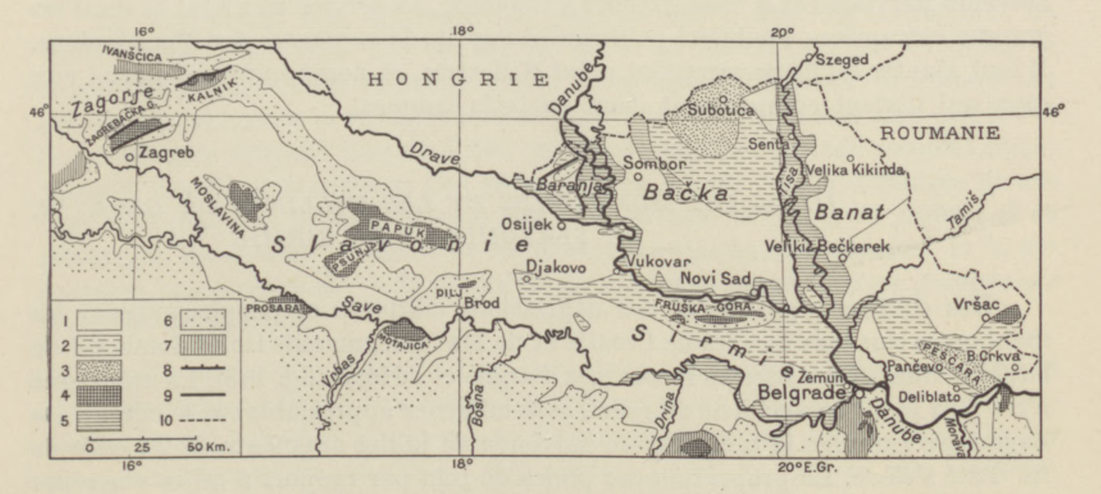


Fig. 103. — La plaine et les collines pannoniennes.

1, Plaine quaternaire. — 2, Lœss. — 3, Dunes. — 4, Noyaux cristallins. — 5, Zones inondables. — 6, Collines néogènes. — 7, Reliefs calcaires prénéogènes. — 8, Berges abruptes. — 9, Failles. — 10, Frontière. — Échelle, 1 : 3 500 000.

1931, le nombre des entreprises industrielles et commerciales y a passé de 1 100 à 3 500 et à 11 200. Aux mêmes dates, la population s'élevait de 20 000 à 74 000 et à 185 851 en 1933. Aujourd'hui, 400 sociétés par actions dont le capital atteint 2 500 millions de dinars [1] y ont leur siège. Les transactions de valeurs en bourse y sont aussi importantes que dans les deux bourses de Belgrade et de Ljubljana réunies. Des brasseries, des minoteries, des filatures, des papeteries, des huileries ravitaillées par toute la Yougoslavie en matières premières l'alimentent en produits de transformation. Grâce à son réseau fluvial, routier et ferroviaire elle joue le rôle de distributeur économique entre la côte, les pays dinariques et les plaines pannoniennes (voir fig. 99).

Ville séduisante où les constructions audacieuses des quartiers d'affaires voisinent avec les parcs, les vieilles églises et les palais aristocratiques, Zagreb est en Yougoslavie une deuxième capitale dont l'agglomération compte plus de 200 000 habitants (fig. 104 ; pl. LXXVIII, C).

Plates-formes et collines de Slavonie et de Sirmie. — A l'Est de la dépression suivie par la voie ferrée de Zagreb à Budapest, la plate-forme néogène s'étale et isole les uns des autres les massifs montagneux constitués autour

1. Le *dinar*, unité monétaire yougoslave, équivaut, au pair, au franc.

des îlots de granite et de schistes : Moslavina (489 m.), Papuk (953 m.), Psunj (984 m.), Dilj (459 m.), Fruška Gora (539 m.), puis, au Sud de la Save, Prosara (363 m.) et Motajica (652 m.). Vers l'Est, le lœss recouvre la plaine, larges terrasses inclinées en paliers vers la Save ou surplombant le Danube en abrupts de 80 mètres. Il n'apparaît qu'en buttes-témoins dans la plaine alluviale où la Save a divagué, déplacé ou recoupé ses méandres, en aval du confluent de la Drina. Il fait place souvent au bord du lit actuel du fleuve à d'immenses plages de sable fin couvertes d'un buisson (*lug*) de petits chênes où les villages n'occupent que des clairières de défrichement. Il forme en revanche un plateau compact de 20 kilomètres de large depuis le Dilj à l'Ouest de Djakovo, jusqu'au confluent du Danube et de la Save, noyant tout relief jusqu'à 400 mètres d'altitude sur le flanc des collines, épais de 22 mètres à Vukovar, de 40 mètres à Zemun (Semlin), de 90 au confluent de la Drave et du Danube. Immense champ de maïs et de blé d'où émergent des villages signalés de loin par des vergers et des puits à balancier. Les cultures de céréales couvrent en moyenne 40 p. 100 de toute la surface, plus de 65 p. 100 en Sirmie. Les vignes s'étagent sur les flancs des collines, les champs de lin couvrent les fonds humides. Mais la forêt s'étend encore sur plus du quart du pays : bois de hêtres des collines et des montagnes, majestueuses chênaies de la plaine de Slavonie fournissant des douves et des merrains appréciés. L'étendue des chaumes après les moissons, des prairies artificielles et des pâturages explique l'importance du cheptel : plus de 20 bœufs, plus de 10 chevaux au kilomètre carré en Slavonie, et surtout les innombrables troupeaux de porcs noirs et frisés inséparables du paysage en automne.

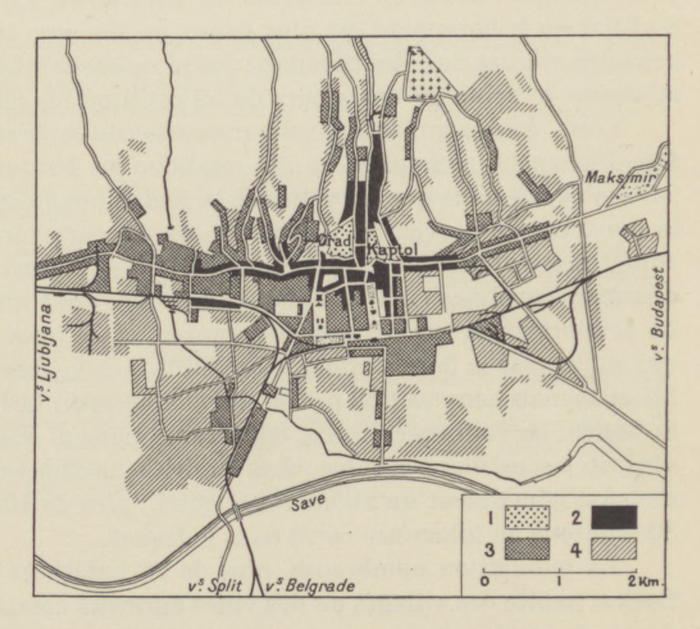


FIG. 104. — Plan de Zagreb.

1, La ville au XVIIe siècle. — 2, Extension jusqu'en 1864. — 3, Extension jusqu'en 1914. — 4, Quartiers nouveaux en 1934. — Échelle, 1 : 100 000.

La richesse de la vie agricole permet de vivre à une nombreuse population : plus de 70 habitants au kilomètre carré, groupés souvent dans de grosses agglomérations au pied des collines, le long des routes de plaine, sur les flancs ou le long des anciennes vallées du plateau de lœss (pl. LXXVIII, B). La transition est insensible des bourgs aux villes, marchés agricoles. Seules Osijek et Brod sont des centres industriels. La première (40 000 hab.), outillée en partie par les Allemands et les Magyars, qui représentent encore le tiers de la population, est un centre d'industries alimentaires et de tissages ; la seconde (13 000 hab.) doit sa fortune à son rôle de pont sur la Save et son développement récent à l'industrie chimique.

Les plaines du Banat, de la Bačka et de la Baranja. — La plaine d'inondation des méandres de la Drave et du Danube, large de 10 kilomètres, se relève en une basse plate-forme de sédiments fluviatiles, dominée elle-même de 40 mètres parfois par trois plateaux de lœss légèrement accidentés de dolines et de vallées sèches. Les plateaux les plus élevés, dépassant 100 mètres d'altitude, portent des champs de dunes provenant des cônes de déjection des rivières carpatiques et des dépôts fluviaux et lacustres du Bassin Pannonique. Les dunes de la Peščara, au Nord de Deliblato, sont alignées sur 300 kilomètres carrés sous l'influence du vent dominant, la košava, en une monotonie que rompent à peine quelques dunes en croissants ou barkhanes. Le relief s'y accentue vers le Sud-Est où le boisement est plus dense, encore que la košava brise souvent les branches des acacias, des tilleuls et des pins, hache les feuilles, déracine les herbes et chasse le sable en épaisseurs de 50 centimètres parfois sur les voies ferrées.

Lœss, černozem, sables sont mauvais conducteurs de la chaleur. Leur surface fortement réchauffée en été explique les hautes températures de juillet : 24° à Vršac, tandis que les vents de la plaine hongroise et des Carpates abaissent la moyenne de janvier au-dessous de 0°. Le caractère continental steppique du climat marqué par des extrêmes de —21° à + 39° est encore accusé par la faible quantité des pluies : 550 millimètres à Senta, dont un tiers en été. Un tel régime de précipitations sur des sols de černozem et de lœss est favorable aux céréales, qui ont chassé la flore steppique originale. Sur le lœss de la Bačka et du Banat, le blé et le maïs couvrent 62 p. 100 des emblavures. Les sables de Bela Crkva et de Subotica, les collines calcaires de Baranja portent des vignobles estimés pour les vins et les raisins de table. Les prairies artificielles et les chaumes d'après-moisson nourrissent un abondant cheptel : plus de 10 chevaux, de 30 porcs et de 30 moutons au kilomètre carré dans le Banat.

La population nombreuse, plus de 70 habitants au kilomètre carré dans la Bačka, habite des villages ou des villes agricoles composés de maisons tournant le dos à de larges rues boueuses ou poussiéreuses. Les ouvriers et les troupeaux séjournent en été au centre des exploitations, dans les *pustare*. La vie urbaine ne l'emporte que si le marché prime définitivement la culture du sol. Telle fut à l'origine Subotica, qui compte aujourd'hui 100 000 habitants, au lieu de 56 000 en 1869. Son industrie est consacrée à la transformation des produits du sol. Dotée d'une Faculté de Droit par la Yougoslavie, elle joue maintenant un rôle intellectuel en concurrence avec Novi Sad, sa rivale commerciale en Bačka, mais celle-ci, au pied des collines boisées et des vignobles de la Fruška Gora et du grenier à céréales de la Bačka, voit au contraire son rôle de métropole littéraire des Serbes du Nord du Danube et de la Save doublé d'une fonction industrielle : fabriques de vins mousseux, huileries, tissages. Elle compte maintenant 64 000 habitants, deux fois plus qu'en 1910.

Dans le Banat, Veliki Bečkerek (33 000 hab.) s'est créé une industrie sucrière, et Velika Kikinda (28 000 hab.) est un centre de minoteries et de fabriques d'amidon. Senta et Sombor, deux villes de 32 000 habitants, sont, l'une, un marché de céréales de Bačka, l'autre, un marché des bestiaux de Baranja.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux. — J. Rus, *Slovenska Zemlja*, Ljubljana, 1924. — N. Krebs, *Die Ostalpen und das heutige Oesterreich*, 2 vol., Stuttgart, 1928. — P. Vujević, Die Theiss, eine potamologische Studie (*Geogr. Abhandlungen Penck*, III, 4, 1906). — E. von Cholnoky, Die Oberflächengestalt der Alfölds (*Bulletin de la Société hongroise de géographie*, édition internationale, XXXVIII, 1910, p. 275-297).

Montagnes et collines de la Drave. — A. Melik, O diluvijalni polednitvi v Karavankah (*Geografski Vestnik*, VIII, 1-4, Ljubljana, 1932, p. 89-101). — J. Sölch, Die windischen Büheln (*Mitteilungen der Geogr. Gesellschaft*, 62, 5 et 6, Vienne, 1919, p. 220-227 et 241-277). — F. Baš, Maribor (*Geografski Vestnik*, 1926, p. 59-72).

Gorenjsko. — F. Kossmat, Die morphologische Entwicklung der Gebirge im Isonzo und Oberen Savegebiet (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde Berlin*, 1916, p. 573-602, 645-675). — I. Rakovec, *Doneski Geomorphologij i Ljubljanske Kotline*, Ljubljana, 1927. — A. Melik, Morfologija in Gospodarska izraba tal v Bohinju (*Geografski Vestnik*, 1-4, Ljubljana, 1927, p. 53-95). — J. Rus, Prirodne osnove v selišču ljubljanskega Mesta (*Geogr. Vestnik*, 1-4, Ljubljana, 1928, p. 62-69).

Notranjsko. — N. Krebs, *Fragmente einer Landeskunde des innerkrainer Karstes* (*Zbornik radova posvećen Jovanu Cvijiću*, Belgrade, 1924, p. 47-72). — J. Rus, Morfogenetske skice iz notranjskih strani (*Geogr. Vestnik*, Ljubljana, 1925, p. 29-33).

Dolenjsko. — N. Krebs, Zur Geographie von Hochkroatien und Unterkrain (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, Berlin, 1928, p. 208-231). — Črtomir Nagode, Étude géologique et géographique relative au réseau ferroviaire projeté en Yougoslavie occidentale (*Revue de géographie physique*, Paris, 1931, p. 1-105).

Montagnes et collines de Croatie-Slavonie-Sirmie. Plaines de Bačka, Baranja, Banat. — C. Diener, *Stellung der slavonisch Kroatischen Inselgebirge zu den Alpen und dem dinarischen Gebirgssystem*, Vienne, 1902. — F. Koch, Grundlinien der Geologie von Westslavonien (*Glasnik hrvatskog prirodosl. društva*, XXXI, 1919). — Gorjanović Kramberger, Die geotektonischen Verhältnisse des Agramergebirges (*Abhandlungen der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1907). — A. Koch, Geologie der Fruška Gora (*Math. und Naturwiss. Berichte aus Ungarn*, XIII, 1896). — D. Gorjanović, Morfološke i hidrografske prilike srijemskog lesa (*Glasnik geografskog društva*, 5, Belgrade, 1921, p. 17-53).

CHAPITRE XXVIII

LES PAYS DE LA MORAVA ET DU VARDAR

Les vallées opposées de la Morava et du Vardar constituent avec leurs affluents, du Danube à la mer Égée, une des unités géographiques les plus nettes de la péninsule. Elles sont unies par le col bas de Preševo (458 m.) et par des bassins plats à écoulement indécis. Dans le bassin de Kosovo, une branche de la Nerodinica coule vers le Vardar et l'autre vers l'Ibar et la Morava. Des chapelets de bassins effondrés dans le sens des plis dinariques ou en dislocations radiales ouvrent à la circulation un enchevêtrement de montagnes plissées et de massifs anciens où les lacs pannonien et égéen ont sculpté des étages de plates-formes et de terrasses. Région de bastions et de voies de communications par où se sont faites les migrations de peuples, les avances de la domination turque vers le Nord et de l'État serbe moderne vers le Sud.

I. — LA ŠUMADIJA

Au Sud de la Save et du Danube, entre les planine dinariques à l'Ouest des sources de la Kolubara et les montagnes du Timok à l'Est de la Morava, un plan incliné s'élève jusqu'aux massifs du Javor (1 595 m.), du Kopaonik (2 140 m.) et du Jastrebac (1 482 m.). C'est la Šumadija (fig. 105). La forêt (*šuma*) lui a donné son nom. Elle la couvrait de hêtres et de chênes il y a un siècle, et en garnit encore les hauteurs au Sud du Rudnik. Elle lui a donné l'humus où poussent aujourd'hui ses moissons. Elle a fourni aux Serbes révoltés contre les Turcs refuge et place d'armes.

La Šumadija se distingue des régions plissées de l'Ouest et de l'Est par son aspect massif. Les îlots de schistes cristallins et de granite, même enrobés de calcaires, de marnes ou de grès qui semblent avoir fait éclater sa carapace de sédiments tertiaires meubles, rappellent la parenté de son socle avec la masse des Rodopes. Les plissements dinariques et carpato-balkaniques s'y sont heurtés comme à un môle. Ils l'ont exhaussée au Sud-Est, bordée de failles à l'Est où se sont affaissés les couloirs de la Morava et au Nord où le promontoire de Belgrade a été mis en relief au-dessus de la Save et du Danube. Ils l'ont disloquée intérieurement dans le sens des anciens plissements en provoquant la surrection de roches éruptives dont les derniers épanchements apparaissent au-dessus de Belgrade à l'Avala (511 m.).

Le lac pannonique a recouvert les reliefs du socle ancien et de son manteau

crétacé. Il a ennoyé les vallées jusqu'à 200 kilomètres au Sud de la Save et du Danube. Aux stades de sa régression correspondent, selon Cvijić, les plates-formes superposées visibles dans la topographie. Il n'en a pas reconnu moins de

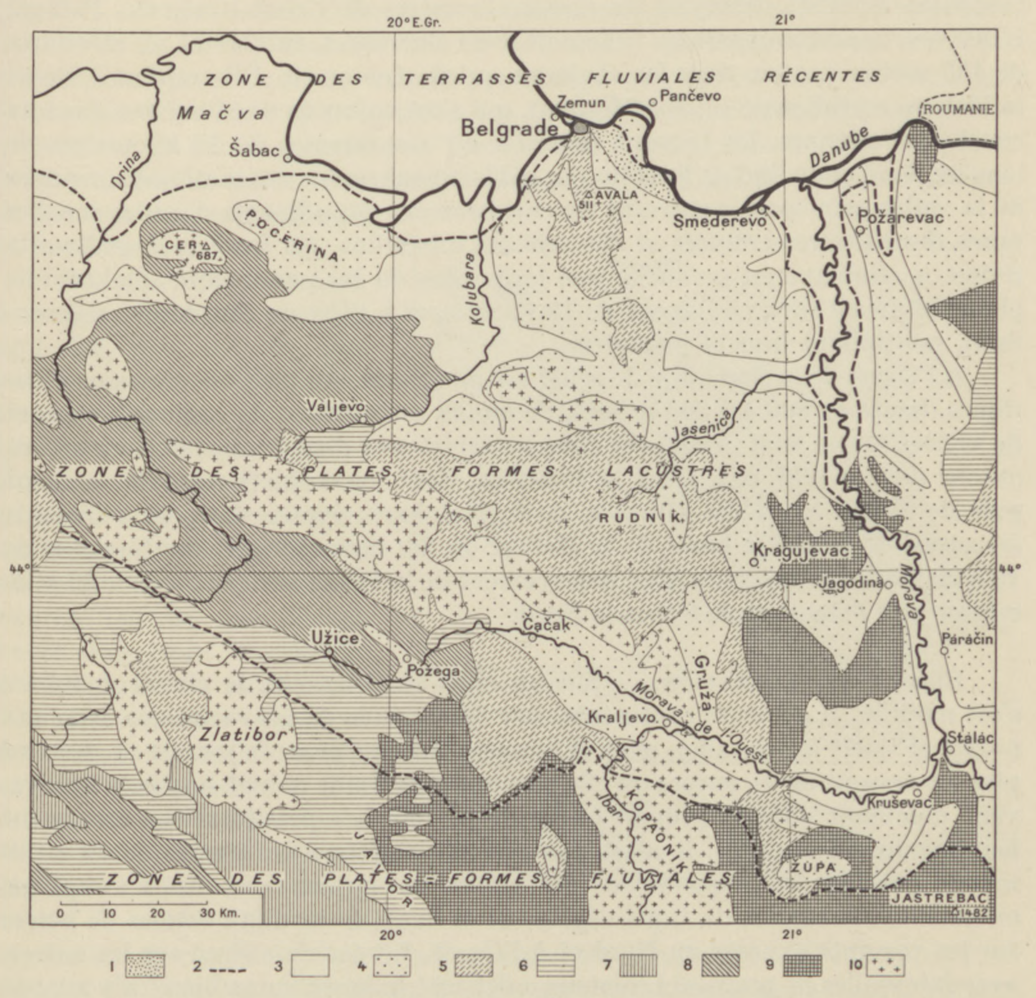


Fig. 105. — La Šumadija.

1, Lœss. — 2, Limites des zones de terrasses et des plates-formes fluviales et lacustres. — 3, Plaines et vallées quaternaires. — 4, Collines et plates-formes tertiaires. — 5, Flysch et calcaires crétacés. — 6, Calcaires jurassiques et triasiques. — 7, Schistes et grès triasiques. — 8, Schistes paléozoïques. — 9, Schistes cristallins. — 10, Granites, andésites et serpentines. — Échelle, 1 : 1 500 000.

sept, étagées de 150 à 850 mètres. Les terrasses se multiplient à l'intérieur des cuvettes et des golfes où se sont installés routes et villages. Au-dessus des plus hautes, quatre surfaces résultant d'une longue érosion antérieure à l'avancée du lac pannonien ou adaptées à ses niveaux supérieurs couvrent de larges étendues entre 900 et 2 000 mètres. Cvijić leur a donné les noms de Bela Reka, Zlatibor, Drobnjak et Kopaonik, d'après les massifs où elles ont leur plus grande extension. Les vallées au modelé jeune qui les drainent n'ont pas encore altéré le relief des plates-formes lacustres. Elles ne débouchent en gorge que vers le Sud où elles ont dû scier le socle soulevé pour atteindre la Morava.

Dépressions, collines et plaines marginales. — Une ceinture de dépressions et de collines met en évidence le massif de la Šumadija : vallée de la

Morava à l'Est et au Sud, bassins et plaines de la Kolubara et de la Mačva à l'Ouest.

Au fur et à mesure que le lac pannonique se résorbait, la Morava de l'Ouest (Zapadna Morava) déblayait les bassins lacustres de Čačak-Kraljevo, Požega, Kruševac, approfondissait les vallées de leurs émissaires, encaissant ses méandres de 150 mètres parfois dans les chaînons qu'elle traversait. Elle rejoint à Stalać la Morava méridionale (Južna Morava), qui s'est enfoncée de 60 mètres dans les couches pontiennes, les laissant subsister en une terrasse de 35 kilomètres de long au Nord et au Sud de Paračin. Le déblaiement rapide des matériaux meubles de la vallée principale a entraîné un encaissement des affluents dans les couches dures des calcaires crétacés et des schistes cristallins. En aval de Jagodina, la rivière a remblayé en revanche une large baie du lac pannonique, étalant une plaine alluviale sur une largeur de 19 kilomètres à l'Est de Smederevo (Semendria), multipliant bras et méandres.

A l'Ouest de la Šumadija, le relief est plus varié. Au pied des chaînons dinariques, hauts de 800 à 1 300 mètres, de molles ondulations de collines boisées et de vallées vertes sont découpées dans les schistes et dans les terrains cristallins, autour du Cer (687 m.). C'est la Pocerina, dont les derniers ressauts séparent près de Šabac la vallée alluviale de la Kolubara, évasée dans les sédiments lacustres, de la plaine basse de la Mačva, où des bras morts et des terrasses de 15 à 20 mètres témoignent d'un déplacement de la Drina et de la Save de 20 kilomètres vers l'Ouest et de 8 vers le Nord.

Climat et végétation. — Sur un relief aussi nuancé, le climat danubien s'est modifié. Il demeure continental par l'amplitude de ses variations extrêmes (—26° et +41° à Belgrade), mais la température moyenne de janvier ne descend plus au-dessous de 0°, encore qu'elle paraisse plus froide quand souffle la košava, vent dominant dans la proportion de 39 p. 100. Les précipitations atteignent leur maximum en juin : il n'est pas rare d'enregistrer des chutes de 70 millimètres par jour et fréquemment des pluies un jour sur deux. Ainsi s'explique en partie l'abondance du tapis végétal de la haute Šumadija : futaies de hêtres sur les versants exposés au Nord et à l'Ouest, futaies de chênes sur les autres, avec intervalles de prairies. L'homme a défriché la basse Šumadija et n'y a laissé subsister que les taillis buissonneux du *šibljak* ou du *šumarak*. Il a mis en labours 70 p. 100 du sol, ne laissant au bois que de 1 à 7 p. 100. Jusqu'aux abords de Belgrade s'étend la monotonie des terres grasses en hiver, poussiéreuses dès juillet, ensemencées pour les quatre cinquièmes en blé et en maïs. Les villages s'y disséminent en sept ou huit hameaux parmi les prunelaies dont le paysan tire les pruneaux (*suve šljive*) pour l'étranger, la compote (*pekmez*) pour ses compatriotes des villes, l'eau-de-vie de quetsche (*šlivovica*) pour sa boisson. Les vergers de pommiers et de pruniers se multiplient dans la Mačva et la Kolubara, parmi les prairies qui nourrissent un bétail de choix, 24 bœufs, 64 moutons au kilomètre carré, au-dessus de fonds cultivés en lin et en chanvre, derrière les maisons serrées le long des routes comme celles des villages cossus de Sirmie. Au Sud, le bassin fertile de la Župa est réputé pour ses vignobles traités à la française. A l'Est, la basse vallée de la Morava est plus riche encore : 80 p. 100 de la surface sont cultivés. Le troupeau porcin atteint 38 animaux pour 100 habitants. Là sont les cantons les plus peuplés : plus de 70 habitants au kilomètre carré, plus de 100 même dans la vallée de la Jasenica.

La population. — La densité a triplé en un siècle, et son accroissement est dû, non seulement à l'excédent annuel des naissances sur les décès (2 p. 100), mais aux migrations qui se sont poursuivies depuis le xve siècle jusqu'à nos jours (fig. 106). Les descendants d'immigrés représentent plus de 90 p. 100 des habitants dans la Gruža et la plaine alluviale de la Morava. Les Dinariques surtout, qui se sont installés à l'Ouest du Rudnik et du Kopaonik, ont introduit en Šumadija leurs types de maisons et de cultures. Les Macédoniens ont acclimaté leurs fruits, notamment les *tetovke* (pommes de Tetovo). Peu à peu se sont fondues des populations du Sud et de l'Ouest, dont l'amalgame s'est donné la mission mystique de délivrer du joug étranger la terre des ancêtres.

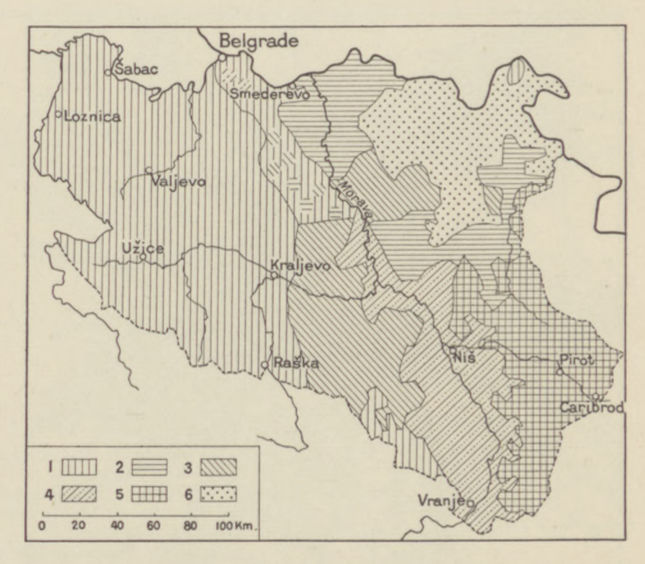


Fig. 106. — Peuplement de la Šumadija, d'après J. Cvijić.

1, Immigrés dinariques. — 2, Immigrés du Timok. — 3, Immigrés de la Raška. — 4, Immigrés de la haute Morava. — 5, Population de parler šop (Šopi). — 6, Roumains. — Échelle, 1 : 4 000 000.

Bien que les villes soient, à l'origine, de petits marchés agricoles, elles ont été, plus encore que les villages, affectées par l'immigration. Valjevo (11 000 hab.) et surtout Šabac (12 500 hab.) ont été peuplés d'immigrés dinariques après l'exode des musulmans en 1809 et en 1865. Ce sont aujourd'hui des marchés de bétail et de fruits. Smederevo (10 500 hab.), ancienne capitale des despotes serbes au moment de l'invasion turque, exporte les céréales et les raisins de la plaine de la Morava, tandis que Požarevac (14 000 hab.) est en outre un centre de construction et de réparation de chalands et de machines agricoles. Kragujevac (27 000 hab.), fondée par les Turcs au xviie siècle, fortifiée par les Autrichiens au xviiie, n'a pris de l'importance qu'en devenant capitale du *pašaluk* de Belgrade en 1819, siège de fabriques d'armes et arsenal en 1850. Ville de carrefour d'où rayonnèrent les idées nouvelles et les mouvements politiques.

Belgrade. — La proximité de Belgrade ne permet guère à une autre grande ville de se développer en Šumadija. La position maîtresse du promontoire qu'occupe la capitale au-dessus d'escarpements de failles pliocènes dominant de 50 mètres le confluent de la Save et du Danube, les têtes de passage naturel qu'offrent à la traversée de la Save les terrasses de lœss opposées de Belgrade et de Zemun entre des zones de marécages, allant jusqu'à la Drina à l'Ouest, jusqu'aux Portes de Fer à l'Est, l'escale même de l'île de Guerre (Ratno ostrovo), dépôt de cailloux et de sables à la rencontre des deux fleuves, ont fixé l'emplacement d'un des plus grands centres urbains des Balkans (fig. 107; pl. LXXIX, A). Camp des Celtes scordisques au ive siècle avant notre ère, forteresse romaine de *Syngidunum*, tour à tour détruite et restaurée par les Huns, les Avars et les Byzantins, Beograd (la Ville Blanche) ne prend son nom qu'au ixe siècle. Elle joue un

rôle commercial dès 1284, grâce au roi serbe Milutin qui appela les Ragusains et les établit au pied de la forteresse. Ainsi apparaissent les premiers faubourgs où bientôt travailleront artisans turcs, allemands, serbes, où Ragusains, Juifs et Grecs échangeront étoffes et verres d'Italie, fers de Styrie et de Bohême, contre bois, cuirs, laines et vins locaux, cotonnades, épices et cafés apportés de Salonique et de Constantinople à destination de l'Europe centrale. Au milieu du XVIIe siècle, la ville compte déjà 100 000 habitants répartis en trente-huit quartiers, juifs, arméniens, serbes, bulgares, grecs, tsiganes, turcs. Les mouvements d'avance et de recul des armées autrichiennes et turques abaissent sa population à 20 000 habitants. Ce n'est qu'à partir de 1867, quand elle s'étend hors des fossés construits par les Turcs et réparés par les Autrichiens, que la ville se développe de nouveau. De 60 000 âmes en 1890, elle a passé à 115 000 en 1921 et à 241 000 en 1931. Avec Zemun, qui vient de lui être annexée, elle dépasse, en 1934, 280 000 habitants.

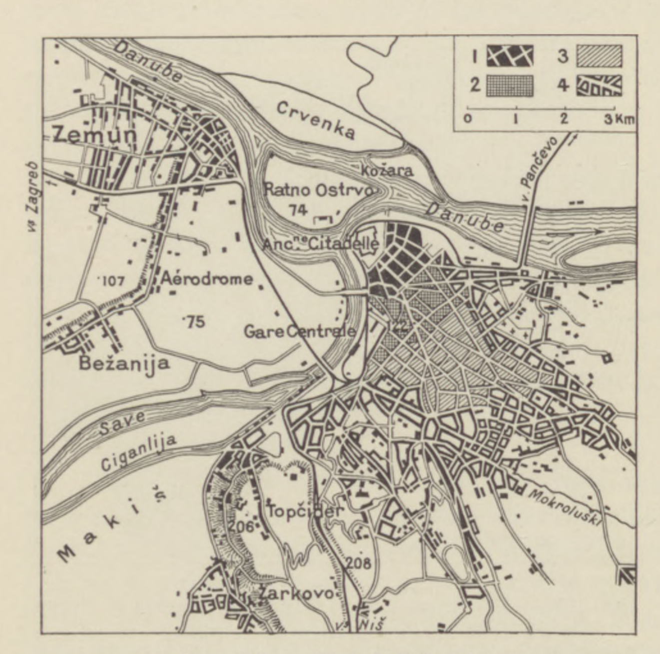


Fig. 107. — Plan de Belgrade.

1, La ville en 1806. — 2, Extension en 1859. — 3, Extension en 1914. 4, Extension en 1934. — Échelle, 1 : 150 000.

Elle a maintenant une triple fonction, administrative, industrielle, commerciale. La dorsale du promontoire menant du beau parc du Kalemegdan vers le mont Avala, la rue du Prince-Michel, est bordée par les palais des ministères, les banques, de grands immeubles, des magasins. Les quartiers modernes qui s'étagent sur les pentes ou dans la plaine du Danube prennent par endroits des aspects de cité-jardin. Sur les bords de la Save, les quartiers industriels de la gare débordent d'activité : minoteries, brasseries, tissages, abattoirs ont dû même se fixer sur les bords du Danube. Le port possède un parc de 1 000 remorqueurs et chalands. Il assure (1932) un trafic de 2 600 000 voyageurs, un mouvement de 6 000 bateaux de voyageurs et remorqueurs, de 5 000 chalands et de 563 000 tonnes de marchandises (pl. LXXIX, B).

La construction de ponts sur la Save et sur le Danube, l'assèchement des marais de la Tamiš, le transfert d'une des Facultés de l'Université à Zemun ont préparé l'extension du grand Belgrade, à cheval sur deux fleuves, foyer d'appel pour tout le royaume, où vivent déjà 10 000 Monténégrins et 12 000 Slovènes, image de la progression de l'État moravo-vardarien vers les plaines pannoniennes. L'agglomération, avec ses annexes d'outre-Danube et d'outre-Save, compte plus de 300 000 habitants. Au carrefour de voies de commerce et de civilisation, Belgrade, la mieux placée des grandes cités danubiennes, s'est assuré la primauté parmi elles.

II. — LES MONTAGNES DU TIMOK ET DE LA NIŠAVA

A l'Est de la vallée tectonique de la Morava, les monts du Banat, les plates-formes faillées des Carpates et les chaînes plissées de la Stara Planina accolent croupes herbeuses ou boisées de schistes cristallins, crêtes déchiquetées ou surfaces minées par l'érosion karstique des masses calcaires (fig. 109). Entre des reliefs ne dépassant pas 1 200 mètres, les lacs pannonien et roumano-pontique ont déposé au Pliocène d'épais sédiments dans des vallées longitudinales et transversales et dans des bassins, lieux de circulation et de peuplement. Directement ouverte vers le Nord-Est, la vallée du Timok, axe principal du pays, a fixé des îlots

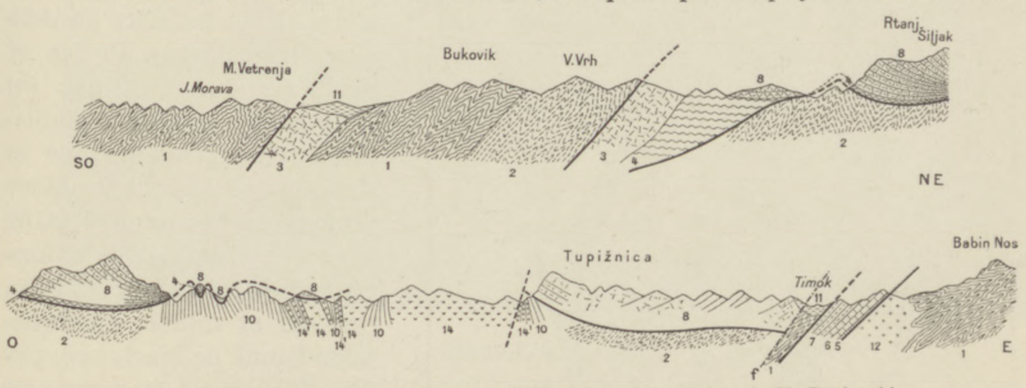


FIG. 108. — Deux coupes à travers la Serbie orientale, d'après V. Petković.

1, Schistes cristallins du 1er groupe (gneiss, micaschiste, etc.). — 2, Schistes cristallins du 2e groupe (phyllades) et grès carbonifères. — 3, Grès rouges permiens. — 4, Dolomie. — 5, Grès liasiques. — 6, Calcaires du Jurassique moyen et supérieur (Tithonique). — 7, Marnes valenginiennes et hauteriviennes. — 8, Calcaires du Crétacé inférieur (en général du faciès urgonien). — 10, Crétacé supérieur (Sénonien). — 11, Néogène. — 12, Granite. — 13, Gabbro, serpentine. — 14, Andésite. — 14 1, Tufs andésitiques. — F, faille. — Les traits noirs continus indiquent des contacts anormaux de chevauchement. — Échelle des longueurs, 1 : 400 000 ; des hauteurs, 1 : 200 000.

compacts de population roumaine. Elle se relie, en outre, par une série de terrasses lacustres et par le col de Gramada (512 m.) au bassin de Niš et à la vallée de la Nišava, c'est-à-dire à la grande voie de circulation entre Morava et Marica, entre pays serbes et pays bulgares, habitée, de Niš jusqu'à Sofia, par la même population des Šopi (voir fig. 97, p. 405).

Les crêtes de calcaires crétacés et de schistes paléozoïques de la Stara Planina dominent tantôt des vallées profondes déblayées dans les marnes du Lias, tantôt des tables de grès rouge. Une large surface inclinée vers le Sud est découpée par les rivières en sommets isolés portant le nom de *glame*, en murailles massives, ou en crêtes parallèles comme celles de la Suva Planina dont les hauts sommets calcaires émergent jusqu'à 1 800 mètres, frontons blancs d'un sombre manteau de forêts. Le long de lignes de fractures s'est creusée la vallée de la Nišava et se sont effondrés les bassins de Pirot (376 m.), de Bela Palanka (285 m.) et de Niš (160 m.). Les lacs qui les ont occupés isolément ou en golfes pannoniens ou égéens y ont étagé six à dix étages de terrasses, frangés de villages et de vergers au-dessus de riches plaines ensoleillées.

Des fractures de même âge que les précédentes, mais de direction méridienne, ont creusé les bassins de Zaječar, Knjaževac et Svrljig, que le Timok réunit par un cañon de 12 kilomètres. La direction transverse se retrouve notamment dans celui de Sokobanja entre Morava et Timok. De hautes plates-formes calcaires de 900 à 1 100 mètres séparent massifs, bassins et vallées de failles.

Des eaux souterraines les drainent au-dessous de vallées sèches, de dolines (*vrtače*) et de dépressions allongées (*uvale*). Celles du Homolje débouchent ainsi sous les calcaires crétacés vers la Mlava.

Au Nord, le relief est profondément marqué par l'appel du Danube. Entre Mlava et Pek, les collines banatiques séparent de petites plaines et des terrasses couvertes de lœss et de dunes. L'engorgement des eaux du fleuve a transformé la plaine de Golubac en zone d'inondation où sévit une mouche aussi meurtrière que la mouche tsétsé. Plus à l'Est, au delà de crêtes calcaires du Sto et de la surface granitique du Gorjansko polje, des plates-formes indépendantes de la structure géologique semblent prolonger celles qu'on identifie dans les Carpates. L'enfoncement du talweg du Danube, profond et rapide, expliqué, selon Emm. de Martonne, par un affaissement du niveau de base valaque, selon Cvijić par un soulèvement du seuil des Carpates méridionales, a donné naissance à la gorge sauvage du Djerdap (Portes de Fer), large de 100 mètres, succédant à quatre autres gorges et à trois bassins. Ses étapes sont marquées à Sip par sept étages de terrasses (de 27 à 370 m.). Certaines vallées latérales sont suspendues à 300 mètres au-dessus du niveau actuel du fleuve dont le lit comporte des fosses creusées à 9 mètres au-dessous du niveau de la mer Noire, tandis que le plan d'eau est à 48 mètres au-dessus. A la sortie du Djerdap, les sédiments lacustres sont largement déblayés au pied de la terrasse de Ključ (100 m.) et de la plate-forme de la Krajina (250 m.), jusque vers Negotin et au Timok qui a coulé à 126 mètres au-dessus de sa vallée actuelle.

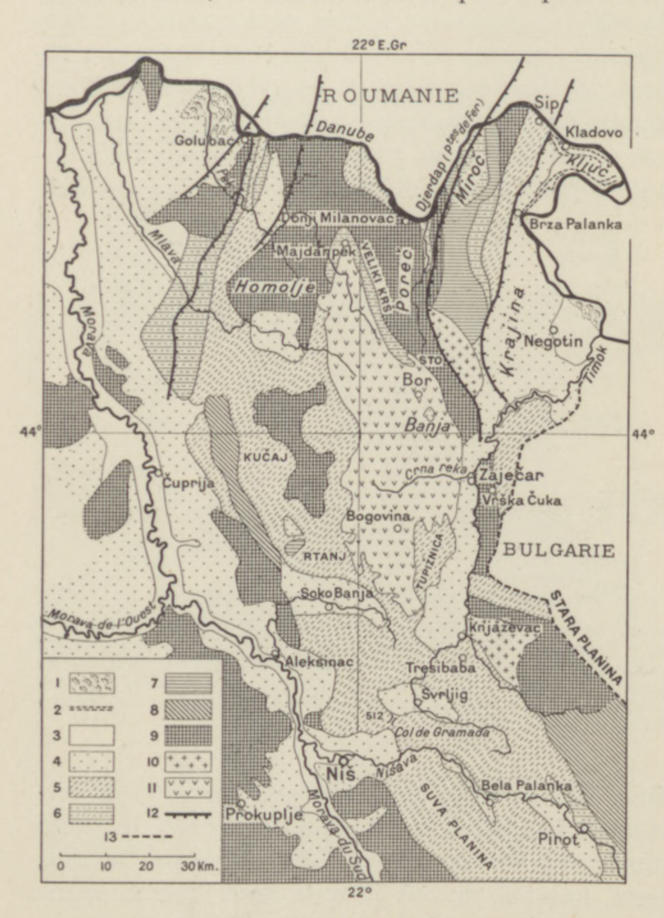


FIG. 109. — La région du Timok.

1, Dunes. — 2, Terrasses fluviales. — 3, Quaternaire. — 4, Néogène. — 5, Calcaires crétacés. — 6, Calcaires jurassiques. — 7, Grès jurassiques. — 8, Grès permiens. — 9, Schistes cristallins. — 10, Gabbros, serpentines. — 11, Andésites. — 12, Lignes de dislocation. — 13 Frontières d'États. — Échelle, 1 : 1 650 000.

Les vallées du Timok et de ses affluents exposent montagnes et bassins aux froids rigoureux et aux étés surchauffés de la plate-forme danubienne de la Bulgarie et de la plaine valaque : moyennes de —1° en janvier, de + 24° en juillet, 50 jours au-dessous de 0° en hiver, 80 jours au-dessus de 20° en été. C'est déjà le climat semi-steppique du bas Danube : il tombe moins de 600 millimètres de pluie, dont 14 p. 100 en octobre, 11 p. 100 en juin. La différence des précipitations entre l'été et l'hiver est de 3,5 p. 100 moins élevée qu'en



Phot. Bénévent.

A. — BELGRADE. CONFLUENT DU DANUBE ET DE LA SAVE.

Vue prise du haut du parc du Kalemegdan. La Save à gauche, le Danube à droite.
Au fond, l'île de Guerre et la terrasse de lœss de Zemun.



Phot. Bureau de Presse.

B. — BELGRADE, VUE DU PORT SUR LA SAVE.

A gauche, la cathédrale orthodoxe. Dans le fond, en arrière des terrasses lacustres, le mont Avala.



Phot. Matton.

A. — SKOPLJE.
Au premier plan, les quartiers musulmans, le cimetière, les maisons entourées de jardins.
Au fond, la Šar Planina.



Phot. Bureau de Presse.

B. — LE KOSOVO POLJE.
Cultures des fonds et des terrasses. Franges de villages et de vergers. Montagnes à pacages.



Phot. Musée de la Serbie du Sud.

C. — MÉANDRES ENCAISSÉS ET TERRASSES DANS LA VALLÉE DE LA KADINA REKA.
Bassin de Skoplje.

Šumadija. Les hauts sommets bordant la Morava : Rtanj (1 500 m.), Kučaj, plus arrosés, sont tapissés de pâturages où séjournent les transhumants de mars à septembre. Le cheptel bovin y est abondant : plus de 36 têtes pour 100 habitants. Les forêts de chênes et de hêtres drapent pentes et plates-formes entre 600 et 900 mètres. Les sols lacustres des bassins, les sols cendrés de la Krajina, les lœss et les sables des plaines et des terrasses danubiennes, damiers de vignes, de cultures maraîchères, de champs de maïs, de blé, de haricots nourrissent une population nombreuse pour une région montagneuse. Seules les surfaces karstiques ont moins de 25 habitants au kilomètre carré.

Le peuplement est en grande partie immigré : Roumains au Nord de la Crna Reka, Monténégrins de la Boucle du Danube, *šopi* (les rustiques) (voir fig. 106). Tous ont conservé le type de vie patriarcal, les villages serrés en ruches étroites dans les vallées ou dispersés en hameaux (*salaši*) sur 10 à 15 kilomètres aux flancs des croupes herbeuses ou au bord de plates-formes. Les villages de vallée ou de bassin se sont souvent transformés en villes : Donji Milanovac, exutoire danubien des mines de cuivre de Majdanpek, qui produisent 6 000 wagons de pyrites, Kladovo, marché de vin et de caviar, Brza Palanka, centre de commerce des bois, Negotin (6 200 hab.), marché de céréales et de bétail, Zaječar (10 600 hab.), à la bifurcation des routes du Timok et de la Morava, centre de minoteries, de verreries et de tanneries, à 30 kilomètres des mines de Bor dont une compagnie française tire annuellement 130 000 tonnes de minerai et 6 000 tonnes de cuivre, à proximité aussi des mines de houille de Zvezdan, Bogovina et Vrška Čuka. Knjaževac (5 000 hab.), au confluent des deux branches du Timok, est l'entrepôt urbain d'un deuxième bassin industriel, celui des mines de houille de Tresibaba et Podvis. Chacun des bassins reliés par la Nišava possède son agglomération urbaine. Pirot (11 200 hab.), dont les foires étaient fréquentées au XVIII[e] siècle par des commerçants de toute la péninsule, est connu maintenant par ses tapis, production artisanale que dirige une coopérative. Niš commande la bifurcation de la Nišava et de la Morava, croisement des routes menant du bassin roumano-pontique au golfe de Salonique et de l'Adriatique au bassin de la Marica. Les Romains avaient construit à cet emplacement la citadelle de *Naissus* où naquit l'empereur Constantin. Les commerçants ragusains en firent une cité marchande sur la rive gauche de la Nišava. La ville est trop près de Belgrade et de Skoplje pour jouer le rôle d'une capitale. Sa population s'accroît lentement : 30 000 habitants en 1878, 35 500 en 1931.

III. — LA HAUTE MORAVA ET LE SEUIL DE KUMANOVO-PREŠEVO

On passe du bassin de Niš à celui de Skoplje par une série de gorges et de bassins de moins en moins arrosés et boisés, où les aspects de l'Europe centrale font place à ceux du monde méditerranéen. Les baies du lac pannonien et du lac égéen se reliaient dans ce domaine incertain, en empruntant une vallée tectonique aux formes mûres, large de 2 à 3 kilomètres. L'érosion vigoureuse provoquée par le retrait des eaux lacustres a déblayé les bassins d'une partie de leurs sédiments néogènes et creusé les vallées pré-lacustres de plusieurs centaines de mètres, comme celle de Grdeljica, longue gorge de 24 kilomètres. La ligne actuelle de partage des eaux est fixée plus au Sud, sur deux crêtes basses de

460 mètres d'où divergent des vallées peu profondes, presque taries en été, alimentées en hiver par les mêmes champs de neige (fig. 110).

Bassins et gorges sont encadrés par de larges surfaces d'érosion. Celle de Grdelić, nivelée principalement dans les schistes cristallins, s'incline de 1 200 à 950 mètres entre la Suva Planina et le Kopaonik. Le bassin de Leskovac s'y est encaissé de 230 mètres, sur 50 kilomètres de long et 45 de large. Frangé de six étages de terrasses lacustres au-dessus de 600 mètres, il est découpé par les affluents de la Morava sur une épaisseur de plus de 100 mètres en crêtes longues et plates plantées en vignes. Maisons et cultures de céréales sont fixées plus bas, sur des terrasses fluviales. Dans la gorge de Grdeljica, elles ne trouvent place que sur les cônes de déjection de courtes vallées latérales hâtivement adaptées à un niveau de base récent. Elles se dispersent à nouveau sur les terrasses dessinées par la Morava, parmi les vergers de pommiers et de poiriers, dans de petits bassins aux flancs drapés de bois de chênes et de hêtres, autour de Vranje. Plus au Sud, la dépression de Kumanovo-Preševo, allongée le long de failles entre deux parties isolées d'un même massif, la Crna Gora de Skoplje, aux croupes herbeuses, et le Rujen aux flancs dénudés, annonce les cultures et les genres de vie de la Macédoine.

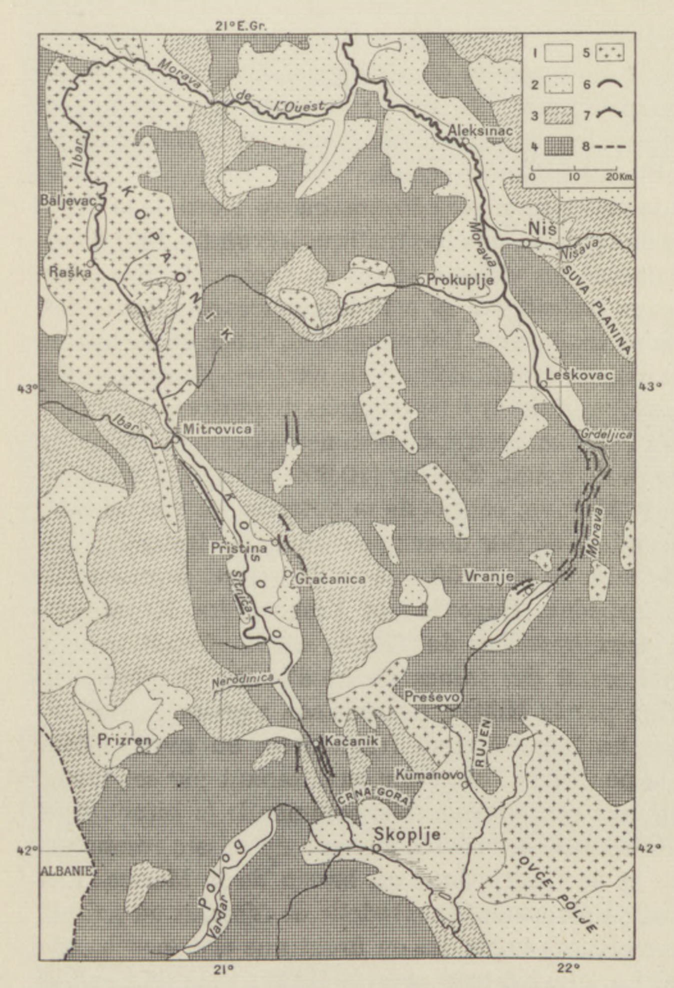


Fig. 110. — La région moravo-vardarienne.

1, Plaines et vallées quaternaires. — 2, Collines tertiaires. — 3, Calcaires crétacés. — 4, Schistes cristallins. — 5, Granites, andésites et serpentines. — 6, Terrasses lacustres au-dessus de 500 mètres. — 7, Terrasses lacustres au-dessus de 700 mètres. — 8, Frontières d'États. — Échelle, 1 : 1 800 000.

Vranje est plus chaud et plus sec que Niš : la température moyenne de janvier y est d'un degré plus élevée, le nombre des jours de pluie inférieur d'un quart, celui des jours de neige, d'un tiers. Le chanvre, avide d'humidité, a disparu à Kumanovo. Au Sud de la gorge de Grdeljica, les vergers sont de plus en plus nombreux au-dessous de 700 mètres, les bois de chênes, de noisetiers et de cornouillers au-dessus. Les cultures maraîchères de melons et de poivrons couvrent des champs entiers autour de Kumanovo.

En revanche, les contrastes de peuplement ne s'observent qu'entre les bassins (90 hab. au kilomètre carré) et la montagne (moins de 40). Les villes

doivent leur fortune à l'industrie : Leskovac (17 600 hab.), centre de corderies et de tissages, Vranje (10 000 hab.), qui possède des filatures, des fabriques de chaussures, des minoteries. Kumanovo est le débouché agricole de l'Ovče polje (la plaine aux moutons). La colonisation récente de la Macédoine lui a été profitable. De 12 500 habitants en 1910, sa population est passée à 17 000 en 1931, malgré un exode de musulmans.

IV. — LA MACÉDOINE

Au Sud de la Šar Planina et de la Crna Gora de Skoplje, la Macédoine, découpée en massifs montagneux et en bassins communiquant plus ou moins par les vallées, met en contact les cultures soignées et la vie ardente des pays méditerranéens avec les champs de céréales et la lutte patiente du monde continental.

De hautes surfaces tranchées entre 1 200 et 2 000 mètres dans les plissements prépermiens portent au-dessus de 900 mètres, depuis le lac Prespa jus-

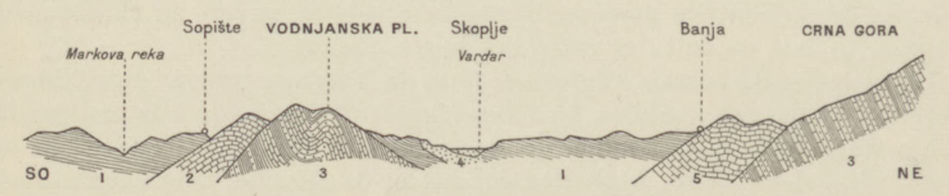


FIG. 111. — Coupe à travers le bassin de Skoplje, d'après J. Cvijić.
1, Néogène. — 2, Calcaires mésozoïques. — 3, Schistes cristallins. — 4, Quaternaire. — 5, Crétacé supérieur.

qu'au Vardar, des traînées de cailloutis, témoins d'anciennes vallées (fig. 112). Si le lac pannonien a enrobé de larges espaces en Šumadija, le lac égéen n'a envahi ici que les parties basses des vallées prémiocènes et les bassins, à l'exception de ceux d'Ohrid et de Prespa. Trois étages de terrasses à 900 et à 760 mètres dans les roches anciennes, à 670 dans les dépôts néogènes, marquent sa plus grande extension. Son assèchement, provoqué par l'affaissement du golfe de Salonique à la fin du Tertiaire, s'est poursuivi par étapes auxquelles correspondent les huit niveaux de terrasses qu'on a pu reconnaître dans le bassin de Skoplje et les cinq du Tikveš (pl. LXXX, C).

Le Vardar, dont l'érosion se trouvait ravivée, a successivement creusé sa vallée dans une dépression entre les schistes paléozoïques et les roches cristallines, de Skoplje à la gorge de Demir Kapija, scié les seuils de séparation des bassins et entaillé des gorges dans les vallées mûres empruntées par les ramifications du lac égéen (fig. 111). Il n'a pas encore complètement asséché le bassin de Skoplje, mais deux de ses affluents ont conquis à l'Ouest 5 kilomètres de vallées sur des tributaires du bassin de Bitolj, tandis que la Crna finissait par en annexer l'émissaire. A l'Est, le fleuve a détaché à son profit le lac de Dojran du réseau de la Struma.

LA MACÉDOINE ORIENTALE. — En Macédoine orientale, le travail de déblaiement est si avancé que la vallée, fixée dans une zone d'effondrement où les couches néogènes s'étalent par endroits sur une largeur de 50 kilomètres, est le trait principal du relief. Par elle remontent aussi vers le Nord les champs de pavots et de riz, sous les chaudes températures de l'Égée, et passent les cou-

rants de circulation des pays dinariques et moraviens vers le golfe de Salonique.

La montagne ici n'est qu'un cadre : socles cristallins aux reliefs mûrs dépassant 1 200 mètres, hautes surfaces soulevées à 1 600 et à 1 800 mètres, crêtes plates ou chaînes arrondies dressées à 2 000 et 2 500, bandes de calcaires crétacés fissurés de dolines et troués de lapiès, hauts sommets cernés de lacs de cirques.

Au Nord, la Crna Gora de Skoplje, « la Montagne Noire », ainsi appelée à cause des forêts sombres de ses pentes septentrionales, malgré les bois de chênes clairs de son versant méridional, ferme l'horizon. A l'Ouest, les versants karstiques de la Jakupica et de la Babuna forment barrière. Au Sud, le Marijovo et le Meglen qui atteignent 2 549 mètres au Kajmačkalan, dominent de leurs surfaces herbeuses le versant grec. A l'Est, le long de la frontière bulgare, de larges massifs de forêts et d'alpages comme l'Osogov, d'autres, dénudés et ravinés comme le Golek, enchâssent des bassins ou des vallées agricoles : bassin de Kočane, aux terrasses couvertes de champs de tabac, aux rizières de fonds insérées entre les cônes de déjection ; haut bassin de Maleš, délaissé en hiver pour les plateaux ensoleillés de la frontière grecque ; bassin de Strumica, ouvert au climat méditerranéen, tapissé de cultures entre des buttes-témoins.

Un chapelet de bassins s'égrène le long du Vardar : franges de collines et de buttes de sables et d'argiles, terrasses étagées parfois jusqu'à la hauteur des couches secondaires, au-dessus de fonds tapissés de cailloutis où les eaux ont hésité à fixer leur cours. Attardées dans celui de Skoplje, elles entretiennent les marécages de la Blatija et les prairies inondables autour du lac de Katlanovo, pacages d'hiver des transhumants. Leur présence accuse le contraste des fonds avec les vallées sèches du Has, du Tikveš et du Rajec où s'étalent les champs de sésame et de coton et les riches moissons.

A l'Est du Vardar, soulevés de 150 mètres au-dessus de sa vallée avec les massifs cristallins, au Pliocène, les larges paquets néogènes de l'Ovče polje sont faiblement découpés. Les plateaux calcaires y alternent avec de larges dépressions marneuses, en steppes boueuses en hiver, herbeuses au printemps, poussiéreuses en été, où la colonisation récente a étendu la culture des céréales hors des vallées. L'homme y passait autrefois, pour éviter les gorges du Vardar, mais il ne s'y fixait point.

Au Sud, le fleuve s'encaisse profondément de 100 à 150 mètres dans les roches cristallines en amont et en aval de Veles et dans le défilé de Demir Kapija (Porte de Fer), long de 19 kilomètres, puis il contourne des cônes de déjection cultivés, et passe entre les collines de sable et les plateaux bosselés couverts de vignes et de mûriers du bassin de Djevdjelija. Au delà de la Ciganska Klisura (la gorge tsigane), entaillée dans les granites et les serpentines, il pénètre en Grèce dans le domaine des bois d'oliviers et des vergers de figuiers.

La Macédoine occidentale. — La Macédoine occidentale, à la différence de la Macédoine orientale, est sans vallée maîtresse. La poussée vers l'Ouest des têtes de vallées vardariennes et les lignes de dislocations y ont dessiné un quadrillage de dépressions et de massifs. Les compartiments principaux sont des socles de 1 600 à 2 000 mètres, formés de schistes cristallins à la Šar Planina, au Korab et au Perister, de calcaires triasiques à la Galičica et à la Jablanica. Ils sont couronnés de noyaux de serpentines et de schistes carbonifères, de crêtes calcaires atteignant 2 498 mètres au Ljuboten, et alvéolés de cirques glaciaires

à partir de 1 950, tandis que moraines et terrasses fluvio-glaciaires descendent jusqu'à 700 dans les vallées.

Les dépressions sont dues à des affaissements : vallée du Drim Noir en amont de Debar, plate-forme de Mavrovo, et surtout hauts et larges bassins d'Ohrid (695 m.), de Prespa (853 m.), où subsistent des lacs résiduels de nappes tribu-

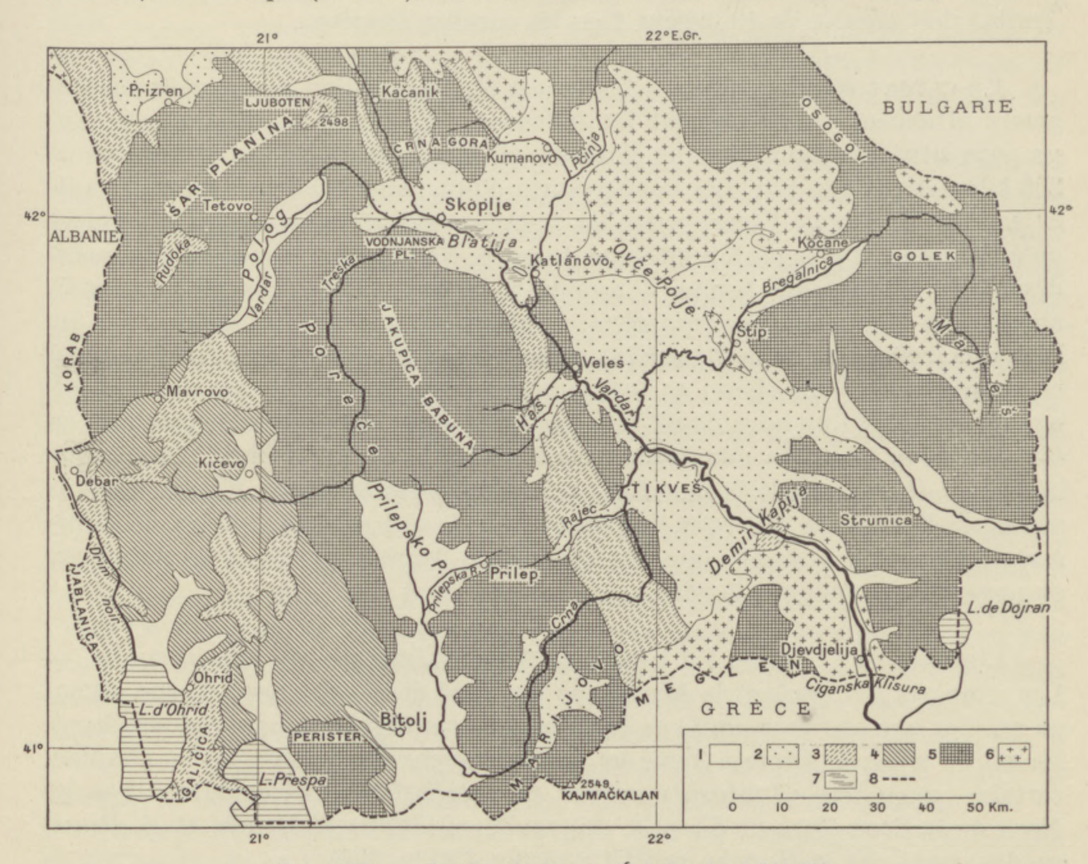


FIG. 112. — La Macédoine. — Échelle, 1 : 1 560 000.

1, Plaines et vallées quaternaires. — 2, Collines tertiaires. — 3, Calcaires triasiques et crétacés. — 4, Schistes paléozoïques. — 5, Schistes cristallins. — 6, Granites, andésites et serpentines. — 7, Marais. — 8, Frontière.

taires de l'Adriatique, de Bitolj-Prilep (618 m.). Le lac d'Ohrid couvre encore 270 kilomètres carrés, et sa profondeur atteint 286 mètres. Il a dégagé depuis le Pliocène trois séries de terrasses dont la plus haute le domine de 20 mètres, et une plaine alluviale, encore que l'ensablement du Drim ait relevé récemment son niveau. Le lac Prespa qui lui envoie ses eaux sous les calcaires de la Galičica, par la source de Saint-Naum à raison de 40 mètres cubes par seconde, a plus évolué. Il a baissé de 80 mètres depuis le Pliocène, et, sous l'accumulation des débris arrachés au Perister, sa profondeur n'est plus à l'Est que de 25 mètres.

Le bassin de Bitolj-Prilep, qui couvre plus de 1 000 kilomètres carrés, porte une ceinture de terrasses, témoins de son ancienne communication avec le lac égéen au-dessus de 770 mètres, et de son drainage vers le lac d'Ostrovo au Sud (voir chap. XXXVII, La Grèce du Nord et du Nord-Ouest), jusqu'au moment où la Crna a capté ses eaux au profit du Vardar. Les rivières ont dû s'adapter rapidement au niveau de base nouveau : ce sont de véritables torrents qui dévalent les flancs arides du Perister en pentes de 4 centimètres par mètre, et leurs crues entre-

tenaient jusqu'à ces dernières années des marécages insalubres dans la plaine.

Au Nord, le bassin de Bitolj-Prilep se relie par des cols au Poreče, ancienne baie de la phase égéenne de son lac, captée au profit du lac résiduel de Skoplje et asséchée par étapes correspondant aux terrasses visibles sur les flancs des calcaires dolomitiques karstifiés, ainsi qu'au bassin du Polog où la vallée du Vardar s'est creusée de 40 mètres dans les couches néogènes.

Le climat macédonien. — L'altitude et l'orientation des massifs montagneux atténuent singulièrement les influences du climat méditerranéen dans un pays situé pourtant entre les latitudes de Rome et de Naples et à moins de 200 kilomètres de la mer. Les températures d'hiver sont à Skoplje inférieures de 6° à celles de Rome, l'écart entre les températures extrêmes y est plus élevé qu'à Belgrade. Il gèle parfois 40 jours de suite. Néanmoins, le ciel est déjà méridional, le nombre des heures d'insolation dépasse 2 000. Les précipitations, abondantes seulement aux équinoxes, n'atteignent que 453 millimètres par an. Bien que les bassins de la Macédoine occidentale accumulent l'air froid en hiver et emprisonnent l'air chaud en été, le régime est plus méditerranéen à Bitolj où, sur un total de pluies de 677 millimètres, 15 p. 100 seulement tombent en été. Les eaux lacustres adoucissent encore plus le climat d'Ohrid, tandis que l'influence thermique de la mer Égée relève à 2° dès le Demir Kapija, dans la vallée du Vardar, la moyenne de janvier. Là, le ciel est sans nuages de juillet à septembre, et il ne tombe que 400 millimètres de pluie par an, avec maximum en novembre comme sur la côte.

L'herbe et l'arbre. Le déboisement et l'extension des pâtures. — Les remparts qui bordent la Macédoine au Nord et la sécheresse de son climat en ont fait une province limite de certaines espèces végétales. Les rhododendrons, les saules nains et l'épicéa élevé ne débordent pas au Sud de la Šar Planina, certains genévriers (*Juniperus excelsa* et *fœtidissima*) ne remontent pas au Nord de la Crna Gora de Skoplje, des conifères (*Pinus Heldreichi* et *P. Peuce*) ne dépassent pas la Rudoka à l'Est (voir fig. 120, p. 469).

Mais surtout l'extension des pâtures a fait reculer l'arbre au-dessous de sa limite climatique. Les chèvres et les moutons, dont le nombre dépassait 200 000 il y a un siècle sur la seule Crna Gora et qui comptent encore 48 têtes au kilomètre carré dans l'ensemble de la province, les incendies d'été, l'usage intense du charbon de bois, l'utilisation anarchique des troncs d'arbres dans la construction ont dévasté la forêt. Dans la plaine de Bitolj-Prilep et sur l'Ovče polje, les animaux vivent en été aux dépens de la végétation arborescente et rasent l'aubépine à moins d'un mètre du sol où ne se projette plus aucune ombre.

La futaie ne couvre que 9 p. 100 de la surface : les épicéas, les mélèzes et les pins y sont cinq fois moins nombreux que les bouleaux. Au-dessous, de 1 500 à 900 mètres se dissémine le *hrastalac*. Plus bas encore, la châtaigneraie s'étale sur 60 000 hectares dans la région des lacs, riche en terra rossa, bien arrosée pendant la période végétative et favorisée par la douceur des automnes. A son pied, figuiers, pistachiers, amandiers, jasmins, buis, cades (*Juniperus oxycedra*) et chênes macédoniens annoncent le littoral de l'Adriatique. Dans la basse vallée du Vardar, ce sont les buissons des côtes égéennes qui s'avancent, šibljak de cornouillers, d'érables et d'ifs géants, à côté de vergers fleuris dès le 1er mars, sous une couronne de safrans et de pins d'Alep.

La transhumance et les cultures. — Ceinture discontinue aux bords dégradés, la forêt ne possède pas d'économie propre. Au-dessus d'elle, l'herbe nourrit le cinquième du cheptel ovin de la Yougoslavie. De la fin avril à la mi-septembre les alpages sont souvent plus peuplés que les plaines. Les bergers séjournent au milieu de leurs troupeaux, dans les *bačila*, entre 1 800 et 2 000 mètres, laissant leurs femmes et leurs enfants aux fruitières, *košare*, ou aux chalets de réserve et d'étape, *pojate*. Ils ne font que traverser la forêt par les sentes et les cols de transhumance sur la route des bassins où la fermeture des frontières a fixé leur hivernage.

L'aire de l'élevage sédentaire s'est rétrécie en même temps que celle de la transhumance. Les *Mijaci*, qui combinaient la vie pastorale avec la culture du seigle jusqu'à 1 300 mètres, s'adonnent maintenant à la *pečalba*, colportage et compagnonnage à la fois. Le développement des moyens de communication a ramené les cultures sur les sols alluviaux et lacustres. Les labours ne couvrent que 22 p. 100 du sol. Sous l'influence du climat et de l'altitude, les céréales pauvres y dominent et représentent le quart des champs d'orge et la moitié des champs de seigle du royaume. Les cultures riches : pavot, tabac, coton, riz, sont concentrées dans les fonds et sur les terrasses de la Macédoine orientale.

La colonisation rurale et le développement urbain. — On conçoit que le peuplement se soit d'abord groupé entre les terrains de parcours des massifs et les marécages impaludés des plaines et des vallées, sur les collines ou les terrasses. La situation n'est plus la même aujourd'hui. Le Génie rural et l'Institut d'hygiène de Skoplje ont eu raison des anophèles et ouvert à la culture des terres basses. Aussi la densité de la population s'est-elle accrue de 7 habitants au kilomètre carré entre 1921 et 1931, atteignant 70 dans les bassins. Le morcellement des grandes propriétés par la réforme agraire y a aussi contribué ; il a brisé le village féodal de *čiflik* aux cases étroites et insalubres et donné en exemple le riant village de colonisation, aéré et pourvu d'eau potable.

Skoplje s'est accrue au même rythme que les campagnes. Elle compte 65 000 habitants en 1931, au lieu de 45 000 en 1921. Nœud d'un éventail de voies naturelles sur un gradin à l'abri des inondations, sa position commande le passage du Vardar entre la Vodnjanska planina et la Crna Gora. Occupée successivement par la capitale de la tribu illyrienne des Dardaniens, *Skupi*, par une cité romaine dès le Ier siècle avant notre ère, puis par la *Justiniana Prima* élevée par Justinien Ier au VIe siècle, elle devint, en 1346, sous le règne du tsar Dušan, la métropole du grand État serbe. Après la conquête turque, les quartiers musulmans ont étalé leurs bazars sur la rive gauche du fleuve, en amont de la citadelle, entre les bicoques des tsiganes, les masures du ghetto, les boutiques des Grecs et les maisons des Slaves. Turcs et Albanais représentaient alors les trois cinquièmes de la population ; ils sont aujourd'hui moitié moins nombreux que les Slaves. Ceux-ci ont peuplé la ville nouvelle, modernisé l'ancienne et rompu les caractères ethniques des quartiers. Désormais la fonction seule compte : villas de résidence en amont, ateliers, gare, usines en aval sur la rive droite, au pied de la ville ancienne. En treize ans, 1 600 constructions nouvelles ont été édifiées dans Skoplje dont l'influence intellectuelle et économique dépasse maintenant le cadre de la Macédoine (pl. LXXX, A).

A 16 kilomètres de la frontière grecque, Bitolj, qui comptait un millier d'habitants de plus que Skoplje en 1914, en a 32 000 de moins aujourd'hui.

Mutilée pendant la Guerre, puis vidée de sa population grecque et d'une partie de ses habitants turcs, elle doit un regain de vie à la colonisation de son bassin. Prilep lui a ravi le rôle de tête de la voie ferrée menant à Salonique et a maintenant retrouvé sa population d'avant-guerre (22 000 hab.). Ohrid (9 700 hab.) exploite la pêche des ablettes (*plašice*) de son lac, dont les écailles sont vendues aux fabricants de perles artificielles d'Allemagne et de Tchécoslovaquie. Štip, Veles, Tetovo ont une population supérieure à 12 000 habitants. Ce sont des villes de passage ou de marché agricole.

Les agglomérations urbaines qui étaient restées, sous la domination ottomane, des îlots de propriétaires turcs, de commerçants juifs, grecs ou aromounes, se peuplent maintenant de Slaves des campagnes. Ceux-ci réussissent dans le négoce depuis qu'ils ne sont plus rivés à la terre. Leurs progrès fournissent la mesure la plus évidente du recul des allogènes qui ne représentent même plus le tiers de la population de la province.

BIBLIOGRAPHIE

Relief littoral et plates-formes fluviales. — *Comptes rendus Académie des Sciences*, Paris, 1921. — J. Cvijić, Abrazione i fluvijalne površi (*Glasnik Geografskog društva*, 6, Belgrade, 1921, p. 1-61) ; L'ancien lac égéen (*Annales de Géographie*, 1911, p. 233-259). — N. Krebs, *Beiträge zur Geographie Serbiens und Rasciens*, Stuttgart, 1922.

Šumadija. — G. Gravier, La Choumadia (*Annales de géographie*, XXX, 1921, p. 271-361). — J. Cvijić, Jezerska plastika Šumadije (*Glas Akademije Nauka*, LXXIX, Belgrade, 1909). — P. S. Jovanović, *Pribrežni jezerski reljef beogradske okoline*, Belgrade, 1922. — J. F. Gellert, Das Schachtelrelief von Belgrad (*Zeitschrift für Geomorphologie*, III, Leipzig, 1928, p. 295-307). — P. Vujević, Opšte crte beogradskog podneblja (*Spomenica 50 godišnjice S. Lozanića*, Belgrade, 1922, p. 129-145). — D. Drobnjaković, Smederevsko podunavlje : Jasenica (*Naselja Srpskih Zemalja*, XIX, Belgrade, 1925, p. 194-395). — M. S. Miladinović, Požarevačka Morava (*Id.*, XXV, 1928, p. 5-190).

Pays du Timok et de la Nišava. — V. Petković, *Geološki sastav i tektonski sklop Suve Planine*, Belgrade, 1930 ; O tektonskom sklopu istočne Srbije (*CXL. Glas srpske kraljevske Akademije*, 1930). — J. Cvijić, Entwicklungsgeschichte des Eisernen Tores (*Petermanns Mitteil.*, *Ergh.* 160, Gotha, 1908) ; Djerdapske terase (*Glas srpske kraljevske Akademije*, Belgrade, 1922). — P. J. Janković, *Istorija razvitka Nišavske doline*, Belgrade, 1909. — P. S. Jovanović, Geomorfologija Sokobanjske Kotline (*Glasnik Geografskog društva*, 10, Belgrade, 1924, p. 59-81). — St. M. Mihatović, Resava (*Naselja Srpskih Zemalja*, XXVI, Belgrade, 1930).

Haute Morava et seuil de Kumanovo-Preševo. — S. Milojević, Leskovačka Kotlina sa okolinom (*Glasnik Geografskog društva*, 10, Belgrade, 1924, p. 17-45). — R. T. Nikolić, Krajište i Vlasina (*Naselja Srpskih Zemalja*, VIII, Belgrade, 1912, p. 1-380).

Macédoine. — J. Cvijić, *Osnove za geografigu i Geologiju Makedonije i Stare Srbije*, I, II, 1906, III, 1911, Belgrade. — K. Gripp, *Beiträge zur Geologie von Mazedonien*, Hambourg, 1922. — K. Oestreich, Beiträge zur Geomorphologie Makedoniens (*Abhandlungen der K. und K. Geographischen Gesellschaft Wien*, 1902, p. 1-169) ; Mazedonien (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde, Berlin*, 1916, p. 129-158). — F. Doflein, *Mazedonien*, Iéna, 1921. — L. Schultze-Jena, *Makedonien, Landschafts und Kulturbilder*, Iéna, 1927. — B. ž Milojević, Južna Makedonija (*Naselja Srpskih Zemalja*, Belgrade, 1921, p. 1-147). — N. Košanin, Biljni pokrivać planina Zapadne i Južne Makedonije (*Glasnik Geografskog društva*, 6, Belgrade, 1921, p. 62-74). — V. S. Radovanović, Tikveš i Rajec, antropogeografska ispitivanja (*Naselja Srpskih Zemalja*, XVII, Belgrade, 1924, p. 129-165). — P. S. Jovanović, Kroz Poreče (*Južni Pregled*, Skoplje, 1927, p. 30-46). — P. Vujević, O podneblju skopske Kotline (*Glasnik skopskog naučnog društva X, Odelenje prirodnih nauka*, 4, Skoplje, 1931, p. 122-213).

CHAPITRE XXIX

LES PAYS DINARIQUES

Les montagnes boisées, les plateaux herbeux, les houles de pierres des pays dinariques ont été tour à tour l'arsenal de l'expansion et le réduit des Yougoslaves. Au moyen âge, la puissance des rois croates Tomislav et Tvrtko rayonna de Bosnie, celle des souverains serbes némanjides déborda de la Raška ; aux temps modernes, le karst monténégrin recueillit le seul État slave indépendant de la péninsule. A chaque époque, la langue et les traditions se conservèrent, et des réserves de peuplement et de forces morales se constituèrent entre l'Adriatique et la Šumadija.

C'est la montagne qui fait l'unité des pays dinariques. Autour de trois noyaux paléozoïques à l'Est du Velebit, dans le Stari Vlah, et aux Komovi, les calcaires triasiques et crétacés alignent leurs bombements (fig. 115). A leur pied, des failles ont préparé l'érosion des vallées de la Spreča, de la Dobra, du Vrbas, de l'Una, de la haute Neretva, l'évidement des polja de Kupres, Glamoč, Livno, Nikšić, assurant des lignes de communications longitudinales. Trois zones d'affaissement transverses ont ouvert la montagne aux vallées de la Krka, de la Neretva et du Drin, aux courants de commerce dirigés par les Ragusains au moyen âge, aux mouvements de migration sous la domination ottomane, aux liaisons transdinariques indispensables aujourd'hui à la vie politique et économique nationale.

A travers les contrastes internes de leurs aspects, les pays dinariques se distinguent par la faible place qu'ils laissent au sol arable : un cinquième seulement. Ils couvrent 40 p. 100 du royaume, mais les emblavures en céréales pauvres n'y atteignent pas le quart de l'étendue de toutes celles de la Yougoslavie. Le karst nu d'Herzégovine et de la Crna Gora mis à part, ils sont la terre de l'herbe et du bois. Sur toute leur étendue, ils portent 46 p. 100 des prés et 49 p. 100 des forêts du pays. L'exploitation du bois et du bétail permet aux habitants d'acheter le maïs dont ils font leur pain ou leur *pura*, bouillie rappelant la *polenta* et la *mamaliga*. Les pays dinariques ne peuvent de ce fait remplir une fonction économique féconde que dans la solidarité avec les plaines agricoles du Nord et de l'Est. Le peuplement qu'ils ont fourni à ces plaines et la réalisation de l'unité yougoslave ont rendu cette solidarité effective.

I. — LA RAŠKA

Les plis dinariques se heurtent aux blocs rodopiens en un haut pays où la dispersion des eaux a créé des communications vers la Bosnie, la Šumadija, la Macédoine et la Crna Gora (Monténégro) (fig. 114). Plateau herbeux balayé par les vents

au Nord et au Nord-Ouest, la Raška se fragmente en steppes xérophiles au Sud et à l'Est, en bassins chauds et humides au Sud-Ouest. Pays de contacts où se rejoignent les toits de bois et de tuiles, où fut tracée tour à tour la frontière entre les provinces romaines de l'*Illyricum* et de la *Dardania*, entre les vilayets turcs de Bosnie et de Prizren, où passent aujourd'hui les limites de quatre provinces yougoslaves, bastion dont le possesseur contrôle l'Ouest de la péninsule.

A Priština et à Prizren régnèrent au XIII[e] et au XIV[e] siècle les souverains némanjides. Les monastères de Dečani et de Gračanica sont une des expressions les plus achevées de l'art médiéval.

Au Nord, déprimé à 1 000 et 1 500 mètres entre des pyramides et des cimes de 2 000, le relief est plus accidenté que montagneux. De chaque côté du Lim, sur le Pešter et sur la longue croupe de la Rogozna, les hautes surfaces du Zlatibor, du Drobnjak et du Kopaonik s'étalent dans les calcaires triasiques et dans

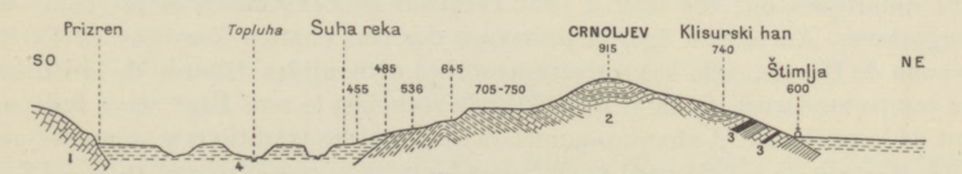


FIG. 113. — Coupe de Prizren au Kosovo par le Crnoljev, d'après J. Cvijić.

1, Calcaires bleus pressés. — 2, Alternance de schistes argileux, d'argiles marneuses, de grès et calcaires du Flysch. — 3, Schistes verts et serpentines. — 4, Argiles, graviers et sables d'eau douce.

les serpentines. De leur réseau fluvial désorganisé par l'invasion des lacs pannonien et égéen et par l'érosion karstique subsistent dans les calcaires des côtes, des chapelets d'uvale et de vrtače (pl. LXXXI, C), dans les grès et les serpentines de courts ruisseaux alimentés par de faibles sources (*piskalice*). Les pentes schisteuses et gréseuses de la Rogozna se drapent de taillis de chênes, puis de futaies de hêtres surmontées de dômes de serpentines envahis par les cultures.

Le long de failles, des bassins se sont enfoncés dans les calcaires jusqu'aux grès. Leurs flancs abrupts ou baignés dans les éboulis surplombent des fonds tapissés de sédiments lacustres épais parfois de 160 mètres, découpés en terrasses, modelés en collines. Les rivières s'y sont encaissées par endroits de 80 mètres, ou se sont répandues dans un fouillis de vergers, dans un damier de champs de maïs et de blé : tels sont les bassins de Sjenica, aux pentes schisteuses plus douces, de Berane, traversé par le Lim aux eaux vertes et rapides, de Nova Varoš, de Plevlja, de Tutinj, la cuvette de la Raška. Le retrait des eaux lacustres, et comme conséquence l'abaissement des niveaux de base, a provoqué des enfoncements et des captures entre les affluents du Vardar et de la Morava. Le haut Ibar est un ancien affluent du lac tertiaire de Kosovo (fig. 110).

Au Sud, le relief se relève brusquement aux piliers des Komovi, au-dessus de 2 000 mètres ; des massifs aplanis parsemés de lacs morainiques, comme celui de Plav, ou karstiques, comme celui de Rikavac, s'appuient à la chaîne sauvage des Prokletije aux murs calcaires blancs et lisses entre des gorges profondes creusées dans les schistes. Vers l'Est, les ressauts sont moins brusques. La Mokra Gora qui prolonge les Prokletije au delà du col de Kroza Žljeb ne dépasse pas 1 500 mètres.

Au pied des derniers bastions de la chaîne, découpés par des rivières si limpides qu'elles portent le nom de Bistrice (les transparentes), la Metohija

occupe une zone d'intenses dislocations où des failles récentes laissent échapper des gaz à 40°. De larges vallées y découpent en collines la couverture d'argile d'eau douce qui repose sur le flysch, et le Drin y réunit par une gorge entaillée de 15 mètres dans une lentille calcaire les deux bassins de Djakovica et de Prizren (fig. 113).

Des hauteurs qui ne dépassent guère 1 000 mètres séparent la Metohija du Kosovo, par où la dépression occupée par le Vardar se prolonge au Nord du

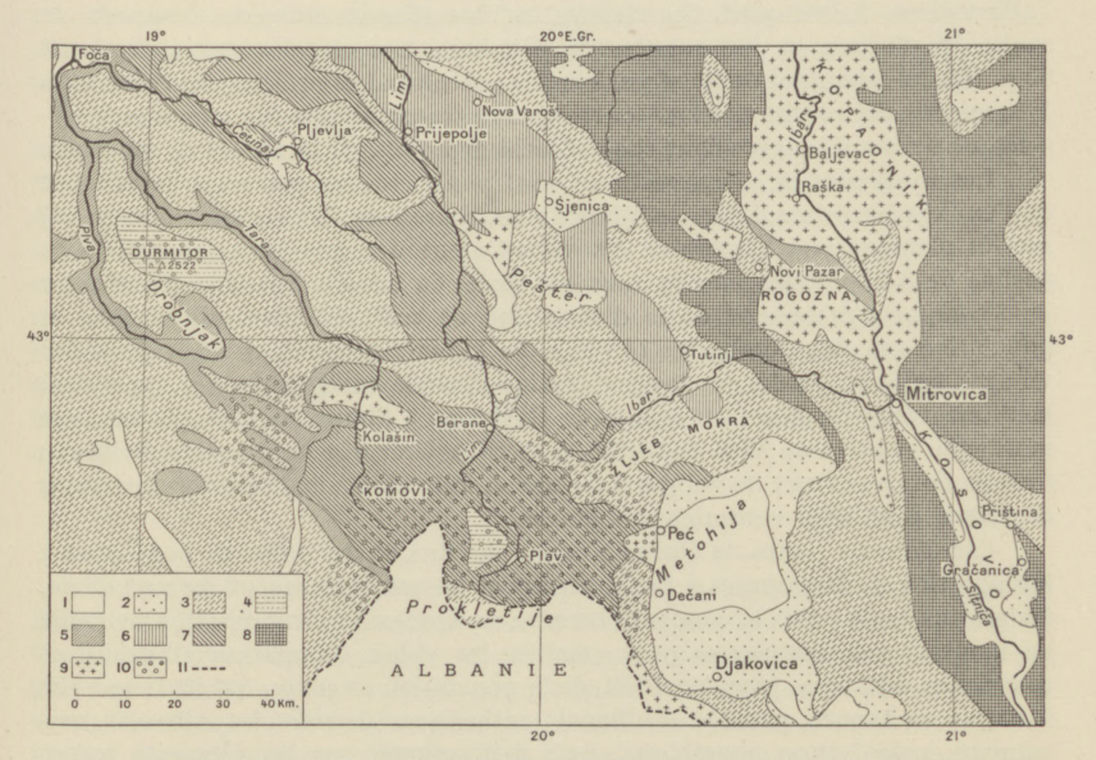


FIG. 114. — La Raška.

1, Plaines et vallées quaternaires. — 2, Collines tertiaires. — 3, Calcaires triasiques et crétacés. — 4, Calcaires jurassiques. — 5, Schistes et grès triasiques. — 6, Tuffites triasiques. — 7, Schistes paléozoïques. — 8, Schistes cristallins. — 9, Granites, andésites et serpentines. — 10, Formations glaciaires. — 11, Frontières d'États. — Échelle, 1 : 1 500 000.

défilé de Kačanik. Entre des rejets de dislocations Nord-Sud, quatre séries de terrasses s'étagent au-dessous de 900 mètres dans les roches métamorphiques et dans les couches secondaires, ou découpent en collines les couches néogènes. Le fond, à 560 mètres, est marécageux et drainé à la fois vers l'Ibar au Nord par la Sitnica, vers le Lepenac au Sud, qui s'enfonce dans un ancien bras du lac égéen, par la Nerodinica (voir fig. 110).

Hauts couloirs entre des montagnes élevées, les plates-formes de la Raška subissent un climat excessif : le thermomètre descend fréquemment en hiver à —20°, et la neige tombe d'octobre à avril. Dans la Metohija abritée des vents d'Est et du Nord, les hivers sont plus courts, la durée de l'enneigement ne dépasse pas trois mois.

L'abondance des précipitations (775 mm.), leur égale distribution pendant l'année (9 p. 100 d'écart entre le printemps, saison humide, et l'hiver, saison sèche), l'extension des terres noires de montagne expliquent l'étendue de la prairie hydrophile. Elle s'étale sur 30 p. 100 de la surface entre les bois de coni-

fères et de hêtres des pentes et les taillis de chênes des vallées. En revanche, dans le Kosovo, la steppe de transhumance d'hiver est transformée par les colons en riches terres à blé, entre les marécages où pataugent les buffles, et les champs d'oignons et de piments des lisières (pl. LXXX, B). Plus cultivée encore est la Metohija. Dans un cadre de hautes montagnes tapissées de pins balkaniques et de hêtres, de buissons de sabines et de tamaris, les vergers de pommiers dont les fruits ont la chair transparente s'insèrent entre les pâturages jusqu'à 1 100 mètres. A leur pied, des rivières fraîches glissent entre des bouquets de saules et d'ormes et des rangées de peupliers. Les céréales riches occupent 95 p. 100 des labours et donnent parfois deux récoltes. Les prairies, fauchées trois fois, nourrissent encore en hiver les troupeaux transhumants des montagnes voisines, en dehors d'un abondant cheptel local de bœufs, de buffles et de moutons.

Les contrastes de peuplement ne sont pas moindres que ceux du relief et de l'exploitation du sol. Les habitants sont clairsemés (20 au kilomètre carré) sur les plates-formes pastorales. Ils vivent dans des hameaux (*zaselci*) longs parfois de 8 kilomètres, cachés dans des replis de terrain, ou dans des *džemeta* plus compacts provenant de la dissociation de *zadruge*. Dans les bassins, la population est plus nombreuse (45 hab. au kilomètre carré), groupée dans des villages qui ont gardé de l'agglomération féodale musulmane un type déjà méditerranéen. Du Nord au Sud de la Raška on a l'impression de passer de la montagne alpestre au Midi ensoleillé, à ne considérer que les types de maisons : *trem* de bois recouvert de voliges imbriquées, *kula* albanaise, véritable forteresse de pierre, *čardaklija* vardarienne à étages.

Carrefour de routes, la Raška a connu des flux et des reflux de population : immigration de Dinariques à la fin du XIe et au commencement du XIIe siècle, émigration lente après la conquête turque; au XVIIe siècle, immigration nouvelle de montagnards dinariques pour combler les vides, occupation albanaise et conversion à l'Islam, jusqu'en 1870, de la population en place, qui ne tenait pas à entrer en tenure, poussée d'Albanais catholiques derrière les Albanais musulmans, colonisation anarchique, puis méthodique, par les éléments serbes depuis 1919.

Serbes orthodoxes et musulmans reconquièrent les villes, même celles de la Metohija où la population albanaise était la plus compacte. Peć (Ipek), métropole religieuse serbe jusqu'en 1768, aux trois quarts albanaise en 1900, est de nouveau à moitié serbe aujourd'hui. Ville de 13 000 habitants, c'est un important marché, comme Djakovica (13 700 hab.). Prizren (19 000 hab.), la ville impériale (Carigrad) des chansons populaires, la capitale du tsar Dušan, était jusqu'à la fin du XVIIe siècle un des plus grands marchés de la péninsule. Les Ragusains y importaient armes, draps, verreries et y achetaient viande sur pied et métaux. La décadence des ports de l'Adriatique, l'insécurité albanaise, la mise en service, en 1873, de la voie ferrée de Skoplje à Mitrovica ont détourné son trafic. Entre 1910 et 1931 la population serbe est passée du septième au tiers. Ces trois villes souffrent de la proximité de la frontière. Prizren a perdu 39 p. 100 de ses habitants depuis 1910. Djakovica et Peć sont moins peuplées en 1931 qu'en 1921. En Kosovo, les ressources du sol et les mines de plomb ont fait naître de bonne heure les deux agglomérations urbaines de Mitrovica et de Priština. La première, fondée au XVIe siècle, fut, après l'ouverture de la voie ferrée, un point de départ de caravanes vers la Šumadija et la Bosnie, une gare de distribution de sel, de tabac et de grains. Elle compte 11 000 habitants, en majorité musulmans. Il en

est de même de Priština (17 000 hab.), ancienne capitale des Némanjides, et centre minier. Toutes deux ont le même type : *čaršija* centrale formée de boutiques d'artisans et de commerçants, aux volets relevés le soir.

Les villes des plates-formes pastorales n'ont pas le caractère de bazar. Elles sont nées des foires d'échange entre produits pastoraux et agricoles : Berane sur le Lim (3 000 hab.), fondée en 1862, Prijepolje ; Plevlja (6 000 hab.), Sjenica (3 500 hab.), villes de polja, aux maisons de bois, peuplées de Serbes musulmans; Andrijevica (1 800 hab.; pl. LXXXVI, D). Novi Pazar (10 300 hab.), marché intermédiaire entre Sarajevo, Skoplje et Prizren, annonce déjà, par sa čaršija et ses industries locales, tanneries surtout, les villes vardariennes.

Variée par ses aspects physiques et la composition de son peuplement, la Raška est un nœud de régions géographiques. C'est là où se mesurent le mieux l'expansion ou la dépression de la force serbe. Dečani et Gračanica, lieux saints de la Serbie, donnent au pays sa force d'attraction nationale. En octobre 1912, les soldats du général Janković en marche vers Skoplje se sont prosternés sur le sol de Kosovo où en 1389 avait pris fin l'indépendance de leur nation. La terre de Raška impose le culte du souvenir et la foi dans l'avenir. La colonisation lui rend la plénitude de la fonction agricole qu'elle n'assumait plus depuis le moyen âge. Le chemin de fer Danube-Adriatique en construction ranime les courants d'échange que la domination ottomane et l'occupation albanaise avaient tronçonnés.

II. — LE STARI VLAH

Les plates-formes de la Raška, principalement celles de Bela (900 m.) et de Zlatibor (1 200 m.), se prolongent vers le Nord à travers les couches dures et tendres du Trias, du Jurassique et du Crétacé. Elles surplombent la vallée de faille de la Spreča et les collines pannoniennes, les collines et les plaines du bassin de Sarajevo, les crêtes aux faciès déjà choumadiens du Gučevo et du Povlen, découpées par les affluents de la Drina. Les calcaires du Trias supérieur ont le mieux résisté à l'érosion ; ils dominent de leurs corniches, hautes de 1 400 et de 1 500 mètres, les dépressions des schistes primaires et triasiques largement déblayées et les plates-formes elles-mêmes où subsistent à 800 et à 1 000 mètres des vallées en partie désorganisées (fig. 115).

Tel est le Stari Vlah, « l'ancien Valaque », du nom de la population romanisée qui l'occupait : bloc massif dont l'herbe et la forêt se partagent la surface quand elles ne s'associent pas en prés-bois, refuge où le *hajduk* (révolté) établissait dans le passé son quartier général, où s'est maintenue jusqu'à nos jours la pureté des mœurs patriarcales.

Les dislocations miocènes en déprimant les bassins de Rogatica, d'Olovo, de Sjeversko, du Glasinac et de Jeleć, le retrait du lac pannonique et, par voie de conséquence, l'abaissement du niveau de base de la Drina ont rompu le drainage normal et provoqué une intense érosion karstique dans la masse étendue des calcaires triasiques au Nord de la Prača. Les eaux courantes circulent en surface sur les affleurements des marnes jurassiques et du flysch, en souterrains sur les couches imperméables formant assise des calcaires. Elles débouchent en sources vauclusiennes sur la Prača, parfois à plus de 200 mètres au-dessous des vallées sèches et suspendues où elles circulaient autrefois.

Les vents qui balaient les hautes plates-formes y maintiennent la froidure

des hivers, que ce soit le *sjeverac* (vent du Nord) ou le *vlaški vetar* (vent valaque) de l'Est. La moyenne de janvier est de —4°,9 à Prača ; il neige encore en juin sur le Zlatibor. Les étés sont frais : la température moyenne de juillet ne dépasse pas 15° à Semeč. Les pluies, 800 millimètres, dont un septième en juin, apportées le plus souvent par le krivac chaud de l'Ouest, ont favorisé la croissance de l'herbe. Elle occupe les trois quarts de la surface du Zlatibor, vaste prairie d'embouche de près de 300 kilomètres carrés, où paissent plus de 10 000 moutons. Elle nourrit sur le Glasinac les chevaux les plus réputés de la Bosnie. Elle est le trait permanent du paysage. Elle enveloppe les champs cultivés : champs de tabac sur les basses terrasses de la Drina, de maïs dans les bassins au-dessous de 600 mètres, de blé d'hiver au-dessous de 800 mètres, de blé de printemps et de pommes de terre sur les alluvions des anciennes vallées, d'avoine et de seigle sur les hautes terrasses au-dessous de 1 400 mètres, carrés de choux, de lin et de chanvre dans les vrtače les plus élevées.

La forêt de conifères occupe encore de larges espaces, les trois quarts de la surface au Nord et au Sud du Stari Vlah. Elle forme couronne autour des hauts bastions calcaires dominant le bassin de Sarajevo. Aussi les habitants sont-ils bûcherons quand ils ne sont pas éleveurs et bergers. Les *brvnare* qu'ils habitent sur les terrasses, faites de troncs d'arbres équarris mortaisés à leurs extrémités et recouverts de voliges, ou encore les *izbe* des pentes appuyées sur un cellier de pierre, sont des habitations de haute montagne. Les minarets de bois trapus, qui contrastent avec les minarets effilés des plaines et des bassins, rappellent, en même temps que la prédominance du peuplement musulman, le lien des villages avec la forêt.

Convertis à l'Islam autant par la bienveillance des Turcs que sous l'effet de la crainte et de l'intérêt, les musulmans gardent l'empreinte de leurs origines chrétiennes. Il n'est pas rare qu'ils chôment le dimanche et qu'ils invoquent l'icone de Saint-Luc à Čajniče. Rien dans le caractère ne les distingue des orthodoxes. Les uns et les autres ont tiré de l'isolement et de l'effort physique imposé par un sol pauvre et par un climat rude une énergie tenace et une sensibilité affinée. La roublardise de l'habitant d'Užice (*užička podvala*) est même exagérée dans tous les pays serbes. D'autre part, la persistance de la zadruga, exploitation indivise d'un fonds commun à caractère patriarcal, et la fidélité des immigrés dinariques à la tribu monténégrine ont entretenu dans le Stari Vlah l'esprit de solidarité. La *moba* (entr'aide collective) assure les travaux du fauchage et de la fenaison. Si les associations de caravaniers (*kiridži*) n'assurent plus le service des transports de la vallée de la Drina à Dubrovnik, les corporations artisanales sont encore puissantes à Foča, et les habitants d'Užice s'associent pour vendre leurs produits, viandes séchées surtout, en Šumadija.

Malgré l'esprit industrieux de la population, les hautes plates-formes isolées, les petits bassins fermés et les vallées étroites du Stari Vlah n'étaient guère favorables à un développement urbain. Les villes sont peu importantes. Foča (4 600 hab.) doit sa prospérité à la fabrication de couteaux et de menus objets gravés destinés au colportage vers l'Europe centrale et le Levant. Višegrad (4 700 hab.), ville de pont romain sur la Drina, est devenue un port de triage des trains de flottage. Rogatica (10 000 hab.) est le marché d'un bassin néogène fertile. Užice, au pied du Zlatibor, avait au XVIIIe siècle 60 000 habitants et était pour les musulmans le « petit Constantinople » ; aujourd'hui, malgré ses filatures, son commerce des cuirs et des bestiaux, elle n'en compte plus que 7 500.

Srebrenica (8 000 hab.), la ville de l'argent, était déjà à l'époque romaine un centre minier. Vareš (8 400 hab.), serrée dans une vallée où le soleil ne brille au plus fort de l'été que cinq heures par jour, doit son importance à des mines de fer exploitées depuis 1486, à des hauts fourneaux et à des forges familiales.

III. — LES PLANINE ET LES BASSINS DE LA BOSNIE CENTRALE

A l'Ouest des hautes tables du Stari Vlah, entre les bassins et les gorges parcourues par le Vrbas et la Bosna, les schistes paléozoïques, les calcaires crétacés et les serpentines des vertes planine de la Bosnie centrale s'abaissent en larges croupes de 2 000 à 1 000 mètres vers le Bassin Pannonien. C'est un horst plissé et faillé. Mais les plissements ne sont plus sensibles dans la topographie. Entre 1 500 et 2 000 mètres, les formes arrondies des surfaces usées ont des aspects de vieille montagne et contrastent avec la jeunesse des rebords d'où les rivières débouchent en cascades. Et là aussi ce sont les failles qui ont dessiné les contours. Leurs rejets apparaissent dans le relief tout le long du Vrbas, à la lisière du bassin de Sarajevo, près des sources vauclusiennes de la Bosna où l'éruption thermale est encore active. Les failles transverses ont compartimenté les planine du Sud au Nord.

A l'Est les sédiments néogènes déposés dans le bassin de Sarajevo sur 80 kilomètres de long et 25 de large sont déprimés par endroits, relevés à d'autres au niveau de la surface encaissante. L'abrasion lacustre y a sculpté des étages de plates-formes. Les rivières y ont dessiné des collines ou déblayé de petites plaines.

A l'Ouest, le Vrbas, depuis sa descente des cirques glaciaires de la Vranica, ne suit que de petits bassins ou des cañons creusés de 130 mètres depuis le Pliocène et si étroits que la route de Jajce à Banja Luka les accompagne en souterrain sur une bonne partie de son tracé. La Pliva n'a pu s'adapter à un approfondissement aussi rapide. Elle débouche sur le Vrbas par un déversoir de 30 mètres, entaillé dans les travertins qu'elle avait déposés sur les couches néogènes. C'est un des sites les plus pittoresques de la Yougoslavie (pl. LXXXII, A).

Par la disposition même de leur relief, les planine participent aux basses températures de montagne (moins de 16° en été) et aux oscillations thermiques extrêmes des bassins (52° à Sarajevo). Mais la caractéristique de leur climat tient plus encore à la place qu'y prennent les précipitations : plus de 800 millimètres dans les bassins, plus de 1 200 sur les hautes croupes, réparties sur toute l'année. Il n'y a que 5 p. 100 de différence entre les quantités tombées en automne, saison la plus arrosée, et l'hiver, qui l'est le moins. Et là aussi le pays est recouvert d'un épais manteau forestier, dans une proportion variant de la moitié aux trois quarts de la surface : l'importance des conifères (36 p. 100 au Sud) y décroît de moitié vers le Nord, tandis que les hêtres des pentes descendent au contact des ormes et des érables des collines, des vergers de pommiers et de noyers des bassins. Il reste peu de place pour les cultures : 14 p. 100 de la surface. Les prés-bois de la zone forestière nourrissent un abondant cheptel, notamment sur le Vlasić, dont les pacages sont loués pendant l'été aux marchands de fromage de Travnik. Ceux-ci organisent la transhumance pour la production du fromage *trapist* réputé dans toute la Yougoslavie.

Montagnes hospitalières et bassins cultivés sont relativement peuplés : de 30 à 55 habitants au kilomètre carré. Les musulmans (38 p. 100) ont imprimé aux villes un cachet oriental; une division en quartiers confessionnels (*mahale*),

des maisons à moucharabiés tournant le dos à des ruelles, une *čaršija* spécialisée par catégories d'artisans, chaudronniers, ciseleurs, graveurs, orfèvres, cordonniers. Les catholiques (30 p. 100) sont groupés autour du Vrbas, les orthodoxes (28 p. 100), immigrés dinariques pour la plupart, occupent la montagne pastorale.

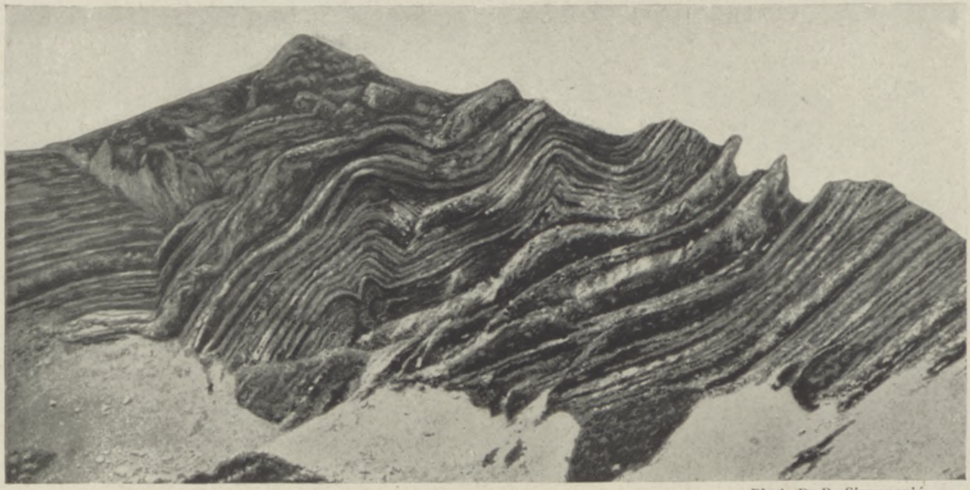
Les afflux de population, la position centrale des planine entre la côte et le couloir moravo-vardarien, les ressources qu'elles offrent à la circulation et à la défense ont permis de bonne heure l'épanouissement d'une vie urbaine. Dans le bassin de Sarajevo, près de Bobovac, cité des rois et des bans, Visoko, bourg de 4 700 âmes, où le travail du cuir occupe une main-d'œuvre de petits cultivateurs, fut un des premiers marchés des commerçants ragusains. Sarajevo, mieux protégé, mieux placé à la bifurcation des routes de Dubrovnik et de la Macédoine vers la Hongrie (voir fig. 99, p. 407), le supplanta de bonne heure. Fondée au xve siècle, la ville possédait au xvie son *bezistan* (marché couvert), sa *čifuthana* (quartier juif), son *latinluk* (quartier des Ragusains). Aujourd'hui, son bazar où les artisans cisèlent et frappent le cuivre, repoussent le cuir, les minarets blancs et effilés d'où retentit l'appel du muezzin, les hommes coiffés du fez, les *bule* (jeunes femmes musulmanes) élégantes et voilées, les calots des femmes juives offrent au voyageur une vision d'Orient qu'il ne trouve plus ailleurs en Europe. A côté de la ville musulmane serrée autour du bazar ou disséminée parmi les jardins dans l'amphithéâtre de la Miljacka, l'administration autrichienne a construit dans la plaine une ville administrative et industrielle. Sarajevo a changé de fonction : c'est maintenant l'entrepôt de gros de la partie centrale et méridionale des pays dinariques. A sa Chambre de Commerce ressortissent 600 entreprises industrielles et 26 000 maisons de commerce. La ville compte actuellement 78 000 habitants, 26 000 de plus qu'en 1910. Les musulmans n'y ont plus que la majorité relative : 38 p. 100, contre 27 aux catholiques, 23 aux orthodoxes et 9 aux israélites qui ont conservé l'usage de leur patois judéo-espagnol (pl. LXXXII, B).

Il n'y a pas de place pour une autre grande ville. Travnik (6 800 hab.) n'est qu'une ancienne cité de résidence des *beyerbeys*, figée depuis cent ans. Bugojno (7 200 hab.) approvisionne en grains les polja karstiques de l'Ouest. Deux agglomérations sont nées de l'évolution industrielle des cinquante dernières années : Zenica (9 000 hab.) au milieu d'un gisement de lignites de 800 millions de tonnes, occupe 2 000 mineurs et métallurgistes ; Jajce (7 500 hab.) où fut décapité en 1463 le dernier roi bosniaque, Stjepan Tomašević, tire de l'utilisation des chutes de la Pliva la force nécessaire pour produire 7 000 tonnes de carbure de calcium et de ferro-silicium.

IV. — COLLINES ET PLAINES DE LA KRAJINA ET DE LA POSAVINA

Le Stari Vlah et les planine de la Bosnie centrale se terminent au Nord en remparts le long d'une ligne de dislocations, suivie aux abords de Tuzla par la vallée de la Spreča et masquée près de Banja Luka par le chevauchement des schistes mésozoïques sur le flysch. Au delà le paysage est moins pittoresque, mais plus humain. Le relief s'abaisse en molles ondulations et en plaines cultivées et peuplées jusqu'à la Save dont les affluents bosniaques ont déblayé les dépôts tertiaires pannoniens.

Les collines s'inclinent de 600 à 700 mètres vers le Nord sur une largeur de



Phot. Dr R. Simonović.

A. — PLISSEMENTS DES COUCHES CALCAIRES AUX ŠARENI PASOVI.
Partie Nord-Ouest du Durmitor.



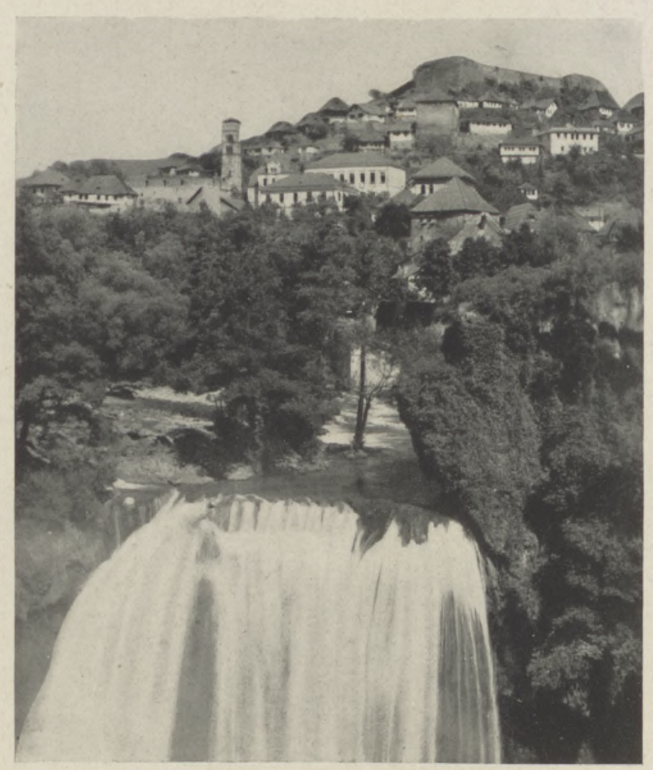
Phot. Dr R. Simonović.

B. — CHAMP DE LAPIÈS DANS LA PASSE DE ŠKRČKO, MASSIF DU DURMITOR.



Phot. A. Lazić.

C. — DOLINE (VRTAČA) FORMÉE DANS LES ALLUVIONS DU POLJE DE SJENICA.



Phot. Griesbach i Knaus.

A. — JAJCE. DÉBOUCHÉ DE LA PLIVA DANS LE VRBAS.

Chute de 30 mètres dans le travertin. Au-dessus, la ville aux toits de bois caractéristiques des planine bosniaques et la forteresse construite de 1391 à 1404 par le duc Hrvoje Vukeić.



Phot. H. Kopeić.

B. — SARAJEVO.

De chaque côté de la Miljacka, la ville s'étale en cité-jardin dont les minarets blancs accusent le caractère oriental, cependant que les bâtiments administratifs rappellent l'Europe centrale. Au second plan, les terrasses des collines tertiaires, puis la muraille calcaire de l'Igman le long d'une ligne de dislocation.

12 à 50 kilomètres. A l'Est de la Bosna, les calcaires de la Leitha, plissés encore au début du Quaternaire, s'élèvent à 645 mètres à la Majevica, pour tomber vers la Save en paliers de plates ondulations. Dans la Krajina, à l'Ouest du Vrbas, les reliefs des schistes, des dolomies et du flysch sont plus mouvementés à travers les hautes croupes boisées de la Kozara planina et du Stari Majdan.

Les dépôts alluviaux reposant sur le Tertiaire au pied des collines forment une plaine large de 30 kilomètres par endroits, en pente douce vers la Save. A 2 kilomètres du fleuve en émergent de petits massifs de 20 kilomètres de long sur 10 de large, qui font figure de montagnes : la Motajica (652 m.), noyau de granite recouvert de schistes, strié de vallées profondes entre des pentes recouvertes de hêtres, la Prosara (363 m.), dont l'enveloppe de schistes est sculptée en croupes molles.

Tout semble concourir à nuancer le passage des planine dinariques aux plaines danubiennes : les températures d'hiver de la Krajina descendent parfois à —18° sous l'influence du minimum de Karlovac, la neige tombe souvent d'octobre en avril, mais en Posavina la moyenne de juillet dépasse 22°. Les précipitations (1 100 mm. à l'Ouest, 900 à l'Est) annoncent le régime danubien aux pluies de printemps (30 p. 100) et aux hivers secs (18 p. 100).

Si les sols maigres de l'Una et de la Sana ne portent guère que des champs de pommes de terre et de céréales pauvres, en revanche les champs de maïs montent à l'assaut des collines des environs de Tuzla et déferlent autour de fermes cossues où s'ébattent, comme dans le Banat, d'innombrables troupeaux d'oies et de dindons. Les emblavures de céréales augmentent de 23 à 40 p. 100 de la surface, les rendements du blé et du maïs, de 6 à 12 quintaux à l'hectare, en passant des collines aux plaines ; la proportion des forêts décroît en revanche de 45 à 27 p. 100 sur le même parcours. La place que prennent le chêne et le hêtre annonce déjà les complexes boisés de Croatie et de Slavonie. Les exploitations riches en prairies regorgent de bœufs, de chevaux et de porcs. Les moutons sont plus rares : 10 au kilomètre carré, sauf aux époques de transhumance.

Les ressources variées du sol ont attiré une population nombreuse (60 à 70 hab. au kilomètre carré) : orthodoxes de la Lika et des planine (39 p. 100), musulmans immigrés en partie de Serbie et d'Herzégovine (29 p. 100), catholiques venus pour une part de Slavonie (21 p. 100). Sous une administration turque plus rude au voisinage des confins militaires, les uns et les autres sont devenus obstinés et méfiants à la façon des personnages de Petar Kočić. A côté d'eux, 7 000 colons ont été amenés par l'administration autrichienne des villages souabes de Transleithanie ou des plaines de l'Oldenburg, sur la rive gauche du Vrbas et de la Drina. Plusieurs milliers d'Ukrainiens sont venus après 1900 de Galicie entre Bosna et Vrbas.

Toute cette population se groupe dans de gros villages de routes aux maisons de briques non cuites ou dans les hameaux de maisons sur pilotis (*sojenice*) des plaines inondables. Il y a seize villes de plus de 15 000 habitants. Banja Luka, la plus importante (23 000 hab.), a plus que doublé depuis 1879. Au contact des planine pastorales et de la Krajina agricole, elle est un marché de bestiaux et de grains. Ses foires de la Pentecôte et d'octobre sont fréquentées par les maquignons italiens. La mise en exploitation, en 1890, de mines de charbon produisant 40 000 tonnes par an et surtout l'ouverture de la voie ferrée aboutissant à Zagreb ont accru son importance. Elle est le marché de gros de toute la Bosnie du Nord-Ouest. Prijedor (6 600 hab.), ancienne forteresse musulmane dans une

île de la Sana, a débordé de part et d'autre de la rivière. Stari-Majdan [1] (8 600 hab.) était déjà un centre minier à l'époque romaine, ainsi que Sanski Most (4 600 hab.). Au rôle de ports ou de ponts joué par Brčko, Bosanska Kostajnica, Bosanska Gradiška et Bosanska Dubica, Bosanski Brod, s'est ajoutée une fonction industrielle. Bijeljina (12 300 hab.), marché de prunes, de volailles et d'œufs, au contact des collines et de la plaine de la Posavina, a beaucoup gagné à l'assèchement des marais de la Drina et à l'afflux des musulmans venus de Serbie après 1863. Une véritable agglomération industrielle s'est construite autour de Tuzla (16 700 hab.). Le sel (*tuz* en turc), déposé en une couche de 100 mètres d'épaisseur sur les marnes tortoniennes de Kreka, lui a donné son nom. Son exploitation par pompage et évaporation produit 50 000 tonnes pour l'alimentation. Le reste est transporté à 15 kilomètres et transformé aux usines Solvay de Lukavac, équipées pour fabriquer 50 000 tonnes de soude ammoniacale. Sur les grès et les sables pontiens de la vallée de la Spreča et des flancs de la Majevica reposent des charbons et des lignites pliocènes dont les réserves dépassent 4 milliards de tonnes. La concentration des industries extractives et de transformation qui s'est opérée autour de la ville en a modifié le caractère : les musulmans n'y forment plus la majorité.

V. — PLANINE ET PLATES-FORMES KARSTIQUES

A l'Ouest des collines de la Krajina et des planine de la Bosnie centrale où ruissellent normalement les eaux des plates-formes du Stari Vlah, où l'extension des couches imperméables limite et isole les circulations souterraines, s'étend jusqu'à la mer Adriatique le domaine classique du karst. Tous les calcaires, du Paléogène au Trias supérieur, empilés parfois du niveau de la mer aux sommets les plus élevés, redressés et coupés de diaclases, ont donné prise à l'érosion karstique. Ils sont striés sur de larges espaces d'arêtes rocheuses et de rigoles profondes, en champs de lapiès (*škrape*), pareils à une tempête pétrifiée (pl. LXXXI, B). Les sols de décomposition des roches sont rassemblés dans les dolines (*vrtače*) évidées tout au plus de quelques dizaines de mètres, dans les uvale allongées parfois d'un kilomètre, dans les polja dépassant même 100 kilomètres carrés. Les vallées sont rares, encaissées en cañons étroits et profonds de plusieurs centaines de mètres. Les eaux superficielles manquent à tel point que le vocabulaire des habitants de certaines plates-formes n'a rien qui réponde à l'idée de source, de ruisseau ou de rivière. Conservée précieusement dans des tonnelets, l'eau sert exclusivement de boisson ; la vaisselle est lavée au petit lait.

Là aussi l'érosion souterraine a modifié le relief, provoqué l'effondrement des plafonds de grottes et étendu les bassins des rivières au delà de leurs versants. Le réseau fluvial désorganisé a facilité la conservation des plates-formes sculptées par l'érosion (fig. 115, carton) : celle de Kistanje, large de 50 kilomètres entre le Velebit et Šibenik, maintenue en fragments sur les Rudine monténégrines ; celle de Lika, bien développée autour des polja karstiques de la Bosnie occidentale. L'une et l'autre sont dominées par les massifs soulevés et karstifiés du Velebit, du Kozjak, du Mosor, du Biokovo, de l'Orjen, du Lovćen. Au-dessus, les hautes plates-formes dinariques sont entaillées de cañons de 800 mètres de profondeur : Treskavica au-dessus de 1 200 mètres, Jezera entre 1 400 et 1 600, Kuči entre

1. *Majdan* signifie « mine » en turc.



FIG. 115. — Les pays dinariques. — Échelle, 1 : 2 500 000.

1, Alluvions. — 2, Tertiaire. — 3, Schistes paléozoïques. — 4, Schistes jurassiques et triasiques. — 5, Calcaires triasiques, jurassiques et crétacés. — 6, Terrains éruptifs. — 7, Grandes failles. — 8, Limite entre karst complet au Sud-Ouest et karst de transition au Nord-Est. — 9, Sources marines. — 10, Cours souterrains. — 11, Glaciaire. — 12, Frontières d'États. — Dans le carton, les plates-formes karstiques : 1, plate-forme de Kistanje ; 2, zone marine soulevée ; 3, plate-forme de Lika ; 4, plates-formes plus élevées ; 5, parties disloquées de ces plates-formes et témoins d'un relief encore plus ancien ; — échelle, 1 : 6 000 000.

1 800 et 2 000. Elles entourent les surfaces prépliocènes soulevées par compartiments jusqu'à 2 500 mètres : Maglić, Prenj, Durmitor, Prokletije. La limite des neiges éternelles est presque atteinte par les sommets. Les glaciers et les névés ont scié les arêtes.

Les planine karstiques de Bosnie et les Brda monténégrines. — Le karst des hautes planine dinariques n'obsède pas par son étendue comme celui des plates-formes plus basses ; il accable par la majesté de sa masse. Les dislocations, l'érosion superficielle et souterraine ont taillé comme au couteau, jusqu'aux schistes et aux grès primaires et triasiques, les cañons profonds de 800 mètres de la Drina, de la Piva et de la haute Neretva entre d'imposants compartiments calcaires atteignant comme au Durmitor une épaisseur de 1 700 mètres (pl. LXXXI, A).

Hautes montagnes, aux hivers plus froids et aux étés plus chauds que dans les Alpes orientales. Il n'est pas de mois sans neige sur la Bjelašnica (2067 m.), où le thermomètre marque moins de 10° en août et de 0° de novembre à avril. Écran de pluies : 1 800 millimètres, dont 200 pour chaque mois d'hiver. Pays de bois et d'herbe, drapé de chênes jusqu'à 1 200 mètres, de hêtres et de conifères jusqu'à 1 700, où l'arbre meurt de vieillesse à l'abri de l'exploitation. Chaumes de transhumance au-dessus, où familles et sociétés possèdent parfois plus de 1 000 têtes de bétail. L'élevage a relevé la limite de l'habitation permanente : les *staje* de pierre aux toits inclinés sont occupés toute l'année jusqu'à 1 400 mètres. Les *katuni*, villages temporaires, formés de maisons de pierre (*savrndaci*) ou de bois (*kolibe*) atteignent 1 800 mètres.

Autour des habitations, des cultures maigres ne couvrent pas plus de 4 p. 100 de toute la surface : champs d'orge de printemps sur les terrasses et les polja jusqu'à 1 350 mètres en adret, 1 200 en ubac. La population consomme surtout du lait, des oignons crus ; son plat de résistance est la *cicvara*, mélange de farine de maïs et de fromage cuit au beurre de chèvre. Elle est clairsemée : 10 à 15 habitants au kilomètre carré sur les Brda monténégrines, 25 dans les parties les plus favorisées. Quelques bourgs se sont formés dans les vallées : Kolašin, Šavnik (4 400 hab.). Seule Konjic fait figure de petite ville à la lisière de la région dans un bassin d'érosion de la Neretva, au milieu de champs de tabac, de vignes et de vergers. Mais, malgré une industrie de meubles orientaux en noyer, elle n'atteint pas 2 500 habitants.

Plates-formes et polja karstiques de l'Herzégovine et de la Crna Gora. — A l'Ouest des planine bosniaques, entaillées par l'érosion régressive des affluents de la Neretva, et des Brda monténégrines aux calcaires profonds entre-croisés de schistes herbeux, trois étages de surfaces pierreuses étalent leur angoissante monotonie jusqu'à la mer. Les plissements n'y apparaissent plus ; en revanche, les affaissements transverses de la Neretva et de la Zeta, à la fin du Tertiaire, ont attiré les eaux souterraines et échancré les plates-formes où s'insinuent les températures clémentes et la végétation luxuriante des rivages méditerranéens.

Les Rudine. — Le mouvement de flexure qui a ennoyé la côte et soulevé les terrasses fluvio-glaciaires de la Neretva en amont a contribué à désorganiser le drainage dinarique des Rudine. Les anciennes vallées sont sèches. A leur place subsistent les polja de Nevesinje et de Gacko, protégés des inondations par leur

altitude élevée (plus de 600 m.). Les eaux sont évacuées par la rivière souterraine de la Buna. Celles du polje de Nikšić (800 m.), ancien bassin de réception de la Zeta, ont maintenant un cours souterrain sous le col de Povija avant d'atteindre à l'air libre une large dépression limoneuse et cultivée entre une haute surface chauve dont la tribu des Plješivci [1] a tiré son nom. Elles débouchent sur la plaine alluviale de Shkodra, où des *humovi* de 100 mètres restent en témoins d'un relief calcaire ennoyé.

La Katunska Nahija. — Les Rudine et la dépression de la Zeta sont séparés de la mer par les massifs de calcaires crétacés et triasiques de l'Orjen et du Lovćen, hauts de 1 700 à 1 900 mètres. Les vallées restent suspendues au-dessus de la côte et sont transformées en chapelets d'uvale tapissés de moraines. Les eaux disparues sous terre résurgent dans la baie de Kotor. Il n'est pas de karst plus sauvage. On dirait d'une hamada ondulée striée en tous sens de lames et d'arêtes vives, où la pierre nue obsède comme le fait au désert le sable des dunes. Il semble que les murettes de pierre sèche disposées en cloisons des champs au fond des vrtače ou servant de support aux toits des maisons soient encore une émanation des rochers. Seuls, les trois polja de Cetinje, de Njeguš et de Grahovo reposent l'œil par la verdure de leurs arbres (pl. LXXXV, C).

Les Humine. — Au Sud-Ouest des Rudine, le relief s'abaisse au-dessous de 1 200 mètres en massifs linéaires entre des lignes d'uvale. Les polja, dont l'altitude ne dépasse pas 200 mètres, sont inondés une partie de l'année. L'eau reste de cinq à neuf mois dans celui du Popovo au pied des terrasses et des humovi laissés par l'érosion de la Trebišnjica dont les eaux débouchent, après un cours jalonné de grottes, aux alentours de la Neretva, ou dans les baies pittoresques de la Dubrovačka rijeka [2] et du Mali Ston (fig. 115; voir Première partie, pl. III, B, et IX, B).

Le paysage méditerranéen. — Quand on descend des prés-bois de Bosnie en Herzégovine, on est frappé de l'aspect méridional du paysage. Le ciel est bleu, la lumière est crue, les clartés et les ombres ont des contours nets. Il y a cependant des contrastes entre les vallées et les plates-formes. Le thermomètre marque à Mostar et à Danilovgrad à peine 3° de moins en janvier que sur la côte, mais il s'élève à 7° de plus qu'à Gacko ou Nikšić. Les grenadiers, les figuiers, les vignes des terrasses, les champs de tomates, de melons ou de pastèques nous transportent en plein pays méditerranéen. Mais, dès qu'on quitte les vallées, l'œil ne se repose plus sur le gris blanc aveuglant des rochers, qui imprègnent toute la nature de leur teinte, y compris les touffes de noisetiers, d'épines ou de genévriers, disséminées au hasard des diaclases entre des plaques de thym et de lavande desséchées. Il n'est guère de bois qu'aux abords des Brda, où les conifères et les hêtres montent jusqu'à 1 700 mètres, témoins d'une forêt qui fit substituer au xve siècle le nom de Crna Gora (la Montagne Noire) à celui de Zeta. La pluie, pourtant abondante, — plus de 1 400 millimètres, — aide d'autant moins à la naissance d'une végétation sur une terre sans sol, qu'il en tombe au plus un dixième en été.

La pauvreté des ressources. — Pourtant l'homme accroche ses cultures à quelques mètres carrés de *crvenica* (terra rossa) dans la moindre *vrtača*, et il les surveille jalousement des abris (*stanovi*) de pierre, recouverts de paille de seigle, édifiés sur les bords. La terre labourable couvre moins de 7 p. 100 de la surface.

1. *Plješav* = « chauve », en dialecte monténégrin.
2. La rivière de Dubrovnik (val d'Ombla).

Elle s'est formée surtout dans les polja où l'eau débordant des ponors a déposé un limon noir. L'orge y tient la première place dans les Rudine, le maïs dans les Humine, s'il n'est pas, comme dans le Popovo polje, enfoui sous 20 mètres d'eau à l'époque de la maturation, trois mois et demi après les semailles.

La grande ressource est l'élevage adapté à la sécheresse des pacages maigres : 52 moutons au kilomètre carré en Herzégovine, plus de chèvres que de moutons sur la Katunska Nahija, plus d'ânes que de chevaux entre le Lovćen et le lac de Shkodra. Encore les troupeaux ne subsisteraient-ils pas sans la transhumance vers les Planine ou vers l'Orjen, avec séjours aux alpages de juin à septembre, sur les adrets au-dessous de 1 000 mètres de septembre aux premiers froids, et aux bouches de Kotor et dans la Basse-Zeta en plein hiver.

Le pays est trop pauvre pour être peuplé : 20 habitants au kilomètre carré sur les plates-formes, exceptionnellement 40 dans la plaine cultivée de la Neretva. Les villes ne sont guère que des marchés de polja, de 3 000 à 5 000 habitants : Bileć, Gacko, Ljubinje, Nevesinje, Nikšić. Cetinje (6 350 hab.), capitale de province, possède des bâtiments administratifs dominant ses maisons basses. Trebinje vend un tabac réputé. Podgorica (10 650 hab.) est un centre de commerce de bestiaux. Rijeka (4 900 hab.) n'est qu'un port de rivière draguée pour les bateaux de Shkodra. Mostar (20 300 hab.), tassée d'abord le long d'une cluse aux abords d'un pont turc, s'étale maintenant sur la rive droite de la Neretva. Elle n'a pas gagné 4 000 habitants depuis 1910, malgré le voisinage de gisements de lignites et de bauxites.

L'ÉNERGIE DE LA RACE. — La nature a imposé aux hommes une lutte constante pour l'existence. La moindre vrtača est morcelée. Il faut, avec une ingéniosité toujours en éveil, refaire chaque jour le champ qui s'écroule, recueillir l'eau de suintement, aménager les puits, les réserves de neige, les citernes naturelles (*kamenice*) ou artificielles (*čatrnje*), façonner des mares, des auges. Dès la fin du XVIe siècle, les fraternités (*brastva*) et les tribus (*plemena*) monténégrines ont résisté aux Turcs collecteurs d'impôts. Dès le début du XVIIIe siècle, elles ont conquis une indépendance que troublaient à peine les expéditions du Grand Vizir et ont organisé sous l'autorité de leur Prince-Évêque un État patriarcal, expression la plus héroïque des vertus du peuple du karst (pl. LXXXVI, A, B, C).

PLATES-FORMES ET POLJA KARSTIQUES DE LA BOSNIE OCCIDENTALE ET DE LA CROATIE. — Entre l'Herzégovine et le Dolenjsko, le relief est plus près de la structure. Les failles sont visibles aux flancs des plates-formes étagées sur la Dinara, le Šator et la Čvrsnica, au-dessous de lambeaux de surfaces plus anciennes qui dépassent 2 000 mètres au Cincer. Les polja jalonnent un ancien réseau hydrographique disloqué et karstifié par où s'écoulait l'eau de leurs lacs au Pliocène.

LES POLJA BOSNIAQUES. — Les plates-formes étalées sur une largeur de 10 à 30 kilomètres à l'Est de la Dinara sont largement évidées par des polja dépassant en dimensions toutes les autres dépressions karstiques : 382 kilomètres carrés à Livno, 193 à Kupres, 130 à Glamoč, 122 à Duvno. Allongés généralement dans la direction dinarique, exceptionnellement, comme le polje-lac de Bledinje à 1 182 mètres, dans une direction transverse, ils ont été déblayés jusqu'aux couches imperméables du Trias inférieur, puis remblayés de sédiments lacustres maintenant découpés en terrasses. Les plus élevés, ceux de Ravno (1 195 m.) et de Vukovo (1 135 m.), sont à sec. Ceux de Livno, Kupres, Glamoč et Duvno, entre 700 et 1 120 mètres, sont inondés en partie à l'automne et au printemps.

Celui de Vrgorac, plus près de la mer, est constamment sous l'eau. Ils n'ont plus que des émissaires souterrains qui rejoignent l'Unac, la Krka, la Pliva et la Trebiža.

Le massif du Velebit et la plate-forme de Lika. — Au Nord-Ouest, le relief est plus différencié encore dans le massif anticlinal du Velebit, dressé à 1600 mètres au-dessus de l'Adriatique (fig. 116). Des dislocations postérieures aux plissements miocènes ont soulevé deux plates-formes d'érosion, déformées sur le versant de mer, et entaillé sur le versant opposé les polja d'Otočac et de Gospić. Des fenêtres d'érosion ouvertes dans les parois de la couverture calcaire jurassique et crétacée laissent voir les schistes triasiques à la voûte et les calcaires carbonifères et permiens sur le flanc Est de la montagne. Entre le Velebit et la Kapela qui domine par un abrupt de faille de 600 mètres la plate-forme de Karlovac, s'étale la surface crétacée de Lika, inclinée d'Est en Ouest, noyée

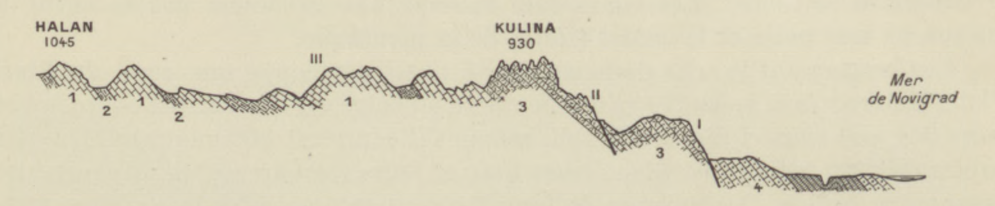


Fig. 116. — Coupe à travers le Velebit, du Sud du Halan à la mer de Novigrad, d'après J. Cvijić.

1-2, Calcaires et dolomites jurassiques et triasiques ; 3, Calcaires crétacés et brèches ; 4, Crétacé et Éocène. — I. Premier abrupt le long de failles ; II, Abrupt principal ; III, Réseau de dépressions et de sommets dans le sens des couches.

sous 4 mètres de cailloutis quartzeux et de sables. Des humovi, hauts de 400 mètres, y forment un réseau d'accidents. Des uvale profondes, appelées dans le pays *dulibe*, les cañons des rivières des polja, creusés de 15 à 20 mètres, y dessinent des fossés. Les eaux y circulent peu ; elles disparaissent dans des ponors, pour sortir en sources sous-marines (*vrulje*) après un parcours souterrain de 20 à 35 kilomètres.

La plate-forme de Karlovac. — La plate-forme de Karlovac s'incline à travers les calcaires triasiques, crétacés et néogènes vers la plaine pannonienne qu'elle domine en escarpement, et elle se relève légèrement à l'Est de l'Una au pied de la surface crétacée du Grmeč, haute de 1 200 mètres. C'est une écumoire de petites dolines entre des vallées qui s'encaissent. Le passage des dolomies crétacées aux calcaires à rudistes et les dépôts de travertin ont édifié à Plitvice les lacs et les cascades les plus pittoresques de Yougoslavie.

Séparé de la mer par des barrières montagneuses de 1 700 mètres, le karst bosniaque et croate est un réceptacle d'air froid en hiver, et les inversions de température y sont fréquentes. La neige, balayée des plates-formes, tourbillonne dans les polja, aveugle les paysans dont certains meurent de froid chaque année, perdus à quelques mètres de leur maison. L'altitude rend douce la chaleur des étés (moins de 19° en moyenne en juillet), sauf quand souffle le *posunčak* brûlant du Nord-Est, qui compromet les récoltes.

Les pluies apportées à la fin de l'été et en automne par les vents d'Ouest sont assez abondantes (1 400 mm.) pour rendre verdoyant le paysage. Du Sud au Nord, la superficie boisée passe de 7 à 40 p. 100 de la surface totale. Les bois alternent avec les pâturages jusqu'à 1 750 mètres. L'herbe n'est absente que sur les champs de pierrailles entre les polja de Livno et de Glamoč ; elle tapisse moins

d'un tiers des champs de lapiès du Velebit. Sur une terre arable rare, — 6 à 12 p. 100 du sol en Bosnie, 13 à 27 p. 100 en Lika, — les champs de blé montent jusqu'à 1 200 mètres, ceux de seigle, de sarrasin et de pommes de terre jusqu'à 1 600. Même sur les limons du polje de Livno, les céréales pauvres dominent encore. En revanche, l'économie pannonienne déborde en masse sur les sédiments néogènes de la plate-forme de Karlovac, et en avant-postes sur la crvenica de ses vrtače. Les champs de maïs sont les plus nombreux, et les plantes fourragères occupent un quart des labours.

Les rendements sont trop faibles ailleurs pour permettre une vie exclusivement agricole ; ils ne dépassent pas le double de la semence autour de Glamoč. Aussi agriculture et élevage sont-ils intimement associés en Bosnie et en Lika. Les troupeaux sont nombreux : 40 moutons au kilomètre carré. Ceux des Ličani passent l'été sur le Velebit, ceux des Livnjani restent du 6 mai à la Noël sur la Dinara et le Cincer. Les Glamočani mènent une existence double entre la maison de leur polje et le chalet (*staja*) de la montagne.

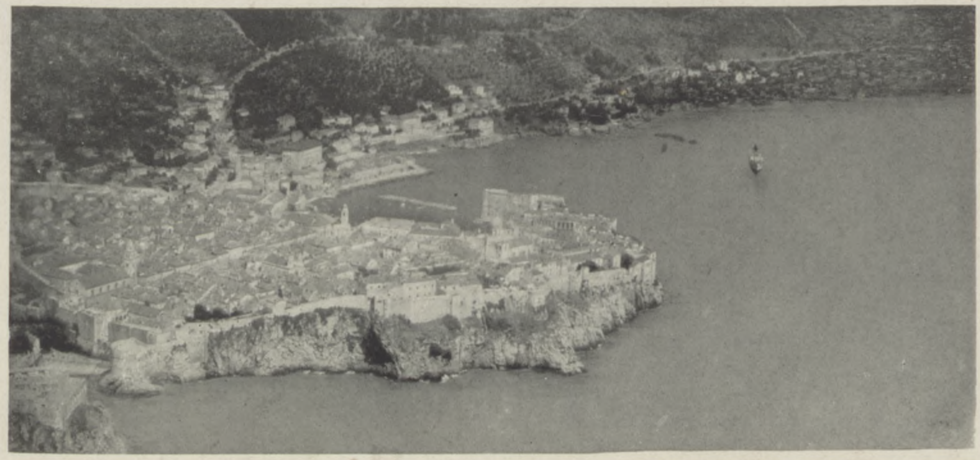
Ces bergers ont le sens de la solidarité aussi développé que ceux du Stari Vlah. Un troupeau anéanti par une tempête de neige est reconstitué en quelques jours par une souscription en bétail, même s'il comptait 300 moutons. Tous les habitants d'un village associent leurs bras et leurs ressources pour reconstruire une grange brûlée. Des groupes de familles cueillent ensemble la gentiane et la belladone pour les vendre à Split aux courtiers italiens fournisseurs de l'industrie pharmaceutique française. Sous l'influence des Dalmates, la coopération a renouvelé l'exploitation du sol et permis l'introduction des machines agricoles, en même temps que la maison de pierre aux toits de tuiles rouges apporte jusqu'à Glamoč un air méditerranéen. L'émigration n'est cependant pas enrayée dans une population pourtant clairsemée : 14 habitants au kilomètre carré à Glamoč, 29 à Livno.

Elle a diminué sans cesse chez les Ličani, Serbes de Bosnie installés par les Turcs avant 1689 ou attirés par les Habsbourgs pour garder les confins militaires au XVIIe et au XVIIIe siècle et dont les villages alignés et les maisons couvertes de *šindra* (aisseaux) trahissent une discipline germanique. Depuis que les États-Unis leur sont moins accueillants, ils s'orientent vers le commerce, l'artisanat et les professions libérales. Ils y montrent la loyauté de leurs ancêtres *hajduci* et la raideur des soldats de l'Empereur.

Dans tout ce pays faiblement peuplé, il n'est qu'une ville importante, et encore en lisière : Karlovac (21 200 hab.), forteresse fondée par l'archiduc Charles en 1579, puis étendue autour de rues se coupant à angle droit, devenue depuis peu centre industriel. Glamoč (9 100 hab.), marché de bestiaux, s'accroît rapidement. Livno (4 300 hab.) reste stationnaire. Bihać (8 400 hab.) doit son animation aux émigrés revenus d'Amérique.

VI. — LE PRIMORJE

Modelé par une invasion de la mer au Quaternaire sur les massifs résistants, les plates-formes et les dépressions du relief continental, le Primorje (le littoral) n'est point un rempart infranchissable. Des montagnes aux sommets encapuchonnés de neige en hiver, amas de roches dénudées par le vent où s'agrippent avec peine des arbustes aux feuilles empoussiérées en été, dominent des plaques



Phot. Bureau de Presse yougoslave.

A. — DUBROVNIK.

Type de ville maritime méditerranéenne sur un promontoire rocheux, entourée de murailles. Derrière le port abrité, s'étagent les cultures en terrasses.



Phot. Bureau de Presse yougoslave.

B. — BAIE DE KOTOR.

Les pentes douces du flysch boisé contrastent avec les flancs dénudés de la montagne calcaire.



Phot. Vlada Bencić.

C. — FLANCS DU LOVČEN. KARST DE LA KATUNSKA NAHIJA.

La route de Kotor à Cetinje serpente sur des rochers uniformément nus.



Phot. Putnik.

SPLIT.

Au premier plan, les môles et les darses du port, la ville étalée autour du Palais de Dioclétien.
En arrière, au pied du Kozjak, le port industriel de Vranjic avec ses appontements pour charger les ciments.

et des rubans de flysch, oasis de verdure accueillantes à l'homme. De blanches échines d'îles séparent les chenaux d'une mer bleu turquoise, sous un ciel lumineux. Le relief semble réfléchir vers la Méditerranée le peuplement et la civilisation, mais les dépressions qui le tranchent ouvrent le continent à l'appel de la mer.

Les mouvements du rivage. — Les formes du terrain érodées, décapées, ne traduisent guère les plissements post-crétacés qui ont façonné la fosse adriatique, ni ceux qui ont rejoué après l'Oligocène. Failles et flexures ont fixé le modelé vertical du Trias et du Jurassique au Nord-Ouest de Sinj et au Sud-Est de Budva et celui du Crétacé du Centre et des îles. Ce sont des failles qui ont séparé de l'Istrie les îles de Krk et de Cres, prolongement stratigraphique du continent dalmate, et préparé les trois replis des Bouches de Kotor, creusées par la rivière de Risan. Les flexures ont déprimé le socle sous-marin au Sud-Ouest et incliné la surface fluviale de la Neretva, ses matériaux fluvio-glaciaires et ses dépôts de lœss aujourd'hui recouverts par le delta du fleuve entre des humovi de calcaire dur.

Au large, jusqu'à 5 kilomètres, deux lignes successives de rivage, marquées parfois par des falaises de 10 mètres, sont submergées à 45 et à 65 mètres de profondeur. Plus de 900 îles et îlots, anticlinaux de calcaires à rudistes, synclinaux de flysch, s'alignent parallèlement à la côte, sauf en face du Mosor et du Biokovo. Les chenaux (*kanali*) établis eux aussi dans les synclinaux ou érodés dans les dolomies s'insèrent entre eux. Si le niveau de la mer s'abaissait de 25 mètres au Nord, de 40 mètres au Sud, il découvrirait des dépressions dans le chenal du Velebit et dans les Bouches de Kotor, un massif dans le chenal de Zadar, puis au large des crêtes dinariques et des îles autour des *školjevi* [1], des reliefs déprimés à une époque si récente qu'ils portent des traces de faune diluviale.

La partie continentale de la côte est au contraire relevée. Entre les murailles massives du Velebit et du Mosor, la plate-forme pliocène de Kistanje, longue de 60 kilomètres et large de 20, nivelée par les rivières dinariques dans les calcaires à rudistes et dans les couches oligo-miocènes, s'élève de 400 mètres jusqu'au pied de la Dinara. Le gauchissement a désorganisé le réseau fluvial, favorisé le développement des phénomènes karstiques au-dessus du niveau des sources. Des mouvements eustatiques récents ont encore déplacé les lignes de rivage et immergé les murs romains d'*Argiruntum* au pied du Velebit et des sarcophages sur les calcaires à rudistes au Nord-Ouest de l'île de Murter.

L'érosion marine. — La mer a évidé des baies dans les dépôts tendres du flysch entre les pointes dures des calcaires triasiques et crétacés, autour de Kaštela et de Split, en arrière même des calcaires dans les argiles et dans les schistes à Budva. Sur les parties exposées du littoral, où les couches calcaires plongent vers l'intérieur, à Lapad, à Vis et au Velebit, l'action des vagues a taillé des falaises. En revanche, après un parcours en terrain imperméable, la Cetina et la Neretva ont édifié des deltas. A Sušćepan et à Budva, les courants côtiers ont accumulé des tombolos entre les školjevi et le continent.

A l'abri de reliefs hauts de 1 500 mètres, fouillé par la mer, le Primorje jouit d'un climat doux. Même à Crkvice à 1 100 mètres, la température moyenne de janvier est de 0°,2 ; elle s'élève à 5°,3 à Fiume et à 9°,8 dans l'île de Vis. L'île

1. Têtes de crêtes submergées (pluriel de *školj*).

de Hvar n'a connu que 18 jours consécutifs à température inférieure à 0° en soixante ans, 15 jours de neige en dix ans, 3 jours de gelée en dix-sept ans. Les froids sont dus le plus souvent à une brusque descente en tempête de la bora du Velebit ou du levanac du Lovćen, qui arrêtent les piétons, les chevaux et les trains et bloquent la navigation dans les chenaux et dans les baies.

En été, la transparence du ciel et les reflets des calcaires nus limitent l'action rafraîchissante de l'Adriatique. La température moyenne de juillet est de 22° sur la plate-forme de Kistanje et au Nord du Velebit, de 25° dans les îles, de 26° à Budva. La lenteur avec laquelle la mer se réchauffe, après avoir restitué en hiver la chaleur emmagasinée en été, rend le printemps plus froid — de 2 à 4 degrés — que l'automne. Cette dernière saison serait la plus douce si la côte ne recevait à ce moment plus du tiers de la pluie annuelle, surtout en novembre au Nord et en décembre au Sud. Or, si les précipitations restent faibles dans les îles (750 mm. par an), elles s'élèvent au flanc des montagnes littorales, à 2 mètres au Velebit et à 4 m. 60 à Crkvice, au-dessus des Bouches de Kotor.

La végétation méditerranéenne n'occupe pas la place que sembleraient lui réserver l'écran du relief, la grande insularité et la douceur du climat. Elle ne s'étale un peu que vers le Sud : mince ruban au pied du Velebit, touffes de buissons éparpillés entre les roches nues, aux clartés aveuglantes, des îles du Kvarner où la bora racle les fissures et rabougrit myrtes et fougères (voir fig. 95, p. 403). Sur le flanc Ouest de l'île de Rab apparaît une forêt de chênes verts de Dalmatie. Au Sud de Nin, olivettes, figuiers et grenadiers se multiplient sous des couronnes de pins d'Alep ; les cultures étagent leurs terrasses sur les dolomies, les plaques de lœss portent du blé, les forêts de hêtres s'accrochent aux pentes élevées que couronnent des landes karstiques. Au Sud de la Neretva les olivettes aux feuilles amande et argent disputent parfois les pierrailles au maquis (*grm*) luxuriant de caroubiers, de pistachiers, d'aloès et de cyprès, au-dessous d'un šibljak dégradé.

Les statistiques attribuent à la surface boisée une proportion de 33 p. 100, mais la surface couverte d'arbres ne dépasse pas en réalité 6 p. 100. Elle n'a jamais été dense. Sans doute les incendies, le chauffage au charbon de bois et l'utilisation des ramilles en fourrage l'hiver ont-ils contribué au déboisement. Cependant au moyen âge les Ragusains importaient du bois de Rijeka (Fiume). Les cultures, plus encore que la végétation spontanée, donnent au pays son aspect méditerranéen : 5 millions d'oliviers, 700 000 figuiers, pêchers, rectangles de vignes dans des champs irrigués ou sur de minces terrasses entre des murettes si rapprochées qu'on dirait de loin des champs de lapiès. Sur moins de 6 p. 100 de la surface de la Yougoslavie, le Primorje porte le quart des vignes du pays. Il reste peu de place aux céréales (7 p. 100), et les rendements sont faibles en dehors des îles ; ils n'atteignent pas plus d'un quintal à l'hectare pour le maïs sur les Kotari. Les îles, en revanche, se révèlent d'une grande fertilité. On fait jusqu'à sept coupes de luzerne et deux récoltes de pommes de terre par an dans l'île de Rab.

L'herbe maigre des zones pierreuses, la proximité des hautes montagnes herbeuses ont donné de l'importance à l'élevage. En été 18 000 habitants en vivent sur le Biokovo dont les huit dixièmes sont en pacage. La seule île de Pag renferme plus de 30 000 moutons. La transhumance affecte même les îles et les presqu'îles, où les animaux séjournent par les hivers froids après avoir estivé sur le Velebit, le Biokovo ou l'Orjen. L'économie est par suite bien souvent mi-

pastorale, mi-agricole, quand elle n'est pas mi-agricole mi-maritime : les cultivateurs sont aussi des pêcheurs saisonniers. Sur 19 000 pêcheurs en 1933, 2 600 seulement vivaient exclusivement de la mer.

On s'explique la concentration du peuplement autour des zones de flysch cultivé et des baies abritées : 65 habitants au kilomètre carré, au lieu de 20 sur le littoral étroit du Velebit. Pas de ruraux, peu de villageois ; des citadins habitant des villes vieillottes aux rues serrées entre des maisons couvertes de toits plats. Les Bouches de Kotor, qui s'appelaient au moyen âge baie de Risan, en groupent plusieurs : Kotor, port des Nemanjides du XIIe au XIVe siècle, petite ville (5 000 hab.) au pied du Lovćen (pl. LXXXIII, B et C) ; Hercegnovi (12 000 hab.), ancien port de l'État bosniaque au XIVe siècle, relié à l'Herzégovine par une dépression de faille qu'emprunte un chemin de fer à voie étroite; Zelenika et Tivat; ensemble portuaire qui vient au neuvième rang du mouvement maritime yougoslave et dont l'achèvement du chemin de fer transdinarique entre Peć et Tivat accroîtra l'importance (voir fig. 99). Au Sud, Bar (5 500 hab.), relié par voie ferrée à Virpazar et à la partie yougoslave du bassin de Shkodra, a relégué au second plan Ulcinj (Dulcigno) d'où partaient les bateaux pour Constantinople.

Dubrovnik (Raguse ; 18 700 hab.), fondation des Grecs romanisés réfugiés d'Épidaure, slavisée dès le XIIIe siècle, a débordé de ses remparts dans des faubourgs où se sont installés sucessivement tissages, mégisseries, savonneries et verreries au XVe siècle et plus récemment fonderies et chantiers navals. Ses habitants avaient créé des comptoirs dans toute la péninsule et jusqu'en Ukraine. La navigation à vapeur et la construction du chemin de fer de Bosnie ont fait la fortune de Gruž (Gravosa), moins à l'étroit et mieux abrité dans la même dépression dolomitique. Dubrovnik reste au pied de sa citadelle blanche, ville d'art et de tourisme, séparée de son port, le troisième par le trafic en Yougoslavie (pl. LXXXIII, A).

La vie industrielle et maritime s'est concentrée à Split, Šibenik et Sušak. Les Grecs avaient négligé l'emplacement actuel de Split, sur un contrefort du Mosor, entre la baie de Kaštela et le chenal de Brač, au pied du mont Marjan (pl. LXXXIV). Leur cité était à Solin, et elle comptait 60 000 habitants. C'est autour d'un palais construit par Dioclétien, — originaire des environs, — masse de 30 000 mètres carrés encore peuplée de 3 000 âmes, riche en colonnades et en places pavées, que se forma la ville actuelle. Aux réfugiés de Solin se joignirent les Slaves au XIe siècle, puis les Vénitiens, en 1420, qui la fortifièrent. Elle n'a cessé de s'accroître. Elle comptait 10 500 habitants en 1857, 21 400 en 1910, 40 000 en 1929, 43 900 en 1932. Des services d'autobus la relient à une grande banlieue de 38 000 habitants. La zone que ses commerçants de gros approvisionnent en compte 400 000 et s'étend jusqu'au Vrbas. Les ressources locales, les trois cinquièmes de la récolte de vin du Primorje, la production de plus de 300 wagons de pyrèthre et de plantes aromatiques diverses, de 500 wagons de fruits et d'huile avaient destiné Split à être un centre d'exportation. Son port, aménagé, comporte 1 200 mètres de quai et 728 000 mètres carrés de superficie. Le développement industriel des dernières années l'a rendu insuffisant, et il a fallu en construire un autre au Nord, à Vranjic, à proximité des usines qui traitent les calcaires marneux des montagnes voisines et produisent annuellement 50 000 wagons de marnes et 30 000 de ciments. L'établissement d'une liaison par voie ferrée avec Zagreb et la plaine pannonienne a singulièrement étendu son arrière-pays. Il a exporté à l'étranger, en 1933, 535 000 tonnes, sur

un trafic total de 783 900 : ciments, marnes, bois, bauxites, viandes sur pied, — tandis qu'il n'a importé de l'étranger que 97 400 tonnes.

Šibenik (37 000 hab.), dont la rade profonde et bien abritée à l'embouchure de la Krka avait servi de port de guerre à la marine autrichienne, exporte aussi les matières premières locales : 153 600 tonnes, sur un trafic total de 178 300 (bauxites, cellulose, bois, lignites). Sušak (16 000 hab.), séparé de Rijeka par la rivière Riječina, s'est développé rapidement depuis la conclusion du Pacte de Rome, le 27 janvier 1924. Son port vient immédiatement en importance après celui de Split, et dès 1927 il a dépassé celui de Šibenik. Il a bénéficié du trafic croate qui allait autrefois à Rijeka par la voie ferrée de Zagreb. Sa gare maritime est la première du royaume : le mouvement des marchandises y atteint 525 600 tonnes, 20 p. 100 de moins qu'à Dubrovnik, Šibenik ou Split réunis. Étendues sur 120 000 mètres carrés, dotées de douze grues, disposant de 3 000 mètres carrés d'entrepôts, ses installations ont rendu facile en 1933 un trafic de 518 500 tonnes, dont 332 600 à l'exportation (bois, bétail et céréales) et 140 600 à l'importation (houilles surtout) à destination ou en provenance de l'étranger.

La ville de Zadar (Zara), annexée à l'Italie aux termes du traité de Rapallo avec les îles de Cres (Cherso), Lošinj (Lussin) et Lastovo (Lagosta), a cédé son rôle de centre urbain régional à Nin, dont la population a passé de 8 600 habitants en 1921 à 13 200 en 1931. Le nombre des cartes frontalières délivrées par les autorités yougoslaves à destination de la ville enclavée est tombé de 18 000 en 1928 à 8 000 en 1931 : seule la création d'une industrie de port franc jouissant de privilèges sur le marché italien a empêché la ruine d'une cité retranchée de son arrière-pays et à peine ranimée par l'installation d'Italiens rentrés de Turquie.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux. — J. Cvijić, *Das Karstphänomen, Versuch einer morphologischen Geographie* (*Geographische Abhandlungen Penck*, V, 3, Vienne, 1893, p. 1-114) ; Hydrographie souterraine et évolution morphologique du Karst (*Institut de Géographie alpine*, Grenoble, 1918, p. 375-426) ; Types morphologiques des terrains calcaires (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, Paris, 1925, p. 592) ; Karst i čovek (*Glasnik Geografskog društva*, II, Belgrade, 1925, p. 8-11) ; Bildung und Dislozierung der dinarischen Rumpfflächen (*Petermanns Mitteilungen*, VI, VII, VIII, 1909) ; Cirkulacija vode i erozija u Karstu (*Glasnik Geografskog društva*, Belgrade, 1926, p. 1-16). — A. Grund, *Beiträge zur Morphologie des dinarischen Gebirges* (*Geogr. Abhandlungen Penck*, IX, 3, Leipzig, 1910). — F. Katzer, *Die Fossilenkohlen Bosniens und der Hercegovina*, Vienne, 1918.

Raška. — F. Kossmat, Gebirgsbau und Landschaft im Umkreis von Novi Pazar (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde Berlin*, 1917, p. 49-61). — V. Petković, Prilog za Geologiju Stare Raške (*Glas srpske kraljevske Akademije*, CXXV, Belgrade, 1927, p. 45-72). — B. Ž. Milojević, Pešter i Sjenica, antropogeografska skica (*Glasnik Geografskog društva*, IV, 5, Belgrade, 1920, p. 80-94).

Stari Vlah. — Y. Chataigneau, La région karstique de la Romanija (*Glasnik Geografskog društva*, V, 6, Belgrade, 1921, p. 97-101). — L. Ž. Mičić, Zlatibor (*Naselja srpskih Zemalja*, XIX, Belgrade, 1925, p. 396-500). — L. Pavlović, Užička Crnagora (*id.*, p. 41-91) ; Sokolska Nahija (*id.*, XXVI, 1930, p. 307-505).

Planine de la Bosnie centrale. — F. Katzer, Tektonik und Oberflächenbeschaffenheit des Mittelbosnischen Schiefergebirges (*Zbornik radova posvećen Jov. Cvijiću*, Belgrade, 1924). — Y. Chataigneau, Le bassin de Sarajevo (*Annales de Géographie*, XXXVII, juillet 1928, p. 306-327). — M. Filipović, Visočka nahija (*Naselja srpskih Zemalja*, Belgrade, XXV, 1928, p. 191-647).

Planine Karstiques. — M. B. Pajković, Stočarstvo na Bjelašici (*Glasnik Geografskog društva*, 15, Belgrade, 1929, p. 12-19). — P. Šobajić, Bjelopavci i Pješivci, plemena u crnogorskim brdima (*Naselja srpskih Zemalja*, XV, Belgrade, 1923, p. 151-336). — H. Renier, Zum Klima der Bjelašnica (*Meteorologische Zeitschrift*, XLVIII, Brunswick, 1931).

Krajina, Posavina. — M. Karanović, Pounje u bosanskoj Krajini (*Naselja srpskih Zemalja*, XX, Belgrade, 1925, p. 277-656). — P. Radjenović, Bjelajsko polje i Bravsko (*id.*, XX, 1925, p. 123-276).

Plates-formes et polja karstiques de l'Herzégovine et du Monténégro. — J. Erdeljanović, Stara Crnagora, Etnička prošlost i formiranje crnogorskih plemena (*Naselja srpskih Zemalja*, XXIV,

Belgrade, 1926. — A. Jovičević, Zeta i Lješkopolje (*id.*, XXIII, 1926, p. 353-599). — K. Kayser, Morphologische Studien in Westmontenegro (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde Berlin*, 1932, p. 248-279; 1933, p. 26-49, 81-102); Zur Pflanzengeographie von Westmontenegro (*id.*, 1930, p. 132-142). — J. Dedijer, Hercegovina (*Naselja srpskih Zemalja*, VI, Belgrade, 1909, p. 1-450).

Plates-formes et polja karstiques de la Bosnie occidentale et de la Croatie. — J. Cvijić, Karsna polja Zapadne Bosne i Hercegovine (*Glas srpske Kraljevske Akademije*, LIX, p. 59-182). — F. Koch, *Geotektonische Beobachtungen im alpinodinarischen Grenzgebiete* (*Zbornik radova posvećen Jov. Cvijiću*, Belgrade, 1924, p. 341-359). — B. Ž. Milojević, Kupreško, Vukovsko, Ravno i Glamočko polje (*Naselja srpskih Zemalja*, XIII, Belgrade, 1923, p. 5-153).

Primorje. — J. Cvijić, Kriptodepresije u Evropi (*Glas srpske kraljevske Akademije*, LXIII, p. 229-239). — F. Kerner, Ueber die morphologischen und hydrographischen Verhältnisse in Mittel Dalmatien (*Glasnik Geografskog društva*, 7 et 8, Belgrade, 1922, p. 49-61). — J. Bourcart, Sur la stratigraphie des Bouches de Cattaro. Observations préliminaires sur la tectonique des Bouches de Cattaro (*Comptes rendus Académie des Sciences*, VII, VIII, Paris, 1926, p. 423-425). — R. Schubert, Die Entstehungsgeschichte der 4 dalmatischen Flusstäler (*Petermanns Mitteilungen*, 56. Jahrgang). — P. Vujević, O podneblju Hvara (*Glasnik Geografskog društva*, XVI, XVII, XVIII, XIX, Belgrade, 1929-1932). — M. Maraković, Studien über die Bora (*Zur Kunde der Balkanhalbinsel*, 18, Sarajevo, 1913). — A. Lazić, Podzemna hidrografska veza Trebišnjice i Dubrovačke rijeke (*Glasnik Geografskog društva*, XII, 1926, p. 136-138). — B. Ž. Milojević, Dinarsko primorje i ostrva (*Posebna izdanja srpske kraljevske Akademije*, Belgrade, 1933); Littoral et îles dinariques (*Mémoires de la Société de Géographie de Belgrade*, 2, 1933).

CHAPITRE XXX

LA VIE ÉCONOMIQUE

L'État yougoslave se trouvait, en 1919, dans une situation économique difficile, avec une Serbie dévastée, des provinces austro-hongroises épuisées, des ports sans équipement, des routes et des voies ferrées presque hors de service. La valeur des exportations n'atteignait pas alors le quart de celle des importations. L'équilibre s'établit en 1924. La balance commerciale atteignit alors un actif de 1 317 millions de dinars. Les premières rentrées du plan Dawes, les millions de Reichsmark obtenus, jusqu'en 1931, au titre des réparations, les remises des émigrants, les crédits privés d'origine étrangère, tout semblait assurer une balance favorable des comptes.

Malheureusement, dès 1930, l'avilissement des prix des produits agricoles sur les marchés étrangers, puis la mévente de la récolte nationale ont diminué le pouvoir d'achat d'une population aux trois quarts paysanne et ralenti toutes les affaires. Le remboursement des crédits étrangers a absorbé le solde positif de 169 millions. Le moratoire Hoover a entraîné le déficit de la balance des comptes et le resserrement de la Trésorerie. Les accords de compensation avec l'Autriche et la Hongrie ont privé la Yougoslavie de substantielles rentrées de devises. La Banque nationale n'a pu équilibrer ses achats et ses ventes qu'en restreignant les paiements privés à l'étranger. Il faut tenir compte de toutes ces conséquences de la crise mondiale, pour juger en toute impartialité l'énorme effort accompli.

I. — LA VIE AGRICOLE

La proportion des superficies ensemencées : 33 p. 100 en moyenne de 1922 à 1933, — celle des cultivateurs : 78 p. 100 de la population, témoignent de l'importance de l'agriculture.

L'exploitation rurale. La réforme agraire et l'émigration. — Mais l'inégale répartition des sols arables, — deux tiers à trois quarts des terres en labours au Nord-Est, un quart ou un cinquième seulement au Sud-Ouest, — un régime de propriété tel que 700 000 familles de paysans possédaient moins de 2 hectares chacune avant 1914 ont longtemps provoqué une émigration nombreuse. Il y a plus de 600 000 Yougoslaves aux États-Unis, plus de 100 000 au Chili et en Argentine, 6 000 en Afrique du Sud, 8 000 en Australie et en Nouvelle-Zélande. De 1921 à 1929, 148 000 émigrants sont encore partis pour les pays d'outre-mer.

La réforme agraire a contribué, autant que les restrictions apportées à l'immigration par les pays américains, à ralentir le mouvement. Elle a, en effet, supprimé les tenures féodales et a ouvert à la culture des terres en friche. L'expropriation a restreint les domaines de plus de 50 hectares de terres cultivées ou de plus de 100 hectares en tout en Dalmatie et en Herzégovine. Ce palier a été élevé à 75 et à 200 hectares en Slovénie et dans la Croatie karstique, à 100 et à 300 dans le Zagorje et la Crna Gora, à 150 et à 400 dans le reste de la Croatie et en Bosnie, à 300 et à 500 en Slavonie, en Vojvodina et en Serbie méridionale. Les propriétaires ont été indemnisés pour un tiers en espèces, pour deux tiers par remise d'obligations portant 4 p. 100 d'intérêts. Le nombre des familles bénéficiaires s'est élevé à 369 000. Elles ont reçu 1 356 000 hectares en toute propriété. La réforme a été largement appliquée en Bosnie, où 111 000 familles cultivaient les terres de 10 500 propriétaires ; elle a affecté 16 p. 100 de la surface de ce pays. Elle est avancée en Macédoine et sur le Kosovo et se poursuit encore en Metohija.

En Macédoine surtout, elle n'a pas consisté seulement à libérer d'une servitude féodale les occupants précaires du sol : métayers (*česimlije*) ou fermiers (*čifčije*). Elle s'est doublée d'une véritable colonisation intérieure, poursuivie avec succès depuis 1924, grâce à une politique pratique d'assainissement, d'adduction d'eau et de construction. Jusqu'au 1er janvier 1933, 19 000 colons et paysans dépourvus de terres, venus de toutes les régions karstiques de l'Ouest, y compris les régions annexées à l'Italie, quelques-uns même des plaines danubiennes, ont reçu 104 000 hectares de terres, et 8 000 maisons ont été construites à leur intention. Près d'un millier, originaires d'Albanie, ont été fixés en 1933.

Grâce à la réforme agraire, la superficie des terres labourées a augmenté en dix ans d'un million d'hectares. Elle en couvre aujourd'hui plus de 7 millions, soit 28 p. 100 de la superficie territoriale.

Les céréales. — La culture des céréales occupe la première place. De 1922 à 1933, elle a passé de 4 700 000 hectares à 5 900 000, avec une production, en 1933, de 74 millions de quintaux, 32 millions de plus qu'en 1922 (76 millions en 1934). Le maïs domine (fig. 117). On calcule que chaque paysan en consomme en moyenne 1 575 kilogrammes par an, contre 97 kilogrammes de blé. Le froment ne l'emporte qu'en Slovénie, aux automnes humides, et en Macédoine, aux printemps secs. Sa terre d'élection est la plaine pannonienne où les rendements atteignent 31 quintaux à l'hectare.

La culture du blé s'est étendue plus rapidement que celle du maïs, à mesure que le pays s'enrichissait. Entre 1922 et 1933, elle a passé de 1 530 000 hectares à 2 127 000, tandis que la récolte s'élevait de 12 millions de quintaux à 26. Le rendement moyen à l'hectare s'est amélioré de 4 quintaux ; il atteint 21 quintaux dans le Banat. Le poids élevé du grain, sa teneur en gluten (39 p. 100) le font rechercher à l'étranger.

Les céréales pauvres n'ont pas suivi la même progression. Elles n'occupent que 1 100 000 hectares : les vallées humides de Slovénie produisent de l'avoine ; la Macédoine fournit 38 p. 100 de la récolte de seigle. Elle produit aussi un cinquième de l'orge de tout le royaume, ainsi que le riz (16 000 qx).

L'accroissement urbain des dernières années et l'aménagement des terres expliquent la production croissante des légumineuses : haricots, pois, lentilles, fèves, — 1 100 000 quintaux en 1931, — et celle des pommes de terre, — 11 000 000 quintaux.

L'ÉLEVAGE. — Malgré l'extension des terres labourables et la limitation de la transhumance au domaine national, le cheptel vif s'est accru légèrement entre 1921 et 1933. Il compte 18 360 000 têtes, dont 8 600 000 moutons, 34 au kilomètre carré, 61 pour 100 habitants, répartis pour les trois cinquièmes entre le Karst, le Timok et la Macédoine (fig. 118). Il en est plus de 125 pour 100 habitants sur le Karst monténégrin. Ils sont la ressource essentielle du paysan, lui fournissent

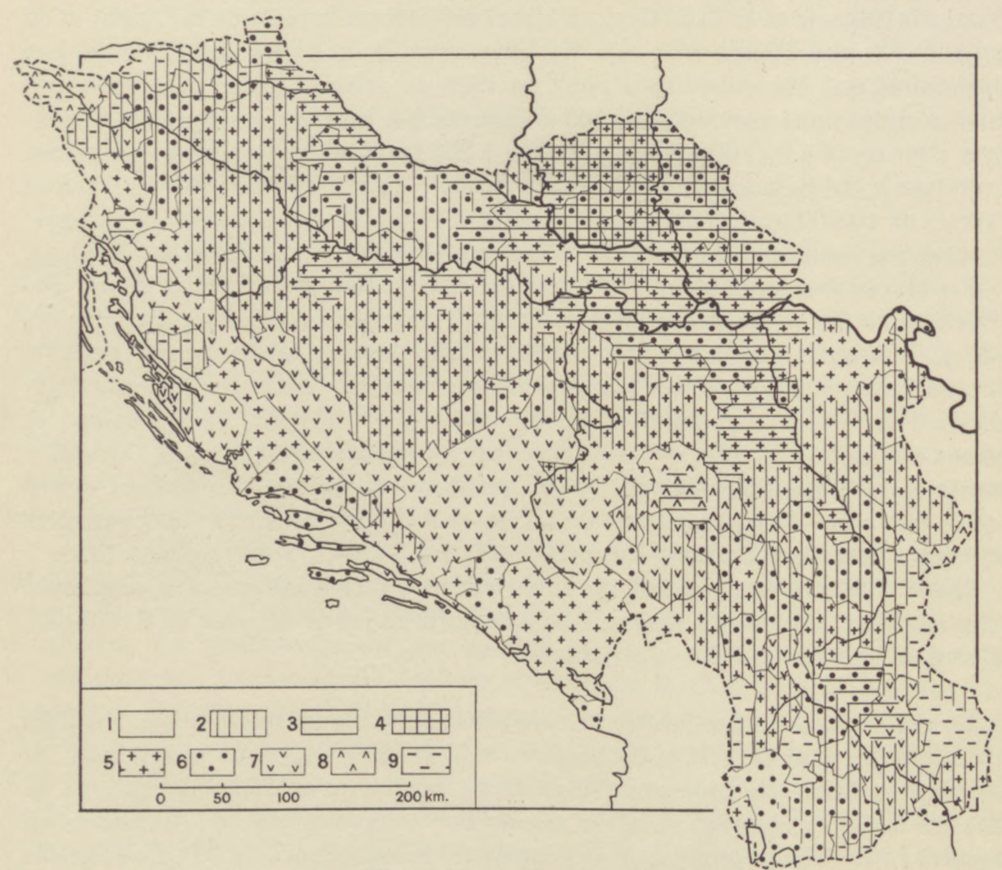


FIG. 117. — L'agriculture en Yougoslavie.

1, Régions où les terres labourables représentent de 0 à 15 p. 100 de la superficie territoriale ; 2, de 15 à 45 p. 100 ; 3, de 45 à 75 p. 100 ; 4, plus de 75 p. 100. — 5, Prédominance du maïs sur le blé. — 6, Prédominance du blé sur le maïs. — 7, Orge. — 8, Avoine. — 9, Seigle. — Calculs faits par arrondissements. — Échelle, 1 : 6 000 000.

à la fois son bonnet (*čubara*), ses chaussures (*opanci*), son lait, sa viande, son beurre. Les chèvres (1 871 000, 7 au kilomètre carré), groupées pour plus d'un tiers en Macédoine, donnent à l'élevage yougoslave sa physionomie méditerranéenne que renforcent encore plus de 100 000 ânes en Macédoine et sur la côte, quelques chameaux dans la région de Strumica.

C'est, en revanche, dans les plaines pannoniennes et dans les montagnes slovènes où ne s'est point exercée l'action des islamisés que les porcs sont les plus nombreux : plus de 2 650 000, 10 au kilomètre carré, 19 pour 100 habitants. Leurs troupeaux noirs et frisés font partie du paysage de Slavonie, les cris perçants des cochons de lait que le père de famille serre sous son bras sont caractéristiques d'un marché choumadien aux veilles de fêtes.

Mais le troupeau bovin est le plus nombreux des Balkans; il compte 3 876 000 têtes, plus de 15 au kilomètre carré, bêtes de trait surtout, sauf sur

le Zlatibor, les collines et les plaines de Krajina et de Posavina, et les Alpes slovènes où l'engraissement est organisé. Il faut y joindre 36 000 buffles, pour les neuf dixièmes en Macédoine. Le nombre des chevaux est de 1 186 000. Le *bušak* de Bosnie, musclé et au pied sûr comme celui d'une chèvre, est l'animal de bât idéal des montagnes dinariques. Les coursiers sélectionnés des plaines de la Save et de la Mur se rapprochent de ceux de l'Europe occidentale.

Dans tout le pays, la qualité du cheptel s'est sensiblement améliorée depuis quinze ans, grâce à l'extension des prairies, qui couvrent maintenant 1 900 000 hectares, des cultures fourragères qui s'étendent sur 266 000, et aussi à l'organisation de coopératives d'éleveurs, dont le nombre dépasse 400.

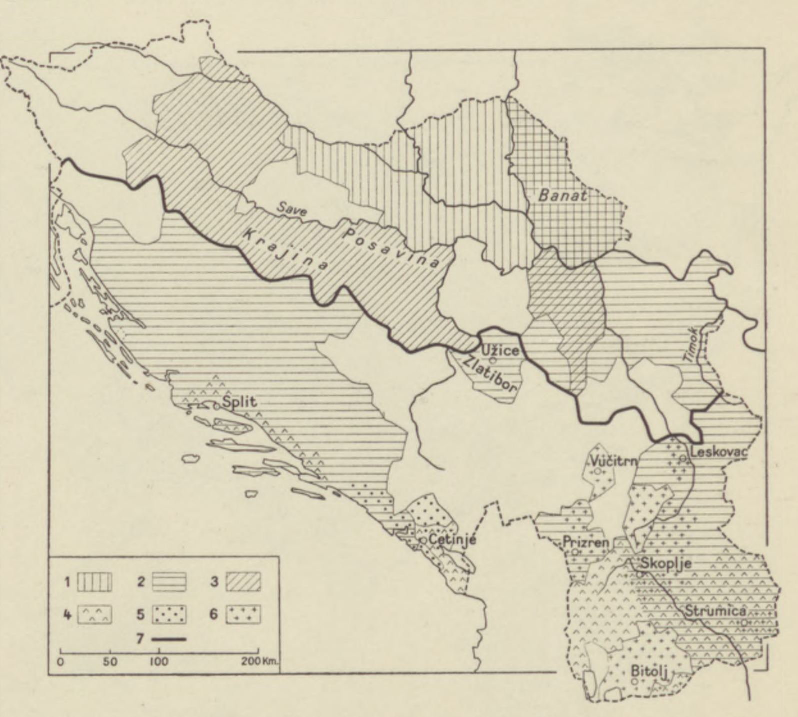


FIG. 118. — L'élevage en Yougoslavie.

1, Régions où l'on compte plus de 10 chevaux au kilomètre carré ; 2, Plus de 30 moutons au kilomètre carré ; 3, Plus de 30 bovidés au kilomètre carré. — 4, Régions possédant plus d'ânes et de mulets que de chevaux ; 5, Plus de chèvres que de moutons. — 6, Régions où l'on compte 10 buffles pour 100 bovins. — 7, Limite au Nord de laquelle on compte plus de 10 porcs au kilomètre carré. — Calculs faits par arrondissements. — Échelle, 1 : 7 700 000.

VIGNES, VERGERS, CULTURES INDUSTRIELLES. — L'agriculture yougoslave fait une large part aux cultures arbustives : les vergers couvraient, en 1931, 243 000 hectares (fig. 119). Les pruniers, introduits dans les plaines par les immigrés des montagnes dinariques, dominent : 39 millions de pieds, dont la production s'est élevée en 1931 à 3 840 000 quintaux de fruits. Les prunes de la Šumadija et de la Posavina sont les plus appréciées sous toutes leurs formes, distillées en *šlivovica*, transformées en compote (*pekmez*), ou séchées en pruneaux. Les pommes du haut Vardar, de Metohija et de Styrie sont parmi les plus savoureuses d'Europe. Les noyers (2 100 000 pieds) produisent 450 000 quintaux de noix, rappelant celles de Hongrie.

Le vignoble, réduit après le moyen âge sous l'influence de l'islamisation et des migrations dinariques, couvre maintenant près de 200 000 hectares et produit en moyenne 3 750 000 hectolitres, ce qui excède les besoins d'une consommation six fois moins élevée qu'en France par tête d'habitant : vins secs de Ljutomer et de Radgona dans les collines slovènes, vins chauds du Primorje, titrant 14°, vins fins des côtes du Danube de la Fruška Gora à Smederevo et Negotin, vins de dessert de Sirmie, Žilavka blanc et Blatina rouge d'Herzégovine.

Les cultures industrielles sont devenues un appoint important de la balance

commerciale du pays. Elles couvraient 131 000 hectares en 1931, au lieu de 87 000 en 1922. Le rendement a plus que doublé. La production des betteraves à sucre notamment a passé de plus de 3 000 000 quintaux à plus de 7 000 000. Elle s'étend dans les plaines pannoniennes.

La culture du chanvre en Yougoslavie est ancienne : les historiens grecs mentionnaient déjà les ressources du bassin de Leskovac pour la fabrication des cordes. Les colons alsaciens ont introduit le chanvre pour tissage dans la Bačka. Aujourd'hui la Yougoslavie est le troisième des pays producteurs.

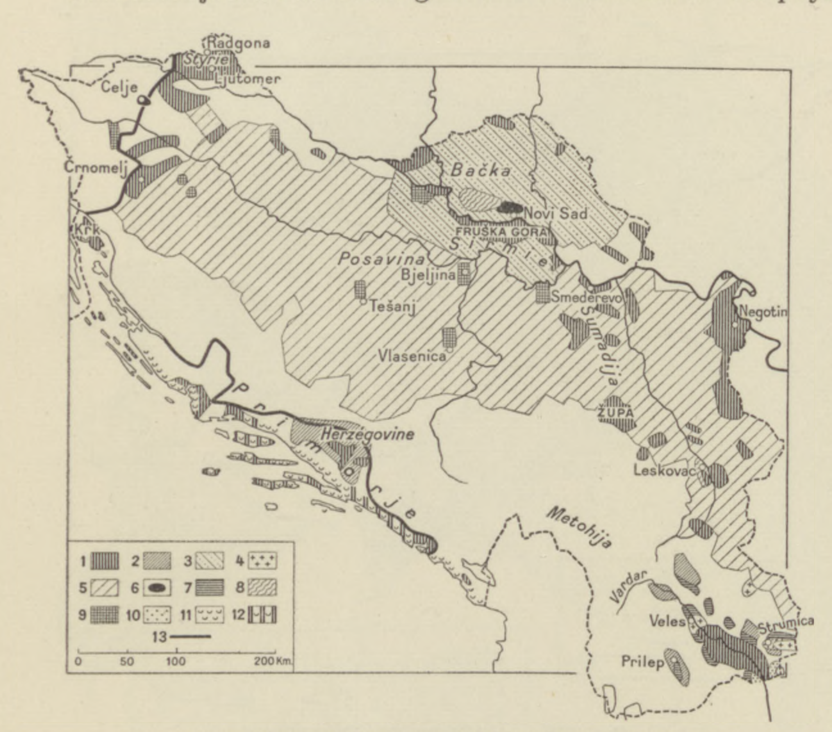


FIG. 119. — La vigne, les vergers et les cultures industrielles.

1, Vigne. — 2, Tabac. — 3, Betterave à sucre. — 4, Riz. — 5, Pruniers. — 6, Houblon. — 7, Pavot. — 8, Chanvre. — 9, Lin. — 10, Coton. — 11, Oliviers. — 12, Vignes et oliviers. — 13, Limite de la vigne. — Échelle, 1 : 7 700 000.

L'administration des monopoles dirige et limite la culture du **tabac**; la production a été de 133 000 quintaux sur 20 300 hectares en 1931, — tabacs aromatiques de Macédoine, à petites feuilles, pour la fabrication des cigarettes orientales, tabacs du Karst, aux fibres plus unies, tabacs du type Virginie, à grandes feuilles foncées, en Vojvodina.

Les houblonnières s'étendent sur 2 300 hectares. Dans les plaines pannoniennes la surface cultivée en navette a triplé depuis dix ans, celle de la chicorée a presque quintuplé. Celle du pavot en Macédoine s'est accrue encore davantage, et elle fournit un opium trois fois plus riche en morphine que celui de Chine. Bien qu'elle compte moins de 3 millions de mûriers, la Yougoslavie est le troisième pays producteur de soie brute en Europe.

LES FORÊTS. — Les défrichements du siècle dernier et l'abus du pacage des moutons et des chèvres ont réduit la surface boisée, qui couvrait, en 1929, 7 720 000 hectares, soit 31 p. 100 du sol national. Mais la vraie futaie, la forêt dense n'apparaît que sur 4 160 000 hectares, 16 p. 100 seulement de tout le pays (fig. 120). Elle a disparu du Banat, d'une partie de la Bačka et du bassin versant de la rive gauche du Vardar. Les terrains karstiques et les dunes sont en voie de reboisement. De 1919 à 1929, l'administration y a consacré 35 000 kilogrammes de semences et 39 millions de plants. Les hêtres sont les plus nombreux (24 p. 100) ; ils couvrent des massifs entiers dans les pays dinariques, en Haute-Šumadija et dans les pays du Timok. Les chênes (18 p. 100) abondent en Slavonie et dans les

pays de la Morava ; les conifères (11 p. 100), pins, sapins, genévriers, sur les planine, mélèzes en Slovénie, pins d'Alep, pins pignons, cyprès sur la côte, pins *leucoderme* et *peuce* en Macédoine, couronnant les pentes garnies de chênes ou de hêtres. Malgré une consommation sur place élevée (plus de 1 m^3 par personne), l'industrie forestière occupe encore 700 entreprises, 100 000 ouvriers et rémunère un capital supérieur à 3 000 millions de dinars ; l'exportation des bois atteint en

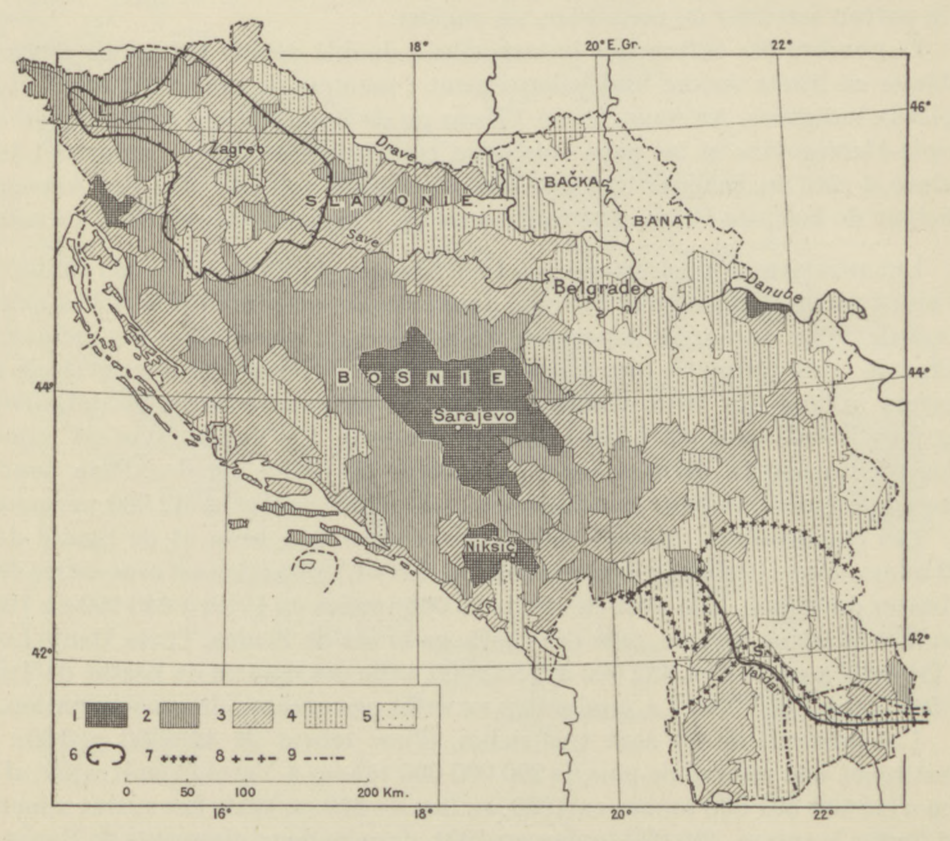


Fig. 120. — Les forêts en Yougoslavie.

Rapport de l'étendue des forêts à la surface totale : 1, plus de 65 p. 100 ; 2, de 45 à 65 p. 100 ; 3, de 25 à 45 p. 100 ; 4, de 5 à 25 p. 100 ; 5, moins de 5 p. 100. — 6, Portions yougoslaves de l'aire du châtaignier. — 7, Limite Sud de *Picea excelsa*. — 8, Limite Nord de *Juniperus excelsa* et *fœtidissima*. — 9, Limite Nord de *Pinus pallesiana*. — Calculs faits par arrondissements. — Échelle, 1 : 6 000 000.

moyenne 3 millions de mètres cubes, dont 75 p. 100 en bois de construction.

L'exploitation du sol yougoslave montre un peuple de paysans préparé par des traditions d'économie collective (*zadruga*) à s'associer en syndicats portant le même nom (*zadruge*), pour des œuvres d'amélioration des terres, de défense contre les eaux ou de crédit agricole. 600 000 membres sont ainsi groupés et s'orientent vers la sélection des produits et la spécialisation des cultures.

II. — LE MOUVEMENT INDUSTRIEL

L'industrie n'a fait son apparition que dans le dernier quart du XIX[e] siècle. Son évolution a été retardée par la persistance d'un régime d'économies fermées qui fournissaient aux paysans le bois de leurs maisons, de leurs araires et de leurs voitures, le lin et le chanvre de leur linge, la laine de leurs vêtements, le cuir de leurs chaussures. D'autre part, les chrétiens exclus pour des raisons

militaires de la corporation artisanale solidement régentée par les Turcs pratiquèrent tardivement les métiers dans les villes. La première de ces corporations (*esnaf*) n'apparaît qu'en 1823 à Kragujevac. De 1866 à 1895, le nombre des catégories d'artisans passa en Serbie de 75 à 119, en partie grâce aux immigrés spécialistes d'origine germanique. Si les selliers ou les orfèvres portent les noms turcs de *samardžije* ou de *kujundžije*, le cordonnier est à Belgrade un *schuster*, et le patron serrurier ou menuisier, un *majster*.

Le nombre des entreprises industrielles a doublé depuis 1919. Une cause de faiblesse en limite encore le développement : manque de moyens d'achat et de capitaux indigènes. Au financier de Vienne ou de Budapest qui avait exploité la Bosnie-Herzégovine et les pays voisins se substitue néanmoins l'industriel yougoslave, à côté du Tchèque intéressé aux filatures et aux sucreries, de l'Allemand acheteur de bois, du Belge, de l'Anglais ou du Français, orientés vers les mines.

Les industries du sous-sol. — La fréquence du mot serbe *ruda* (mine) ou du mot turc *majdan* (mine et carrière) dans la toponymie indique la richesse de la Yougoslavie en ressources minérales. Rome avait un procurateur des métaux de Pannonie et de Dalmatie ; les souverains serbes appelèrent dès le XIIIe siècle des mineurs saxons. En 1643, trente fonderies et cinquante forges produisaient à Vareš en Bosnie plus de 1 200 tonnes de fer brut. La Yougoslavie est aujourd'hui en Europe le premier pays producteur de cuivre, le deuxième pour le chrome, le troisième pour le manganèse. Les mines occupent 42 000 personnes.

Les combustibles existent sous forme de charbon brun et de lignite dans 225 mines, dont 110 sont en exploitation (fig. 121). L'extraction est concentrée dans le bassin du Timok. Elle s'est élevée de 20 000 tonnes en 1919, à 443 000 en 1931. Pendant la même période, celle des charbons bruns de Zenica, Tuzla, Banja Luka et Trbovlje a passé de 1 682 000 à 3 522 000, celle des lignites du bassin de Tuzla de 536 000 à 1 053 000. La production ne suffit pas encore à la consommation.

Les minerais de fer sont très riches, d'une teneur de 45 à 60 p. 100 ; ils constituent une réserve de plus de 200 000 000 tonnes à Vareš et en Krajina, d'où il en a été tiré 391 000 tonnes en 1930, au lieu de 800 en 1919. Les autres minerais ont fourni le cuivre, 450 000 tonnes en 1931, dans les deux gisements de Bor et de Majdanpek, le plomb, 371 000 tonnes, à Srebrenica, à Trepča et à Mežica, le chrome, 57 000 tonnes au Nord de Skoplje en 1930. Citons encore le manganèse (1 583 t. à Čevljanovići en Bosnie), le zinc (1 889 t. à Mežica dans les montagnes de la Drave), l'antimoine (800 t. dans la vallée de la Drina), le naphte de la Posavina (600 litres par jour), le sel gemme dans la même région (52 000 t. par an). Le Karst contient une réserve de 100 millions de tonnes de bauxite à 50 p. 100 d'aluminium, dont il a été extrait, en 1931, 62 000 tonnes, 51 fois plus qu'en 1919. La mine d'or de Slišane près de Leskovac produit 200 tonnes de minerai par jour, d'une teneur de 15 grammes d'or par tonne.

Les industries métallurgiques et chimiques. — Mais le charbon est trop pauvre pour fournir le coke qui serait nécessaire au traitement des minerais de fer. Les hauts fourneaux de Vareš et de Topuško n'ont livré en 1931 que 37 000 tonnes de fonte brute. Les quatre usines sidérurgiques de Jesenice, Store et Ravne en Slovénie et de Zenica en Bosnie produisent à peine la moitié de la capacité totale de leurs onze fours Martin-Siemens, qui est de 170 000 tonnes.

Les fonderies de Zagreb et de Litija ont livré 7 000 tonnes de plomb ; celle de Celje, 4 000 tonnes de zinc ; celle de Bor, 24 000 tonnes de cuivre.

L'industrie chimique a été constituée tout d'abord en vue de la transformation d'abondantes matières premières provenant des forêts. Elle consomme déjà plus de 300 000 mètres cubes de bois, principalement en Bosnie. Les seules usines de Teslić et de Beliščе fournissent chaque année 2 700 tonnes d'acide méthy-



Fig. 121. — Les industries yougoslaves.

Industries extractives : 1, Charbon et lignite ; 2, Bauxite ; 3, Marnes et ciments ; 4, Prospections pétrolifères. — 5, Industries chimiques. — 6, Industries métallurgiques. — 7, Industries électro-chimiques. — Abréviations : A, Industries alimentaires ; R, Raffineries de sucre ; T, Industries textiles ; — Cr, Chrome ; Cu, Cuivre ; Fe, Fer ; Hg, Mercure ; Mg, Manganèse ; Na Cl, Sel gemme ; Pb, Plomb ; Sb, Antimoine ; Zn, Zinc. — Échelle, 1 : 5 000 000.

lique, 6 500 d'acide acétique, 1 000 d'huile de bois ; celles de Slavonie, 1 500 tonnes de tanin ; celle de Drvar, 18 000 tonnes de cellulose. Dix fabriques de papier produisent la charge de plus de 2 000 wagons. L'exploitation des gisements de pyrite de Slovénie, du Timok et de Bosnie a fait naître une industrie de l'acide sulfurique et, par voie de conséquence, des phosphates; celle des gisements de sel de Tuzla, la fabrication de 200 tonnes de soude par jour. Les usines de savon couvrent les besoins du pays.

L'importance des gisements de marne du Primorje (2 milliards de tonnes), leur teneur en carbonate de calcium (75 p. 100) ont permis un développement considérable de l'industrie du ciment, et une exportation de 700 000 tonnes de marne et de ciment Portland en 1931. La richesse des sables siliceux de Skoplje

et de Croatie a favorisé l'industrie du verre, qui a pu exporter plus d'un million de tonnes en 1931.

L'utilisation de 200 000 CV sur une puissance totale de 3 000 000 à 9 000 000 entre les basses eaux et les hautes eaux a fait naître une industrie électro-chimique dans les pays dinariques et les Alpes slovènes : les usines de Jajce produisent 16 000 tonnes de carbure de calcium, du ferro-silicium, du chlore ; celles de Ruše, 20 000 tonnes de cyanamide ; celles de la *Société Dalmatienne*, 45 000 tonnes d'azotate de calcium.

Les industries agricoles. — L'industrie nationale n'a pris à son compte qu'une faible part de la transformation des produits agricoles. Bien que déjà vivante en Slovénie au xviiie siècle, celle des cuirs ne traite qu'un dixième des peaux indigènes. La fabrication artisanale demeure encore active et livre 60 000 paires d'*opanci* à la consommation, dont les trois quarts pour l'Afrique et l'Amérique. 725 minoteries, dont plus du tiers en Vojvodina, peuvent moudre 700 wagons de blé par jour ; 25 fabriques peuvent produire 3 000 wagons de pâtes alimentaires par an. 8 sucreries permettent à la Yougoslavie de couvrir sa consommation de sucre ; 33 brasseries travaillant à moitié de leur capacité satisfont aux besoins du pays en bière, et les distilleries exportent de l'alcool.

Protégée par les tarifs douaniers, soutenue par les capitaux locaux, orientée vers les besoins des paysans en gros tissus, l'industrie textile se développe rapidement et compte aujourd'hui 350 manufactures, 9 filatures et 45 tissages de coton, employant 13 000 ouvriers, approvisionnant la moitié du marché national ; 11 manufactures fournissent en lainages les trois cinquièmes des demandes indigènes. Les manufactures de Pirot, Prilep et Sarajevo produisent des tapis du type karamani, persan ou Smyrne ; 4 filatures de chanvre et 6 de cordages travaillent pour l'exportation. La sériciculture, florissante dès le xive siècle, fait vivre encore dans les provinces du Danube et du Vardar 25 000 familles et produit 40 000 kilogrammes de soie grège par an.

Deux groupes d'industries se sont rapidement développés ces dernières années sur le Primorje : la distillation des plantes aromatiques et médicinales, romarin, sauge, laurier, genièvre, bourgeons de pins, qui produit 13 000 kilogrammes d'huiles, la préparation du poisson en conserves, dans 12 usines qui ont livré, en 1933, 239 000 kilogrammes de poisson conservé dans l'huile et 511 000 de poisson salé.

La jeunesse de l'industrie yougoslave ressort de l'importance relative de ses différentes branches. Sur 247 sociétés par actions, constituées en vue d'opérations industrielles avec un capital de plus de 5 milliards de dinars en 1929, 78 représentant 1 600 millions de dinars sont consacrées à l'alimentation ; l'industrie chimique vient au second rang ; l'industrie métallurgique, au troisième. Le manque de capitaux n'a pas permis de traiter toutes les ressources du sol et du sous-sol.

III. — LE MOUVEMENT COMMERCIAL

Les conditions géographiques. — Les dispositions du relief, le jeu des voies ferrées et fluviales avaient favorisé la pénétration commerciale de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans. La Serbie n'avait pu s'en dégager, même après la guerre douanière de 1906. Les provinces serbes et croates de la Double monarchie échangeaient leurs matières premières contre les crédits bancaires et les

produits manufacturés de Vienne et de Budapest. Mais, depuis 1919, le client yougoslave n'échappe aux services du commis-voyageur et du représentant de commerce autrichien que pour recourir aux offices du courtier allemand ou tchèque. Mal informés, les industriels et les commerçants français ont négligé l'appel et le concours des ingénieurs et des commerçants serbes, rentrés de France après 1918. Ceux qui ont manifesté quelque esprit d'entreprise en Yougoslavie n'ont pu résister à la concurrence des Allemands ou des Italiens soutenus par les banques de leur pays. D'autre part, le jeu des réparations et des prestations en nature a permis à l'Allemagne d'équiper les usines yougoslaves en matériel métallurgique et électrique et les bibliothèques en livres techniques, ce qui lui crée un marché privilégié de réassortiment et d'entretien.

Tandis que l'Autriche et la Tchécoslovaquie ont pris leur part de la succession austro-hongroise sur le marché yougoslave, l'Italie, forte d'anciens courants d'échanges avec la Dalmatie et la Bosnie, a pris la place de la Hongrie. Mais, en plus, elle se fait l'intermédiaire commercial entre la Yougoslavie et l'Espagne et la France.

Depuis le moyen âge, les pays yougoslaves subissent l'initiative étrangère en matière d'échanges. D'où, une tradition fortement enracinée en pays serbe d'invoquer l'appui de la technique et du capital étrangers et d'accueillir le commerçant forain. On peut compter sur les Dalmates riches de vieilles traditions, sur les Slovènes rompus aux méthodes autrichiennes, sur les Macédoniens plus agiles que les Levantins, pour libérer la Yougoslavie de l'emprise des courtiers danubiens ou italiens.

Les voies de communications. — Grâce aux aménagements de sa façade maritime, de son réseau ferroviaire, routier et aérien, le pays prend part aux courants de commerce extra-balkaniques et extra-européens (voir fig. 99, p. 407).

La place qu'occupe la Yougoslavie dans la péninsule, les grandes voies naturelles qui la traversent et la rattachent aux régions voisines y ont depuis longtemps attiré la circulation. Dès le milieu du XIXe siècle, des voies ferrées avaient été construites, qui préparaient son futur réseau : celle de Vienne à Trieste par le col du Semmering, sur laquelle est venue s'embrancher celle de Ljubljana à Zagreb et à Belgrade, puis celle de Budapest à Zagreb et à Fiume, par une compagnie hongroise. La *Compagnie des chemins de fer orientaux*, à capital en grande partie français, avait également construit la ligne de Belgrade à Constantinople; les Turcs, en 1872, celle de Salonique à Mitrovica, qui devait rejoindre la précédente. La *Compagnie yougoslave des Chemins de fer de l'État* a repris toutes ces lignes d'origine étrangère et complété ce premier réseau. En dix ans, 900 kilomètres de voies nouvelles ont pu être mises en service. Le réseau ferré compte actuellement plus de 10 000 kilomètres de voies, 4 kilomètres pour 100 kilomètres carrés, 7 pour 10 000 habitants. Il est vrai que la voie double ne figure dans ce total que pour 572 kilomètres.

Le réseau routier s'est amélioré dans les mêmes proportions. Il comptait, en 1930, 40 435 kilomètres, dont 1 500 construits de 1919 à 1930. Cela ne fait encore que moins de 3 pour 1 000 habitants. Mais les deux tiers sont utilisables pour les voitures automobiles, et 310 lignes d'autobus sont exploitées sur un parcours de 11 500 kilomètres.

Les régions du Nord, les mieux dotées en routes et en chemins de fer, sont également les plus riches en voies d'eau : le Danube et la Tisa sont navigables

sur tout leur parcours yougoslave ; la Drave, en aval de Barč ; la Save, en aval de Sisak. 1 836 kilomètres de rivières, au total, permettent les transports par eau, et 267 kilomètres de canaux drainent vers elles les marchandises pondéreuses de Vojvodina. Le trafic en 1932 s'y est élevé à 3 441 000 tonnes, dont un quart de céréales et 16 p. 100 d'huiles minérales. Le pavillon yougoslave l'a assuré dans la proportion de 58 p. 100, l'allemand vient ensuite (8 p. 100), le français au huitième rang (2 p. 100). La flotte nationale, avec une puissance de 46 000 CV et une capacité de 441 000 tonnes, comprend 221 remorqueurs, 65 bateaux à voyageurs, 638 chalands métalliques, 229 chalands en bois et 1 200 péniches.

Si le mouvement fluvial a légèrement baissé par suite de la crise, celui des lignes aériennes, en revanche, n'a cessé de s'accroître. Les communications aériennes, qui mettent Cetinje à une demi-journée de Belgrade, assument mieux en Yougoslavie que dans tout autre pays européen leur fonction logique de transport rapide à grande distance des voyageurs et des marchandises chères.

Le trafic maritime croissant du pays est, d'autre part, le signe le plus évident de son indépendance économique. La côte attribuée à la Yougoslavie en 1919 avait été négligée au profit de Trieste et de Fiume. La flotte qui lui était remise en 1920 n'était que le dixième de la flotte austro-hongroise. Mais les Dalmates ont des traditions et une passion pour la mer égales à celles des Bretons.

La Yougoslavie a dû aménager des ports, les relier à l'intérieur et se constituer une flotte. Son pavillon a couvert, en 1933, 78 p. 100 du mouvement de ses ports, distançant de loin le pavillon italien (17 p. 100). De 1921 à 1933, le tonnage de sa flotte marchande a passé, pour les vapeurs, de 119 000 tonneaux à 347 000, le nombre de ses voiliers de cabotage, de 600 à 1 400. Aux entrées et aux sorties figurent, en 1933, 183 000 bateaux jaugeant 32 831 000 tonneaux.

Le mouvement des marchandises s'est élevé à 2 109 000 tonnes, dont 1 639 000 avec l'étranger, en baisse de trois dixièmes par rapport à 1929, en raison de la mévente des céréales, qui a affecté le pouvoir d'achat de la population.

Split, le port le plus important, concentre 37 p. 100 des échanges. Sušak vient au deuxième rang, avec 24 p. 100; Dubrovnik, au troisième (12 p. 100); Šibenik, au quatrième (8 p. 100). La plus grande partie des exportations se font encore sous pavillon italien (59 p. 100), mais le pavillon yougoslave domine déjà à l'importation (34 p. 100) devant les pavillons grec (30 p. 100), italien (20 p. 100). Le rôle de l'Italie dans les exportations s'explique par le fait que 48 p. 100 des marchandises exportées, en poids, sont absorbées par ce pays : ce sont des bois, des marnes, des bauxites, des céréales, du bétail. En revanche, 35 p. 100 des marchandises importées, en poids, viennent d'Angleterre, 16 d'Allemagne, 10 de Hollande : houilles, cokes, fers, machines.

La marine nationale transporte déjà plus du quart des voyageurs en provenance ou à destination de l'étranger : 10 500 sur 39 000 en 1933. Ses différentes compagnies se sont entendues pour se partager les services.

Il faut mettre à part la zone franche yougoslave créée en 1923 dans le port de Salonique par un accord avec la Grèce. 276 bateaux, jaugeant 132 700 tonneaux, l'ont fréquentée en 1933. Ils en ont exporté des minerais de plomb, de zinc, de chrome ; ils ont importé du matériel de chemin de fer, des machines, des aciers. Le pavillon yougoslave y représente 40 p. 100 du tonnage.

Le développement des moyens de communications a permis la mise en valeur d'un capital très important : celui du tourisme. En 1932, 147 000 étrangers ont fréquenté les stations d'altitude de Slovénie et de Bosnie (10 700), les

plages de la côte croate et dalmate (52 000), les seize grandes stations thermales disséminées dans tout le royaume (2 000), ou parcouru les régions naturelles pittoresques et variées du pays. En 1933, leur nombre s'est élevé à 216 000.

Le mouvement des échanges internationaux. — En 1929, année normale, à la veille de la crise, le volume des exportations (5 329 866 t.) dépassait le triple de celui des importations (1 671 521 t.), leur valeur atteignait 7 921 707 922 dinars, assurant un actif de 326 957 593 dinars. Les exportations

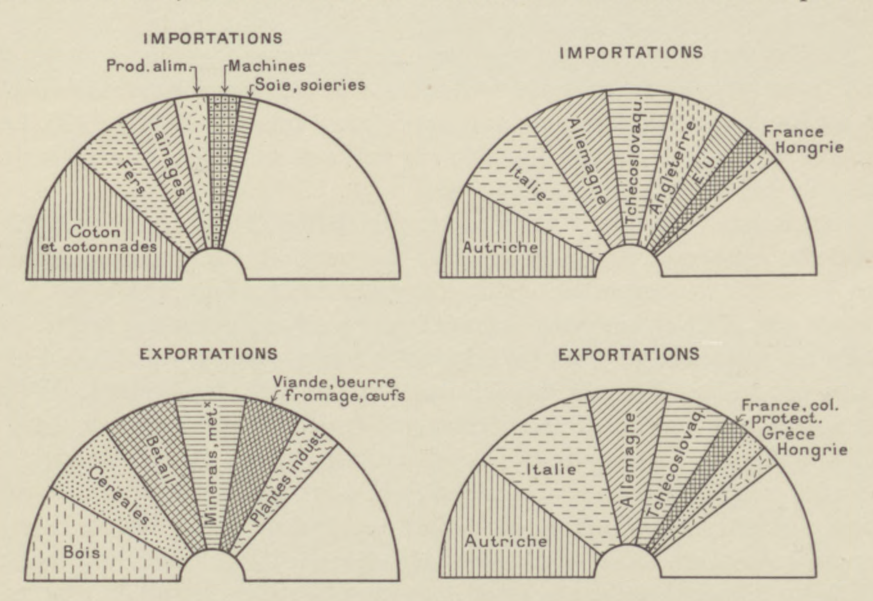


Fig. 122. — Les éléments du commerce yougoslave en valeur, en 1933.
A gauche, importations et exportations, par catégories ; à droite, principaux fournisseurs et principaux clients. Abréviation : E. U., États-Unis.

avaient plus que quintuplé en poids et en valeur depuis 1920, les importations, plus que triplé en poids et doublé en valeur. Dès 1930, le volume du commerce extérieur a diminué. En 1933, les importations se chiffrent à 793 483 tonnes, moins qu'en 1922, pour une valeur de 2 882 516 000 dinars, inférieure à celle de 1920. Les exportations ont passé à 2 929 706 tonnes, moins qu'en 1923, représentant une valeur de 3 317 844 000 dinars, inférieure à celle de 1922.

Ce que la Yougoslavie offre à l'étranger, ce sont toujours les produits de son sol et de son sous-sol : céréales, viandes, fruits, œufs, bois, minerais. Ce qu'elle demande, ce sont des produits industriels : tissus et filés de coton, de laine, de soie, machines, instruments, appareils de métallurgie, de quincaillerie, d'électricité.

Pour les importations, moins pondéreuses que les exportations, les plus forts tonnages sont ceux des charbons (36 p. 100), des huiles minérales (15 p. 100), des fers (9 p. 100), mais les plus fortes valeurs sont celles des textiles (31 p. 100), des fers bruts, mi-ouvrés, rails (9 p. 100), des machines, appareils électro-techniques (8 p. 100). En accroissant sa capacité de production, l'industrie nationale permettra au pays de se passer des tôles, de la quincaillerie, des machines, des textiles achetés actuellement en Europe centrale et en Italie. Elle ne pourra pas lui épargner les importations de charbons allemands et d'huiles roumaines.

Pour les exportations, la Yougoslavie sert les mêmes clients qu'en 1929 : Autriche et Tchécoslovaquie en céréales et en bétail, Italie en bois, Allemagne en

cuivre et en bauxite, Algérie, Égypte et Syrie en ciments. En tête du mouvement des échanges vient l'Autriche. Elle absorbait, en 1920, 42 p. 100 des exportations et fournissait 20 p. 100 des importations. Elle ne participe plus au commerce yougoslave en 1933 que pour 1 195 339 000 dinars, 19 p. 100 du total. Elle ne joue plus le rôle de courtier pour l'Allemagne. Elle n'achète plus que 21 p. 100 des exportations, céréales, fruits, porcs surtout. Elle ne fournit que 16 p. 100 des importations : fers, cuirs, textiles.

L'Italie, qui, en 1932, était même parvenue à conquérir la première place, vient ensuite, avec 1 184 307 000 dinars, soit 18 p. 100. Elle achète beaucoup, 21 p. 100 des exportations, surtout du bois. Elle vend moins : 15 p. 100 des importations, principalement les textiles. La concurrence des textiles tchèques et des riz hindous a fait diminuer son importance relative depuis 1920. Le développement rapide de la flotte yougoslave la prive de son rôle d'intermédiaire pour la vente du bois bosniaque en Espagne.

En troisième lieu vient l'Allemagne, avec 849 922 000 dinars, soit 13 p. 100 du total des échanges. Alors qu'en 1920 elle vendait moins que la France, elle fournit 13 p. 100 des importations en Yougoslavie : houilles, machines, appareillage électrique. Elle achète dans la même proportion : bauxites, fruits.

Elle est suivie de près par la Tchécoslovaquie, avec 914 928 000 dinars, qui participe pour 12 p. 100 aux importations en vendant des textiles, du fer brut, des machines, et pour 10 p. 100 aux exportations en achetant surtout des céréales.

L'Angleterre, la Hongrie, la France métropolitaine et d'outre-mer ont une part à peu près égale dans les échanges (4 p. 100). La France vend des produits chimiques et pharmaceutiques, des objets de luxe, du crin végétal. Elle n'a pas su vendre ses automobiles et a laissé place libre à l'Italie, aux États-Unis et à l'Angleterre. Elle achète des bois et des ciments et semble ignorer les maïs, les fruits et les cuirs, leur bonne qualité et leur bas prix.

On voit que la Yougoslavie a su dénouer les entraves économiques qui mettaient ses provinces en sujétion. C'est naturellement avec ses voisins du Nord et de l'Ouest qu'elle commerce le plus. Le développement de son indépendance bancaire, industrielle et maritime lui permettra de nouer de nouvelles relations dans le monde méditerranéen et de conquérir de nouveaux marchés en Amérique et en Orient.

BIBLIOGRAPHIE

STATISTIQUE. — *Statistički godišnjak*, knjiga 1, Belgrade, 1932.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — RELJA ARANITOVIĆ, *Les ressources et l'activité économique de la Yougoslavie*, Paris, 1930. — DRAGIŠA LAPČEVIĆ, *Naša stara trgovina*, Belgrade, 1926. — Dr MIRKO LAMER, *Weltwirtschaftliche Verflechtungen Südslawiens*, Zagreb-Leipzig, 1933.

RÉFORME AGRAIRE, COLONISATION. — Dr M. SERING, *Die agrarischen Umwälzungen in Ausserrussischen Osteuropa*, Berlin-Leipzig, 1930. — Dr ŠEĆEROV, *Iz naše agrarne politike*, Belgrade, 1930. — MILAN IVŠIĆ, *Les problèmes agraires en Yougoslavie*, Paris, 1926. — RADIVOJE L. VORKAPIĆ, *Le crédit agricole en Yougoslavie*, Paris, 1930. — Dr DJORDJE KRSTIĆ, *Kolonizacijau južnoj Srbiji*, Sarajevo, 1928.

AGRICULTURE. — *Obradjena zemlja i žetveni prino u 1931 godini*, Belgrade, 1932. — *Šume u Kraljevini Srba, Hrvata i Slovenaca. Izdanje ministarstva šuma i rudnika, knjigą 2*, Belgrade, 1926.

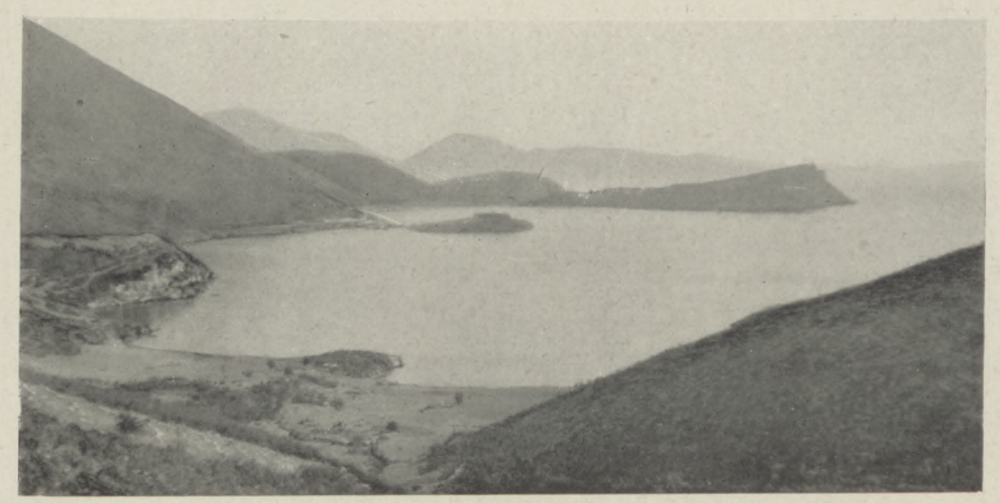
INDUSTRIE, COMMERCE. — JOSO LAKATOS, *La Yougoslavie industrielle*, Belgrade, 1930. — *Spolnja trgovina. Izveštaj zavoda za unapredjivanje spolnje trgovine za 1931 godinu*, Belgrade, 1932. — *Izvještaj komore za trgovinu, Obrt i industriju u Zagrebu za godinu 1931*, zasjedanje X, broj 9, Zagreb, 1932.

TRANSPORTS. — *Statistika plovidbe na rijekama i kanalima Kraljevine Jugoslavije za godine 1923-1928*, Belgrade, 1929. — MILOŠ STEFANOVIĆ, *Naše železnice posle rata*, Belgrade, 1929. — *Pomorska statistika Kraljevine Jugoslavije za Godinu 1933*, Split, 1934.



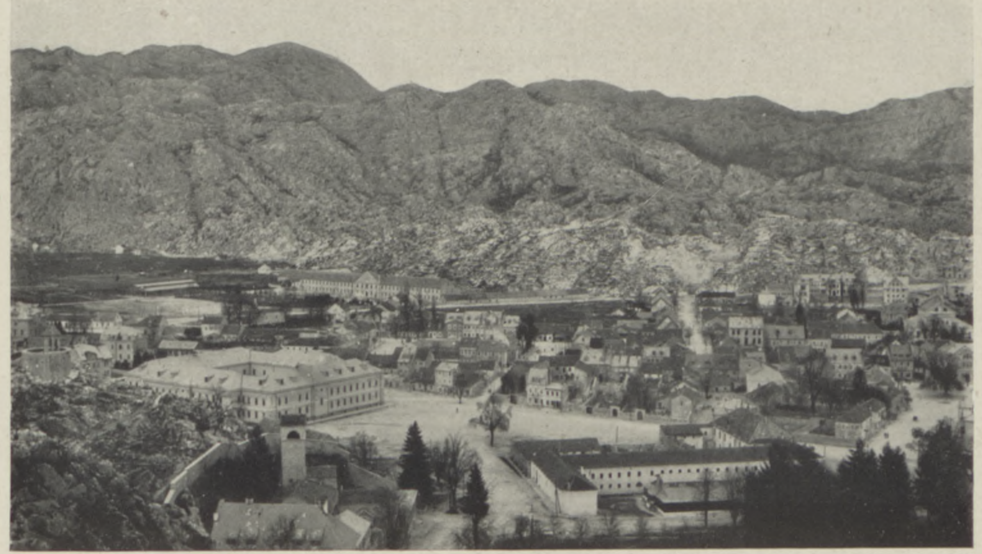
Phot. Bureau de Presse albanais.

A. — LE LAC D'OHRID VU DE LA RIVE ALBANAISE ET LA VILLE DE POGRADECI.



Phot. Bureau de Presse albanais.

B. — CÔTE D'HIMARA (ÉPIRE ALBANAISE), DU TYPE DALMATE.
Les pentes sont recouvertes de maquis.



Phot. J. Tosović.

C. — POLJE KARSTIQUE DE CETINJE.
Véritable oasis au milieu d'un chaos de rochers. A gauche, l'ancien Palais Royal.



Phot. Putnik.



Phot. A. Guénard.



Phot. A. Guénard.

A. — UN MONTÉNÉGRIN. B. — AROMOUNES. C. — UN POPE.

B. Aromounes du bassin de Bilishtë, haute vallée du Devolli (Albanie). — C. Pope de Hoçishtë, au pied de la Morava, bassin de Bilishtë.



Phot. Bureau de Presse yougoslave.

D. — ANDRIJEVICA.

Type de ville de montagne au contact des Brda monténégrines et des hautes plates-formes de la Raska.

L'ALBANIE

CHAPITRE XXXI

L'ALBANIE (SHQIPRIA)

Au Sud de Shkodra, la côte orientale de l'Adriatique change de direction et continue vers le Sud jusqu'au golfe de Vlora (Valona), où elle reprend vers le Sud-Est la direction dinarique (fig. 123). Sur ce littoral de 150 kilomètres, des plaines basses se succèdent, séparées par des collines formant de petits promontoires. En arrière apparaît au loin la montagne. Il semblerait, à consulter simplement la carte, que nulle part la pénétration dans l'intérieur ne doive être plus facile. Mais ces plaines basses, partiellement drainées, sont parfois humides et malsaines, et dans les montagnes qui les dominent les passages sont souvent difficiles. Il n'y a pas longtemps encore, on considérait l'Albanie comme un des pays les plus fermés, les plus isolés de l'Europe.

En fait, dès une très lointaine antiquité, des colons grecs partis de Corcyre (Corfou) vinrent s'installer sur cette côte, en 617 avant notre ère, d'après Thucydide, à Épidamne, sur l'emplacement actuel de Durrësi [1] (Durazzo), puis en 588 à Apollonie, dont on a retrouvé les ruines, avec des statues, des sculptures, dans le petit village de Pojani, à l'Ouest de Fieri. Mais ces deux colonies durent plus tard s'allier à Rome pour se défendre contre les Illyriens. Les Romains finirent par se rendre maîtres de la Macédoine, de l'Illyrie et de l'Épire. Pour s'en assurer la possession, ils construisirent de Durrësi (Durazzo) jusqu'à la mer Égée, à Edirne, la *Via Egnatia*, utilisant la vallée du Shkumbini, seule voie de commerce dont on suivait encore les débris il y a quelques années. Mais, après l'arrivée des Slaves, ni les Normands, ni les Angevins, ni les Vénitiens ne purent s'installer solidement dans l'intérieur. Seuls les Turcs, après la prise de Salonique en 1430 et de Constantinople en 1453, établirent, des montagnes à la mer, une domination durable.

En réalité, la population en place ne s'est jamais soumise, même quand elle s'est convertie à l'Islam. Ne reconnaissant d'autre autorité que celle des conseils de clans, elle parvint à se soustraire, sous l'égide de féodalités locales, avec Skanderbeg, le prince Alexandre, au XVe siècle, avec les pachas de Shkodra (Scutari) et de Jannina, au XVIIIe et au XIXe siècle, aux disciplines d'Istanbul.

1. L'orthographe des noms albanais est conforme à celle de la *Carte murale Armand Colin*, en usage dans les écoles albanaises.

I. — *L'ÉTAT ET LE PEUPLE*

Formation de l'État. — Les premières manifestations de cohésion nationale ne datent vraiment que de la résistance des Albanais aux traités de San Stefano et de Berlin : protestation du Congrès de Prizren, opposition armée à la cession d'Ulcinj (Dulcigno) aux Monténégrins, de Jannina et d'Arta aux Grecs. L'indépendance fut le résultat indirect des guerres balkaniques. Elle fut proclamée le 28 novembre 1912 par Ismail Qemal Bey Vlora et par les chefs albanais vaincus dans les rangs de l'armée turque, confirmée par le traité de Londres du 17 mai 1913, qui chargeait les six grandes puissances de donner au pays des frontières et une organisation. Annihilée dès 1915 par les belligérants, elle fut rétablie par l'Assemblée nationale de Lushnja en 1920. Depuis, l'Albanie s'est cherché un appui hors des Balkans. Elle l'a trouvé auprès de l'Italie qui occupait déjà l'île de Sazani (Saseno) et dont elle a obtenu, par le traité de Tirana en 1927, l'alliance et la collaboration technique et financière.

La population. — Ainsi constitué, l'État albanais a une superficie de 27 450 kilomètres carrés et une population de 1 003 000 habitants. Ses habitants, 36 en moyenne au kilomètre carré, sont rassemblés dans les bassins (plus de 50 au km^2) et peu nombreux dans les montagnes périphériques (moins de 25). Le développement de l'hygiène et la diminution de la vendetta, qui faisait disparaître le cinquième de certaines tribus, ont relevé à 3 000, depuis 1927, l'excédent des naissances sur les décès. En outre, le mouvement d'émigration des pays serbes libérés, commencé en 1878, s'est accusé depuis quinze ans. Entre 1925 et 1928, plus de 6 000 Albanais sont ainsi rentrés dans leur État national.

Il en reste encore plus de 400 000 en Yougoslavie et en Grèce, 80 000 en Italie, les uns dans les Pouilles et en Calabre, descendants de mercenaires appelés au xve siècle par les rois de Naples, les autres en Sicile, descendants de catholiques réfugiés par crainte des représailles turques après la mort de leur vaillant défenseur Skanderbeg et la chute de la petite place forte de Kruja qui appartenait à sa famille (xve siècle). Il en est 8 000 aux États-Unis.

La masse albanaise n'est point uniforme. Le fleuve Shkumbini (Skumbi) sépare les Tosques teintés d'hellénisme au Sud, des Guègues au Nord. Les uns et les autres se nuancent à chaque bassin et à chaque vallée. Tantôt la cellule familiale se rétrécit à la maison, tantôt elle s'élargit à la façon de la Zadruga yougoslave. Le *fis* plus étendu correspond à la *gens* latine. La *stirpe* est plus importante encore. Certaines tribus comme celles de la Merdita ou de la Matija comptent plus de 20 000 personnes. Malgré le code de 1928, la coutume de Dukagjin (*kanun i lek Dukagjinit*) y fait parfois encore un devoir de la « reprise du sang » sur les hommes de la famille du meurtrier et de la fidélité à la foi jurée (*besa*). Elle a maintenu à un niveau élevé dans toute la nation le sens de l'honneur.

Les religions aussi ont contribué à cloisonner l'Albanie. Les musulmans sunnites (56 p. 100) dominent le long du Drin noir et entre la Shushica et le Shkumbini. Les musulmans begtashi (12 p. 100), qui n'admettent pas le Coran et ne se tournent pas vers la Mecque pour prier, sont nombreux sur les collines et les plaines entre Shkumbini et Drin (voir fig. 96, p. 404). Les orthodoxes (21 p. 100) occupent en masses compactes les bassins de Korça (Koritza) et de Gjinokastra (Argyrokastro) et la côte entre Vlora et Saranda (Santi Quaranta) (pl. LXXXVI, C) ; les catholiques (11 p. 100) dominent autour de Shkodra et de

Durrësi. Néanmoins la foi n'empêche pas les mariages entre catholiques mirdites et musulmans.

Les allogènes (moins de 10 p. 100 de la population) ne constituent nulle part une minorité homogène : 35 000 Grecs disséminés au Sud de Vlora, 10 000 Aroumounes transhumants sur le Tomor (pl. LXXXVI, B), des villages restés dans le bassin de Korça en derniers témoins de la population yougoslave dont l'extension jusqu'à l'Adriatique est rappelée par la toponymie, d'autres dans la vallée du Drin, des Musulmans réfugiés de Bosnie après 1908, moins de 10 000 colons turcs et tsiganes répartis dans tout le pays. Cette dispersion met l'Albanie à l'abri de revendications territoriales de la part de ses voisins.

II. — LES ASPECTS DU PAYS

Entre les murailles de la Dalmatie et de l'Épire, l'Albanie s'ouvre sur l'Adriatique par des plaines miroitantes dont les eaux limoneuses troublent les rivages et dont le maquis noie les reliefs. Une seule île, celle de Sazani, annonce la côte depuis la haute mer. Au delà d'une trentaine de kilomètres, le regard découvre à l'intérieur des terres un faisceau montagneux où le flysch et les serpentines apportent

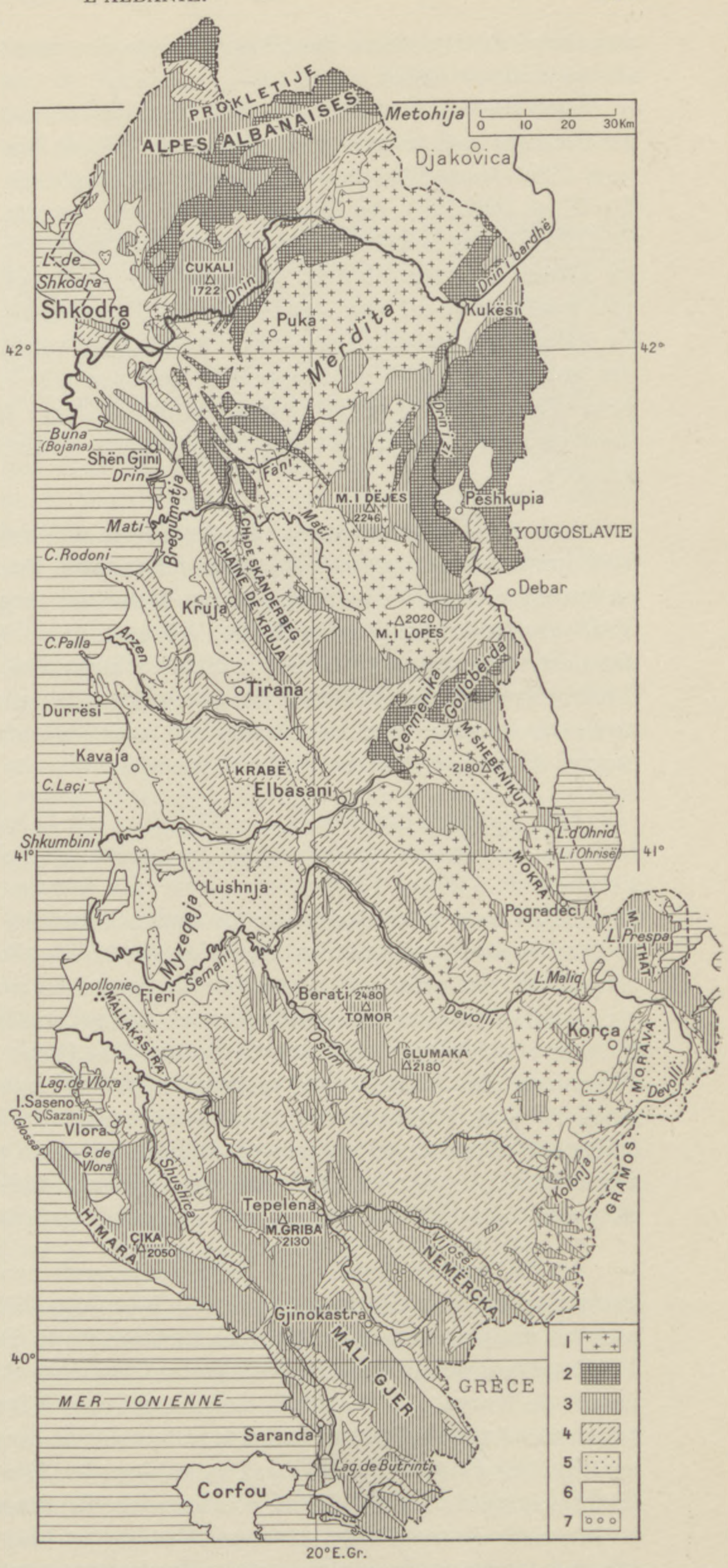


Fig. 123. — L'Albanie. — Échelle, 1 : 1 665 000.

1, Massifs de serpentines. — 2, Schistes, grès et marnes paléozoïques et triasiques. — 3, Chaînes et massifs calcaires. — 4, Flysch. — 5, Collines miocènes et pliocènes. — 6, Bassins et plaines quaternaires. — 7, Moraines.

une fraîcheur inconnue dans les calcaires des montagnes littorales de la Yougoslavie et de la Grèce.

Des chaînes y ont été plissées pendant tout le Tertiaire et soulevées par un mouvement qui se poursuit encore. Au Nord, les plis dinariques sont refoulés vers l'Est-Nord-Est par les massifs résistants de la Macédoine orientale (voir fig. 91, p. 398-399). Au Sud du cap Glossa, les plis tendent à la direction Nord-Sud. Étalés sur la côte, ils se resserrent à l'intérieur où s'accolent les synclinaux. Le réseau hydrographique, détourné par des captures des directions qu'il suivait conformément aux lignes de relief, a contribué à la fragmentation du pays en cellules riches en contrastes : montagnes tantôt nues, tantôt boisées, entre des gorges sauvages où le cavalier annonce son entrée par un coup de feu, de peur d'être jeté du sentier étroit dans le torrent impétueux par le cavalier venant en sens inverse, sans pouvoir reculer, — molles collines cultivées, bassins peuplés.

Les Alpes albanaises. — Au Nord se dressent les massifs calcaires du haut karst monténégrin et les Alpes albanaises, Prokletije en serbe, dont le socle paléozoïque apparaît au Sud-Est, au-dessus du large bassin de la Metohija, situé d'ailleurs en dehors des limites de l'Albanie, avec Djakovica et Peć (fig. 123). Le pays est rude. La rigidité des arêtes déchiquetées, dont les sommets dépassent 2 500 mètres, et des vallées à pic rendues inaccessibles par les verrous glaciaires, ne s'atténue qu'au Sud, dans les Cukali, avec les ondulations des schistes. Le cours moyen du Drin limite au Sud ces massifs.

Les massifs centraux. — Dominant à l'Ouest les collines et les plaines côtières, les hautes surfaces plus ou moins accidentées de l'Albanie intérieure s'étalent de 1 200 à 1 500 mètres, avec des sommets isolés dépassant 2 000 mètres. Elles sont constituées par un socle de roches éruptives anciennes sur lesquelles se sont maintenues des plaques résiduelles de calcaires triasiques et crétacés et des grès tertiaires entre de profondes entailles.

Aux alternances des calcaires et des serpentines correspondent celles des plateaux karstiques dénudés de la Merdita (pays des Mirdites), ou du Mali i Dëjes [1], et des forêts et pâturages du Mali i Lopës. Au Sud, le relief s'abaisse au-dessous de 1 200 mètres, dans l'ensellement du Gollobërda, dont les calcaires crétacés s'alignent en rangées de collines entre de petites plaines alluviales. Les serpentines n'apparaissent de nouveau qu'au Mali Shebenikut, parsemé de petits cirques, et à la Mokra, recouverte au Sud de grès tertiaires.

Le sillon du Drin. — A l'Est des massifs centraux, une longue dépression se dessine de la frontière grecque à la Metohija. Elle commence au Sud par des bassins, maintenant tributaires de l'Osum et du Devolli : bassin de Kolonja, à 1 100 mètres, encaissé de 500 à 900 dans les serpentines, les calcaires et le flysch, bassin de Korça, à 800 mètres, surplombé de 1 000 par les murailles de calcaires triasiques du Mali That et les paliers du socle de serpentines de la Morava, recouvert au Nord par le lac Maliq. Des collines tertiaires le séparent du lac d'Ohrid (Ochrida) (pl. LXXXV, A) où commence le drainage du Drin noir (Drin i zi). La rivière coule vers le Nord, creusant des gorges longues parfois de 30 kilomètres, étalant des cônes de déjection dans des bassins comme ceux de Dibra (Debar) ou de Peshkupia, tantôt entre des abrupts broussailleux surmontés de pentes

1. *Mali*, en albanais, signifie « montagne ».

schisteuses boisées, tantôt entre des socles paléozoïques et des massifs calcaires. Après avoir reçu, dans le bassin de Kukësi, le Drin blanc (Drin i bardhë) venu du Nord, au delà du confluent, la rivière tourne brusquement vers l'Ouest et s'engage dans une gorge longue de 50 kilomètres et profonde de 1 000 mètres, à travers une série de chaînes calcaires et de noyaux de serpentines.

La dépression du Mati et du Shkumbini. — A l'Ouest, la limite des massifs centraux apparaît surtout avec netteté dans une chaîne de collines calcaires, haute de 1 500 mètres, qui s'aligne vers le Sud-Est, sur une longueur d'une soixantaine de kilomètres. C'est la chaîne de Kruja, comme on l'appelle, du nom de la petite forteresse bâtie à son pied, qui garde le souvenir de Skanderbeg. Cette chaîne, comme celle de Skanderbeg qui lui est parallèle, rejoint au Sud la région mamelonnée et boisée de la Çermenika, véritable môle servant de point de partage aux eaux qui vont au Nord et au Sud. Et là aussi prend naissance une dépression vers le Nord-Ouest, qu'on peut considérer comme symétrique de celle du Drin, à l'Est, mais qui n'est pas continue. C'est la vallée supérieure du Mati qui reçoit au Nord, par le Fani, les eaux qui se rassemblent dans le pays des Mirdites, puis, tournant brusquement à l'Ouest à travers le prolongement de la chaîne de Kruja, rejoint directement la mer. Mais ce sillon du Mati se prolonge au Nord-Est jusqu'à Shkodra par une série de petits bassins fermés séparés par des seuils de serpentines. Nous sommes ici dans les plaines littorales, qu'il faut étudier à part. Au Sud du môle de la Çermenika, on retrouve, avec des alignements de collines qui prolongent la direction de celles de Kruja, des vallées également alignées vers le Nord-Est. Cette direction apparaît surtout dans le cours supérieur du Devolli, qui semble bien avoir dû rejoindre le Shkumbini en aval d'Elbasani, par un seuil sans obstacle.

L'Épire albanaise. — Du Semani à la frontière grecque, la structure se simplifie. Des chaînes parallèles de calcaires nummulitiques et à rudistes émergent des argiles éocènes qu'elles dominent de leurs promontoires allongés : Glumaka et Tomor à la ceinture boisée, aux blanches crêtes terminales mordues de cirques et plaquées de dépôts morainiques, dépassant 2 400 mètres, comme les monts de la Nemërçka et de Tepelena, Griba et Mali Gjer, moins élevés. Au Nord, les croupes de 800 à 900 mètres de la Mallakastra plongent sous les alluvions de la plaine côtière. A l'Ouest, les calcaires décapés de leur manteau argilo-sableux s'alignent entre des dépressions où subsiste le flysch. Du cap Glossa à la lagune de Butrinti, la montagne calcaire, haute par endroits de plus de 2 000 mètres, borde la mer. C'est la Riviera albanaise (pl. LXXXV, B).

Plaines et collines littorales. — Entre la Riviera et les Alpes albanaises alternent les golfes colmatés des plaines littorales et les caps terminaux de croupes argilo-sableuses hautes de 20 à 200 mètres, liées à des zones anticlinales de plis à large courbure d'orientation Nord-Ouest—Sud-Est.

Les alluvions des plaines de la Buna et de Shkodra enveloppent les chaînons dinariques de calcaires éocènes à travers lesquels se frayent passage les bras du Drin. Le lac de Shkodra (370 km²), dont la profondeur ne dépasse pas 7 mètres, n'est qu'une partie de la plaine abaissée au-dessous du niveau de la mer. Des marécages l'entourent. Dans la plaine de la Bregumatja entre le golfe de Shën Gjini (San Giovanni di Medua) et le cap Rodoni, on en retrouve de semblables, mais déjà parsemés de touffes de maquis et de bosquets résiduels.

En revanche, la plaine de l'Arzen entre le cap Rodoni et le cap Palla est sèche et habitée. Les anticlinaux pointent en collines entre les synclinaux remplis d'alluvions : collines de Tirana jusqu'au cap Rodoni, Krabë haut de 900 mètres à l'Ouest d'Elbasani; jusqu'au cap Palla, montagne de Durrësi, longue de 10 kilomètres, haute de 188 mètres; gradins de terrasses cultivées descendant de 500 à 200 mètres entre le Shkumbini et le Devolli, pour finir en croupe molle au cap Laçi entre les plaines de Kavaja et de la Myzeqeja. Cette dernière, œuvre des méandres mouvants des fleuves, est inondée sur un tiers de sa surface en hiver. Colmatée depuis une très haute antiquité au Sud du Semani, elle fut, dans le passé, un des greniers à blé de Rome et de Venise. Elle est encore un lieu de riches cultures en même temps qu'un centre de transhumance d'hiver.

III. — LE CLIMAT ET LA VÉGÉTATION

Climat. — Sur de faibles distances s'opposent les traits du climat des côtes méditerranéennes, des massifs montagneux et des bassins lacustres. Les hivers sont doux sur les plaines et sur les collines : la température moyenne de janvier est de 8° sur le littoral, de 4° au pied des massifs. En été, la chaleur est lourde et humide : juillet, 24° en moyenne. L'action thermique du lac d'Ohrid se fait sentir dans les bassins de la frontière yougoslave par une amplitude des variations annuelles plus faible qu'à Elbasani. Les montagnes de l'Épire albanaise sont en été plus chaudes que la côte, mais froides comme les bassins macédoniens en hiver.

Les pluies sont des pluies de fin d'automne et d'hiver ; elles tombent en novembre pour un cinquième sur la côte, pour un septième dans les montagnes du Nord, provoquées par les vents du Sud, sous la forme d'ondées abondantes. Pendant des semaines, en revanche, même en hiver, le ciel est sans nuages. Les étés sont secs : il ne tombe pas 50 millimètres de pluie de juillet à août, alors que le total annuel dépasse 1 000, sur la côte. Les précipitations sont plus abondantes dans les Alpes albanaises et sur les massifs, où elles dépassent 1 400 millimètres et atteignent par endroits 1 800 (voir fig. 94, p. 402).

Végétation et cultures. — Les contrastes de la végétation sont encore plus frappants que ceux du climat (voir fig. 95, p. 403). La moitié du pays, à une altitude supérieure à 1 000 mètres, est drapée de forêts et de pâturages ; l'autre, plate ou ondulée, arrosée seulement par des averses d'hiver, est une steppe. Le maquis tapisse les escarpements côtiers de l'Épire et les éperons isolés de la plaine, tandis que les cultures méditerranéennes s'insèrent par les vallées vers l'intérieur : orangers, citronniers, figuiers, oliviers ne sont pas comme en Dalmatie confinés à la côte, ils prospèrent jusqu'au pied des massifs de l'Albanie centrale. L'homme a fait reculer les bois de chênes de l'Épire, dont il ne subsiste plus souvent que des fougères sur le flysch et du genêt sur les calcaires. Si les forêts sont encore touffues et ombreuses au Nord de la Çermenika et du Gollobërda, les alpages se sont développés par débordement au Sud. Les champs de blé, de lin et de maïs ont pris place sur les méplats des montagnes. Dans les fonds de bassins, les champs de luzerne ou de coton alternent avec les prairies entourées de saules, de peupliers et de platanes, avec les carrés de tabac enserrés dans les murs de pierre sèche. Sur la steppe aride où le maquis a été défriché, les champs de maïs s'enferment entre des haies de mûriers.

IV. — LA VIE ÉCONOMIQUE

L'AGRICULTURE. — Les terres cultivées ne représentent que 12 p. 100 de la surface totale. Elles sont localisées surtout dans les bassins, dans les vallées moyennes du Shkumbini, du Semani, du Devolli et de la Vijosë, dans les collines de l'Albanie centrale. Le régime des grandes propriétés, maintenu en partie au profit du fisc, a retardé le développement agricole. L'araire qui érafle à peine le sol est encore souvent en usage. Toutefois, au cours des dernières années, l'œuvre des écoles d'agriculture, les distributions de semence, l'extension du métayage et par endroits l'emploi de tracteurs ont fait faire des progrès sensibles à l'exploitation du sol (fig. 124).



FIG. 124. — L'Albanie. Carte économique.

1, Régions où moins de 5 p. 100 de la surface est cultivée. — 2, Périmètres des concessions pétrolifères. — Principaux gisements : 3, cuivre ; 4, lignites ; 5, pyrites ; Am, Amiante ; Au, Or ; Cr, Chrome ; Fe, Fer ; Ni, Nickel. — Échelle, 1 : 2 500 000.

Le maïs est la céréale la plus cultivée, deux fois plus que le froment, cinq fois plus que l'avoine. Il donne jusqu'à deux récoltes dans la Myzeqeja. Le riz prospère dans les bassins de Tirana et d'Elbasani.

L'arboriculture prend une place de plus en plus grande : on compte plus de 500 000 oliviers, dont plus des neuf dixièmes au Sud du Semani, plus de 400 000 mûriers. Le département d'Elbasani contient à lui seul un tiers des pruniers et des grenadiers, 40 p. 100 des cognassiers, plus de la moitié des cerisiers, des noyers, des pêchers, des abricotiers, des figuiers, plus de 60 p. 100 des pommiers du royaume. Les citronniers (29 000) et les orangers (91 000) sont pour plus de moitié en Épire.

La culture du tabac a produit, en 1932, 125 000 quintaux. Elle est localisée pour les deux tiers autour de Shkodra. Celle du coton se développe dans les plaines côtières irriguées et a produit, en 1932, 6 000 quintaux. La vigne couvre encore moins de 6 000 hectares. La production du raisin de table est préférée à celle du vin.

Les forêts et les alpages couvrent 66 p. 100 de la superficie totale. Le bois — chêne, hêtre, sapin ou pin — est exporté en grumes ou transformé en charbon. Les pâturages nourrissent un important troupeau ; le plus nombreux est celui des chèvres : on en compte 975 000 en 1932, soit 35 au kilomètre carré et 97 pour 100 habitants. Le troupeau ovin s'élève à 1 477 000 têtes. Les bovins, non compris 6 000 buffles de la côte et des bassins, sont près de 400 000. Le nombre des ânes, 64 000, dépasse encore celui des chevaux. La région d'élevage la plus intense est l'Épire, qui réunit la moitié des

chèvres, le tiers des moutons et des chevaux. Des fromageries coopératives y ont même été organisées pour la transformation du lait en yogourt ou en fromage.

L'exploitation des produits du sol est encore primitive, mais elle peut se développer rapidement par extension des cultures d'agrumes et de primeurs et par exploration rationnelle des forêts.

L'industrie. — L'industrie est née de l'exploitation des ressources minérales. Les sables miocènes de Selenica produisent 6 000 barils de bitume ; 400 000 hectares de terrains sont concédés à des sociétés étrangères pour l'extraction du pétrole. Des gisements de lignites existent dans la vallée de la Vijosë, dans les bassins de Korça et de Tirana. Le cuivre est exploité près de Puka. Des pyrites, du chrome, de l'amiante, du kaolin ont été identifiés. Les salines des lagunes d'Arta et de Vlora donnent lieu à des exploitations prospères (fig. 124).

Les voies de communications, terrestres, maritimes, aériennes. — Il y a vingt ans l'Albanie ne possédait pas de routes. Elle en compte maintenant 1 400 kilomètres, séries de voies transversales reliées à une artère Nord-Sud allant de Shkodra à Saranda, en contact avec le Monténégro, la Macédoine et l'Épire grecque (voir fig. 99, p. 407).

Néanmoins les ports sont d'une importance capitale pour les relations internationales du pays. Saranda, au fond d'une baie profonde de 30 mètres, est un port d'escale. Vlora (6 000 hab.), port du Nord de l'Épire et des lacs, ne dispose malheureusement que d'une rade peu profonde. Durrësi (5 000 hab.), au flanc Sud du Mali Durrsit, sur l'emplacement d'Épidamne et de Dyrrachium, est le port de l'Albanie centrale. Il est outillé d'un môle de 1 400 mètres et d'une jetée brise-lames d'un kilomètre. Shën Gjini est un port de mouillage et de transbordement. Shkodra (25 000 hab.), bien que situé à 44 kilomètres de la mer, reçoit à certaines époques des bateaux qui remontent la Buna en sept heures et la descendent en quatre. Ne disposant que de barques de faible tonnage, la marine albanaise laisse assurer les gros transports par les compagnies yougoslaves, italiennes ou grecques, tant pour le cabotage que dans les relations internationales.

A l'intérieur, en l'absence de lignes de chemins de fer, des services rapides d'autobus et d'avions relient les principales villes.

Le commerce. — L'économie albanaise est une économie agricole non évoluée, bornée aux échanges de marchés locaux entre paysans et boutiquiers. Les caravanes d'Aromounes sont trop lentes et les trains de camions trop rares pour établir une circulation de marchandises entre les villes. Aussi l'Italie sert-elle encore d'intermédiaire entre le Nord et le Sud. Elle revend à l'Épire les peaux achetées en pays mirdite et à Shkodra les huiles achetées à Vlora.

Le climat rend d'ailleurs instable la production agricole qui seule peut fournir à l'exportation et assure au pays une puissance d'achat. En fait, l'Albanie importe beaucoup plus qu'elle n'exporte : 22 800 000 francs-or, contre 4 500 000, en 1932.

Les achats consistent en produits manufacturés (21 p. 100) : tissus, machines; en produits alimentaires (11 p. 100) : céréales, riz, produits coloniaux. Les ventes comprennent des produits alimentaires (62 p. 100) : fromages (28 p. 100), poissons, œufs, olives. Viennent ensuite les peaux, le bitume, les laines, le charbon et le bois de chauffage.

En tête du mouvement des échanges vient l'Italie, avec 11 740 000 francs-or, soit 42 p. 100 du total. Elle achète 62 p. 100 des produits exportés et vend 39 p. 100 des produits importés. Les États-Unis (3 212 000 francs-or) achètent les trois quarts des fromages et fournissent huiles minérales et machines.

La Yougoslavie (7 p. 100 des échanges) vend autant que les États-Unis, — des ciments, des céréales, des bois, — mais elle achète dix-huit fois moins qu'eux. La Grèce équilibre ses postes d'acheteur et de vendeur. Elle achète surtout des fromages et du bétail. L'Angleterre et la Tchécoslovaquie figurent parmi les importateurs à la quatrième et à la cinquième place.

On voit que l'Albanie manque de débouchés dans les pays voisins qui produisent mieux qu'elle marchandises ou matières premières. En l'absence d'un réseau de communications intérieures développé jusqu'à ses frontières, elle reste sous la dépendance des compagnies de transport italiennes qui mettent Vlora à quelques heures de bateau et à moins d'une heure d'avion de Brindisi. La mise en valeur des terres incultes, l'assainissement des plaines côtières en vue de la culture des agrumes pour les marchés de la Yougoslavie et de l'Europe centrale aideront le pays à équilibrer ses échanges.

Depuis dix ans, de sérieux progrès ont été accomplis. Les tracteurs ont fait leur apparition chez des paysans qui ignoraient la charrue et la faux. Les villes se modernisent. Tirana, la capitale (17 000 hab.), où siège le gouvernement devenu, en 1928, « un royaume démocratique parlementaire et héréditaire », se perce d'avenues, tout en conservant le charme de ses vieux monuments et de ses mosquées décorées de peintures. Korça (26 000 hab.), ville slave albanisée, est embellie par les émigrés revenus d'Amérique. Dans quelques années, l'Albanie équipée aura conquis une indépendance matérielle et morale favorable à la stabilité des Balkans.

BIBLIOGRAPHIE

CARTES. — H. LOUIS, *Karte von Albanien*, 1 : 200 000, Vienne, 1928. — E. NOWACK, *Geologische Karte von Albanien*, 1 : 200 000, Berlin, 1928.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — D[r] HERBERT LOUIS, *Albanien. Eine Landeskunde vornehmlich auf Grund einiger Reisen* (*Geogr. Abhandl. herausg. von Prof.* ALBRECHT PENCK), Stuttgart, 1927. — T. SELENICA, *Shqipria, më 1927*, Tirana, 1928. — ANTONIO BALDACCI, *L'Albania*, Istituto per l'Europa orientale, Rome, 1930. — ROBERTO ALMAGIA, *L'Albania*, Rome, 1930. — STEPHAN RONART, *Albanien von Heute*, Vienne, 1933. — LÉON REY, *Guide de l'Albanie*, Paris, 1930. — JACQUES BOURCART, *L'Albanie et les Albanais*, Paris, 1921. — BERNATZIK, *Albanien*, Vienne, 1931.

L'ÉTAT ET LES POPULATIONS. — J. SWIRE, *Albania. The rise of a kingdom*, Londres, 1929. — FRANZ NOPCSA, *Albanien. Bauten, Trachten und Geräte Nordalbaniens*, Berlin, 1925.

RELIEF. — JACQUES BOURCART, *Les confins albanais administrés par la France. Contribution à la géographie et à la géologie de l'Albanie moyenne*, Paris, 1922. — JOVAN CVIJIĆ, Die dinarisch. albanesische Scharung (*Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften Wien*, 1901, Band CX). — E. NOWAK, Morphogenetische Studien aus Albanien (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde Berlin*, 1920, p. 81-117) ; *Beiträge zur Geologie von Albanien. Neues Jahrbuch für Mineralogie*, Stuttgart, I, 1921 ; II, III, 1923 ; *Geologische Uebersicht von Albanien*, Innsbruck, 1929. — FRANZ NOPCSA, *Zur Geologie der Küstenketten Nordalbaniens*, Budapest, 1925.

VÉGÉTATION. — F. MARKGRAF, *Botanische Reiseeindrücke* (*Repertorium specierum novarum Regni vegetabilis*, Berlin, 1925) ; *An den Grenzen des Mittelmeergebietes* (*id.*, Berlin, 1927) ; *In Albaniens Bergen*, Stuttgart, 1930. — J. B. KUMMERLE, *Additamenta ad floram Albaniæ, Reiseskizze*, Budapest, 1926.

VIE ÉCONOMIQUE. — *Albania. Edizione del Ministero dell'Economia Nazionale*, Tirana, 1931. — GIOVANNI LORENZONI, *La Questione agraria albanese*, Florence, 1930. — F. TAJANI, *L'Avvenire dell'Albania*, Milan, 1932. — INSTITUT INTERNATIONAL D'AGRICULTURE. *Annuaire international, 1932-1933.*

LA BULGARIE

CHAPITRE XXXII

L'ÉTAT ET LES POPULATIONS

Formation territoriale. — L'État bulgare, constitué comme formation autonome, ne date que de 1878. S'il n'a figuré que fort tard sur la carte politique, il n'en évoque pas moins une très lointaine histoire. Les guerriers finno-ouraliens auxquels il doit son nom sont entrés dès le VIIe siècle dans la péninsule. Venus des pays situés entre Prut et Dniestr par la porte ouverte de la Dobrudža (Dobrogea), ils n'étaient encore que des nomades. En se mêlant à l'amalgame des Slaves immigrés et des Illyro-Thraces fixés depuis longtemps au sol, ils furent amenés à se fixer eux aussi hors du domaine des steppes.

Poursuivant leur marche vers l'Ouest et le Sud-Ouest, ils s'avancèrent jusqu'à Serdika (Sofia), jusqu'en Macédoine même au IXe siècle, sous leur tsar Siméon jusqu'en Albanie. Au XIIIe siècle, ils entrèrent en conflit avec les chefs de la quatrième Croisade, à qui ils avaient en vain offert leur alliance, et leur infligèrent la grave défaite d'Andrinople. C'est alors que les Francs entendirent pour la première fois parler des « Boulgres ». Entre temps ceux-ci s'étaient convertis au christianisme oriental, et c'est ainsi que l'autorité du Patriarcat s'étendit sur l'archevêché de Drstar (Silistrie), et bien plus tard à celui d'Ohrid.

Rudes et tenaces travailleurs, cultivant âprement leur terre entre deux expéditions, les Bulgares ne purent cependant résister jusqu'au bout à la pression des armées turques. Soumis par le sultan Bajazet après les défaites de Tărnovo en 1393 et de Nikopol en 1396, ils ne se réveillèrent qu'à la fin du XVIIIe siècle, en apprenant du moine Paisij d'Hilendar à connaître leur passé. Cette résurrection intellectuelle des plus cultivés d'entre eux a précédé d'une centaine d'années leur résurrection religieuse et politique. La constitution dans l'Église grecque d'un groupement spécial, l'Exarchat, les soustrait, en 1870, au Patriarcat. Leur insurrection de 1876 aboutit avec l'aide des armées russes au rétablissement de l'empire de Siméon le Grand par le traité de San Stefano (fig. 125). Mais l'Allemagne et l'Autriche en réduisent les effets au traité de Berlin, en 1878, qui libère seulement la principauté autonome de Bulgarie et la province autonome de Roumélie. Proclamé royaume indépendant en 1908, l'État bulgare semble, au cours des guerres balkaniques, devoir étendre ses frontières aux portes de Constantinople, lorsqu'une guerre malheureuse contre ses alliés de la veille pour la possession de la Macédoine le prive de la plus grande partie de ses con-

quêtes et l'ampute de la Dobrudža. Il essaie en vain de récupérer les territoires perdus en se rangeant en 1915 aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche, et le traité de Neuilly en 1919 lui enlève même sa côte égéenne.

La Bulgarie a ainsi perdu le débouché sur la Méditerranée que par trois fois elle avait essayé de s'ouvrir. Elle ne communique plus avec la mer libre que par des détroits dont la Turquie a la maîtrise. Mais elle conserve un territoire compact, aux frontières peu étendues, 1 kilomètre pour 49 kilomètres carrés, ap-

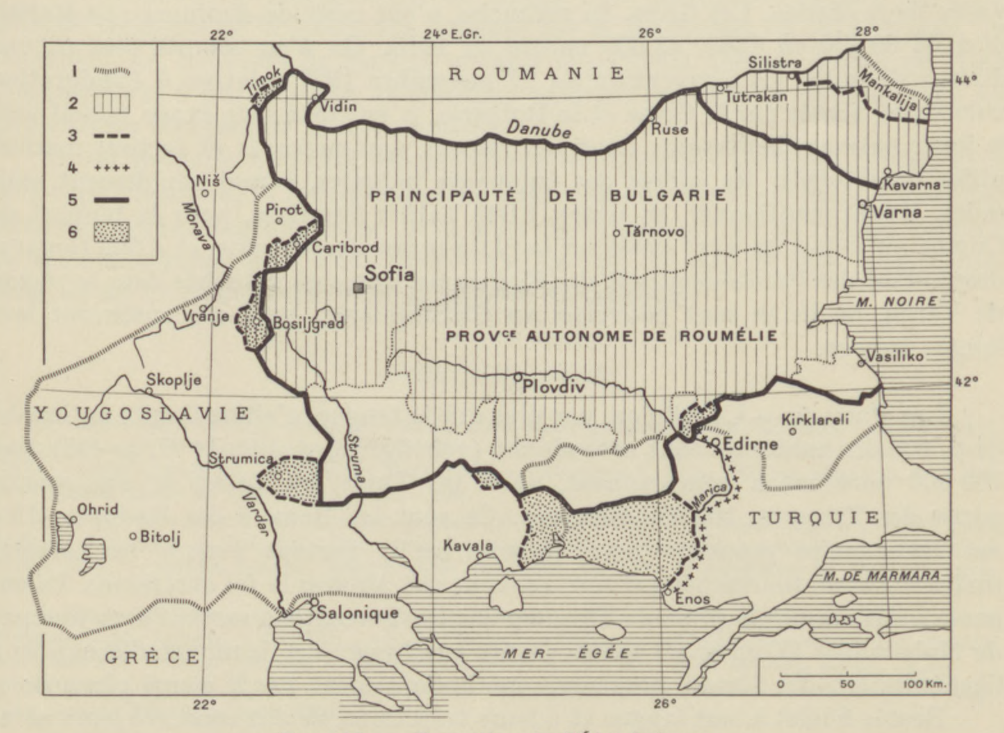


Fig. 125. — Formation de l'État bulgare.

1, Anciennes frontières de la Bulgarie au traité de San Stefano. — 2, Territoires de la Principauté de Bulgarie et de la Province autonome de Roumélie après le traité de Berlin. — 3, Anciennes frontières de la Bulgarie après le traité de Bucarest. — 4, Frontière après la convention bulgaro-turque de 1915. — 5, Frontière actuelle de la Bulgarie (depuis le traité de Neuilly, en 1919). — 6, Régions cédées par la Bulgarie au traité de Neuilly. — Échelle, 1 : 5 550 000.

puyées pour un quart au Danube (397 km.) et constituées presque dans la même proportion par la mer Noire (311 km.). Sans doute les chaînes de la Stara Planina et de la Srĕdna Gora séparent le pays en deux, mais elles ne créent pas entre le Nord et le Sud un obstacle aussi massif que les Carpates entre l'Est et l'Ouest de la Roumanie. La répartition des montagnes et des plaines est bien équilibrée : les trois cinquièmes du pays sont à une altitude inférieure à 500 mètres, un dixième à peine dépasse 1 000 mètres. Avec une superficie de 103 146 kilomètres carrés et une population de 5 478 000 habitants, soit 53 au kilomètre carré, la Bulgarie est un État homogène où se posent moins de problèmes nouveaux que chez ses voisins.

Le peuplement. — Parmi ces 5 millions et demi d'habitants, la proportion des allogènes est faible : 16 p. 100. Les Turcs seuls (577 000) constituent des groupes compacts entre la Sakar Planina et la Dobrudža, le long du Danube, dans la partie orientale des Rodopes et dans les villes où ils pratiquent les petits métiers. Les Tsiganes (134 000) exercent un peu partout les professions de maré-

chaux-ferrants, maquignons ou musiciens. Les Roumains (69 000) sont accolés, dans la région de Vidin, à ceux du Timok yougoslave. Les Juifs (46 000), descendants de réfugiés venus d'Espagne à la fin du XVe siècle et fidèles au patois judéo-espagnol, sont deux fois plus nombreux qu'en 1880. Pendant le même temps, le nombre des Arméniens a plus que quadruplé ; il a augmenté sensiblement après chaque guerre et chaque massacre en Turquie, et atteint aujourd'hui 27 000. Ils s'adonnent au commerce dans les villes et à la sériciculture dans la vallée de la Marica. Les Grecs, en revanche, n'ont cessé de diminuer : ils étaient plus de 60 000 en 1880, 43 000 encore en 1910. On n'en compte plus qu'une dizaine de mille. La Convention du 27 novembre 1927 relative à l'émigration volontaire, signée par la Grèce et la Bulgarie, a entraîné leur exode massif vers le foyer national hellénique. Ceux qui restent, commerçants et surtout marins, utiles pour former les cadres des équipages bulgares, seront rapidement assimilés. Il faut mentionner, en outre, 6 000 Tatars immigrés, pour la plupart de Crimée au début du XIXe siècle sur la plate-forme danubienne, et 4 000 Gagauzi descendant des Petchénègues et des Koumanes venus au XIe siècle dans la région de Varna, où ils se sont convertis au christianisme, tout en conservant leur langue turque.

Les Pomaci. — La religion, pas plus que la langue, n'altère l'unité nationale. 84 p. 100 des habitants sont orthodoxes (voir fig. 96, p. 404, et 97, p. 405). Les 789 000 musulmans comprennent, outre les Turcs, les Tatars et une grande partie des Tsiganes, 102 000 Bulgares. Ce sont les Pomaci des Rodopes. Une des étymologies proposées pour le nom qu'ils portent évoque les tortures (*măka* = peine, tourment) qui leur auraient fait abjurer la foi chrétienne. Ils ont passé à l'Islam dès la prise de Tărnovo par les Turcs, puis surtout sous le règne de Mohammed IV au XVIIe siècle. Ce fut aussi pour eux le moyen d'échapper à l'hellénisation des Slaves, poursuivie méthodiquement par le clergé phanariote.

Restés fidèles à leur langue et à leurs traditions, ils ont conservé leurs noms bulgares, Popov, Stojanov, Rusev, par exemple. Ils ont maintenu en place les croix plantées par leurs ancêtres, conservé les relations de famille avec leurs parents non convertis, et gardé indivise avec eux la propriété des vieux arbres fruitiers inaliénables. Non seulement ils sont restés rebelles à l'assimilation, mais encore ils se sont montrés hostiles à leurs frères de religion, qu'ils traitaient de rustres (*čitaci*). Aussi se sont-ils vu préférer les Albanais pour les postes de confiance de l'État ottoman, et ont-ils servi souvent de recéleurs et de courriers aux révolutionnaires bulgares. Jamais même ils ne prenaient femme chez les Turcs; le Turc, par contre, qui épousait une *pomakinja* [1] était assimilé par sa nouvelle famille.

La nation et la langue. — C'est la langue qui a servi de lien solide entre ces groupes confessionnels différents. Elle est l'élément essentiel de l'unité nationale. Elle se distingue nettement, en effet, des autres langues slaves : elle ne conserve qu'une déclinaison résiduelle en voie continue de régression, tandis qu'elle possède un article défini lequel s'incorpore au substantif, à l'adjectif ou au pronom en se plaçant après lui.

En tirant argument de ces caractères originaux, les hommes politiques et les philologues bulgares ont revendiqué tout ou partie de la Macédoine, considérée comme *terra irredenta* et d'où une bonne partie des classes dirigeantes et du

1. Féminin de *pomak*.

personnel administratif de l'État tiraient leur origine. Mais, si les parlers locaux de la Macédoine méridionale sont proches du bulgare, il n'est point de critère qui permette de fixer avec précision la frontière des dialectes macédonien-serbe et macédonien-bulgare. D'autre part, favorisé par l'école avant les guerres balkaniques, le bulgare n'est plus enseigné en Macédoine yougoslave dont les habitants prennent une place de plus en plus importante à Belgrade, tandis qu'ils ne renouvellent plus les élites de Sofia.

En revanche, la communauté de langue s'est maintenue entière entre les 300 000 Bulgares de la Dobrudža annexés par la Roumanie en 1913 et ceux du royaume. La situation de centres urbains importants comme Varna et Ruse (Roustchouk) à proximité de la frontière assurera une liaison durable avec les populations séparées de la mère patrie.

Si les Bulgares ont subi des influences touraniennes sensibles parfois dans leur type physique, la raison même de leur individualité n'est point à chercher dans une origine ougro-finnoise, mais dans une langue qui est un rameau original de la famille yougoslave, c'est-à-dire slave du Sud, et dans un attachement profond au sol qu'ils cultivent avec la passion du jardinier.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — ANASTAS IŠIRKOV, *Oro- und Hydrographie von Bulgarien*, Sarajevo, 1913; *Bulgarien. Land und Leute*, Leipzig, 1916-1917. — K. KASSNER, *Bulgarien. Land und Leute*, Leipzig, 1916. — LÉON LAMOUCHE, *La Bulgarie*, Paris, 1923. — GIUSEPPE CARACI, *Disegno geografico della Bulgaria* (relief, climat et végétation), Rome, 1933.

ÉTAT ET POPULATIONS. — LÉON LAMOUCHE, *La Bulgarie dans le passé et dans le présent*, Paris, 1892. — JOHANNES F. GELLERT, *Die politische geographische Entwicklung und Struktur Bulgariens*, Berlin, 1933. — ANDRÉ GIRARD, *Les minorités nationales, ethniques et religieuses en Bulgarie*, Paris, 1932.

RELIEF. — A. PENCK, Geologische und morphologische Probleme in Bulgarien (*Der Geologe*, nº 38, November 1925, Leipzig, p. 850-873). — FRANZ KOSSMAT, Balkanforschungen des geologischen Instituts der Universität Leipzig (*Geologische Rundschau*, Band XVIII, Heft 3, p. 160-188, Berlin, 1927).

CLIMAT. — KIRO J. KIROV, *Klimatična skica na Bălgarija*, Sofia, 1929. — GENČO STAJNOV, *Valežite v Carstvo Bălgarija*, Sofia, 1924.

VÉGÉTATION. — N. STOJANOV et B. STEFANOV, Flora na Bălgarija (*Arhiv na Ministerstvo na Zemledělstvo*, IV, V, p. 1 290-1 303, Sofia, 1924-1925).

STATISTIQUE. — *Statističeski Godišnik na bălgarskoto carstvo, Godini* XXI-XXII, Sofia, 1929-1930.

LES POMACI. — ST. N. ŠIŠKOV, *Pomacite v trite bălgarski oblasti Trakija, Makedonija, i Mizija*, Plovdiv, 1914.

RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES

D'APRÈS LA DIVISION ADMINISTRATIVE RÉALISÉE PAR DÉCRET ROYAL DU 19 MAI 1934

RÉGIONS [1]	SUPERFICIE EN KILOM. CARRÉS	POPULATION EN 1926	DENSITÉ AU KILOM. CARRÉ
Šumen	14 736,9	931 254	63,2
Pleven	15 435,6	937 055	60,7
Vratca	11 132	669 657	60,2
Sofia	16 839,1	987 775	58,7
Stara Zagora	15 546,3	755 467	48,6
Plovdiv	15 838	712 774	45
Burgas	13 618,3	484 759	35,6
BULGARIE	103 146,2	5 478 741	53,1

1. Voir la figure 98, p. 406, où sont indiquées les limites des régions bulgares, avec le chef-lieu de chacune d'elles.

CHAPITRE XXXIII

LES RÉGIONS NATURELLES

I. — LA PLATE-FORME DANUBIENNE

Entre l'arc carpato-balkanique et la mer Noire, de larges surfaces tabulaires alternent avec des ondulations de faible relief. D'une altitude moyenne de 200 mètres, les unes et les autres, légèrement inclinées vers le Nord, surplombent le Danube par une haute berge et se relèvent doucement vers la Dobrudža, plus énergiquement au contact de la chaîne balkanique et de ses avant-monts. L'uniforme succession des vallées qui les traversent du Sud au Nord n'est point faite pour en rompre la monotonie. Les vagues sans fin des moissons favorisées par un sol limoneux ajoutent encore à cette impression d'uniformité, les villages s'étant enfouis dans les vallées, hors du plateau balayé par les vents.

La plate-forme danubienne est constituée par un socle de calcaires crétacés, recouvert de sédiments tertiaires (fig. 126). Les couches sont généralement horizontales. De très faibles ondulations synclinales ont drainé les eaux vers le Danube entre des vallonnements presque plats. Ces ondulations sont parfois dissymétriques, le versant Ouest étant plus déprimé, par suite de la présence de petites failles. C'est le cas pour les vallées du Vit, de l'Osăm, de la Jantra. A l'Est, le relèvement du niveau de base de la mer et du Danube a entraîné un remblaiement des rivières qui atteint 12 mètres d'épaisseur à l'embouchure du Lom, près de Ruse (fig. 127).

Dépourvues d'obstacles, les larges surfaces de la Bulgarie danubienne sont ouvertes aux influences du climat pontique (voir fig. 94, p. 402). L'hiver est rigoureux d'octobre à mars. Le thermomètre peut osciller pendant plusieurs semaines entre —15° et —25°. Les dépressions venues de la Baltique à travers la Hongrie apportent le vent du Nord, avec la neige, qui ensevelit les chemins et isole le paysan dans son village pendant vingt-cinq jours par an. Mais un brusque printemps couvre, en quelques jours, la steppe de fleurs multicolores, et dès le mois de mai commence l'été brûlant qui dure jusqu'en septembre. Le thermomètre marque 40° à l'ombre au mois d'août, et la terre se fendille jusqu'à un mètre de profondeur. Des fruits sèchent sur les arbres ; les feuilles tombent, brûlées. Et pourtant, l'été est la saison des pluies : 210 millimètres sur 584 à Obrazcov Čiflik, contre 96 seulement en hiver. Mais ce sont des pluies d'orage amenées par les dépressions se dirigeant de l'Adriatique vers la mer Noire. Elles font déborder les rivières et transforment les chemins en marécages, puis au bout de quelques

jours le sol redevient sec, et toute circulation y soulève des nuages de poussière. Les vents des steppes russes, restés chauds après leur passage sur les eaux de surface de la mer Noire, dont la température atteint 25°, prolongent l'automne.

L'action destructrice de l'homme, ajoutée à celle du climat, explique les grandes étendues sans arbres, si caractéristiques de la Bulgarie danubienne. Les cultures ont envahi l'épais manteau de lœss de la plate-forme. Les champs de blé et de maïs s'étalent à perte de vue sur 27 p. 100 des terres et produisent le tiers de la récolte nationale de ces deux céréales.

Le sol est exploité de façon intensive, sans fumures ou presque, en rotation triennale de blé, maïs, colza, tournesol et luzerne. Les grands greniers construits auprès des gares témoignent des ressources que le paysan bulgare tire de la vente du froment, tandis que le maïs, importé au XVIe siècle d'Italie, fournit la farine à l'homme, le fourrage aux buffles, le grain aux porcs et aux volailles.

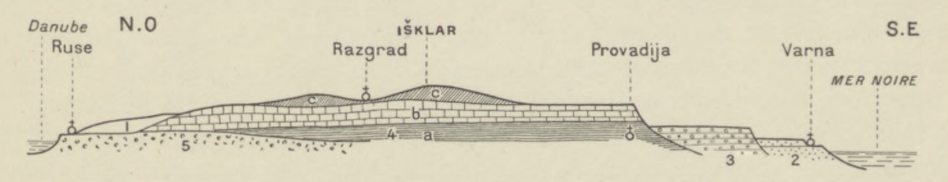


FIG. 126. — Coupe à travers la plate-forme danubienne de l'Est, le long de la voie ferrée de Ruse à Varna, d'après Hochstetter.

1, Lœss. — 2, Couches sarmatiennes. — 3, Calcaires nummulitiques. — 4, a, b, c, Crétacé supérieur. — 5, Jurassique.

Les villages entourés de vergers pourraient rappeler par leurs grandes meules de paille, leurs granges, leurs hangars où s'abritent charrues et tracteurs, ceux du Nord et de l'Ouest de la France, si ce n'étaient leurs maisons basses à deux pièces et la torpeur dans laquelle ils sont plongés le jour quand les hommes travaillent dans les champs, éloignés parfois de plusieurs kilomètres, et quand les bergers, communs à plusieurs exploitations, gardent chevaux, buffles et bœufs sur les chaumes ou sur les jachères.

La richesse de l'agriculture a groupé là une population nombreuse : 61 habitants au kilomètre carré, au lieu de 53 pour l'ensemble du royaume, plus de 120 le long du Danube, où sont fixées quatre sur sept des villes de plus de 10 000 habitants : Vidin, Lom, Svištov et Ruse. Vidin, trop près de la frontière yougoslave, s'accroît lentement (14 700 hab. en 1888 ; 19 600 en 1933). Son trafic portuaire qui consiste pour les deux tiers en exportations de céréales vers l'Autriche et la Hongrie a sensiblement diminué entre 1911 et 1933 : 10 135 tonnes embarquées, au lieu de 70 959 ; le mouvement des chalands est tombé en même temps de 1 237 à 1 060. A 50 kilomètres de Vidin, Lom est en plein développement. Sa population, qui dépassait à peine 8 000 habitants en 1887, a doublé. Son port est le débouché danubien de Sofia. En 1933, le mouvement des chalands s'y est élevé à 1 255, — 115 de plus qu'en 1911, — le volume des marchandises chargées et déchargées, à 44 000 tonnes, en diminution de 15 500 : produits manufacturés importés d'Europe centrale, pétroles venus de Roumanie, céréales exportées vers l'Allemagne et l'Autriche.

La grande ville danubienne de la Bulgarie est Ruse (50 000 hab. en 1933, deux fois plus qu'en 1887). Le port, étendu sur 2 kilomètres le long du fleuve, compte 794 mètres de quais aménagés pour les hautes eaux et 130 pour les basses eaux. Ses entrepôts découverts couvrent 12 500 mètres carrés, et ses magasins 8 000.

Il a absorbé, en 1933, 29 p. 100 des importations du royaume, 67 723 tonnes, un tiers de plus que Burgas, premier port maritime bulgare : tissus, métaux, machines de l'Europe centrale. Ruse est aussi un port de pêche : 108 000 kilogrammes de poissons y ont été vendus en 1930, carpes, silures, murènes, sandres du Danube. En outre, la transformation des ressources régionales, betteraves à sucre et cheptel, fait prospérer une industrie de la sucrerie et de la tannerie (pl. XC, A).

A l'intérieur de la plate-forme, dans les mêmes conditions, l'industrie a fait la fortune de Pleven (Plevna) qui a plus que doublé depuis 1887 et comptait, en 1933, 30 000 habitants.

Le Deli Orman. — Au Nord-Est, un léger bombement du Crétacé a relevé le niveau au-dessus de 300 mètres. D'assez profondes coupures l'entaillent. C'est le Deli Orman, dont le nom signifie en turc « la forêt folle ». Des futaies de chênes, d'ormes et de hêtres l'ont recouvert autrefois. Une forêt touffue subsiste encore entre Razgrad et Balbunar, mais composée d'arbres mal venus, dont les bouquets détachés se confondent presque avec les touffes des buissons.

Bien que les sols de černozem l'emportent à l'Est, la population est plus clairsemée que sur le reste de la plate-forme. On ne compte que 46 habitants au kilomètre carré. Entre Varna, Ruse et les villes de la Dobrudža enlevées à la Bulgarie par le traité de Bucarest, il n'y a place que pour des bourgs agricoles, et le Deli Orman, décapité de ses centres urbains naturels, n'arrive pas à récupérer la prospérité qu'il a perdue en 1912.

Les collines prébalkaniques. — Au Sud de la plate-forme danubienne s'étagent, de 300 à 700 mètres, des paliers de vallonnements plats et de plateaux calcaires affectés au Néogène moyen (Sarmatien) par un mouvement de bascule vers le Nord-Est, qui a déterminé l'orientation du réseau hydrographique. Entre les calcaires, les conglomérats et les grès mis en relief, les marnes constituent des dépressions, largement déblayées par endroits, comme dans le bassin de Tărnovo. C'est déjà un autre pays, aux températures plus élevées de 1 ou 2 degrés, aux pluies plus abondantes, atteignant jusqu'à 800 millimètres. La végétation n'est plus celle des steppes. Les hêtres y descendent jusqu'à 500 mètres à la rencontre des chênes, qui ont couvert autrefois toutes les pentes. La dent de la chèvre et la main de l'homme qui dépouille les ramilles à sa portée pour assurer le fourrage aux animaux ont détruit l'ancienne forêt. Il n'en subsiste que des sous-bois de fougères, des buissons de seringa, d'épines ou de prunelliers, šibljak haut de 2 mètres à peine, encore touffu dans les gorges et sur les cônes de déjection.

L'homme veille avec un soin jaloux sur les vergers de pruniers, de pommiers et de noyers où sont cachés les villages, au-dessus des jardins de fonds de vallées, au-dessous des champs de maïs et de blé qui occupent un cinquième de la surface et la moitié des emblavures. Autour de Gornja Orĕhovica, les besoins d'une sucrerie fondée en 1927 ont fait progresser la culture de la betterave à sucre aux dépens de celle du maïs. Le pied des escarpements calcaires est tapissé de vignes. Les Macédoniens immigrés ont introduit la culture du tabac et du coton. Les chaumes et les hautes collines nourrissent un abondant cheptel, le quart du troupeau de moutons de toute la Bulgarie.

La population est surtout concentrée dans les dépressions, où la densité



Fig. 127. — La Bulgarie. — Échelle, 1 : 2 500 000.

1, Quaternaire. — 2, Calcaires et argiles tertiaires. — 3, Flysch. — 4, Calcaires crétacés. — 5, Calcaires et schistes jurassiques et triasiques. — 6, Schistes et calcaires paléozoïques. — 7, Schistes cristallins. — 8, Porphyres et andésites. — 9, Cols. — 10, Vallée sub-balkanique pliocène. — Formations géologiques d'après St. Bončev.

dépasse 80 au kilomètre carré. La principale ville, Tărnovo (13 000 hab.), était une capitale au XIIe siècle. Bien que les Turcs aient compromis sa prospérité en chassant les commerçants ragusains après le soulèvement de 1595, elle était encore, au milieu du siècle dernier, deux fois plus peuplée qu'aujourd'hui. Elle a perdu une bonne part de son rayonnement au profit de Sofia, du nœud de voies ferrées de Gornja Orĕhovica, et de Gabrovo, centre de tissages, de sucreries, de tanneries et de forges, qui compte plus de 10 000 habitants, dont 3 000 ouvriers.

Les collines et les plateaux tertiaires de la région de Varna. — A cette région prébalkanique se rattachent à l'Est les environs de Varna (fig. 128). Le relief y est plus jeune. Les couches sédimentaires néogènes déposées dans un affaissement qui s'est produit après l'Oligocène ont été déblayées ou érodées en niveaux correspondant aux transgressions et aux régressions marines qui se sont succédé jusqu'au Quaternaire moyen. Au Nord de l'Avrenska Planina, la désagrégation a dégagé les colonnes de grès quartzeux des fameux « arbres de Gebedže » (pl. LXXXVII, A). La Luda Kamčija se traîne dans une vallée plate de 2 à 4 kilomètres de large. Les ruptures de pente laissent apparaître des alternances de grès et de calcaires. La côte, qui correspondait à des failles datant du Miocène et du Pliocène, a reculé à la suite d'une transgression marine quaternaire, et la basse vallée de la Provadija est aujourd'hui occupée par les deux limans de Devna, longs, l'un, de 4 kilomètres, l'autre, de 11.

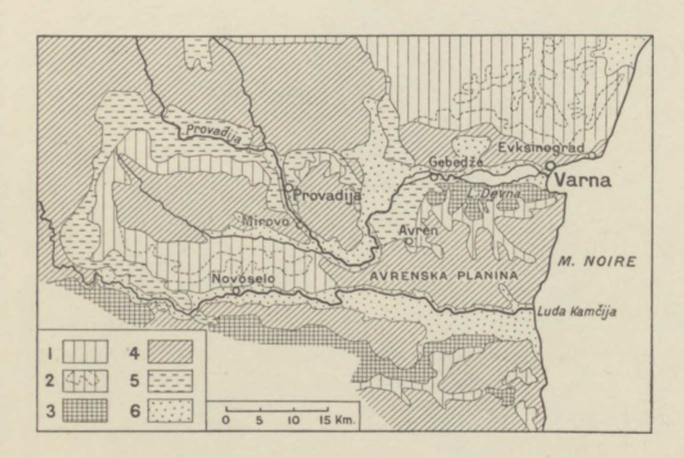


Fig. 128. — La région de Varna.

1, Plateaux. — 2, Plateaux avec vallées encaissées. — 3, Rebord de la Stara Planina et de l'Avrenska Planina. — 4, Collines et plateaux ondulés. — 5, Surfaces et crêtes structurales. — 6, Plaines alluviales et dunes. — En partie d'après J. F. Gellert. — Échelle, 1 : 1 000 000.

Bien que la région de Varna ne soit pas protégée contre les vents froids du Nord et du Nord-Est, l'influence marine en tempère le climat. La moyenne de janvier y est supérieure à 0°, l'automne est plus chaud et plus humide que le printemps. Les cultures ont un aspect déjà méridional au voisinage des vallées où s'égrènent les bourgs, parmi les traînées de mûriers et les vergers d'amandiers et de pruniers. Sur les pentes sableuses, entre les corniches calcaires ou sur les éboulis s'étalent les vignes autour des petites maisons des vignerons. Les céréales couvrent le plateau voisin de Provadija en un damier de petits champs plantés chacun d'un arbre, entre des villages rares et groupés, tandis que les prairies tapissent les sols marécageux entre des fermes disséminées. Là seulement, le paysan est un rural ; ailleurs il est un villageois en contact permanent avec l'un des deux centres urbains de la région : Provadija, marché agricole transformé par l'exploitation récente du gisement de sel gemme de Mirovo, et Varna, la troisième ville de la Bulgarie.

Varna comptait, en 1933, 72 000 habitants, près de trois fois plus qu'en 1887. A l'embouchure d'une vallée fertile, entre le lac de Devna et la mer, dans une

position abritée des vents du Nord, elle occupe un site où les Grecs avaient déjà installé au VIe siècle avant notre ère leur colonie militaire d'*Odessus*, ville principale de la *Pentapolis*. Le kan Asparuh y établit la première capitale de son Empire. C'est aujourd'hui à la fois un port et une station balnéaire. Malgré son outillage (900 mètres de quai et 10600 mètres carrés de magasins), elle n'assume cependant plus que d'une façon réduite le premier de ces rôles. Premier port bulgare en 1911, elle a perdu avec la Dobrudža son grenier à céréales et 36 p. 100 de son tonnage. Le volume de ses échanges est tombé, entre 1911 et 1933, de 163231 tonnes à 42391 pour les importations et de 277708 à 108344 pour les exportations. Varna a maintenant un trafic inférieur à celui de Burgas et n'a accru sa population que par la création d'industries textiles et de conserves de primeurs et par l'afflux de réfugiés de la Dobrudža. Elle porte en outre son effort vers le tourisme. Sa plage a reçu, en 1932, 4 600 baigneurs étrangers : Bulgares de Dobrudža pour la moitié, mais aussi 21 p. 100 d'Allemands, d'Autrichiens, de Hongrois et de Tchèques et 15 p. 100 de Roumains. Le voisinage du palais royal d'Evksinograd, à l'extrémité Nord du golfe, a contribué à en faire une ville de résidence.

II. — LE BALKAN

Entre la frontière yougoslave et les caps Émine et Kara Burun, le Balkan est l'épine dorsale de la péninsule. Il s'étend d'Ouest en Est sur une longueur de 550 kilomètres et une largeur moyenne de 20. Les roches qui le composent : schistes, grès et calcaires à l'Ouest, roches cristallines au Centre, flysch à l'Est, ne dressent point une barrière infranchissable. Seize cols le frangent, et, dès l'antiquité, six routes le traversaient. L'Iskăr (Isker), descendu du Rila, le tranche de part en part pour rejoindre le Danube (pl. LXXXIX, A). Les reliefs dépassent parfois 2 000 mètres dans les roches dures (le Ferdinandov Vrăh atteint 2 373 mètres), mais s'abaissent plus généralement au-dessous de 1 000. Les surfaces planes de l'Est n'ont pas plus de 200 à 300 mètres. Elles se relèvent seulement à 400, sur les bords de la mer Noire, dans l'Eminska planina.

Si les collines prébalkaniques assurent au Nord une lente transition de la plaine à la montagne, celle-ci s'abaisse brusquement au Sud sur un chapelet de bassins, de vallées et de seuils dont l'altitude moyenne est de 560 à 650 mètres. C'est la dépression sub-balkanique, au delà de laquelle réapparaît, sur 270 kilomètres de long, une chaîne parallèle, mais fragmentée en deux parties : Srĕdna Gora à l'Ouest, Sărnena Gora à l'Est. Constituée par les mêmes roches que le Balkan, ayant subi les mêmes plissements, on doit la considérer comme faisant partie du même ensemble.

La Stara Planina. — Le Balkan, pour les Bulgares, c'est la « vieille montagne », Stara Planina. Elle a bien, en effet, les aspects d'une vieille chaîne usée. Elle est le résultat de plissements datant des temps primaires, mais repris au Néogène et jusqu'au Quaternaire, comme en témoignent, dans la percée de l'Iskăr, les déformations des terrasses étagées entre 20 et 450 mètres au-dessus de la rivière. Ces déformations ont permis aux affluents de l'Iskăr de conquérir ceux de la Nišava dans les dépressions herbeuses et les *hums* boisés du Ponor à 850 mètres.

A l'Ouest du col d'Arabakonak, la Stara Planina formée de schistes paléo-

zoïques et de noyaux éruptifs apparaît comme une haute muraille. La chaîne de phyllites du Kom s'y dresse à 2 010 mètres.

Entre le col d'Arabakonak et celui de Trĕvna à l'Est, les reliefs de schistes cristallins et de granites ont une allure plus massive. Les surfaces d'érosion qui se succèdent de 400 à 2 000 mètres témoignent d'un soulèvement plus lent au Nord, plus brusque au Sud, où débouchent des vallées rajeunies, étalant de larges cônes de déjections.

A l'Est du col de Trĕvna, la montagne s'abaisse, les plis et les surfaces s'étalent largement dans les marnes, les grès et les argiles du flysch, ou dans les calcaires mis à nu par l'érosion. Autour de Kotel, les plissements sont insensibles sur une largeur de 6 kilomètres. Vers l'Est, le relief se fragmente de plus en plus : chaînes de Sliven, Ajtoska Planina, dominant la plaine d'un escarpement de faille de 150 mètres, Čatal Balkan, Eminska Planina tombant sur la mer par une falaise de 100 mètres.

Malgré ses échancrures, la Stara Planina, plus froide et plus boisée que les collines et les bassins qui l'entourent, forme écran entre le Nord et le Sud de la Bulgarie. La température moyenne s'y abaisse en janvier à —4°,9, et elle ne monte pas en août au-dessus de 13°,8 à Petrohan, à 1 400 mètres d'altitude. Les précipitations sont abondantes : elles dépassent 800 millimètres et atteignent 1 150 dans les parties les plus élevées.

Les pentes de l'Ouest et du Centre, plus arrosées, sont tapissées de forêts de hêtres, puis, au-dessus de 1 200 mètres, apparaissent des prairies de plus en plus étendues qui couvrent les sommets à partir de 1 800. A l'Est de Kotel alternent les pins et les chênes. En hiver, bûcherons et bergers descendent sur les bords du Danube ou dans la plaine de la Marica. En été, les troupeaux de moutons remontent vers les hauteurs. Même à ce moment, les parties les plus peuplées de la montagne ne comptent pas plus de 40 habitants au kilomètre carré.

La dépression sub-balkanique, la Srĕdna Gora et la Sărnena Gora. — Au pied de la Stara Planina, les bassins de Zlatica, Karlovo, Kalofer, Kazanlăk, Karnobat et Burgas-Ajtos, élargis par l'érosion, séparés par des seuils bas de schistes cristallins, de granites et de gneiss, jalonnent une dépression effondrée au Miocène, entre des failles. Les vallées mûres des hautes surfaces de la montagne ne s'y raccordent que par de courtes gorges entaillées de 200 mètres et aboutissant à des cônes de déjections épais parfois de 50. Cvijić a identifié entre le bassin de Karlovo et le golfe de Burgas le fond d'une vallée sub-balkanique pliocène. Ses dépôts sont en place à 150 mètres au-dessus de Kalofer. Elle a été disloquée par des mouvements épeirogéniques, et l'affaissement du niveau de base de la Marica, en même temps que les flexures de la côte ont permis à la Strĕma, à la Tundža et à la rivière d'Ajtos rajeunies de lui dérober chacune des portions de son cours (fig. 127).

La dépression sub-balkanique est dominée au Sud par les remparts de la Srĕdna Gora (la Montagne moyenne) à l'Ouest de la Strĕma, et de la Sărnena Gora (la montagne du Chevreuil) à l'Est, dont l'altitude n'atteint nulle part 1 600 mètres. On y retrouve les mêmes schistes cristallins, les mêmes épanchements éruptifs, les mêmes manteaux de calcaires crétacés, la même asymétrie du relief que dans la Stara Planina. Mais, cette fois, les abrupts sont au Nord, les gradins au Sud (fig. 129).

Le rempart de la Stara Planina, barrière aux vents du Nord, et les vallées



Phot. Bureau de Presse bulgare.

A. — « ARBRES DE GEBEDŽE ».
Colonnes de grès, dégagées par l'érosion, près de Varna.



Phot. Bureau de Presse bulgare.

B. — MESEMVRIJA, VILLE DE TOMBOLO SUR LA CÔTE DE LA MER NOIRE.



Phot. Minjon.

C. — PLOVDIV, AU PIED DE COLLINES DE SYÉNITE.
A gauche, la grande mosquée. Au centre, le caravansérail et ses coupoles de plomb.



Phot. Bureau de Presse bulgare.

A. — LA CUEILLETTE DES ROSES DANS LA DÉPRESSION SUBBALKANIQUE.
Entre Karlovo et Kazanlak.



Phot. Bureau de Presse bulgare.

B. — LE MONASTÈRE DE BAČKOVO.
Au pied du versant Nord des Rodopes, au Sud de Plovdiv.

ouvertes au Midi ont épargné aux bassins et aux montagnes qui les bordent au Sud les rigueurs du climat continental. A Kazanlăk (Kazanlik) la température moyenne de janvier est supérieure à 0°, et celle de juillet n'est que de 21°,8. Il ne neige pas entre la fin d'avril et le début de novembre; l'importance des pluies de printemps (194 mm. sur 699) et leur fréquence (21 jours sur 61 en mai et en juin) ont favorisé, autant que l'ensoleillement, la culture des roses, dont la floraison s'échelonne sur plusieurs semaines (pl. LXXXVIII, A). Entre Karlovo et Kazanlăk, 80 villages vivent de la vente des fleurs ou de leur distillation qui est encore pratiquée sur place dans 3 000 à 4 000 alambics primitifs. Les pentes ensoleillées de la Stara Planina, quand elles ne sont pas trop raides, portent des vignes et des vergers au pied de bois de chênes, tandis que les sols d'alluvions des vallées se couvrent de champs de blé et de maïs.



Fig. 129. — Coupe de la Sărnena Gora de la vallée supérieure de la Tundža à Stara Zagora, d'après Hochstetter.

1, Gneiss. — 2, Granite. — 3, Phyllites. — 4, Quartz et grès du Trias. — 5, Calcaires triasiques. — 6, Schistes calcaires avec andésites. — 7, Calcaires gris. — 8, Calcaires et marnes. — 9, Lœss et alluvions.

La région de Burgas. — La dépression sub-balkanique aboutit à la côte par des limans : deux au Nord, complètement fermés, ceux d'Atanaskjoj et de Vajakjoj, longs de 10 kilomètres, larges de 1 à 2 ; un au Sud en voie de fermeture, long de 11 kilomètres, large de 2, celui de Mandra. L'invasion marine dans les vallées a d'ailleurs été moins profonde ici qu'à Varna. Au Sud de Burgas, la mer a attaqué les dépôts pliocènes, au Nord elle les a respectés, en dessinant des falaises basses dont les saillants se relient par des tombolos à des îles, comme à Mesemvrija (pl. LXXXVII, B).

Les influences marines adoucissent le climat. La température moyenne de janvier est de +2°, celle de juillet de 22°,8. Le nombre des jours de neige n'atteint pas vingt ; les pluies, inférieures à 500 millimètres au Nord de Burgas, sont plus abondantes à l'automne qu'au printemps, à la différence de ce qui se passe à l'intérieur ; toutefois, leur répartition équilibrée sur toutes les saisons favorise la culture des céréales, avantagée déjà par la richesse des sols alluviaux, et lui fait tenir proportionnellement plus de place que dans la Bulgarie danubienne : 33 p. 100 de la surface, 65 p. 100 des ensemencements. Les orges y sont les meilleures de toute la péninsule et l'emportent sur le maïs. Les vignobles ne le cèdent en étendue qu'à ceux de la Marica. Les champs de tournesol couvrent 12 600 hectares, le quart de tous ceux du royaume.

Cependant la densité de la population n'est guère que de 47 habitants au kilomètre carré, autour de Jambol (Yamboli) et de Sliven, villes de minoteries et de tissages, qui comptent, en 1930, 27 000 et 30 000 habitants. Elle tombe même à 23 autour de Burgas, malgré l'afflux des réfugiés.

Burgas, au contraire, s'est rapidement développée. De 1887 à 1933, le nombre de ses habitants s'est élevé de 5 700 à 46 000. Son port, qui comprend maintenant 620 mètres de quais et 9 178 mètres carrés de magasins, a ravi la première place

dans le trafic bulgare à Varna, trop proche de la frontière roumaine. Son arrière-pays s'étend à tout l'État, depuis que la Bulgarie est privée de ses débouchés méditerranéens naturels sur la côte égéenne. En 1933, le mouvement des bateaux a été de 2310, jaugeant 1 032 000 tonneaux. Le volume des marchandises échangées s'est élevé à 101 600 tonnes à l'importation et 131 800 à l'exportation en 1933. Le pavillon italien a pris la première place parmi les pavillons étrangers ; il distance l'allemand, l'anglais et le grec qui couvre huit fois moins de bateaux et dix fois moins de marchandises qu'en 1911. Il assure maintenant le transport des marchandises françaises. Les exportations de Burgas consistent en cuivre pour les hauts fourneaux belges, en froment pour la Finlande, en maïs et vesces pour l'Espagne par Marseille, en tabac, cocons. Les matières importées sont des huiles de Ceylan et d'Algérie, du sésame de Chine et de la Plata, du café hollandais, du coton et du sulfate de cuivre anglais, des produits chimiques allemands, des machines américaines, des peaux et du raphia de Madagascar. Les ports voisins d'Anhialo, — proche d'importantes salines, — de Mesemvrija [1] et de Sozopol, des mines de charbon et de cuivre, des minoteries, des sucreries, des huileries, des savonneries, des usines métallurgiques font de Burgas et de ses environs un centre important d'industrie et de commerce.

La Strandža. — Au Sud du petit massif de Jambol, formé par un pointement d'andésite, et de la plaine de Burgas, le relief se relève jusqu'à 500, puis à 1 000 mètres au Sud-Est dans la Strandža. Les granites y forment de larges bombements portant des chaos de rochers, les calcaires primaires des surfaces planes, steppes boueuses en hiver, poussiéreuses en été. Des failles abruptes tranchent sur la côte des falaises inhospitalières. Le climat est déjà presque méditerranéen. Les pluies atteignent leur maximum en novembre. Leur abondance (865 mm. à Malko Tărnovo) a été favorable à la forêt, où sont disséminés, distants de 25 kilomètres, de pauvres villages de clairières, entourés de maigres champs de seigle et d'orge. Leurs habitants, d'ailleurs peu nombreux (moins de 20 au kilomètre carré), ne sont que bûcherons ou charbonniers. Quand la forêt manque, le sol inculte ne porte que des buissons de 1 mètre de ramure pour 3 de racines ; il sert de terrain de parcours aux moutons.

III. — LA DÉPRESSION DE LA MARICA

Entre le soulèvement de la Srĕdna Gora et les Rodopes, le bassin tectonique de la Marica s'allonge sur 200 kilomètres. Son fond s'abaisse de 100 mètres entre Tatar Pazardžik et la frontière turque. L'érosion fluviale a dégagé les formes du relief. La Marica a largement déblayé sa vallée dont les flancs portent des terrasses recouvertes de cailloutis pléistocènes au-dessous de 640 mètres. Elle creuse encore son lit et l'encaisse parfois de 8 à 10 mètres entre des parois verticales. A l'amont, la plaine de Plovdiv (Philippopoli), ancien fond de lac miocène, longue de 117 kilomètres et large de 48, a l'aspect d'une steppe nue. Les torrents y débouchent sur de larges lits de cailloux. La Marica y paresse sur une épaisseur de 200 mètres d'alluvions, tantôt étalée parmi des îles, tantôt emprisonnée par de hautes berges. Sept collines de syénite et une d'andésite, la plus élevée domi-

1. Par décret daté du 9 août 1934, ces deux villes ont reçu les noms nouveaux de Pomorie (Anhialo) et Neseber (Mesemvrija). Autres villes dont le nom a été changé par le même décret : Slatograd (anciennement Dara Dere), Trgovište (Eski Džumaja), Svailovgrad (Ortakjoi), Smoljan (Pašmakli), Asenovgrad (Stanimaka), Carevo (Vasiliko).

nant de 120 mètres le fond de la dépression, ont servi de points d'appui au site de Plovdiv. En aval de la ville, la plaine alluviale se rétrécit à quelques kilomètres. Ses bords se vallonnent et se relèvent au contact des collines étagées au pied des Rodopes et des larges ondulations des steppes monotones du bassin de Stara Zagora, qui s'étendent jusqu'à la Strandža.

Entre la chaîne aux teintes roses de la Srĕdna Gora et la masse bleu clair des Rodopes, le bassin de la Marica, sous un ciel d'Orient, a un printemps doux, un automne chaud, avec des températures moyennes supérieures à 12°. La culture du riz interrompt de ses champs irrigués la verdure des prairies artificielles et des plantations de tabac. Les précipitations sont faibles : 534 millimètres à Plovdiv, avec maximum (66 mm.) en juin, mais le jardinier bulgare pare à leur insuffisance en arrosant au moyen de norias les potagers et les vergers d'abricotiers, de pêchers, de grenadiers et de figuiers qui entourent ses villages où l'on fait trois récoltes pendant l'été. Au pied des collines s'alignent les quinconces des mûriers ; sur leurs flancs grimpent les vignes et les bois de noyers et de platanes. Les céréales s'étendent à perte de vue sur les parties les plus sèches : les champs de froment occupent presque le quart des terres cultivées. A mesure que les sols sont plus argileux, autour des collines de Haskovo, les petites forêts de chênes et le šibljak font leur apparition entre les cultures.

La distance entre les villages, souvent 15 kilomètres, renforce l'impression de steppe, qui ne s'atténue qu'au pied des collines, où se multiplient les hameaux. Le bassin compte trois villes de plus de 30 000 habitants. Au centre, Plovdiv, qui n'avait que 33 000 habitants en 1887, est la deuxième ville de Bulgarie avec 119 000. Une centaine d'établissements industriels — sucreries, moulins à blé et à riz, savonneries, six manufactures de tabac — s'y sont fixés. Le commerce, favorisé par un nœud important de voies ferrées, y est ancien. Après avoir été dirigé par les Ragusains au XIVe siècle, puis par les Grecs, il est en grande partie aux mains de près de 3 000 Arméniens et de 6 000 Juifs (pl. LXXXVII, C).

A la différence de Plovdiv, Stara Zagora (33 000 hab.), au pied de la Sărnena Gora, et Haskovo (35 500 hab.), au pied des Rodopes, sont des marchés d'échanges entre la plaine et la montagne.

IV. — LES RODOPES

Les Rodopes, aux cols rares et élevés, montagne qu'aucune vallée ne traverse, ferment à la Bulgarie les horizons égéens entre la Struma et la basse Marica. La jeunesse de leurs flancs entaillés de gorges profondes traduit les intenses renouvellements d'érosion correspondant aux plissements et aux soulèvements qui se sont poursuivis jusqu'au Pliocène (pl. LXXXVIII, B). Les formes usées des hautes surfaces sont le résultat des longues périodes d'érosion qui ont aplani les vieux massifs de schistes cristallins, de micaschistes et de granites. Des traînées de cailloutis de grès et de quartz, épaisses de 20 mètres, sont les témoins d'anciennes vallées du niveau de 1 000 à 1 200 mètres. Sur le niveau de 1 300 à 1 400 mètres, plus fragmenté, le drainage est si incertain qu'une scierie de Čamkorija envoie ses eaux d'alimentation à la Marica quand elle est en mouvement et les laisse couler vers l'Iskăr quand elle est au repos. Dans les massifs du Rila et du Pirin se dressent les plus hauts sommets de la péninsule : 2 930 mètres au Musala. Au-dessus de 2 500 mètres, une multitude de cirques et de lacs

rappellent une intense glaciation, dont les moraines terminales sont descendues à 1 100 mètres et contribuent à donner aux Rodopes de l'Ouest leur aspect alpin si caractéristique. Un anneau de hauts bassins s'est effondré autour des massifs soulevés : bassin de Samokov, au fond marécageux, centre d'anciennes vallées, remblayé de débris fluvio-glaciaires, bassin du Černi Iskăr soulevé ensuite au-dessus de sa base d'érosion, bassin de Razlog encaissé entre des pentes verticales à 820 mètres.

A l'Est de la Mesta, les reliefs s'abaissent de 1 900 à 1 200 mètres. Les vallées correspondant à des failles sont des chapelets de gorges étroites et de bassins déblayés, notamment celle de l'Arda. Les calcaires éocènes qui recouvrent les terrains primaires entre des percées d'andésites et de rhyolithes sont déchiquetés en escarpements.

Fig. 130. — Plan de Sofia.

Extensions successives de la ville : 1, avant 1914; 2, de 1914 à 1924; 3, de 1924 à 1934. — Échelle, 1 : 100 000.

Le climat de montagne est peu atténué par la proximité de la mer. Les températures moyennes de janvier et de juillet ne dépassent pas 0°,6 et 24°,6. La neige tombe de septembre à mai, et persiste sur les hautes cimes, visible par temps clair de Sofia, à 50 kilomètres. Les précipitations (plus de 800 mm., avec maximum en juin, à l'Ouest ; plus de 900, avec maximum en janvier, au Sud-Est) sont propices à l'herbe et au bois. Les flancs tapissés de chênes se couvrent de mélèzes et de pins dès 1 000 mètres. Au-dessus des hautes clairières herbeuses (*poljani*) s'étagent les prés-bois, les touffes de genévriers et les tapis de plantes grasses alpines.

La population est clairsemée (30 habitants au kilomètre carré). Bûcherons, charbonniers et ouvriers de scieries débitent les forêts des pentes. Dans leurs chalets (*mandri*), les bergers des troupeaux transhumants fabriquent des fromages. De maigres champs de seigle sont concentrés dans les bassins et sur les terrasses. Ce n'est que dans les basses vallées ensoleillées de la Struma et de la Mesta ou autour de Mastanli qu'apparaissent les cultures riches : vignes ou tabac. Seule, l'industrie a donné naissance à une agglomération urbaine, Dupnica (15 000 hab.), ville de charbonnages (pl. XC, B et C).

V. — *LA HAUTE-BULGARIE DE L'OUEST*

Le haut pays d'où divergent les eaux de la Nišava, de la Struma et de l'Iskăr se soude à la fois à la Stara Planina et aux Rodopes, mais il est plus déboisé, souvent moins hospitalier. D'un socle ondulé, dont l'altitude est voisine de 1 000 mètres, se détachent des îlots de roches éruptives et de couches mésozoïques plissées : Viskjar, Ljulin, les dômes calcaires du Čepan, les crêtes déchi-



Phot. Bureau de Presse bulgare.

A. — LA PERCÉE DE L'ISKAR AU NORD DU BASSIN DE SOFIA.

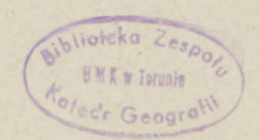
Méandres encaissés et creusement rapide dans les calcaires, avec grottes de parois.



Phot. Bureau de Presse bulgare.

B. — SOFIA.

Au premier plan, à gauche, le Ministère des Affaires Étrangères ; à droite, le Parlement. En arrière et au centre, la cathédrale.





Phot. Bureau de Presse bulgare.

A. — RUSE (ROUSTCHOUK). LE PORT AUX BOIS.
En arrière, le Danube et la rive roumaine boisée.



Phot. Bureau de Presse bulgare.

B. — HAUTE BULGARIE DE L'OUEST. PONT PRIMITIF SUR UN TORRENT, PRÈS DE CEROVO.



Phot. Bureau de Presse bulgare.

C. — VILLAGE DE TYPE BULGARO-MÉDITERRANÉEN, PRÈS DE CEROVO.

quetées de la Paramunska entre des bassins effondrés, hauts de 500 à 800 mètres. Celui de Kjustendil est nu, celui de Radomir gazonné, celui de Trăn boisé. Celui de Sofia, long de 75 kilomètres, entre les cols de Vakarel et de Dragoman, et large de 15, est formé à l'Ouest de moutonnements rocailleux et buissonneux, vers l'Est de molles ondulations d'argiles et de sables tertiaires. L'Iskăr le traverse du Sud au Nord, encaissé de 3 mètres à l'amont, étalé à l'aval parmi des marécages.

Les températures y sont extrêmes. Elles descendent au-dessous de —14° en janvier et dépassent 33° en juillet. La moyenne d'hiver est au-dessous de 0°. Le trait essentiel du climat est la faible pluviosité : moins de 600 millimètres, pour plus d'un tiers en mai, juin et juillet. De la frontière yougoslave à Sofia, les pentes sont sèches et nues ; en descendant vers la Struma, les arbres sont clairsemés. La plus importante des céréales, le méteil, ne couvre que 14 p. 100 de la surface cultivée.

La terre ne nourrirait point l'homme, si le voisinage de la capitale n'offrait un marché au paysan et des emplois à ses fils, et si elle n'était forcée à produire jusqu'à ses limites. Aussi, sur un sol pauvre, le département de Sofia contient-il le tiers des vergers du royaume, le quart des champs de pommes de terre, et les légumes y tiennent autant de place que dans ceux de Plovdiv ou de Tărnovo. Le peuplement des bassins y dépasse même 50 habitants au kilomètre carré.

Malgré sa position excentrique dans le royaume actuel, Sofia occupe à la fois le plus étendu des bassins de la Bulgarie occidentale et la position stratégique dominante des pays bulgares, à la croisée des routes de Belgrade à Istanbul et de Bucarest à Salonique (voir fig. 99, p. 407). La maîtrise des Balkans a toujours été liée à sa possession. Successivement cité thrace, colonie romaine d'*Ulpia Serdica* sous Trajan, *Triadica* des Byzantins, *Serdec* du tsar Krum, siège des Beyerbeys de tous les vilayets de Roumélie sous la domination ottomane, Sofia a été préférée à Tărnovo, métropole historique des Bulgares, pour devenir la capitale de la Principauté de Bulgarie en 1878.

Elle comptait alors 16 000 habitants. Son accroissement a été régulier depuis : 31 000 habitants en 1887, 67 000 en 1900, 103 000 en 1910, 154 000 en 1920, 213 000 en 1926. Elle en avait, au 1er janvier 1933, 294 000. L'afflux des Macédoniens a contribué pour une part à son accroissement depuis vingt ans, mais surtout la ville s'est industrialisée. Autour des quartiers du centre, bien tracés de part et d'autre du Palais Royal et d'un beau parc, se sont étalés de populeux et bruyants faubourgs, occupés par des brasseries, des minoteries, des sucreries, des briqueteries, des filatures. Les trains déversent chaque matin à la gare des ouvriers et des employés qui habitent parfois à 20 kilomètres. Six grands établissements de crédit y ont leur siège et absorbent les deux tiers de l'activité bancaire du pays. L'Université, la seule du royaume, compte 5 000 étudiants. Tandis que les pays voisins possèdent deux centres d'activité commerciale et intellectuelle : Bucarest et Cluj en Roumanie, Belgrade et Zagreb en Yougoslavie, Athènes et Salonique en Grèce, Istanbul et Ankara en Turquie, Sofia est, dans tous les domaines, l'unique capitale bulgare (fig. 130; pl. LXXXIX, B). D'autre part, elle est avec Belgrade une des stations d'étapes nécessaires des grandes liaisons aériennes entre le golfe de Trieste ou le haut Danube et Istanbul.

BIBLIOGRAPHIE

Plate-forme danubienne. — G. N. Zlatarski, Senonskite obrasuvanja v istočnija i otčasti v centralnija Balkan i na jug ot taja planina (*Periodičeski spisanje*, 66, Sofia, 1905). — J. F. Gellert, *Die Neogenbucht von Varna und ihre Umrandung*, Leipzig, 1929. — J. Pohl, *Beiträge zur Landes- und Volkskunde des Jantragebietes in Bulgarien*, Horn, 1932. — P. Končev, *Iz stopanskoto minalo na Gabrovo*, Sofia, 1929. — Herbert Wilhelmy, Die morphologischen Probleme der Neogenbucht von Varna (*Zeitschrift für Geomorphologie*, Leipzig, 1932, VII, Heft 4-5, p. 231-245). — Johannes F. Gellert, Morphotektonik und Neogenbuchten in Ost-Bulgarien (*Geologische Rundschau*, Berlin, XXI, 1930, p. 209-217). — W. Stubenrauch, Kulturgeographie des Deli Orman (*Berliner Geographische Arbeiten* herausgegeben vom Geogr. Institut der Universität Berlin, Heft 3, Stuttgart, 1933).

Stara Planina. — K. Oestreich, Beobachtungen über Rumpfflächen und Erosionsstadien im Iskergebiete (*Zbornik radova posvećen J. Cvijiću*, Belgrade, 1924). — H. Wilhelmy, Die Oberflächenformen des Iskergebietes (*Wissenschaftliche Veröffentlichungen des Museums für Landeskunde*, Leipzig, 1932). — J. Cvijić, Das pliozäne Flusstal im Süden des Balkans (*Abhandlungen der K. K. geographischen Gesellschaft Wien*, VII, 3, 1908). — J. F. Gellert, Die Oberflächengestaltung des Balkans in Ost-Bulgarien (*N. Jahrbuch des Mineralogie, Geologie und Paleontologie*, août 1933, Stuttgart, 70 Beilage Band, Heft 4, p. 159-214).

Bassin de la Marica. — Hirt, Die thrakische Niederung und ihre anthropogeographische Stellung zwischen Orient und Okzident (*Geographischer Anzeiger*, XXI, 1930). — St. N. Šiskov, *Plovdiv v svoeto minalo i nastojašte*, Plovdiv, 1926.

Rodopes. — H. Louis, Das Piringebirge in Makedonien (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde Berlin*, 1928, p. 111-125); *Morphologische Studien in Südwest Bulgarien*, Stuttgart, 1930. — A. Burchard, Die Morphologie des Nordrandes der Rodopen in Bulgarien (*Jenaische Zeitschrift für Naturwissenschaft*, Iéna, 1929, p. 157-196). — J. Cvijić, Das Rilagebirge und seine ehemalige Vergletscherung (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde Berlin*, XVIII, 1898, p. 201-253). — P. Deliradev, *Osogovo*, Sofia, 1927 ; *Vitoša*, Sofia, 1929 ; *Rila*, Sofia, 1929. — Albrecht Burchard, Die Rodopen (*Verhandlungen und wissenschaftliche Abhandlungen des 23. Geographentages zu Magdeburg*, 1929, p. 155-165). — Erim St. Bončev, Tektonische Skizze der westlichen Hälfte der südlichen Umrandung des Vitošagebirges (*Spisanie na Bălgarskoto Geolog. družestvo*, Sofia, 1931, III, fasc. 1, p. 1-14).

Haute-Bulgarie de l'Ouest. — A. Würm, *Oststruma Gebiet. Die Kriegsschauplätze geologisch dargestellt 13*, Berlin, 1925. — A. Zahariev, Kjustendilsko Krajište (*Sbornik na narodni umotvorenja i narodnopis, Bălgarska Akademija na naukite*, XXII, 1913). — A. Iširkov, Sofia, antropogeografske crte (*Glasnik geografskog društva*, 2, Belgrade, 1913). — Johannes F. Gellert, Beobachtungen und Betrachtungen zur Morphologie West Bulgariens (*Zeitschrift für Geomorphologie*, Berlin, 1932, VII, Heft 2-3, p. 74-108). — Gunčo Gunčev, Vakarel, Antropogeografski proučavanja (*Annuaire de l'Université de Sofia*, p. 1-192, 1933, t. XXIX).

CHAPITRE XXXIV

LA VIE ÉCONOMIQUE

La Bulgarie n'a pas connu la fièvre de croissance qu'a donnée aux États voisins la greffe de membres nouveaux, mais elle a été durement affectée par la liquidation de lourdes guerres, les livraisons en espèces et en nature à des pays étrangers, l'installation de 220 000 réfugiés. Comme on l'a vu, elle reste un pays de petits propriétaires paysans, laborieux et tenaces. Elle exporte les produits de son sol et importe des produits manufacturés, malgré l'industrialisation artificielle qu'elle a entreprise avec des crédits bancaires incertains (fig. 131). La charge de la dette publique : 1 004 000 francs-or en 1933, une baisse de moitié du prix des matières exportées ont réduit à moins d'un million de francs-or les réserves de devises de la Banque nationale. Il faut tenir compte de tous ces éléments pour juger, comme en Yougoslavie, l'effort accompli.

I. — LA VIE AGRICOLE

L'exploitation rurale. — L'agriculture occupe 83 p. 100 de la population. L'extension du lœss, du černozem et des alluvions, les pluies de printemps et les sécheresses de fin d'été sont favorables aux céréales ; l'importance des montagnes bien arrosées l'est à l'économie pastorale. La mise en valeur des terres bulgares est une œuvre de jardiniers, maîtres de tout petits domaines : 85 p. 100 des exploitations comptent moins de 10 hectares, et, fait caractéristique, la mesure de superficie agraire généralement employée est le décare (un dixième d'hectare). Ce morcellement, entretenu par le jeu des lois successorales, a résisté aux tentatives de remembrement entreprises sous les auspices de la Banque agricole. Il a heureusement obligé les cultivateurs à s'associer en coopératives, dont 1 552 étaient contrôlées par la Banque agricole au 31 décembre 1930. Les avances consenties, souvent sans garantie réelle, ont permis à l'agriculture bulgare de s'équiper en matériel et de faire un usage croissant des engrais. Malheureusement, la rotation des cultures n'est encore que trop réglée par le prix de vente de la récolte précédente.

La réforme agraire et l'établissement des réfugiés. — Les lois de 1921, relatives à la propriété foncière, qui avaient limité la propriété rurale à 5 hectares pour les propriétaires non exploitants et célibataires, et à 30 pour les propriétaires exploitants mariés, ont été modérées. Elles ont permis néanmoins,

avec l'appoint de terres domaniales et communales, de terres sans maîtres et de terres d'émigrés, de constituer un fonds agraire de 175 000 hectares.

Ces terres ont été distribuées aux réfugiés dont les conventions gréco-bulgares déterminèrent un afflux imprévu. Le pays avait absorbé tant bien que mal 150 000 immigrés, au lendemain des guerres balkaniques. Il était impuissant en 1921 à fixer 134 000 nouveaux venus, dépourvus de tout, décimés par les maladies, agités par des meneurs politiques. Le contrôle de la Société des Nations, un prêt de 400 000 livres consenti par la Banque d'Angleterre à la Banque de Bulgarie et grâce à quoi furent avancés aux réfugiés, moyennant un intérêt de 8,50 p. 100, outils, semences, bétail, valeur des maisons, ont permis d'établir 120 000 personnes sur 132 000 hectares, de construire 16 000 maisons nouvelles, parfois des villages entiers, de conquérir 22 000 hectares sur les marécages, d'en ameublir d'autres par des procédés modernes. Non seulement l'agriculture nationale en a été revivifiée, mais encore les remboursements anticipés des avances reçues par les immigrés ont rappelé à l'étranger les traditions d'économie et de probité du paysan bulgare.

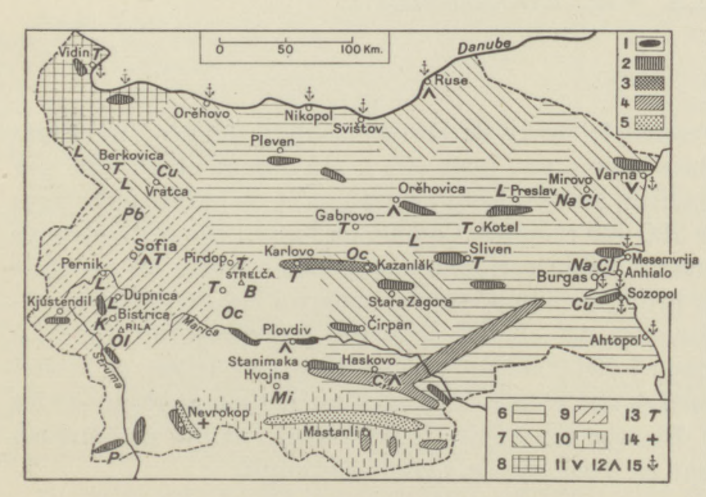


Fig. 131. — Carte économique de la Bulgarie.

Principales cultures : 1, Riz ; 2, Vigne ; 3, Roses ; 4, Mûriers ; 5, Tabac ; C, Coton ; P, Pavot. — 6, Régions où moins de 20 p. 100 de la surface totale est ensemencée en céréales ; 7, de 20 à 30 p. 100 ; 8, de 30 à 40 p. 100. — 9, Région où les céréales pauvres (méteil) prédominent sur les céréales riches (blé, maïs) ; 10, Région où le maïs prédomine sur le blé. — Principales industries : 11, Industrie chimique ; 12, Industrie sucrière ; 13, Industrie textile ; 14, Métallurgie ; Industries extractives : B, Beryl ; Mi, Mica ; K, Kaolin ; Oc, Ocre ; Ol, Olivine ; L, Lignites ; Cu, Cuivre ; Pb, Plomb ; Na Cl, Marais salants et mines de sel. — 15, Ports. — Échelle, 1 : 5 500 000.

Les céréales. — La culture des céréales occupe la première place. Elle s'étendait sur 2 668 000 hectares en 1932, au lieu de 1 995 000 en 1903. Les champs de blé couvraient 1 245 000 hectares, soit 46 p. 100 des surfaces emblavées ; ceux de maïs, 740 000 seulement. Le tiers de la récolte de ces deux céréales provient de la plate-forme danubienne. Les Bulgares, maraîchers réputés encore aujourd'hui en Europe centrale, ont largement développé la culture des légumineuses (57 500 ha.) et des pommes de terre (11 000 ha.) (fig. 131).

Les vignes, vergers et cultures industrielles. — Les vergers composés pour les deux tiers de pruniers, dont le paysan tire la *slivovica*, l'alcool familial, s'étendent sur 17 400 hectares. Leur superficie a plus que doublé depuis 1912. Les vignobles (87 000 ha. en 1930) ont produit 283 600 tonnes de raisins, très appréciés en Allemagne, 1 700 000 hectolitres de vin, dont la qualité ne répond pas encore à celle des fruits, malgré l'effort des coopératives et les progrès déjà réalisés. Cependant les crus de Pleven, Varna, Nevrokop et Stanimaka (Asenovgrad) ont un bouquet très fin.

La production du tabac est une des principales ressources nationales. Elle

occupe un septième des ménages ruraux. Le marché privilégié dont elle disposait du fait du blocus de l'Europe centrale, l'arrêt des cultures en Grèce et en Turquie lui avaient donné jusqu'en 1923 un essor artificiel. Le jeu normal de la concurrence internationale a ramené la culture du tabac, sur les pentes des Rodopes, à une surface de 19 000 hectares et à une production de 17 000 tonnes en 1932.

Le tournesol, introduit de Roumanie sur la plate-forme danubienne en 1921, était déjà cultivé en 1930 sur 65 000 hectares, avec un rendement de 70 000 tonnes. 3 960 hectares consacrés au lin et au chanvre, dans la vallée de la Marica et dans la Haute-Bulgarie de l'Ouest, ont produit 1 740 tonnes de filasse. Le coton (5 486 ha., 970 t. de filasse) prospère dans les vallées de la Marica et de la basse Struma. Il en est de même du pavot (578 ha., 4 000 kg. d'opium). Les mûriers (5 000 ha.) ont alimenté la production de 2 350 tonnes de cocons bruts. La concurrence de l'industrie chimique étrangère a fait reculer la roseraie (7 300 ha.) ; mais l'industrie sucrière nationale a favorisé la betterave à sucre (19 700 ha.).

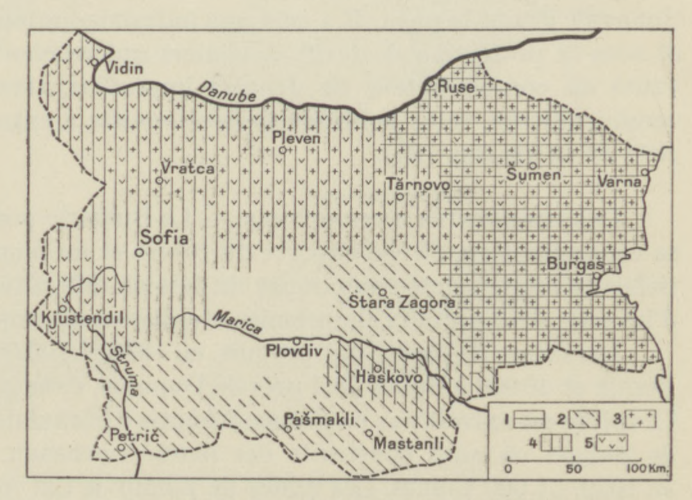


Fig. 132. — L'élevage en Bulgarie.

1, Région comptant plus de 10 chevaux pour 100 habitants. — 2, Région comptant plus d'ânes et de mulets que de chevaux. — 3, Région où le troupeau bovin comprend plus de 20 p. 100 de buffles. — 4, Région comptant plus de 85 moutons au kilomètre carré. — 5, Régions comptant plus de 10 porcs au kilomètre carré. — Échelle, 1 : 5 500 000.

L'élevage. — Le cheptel s'est accru, en dépit d'une plus grande consommation de viande dans le pays et de la livraison de 69 000 têtes de bétail à la Yougoslavie, à la Roumanie et à la Grèce, en vertu du traité de Neuilly. Les moutons sont les plus nombreux : 8 739 000 en 1926, soit 84 au kilomètre carré, 159 par 100 habitants. Mais ils n'ont guère augmenté depuis 1911, tandis que le nombre des porcs a doublé (1 million). Les chevaux, 480 000, sont nombreux dans le bassin de Sofia et en Bulgarie orientale où l'influence tartare a été plus marquée. Les ânes (185 000) et les mulets (27 000) servent d'animaux de bât au pied des Rodopes, office rempli par les chameaux dans la Strandža. Le gros bétail (1 800 000 bœufs et 448 000 buffles) manque d'étables aménagées, mais il est mieux nourri qu'autrefois, grâce à l'extension des cultures fourragères (fig. 132).

Les forêts. — La Bulgarie est un pays en grande partie déboisé par la dent de la chèvre, le défrichement, les besoins de la consommation en charbon de bois. Il ne reste de futaies que sur les Rodopes et les chaînes balkaniques, hêtres et conifères sur les premiers, chênes sur les secondes. Les statistiques officielles, en mentionnant une surface boisée égale à 30 p. 100 du pays, font entrer en ligne de compte le šibljak et le hrastalak.

L'agriculture suffit, en année normale, à procurer à la Bulgarie ses ressources alimentaires. Les sécheresses, désastreuses pour la récolte du tabac dans le Sud, assurent une récolte meilleure du maïs dans le Nord. Les écarts du climat aboutissent à compenser les productions régionales. Mais la culture n'est pas encore assez rationnelle. Elle manque de capitaux indispensables pour constituer des réserves d'exportation.

II. — L'INDUSTRIE

Le paysan bulgare vivait tout récemment encore en économie fermée, tirant lui-même de son troupeau viande, chaussures et vêtements, fabriquant au village ustensiles de cuisine et araire. L'État a voulu étendre le système, en le perfectionnant, à tout le pays. Il a créé une industrie nationale à l'aide de subventions et sous la protection de tarifs douaniers qui relèvent de 250 p. 100 le prix de vente au consommateur de denrées importées, sucre par exemple ; mais, là comme ailleurs, cette politique protectionniste a entraîné une augmentation du coût de la vie (fig. 131).

Les industries extractives. — La Bulgarie possède assez de lignites pour sa consommation, et elle exporte du cuivre et du plomb. Mais l'exploitation des richesses minières est compliquée du fait de difficultés d'accès, d'où la nécessité d'investir des capitaux de premier établissement importants.

Les mines de lignite ont produit, en 1932, 1 700 000 tonnes, dont 1 400 000 à Pernik et 40 000 à Bobov Dol près de Dupnica, dans la haute vallée de la Struma. Le cuivre est extrait par un groupe français à Plakalnica, près de Vratca, et au Sud de Burgas où sont construits des hauts fourneaux. La production a atteint, en 1929, 31 000 tonnes. Les mines de plomb de Car Asen et de zinc de Strašimir manquent de matériel de transformation. L'exportation des minerais de cuivre, de plomb et de zinc atteint en moyenne 10 000 tonnes.

La production du sel, dans les marais d'Anhialo et dans la mine de Mirovo, a dépassé 28 000 tonnes en 1929.

Les industries liées a l'agriculture. — L'agriculture prend trop de place en Bulgarie pour ne pas être à la base de l'industrie. Trente-neuf minoteries ont produit, en 1929, 144 000 tonnes de farine de blé et 1 400 tonnes de farine de maïs. Cinq sucreries ont fourni, en 1930, 53 000 tonnes de sucre, 40 p. 100 de plus que les besoins de la consommation nationale. Vingt-huit tanneries ont traité 2 500 000 kilogrammes de peaux. De la distillation des roses ont été tirés 2 077 kilogrammes d'essence, valant près de 25 millions de francs. Sur une production moyenne de 30 millions de kilogrammes de tabac, 85 p. 100 sont exportés, et leur valeur représente près de la moitié de celle de toutes les exportations.

III. — LE COMMERCE

Les conditions géographiques. — Unie par le Danube aux pays de l'Europe centrale, rejetée vers lui par les traités qui l'ont écartée de la mer Égée, la Bulgarie serait restée exclusivement tributaire, en matière d'échanges, de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie, si l'Italie n'y avait pratiqué une politique hardie d'expansion commerciale.

Les voies de communication. — L'amélioration des lignes de communication terrestres et marines a aidé aussi à l'indépendance économique de la Bulgarie (voir fig. 99, p. 407).

Le réseau ferré comprenait, en 1930, 2 352 kilomètres de voies, moins de 3, sans doute, pour 100 kilomètres carrés et de 5 pour 10 000 habitants, mais deux fois plus qu'en 1911. Pendant la même période, le nombre des voyageurs avait également doublé (8 433 000), ainsi que le tonnage des marchandises transportées (4 584 000 tonnes). Le réseau routier, qui accuse la même progression

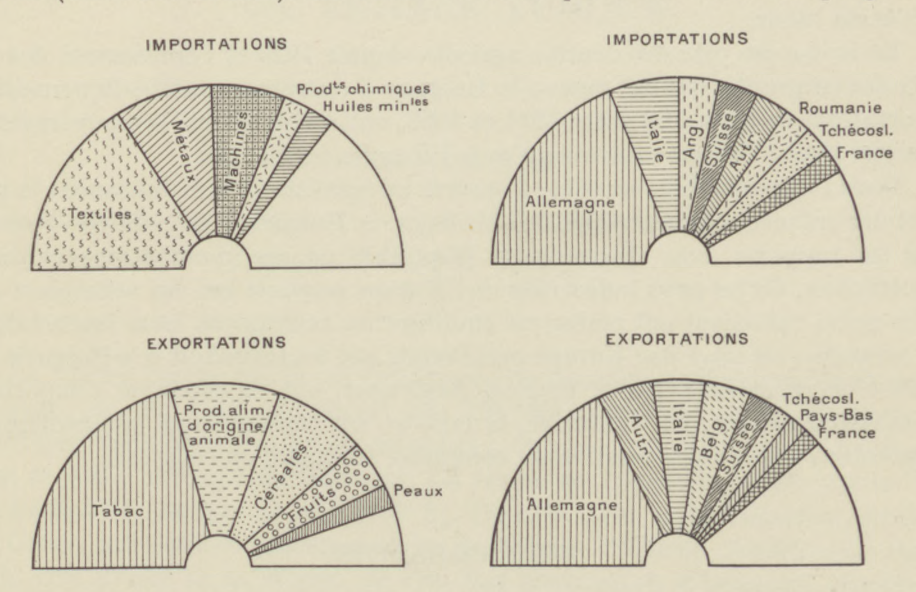


Fig. 133. — Les éléments du commerce bulgare, en valeur, en 1933.
A gauche, importations et exportations par catégories ; à droite, principaux fournisseurs et principaux clients.

avec une longueur de 16 000 kilomètres, soit 28 pour 1 000 habitants, moins de 15 pour 100 kilomètres carrés, s'est étendu dans les mêmes proportions.

En revanche, le mouvement des ports fluviaux et maritimes a souffert de la diminution des exportations de céréales et des importations de charbons. Les volumes des marchandises déchargées (145 600 t.) et chargées (262 680 t.) dans les ports de la mer Noire en 1933 sont en diminution respectivement de 54 et de 58 p. 100 par rapport à 1911. La diminution est également sensible pour les ports du Danube : 51 p. 100 pour les déchargements ramenés à 114 700 tonnes, 65 p. 100 pour les chargements réduits à 147 200 tonnes. Dans les ports de la mer Noire, le pavillon italien est le mieux représenté : il couvre à peu près la moitié du tonnage : 2 125 000 tonneaux sur 4 378 000. Sur le Danube, le pavillon autrichien l'emporte, avec 41 p. 100 du tonnage, devant le hongrois, le roumain, l'allemand.

Les échanges. — Déficitaire en 1911 de 461 000 tonnes et de 15 millions de leva[1], la balance commerciale a bénéficié en 1933 de 199 600 tonnes et de 644 millions de leva. La Bulgarie achète des textiles, des métaux, des machines. Elle vend des céréales (272 800 t., pour 479 640 000 leva), du tabac brut (32 243 t., pour 1 203 millions de leva), des peaux brutes (1 825 t.), des fruits (58 000 t.), des haricots secs, des œufs (fig. 133).

1. Le *lev* (pluriel *leva*), unité monétaire bulgare, vaut à parité or 0 fr. 184.

L'Allemagne vient au premier rang en ce qui concerne les échanges, avec 1 866 millions de leva, soit 36 p. 100 du total. Elle achète les tabacs, les œufs, les raisins frais. Elle fournit la moitié des machines et les produits chimiques. L'Italie vient ensuite avec 538 millions de leva, soit 10 p. 100. Elle achète grains, farines, haricots secs, cocons et vend des cotonnades et des automobiles. L'Autriche (414 millions de leva) écoule des produits métallurgiques et des textiles, en échange de tabac. La France (189 millions) fournit des huiles, des laines peignées, des rails, des bicyclettes ; elle achète de l'essence de rose, du maïs et du tabac.

La baisse des prix des denrées agricoles depuis 1929 et l'épuisement des produits des emprunts, qui ont amené la Bulgarie à restreindre méthodiquement ses importations de 50 p. 100 entre 1931 et 1933, ont moins affecté le mouvement des échanges avec l'Europe centrale qu'avec l'Europe occidentale.

Dans l'impossibilité, en effet, d'assurer intégralement aux échéances le paiement des créances commerciales de l'étranger, la Bulgarie s'est efforcée d'assurer dans ses rapports avec chaque pays l'équilibre de ses importations et de ses exportations. Or les pays industriels de l'Europe centrale qui lui achetaient plus qu'ils ne lui vendaient ont réalisé cet équilibre en accroissant leurs importations. En revanche, les pays de l'Europe occidentale qui fournissaient à la Bulgarie plus qu'ils n'en recevaient, Italie, France, Angleterre, ont vu diminuer l'importance de leurs fournitures. En définitive, la crise et ses conséquences ont contribué à augmenter l'importance relative du commerce allemand en Bulgarie.

BIBLIOGRAPHIE

H. Prost, *La Bulgarie de 1912 à 1930*, Paris, 1932. — J. Stranski, Sěitboobrăštenija s] nezaeta ugarv Plevenskija Okrăg (*Godišnik na Sofijiskija Universitet, Agronomičeski Fakultet*, IV, Sofia, 1925-1926). — K. Popov, *La Bulgarie coopérative*, Sofia, 1924. — L. Pasvolsky, *Bulgaria's economic position*, Washington, 1930. — E. Fernandez, *Le tabac en Bulgarie*, Paris, 1930. — A. Zlatarov, Rozata i industrijata za rozovo maslo v Bălgarija (*Ministerstvo na Zemledělieto*, Sofia, 1922). — *XX- to Obšto Godišno redovno Săbranie na burgaskata tărgovsko-industrialna Kamara*, Burgas, 1930. — *Izloženie za săstojanieto na burgaskija okrăg*, Burgas, 1930. — *Izloženie za săstojanieto na Rusenskija okrăg prez 1930 godina*, Ruse, 1931. — *Otčet na Vidinskata okrăžna postojanna komisija*, Vidin, 1931. — *Isloženie za săstojanieto na Varnenskija okrăg prez 1929 godina*, Varna, 1930. — *Godišnik na Sofijskata tărgovsko-industrialna Kamara*, XXX, VI, Sofia, 1931. — N. Momtchiloff, Le rétablissement des finances bulgares (*Revue économique internationale*, août 1929, Bruxelles, p. 267-296). — Banque nationale de Bulgarie, *Bulletins mensuels*, Sofia. — Banque hypothécaire de Bulgarie, *Rapports annuels*. — Johannes F. Gellert, Bulgarien und die Donau (*M. G. Fachschaft der Universität Freiburg im Breisgau*, 1931, Heft 10-11, p. 58-78). — G. Koniarov, *Kafiavite văglišta v Bălgarija*, Sofia, 1932. — Maynard Owen Williams, Bulgaria, Farmland without a farmhouse (*National Geogr. Magazine*, Washington, LXI, 1932, p. 185-218). — J. Asseov, *Tjutjunăt v Bălgarskoto Stopanstvo*, Sofia, 1933. — A. St. Beškov, Klimatăt na Gormotrakijskata nizina i pamučnata Kultura (*Izvestija na bălgarskoto geografsko družestvo*, Sofia, Kn. 1, 1933, p. 109-115). — *Statističeski Godišnik na Bălgarskoto Carstvo*, Godina XXV, Sofia, 1933. — *Statistika za targovijata na carstvo Bălgarija s čuždite državi prez 1933 godina*, Sofia, 1934.

LA THRACE TURQUE

CHAPITRE XXXV

LA THRACE TURQUE

La Thrace turque est le dernier témoin du domaine balkanique de l'Empire ottoman, qui, en 1912, s'étendait sur 326 000 kilomètres carrés et contenait 5 millions d'habitants. Ses limites actuelles sont à peu près celles que lui avait assignées en 1913 le traité de Bucarest. La région de Demotika, cédée par la Turquie à son alliée bulgare en 1915 (voir fig. 125 et p. 515), a été transférée, en 1919, à la Grèce, qui possède maintenant les faubourgs d'Edirne (Andrinople) situés sur la rive droite de la Marica. Si l'on fait abstraction d'Istanbul, étudiée au tome VIII [1], la Thrace, réduite à trois vilayets, couvre 22 000 kilomètres carrés et compte 563 000 habitants. Elle a gagné, au tracé actuel de ses frontières et à l'exode des éléments grecs de son ancienne population, une grande homogénéité. Plus de 95 p. 100 de ses habitants sont, maintenant, turcs et musulmans (voir fig. 96, 97 et 98, p. 404, 405 et 406).

Des montagnes cristallines et boisées, hautes de 800 à 1 000 mètres, Rodopes de l'Est, Sakar Planina, Derventska Planina, l'encadrent à l'Ouest et au Nord. Deux brèches seulement y ouvrent des communications avec les plaines bulgares : la vallée alluviale de la Marica, rétrécie à 250 mètres à Harmanli, la gorge de la Tundža, longue de 50 kilomètres et large de 20 mètres à peine (voir fig. 91, p. 398-399).

Entre cette barrière montagneuse et la mer, un véritable bassin, effondré et aplani avant l'Éocène moyen, a été remblayé à plusieurs reprises de sédiments tertiaires. Les calcaires éocènes ont été déblayés des montagnes marginales et ne subsistent plus qu'à leur pied en une frange d'escarpements blancs, large de 15 à 50 kilomètres, ruban de champs cultivés, de vignobles, de sources et de villages à la lisière de la steppe.

Percée d'îlots granitiques, la couverture éocène participe du relief de l'Istranca Dağ, prolongement de la Strandža bulgare sur les bords de la mer Noire, véritable chaîne de croupes plates tombant à l'Est et à l'Ouest par des escarpements abrupts, entaillés de vallées profondes. L'altitude est encore de 480 mètres au Nord. Elle diminue sensiblement vers le Sud, où les couches éocènes ont été nivelées par l'érosion en même temps que les argiles, les schistes et les cal-

1. *Asie occidentale*, par R. Blanchard. Voir le chap. III, p. 82-87.

caires dévoniens sur le plateau de Çatalca, plate-forme de 200 mètres, inclinée vers la Corne d'Or et à peine mouvementée par des bancs calcaires, lignes de défense naturelles d'Istanbul.

Les couches lacustres oligocènes, miocènes et pliocènes sont étalées en larges plateaux au centre du bassin ou plissées et découpées en collines sur les bords de la mer de Marmara et de la mer Égée. Dans son cours Est-Ouest, le sillon de l'Ergene, large de 10 à 16 kilomètres, soumis à des inondations torrentielles si graves qu'il est franchi à Uzun köprü par un pont de 176 arches, long de 1 400 mètres, en constitue l'axe.

Au Nord, les sédiments miocènes, recouverts d'alluvions, se relèvent jusqu'aux escarpements crétacés, champ de graviers tranché en compartiments par les affluents parallèles et asymétriques du fleuve. Au Sud, la plaine remonte jusqu'aux alignements de collines oligocènes, dont les plissements ont rejoué au Pliocène, croupes molles de 250 à 350 mètres, découpées en nombreuses vallées, puis chaînes longues de 60 kilomètres du Kuru Dağ (700 m.) et du Tekir Dağ (900 m.) dont les dalles gréseuses descendent en gradins sur la mer de Marmara. A l'Ouest, le relief des chaînes s'abaisse à 300 mètres vers la plaine alluviale où la Marica égare paresseusement ses bras jusqu'à la mer Égée.

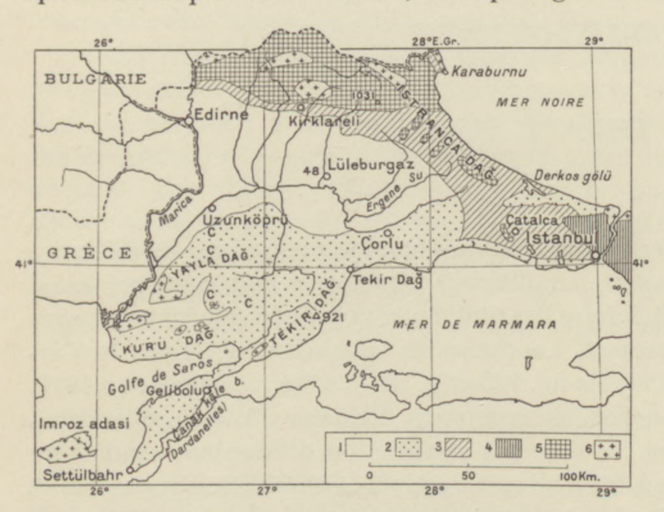


Fig. 134. — La Thrace turque. — Échelle, 1 : 4 000 000.

1, Plaines et bassins quaternaires. — 2, Collines miocènes et pliocènes. — 3, Éocène. — 4, Calcaires primaires et calcaires cristallins. — 5, Schistes et calcaires cristallins. — 6, Terrains éruptifs. — Dans la carte, la lettre C désigne des gisements de lignite.

Malgré un développement de côte de 1 kilomètre pour 30 kilomètres carrés, la Thrace subit un climat encore rude. La température moyenne annuelle, plus élevée de 2° au Sud qu'au Nord, n'est que de 18° à Tekir Dağ. La répartition des pluies (600-810 mm. sur le Tekir Dağ et l'Istranca) a permis à la forêt de subsister sur les bords de la mer Noire, où celle de Belgrade couvre 13 000 hectares, et à de maigres bois de chênes de se maintenir sur la côte de la mer de Marmara.

A l'intérieur de ce cadre boisé et broussailleux, la Thrace est une steppe sans arbres, couverte de fleurs au printemps, brûlée et poussiéreuse en été. Les eaux de pluie, peu abondantes (moins de 500 millimètres), s'infiltrent à travers l'épaisse couche de graviers de la surface jusqu'aux marnes sous-jacentes. De pauvres villages de briques séchées, entourés d'une ceinture de champs de seigle, d'orge, de maïs ou de melons, séparés les uns des autres par de grandes étendues incultes, les tortues des fossés, les caravanes de chameaux des pistes donnent au paysage un aspect d'Anatolie, que rompt parfois la fraîcheur d'une vallée où apparaissent platanes, peupliers, lauriers et myrtes. Le coton et le riz sont cultivés le long de la Marica, les vergers de grenadiers, de figuiers et d'amandiers cachent les maisons autour de Tekir Dağ. Ailleurs, le seigle et l'orge représentent les trois quarts de la récolte de céréales.

Les ressources agricoles sont insuffisantes pour alimenter d'importants marchés urbains, et l'exploitation des lignites tertiaires n'a pas donné naissance à une industrie. Tout au Nord, Kirklareli (16 000 hab.) est un marché de vins et de céréales. Edirne (Andrinople), au confluent de la Marica, de la Tundža et de l'Arda, coupée de ses faubourgs par la frontière grecque, a perdu plus de la moitié de ses habitants depuis 1913. Elle n'en compte plus que 37 000, mais sa décadence est arrêtée, et la réalisation prochaine du plan prévu par le gouvernement pour l'équipement de la Thrace lui rendra sans doute la prospérité.

CONCLUSION

Avec la Thrace turque s'achève la partie continentale de la péninsule. Dans son ensemble elle n'était pas assez isolée pour avoir donné naissance à une civilisation particulière. Elle a joué le rôle de pont que lui assignait sa structure.

Tour à tour y passèrent les Romains soucieux de couvrir la Méditerranée, lac intérieur de leur Empire, les Croisés ardents à arracher les Lieux Saints aux mains musulmanes, les Turcs en marche pour la conquête de l'Europe. Les communautés des chrétiens orthodoxes et celles des musulmans y atteignent leur avance extrême vers l'Ouest, à moins de 400 kilomètres du siège de la Papauté. La poussée germanique s'y est exercée jusqu'au conflit avec le monde slave inquiet, et a commencé à s'y déprimer sous la contre-offensive des Alliés au cours de la dernière guerre.

Mais le conflit entre l'Europe centrale et les pays méditerranéens prend désormais un aspect économique. En 1932, l'Italie avait pris la première place dans le mouvement des échanges en Yougoslavie. Elle a dû la céder de nouveau à l'Autriche en 1933. Elle la conserve de loin dans le commerce albanais. Elle vient après l'Allemagne dans celui de la Bulgarie. Mais, tandis que son pavillon est le mieux représenté de tous les pavillons étrangers dans les ports bulgares de la mer Noire, c'est celui de l'Autriche qui apparaît le plus souvent dans les ports danubiens.

Méthodiquement toutefois les pays des Balkans se dégagent de toutes les emprises étrangères. Si les traités de 1919 ont ramené la Yougoslavie et l'Albanie à leur vocation méditerranéenne naturelle, et rejeté vers le Danube la Bulgarie privée de ses exutoires égéens, ces États reprennent à leur propre compte la politique de liaison entre le monde méditerranéen et l'Europe centrale, que d'autres ont essayé de poursuivre à travers leurs territoires. Les grandes voies transbalkaniques en projet ou en construction de Bucarest à l'Adriatique et à la mer Égée assureront à cette fonction de liaison une plénitude que les formations politiques d'il y a vingt ans ne permettaient pas d'envisager.

BIBLIOGRAPHIE

F. X. Schaffer, *Landeskunde von Thrakien* (*Zur Kunde der Balkanhalbinsel*, Heft 19), Sarajevo, 1918. — Walther Penck, *Grundzüge der Geologie des Bosporus* (*Veröffentlichung des Institutes für Meereskunde an der Universität Berlin*), Berlin, 1919 ; Bau und Oberflächenformen der Dardanellenlandschaft (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde Berlin*, 1917, p. 30-49). — E. Obst, *Das Klima Thrakiens als Grundlage der Wirtschaft* (*Osteuropainstitut*), Breslau, 1921. — L. Weickmann, *Luftdruck und Winde im östlichen Mittelmeergebiet. Klima der Türkei*, Munich, 1922. — J. Mattfeld, Die Pflanzgeographische Stellung Ostthrakiens (*Verhandlungen des botanischen Vereins der Provinz Brandenburg*, LXXI, 1929, p. 1-34). — F. X. Schaffer, Entwaldung und Entwässerung des Ergenebeckens in der europäischen Türkei (*Mitteilungen der kaiserlichen u. königlichen Geographischen Gesellschaft*, XLVI, Vienne, 1903).

LA GRÈCE

CHAPITRE XXXVI

INTRODUCTION

L'antiquité. — Depuis les origines, le cœur de l'Hellade fut toujours le monde égéen. Les centres vitaux furent d'abord sur le littoral occidental de l'Asie Mineure; puis ils rayonnèrent sur la Grèce continentale qui, pour les anciens, s'arrêtait vers le Nord au golfe d'Ambracie (Arta) et à l'Olympe. La colonisation antique s'était étendue bien au delà, du Pont Euxin aux Pyrénées; mais c'était en bordant les pays barbares de l'intérieur d'un rivage grec, d'une frange discontinue qui ne devint jamais un Empire.

Une raison de cette expansion fut l' « étroitesse du sol » (Platon) : bien vite la terre manqua aux grandes cités. Il est curieux de voir, dans la péninsule grecque si exiguë, quel faible espace occupèrent les pays qui ont compté pour l'histoire. En dehors des villes asiatiques et de l'Archipel, celle-ci s'est longtemps confinée dans la Grèce centrale (Phocide, Béotie, Attique, Corinthie) et dans le Péloponnèse oriental. A vol d'oiseau, il n'y a pas 200 kilomètres des Thermopyles à Sparte, 170 de Delphes au cap Sounion. Là seulement il faut chercher cet essor de vie urbaine qui caractérisa la Grèce classique. Ailleurs il n'y avait guère que d'obscurs peuples de paysans et des bourgs souvent difficiles à identifier.

La zone vraiment active, créatrice de puissance et de beauté, était donc celle qui se tournait vers la mer Égée. Pourtant cette façade orientale est la plus aride, si bien que, pour expliquer son ancienne primauté, certains ont invoqué un changement de climat dont il n'y a aucune preuve. Mais elle regarde vers les marchés de l'Orient, à laquelle elle s'offre par les golfes d'Argos, d'Égine et par l'Euripe. L'autre versant est tourné vers l'Occident resté longtemps barbare, vers des mers plus vastes et moins semées d'îles ; il est accidenté par des chaînes boisées, par d'âpres massifs où prévaut encore une vie plus pauvre et plus repliée sur elle-même. Heureusement ces obstacles sont interrompus par le golfe de Corinthe, qui facilita l'expansion vers la Grande Grèce, la Sicile, et c'est l'un des traits les plus favorables du relief.

Dans le monde égéen, aux temps classiques, quelle fut l'influence de la nature sur l'humanité ? Nulle part les caractères méditerranéens ne sont plus accusés. Un des plus apparents, c'est l'interpénétration de la terre et de la mer, telle que, non seulement la côte est très articulée, mais qu'il est peu de sommets d'où l'on n'aperçoive les flots et que les golfes, par les beaux jours, ressemblent à des lacs de montagne. 60 kilomètres, c'est la distance maximum de la mer dans la Grèce

centrale, du rivage le plus voisin dans la mer Égée[1]. Comme les eaux ont été amenées vers l'intérieur par un relèvement récent de leur niveau, la navigation antique trouvait une foule d'anses et d'abris, tandis que les îles et les presqu'îles diminuaient la longueur des traversées. Il ne faut pas exagérer les facilités de la navigation, ni oublier quelle faible part de la population vit de la mer et sur la mer (p. 561). Cependant, la mer Égée a fait l'unité culturelle de ses riverains, elle les a inclinés au commerce, elle a élargi leur horizon. — Autre trait de la Grèce : partout le mélange de montagnes et de cavités ; des reliefs assez élevés près de plaines exiguës. A cette complexité orographique on attribue le morcellement politique de la Grèce. En effet, elle la divise en menus cantons prédisposés à la vie locale, elle y trace des cadres pour les territoires des cités rivales. Cependant, ces limites naturelles ont été souvent dépassées, car rarement elles dressaient une barrière haute et continue, du moins vers l'Est. Que de fois les armées ont circulé de Delphes à Athènes et Sparte, par cette suite de dépressions commodes que les roches Scironiennes elles-mêmes ne barrent pas assez ! Et quasi partout la mer s'insinuait pour rapprocher, dans la guerre, dans la paix. De telle sorte que le relief créait une foule de petits pays, qu'il favorisait leur individualisme, mais qu'il ne contrariait nullement la politique plus large des grandes cités. Les courants de civilisation entraient partout, pour mettre de l'unité dans cette diversité qui fut féconde. — Diversité qui tient aussi aux différences dans le travail de la terre, en rapport avec l'orientation et surtout avec les contrastes d'altitude. Certains dèmes possèdent à la fois des plantations subtropicales, des olivettes, des champs de blé, des sapinières précédant de vastes pâtures de montagne. Les citoyens d'Athènes étaient, les uns, des citadins comme on en voit dans les ports du Levant, les autres, de patients laboureurs ou vignerons, sans oublier les rustres Acharniens, bergers, bûcherons et charbonniers. D'où une multiplicité de ressources, favorable aux échanges, une variété d'activités et de mentalités qui se complétaient, mais qui pouvaient aussi engendrer des conflits d'intérêts et de classes. Le commerce maritime fit naître dans nombre de cités l'industrie, à laquelle la mer et les mines fournissaient bien plus qu'aujourd'hui, avec la pourpre, l'argile pour les vases peints, le marbre, le fer et le cuivre, l'argent. A force de travail, les campagnards tiraient parti d'un sol souvent maigre et sec ; le blé indigène ne suffisait pas d'ordinaire, mais les olivettes et les vignobles s'étendirent pour l'exportation. — Ainsi, tandis que les écrivains anciens ont insisté avec raison sur la pauvreté originelle de la Grèce, ses relations lointaines développèrent son activité jusqu'à la rendre prospère. C'est l'un de ces pays auxquels la nature accorde mieux que la fécondité : la nécessité de l'effort et sa récompense. Elle ne lui prodigue pas ses dons, comme sur les limons de l'Égypte et de la Chaldée ; elle n'y suscita jamais de pareilles fourmilières humaines ; elle n'amplifie pas jusqu'à l'énormité les forces bienfaisantes ou destructrices, et l'on ne se sent pas écrasé par elle. Dans cette contrée où tout est à la taille de l'homme, on comprend mieux le goût du génie grec pour la mesure, le fini et son profond humanisme.

La décadence. — Sa floraison fut éphémère autant que localisée. Aux cités affaiblies par leurs luttes succédèrent des peuples jeunes et frustes : Achéens, Étoliens, Macédoniens. Les expéditions d'Alexandre propagèrent l'hellénisme jusque dans l'Asie centrale et l'Inde ; mais la fortune de la Grèce pâlit en comparaison des empires orientaux. Puis vint la conquête romaine ; si elle fit durer la

1. A chaque kilomètre de côtes correspondent seulement 51 km^2 9 (France, 111,5).

culture grecque en la transplantant dans tout l'Occident, cependant la décadence commença, économique, démographique. Elle continua sous l'Empire byzantin, bien que par lui l'hellénisme ait civilisé le Nord des Balkans et la Russie ; puis elle fut précipitée par l'invasion turque. Déjà épuisée par des siècles de guerres et de mauvaise administration, la Grèce devint un des pays les plus misérables de l'Europe : presque pas de vie maritime ni urbaine, des paysans et des pâtres opprimés, les uns résignés à une misère dégradante, les autres révoltés, ces Klephtes, patriotes héroïques mais parfois aussi brigands. Seules les îles échappèrent à cette déchéance. La Grèce continentale ne commence à s'en relever que depuis un siècle ; rien d'étonnant qu'elle en porte encore des marques. L'archaïsme sordide que nous trouvons en quelques régions reculées ou récemment libérées régnait dans toute la péninsule quand Chateaubriand voyait les troupeaux des bergers albanais sur les vestiges d'Athènes et de Corinthe. Encore la Grèce, sauf les sites illustres, a-t-elle conservé peu de belles ruines ; elle parle bien moins souvent du passé que l'Italie.

De cette décadence, certaines causes intéressent la géographie. Plus encore que dans les autres pays méditerranéens, la civilisation antique reposait ici sur une base étroite et fragile. L'Hellade si montagneuse a peu de plaines, et beaucoup sont arides ; elle ne peut loger des densités capables d'arrêter l'étranger ou de limiter son action. Sans doute, elle possède des campagnes assez vastes, en Macédoine et Thessalie, dans les dépressions de Béotie et d'Arcadie. Mais, loin de fournir un support à l'hellénisme, la plupart de ces provinces furent parmi les plus appauvries. Ce sont en effet de ces bassins mal drainés où, dès que l'homme cesse de gouverner les eaux, sévit la malaria qui est encore un fléau trop répandu (voir fig. 6, p. 47), de ces régions, confinant à des montagnes, qui semblent appeler les méfaits du nomadisme pastoral. Sur le versant oriental, depuis la Macédoine jusqu'à Tripolis, se succèdent de véritables steppes qui prolongent celles du Danube ou de l'Anatolie : les hordes de pâtres belliqueux purent aisément passer de l'une à l'autre et, retrouvant des aspects accoutumés, s'y établir avec leurs troupeaux qui refoulèrent la charrue. De pareilles régions sont exposées au retour d'une économie primitive, fondée sur la transhumance et les formes les plus grossières de la culture. Quant aux montagnes, elles offrirent un refuge aux populations opprimées, qui s'y entassèrent à l'excès, mais aussi aux bandits. Sur leur bordure, partout où se plaisent la vigne et l'olivier, persista une culture plus soigneuse ; mais, outre que ces plantations étaient souvent saccagées dans les guerres, leurs produits n'avaient plus guère de vente, car les débouchés étaient étroitement limités par la restriction des échanges. Et cette disparition du commerce fut peut-être le principe primordial de la décadence, tarissant la source même de la prospérité antique. Depuis qu'à l'époque romaine l'Égéide avait cessé d'être le centre du trafic mondial, la Grèce ne pouvait être qu'un petit pays trop accidenté, un amas de minuscules cellules rurales. Et elle devait tomber très bas dès que ses paysans devinrent les métayers des beys musulmans.

Pendant ces longs siècles de misère, la Grèce dépeuplée avait vu bien des éléments étrangers se joindre aux descendants des anciens Hellènes, qui étaient déjà de races mêlées. Au moyen âge, une foule de Slaves vinrent s'installer jusqu'au fond du Péloponnèse. Puis les Albanais descendirent dans la Béotie orientale, l'Attique, la Corinthie, l'Eubée méridionale, y formant la majorité de la population. Les Valaques poussèrent leurs troupeaux tout le long des faîtes herbeux. Nombre d'Italiens, voire de Provençaux, se fixèrent dans les îles, sans

oublier, dans la Grèce continentale, quelques descendants des croisés « francs » du XIIIe siècle. Les populations helléniques ne se maintinrent intactes que dans les montagnes les moins accessibles, comme celles du Magne et de Sphakia.

La résurrection. — A partir du XVIIIe siècle surtout, se réveilla sur quelques rivages un désir de gain et d'aventure, avec une facilité à s'expatrier qui rappelle la colonisation antique dans toute son ampleur. Au XIXe siècle, les Grecs s'étaient répandus dans tout le bassin de la Méditerranée. Dans tous les Balkans, jusqu'à Bucarest qui fut un foyer d'hellénisme, Grec était synonyme de marchand, de même que Bulgare signifiait cultivateur. Toutes les villes importantes dans les Balkans avaient leur groupe de négociants grecs, qui fut souvent le ferment de l'activité économique. C'était dans la péninsule l'élément le plus éclairé, conservateur de la civilisation byzantine. L'appel à la liberté, au progrès, même après 1830, partit souvent de cette Grèce extérieure, agrandie par une *diaspora*, une dispersion analogue à celles des peuples juif et arménien, mais dont le centre restait l'Égéide.



Fig. 135. — Agrandissements territoriaux de la Grèce.

1, La Grèce en 1830. — 2, Territoire acquis en 1864. — 3, Territoire acquis en 1881. — 4, Territoire libéré en 1898. — 5, Territoire acquis en 1913. — 6, Territoire acquis en 1920. — 7, Territoires acquis en 1920 et perdus au traité de Lausanne (1923). — 8, Frontière actuelle de la Grèce. — 9, Populations grecques expulsées de Turquie vers 1923 (le pointillé est plus ou moins serré suivant la densité des populations). — 10, Populations grecques en dehors des frontières actuelles (ajouter Chypre). — 11, Villes antiques en ruines. — Échelle, 1 : 10 000 000.

Longtemps cette Hellade des rives asiatiques, de Constantinople, d'Alexandrie, l'emporta en population et en richesse sur le petit royaume de Grèce, tel qu'il fut créé par les Puissances en 1830 (fig. 135). Limité au Nord par l'Othrys et le golfe d'Arta, il comprenait plus de montagnes que de bons pays, et l'indépendance avait été achetée par huit années de guerres sauvages. En 1864, l'Angleterre lui céda les îles Ioniennes. Puis, aux dépens de la Turquie, il s'agrandit de provinces épuisées, à demi barbares, qui rentrèrent lentement dans le monde civilisé : Thessalie (1881); Crète (1898) ; Épire, Macédoine méridionale, îles asiatiques (1913). En 1920, il reçut le mandat sur Smyrne et, par l'acquisition de la Thrace, il arriva à 8 lieues du Bosphore. Ainsi allait s'achever la réalisation de la « Grande Idée » : recouvrer la capitale de l'Empire byzantin et réunir dans la même patrie tous les Hellènes qui peuplent le pourtour de la mer Égée.

Puis ce fut la catastrophe de 1923. Écrasée par la Turquie d'Angora, la Grèce dut reporter sa frontière à la Maritsa. Bien plus : non seulement elle renonçait à la possession de Smyrne, mais l'hellénisme était complètement déraciné

de ce littoral asiatique où il s'était implanté depuis trois millénaires. Le traité de Lausanne imposa l' « échange » des populations. Tous les « ressortissants turcs de religion orthodoxe » durent s'expatrier, sauf ceux de Constantinople (en théorie). De même pour les « ressortissants grecs de religion musulmane », sauf les Albanais et les Turcs de la Thrace occidentale. Un échange avait déjà été conclu avec la Bulgarie. Au total, la Grèce vit partir 606 946 de ses habitants, et arriver en quelques mois, par foules où il y avait bien moins d'hommes que de femmes et d'enfants, la plupart sans aucune ressource, les Grecs de l'Asie Mineure, du Pont, de la Thrace orientale, de la Bulgarie, de la Russie, outre nombre d'Arméniens et de Circassiens. En 1928, elle a recensé 1 221 849 réfugiés, soit 19,7 p. 100 de sa population.



Fig. 136. — Les réfugiés en Grèce (1928).

1, Départements où les réfugiés représentent de 10 à 25 p. 100 de la population totale ; 2, Départements où ils en représentent de 25 à 50 p. 100; 3, Départements où ils en représentent plus de 50 p. 100. — 4, Villes comptant plus de 100 000 réfugiés. — Les points correspondent aux principaux centres d'établissement, approximativement 1 par 10 000 réfugiés. — Échelle, 1 : 8 000 000.

On imagine les souffrances de cet exode, les difficultés de cette installation. Aidé par la Société des Nations, le Gouvernement républicain put fixer beaucoup de nouveaux venus dans des villages préparés à l'avance pour les recevoir. On les a répartis dans les provinces (fig. 136) suivant l'étendue des terres libres, mais dont malheureusement chaque famille reçut un lot trop exigu (3 à 4 hectares en moyenne). D'autres grossirent à l'excès les banlieues des grandes villes. S'il en est trop qui occupent encore des taudis, sans travail ni gain suffisants, beaucoup ont apporté les aptitudes de leur race au commerce, l'expérience de cultures ou d'industries qu'ils ont développées dans leur patrie d'adoption (vigne, tabac, raisins secs, soie, tapis, etc.). Ils ont contribué à moderniser l'activité économique.

Dès maintenant, la Grèce a une population remarquablement homogène, malgré la diversité de ses origines, car tous les éléments ethniques se sont fondus en recevant l'empreinte de l'hellénisme. A travers l'histoire, celui-ci a montré une admirable force d'assimilation, initiant les nouveaux venus à la civilisation de la Méditerranée, transformant les Slaves du Péloponnèse en vignerons, les Albanais d'Hydra en marins. Même les Turcs crétois avaient laissé leurs enfants apprendre le grec. La plupart des bergers valaques, de même que les Albanais de la Grèce centrale ont oublié leur langue. L'échange a fait partir les éléments les moins assimilables, Turcs, Macédoniens bulgarophiles. Il subsistera longtemps entre les provinces des différences profondes dans leur degré de développement ; mais elles n'entraînent pas de ces dangereuses divergences que l'on déplore dans d'autres États de l'Europe nouvelle. Animée partout par le

même patriotisme ardent, la Grèce n'a rien à redouter pour son unité nationale.

Celle-ci n'est pas achevée : Chypre reste soumise à l'Angleterre, le Dodécanèse à l'Italie ; Constantinople est au cœur de tout Athénien ce que fut Strasbourg pour un Français. L'hellénisme a reflué de l'Asie, il a perdu plusieurs de ses positions dans l'Europe orientale. Mais ce fut pour se concentrer dans un État que ce recul semble devoir affermir. Si la Grande Idée s'était réalisée, il y aurait eu un danger dans la possession d'une ville trop convoitée, d'une frange littorale menacée par les Turcs de l'Anatolie. Cet encerclement complet de la mer hellène eût donné au territoire une forme séduisante, mais périlleuse [1].

Est-il certain d'ailleurs que l'avenir de la Grèce soit sur l'eau, comme au temps de Thémistocle, et non sur la terre ? Bien moins accueillante aux grands navires modernes qu'aux trirèmes, elle n'a pas de port d'où la pénétration soit aisée dans un intérieur cloisonné, à la seule exception de Salonique. Peu de produits lourds à embarquer, car l'industrie est limitée par l'absence de combustible, et le sol porte surtout des denrées de luxe. Elle peut viser aux bénéfices du roulage maritime, mais en les disputant à l'âpre concurrence de l'Italie. Elle n'est plus au carrefour des grands courants commerciaux, et dans quelle mesure saura-t-elle profiter de celui qui traverse les Détroits et l'Archipel ? Peut-être lui suffira-t-il de participer au commerce mondial dans la mesure où celui-ci développera ses cultures caractéristiques, le tabac, la vigne, l'olivier, plantes qui appellent une population dense. La Grèce peut être le jardin méditerranéen qui complète les steppes à blé de l'Europe orientale. D'autre part, la mise en valeur de la Macédoine et de la Thessalie suppose de longs et coûteux travaux ; mais elles offrent l'espace qui manquait jusqu'ici, et il se peut que le centre de gravité se déplace de ce côté, vers la partie la plus continentale de la République.

Il faudra encore beaucoup d'efforts, et de ces capitaux qui lui manquent si fâcheusement, pour effacer partout les traces d'une longue déchéance. La Grèce moderne n'est qu'un État secondaire, et ses possibilités paraissent assez restreintes. Du moins, pour les réaliser, on peut avoir confiance dans la vitalité de l'hellénisme rajeuni.

BIBLIOGRAPHIE

CARTES. — La base a été la *Carte de Grèce*, dite *de l'Expédition de Morée* (Paris, 1852, 1 : 200 000), qui, malgré quelques erreurs, est encore très utile. Elle a servi à celle de H. KIEPERT, publiée par l'INSTITUT GÉOGRAPHIQUE D'AUTRICHE en 1885, à 1 : 300 000 ; édition revisée à 1 : 500 000 (Athènes, 1921). Citons encore la *Karte von Attika*, de E. CURTIUS, J. A. KAUPERT, avec texte explicatif (à 1 : 25 000 en général, 1881-1900), les cartes de A. PHILIPPSON pour le Péloponnèse, la Thessalie et l'Épire (voir plus loin). Le SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE GRECQUE a entrepris la publication d'une carte générale à 1 : 100 000 en courbes de niveau (32 feuilles parues, portant sur la Thrace, la Macédoine et la Thessalie), etc. (Voir *Annales de Géogr.*, XLII, 1933, p. 80-81). Le SERVICE GÉOLOGIQUE DE LA GRÈCE s'occupe depuis 1925 d'une carte générale à 1 : 300 000 (6 feuilles parues).

VOYAGES, DESCRIPTIONS ; ÉTUDES D'ENSEMBLE. — L. POUQUEVILLE, *Voyage en Morée...*, Paris, 1805, 3 vol.; *Voyage de la Grèce*, Paris, 1820, 6 vol. — W. M. LEAKE, *Travels in the Morea*, Londres, 1830, 3 vol. ; *Travels in Northern Greece*, Londres, 1835, 4 vol. — L. ROSS, *Reisen durch Griechenland*, Berlin, 1841 ; *Reisen nach den Griechischen Inseln*, Stuttgart, 1840-1851, 4 vol. — *Expédition scientifique de Morée*, Paris, 1831-1838, 8 vol. ; BORY DE SAINT-VINCENT, *Relation du voyage de la Commission scientifique de Morée*, Paris, 1836-1838, 2 vol. — A. BUCHON, *La Grèce continentale et la Morée*, Paris, 1843. — *Archives des Missions Scientifiques* : mémoires de CH. BENOIT, sur l'archipel (1850-1851), GIRARD, sur l'Eubée (1851), BOUTAN, sur Lesbos et la Triphylie (1864), BAZIN, sur l'Étolie (1864), etc. ; ces études archéologiques contiennent souvent des notations géographiques. — D. BAUD-BOVY et FR. BOISSONNAS,

1. Même dans ses frontières actuelles, la Grèce peut redouter des poussées vers la mer : celles des Bulgares vers Alexandroupolis, d'un État danubien vers Salonique.

En Grèce par monts et par vaux, Genève, 1910 ; *L'image de la Grèce*, Ibid., 1915 ; *Des Cyclades en Crète* Ibid., 1919 (photographies). — ANT. BON, *En Grèce*, Paris, 1932 et 1934 (photographies). — J. PONTEN, *Griechische Landschaften*, Stuttgart, 1914. — M. LHÉRITIER, *La Grèce*, Paris, 1921 (vie sociale). — W. R. MILLER, *Greece*, Londres, 1928 (vie moderne). — *Les Guides Bleus. Grèce* (par G. FOUGÈRES, Y. BÉQUIGNON), Paris, 1932 (introduction, plans).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. — Les *Denkschriften K. K. Akademie der Wissenschaften Wien, M. N. Classe*, XL, 1880, contiennent une série d'études géologiques de A. BITTNER (sur l'Attique et la Béotie), M. NEUMAYR (sur l'Étolie et la Chalcidique), FR. TELLER (sur l'Eubée et la Thessalie). — C. NEUMANN, J. PARTSCH, *Physikalische Geographie des Griechenlands mit besonderer Rücksicht auf das Alterthum*, Berlin, 1885. — A. PHILIPPSON, La tectonique de l'Égéide (*Annales de Géogr.*, VII, 1898, p. 112-141 ; voir *Petermanns Mitteil.*, LX, 2, 1914, p. 71-75) ; Beiträge zur Morphologie Griechenlands (*Geogr. Abhandlungen*, III, 3, 1930). — PH. NÉGRIS, *Roches cristallophylliennes et tectonique de la Grèce*, Paris, 1913. — O. MAULL, *Beiträge zur Morphologie des Peloponnes und des südlichen Mittelgriechenlands*, Leipzig, 1921 ; *Griechisches Mittelmeergebiet*, Breslau, 1922. — C. A. KTÉNAS, travaux géologiques dans *Comptes rendus de l'Académie d'Athènes*, I, 1926, II, 1927, etc. ; *Comptes rendus Académie des Sciences*, Paris, 23 décembre 1929. — Δημοσιεύματα τῆς Γεωλογικῆς ὑπηρεσίας τῆς Ἑλλάδος. *Publications du* SERVICE GÉOLOGIQUE DE GRÈCE, Athènes, depuis 1920. — D. EGINITIS, Le climat de l'Attique (*Annales de Géogr.*, XVII, 1908, p. 413-432). — O. SCHELLENBERG, *Zur Klimatologie Griechenlands*, Leipzig, 1908. — A. STANGE, *Versuch einer Darstellung der griechischen Windverhältnisse...*, Leipzig, 1910. — E. HUNTINGTON, The burial of Olympia (*Geogr. Journal*, XXXVI, 1910, p. 657-686 (variations de climat). — E. G. MARIOLOPOULOS, *Étude sur le climat de la Grèce. Précipitations. Stabilité du climat*, Paris, 1925. — N. CHLOROS, *Die Waldverhältnisse Griechenlands*, Munich, 1884 ; sur ce sujet, R. KONTOS, *Comptes rendus de l'Académie d'Athènes* (1929-1930). — E. PRITZEL, Vegetationsbilder aus dem mittleren und südlichen Griechenland (*Botan. Jahrbuch für Systematik... hrsg. von A. Engler*, XL, 1908, p. 180-214). — M. RIKLI, E. RÜBEL, Ueber Flora und Vegetation von Kreta und Griechenland (*Vierteljahrschrift der Naturforsch. Gesellschaft Zürich*, LXVIII. 1923, p. 103-227).

GÉOGRAPHIE HUMAINE, HISTOIRE. — C. BURSIAN, *Geographie von Griechenland*, Leipzig, 1862-1872 (surtout historique). — CLON STEPHANOS, Article *Grèce*, dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, de A. DECHAMBRE, 4e s., X, 1884, p. 363-581. — G. GLOTZ, *Le travail dans la Grèce antique*, Paris, 1920 ; *Histoire Grecque*, Paris, 1925 et suiv. — J. G. FRAZER, *Sur les traces de Pausanias à travers la Grèce antique*, Paris, 1923. — A. JARDÉ, *La formation du peuple grec*, Paris, 1923 (introduction géographique). — V. BÉRARD, *Les navigations d'Ulysse*, Paris, 1927 et suiv.

RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES

DIVISIONS ADMINISTRATIVES	SUPERFICIE EN KM. CARRÉS	POPULATION EN 1928	DENSITÉ PAR KILOM. CARRÉ	VILLES PRINCIPALES (milliers d'habitants)
Thrace	8 706	303 000	34,8	Xanthi (34) ; Komotini (30)
Macédoine	34 893	1 412 000	40,5	Salonique (236) ; Kavalla (49) Serrès (29) ; Drama (29) Véria (14) ; Édessa (13)
Thessalie	13 334	496 000	37	Volo (42) ; Larissa (24) Trikkala (18)
Épire	9 351	312 000	33,4	Jannina (20)
Iles Ioniennes	1 921	213 000	110,9	Corfou (32) ; Zante (11)
Grèce centrale, Étolie, Acarnanie	24 996	1 593 000	63,7	Athènes (453) ; Le Pirée (251) Kallithea (26) ; Chalcis (17) Agrinion (14) ; Lamia (14)
Péloponnèse (Morée)	22 283	1 053 000	47,2	Patras (61) ; Kalamata (29) Pyrgos (19) ; Tripolis (14)
Lesbos, Samos, Chio	3 848	307 000	79,9	Mytilène (27) ; Chio (22)
Cyclades	2 580	129 000	50,2	Hermoupolis (21)
Crète	8 287	386 000	46,6	Héraklion (33) ; La Canée (26)
GRÈCE[1]	130 199	6 204 000	47,6	

1. Une évaluation officielle donne, pour 1933, 6 548 460 habitants ; densité : 50,3.

CHAPITRE XXXVII

LA GRÈCE DU NORD ET DU NORD-OUEST

Nous réunissons ici des pays assez différents pour la géographie physique : à l'Est, de vieux massifs tabulaires entre des cuvettes quasi steppiques ; à l'Ouest, des chaînes plissées, assez boisées, sous un climat beaucoup plus humide. Mais presque toutes furent à la périphérie de l'Hellade classique, quasi en dehors ; les maux du régime turc s'y attardèrent plus qu'ailleurs. La prospérité dont jouit Corfou, en face d'une côte déserte, est due en partie à son passé et fait ressortir l'importance décisive du facteur historique. Les autres régions sont restées les plus archaïques, les moins peuplées de la Grèce ; quelques cantons sont encore à demi barbares et difficiles à parcourir. Cependant, il y a des plaines, surtout à l'Est, qui peuvent devenir fécondes, et de rapides progrès y ont été réalisés par l'installation des réfugiés (fig. 138).

I. — MACÉDOINE ET THRACE

Le relief. — La Macédoine et la Thrace occidentale sont composées presque entièrement de roches anciennes et notamment de schistes cristallins. Après avoir été nivelées, elles furent à plusieurs reprises soulevées, mais de façon inégale, et divisées par des cassures encore très séismiques. Celles-ci s'orientent en général au Sud-Est (c'est la direction du Vardar, de la Strouma, de la Mesta), recoupées par des failles transversales, les unes et les autres parfois associées à des venues de basaltes et de métaux. Les cavités furent remplies par des lacs tertiaires et quaternaires, reliés par des rivières qui s'encaissèrent en défilés à mesure que baissait le niveau de la mer et des lacs inférieurs. De cette évolution résulte un relief très morcelé, mais où certains traits se répètent constamment.

D'une part, des plateaux, qui sont les parties soulevées des anciennes pénéplaines ; des buttes résiduelles, qui correspondent souvent aux roches dures comme les marbres, peuvent dépasser 2 000 mètres. Fréquemment, ils ont été basculés, et la pente est plus douce sur l'un des côtés ; souvent aussi, ils sont limités par des escarpements de failles remarquablement conservés. Quelques-uns ont été profondément incisés par des torrents qui bâtissent de vastes cônes à leur bordure. D'autre part, des bassins d'effondrement, où le retrait des lacs et la descente des rivières ont laissé un étagement de terrasses autour d'une plaine centrale qui est souvent dépourvue de pente. La plupart de ces cuvettes ont un exutoire superficiel, mais dont l'écoulement est gêné par des gorges ou par les dépôts de fleuves très travailleurs ; aussi beaucoup ont-ils conservé des ma-

rais qui débordent au loin en hiver. Surtout au centre et à l'Est de ces provinces, les villages fuient le milieu de ces dépressions. Autour des étangs s'étendent des steppes, poussiéreuses pendant l'été, boueuses après les pluies. Jadis, elles étaient parcourues en hiver par les grands troupeaux venus des montagnes voisines (pl. XCII, B).

La mise en valeur. — Les migrations saisonnières gênaient la culture des plaines que contrariaient aussi le paludisme et le régime de la propriété. Les villages d'en bas, fiefs des beys musulmans, étaient des chaumières aux murs de terre, occupées par des métayers faméliques, tandis qu'il y avait parfois plus de liberté et d'aisance dans les bourgades d'en haut. Ces dépressions communiquaient sans trop de difficultés, soit par les vallées, soit par les chemins de crêtes qui évitaient les cluses. Pourtant, dans l'Empire ottoman en décadence, les vieilles routes n'étaient plus animées que par de rares caravanes ; pour les chemins de fer, leur influence se limitait à une zone étroite. Au début de ce siècle, la Macédoine était l'un des pays les plus archaïques de l'Europe, les moins connus, les plus pauvres. La densité ne dépassait pas 30 habitants au kilomètre carré dans la partie aujourd'hui hellénique. Les Grecs dominaient, surtout sur la côte et dans les villes (43 p. 100 de la population en 1912) ; mais il y avait 39 p. 100 de Musulmans, « Turcs » d'origine ou surtout convertis, 10 p. 100 de paysans slaves, des Valaques, des Juifs, etc.

Peu de régions se sont autant transformées en aussi peu de temps, malgré les vestiges encore fréquents de ce passé de misère dégradée. Les guerres balkaniques et surtout le traité de Lausanne ont fait disparaître la bigarrure ethnique où s'entremêlaient des villages de nationalités hostiles. Si la Thrace occidentale a conservé la plupart de ses Musulmans, elle reçut 16 596 familles de la Thrace orientale et de l'Asie Mineure. De la Macédoine partirent 376 000 Turcs et Bulgares, tandis qu'elle accueillit 638 000 réfugiés hellènes ; les Grecs y forment aujourd'hui 89 p. 100 de la population. Seulement l'installation des réfugiés y posait des problèmes ardus. L'un des plus urgents était de remédier à un désastreux état sanitaire. En 1923, il y eut trois décès pour une naissance parmi les réfugiés [1]; 37 p. 100 de ceux qui étaient venus à Salonique y périrent en cette année. Leur dénuement en faisait une proie facile pour la malaria que provoque l'étendue des eaux stagnantes, surtout dans les plaines du Vardar et de l'Est, précisément là où s'établirent la plupart des nouveaux venus. On ne connaît que trop ses ravages dans l'Armée d'Orient, dont la moitié de l'effectif fut impaludé en 1916. Il fallut continuer l'œuvre française d'assainissement et de prophylaxie. Le desséchement des marais a commencé ; ce sera une entreprise gigantesque [2]. Mais d'ores et déjà la mortalité a été réduite de plus de moitié.

D'autre part, il fallut répartir les réfugiés dans les terres laissées libres par l'exode des autres nationalités ou le morcellement des grands domaines ; on dut les aider et les diriger dans la conquête du sol ou sa culture. Heureusement, la plupart purent conserver dans leur nouvelle patrie leur genre de travail accoutumé ; les énergiques laboureurs de Thrace menèrent la charrue dans les plaines ; les Grecs d'Asie retrouvèrent sur le rebord des bassins des sites analogues à ceux de leurs villes entourées de vergers.

1. Dès 1931, la proportion était totalement renversée.
2. En 1934, plus de 30 000 hectares avaient été gagnés à la culture en Macédoine et en Thrace ; on espère en bonifier encore 20 000 autour de Serrès et Drama.



Phot. Service Topographique, Athènes.

A. — UN DES MONASTÈRES DE L'ATHOS.

Fortifié contre les pirates. Pentes très raides, parsemées d'oliviers et de cyprès.



Phot. Service Topographique, Athènes.

B. — LA TRANSFORMATION DE LA MACÉDOINE : PLAINE DE SERRÈS.

La régularisation, particulièrement difficile, de la Strouma assainit une région très malarienne et permet l'extension des cultures autour des villages en briques des réfugiés.



Phot. Boissonnas.

A. — SALONIQUE.

Vue prise de la Tour Blanche vers les vieux quartiers (basiliques byzantines, minarets), les remparts byzantins et l'Acropole (château des Sept Tours).



Phot. A. Ogilvie.

B. — UN BASSIN MACÉDONIEN : L'ENOTIA (ALTITUDE, 150 M.).

Près des villages, où les réfugiés ont remplacé les Turcs, terres bien irriguées (vergers, cultures de coton, maïs, légumes, paprika, tabac). A l'arrière-plan, escarpement de la Nitcha (2.154 m.).

Parmi les productions, la plus large part revient aux céréales, blé, orge, maïs. L'olivier ne pousse guère qu'en Chalcidique, mais le climat convient à la vigne et au mûrier. Jusqu'à la crise mondiale, le tabac fit la fortune des cuvettes orientales, où ses plants réputés ont trouvé une main-d'œuvre abondante et soigneuse dans un milieu naturel exceptionnellement favorable. Par contre, le défrichement de la steppe gêne la transhumance et déjà une partie des bergers aromounes devient sédentaire. Dans l'ensemble de la Macédoine, la surface cultivée a doublé depuis 1920, le nombre des planteurs de tabac a quadruplé, celui des vignerons a été multiplié par 15. Le progrès est surtout sensible vers Salonique, où de vastes marécages sont devenus de vrais jardins, plus encore dans les environs de Serrès, Drama, Xanthi qui sont aujourd'hui les con-

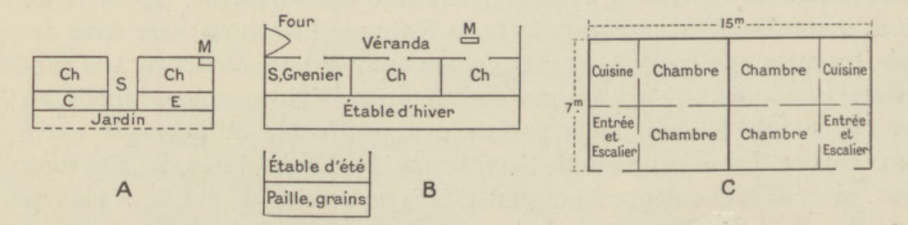


FIG. 137. — Maisons de réfugiés en Macédoine, d'après J. Ancel.

A, B. Maisons de paysans construites autour de Drama par l'Office autonome des Réfugiés : A, pour 3 personnes (superficie, 100 m². jardin compris) ; B, pour 6 personnes. — C. Maison de réfugiés, à Kavalla, comprenant des logements pour deux familles d'ouvriers au rez-de-chaussée, deux au premier étage. — Abréviations : Ch, chambre ; C, cuisine ; E, écurie ; S, séchoir à tabac ; M, métier à tisser.

trées les plus riches de la Grèce septentrionale. Parfois les immigrés ont occupé les logis abandonnés par les Turcs ; plus souvent, on leur a construit de nouveaux villages qui portent le nom du bourg thrace ou ionien d'où ils furent expulsés (fig. 137). De l'intensité plus ou moins grande de cet afflux étranger dépendent les diversités régionales, autant que des conditions physiques et notamment de l'hydrographie.

A l'Est de Salonique. — Avant 1920, la Thrace occidentale était encore un pays à demi barbare dont la densité ne dépassait guère 24 habitants au kilomètre carré. Le rebord du Rhodope, notamment vers l'Est, avait déjà des villages serrés, entourés d'arbres fruitiers, de vignes et surtout de mûriers. Mais plus bas régnait la solitude : vastes plaines steppiques, domaine du mouton plus que de la charrue, désolé par le paludisme dans les dépressions ; côte généralement plate de deltas et d'étangs, inhospitalière sauf les rades peu aménagées de Dédé-Agatch (aujourd'hui Alexandroupolis) et de Porto-Lago.

Or ce fut la région, après la Macédoine, qui reçut le plus de réfugiés. Leur installation fut particulièrement malaisée. Beaucoup de bonnes terres restaient aux Turcs. Pour fuir la fièvre, il fallut, autant que possible, établir les villages sur les mamelons des plaines, où ils manquaient d'eau ; par suite, on dut multiplier les forages souvent profonds. La régularisation de l'Évros (Maritsa) ne pourra être envisagée qu'après accord avec la Turquie. Il n'y a encore que 2 km. 5 de routes par 100 kilomètres carrés en Thrace et Macédoine, contre 11 km. 7 au Péloponnèse et 51 km. 4 dans les îles Ioniennes. Heureusement, le Thrace a de lourdes mais solides qualités de paysan, bien adaptées à la vie dans la steppe qu'il est en train de défricher. Tandis que les cultures arborescentes se multiplient sur les collines, les céréales conquièrent les plaines ; dans les environs

d'Edirne (Andrinople), de Komotini, surtout de Xanthi, se répand un tabac dont la réputation est mondiale, et grâce à lui la province de Xanthi a déjà une densité de 40,5.

Les gorges de la Mesta coupent les contreforts du Rhodope qui s'étendent jusqu'à la Strouma (pl. XCIV, A). Le bassin de Drama est enfermé par ces murailles boisées et, au Sud, par des coteaux plus nus, comme le Pangée jadis célèbre par son or. La seule issue, vers la conque de Serrès, est un défilé où s'écoulent mal les eaux surabondantes qui exigeront de grands travaux. Cependant le bassin produit maïs, riz, vigne, coton, surtout du tabac. Un col facile le relie à la rade profonde de Kavalla ; la manufacture de tabac, les faubourgs de réfugiés ont plus que doublé, depuis 1920, la population de la vieille cité génoise.

La plaine de Serrès est aussi une cavité d'effondrement. Après le défilé de Roupel, que surveillent plusieurs forts, la Strouma (Strymon) erre dans de vastes marais, traverse une gorge tout près de son embouchure obstruée. Les conditions naturelles expliquent qu'aucun port n'ait remplacé l'antique Amphipolis, au terme d'une vallée très longue, mais parfois peu praticable et partagée entre deux nations rivales. Dans le bassin de Serrès, sur 118 000 hectares, 74 300 sont marécageux. Mais déjà la culture a largement pris possession du sol, bien plus que vers Drama (pl. XCI, B). Beaucoup de terres submersibles donnent de belles récoltes de riz et surtout de coton. Sur d'immenses étendues dépourvues d'arbres s'étendent des champs de maïs, de blé, de tabac qui se prolongent sur la terrasse septentrionale, où de grosses sources ont attiré une file serrée de bourgs. Parmi de petites villes aisées, Serrès répare rapidement les ruines de la guerre ; ce sera un des principaux marchés agricoles de la Grèce.

De là, on atteint aisément le Vardar par deux couloirs tectoniques. Le plus septentrional, emprunté par un ancien déversoir du lac Doiran, est bordé de hautes crêtes faillées, de cônes torrentiels où une série de villages pratiquent l'arrosage. Au Sud s'étendent des plateaux ravinés, dont le sol maigre ne porte guère que des broussailles et des cultures temporaires. Un second couloir loge les lacs fiévreux de Langada et Bessikion. Bien qu'il conduise directement vers Istanbul, la voie ferrée ne le suit pas, pour des raisons militaires et parce que le tracé actuel a l'avantage de desservir les riches pays de la Strouma.

Au-dessus de cette dépression se dresse le puissant rebord des plateaux de la Chalcidique qui arrivent jusqu'à Salonique. Ce sont des garrigues à kermès et à genévriers. Leurs dômes qui conservent des forêts denses ont rappelé la Forêt Noire. On en a tiré le fer, le plomb argentifère, et l'exploitation paraît à reprendre. Mais c'est un des coins les plus perdus de l'Europe, sauf à l'Ouest où les réfugiés se partagent les terres de vieux couvents fortifiés. La voie romaine qui allait de Salonique à Amphipolis laissait au Sud un pays très pauvre, peu accessible par mer malgré son articulation. Ce sont sans doute des effondrements qui ont séparé ses singulières digitations, se profilant l'une derrière l'autre sur des plans de plus en plus élevés vers l'Est. La plus basse, celle de Kassandra, n'est guère que landes, ondulations argileuses, plateaux calcaires très incisés, le tout constitué par du Tertiaire qui, réapparaissant au Nord des deux autres péninsules, prouve qu'elles furent d'abord des îles. Beaucoup plus boisée, celle de Longos est une crête escarpée et quasi déserte. La Montagne Sainte (tel est le nom de la troisième), isolée par la dépression que trancha Xerxès, est, elle aussi, une arête schisteuse, qui se termine au Sud-Est par un énorme bloc calcaire. Sur ses rives règne un épais maquis de bruyères et d'arbousiers ; plus haut, des pins d'Alep, des futaies

de chênes et de hêtres, puis des sapinières sur les marbres de l'Athos qui se dresse vertigineux à 1 935 mètres au-dessus des flots. Les monastères s'y blottissent parmi les cyprès, ou perchent sur des rocs leurs hautes murailles et leurs coupoles dont certaines rappellent le Kremlin : une Thébaïde dans un cadre à la fois gracieux et grandiose (pl. XCI, A).

La plaine de Salonique. — Le Vardar entre en Grèce par le défilé des Tsiganes ; cette entaille assez large dans les plateaux granitiques ne fut pas un obstacle pour la voie ferrée. A sa sortie, il n'est plus qu'à 20 mètres d'altitude quand il va traverser la plaine de Salonique, à laquelle sa platitude et l'absence



Fig. 138. — La Macédoine et la Thrace.

1, Massifs montagneux (généralement cristallins). — 2, Parties de ces massifs montagneux dépassant 1 000 mètres. — 3, Collines tertiaires. — 4, Dépressions quaternaires et alluviales. — 5, Régions de paludisme aigu. — 6, Lacs. — 7, Vallées étroites. — 8, Cols. — 9, Villes comptant plus de 100 000 habitants; 10, de 20 000 à 100 000 habitants; 11, de 10 000 à 20 000 habitants. — 12, Ruines. — 13, Frontières d'États. — Échelle, 1 : 3 335 000.

d'arbres ont valu le nom de Kampania. Dominée par des montagnes assez hautes, elle est parcourue par des rivières chargées d'alluvions, instables, qui stagnent dans d'immenses roselières; leurs deltas juxtaposés ont comblé l'Ouest du golfe (voir Première partie, pl. V, B). Cette hydrographie inachevée rend les communications malaisées et le climat très malsain. Mais la Kampania pourra compter parmi les plaines les plus riches des Balkans. Les céréales, le coton donnent de belles récoltes ; on élève le ver à soie, et les vignobles des pentes sont assez réputés ; cependant il y reste de vastes et mornes steppes de transhumance. La population, ici encore, adhère au rebord, sur les dépôts lacustres et les terrasses étagées. A l'Ouest, au-dessous du Vermion, court une corniche dont les eaux tombent en cascades analogues à celles de Tivoli. On y voit de charmantes cités, Édessa (Vodena), Naoussa, Véria (Karaferia) ; de nombreux mûriers et quantité d'arbres fruitiers parsèment les champs et les vignobles : un verger méditerranéen, qui manque d'oliviers, mais qui séduit le voyageur lassé de la monotonie des moissons et des pâtis kampaniens. Ces villes pittoresques utilisent déjà pour l'industrie électrique et textile l'énorme force des chutes qui suffiraient, a-t-on dit, pour actionner toutes les usines de Manchester.

Pour assainir ces régions, on dessèche les lacs qui accompagnent le Vardar,

on rectifie le lit des fleuves. Bien que la malaria soit encore trop répandue [1], 8958 familles de réfugiés ont été installées à côté des 5395 familles de paysans indigènes : laboureurs, vignerons, planteurs de tabac, maraîchers. Si les troupeaux de buffles et de bœufs rappellent l'ancienne prédominance de la vie pastorale, peu à peu elle fait place à la culture.

Cette plaine est un carrefour de routes, grâce au morcellement des massifs anciens. Outre celle qui longe l'Olympe, c'est ici que, au contact de la mer, se croisent la voie qui remonte le Vardar vers le Danube et la *Via Egnatia* qui, venant

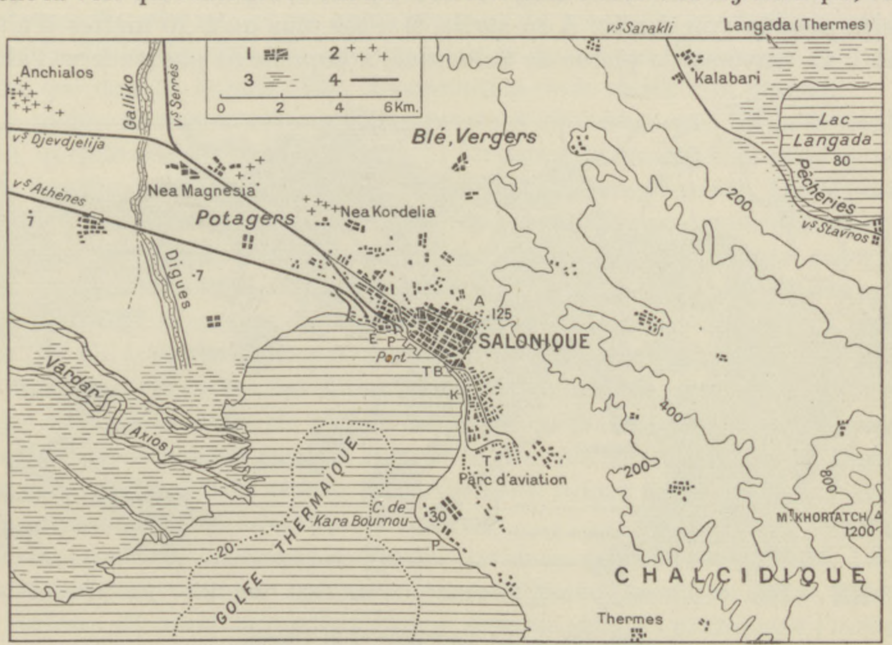


Fig. 139. — Les environs de Salonique. — Échelle, 1 : 250 000.

1, Agglomérations. — 2, Vignes. — 3, Marais. — 4, Voies ferrées. — Abréviations : A, Acropole; E P, Extension prévue du port; I, Quartiers industriels; K, Kalamaria, ou « campagnes », villas; P, Plage; T, Toumba, faubourg de réfugiés; TB, Tour Blanche. — Remarquez les noms où *Nea* (nouvelle) précède le nom de l'ancienne patrie des réfugiés.

d'Albanie par Bitolj (Monastir), continue vers Salonique. Le site urbain le plus favorable était dans la partie orientale et profonde du golfe, un peu à l'écart du delta, sur un éperon du Khortatch (fig. 139). Salonique a repris le nom de la colonie grecque, Thessalonique; sous le régime turc, affluèrent les Juifs espagnols qui composèrent l'élément le plus nombreux et le plus actif de la population ; mais elle avait alors des rivales dans d'autres cités macédoniennes. Depuis la construction du canal de Suez et des voies ferrées, elle est devenue un débouché méditerranéen pour l'Europe centrale. Le partage de la Macédoine en 1913 risquait de lui enlever son arrière-pays ; aussi établit-on une « zone franche » qui comprend la majeure partie du port et ses installations modernes, encore insuffisantes. Elle contient une « zone libre serbe », avec toutes facilités de circulation par rail pour les produits yougoslaves. Néanmoins, Salonique est plutôt un port régional, dont la fonction essentielle est de déverser sur la Macédoine rénovée les produits alimentaires et les matériaux de construction. Si elle espère que les chemins de fer projetés orienteront vers ses bassins agrandis le commerce de la Bulgarie et de la Roumanie, dans le présent, elle ne remplit pas dans toute

1. Dans les écoles de Macédoine en 1929, 35 p. 100 des enfants souffraient de paludisme (55 p. 100 en Chalcidique).

son ampleur le rôle de transitaire international auquel la destine sa position à l'extrémité du couloir Vardar-Morava[1]. Pourtant, à regarder la carte, c'est bien le point de la Grèce le plus important dans l'économie européenne.

A cette rencontre de peuples, toutes les civilisations s'accumulèrent dans la plus cosmopolite des villes. Les minarets blancs s'y juxtaposaient aux basiliques byzantines. Vers l'ancienne acropole, sous les remparts crénelés, les maisons turques s'éparpillaient parmi les arbres, tandis que les quartiers juifs et « francs » s'étendaient vers le port. Ravagés par l'incendie de 1917, ils se reconstruisent selon un plan qui respecte les conditions du site. Le centre est réservé aux administrations et aux affaires ; l'Ouest, aux entrepôts, aux usines, aux logements ouvriers ; le Sud-Est, aux villas. Du port à la Tour Blanche, Salonique présente vers la mer une façade neuve, opulente et donne cette impression de grande ville que l'on n'a guère à Athènes. Mais, par derrière, on retrouve vite une cité du Levant, avec ses boutiques infimes, le désordre poudreux de ses masures et le grouillement de sinistrés que nourrit mal son activité encore chancelante. Près de 120 000 réfugiés s'entassent dans ses ruelles montantes ou dans les colonies fondées à sa périphérie. La population est passée à 236 524 habitants par cet afflux qui assure la majorité aux Hellènes (pl. XCII, A).

La Macédoine occidentale. — Entre des plateaux aux rebords abrupts s'enfoncent des cuvettes analogues aux précédentes, mais plus isolées, plus élevées, dans l'ensemble mieux drainées et souvent même assez arides. Les réfugiés y sont beaucoup moins nombreux ; l'économie s'est moins transformée. La conque d'Énotia (ou du Meglen) fut longtemps un pays fermé, mais peut-être le mieux cultivé des Balkans : nulle part on n'était aussi avare du sol et de l'eau que dans cette serre chaude où les maisons se dispersent parmi les mûriers et les figuiers. Des pentes raides montent vers le bastion herbeux et boisé de la Nitcha (pl. XCII, B). Au delà de la route de Bitolj, qui gravit péniblement l'ancien exutoire du lac d'Ostrovo, le Vermion est le premier massif où nous trouvions, associés aux schistes anciens, le flysch et les calcaires crétacés : cette variété de terrains et ses pluies abondantes lui valent d'innombrables sources, des forêts, de gras pâturages d'où de vastes troupeaux descendent vers la Kampania et les cuvettes du versant occidental. Celles-ci sont assez élevées : le lac d'Ostrovo est à 528 mètres, témoin d'une nappe lacustre qui s'étendait jusqu'aux marais voisins de Kozani. Avec ce bassin fermé, l'Eordea, au sol de sable et de cailloux, nous atteignons une région aride, une steppe blanchâtre, domaine des chèvres et des moutons ; pourtant la culture s'est étendue depuis que les Grecs d'Asie ont été substitués aux Turcs. L'Eordea communique facilement avec le bassin de Bitolj ; le maïs et le tabac sont en train d'y remplacer la steppe, comme les maisons de briques les misérables chaumières musulmanes. Florina est un nœud de routes, à l'Ouest vers la région encore solitaire du lac Prespa et l'Albanie, au Nord vers la Pélagonie serbe. A l'Ouest de ces cuvettes, la Neretchka planina se prolonge jusqu'au delà de l'Haliakmon (Vistritsa), avec plusieurs sommets dépassant 2000 mètres ; au Sud, c'est un causse pelé, aussi désert que les montagnes voisines de la Kampania sont animées par la vie pastorale.

L'Haliakmon traverse d'abord un large bassin tertiaire, l'Anasselitsa. Ce

1. Récemment elle a progressé dans ce sens, comme le montre l'essor de la zone yougoslave où transitent les minerais de Skoplje. L'ensemble du port, en 1932, a reçu 1 896 navires et expédié 252 700 tonnes de marchandises. Voir ci-dessus, p. 475.

n'est pas une plaine, comme les dépressions précédentes, mais une région de collines ravinées. Sous un climat assez sec, les pentes grisâtres sont souvent nues ou hérissées de broussailles. Pourtant ce pays était assez peuplé dès la domination turque : de belles récoltes de céréales et de haricots, des prairies, des vignobles autour de villages que les émigrés, les « Américains », dotaient de fontaines et d'écoles. Siatista et la blanche Kastoria, près de son lac, furent des avant-postes de l'hellénisme. L'Haliakmon, qui semblerait aboutir en Thessalie, tourne brusquement vers le Nord-Est et traverse le bassin de Servia où passe la route de Bitolj à Larissa. Si les cluses de l'Haliakmon moyen empêchent de le longer, les montagnes de sa rive gauche offrent assez d'ensellements pour que l'Anasselitsa soit un pays intérieur, mais non fermé.

Il se termine au-dessus de la Thessalie par la Khassia, faîte peu élevé (660 à 1 000 mètres), mais assez raide vers le Sud. Les témoins de l'ancien plateau ont des parois tailladées ; par contre les sommets sont tabulaires, et les vallées, vite évasées. Le sol de ces collines serait fertile, mais la grande propriété y a longtemps entravé la culture, et la densité de la population ne dépasse guère 20. De tristes huttes de branchages, rarement enduites d'argile, se rassemblent en ces petits villages (200 hab. en moyenne) dont la prépondérance caractérise en Grèce les pays de Tertiaire peu résistant. Intercalés dans ces grès jaunâtres, au-dessus de Kalabaka, des bancs de conglomérats ont été attaqués par les affluents du Pénée (fig. 140) ; selon un processus analogue à celui de la Suisse saxonne, l'élargissement des canyons isola des blocs, d'un noir de suie, que limitent des murailles à pic sur plus de 200 mètres. C'est dans ce paysage infernal, sur ces piliers où l'on n'accédait que par des échelles vertigineuses ou des filets, que les monastères croulants des Météores ont cherché la solitude et la sécurité. Ils se tenaient ainsi à l'écart de la circulation, qui est assez facile sur les chemins de crêtes, mais qui se réduit aujourd'hui à la transhumance : la Khassia ne conduit que vers les parties de la Macédoine restées les plus archaïques (pl. XCIV, B).

II. — THESSALIE

Les chaînes orientales. — L'architecture tabulaire de la Macédoine se continue au Sud de la Kampania. La voie ferrée vers Athènes suit une zone côtière étroite, l'ancienne Piérie, où des taillis sur les avant-monts, des landes sur les vastes cônes torrentiels alternent avec de menues plaines deltaïques, parfois très fécondes : beaucoup de platanes et de mûriers, des champs de maïs et de coton, des petits ports. Au-dessus surgit la masse sévère de l'Olympe, voilé de brumes jusqu'au fort de l'été. Au Sud, sur les schistes cristallins, c'est le bas Olympe, déjà assez escarpé, et ses forêts de chênes-verts, de châtaigniers, de sapins, trop souvent dévastées par les charbonniers. Les hautes crêtes ont été comparées aux Alpes d'Innsbruck, à cause du contraste entre les murailles calcaires d'un blanc pur et la verdure des pâtis, des épaisses forêts qui atteignent 2 350 mètres. Il y eut là une large voûte, aplanie par l'érosion, puis surexhaussée et bordée de failles gigantesques, de précipices vers la mer. Au-dessus du socle puissant dont la perméabilité a conservé les surfaces usées, jaillissent les parois des cirques glaciaires, les tours et les obélisques de la dolomie, les pics des trois Vrakhi (2 918 m.), qui ne purent être gravis avant 1913.

La vallée de Tempé a été entaillée par le Pénée (Salamvria) dans les calcaires

de l'Olympe, en un défilé long de 7 kilomètres[1] (fig. 140). Sous les falaises rougeâtres où s'ouvrent des gorges sinistres et des grottes consacrées aux dieux, les anciens ont aimé la beauté, si rare en Grèce, d'une rivière claire et paisible sur laquelle se penchent les platanes aux troncs multiples, les peupliers et les saules, entremêlés de jasmins et de térébinthes. Ce fut toujours une porte de l'Hellade, facile à tourner, il est vrai, trop étroite pour que cette fraîche galerie de verdure ouvre la steppe thessalienne aux souffles de la mer.

Jusqu'aux découpures de la péninsule qui ferme au Sud le golfe de Volo, la Chaîne Magnésienne est encore une barre de terrains anciens, limitée par des fractures vers la mer et vers la plaine. Les schistes prédominent, en longues crêtes incisées de profonds ravins où les sources ruissellent sous les fourrés. Malgré le rajeunissement de l'érosion, on suit de vastes surfaces usées qui semblent prolonger celles du bas Olympe. Isolée sur ces plateaux qu'elle domine de 600 mètres, la pyramide de l'Ossa semble un jouet de Titans, posé sur une large base de futaies sombres. Après un ensellement très marqué, le Pélion tombe en falaises vers la mer, tandis que, vu de la Thessalie, il a les formes lourdes des dômes vosgiens. Plus de maquis que de ces forêts de châtaigniers et de hêtres où la légende place la construction des vaisseaux des Argonautes. Mais, sur tout le pourtour oriental du golfe de Volo, depuis les anses arrondies jusqu'à plus de 500 mètres, les pentes adoucies disparaissent sous une véritable forêt d'oliviers, et c'est l'un des paysages les plus riants de la Grèce. Parmi les bourgs où les eaux murmurent dans les vergers qui séparent les maisons hautes et blanches, il en est de 300 à 1 500 foyers, qui s'étagent sur plusieurs centaines de mètres au milieu des vignes et des minuscules terrasses bêchées. Dès que l'on passe sur le versant oriental, au lieu du ciel lumineux et des plantes toujours vertes, on a la surprise de trouver, parfois sous le brouillard et les averses, une végétation d'une intensité exceptionnelle en pays méditerranéen, des lianes, des mousses, des haies touffues, des fougères plus hautes qu'un homme. Le climat est plus froid, plus humide même en été grâce aux étésiens. Mais on retrouve dans une foule de hameaux la même population de jardiniers cossus, si dense que beaucoup vont chercher fortune jusqu'en Égypte. De ces jolies collines Volo expédie les fruits renommés, quantité d'olives, châtaignes, pommes et noisettes, ainsi que les blés et les tabacs de la plaine thessalienne dont elle est le seul port. Elle fabrique des draps excellents, des cigarettes, des ciments, des machines agricoles pour toute la Grèce, de longues charrettes pour les pistes de la steppe. Devant les horizons de son golfe que cernent des reliefs finement ciselés, on respire un air d'Europe qu'on ne sent guère dans l'intérieur de la province.

Les plaines de Thessalie. — Entre les chaînes qui bordent l'Égée, le Pinde, l'Othrys, s'étendait au Tertiaire une dépression qui fut recouverte par les mers et les lacs. Puis, tandis que les bords se relevaient, il s'y creusa trois cuvettes, qui communiquent facilement entre elles : les plaines de Trikkala, de Larissa et celle d'Halmyros que continue le golfe de Volo. Presque partout, le Tertiaire disparaît sous les alluvions, très peu inclinées, dont l'uniformité n'est rompue que par les tumuli et les rares villages. On dirait un fond de lac à peine découvert, à peine occupé par l'homme. Les dépressions n'ont pas la même altitude (Trikkala est à 113 m., Larissa à 74), ni tout à fait les mêmes aspects. Dans la première,

1. Cette vallée s'est dessinée avant les derniers relèvements du sol ; de même, le cours du Pénée à l'Ouest de Larissa où il tranche des collines boisées, peu habitées, mais faciles à franchir.

les rivières du Pinde débordent largement au printemps et déposent des argiles, boueuses en hiver, crevassées en été ; elles favorisent les prairies, le maïs, les cultures d'irrigation ; il y a de vastes étendues arides, mais parfois aussi des bouquets de chênes, des fossés, des puits nombreux. Avant d'entrer dans la cuvette de Larissa, les eaux se réunissent dans le Pénée, qui s'étale loin à la fonte des neiges. Ce second bassin descend lentement vers les marécages de Karla qu'arrête la Chaîne Magnésienne ; mais dans l'ensemble il est plus sec que le précédent, plus sablonneux et ne se prête volontiers qu'au blé, jadis au coton. La plaine caillouteuse d'Halmyros n'offre que de bien maigres pâtis, sauf vers le littoral qui produit un tabac réputé. Partout un climat continental est imposé par la ceinture de montagnes. Des étés brûlants, sans une goutte d'eau ; des coups de föhn quand le redouté *livas* descend du Pinde pour ruiner les moissons ; des hivers rigoureux qui écartent les végétaux toujours verts, à l'exception du kermès. Pas d'arbres, sinon le long des rivières, et encore pas toujours. Ailleurs s'étend une véritable steppe qui fait songer à la Hongrie, avec bien peu de notes méditerranéennes. Pendant les pluies, le sol se couvre d'herbes drues entre les asphodèles; les troupeaux errent autour des huttes de branchages où gîtent les pâtres vêtus de toisons ; près des puits au long balancier, on prépare les terres brunes que parcourent les oies et les cigognes ; les buffles labourent ou traînent le lourd chariot à deux roues pleines adapté à ces fanges, ce qu'on ne reverra pas au delà de l'Othrys. En été, tout se dessèche ; le vent roule des trombes de poussière sur les chaumes et les landes solitaires. Un pays morne, encore à demi barbare, mais qui a la poésie de l'immensité, inconnue près des cités antiques, et des cieux éclatants lorsque le soleil se couche derrière les chaînes du Pinde.

La tradition antique consacrait ces plaines à Déméter ; on louait leur fertilité en froment, qu'elles fournissaient au reste de la Grèce, et la vigueur de leurs chevaux. Mais la domination turque leur légua le funeste régime du *tchiflik*, la grande propriété quasi féodale, vaste de 300 hectares en moyenne, dont le possesseur ne s'occupait de ses métayers que pour les pressurer. Ils n'avaient aucun droit sur leurs cabanes de boue, serrées en hameaux autour de l'habitation seigneuriale, ni sur leurs champs, abandonnés un an sur deux à la jachère et aux chardons. C'était une des populations les plus misérables des Balkans, encore au début de ce siècle, et ce l'est encore trop souvent. On ne rencontrait de villages moins lamentables qu'en bordure et parfois autour de Trikkala. Peuplés de petits propriétaires, ils soignaient et arrosaient des champs où le coton et le tabac se mêlaient aux céréales. En général, la culture était d'autant plus extensive qu'on la sacrifiait aux moutons et aux chèvres, descendus l'hiver de l'Othrys et surtout du Pinde. Parmi les pâtres, quelques-uns étaient de purs nomades, valaques ou grecs. Les autres, des Valaques, passaient l'hiver dans leurs huttes de la dépression et retournaient l'été dans les gros villages du Pinde, beaucoup mieux bâtis que ceux de la plaine. L'aisance des montagnards contrastait avec la pauvreté dégradante des gens d'en bas.

Cette situation persista après l'annexion de la Thessalie à la Grèce (1881) ; le paysan gagna peu à voir remplacer un bey turc par un capitaliste de Volo ou d'Athènes. Elle ne se modifie que bien lentement. Le partage même des grandes propriétés, depuis 1919, eut de fâcheuses conséquences, au moins momentanées, car il ne laissa de terres libres que pour 2 251 familles de réfugiés, trop peu nombreux pour répandre l'esprit de progrès parmi une population déprimée par des siècles de servage et par le paludisme. La malaria s'est même propagée,

parce que l'indigène, une fois maître de quelques hectares, a négligé les travaux d'intérêt général. Beaucoup cultivent aussi mal que jadis, ignorants, sans assez de bétail, sans argent pour acheter les machines qu'appellent ces immenses plaines. Et le morcellement des pâturages d'hiver gêne la transhumance, qui tend à se concentrer sur les avant-monts ; cette perte n'est pas compensée, comme en Macédoine, par l'essor de la culture [1]. Les villes ne sont guère que des marchés ruraux : Trikkala et ses grandes foires de bergers valaques, vêtus de feutre gros-



Fig. 140. — Les chaînes du Nord-Ouest, les bassins de Thessalie et de Béotie.

1, Massifs archéens. — 2, Chaînes surtout calcaires. — 3, Roches éruptives (serpentines, etc.). — 4, Collines gréso-schisteuses (flysch, etc.). — 5, Collines et bassins tertiaires. — 6, Quaternaire. — 7, Cols, défilés. — 8, Vallées encaissées. — 9, Villes comptant plus de 20 000 habitants ; 10, de 10 000 à 20 000 habitants. — 11, Ruines. — 12, Frontières d'États. — Abréviations : A. A., Achmet-Aga ; Ch., Chéronée ; El., Élatée ; Or., Orchomène. — Échelle, 1 : 2 500 000.

sier ; Larissa, nœud de routes, mais, autour d'une place moderne démesurée, désordre de maisons basses couvertes d'un enduit lépreux ; Karditsa ; Pharsale qui, commandant la croisée des chemins vers Lamia et vers Volo, indique le rôle de la Thessalie comme région de passage.

Ces plaines sans obstacles s'ouvrirent à toutes les invasions. Elles furent le domaine des premières royautés achéennes, et pourtant elles restèrent en dehors de la Grèce classique dont elles n'ont ni les paysages ni les genres de vie. Au contraire, les Turcs purent s'y croire dans leurs steppes originelles ; l'empreinte de leur domination y reste profonde, et, pour l'effacer, il ne suffit pas d'abattre les minarets qui faisaient pardonner à la laideur des villes. Une œuvre difficile s'impose à la Grèce pour régénérer cette contrée arriérée qui a besoin d'une politique agricole et sanitaire, d'instruction, de capitaux. Mais, à ce prix, elle peut devenir une autre Ukraine, bien plus dense que les petites plaines de l'Hellade antique.

1. La densité de la population rurale n'est encore que de 44 dans la plaine de Larissa, de 52 dans celle de Trikkala.

III. — LES CHAINES DINARIQUES

La mer Ionienne est bordée sur une largeur de 120 kilomètres par les plissements dinariques, qui s'orientent vers le Sud-Sud-Est. Ils introduisent une alternance de bandes longitudinales, les unes calcaires, les autres constituées par le flysch. Les premières forment de larges voûtes, avec de fréquentes intercalations de schistes, de grès et de roches éruptives ophiolithiques. Le flysch se compose de roches gréso-schisteuses, auxquelles correspondent généralement des dépressions. Il semble que les plis avaient déjà été rabotés lorsque cette zone fut soulevée en masse. Dans le Pinde, les faîtes sont souvent très uniformes d'altitude, dominés de peu par des sommets faciles à gravir. Vues de haut, certaines régions schisteuses paraissent des plaines ; mais l'érosion rajeunie y a creusé une multitude de ravins entre des collines de contours indécis, de couleurs sombres : un ensemble très monotone, mais parfois égayé par de jolis détails. Les calcaires sont entaillés par des canyons, où des masses d'éboulis corrigent un peu la raideur des parois [1]. Ces coupures imposent constamment des montées et des descentes fatigantes ; sur le chemin de Lamia à Arta, il faut franchir huit crêtes. Aussi ces chaînes peu élevées, où les grands escarpements mais aussi les ensellements sont rares, isolent-elles de petits cantons archaïques. Et c'est une barrière entre l'Ouest et l'Est de la Grèce.

Un autre contraste avec la Grèce orientale réside dans le climat. Sur le versant ionien, beaucoup plus arrosé, le climat proprement méditerranéen s'arrête à une distance assez faible de la côte, ainsi que l'olivier (40 km. en Épire). Au delà, les étés ont des pluies d'orage ; les fleuves ne tarissent pas ; les sommets du Pinde conservent de la neige jusqu'à la mi-juin ; la plupart des bassins montrent peu de végétaux toujours verts, mais parfois de vraies prairies qui gardent les troupeaux l'été. Quelques montagnes ont une parure de forêts qu'on ne soupçonnerait pas si près de l'aride Thessalie ; des futaies de hêtres vont au Sud jusqu'à l'Oxia. Les sapins et les pins laricio montent jusqu'à 1 600-1 800 mètres, ombrageant les houx et les buis ; au-dessous de 1 200 mètres, les chênes à feuilles caduques ou persistantes (parmi lesquels le chêne à vallonée, recherché pour le tannage) dominent à mesure qu'on descend, mêlés aux charmes et aux châtaigniers ; à l'Ouest du Pinde, le flysch porte un maquis touffu jusqu'à 800 mètres. Si les côtes sont déjà tristement déboisées, certaines régions ont une puissance de végétation imprévue en Grèce.

La vie pastorale a pu se développer, bien plus que la culture. De grands troupeaux de chèvres et de moutons descendent l'hiver, soit dans les vallées, soit vers la côte, soit dans les plaines de l'Est jusqu'en Attique. Dans la montagne on rencontre les hameaux d'été des pâtres, Valaques ou Grecs, et plus bas des bourgs, les uns sur ces pistes qui traversent les rivières par de vieux ponts vertigineux, les autres dans une gorge quasi inaccessible. Certains n'ont cherché que la sécurité dans un coin perdu. D'autres aussi isolés surprennent par leur aisance, grâce au retour des émigrants qui visitent les ports de la Méditerranée ; ainsi Metzovo, suspendu sur un abîme sans soleil. Mais, en général, la montagne est très peu habitée, pauvre, de mœurs rudes. Une vie plus intense a

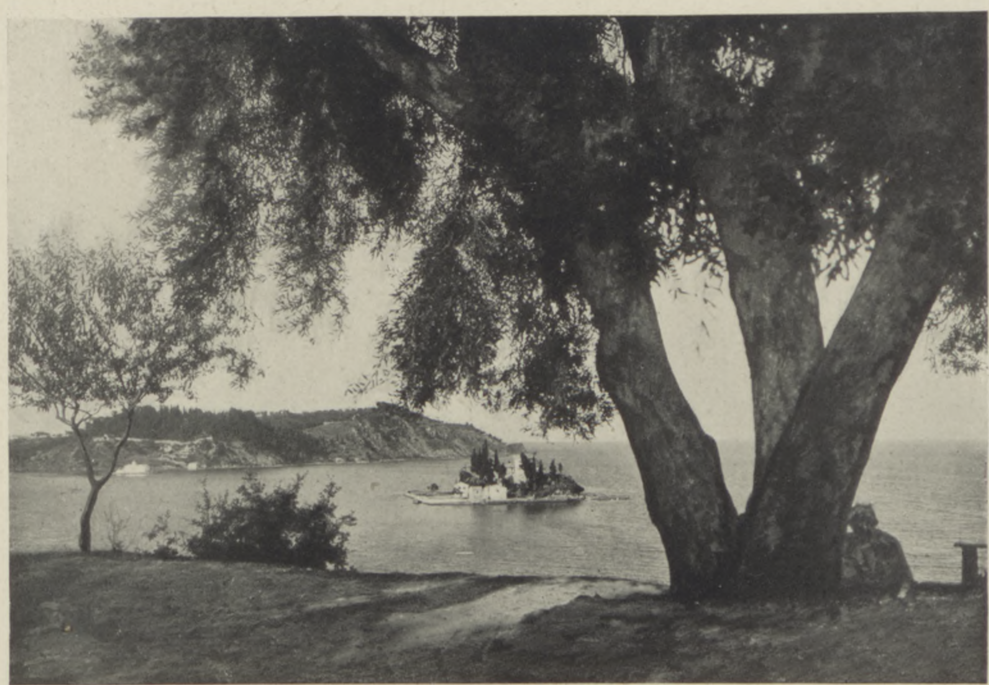
1. Les vallées ont souvent un « tracé en baïonnette », longitudinal dans le flysch, transversal dans le calcaire. Mais certains tronçons paraissent surimposés sur le flysch, comme les cours moyens du Louros ou Vyros, du fleuve d'Arta, de l'Achéloos ou Aspropotamos.



Phot. Boissonnas.

A. — CHAÎNES DU PINDE.

Metzovo (altitude, 925 m.), bourg enrichi par ses émigrants, sur la piste muletière de Jannina à Kalabaka. Pentes relativement boisées.



Phot. Kalonaros.

B. — CORFOU.

Oliviers géants. La légende locale place (à tort) les jardins d'Alkinoos dans les collines du fond et l'arrivée d'Ulysse dans l'îlot couronné de cyprès.



Phot. Service Topographique, Athènes.

A. — MÉANDRES ENCAISSÉS DE LA MESTA (NESTOS).

En Thrace occidentale. Au fond, la plaine côtière. Vue d'avion.



Phot. comm. par M. A. Petre.

B. — LES MÉTÉORES.

Piliers noirâtres, isolés par l'érosion, parfois surmontés d'ermitages.

pu s'implanter dans quelques dépressions. Malheureusement, en dépit de leur fertilité, elles ont bien des parties malsaines ; la population s'y concentre volontiers sur les bords, en villes à demi rurales.

Le Pinde. — Cette chaîne, la plus continue de l'Hellade, en sépare nettement les deux versants. Elle atteint près de la frontière albanaise son altitude maximum, au Smolika (2 632 m.) ; mais ce sommet s'isole dans une région de roches tendres où les vallées transversales ont ménagé des passages faciles. Le plus méridional est celui du Zygos dont on descend sur Jannina (pl. XCIII, A). Au Sud de ce col, le Pinde prend la structure qu'il conservera désormais. Une large chaîne centrale est constituée surtout par des calcaires ; mais ceux-ci, mêlés à d'autres roches, présentent assez peu de lapiès, de dolines, de grottes ; par contre, des sources nombreuses rejoignent un dédale de canyons. A droite et à gauche de ce faîte, s'allongent deux bandes de flysch. Celle de l'Est, couverte d'immenses chênaies, forme le partage des eaux dans l'Agrapha, par où le Pinde se relie à l'Othrys ; c'est un de ces « pays », nés d'un groupement de vallées, qui sont très vivants dans la conscience populaire. A l'Ouest de Karpenisi, un ensellement (1 352 m.) a été déterminé par le rapprochement de vallées multiples ; mais nulle part les cluses ne sont aussi profondes, et c'est l'une des parties les plus sauvages, les moins connues des Balkans (pl. CIV, B).

L'Épire. — Dans cette région, quatre zones calcaires forment, entre les dépressions gréso-schisteuses, tantôt des causses élevés, tantôt des crêtes assez dentelées. Parfois, elles n'ont d'abrupts que vers l'Ouest. En effet, les plis ont souvent été refoulés de ce côté; les calcaires peuvent être poussés sur le flysch en tables escarpées qui contrastent avec ses ondulations confuses. Généralement les troupeaux ont saccagé leurs forêts. Cela, surtout sur le littoral qui continue les rocailles dalmates, flamboyant au soleil et généralement désert ; il y a quelques rades enfermées par des murailles, quelques vallées longitudinales assez peuplées, mais surtout des pâtis d'hiver. Puis surgit brusquement une chaîne que l'Achéron (Mavropotamos) traverse par une cluse infernale dans le farouche pays de Souli, illustré jadis par son héroïsme. Cette crête arrête l'olivier, les maquis toujours verts, remplacés à l'Est par des chênes blancs. Une autre muraille domine les ruines de Dodone et se réunit au large faîte du Xérovouni où le fleuve d'Arta s'est frayé une vallée anticlinale profonde de 500 mètres.

Dans l'intervalle de ces blanches solitudes peu explorées, une foule de rivières serpentent entre des collines, assombries d'ordinaire par d'épais taillis. L'eau ne manque pas ni, çà et là, les bonnes terres. Des hameaux se dispersent sur les hauteurs, dissimulant parmi les arbres leurs maisons souvent fortifiées : les routes ne sont pas encore sûres. Le lac de Jannina occupe le centre d'un poljé ; les gouffres ne réussissent pas l'hiver à drainer cette plaine malsaine, mais riche en céréales et en vignes ; chevaux et bœufs paissent des prairies comme on n'en voit nulle part en Grèce. Et ce bassin peuplé communique avec la Thessalie, l'Albanie, le golfe d'Arta. Résidence des pachas qui gouvernaient l'Épire, Jannina était l'une des villes turques les plus pittoresques, avec les falaises que couronne la citadelle, ses minarets, son désordre de maisons basses parmi les arbres ; dès avant la libération, de nombreux Grecs en avaient fait le marché principal de la province.

Une route carrossable — presque la seule de l'Épire — conduit de là vers

la cavité tectonique du golfe d'Arta, bordé à l'Est par un maquis désert, au Nord par une plaine alluviale. Celle-ci a encore des marais, mais déjà de belles cultures : vastes champs irrigués de maïs et d'orge, beaucoup d'orangers et de citronniers, des olivettes sous les bosquets de noisetiers. Arta garde le dernier resserrement de son fleuve ; elle est en relations avec Trikkala et le port assez actif de Prévéza. Cependant les communications sont assez difficiles, aujourd'hui comme dans l'antiquité où Ambracie participait à la vie des cités grecques sans en faire beaucoup profiter l'Épire, toute pastorale.

Pourtant cette province a plus de bons pays que ne le ferait supposer l'aspect quasi hostile de sa côte. Venise en tirait beaucoup de blé. Si, après avoir passé pour « le berceau des Grecs », l'Épire n'intervint guère dans l'histoire, c'est que ses dépressions intérieures étaient peu accessibles, et surtout leur vie qui se suffisait se repliait sur elle-même. Pour son malheur, elle resta livrée jusqu'en 1913 aux pachas et aux klephtes. Elle vient seulement de s'ouvrir à la colonisation, qu'elle doit attirer par ses plaines littorales, le fécond bassin de Jannina, et sans doute une partie des zones de flysch. Si les desséchements restent à l'état de projets, l'établissement de 1 350 familles de réfugiés peut hâter sa transformation, ainsi que le morcellement des grandes propriétés. Déjà les cultures se sont étendues, refoulant les transhumants, surtout autour d'Arta et de Jannina où elles ont quadruplé depuis vingt ans.

Acarnanie, Étolie. — Du golfe d'Arta à l'embouchure de l'Aspropotamos, l'Acarnanie présente deux types de paysages. A l'Ouest, dans le Xéromeros, règnent des plateaux et des rides d'un calcaire qui semble donner un sol fertile sous ce climat humide. L'intérieur est couvert de forêts, chênes et châtaigniers que le temps seul abat, de prairies qui nourrissent des troupeaux quasi libres. Au Nord-Est, dans le Valtos, les calcaires alternent avec des « côtes » pliocènes, tailladées par une multitude de ravins impraticables ; les habitants passaient pour les plus grossiers et les plus pillards de ces régions. L'Acarnanie abonde en chênes à vallonée, qui font de ses villageois, au dire des Étoliens, « des gens heureux, pouvant vivre sans travailler ». Les côtes sont très découpées, sans doute à la suite d'une montée de la mer, qui expliquerait aussi leur émiettement dans le Sud ; plusieurs îlots rocheux surgissent au milieu des alluvions qui colmatent les lagunes de Missolonghi, bourg fiévreux de pêcheurs et de caboteurs.

L'Étolie débute par une large zone gréseuse. Dans ce flysch, la réapparition des calcaires forme quelques voûtes escarpées, fréquemment des écueils analogues aux klippes des Carpates. Mais, dans l'ensemble, c'est un relief de « côtes » regardant l'Ouest, alignées vers le Sud-Sud-Est et de hauteur croissante vers l'intérieur. Neumayr a noté la ressemblance de ces croupes arrondies et sombres avec le Wiener Wald. Elles ont encore des forêts de chênes, des sous-bois denses ou des maquis inextricables. De petites clairières perdues logent les hameaux d'une population misérable ; ce fut jusqu'à nos jours un pays à l'écart, voire dangereux. Cette zone est interrompue par le fossé tectonique d'Agrinion. Le centre contient des marais, des halliers enlacés par les vignes sauvages. Mais les parties assainies produisent du vin, des raisins de Corinthe, de l'huile et quantité d'excellent tabac. La bande de flysch est dominée à l'Est par les parois des Alpes calcaires d'Étolie, qui prolongent le Pinde tout en s'abaissant vers le Sud. Les dalles calcaires forment une couverture assez mince sur le flysch ; il apparaît souvent dans les cluses et les anticlinaux évidés qui sont morcelés en blocs isolés, en

crêtes souvent dentelées. Ces chaînes ont fait songer aux Dolomites par leurs alternances de murailles et de collines faciles, par leurs fontaines, parfois leur verdure : au-dessus des gorges remplies de platanes règnent des forêts d'yeuses, plus haut de sapins qui grimpent parmi les blocs rougeâtres. Mais le déboisement sévit, surtout sur la côte. Elle n'a que de tristes *phrygana*[1], des ravins sans eau jonchés de lauriers-roses, des troupeaux qui montent l'été vers l'intérieur moins calciné. Vient enfin la zone gréseuse de l'Étolie orientale. A la monotonie de ses lignes molles correspond celle des couleurs, les teintes foncées des grès, le vert des forêts de chênes caducs et, sur les ubacs, des sapinières. La culture peut monter à 1 400 mètres, fait rare en Grèce. Cependant, elle reste très localisée ; des pays comme le Kravari se nourrissaient jadis de châtaignes et envoyaient des bandes de mendiants dans tout le royaume. Au Sud-Est de cette zone, les témoins du revêtement calcaire sont plus nombreux, plus élevés dans le Vardoussia et le Kiona (2 510 m.) qui s'allongent jusqu'à la mer. Leurs crêtes sont une puissante barrière entre l'Étolie et les pays situés à l'Est, Phocide, Béotie, Attique. Dans ceux-ci, le flysch disparaît ; les calcaires, prenant un faciès différent dès le Kiona, deviennent plus massifs et plus rigides en général ; les directions de la structure et du relief ne sont plus celles des Dinarides, mais s'orientent à l'Est-Sud-Est : c'est la Grèce centrale qui commence.

Les Acarnaniens et les Étoliens passaient dans l'antiquité pour des montagnards vigoureux, mais avides et belliqueux, tels les Albanais de naguère. Sous les Turcs, beaucoup, épris d'indépendance mais aussi de brigandages, étendaient leurs razzias de la Macédoine à la Béotie, grâce à ces longues pistes de transhumance qui suivent les faîtes. Après la libération, ce fut la région la plus retardataire du royaume, et la sécurité y laisse encore à désirer. Sans doute, elle n'a de plaines que les dépressions trop humides de Missolonghi et d'Agrinion, fermées à l'Est par un âpre pays de sierras et de cluses. Mais le Pliocène de l'Acarnanie et certains calcaires ont une luxuriance de végétation qui prouve leur fécondité ; le flysch si répandu produit un sol riche en eau et parfois en humus. Ces provinces pourraient nourrir une population moins clairsemée, si elle acceptait une vie moins libre et plus laborieuse.

IV. — LES ILES IONIENNES

Cet archipel se rattache étroitement aux reliefs continentaux. Corfou et les îlots voisins manifestent la direction dinarique et reposent sur le même socle que l'Épire. Comme en Acarnanie, les hauteurs dans toutes les îles sont calcaires et les dépressions sont pliocènes (voir fig. 140). Au Nord, elles ont la même abondance de pluie, favorable à la végétation, tandis que le Sud offre cette parfaite sécheresse de l'été qui convient au raisin de Corinthe. Mais, séparées du continent, elles eurent une vie toute différente et des horizons beaucoup plus vastes. Elles abritaient du vent les anciens navigateurs qui longeaient leurs côtes orientales ; l'île d'Ulysse était le dernier « reposoir achéen » ; on remontait jusqu'à Corfou pour abréger la traversée du détroit. Venise occupa l'archipel, attirée par sa position, la valeur de ses ports et de ses campagnes ; puis il fut une base pour la politique levantine de la Russie, de la France et de l'Angleterre. Ainsi, depuis le XIV[e] siècle, ce fut un pays policé, à proximité de régions qui res-

1. Nom donné en Grèce à des landes semblables à une garrigue très appauvrie.

tèrent longtemps parmi les plus rudes. Comme les villes dalmates embellies par Venise, les capitales de Corfou et de Zante ont des rues dallées, de hautes maisons blanches; de bonnes routes rappellent les administrations française et britannique. Depuis qu'il fut cédé à la Grèce (1864), l'archipel a perdu son importance dans la politique internationale et, depuis la vapeur, beaucoup de son intérêt commercial bien que Corfou soit une escale fréquentée. C'est maintenant un pays de plantations, qui dépend entièrement des cours de l'huile et surtout du « corinthe », mais avec des diversités qui tiennent à la proportion des calcaires stériles et aussi aux mœurs locales.

Corfou. — En face des rocailles barbares de l'Épire, Corfou a des sites grandioses parfois, plus souvent gracieux, et des hivers très doux qui retiennent les étrangers. Au Nord, le môle abrupt du Pantokrator traverse l'île selon sa largeur jusqu'aux promontoires dentelés de l'Ouest. Presque tout le reste est constitué par le Pliocène : çà et là, des bastions de conglomérats, les « rocs déchirés » ; sur la côte occidentale, la « mer sauvage » bat des falaises déchiquetées ; mais en général ce sont des ondulations sinueuses, de menues collines de sable, séparées par de maigres rivières ou des marais fiévreux. L'empreinte de la domination vénitienne est encore gravée sur le sol. Corfou possède d'excellentes terres à blé, et ses dépressions marneuses sont très verdoyantes; pourtant elle est loin de produire assez de céréales, et l'élevage se borne au menu bétail. Tandis que ses monnaies antiques représentaient les attributs de Dionysos, la vigne ne rapporte guère. C'est que les Vénitiens propagèrent, aux dépens des autres cultures, l'olivier qui manque à la plaine padane. Sur la moitié de l'île, il forme une vraie forêt, presque ininterrompue, qui adoucit les contours et cache les villages si blancs ; seuls les campaniles et les cyprès enlacés de rosiers dominent les ramures tortueuses. Il est peu de régions où l'olivier se développe si libre et si dru. C'est par lui que les campagnes du centre ont plus de 225 habitants au kilomètre carré, tandis que la densité ne dépasse guère 60 dans le Nord et 70 dans le Sud-Est, plus accidenté et plus fruste; c'est pour lui surtout qu'on étend les défrichements, notamment dans le Sud, si quelquefois on le remplace par les orangers et les citronniers [1]. Mais, sauf dans la capitale, le Corfiote est pauvre, routinier. Depuis que la politique de Venise les a détournés de la mer, les héritiers des navigateurs phéaciens sont de ces insulaires qui mènent une vie de terriens, enclins au *farniente* dans un pays d'idylle (pl. XCIII, B).

Les autres iles. — Mêmes mœurs sédentaires à Leucade, mais avec plus de labeur. De sèches garrigues couvrent l'Ouest jusqu'aux falaises éblouissantes d'où Sapho s'élança ; les magnifiques rades du Sud voient rarement une barque. Mais le versant oriental a des dolines cultivées, des marnes et des grès fertiles, des sources, malheureusement aussi des flaques pestilentielles. Leucade moissonne plus de blé et de maïs que les autres îles ; les oliviers abondent; les vins sont vendus pour les coupages; mais la ressource essentielle est le raisin de Corinthe. Bien moins favorisée par la nature que Corfou, elle a des produits plus variés et une population plus capable de progrès.

Céphalonie et Ithaque rappellent le dessin des îles dalmates par l'allongement des presqu'îles rocheuses, des rainures creusées dans les roches tendres, du canal qui les sépare entre de blanches murailles. Ithaque correspond bien à la

1. Plus de 3 500 000 oliviers, d'après une statistique récente.

description homérique : « île abrupte, bonne pour les chèvres..., pourtant pas trop misérable », car elle a des collines bien plantées et une ville riante. Céphalonie est plus escarpée ; 17 p. 100 seulement du sol y sont cultivés, au lieu de 38. Tout le centre et presque tout l'Est sont des plateaux et des crêtes calcaires, qui présentent quelques sapins majestueux, mais plus souvent des phrygana arides entre toutes. Ailleurs, le Pliocène et ses sources créent de plantureux vignobles aux vins sombres et ardents, surtout de vastes plantations de corinthe. La population y essaime, hors des acropoles qui la concentrèrent longtemps dans la terreur des pirates, ici comme dans tout l'archipel. La vie maritime ne s'est guère développée. Cependant les gens de Céphalonie et d'Ithaque ont souvent des raffinements, une curiosité d'esprit qu'ils doivent aux nombreux émigrés, revenus au pays, tel Ulysse, mais de plus loin, de Russie, d'Amérique, d'Australie.

De même que Corfou, Leucade et Céphalonie, Zante tourne vers le large une côte quasi inaccessible, tandis qu'elle s'incline doucement vers la Grèce. Entre les hautes tables calcaires de l'Ouest et les blanches collines de l'Est, une plaine d'effondrement a été convertie en un superbe vignoble où se dispersent une foule de mas ; les oliviers et les cyprès montent sur les premières pentes, ainsi que la plupart des bourgs. De la mer on respire les effluves des jardins, alors que Céphalonie exhale le rude arome de ses garrigues. Les jolis détails des campagnes corfiotes se revoient à Zante, la *fiore di Levante* pour les Vénitiens qui ont laissé à la capitale le goût du commerce (raisins de Corinthe, huile). Elle est en relations actives avec Patras, de même que, pour les thalassocraties antiques, elle surveillait le golfe, entrée maritime de la Grèce centrale.

BIBLIOGRAPHIE

MACÉDOINE, THRACE, THESSALIE. — FR. X. SCHAFFER, *Landeskunde von Thrakien. Eine physiographie der Europäischen Türkei*, Sarajevo, 1918. — K. OESTREICH, travaux sur la Macédoine (*Geogr. Zeitschrift*, X, 1904, p. 185-203, 241-253, 450-461, 513-524 ; XI, 1905, p. 268-292 ; XVI, 1910, p. 560-572 ; *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1916, p. 111-117, 129-158). — P. ROLLEY et M. DE VISME, La Macédoine et l'Épire (*Annales de l'Institut National Agronomique*, 2e sér., X, 1911, p. 375, 447 ; XI, 1912, p. 5-75). — D. FAUCHER, En Macédoine. Le Gandăc (*Annales de Géogr.*, XXVIII, 1919, p. 471-475). — A. G. OGILVIE, A contribution to the geography of Macedonia (*Geogr. Journal*, LV, 1920, p. 1-34) ; Physiography and settlements in Southern Macedonia (*Geogr. Review*, XI, 1921, p. 172-197). — L. SCHULTZE-IENA, *Makedonien, Landschafts- und Kulturbilder*, Iéna, 1927. — J. ANCEL, *La Macédoine. Son évolution contemporaine*, Paris, 1930. — FR. PAPENHUSEN, *Das Vardargebiet*, Dresde, 1931. — M. COHEN, Villes macédoniennes. Florina, Nevolani (*La Géogr.*, XXXIV, 1920, p. 97-123). — F. PERILLA, Le Mont Athos, Paris, 1927 ; voir aussi *La Géogr.*, LV, 1931, p. 81-96. — *Bulletin annuel de la Zone Franche de Salonique*. — L. HEUZEY, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, Paris, 1860. — D. BAUD-BOVY, The mountain group of Olympus (*Geogr. Journal*, LVII, 1921, p. 204-213). — M. KURZ, *Le mont Olympe*, Paris, 1923 (voir *Bull. de la Société Neuchâteloise de Géogr.*, XXXIII, 1924, p. 45-50). — A. PHILIPPSON, *Thessalien und Epirus*, Berlin, 1897 (essentiel); Thessalien (*Geogr. Zeitschrift*, III, 1897, p. 305-315). — J. DEPRAT, Note sur la géologie du massif du Pélion (*Bull. Soc. géol. de France*, IV, IV, 1904, p. 299-338). — L. CHALIKIOPOULOS, Wirtschaftsgeographische Skizze Thessaliens (*Geogr. Zeitschrift*, XI, 1905, p. 445-475). — G. DAINELLI, Le Meteore di Tessaglia (*Memorie Geogr.*, 13, 1910). — FR. STÄHLIN, *Das hellenische Thessalien*, Stuttgart, 1924 (antiquité). — J. SION, En Thessalie (*La Géographie*, LXI, 1934, p. 1-16).

ÉPIRE, ÉTOLIE, ÎLES IONIENNES. — V. HILBER, Geologische Reise in Nordgriechenland und Epirus (*Sitzungsbericht der k. k. Akademie der Wissenschaften Wien, math. nat. Klasse*, CIII, 1894, p. 575-602, 616-624). — AUG. PÊTRE, Notes sur l'Épire (*Bull. de la Société Géogr. du Cher*, VI, 1919, p. 607-727). — S. ABDALIAN, *L'Épire méridionale et ses gisements pétrolifères*, Paris, 1925. — C. HOEG, *Les Saracatsans, une tribu nomade grecque*, Paris, 1925. — C. RENZ, Geologische Untersuchungen in den süd-thessalischen Gebirgen (*Eclogæ Geol. Helvetiæ*, XX, 1927, p. 578-587); Zur Geologie des thessalischen Pindos (*Ibid.*, XXI, 1928, p. 135-153). — A. SESTINI, Tracce glaciali nel Pindo epirota (*Boll. della R. Società Geogr. Ital.*, VI, X, 1933, p. 136-157). — W. J. WOODHOUSE, *Aetolia; its geography, topography and antiquities*, Oxford, 1897. — Sur les îles Ioniennes, travaux de J. PARTSCH (*Petermanns Mitteil., Ergänzungshefte* 88, 1887, et 98, 1890; 1891, p. 161-174); E. FELS (*Mitteil. der Geogr. Gesellschaft München*, XVI, 1923, p. 28-114; XX, 1927, p. 147-178) ; W. VON SEIDLITZ (*Zeitschrift Deutschen Geol. Gesellschaft Berlin*, LXXX, 1928, A, p. 195-226).

CHAPITRE XXXVIII

LA GRÈCE CENTRALE

A l'Est de l'Étolie commence une région toute différente. Contre les plis dinariques, orientés vers le Sud-Sud-Est, vient buter un système de plis alignés vers l'Est-Sud-Est, puis vers l'Est. Les effondrements, bien plus nombreux que vers l'Adriatique, ont séparé le corps du pays de l'Eubée et du Péloponnèse, et creusé une multitude de dépressions remplies par les dépôts tertiaires et alluviaux. Beaucoup de massifs sont des plateaux d'abrasion exhaussés, qui vont en s'abaissant vers l'Est. Sauf à l'Est d'Athènes, prédominent d'épaisses couches de calcaires massifs, auxquels ne s'associe plus le flysch comme en Étolie ; d'où la fréquence des murailles, des causses troués de gouffres et de dolines. Or les pluies sont beaucoup moins abondantes, les étés plus secs et plus brûlants. Aussi la Grèce centrale est-elle le plus souvent un pays dénudé, dont la beauté est dans la lumière et la netteté des lignes. L'arbre caractéristique est le pin d'Alep, à l'ombre si claire, qui règne en Attique et dans l'isthme. Mais ses bosquets ont d'ordinaire été remplacés par la garrigue de kermès, la lande de genêts, de *Poterium* épineux, d'asphodèles et très souvent de ce thym qui rosit au printemps les environs d'Athènes. Plus étroitement que dans l'Ouest, la culture et la population doivent se concentrer dans les plaines ; leurs bergers se rencontrent dans les montagnes, mais on n'y voit plus les champs élevés, les hameaux du flysch étolien. Chaque cuvette est une oasis, entourée de solitudes pierreuses, dont l'originalité s'affirma souvent par la naissance d'une cité.

Bien qu'il ne faille pas exagérer les obstacles du relief, les relations les plus commodes s'établissent par mer. De Salonique à l'Eubée méridionale court un littoral fermé, sauf vers Volo, une côte d'effondrement sans abris (fig. 140). Mais l'Euripe et les canaux voisins ménagent une voie abritée ; le golfe d'Égine offre ses anses, ses eaux calmes que jonchent 62 îles, à portée des Cyclades et de Corinthe. Il y avait place pour une activité maritime, d'autant plus intense qu'elle devait compléter les ressources limitées de la culture. L'intérieur conserva des cantons de terriens ; cependant les courants d'échanges et d'idées issus de la mer y pénétraient, et aucun ne put s'isoler comme le firent longtemps les peuples de l'Ouest. Unie au monde égéen, la Grèce centrale fut avec l'Est du Péloponnèse le foyer de la civilisation classique sur le continent.

Mais la décadence fut plus profonde que dans d'autres parties de l'Hellade. Ces régions souffrirent davantage du déclin commercial ; elles étaient plus ouvertes aux invasions qu'attiraient leurs villes ; la nature avait été épuisée par une population trop nombreuse. La culture redevint primitive, et presque tout le pays fut livré aux bergers. Les Albanais formèrent le fond de la population dans la Béotie orientale, l'Attique, l'isthme, le Sud de l'Eubée. A la fin du siècle dernier, Philippson notait que les gens de la Grèce centrale étaient plus

pauvres et paresseux, moins nombreux et civilisés que les Péloponnésiens. Aujourd'hui encore, le nome d'Attique et Béotie, si l'on exclut les villes, est proportionnellement moins dense que la Messénie et l'Achaïe. Si la culture et le peuplement s'étendent assez vite dans les plaines, elles le doivent à la proximité d'Athènes, et celle-ci n'est ressuscitée que grâce à sa gloire passée. Sans elle, la Grèce centrale serait restée l'une des régions les plus misérables de l'Europe.

I. — L'EUBÉE

Les canaux d'Atalanti et de l'Euripe ne sont larges en moyenne que de 10 kilomètres ; devant Chalcis, le détroit se resserre même à 40 mètres et l'on put y jeter un pont dès l'antiquité. Ainsi l'Eubée prolonge la Grèce continentale. Cette île montagneuse réunit des paysages grandioses à des dépressions riantes, isolées par le relief. Les directions des crêtes correspondent aux plissements, les uns primaires, transversaux à l'axe de l'île, qui parcourent le Sud, les autres éogènes, parallèles à l'axe, qui constituent les chaînes du centre et du Nord. Les hauteurs sont généralement émoussées, couvertes d'un sol épais et forestier. Mais çà et là pointent des pics ardus ; certains rivages sont de gigantesques abrupts de failles d'où les torrents dévalent dans des abîmes (voir fig. 140 et 149).

L'allongement de l'île juxtapose des régions diverses. Au Nord de Limni dominent les sables et argiles néogènes : collines sinueuses, parées encore de quelques bois, sous lesquels une herbe drue nourrit de grands troupeaux de moutons et même de bœufs. Des rivières nombreuses traversent des dépressions, comme la vallée bien cultivée d'Achmet-Aga, la plaine fiévreuse d'Oréos. On y obtient de gros rendements en blé et en maïs; il y a beaucoup de vignes et d'énormes oliviers, des villages de 200 à 400 habitants. Beaucoup plus accidentée et variée, la région centrale a de puissants reliefs calcaires, analogues à ceux de la Phocide, mais souvent plus raides. La crête dolomitique des Kandili, sur le canal d'Atalanti, dresse une muraille vertigineuse ; de même la côte de soulèvement qui va du cap Gérakinion à Koumi, creusée de canyons profonds de 700 à 800 mètres. Les massifs arides de l'intérieur culminent au Delphi, magnifique pyramide aiguë qui s'élance au-dessus de pentes assez douces, de forêts de châtaigniers et de sapins argentés. De ces causses et de leurs précipices, on débouche dans le bassin tertiaire de Koumi. Sur les pentes qui l'abritent grimpent la vigne, l'olivier, les céréales ; de nombreux bourgs aisés se cachent parmi les cyprès, les gros platanes et les peupliers qui bordent les fossés d'arrosage. Sur le versant occidental, les rivières ont constitué des plaines littorales. Celle de Chalcis et d'Érétrie était célèbre dans l'antiquité pour sa fécondité : de beaux vignobles voisinent avec des olivettes et des champs de céréales parsemés de figuiers et de noyers, parfois enclos de diguettes pour contenir les eaux que les canaux amènent de la montagne. Chalcis possède un actif marché agricole et des usines, parmi de laides collines décharnées. Avec les falaises imposantes du cap Oktonia et d'Aliveri commencent les côtes escarpées de la région méridionale. Dans ce bloc de terrains anciens, analogues à ceux de l'Attique, les calcaires marmoréens se dressent en barres rigides, tranchées par des ravins qui arrêtent les communications, dans un maquis des plus atrophiés. La population rude et très clairsemée du Sud ne vit guère que de ses chèvres et de ses moutons. Très peu d'activité maritime, comme dans toute l'île aujourd'hui, bien que les côtes de l'Euripe aient de longues rias ramifiées.

Aux débuts de l'histoire, Érétrie et surtout Chalcis furent des cités puissantes qui envoyèrent des colonies en Chalcidique, en Sicile et en Campanie. Malgré ses courants aux fréquentes alternances [1], le détroit appelait en effet les navigateurs de l'Orient. Puis l'Eubée, soumise à Athènes, la fournit de blé et de bétail. Le nombre des tours franques et vénitiennes prouve son importance au moyen âge. Ruinée par les Turcs, elle devint une des régions les moins peuplées. Cependant, ses huertas pourraient être étendues, et ses régions tertiaires, se couvrir de blé, de vergers. Ici encore, on peut compter sur les réfugiés (2 399 familles), établis surtout dans le Nord où certaines colonies prospèrent déjà.

II. — LE NORD ET L'OUEST

Othrys et Sperchios. — Avec l'ample voûte de l'Othrys, nous trouvons, comme en Macédoine, un massif usé, limité par des failles. Mais les terrains anciens ne composent que son extrémité orientale. A l'Est de Lamia, les grès et schistes crétacés, injectés de roches éruptives, forment des croupes lourdes et noirâtres, parfois surmontées d'escarpements qui sont les témoins de la couverture calcaire. A l'Ouest, ceux-ci se raréfient ; le soubassement plus déprimé est aisément franchi et ne sépare guère la Thessalie de la Grèce centrale. Cependant l'Othrys est une limite climatique. A l'adret, l'olivier et les agrumes se plaisent, surtout sur le rivage fertile et fiévreux ; à l'ubac, ils ne quittent pas le voisinage de la mer et le maquis devient moins dense, moins méridional. Au Nord-Est, les forêts de chênes-rouvres sont parmi les plus étendues et les plus silencieuses de l'Hellade. La côte seule a de gros bourgs ; les villages de l'intérieur, très espacés, rébarbatifs, se ressentent encore d'un long passé d'oppression et de brigandage.

Il en fut longtemps de même sur le haut Sperchios. Sa vallée correspond à un fossé tectonique. Comblée par les alluvions du fleuve, elle est très fertile dès son origine. Vers l'amont, de petits paysans propriétaires ont des cultures soignées, des maisons assez propres ; plus bas s'étendent encore des étangs et de vastes pâtis où les bergers nomades dressent leurs tentes ou leurs huttes de roseaux. Sur un éperon de l'Othrys, Lamia commande l'accès de la Grèce centrale et une route de l'Étolie ; c'était, il y a un siècle, une « masse pittoresque de 600 maisons, mêlées de mosquées et de cyprès » ; elle a conservé assez bien cette beauté, malgré son commerce. Les boues du delta, qui aurait gagné 136 kilomètres carrés depuis notre ère, l'obligent à avoir deux « échelles », Haghia Marina et la malsaine Stylis. La bordure de laisses marécageuses s'est élargie devant les montagnes de la Locride, qui sont précédées de jolies collines et de menues plaines : une quantité de grenadiers, d'arbres de Judée, de myrtes, des berceaux de vignes sauvages, des prairies constellées d'anémones. Si, depuis Léonidas, la mer a reculé devant le marais, le défilé des Thermopyles n'offre encore place que pour un chemin, sur le travertin des sources chaudes qui sortent d'une paroi presque à pic sur 300 mètres. Par les gorges de la montagne, maintes invasions ont pu tourner cette porte de la Grèce.

Les reliefs de Locride. — Au Sud des fossés occupés par le Sperchios et le canal d'Atalanti s'allonge une barrière assez discontinue, qui s'abaisse vers l'Est. Les chaînes de l'Œta ressemblent aux Alpes Étoliennes par leur altitude,

1. Elles sont dues à la succession de marées dérivées et, accessoirement, à des seiches.



Phot. comm. par M. A. Petre.

A. — DELPHES.

Vue vers le Sud-Ouest ; ravin planté d'olivettes rejoignant celles de la plaine d'Amphissa ; au fond, le golfe d'Itéa et les chaînes fauves de l'Étolie.



Phot. J. Sion.

B. — DELPHES.

Vue prise du temple d'Apollon vers le Sud-Est. A gauche, la muraille des Phædriades ; au fond, les contreforts du Parnasse.



Phot. Ant. Bon.

A. — THÈBES.

Le bourg moderne (7.113 hab.) occupe le site de la Cadmée, à 63 mètres au-dessus de la plaine. A droite, le château « franc » des seigneurs de Saint-Omer (XIIIe siècle).



Phot. Service Topographique, Athènes.

B. — LE PARNASSE.

Vue d'avion. La raideur des pentes s'oppose aux formes douces des sommets.



Phot. Ant. Bon.

C. — UN BOURG DE PHOCIDE : ARAKHOVA.

Sur la piste de Delphes à Athènes (altitude, 942 m. ; 3.572 hab.). Renommé pour ses broderies. Comme souvent en Grèce, le village se divise en plusieurs groupes de maisons.

leurs bois et leurs genêts, le contraste entre les formes arrondies des grès à l'Ouest et les pyramides calcaires de l'Est. De tous côtés, des sentiers les contournent ; à l'Est, l'érosion partie du Nord réduisit à 590 mètres le col de Pournaraki entre le Sperchios et le Céphise, mais entailla un tel dédale de ravins que les armées préféraient d'ordinaire suivre le littoral ; la voie ferrée a nécessité de longs viaducs et descend vers Lamia accrochée à une gigantesque muraille calcaire. Puis viennent les monts de Locride, divisés en deux rides par un chapelet de cuvettes tertiaires semées de blé. La ride du Sud, souvent colorée en rouge sombre par la serpentine, est couverte de chênes-verts et d'arbousiers. Celle du Nord, plus calcaire, conserve des forêts et des pelouses sur le Kallidrome, « la montagne aux beaux chemins » de bergers ; plus à l'Est s'étendent des causses stériles. Après la trouée d'Atalanti, jadis un des accès principaux de la Béotie, ils reprennent en vastes plateaux plus compacts, plus désolés encore ; les baies qui échancrent une côte de submersion sont quasi désertes. L'intérieur ne nourrit que quelques centaines de pâtres albanais, outre les transhumants, dont certains viennent de l'Agrapha à vingt-cinq jours de marche.

Les bassins de Phocide et Béotie. — De ces dépressions, seule la plus orientale s'écoule encore vers la mer. Jadis, il y avait là un « fossé » unique ; des effondrements postérieurs le divisèrent en un chapelet de petites cavités. Dans celles de l'Ouest, l'ancien fleuve qui aboutissait à l'Euripe put se maintenir : c'est le Céphise béotien, franchissant en défilés épigéniques les petites barres rocheuses qui ne séparent guère ces bassins ; dans celle du Copaïs, il fut intercepté par des gouffres ; au delà, l'Asopos a hérité de sa vallée. Ces dépressions intérieures ont un climat bien plus continental que l'Attique : des étés étouffants, très secs, où le Céphise même peut tarir ; des hivers froids et neigeux, parfois des brumes quasi flamandes qui montent des marais. En dépit de la faible altitude, l'olivier se fait très rare, ainsi que la plupart des plantes toujours vertes sauf le kermès. Les pentes inférieures des montagnes sont déboisées et, de même, le fond. Les bassins steppiques contiennent de grands étangs. Dès les temps légendaires, il a fallu lutter, là, contre le défaut, ici, contre l'excès de l'eau (fig. 140 et 145).

Peu favorisée par son climat, cette région l'est davantage pour le sol, dont les riches alluvions permettaient dans l'antiquité une vie facile. Autour des marais, où foisonnaient le gibier et les grasses anguilles, on récoltait ce froment lourd dont Orchomène plaçait un grain sur ses monnaies. Les compatriotes d'Hésiode étaient un peuple de paysans ; les géographes anciens vantaient « la verdeur des jardins de Thèbes, le bas prix de ses légumes et de ses fruits, les délices de son séjour ». Malheureusement, les luttes des cités désolèrent ce pays ; et cependant, si une région semblait devoir échapper au morcellement, c'était bien celle-là où les bassins communiquent sans peine, où une population homogène menait le même genre de vie. La prospérité lui était si naturelle qu'elle lui revint au moyen âge ; nulle région grecque ne montre autant de châteaux francs ; Thèbes fut même la capitale brillante de la Grèce centrale sous les Byzantins et les seigneurs latins. C'est que la Béotie, si ses plaines ressemblent à celles de la Thessalie, est un pays de passages plus animés. Venus d'Éleusis ou de Mégare, les marchands des temps égéens atteignaient Thèbes, puis la sèche dépression de Tanagra et les rades mythiques de l'Aulide. Dans la ville de Cadmos, ils croisaient le chemin qui remonte le Céphise vers Delphes ou vers Lamia. Les champs de bataille furent nombreux dans ces plaines favorables

aux manœuvres et au ravitaillement des armées. Aujourd'hui, malgré les voies carrossables et ferrées, ces cantons qui gravitent vers Athènes n'ont guère d'industrie, ni de vie maritime sur leurs côtes fermées par le relief. Mais déjà on a conquis beaucoup des solitudes si étendues il y a un siècle. Dès leurs premières pentes, les terrasses si marquées et les cônes torrentiels ont des plantations et des villages, qui manquent à la plaine basse où les bourgs de la montagne possèdent souvent des champs et des *kalyvia* [1].

Le Céphise relie de petites plaines relativement peuplées. C'est d'abord le bassin de l'ancienne Doride, où bifurquent les routes de Lamia et de Delphes, puis celui d'Élatée, où prospère le coton qui convient à ces terres partout où l'on peut les arroser et qui est l'une des richesses de la Béotie. Après un défilé assez large à la limite de la Phocide et de la Béotie, on entre dans la plaine de Chéronée : beaucoup de coton nain, de maïs, mais, après la récolte, une nudité lugubre et fiévreuse. Vient ensuite un poljé beaucoup plus vaste, jadis occupé en grande partie par le lac Copaïs (94 m.). Il était bordé à l'Est et au Nord par des falaises verticales, des landes désertes, au Sud et à l'Ouest par des terrasses bien cultivées. Ce bassin recevait des eaux assez abondantes qui se perdaient dans de nombreuses *katavothres*. Strabon notait déjà comment, quelques-uns de ces gouffres se bouchant, tandis qu'il s'en ouvre d'autres, « tantôt on marche et tantôt on navigue sur le même terrain ». Le lac débordait en hiver, recouvrait parfois champs et hameaux ; en été, il pouvait se réduire à quelques mares d'où le paludisme se répandait à 6 ou 8 lieues. En 1886, on a détourné ses tributaires vers le canal d'Atalanti et conquis près de 25 000 hectares de limons qui sont presque entièrement cultivés, sauf quelques pâtis d'hiver. C'est quasi le seul exemple en Grèce d'un grand domaine scientifiquement exploité. La difficulté fut de recruter des colons, car le paysan préfère souvent végéter dans ses vieux villages plutôt que travailler et gagner davantage. Grâce à une forte source, l'industrie du coton anime Levadia, sans détruire le pittoresque de ses blanches maisons penchées sur le torrent.

Un seuil très bas sépare du Copaïs le bassin de Thèbes, divisé par une flexure d'environ 200 mètres. Dans la partie méridionale, la plus élevée, les dépôts néogènes sont découpés en collines ondulées où serpente l'Asopos. Elles seraient fertiles, mais la plus grande partie de cette lande sans arbres est livrée aux moutons, et bien peu de villages ont remplacé Thespies, Leuctres, Platée. Les alluvions de la plaine inférieure ont bien plus de guérets, mais on n'irrigue pas, sauf au pied du ressaut. C'est là, près de la fontaine de Dircé, sur le tertre de la Cadmée qui commande le croisement des routes d'Athènes et de Chalcis, que s'est rebâtie la Thèbes moderne, grand village où l'industrie médiévale de la soie ne s'est pas maintenue (pl. XCVI, A). Ses jardins contrastent avec la nudité des steppes voisines. Mais le jour où elles seront arrosées et colonisées, la Béotie fera figure de pays plantureux au regard de la sèche Attique.

Du Parnasse au Parnès. — Malgré des trouées, ces dépressions sont séparées du golfe de Corinthe par un long rempart de calcaires sculptés en montagnes d'un noble style. Mais qu'auraient pensé Virgile et Boileau, s'ils avaient vu dans quelles sévères rocailles habitaient Apollon et les Muses ? Le Parnasse semble écarter les hommes par les escarpements titaniques de ses larges gradins d'éro-

1. On appelle ainsi des groupements de huttes, habitées lors des travaux champêtres ou lors du séjour des transhumants.

sion, ses ravins, ses masses sombres de sapins sur les pentes moyennes; au-dessous des sommets si blancs et des neiges qui durent jusqu'en juin, il a des sources, de nombreux bergers; mais, après l'Olympe, c'est la montagne grecque la plus imposante dans son isolement (pl. XCVI, B). Surtout vu du Nord ou de l'Est, car de ces côtés il tombe brusquement sur les profondes dépressions du Céphise. Ailleurs, il domine de moins haut des vallées anciennes, souvent fortement incisées par l'érosion actuelle. Ainsi, à l'Ouest, une bonne route va du Céphise vers le port d'Itéa; elle descend par des gorges obscures vers la chaude plaine d'Amphissa et son immense forêt de vieux oliviers entre des montagnes fauves. D'Itéa à Levadia s'allonge une autre rainure, dominée au Nord par les parois menaçantes du Parnasse. Cette bande schisteuse commence à l'Est par un pays joliment ondulé, d'un ocre clair sous les ramures des oliviers (pl. XCVI, C), puis elle se rétrécit entre deux murailles, et le torrent s'y enfonce dans un paysage bien plus âpre. Près de la source Castalie, Delphes est sur un méplat surplombé par les « luisantes » Phædriades dont les blocs écrasent quelquefois les ruines des temples (fig. 141; pl. XCV, A, B). Par les proportions cyclopéennes des rocs couleur de flamme, « le site a le mystère, la grandeur et l'effroi du divin ». La vue plonge au delà des gigantesques ravins et de leurs coulées d'oliviers jusqu'à l'azur du golfe d'où montaient les pèlerins.

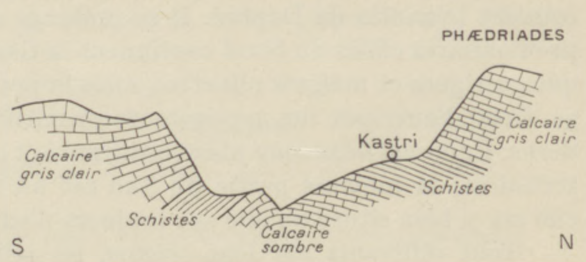


Fig. 141. — Profil à travers la vallée de Delphes, d'après Philippson.

L'Hélicon a aussi de puissantes murailles, des sapins argentés, des pâtres, des neiges qui alimentent l'Hippocrène et bien d'autres sources. Vu du Copaïs, il semble un faîte assez monotone, mais ses chaînons sont brusquement tranchés par le fossé de Thèbes, sauf le plus méridional qui se continue par le Cithéron. On gravit sans peine ses amples voûtes au milieu d'oliviers, de pins, puis de phrygana et de lapiès (pl. XCVII, B). Le Parnès et ses rigides parois, piquetées çà et là de kermès et de pins, plus haut de vigoureux sapins, se prolongent jusqu'aux falaises et aux maquis touffus où Rhamnonte surveillait l'entrée de l'Euripe. Dans les larges plis de ces massifs se sont effondrées de petites cuvettes, au sol fertile mais très peu cultivé; on ne rencontre guère que des bergers, abritant leurs troupeaux dans des grottes aménagées comme celle de Polyphème. Les solitudes torrides que l'on traverse sur 5 lieues ont été une « marche » protectrice pour Athènes. Éleuthères gardait la piste qui vient d'Éleusis; Phylé, les cluses qui furent longtemps la voie la plus fréquentée vers Thèbes; vers Oropos, c'était Décélie, où les vignobles de Tatoi et les pinèdes montrent ce que pourrait devenir une partie de ces déserts (fig. 145).

III. — L'ATTIQUE

Les anciens considéraient l'Attique comme « la Grèce de la Grèce ». Il en est ainsi pour la géographie comme pour l'histoire. Ici éclatent les caractères helléniques : avancée d'une péninsule vers les îles et l'Orient ; pénétration intime de la terre et de la mer ; morcellement en menues plaines, en chaînons abrupts ; variété des conditions géographiques. Nulle part la lumière n'est plus

limpide, le soleil plus implacable l'été sur les garrigues où les rivières s'épuisent parmi une maigre végétation pleine de poussière et d'aromes. On a parfois la nostalgie de nos douces prairies. Mais bien des paysages vantés paraîtraient fades ou emphatiques devant ces montagnes qui semblent dessinées par les architectes de l'Acropole.

Les montagnes. — Vues du Parnès, elles s'enlèvent sur l'ocre clair des plaines comme un archipel d'îles rocheuses, souvent escarpées, parfois arrondies au sommet et semblables aux reliefs du Bas-Languedoc. La végétation, bien plus pauvre que sur l'Hélicon, se réduit d'ordinaire aux inévitables kermès, à quelques bosquets de pins d'Alep, aux touffes espacées de thym rose. Les plissements de calcaire crétacé qui signalent la structure de la Phocide et de la Béotie ne se retrouvent que vers Éleusis. Tel l'Ægaléos, que la Voie Sacrée franchit près du couvent byzantin de Daphni. Il se prolonge dans le Sud de Salamine, dont les promontoires effilés du Nord continuent la Géraneia ; presque partout ce ne sont que garrigues et maigres olivettes, mais la position de l'île et ses baies profondes en firent l'entrepôt des navigateurs primitifs, puis l'arsenal de l'Athènes moderne. Égine est beaucoup plus verdoyante et cultivée au Nord, grâce aux marnes tertiaires; la majeure partie du Sud est un rugueux massif de trachyte; mais elle est si bien située qu'elle eut toujours d'excellents marins (fig. 145).

Tout différents par leur origine, les reliefs de l'Attique orientale appartiennent au massif archéen de l'Égéide. Des cassures ont isolé l'Hymette et le Pentélique, semblables par leurs schistes cristallins, leurs marbres dorés quasi diaphanes (pl. XCVII, A; XCVIII, A, et Première partie, pl. XI, A). Le premier ferme l'horizon d'Athènes par ses flancs arrondis, ses garrigues bourdonnantes d'abeilles dont, comme partout en Grèce, on déplace les ruches selon les progrès de la floraison; c'est lui qui, le soir, « couronne Athènes de violettes ». Vu de l'Acropole, le second ressemble vraiment au fronton d'un temple; son versant méridional, troué par les blancheurs des carrières antiques, avoisine Kephissia, l'une de ces oasis de verdure si chères aux citadins. Le dôme du Laurion, plus vaste et moins élevé, juxtapose les mamelons de schistes sombres et leurs pinèdes aux plateaux marmoréens où végètent quelques lentisques. En ces roches stériles, Athènes possédait la mine de métaux précieux la plus riche de la Grèce; l'exploitation est étendue aujourd'hui à d'autres métaux que le plomb argentifère, et la ville de Laurion (Ergastiria) est très active. Outre ce port, la côte orientale présente de nombreuses anses avant le cap Sounion, où le temple de Poseidon décore l'entrée souvent difficile du golfe d'Égine (pl. XII, A).

Les plaines. — Malgré les étés ardents, où le sol crevassé peut être aussi nu et lamentable que celui des plateaux algériens, toute la population de l'Attique vit comme jadis dans ses plaines exiguës, groupée en villages sur leur rebord où s'aplatissent de vastes cônes détritiques. Les plaines de Marathon et d'Éleusis sont des talus de déblais inclinés vers la mer, où l'on trouve encore des marais malsains. Marathon a des fourrés de lauriers-roses, des jardins, non loin du gracieux lac artificiel qui abreuve Athènes. La plaine d'Éleusis, bien enlaidie par ses fabriques, montre quelques parties cultivées comme au temps de Triptolème, d'autres déjà couvertes de vigne. Entre l'Hymette et le Laurion, la Mésogée, ou « terre du milieu », est le pays le plus fertile et le mieux cultivé de l'Attique ; beaucoup de vignes basses, d'oliviers ; peu de cyprès, comme dans toute la

Grèce centrale. Quasi sans écoulement vers la mer, mais d'accès facile, elle représente, ainsi que la dépression d'Athènes, moins une plaine qu'une région ondulée ; le ravinement y taraude un ensemble de surfaces usées et de sédiments tertiaires. Ceux-ci comprennent des couches assez dures, comme aussi dans les collines du Pirée que des alluvions encore fangeuses ont rattachées au continent. La dépression athénienne, longue de 22 kilomètres et large de 10, s'allonge vers le Nord-Est dans le bassin du Céphise attique. Partout où « ses fontaines distribuent sans défaillance leur flot vagabond » s'étendent la forêt d'oliviers noueux et les vignobles parmi de petits mas blanchis à la chaux. On revoit les olivettes dans la haute vallée de l'Ilissos. Entre ces deux rivières, plutôt ces *ouadi*, s'étire une crête schisteuse, dominée par quelques témoins calcaires ; les plus méridionales de ces buttes escarpées sont le Lycabette et l'Acropole, que suivent les hauteurs plus émoussées de la Pnyx et du Mouseion (fig. 142).

Les anciens reprochaient déjà au sol attique d'être pierreux, sec, difficile à travailler. Comme aujourd'hui, il portait beaucoup plus d'orge que de blé et, au total, bien moins de grains qu'il n'en faut à une grande ville. En revanche, l'arbre d'Athéna y prospérait, du moins sur les terres pas trop arides, et les fêtes de Dionysos montrent l'importance du vignoble. De même qu'en Phénicie, les plantations convenaient merveilleusement et au milieu physique et à la nécessité d'exporter. Mais chaque domaine y joignait des guérets, des garrigues pour le pacage et le combustible. Cette vie rurale, qui ne fut jamais facile, mais bien équilibrée par la diversité des ressources, fut désolée par les dévastations qui firent de l'Attique un désert. Au début de ce siècle, dès qu'on s'éloignait des rivières, la dépression athénienne était une steppe à moutons, rarement interrompue par de chétives moissons. Il en est de même dans quelques régions, aujourd'hui encore; sur des campagnes jaunâtres, jonchées de graviers et de chardons, on retrouve parfois le type d'habitat albanais, ses basses masures d'argile séchée où la famille s'entasse près du bétail, ses bourgades lacunaires et sans plan, privées des vergers et des platanes qui parent d'ordinaire les villages hellènes (pl. XCVII, C). On peut espérer une régénération assez rapide, surtout grâce aux réfugiés. Ce sera sans doute en propageant, comme au temps de Solon, la vigne et l'olivier, en y ajoutant des hortillonnages pour la grande ville.

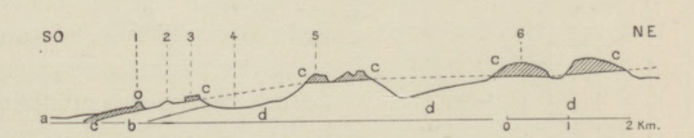


Fig. 142. — Les collines d'Athènes. Coupe géologique, d'après Lepsius.

1, Observatoire (O); 2, Aréopage et Pnyx (115 m.); 3, Acropole (156 m.); 4, Centre d'Athènes (80-90 m.) ; 5, Lycabette (277 m.); 6, Anchesmos (Tourko Vouno ; 336 m.). — a, Pliocène ; b, Marnes ; c, Calcaires ; d, Schistes. — Échelle des longueurs, 1 : 125 000.

Athènes et le Pirée. — Une acropole, dominant de petites vallées bien reliées aux autres plaines de l'Attique ; à une distance de 9 kilomètres, suffisante pour protéger des corsaires, les rades de Phalère et du Pirée, celle-ci fermée aux vents et aux ennemis : tel est le site d'Athènes. D'autres le valent en Grèce. Il est vrai que le « promontoire d'Athènes », le Sounion, s'avance à la rencontre des Cyclades et de l'Asie Mineure. Mais on ne passe pas forcément par Athènes quand, de la mer, on veut gagner le carrefour béotien ; Mégare, Éleusis sont mieux placées par rapport à Thèbes, Égine convenait admirablement à la navigation primitive, et leur activité précéda celle d'Athènes. Il semble bien qu'il y eut là long-

temps un centre rural, de vie archaïque, à l'écart des routes d'invasion mais aussi du commerce. Thucydide déclare qu'avant Thémistocle « les Athéniens n'avaient pas l'expérience des choses de la mer ; ce furent les Perses qui les forcèrent à devenir marins » : il y avait plus d'un millénaire que les gens de la Crète et de la côte asiatique l'étaient déjà. Ce fut alors qu'entra en jeu le principal facteur géographique de la puissance athénienne : sa position au centre du monde égéen. Il rendit possible sa thalassocratie, de l'Hellespont à la Sicile. Mais la splendeur d'Athènes ne s'explique pas plus par les volontés de la nature que le Parthénon par la pureté du marbre pentélique. Elle était œuvre humaine, réussite tardive, éclatante, éphémère. Le milieu physique l'imposait si peu que, une fois Athènes vaincue, son commerce déclina rapidement, comme s'il avait été lié à sa grandeur politique ; dès Strabon, le Pirée n'était plus qu'un village.

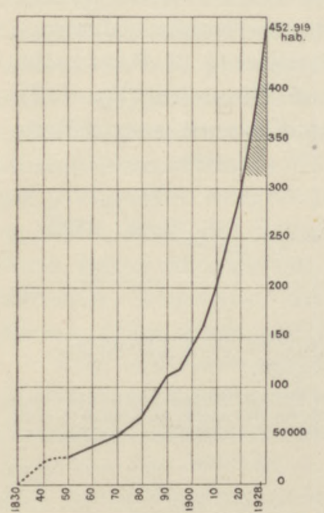


Fig. 143. — Accroissement de la population athénienne, de 1830 à 1930.

La partie ombrée indique la part de l'accroissement due aux réfugiés (129 380, non compris ceux de plusieurs communes suburbaines).

Quand elle fut choisie en 1833 comme capitale de la Grèce libérée, c'était une bourgade, quasi toute en ruines, moins grecque qu'albanaise. On reste étonné devant cette force créatrice d'un nom, aidée de la centralisation du nouveau royaume et de l'afflux des provinciaux que, récemment encore, on dut décourager. Les défaites de 1923 y amenèrent une nuée de réfugiés qui forment 28,2 p. 100 de la population d'Athènes, 40,2 de celle du Pirée (fig. 143). Il fallut occuper ces foules.

L'industrie s'est développée au Céramique, à Phalère, mais surtout au Pirée, le seul grand centre manufacturier de la Grèce, avec ses usines textiles, ses minoteries, ses huileries et savonneries, ses ateliers mécaniques. Ses bassins, récemment agrandis, ont reçu, en 1933, 1 746 000 tonnes de marchandises ; les importations dépassent le quintuple des exportations, car celles-ci lui sont plus disputées par les ports secondaires. La Grèce veut en faire le centre commercial de l'Égée, héritier de Constantinople et de Smyrne ; elle espère qu'il rivalisera avec Brindisi dans les relations avec Suez. Réussira-t-elle ? ou le rôle du Pirée restera-t-il régional, au plus national ? Sa fonction essentielle est aujourd'hui de desservir l'agglomération athénienne, qui consomme la majeure partie des produits étrangers et redistribue le reste. Athènes est ainsi le centre des affaires en Grèce, comme de l'intense vie politique et intellectuelle ; plus encore que Paris relativement, elle attire toutes les énergies, tous ceux qui veulent échapper aux petitesses de la province. Mais peut-elle les employer utilement, alors que l'essor de son industrie est mesuré ? Beaucoup n'y trouvent pas de travail assez régulier ni rémunérateur. Cette capitale, devenue l'une des grandes villes de l'Europe, est-elle à la taille de la Grèce ?

Le plan d'Athènes. — L'Athènes primitive se confinait dans l'enceinte cyclopéenne de l'Acropole, dont les escarpements dominent de 92 mètres la plaine du Céphise. Puis naquirent des villes basses, surtout au Nord et au Nord-Ouest où arrivait la route du Pirée. Parmi ces faubourgs, le Céramique devint

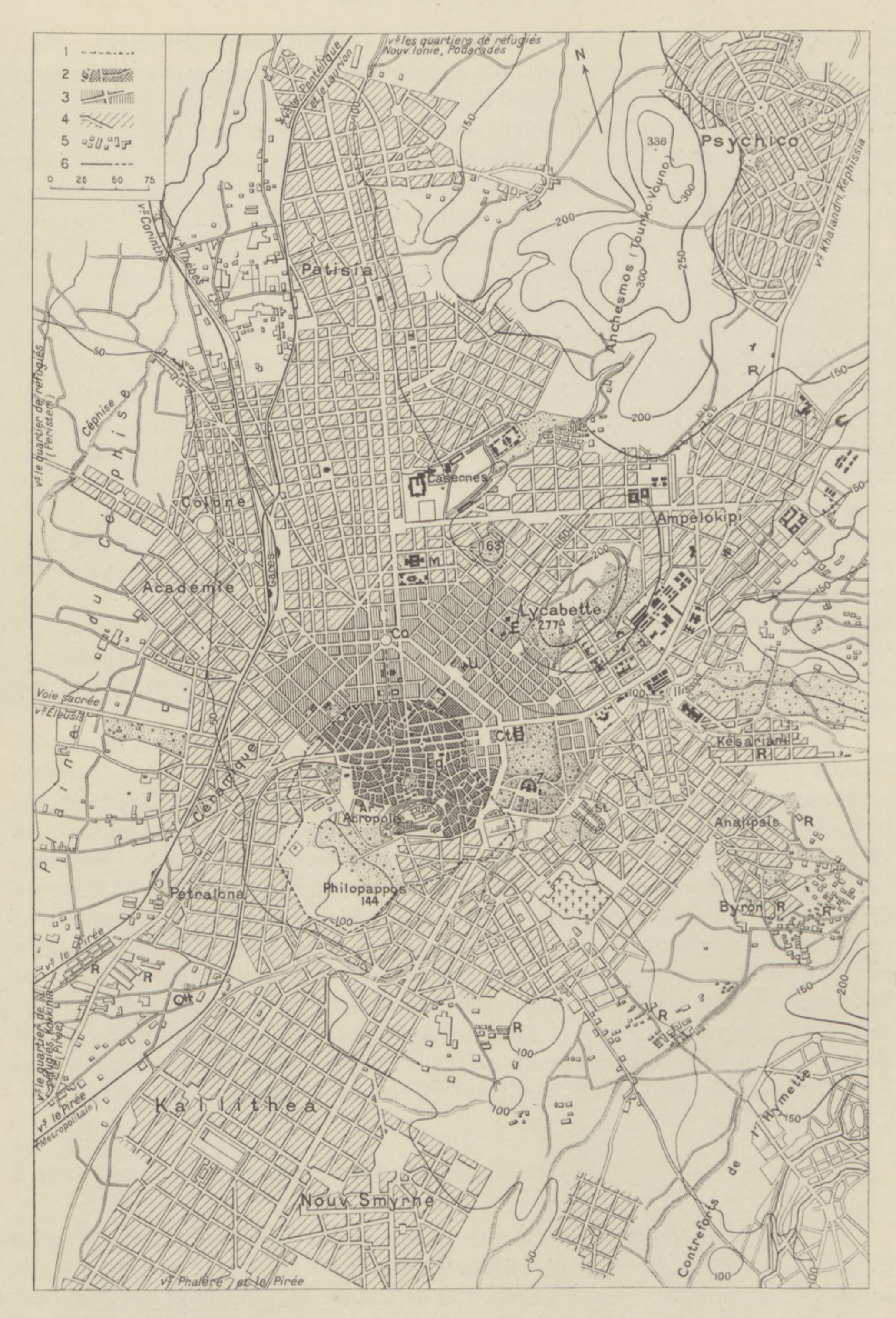


Fig. 144. — Plan d'Athènes.

1, Enceinte dite de Thémistocle. — 2, Athènes en 1834. — 3, Quartiers édifiés de 1834 à 1860; 4, depuis 1860. — 5, Constructions provisoires (baraquements, etc.). — 6, Voies ferrées et métropolitain (en partie souterrain). — Courbes de niveau de 50 en 50 mètres. — Abréviations : R, Quartiers de réfugiés; Ar, Aréopage; Co, Place de la Concorde; Ct, Place de la Constitution; E, École française d'archéologie; Eg, Église métropolitaine; M, Musée National; St, Stade; U, Université; Z, Zappeion. — Échelle, 1 : 50 000 (chiffres de l'échelle graphique, en décamètres).

le cœur de la cité démocratique. L'enceinte s'élargit progressivement, reliée par les Longs Murs au Pirée qui fut construit sous Périclès selon un plan en damier semblable à celui d'aujourd'hui. Les monuments ne doivent pas faire oublier que l'Athènes antique avait nombre de petites maisons aux murs de moellons, des rues étroites, peu de fontaines; sous l'Érechtheion grouillait une ville d'Orient. Pendant la domination turque, elle se contracta autour de l'Agora, et l'Acropole redevint une citadelle, malheureusement (fig. 144; pl. XCVII, B).

Après la libération, le plan d'agrandissement fut confié à des architectes ignorants de ce climat : d'où ces larges avenues venteuses, torrides l'été, glaciales l'hiver. Sur elles s'appuient d'interminables systèmes de rues en damier, bordées de maisons à un ou deux étages, qui manquent souvent de caractère et de confort. L'extension de la ville se fit sans difficulté dans la large vallée du Céphise, tendant vers le Nord, et non vers le Pirée qu'entouraient des marais. Puis, pour trouver des terrains libres et ensoleillés, elle s'éleva sur les collines, notamment sur le Lycabette, par des pentes qui atteignent 10 et 20 p. 100. L'établissement des réfugiés amplifia démesurément la ville ; quelques milliers campent depuis 1923 sous la tente ou dans des gourbis, mais on construisit cinq faubourgs nouveaux, de 20 000 à 30 000 habitants chacun, formés, les uns, de petites villas, les autres, de logements ouvriers (en général, deux ou trois familles par maison). Bientôt on ne verra plus guère de vides entre le Pirée et les gares athéniennes dont les trains ont remplacé les convois de chameaux d'il y a un siècle. De difficiles problèmes se posent pour assurer l'hygiène de cette agglomération, quasi triplée en deux décades, et aussi pour l'adapter aux nécessités modernes sans profaner les vestiges du passé (pl. I et XCVIII, C).

L'étranger est surpris de voir quelle faible place ils tiennent dans l'immensité de cette ville si neuve. Sorti de quelques rues élégantes et très animées, il trouve tantôt les ruelles grimpantes et les petits métiers malodorants d'une cité levantine, veuve de ses mosquées où nichaient les cigognes, tantôt la platitude d'une ville de province où bien vite commence une interminable banlieue poussiéreuse. Ceux qui connaissent mieux Athènes aiment justement ce mélange si néo-grec de traits orientaux et d'activité à l'instar de l'Occident; ils rappellent que, dans sa fièvre de croissance, elle traverse l'âge ingrat. Elle échappera toujours à la banalité par les fiers contours de ses collines rocheuses ou boisées de pins, par sa lumière qui imprègne les faubourgs comme les colonnes antiques. Les médiocrités de la vie qui renaît et tâtonne s'oublient dans ces crépuscules où, vue de la Pnyx, la ville moderne prend les teintes du lilas et de l'ivoire, sous la perfection sereine du Parthénon, tandis qu'à l'horizon s'empourpre Salamine.

IV. — LE GOLFE ET L'ISTHME DE CORINTHE

Un trait essentiel dans le dessin de l'Hellade, c'est la convergence des golfes de Corinthe et d'Égine vers un isthme étroit, facile à franchir. Le premier se resserre à 2 kilomètres entre les Châteaux de Roumélie et de Morée qui gardaient son entrée; puis il devient une ample cuvette, profonde de 750 mètres; au Nord, des montagnes plissées tombent sur la côte et laissent s'insinuer une foule d'anses ramifiées ; au Sud, des contours plus simples bornent d'épaisses couches tertiaires qui s'élèvent en paliers. Le golfe d'Égine en diffère par sa largeur, sa faible profondeur, ses îles nombreuses et parfois volcaniques, qui furent pré-



Phot. Ant. Bon.

A. — LE PENTÉLIQUE.

Vue de Menidi. Guérets pierreux, parsemés d'oliviers.



Phot. G. Mistardis.

B. — LE CITHÉRON.

La passe gardée jadis par la forteresse d'Éleuthères. Pins, phrygana (garrigue de thym).



Phot. Ant. Bon.

C. — LA STEPPE ATTIQUE.

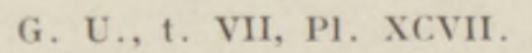
Près de Menidi. Au fond, le Parnès dont les sommets gardent quelques forêts de sapins d'Apollon et de pins d'Alep.



Phot. J. Sion.

D. — CORINTHE.

Sur la terrasse au premier plan, ruines de la ville antique, dominées par le roc calcaire de l'Acrocorinthe et sa forteresse turque.

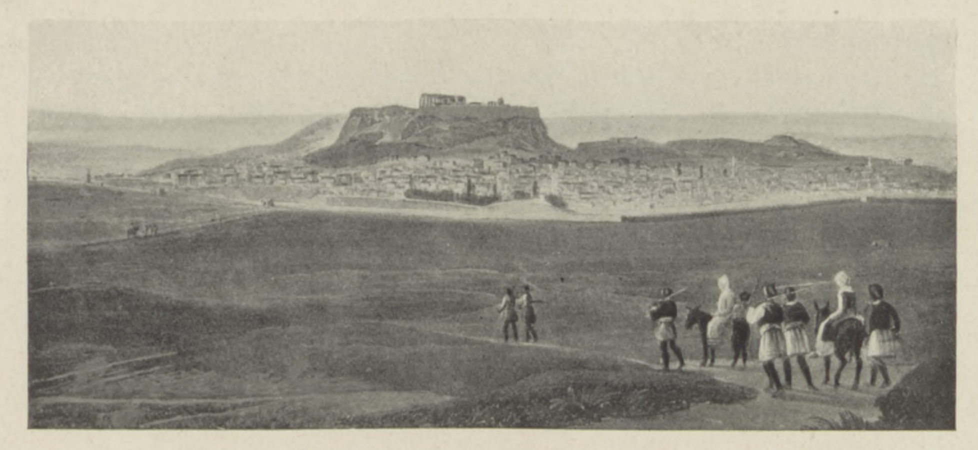




Phot. Ant. Bon.

A. — L'HYMETTE.

Vu de l'Anchesmos. Au premier plan, faubourgs récents d'Athènes.



B. — ATHÈNES, IL Y A UN SIÈCLE, D'APRÈS UNE GRAVURE ANCIENNE.

La ville se serrait dans son enceinte turque sur les pentes septentrionales et orientales de l'Acropole. Elle comptait 14.000 habitants en 1834.



Phot. Kalonaros.

C. — L'ATHÈNES MODERNE.

Vue prise dans la même direction. La ville s'est étalée dans la plaine. La place de la Constitution, centre des quartiers élégants et officiels.

cieuses aux navigateurs primitifs. Tous deux correspondent à un même « fossé », qui succéda à une dépression pliocène plus méridionale. A la fin du Tertiaire, les sédiments de celle-ci furent relevés jusqu'à 1 759 mètres dans le Nord du Péloponnèse, et de nombreuses failles les découpèrent en gradins abaissés vers le golfe de Corinthe. Il a donc au Sud une côte de cassures, longtemps rectiligne ; au Nord, une côte de submersion beaucoup plus découpée. Dans le golfe d'Égine, le littoral de l'Attique s'affaissa lentement au Quaternaire ; celui de l'Argolide a des formes dues aux effondrements. Quant à l'isthme, c'est un môle resté en place, limité et fissuré par tout un réseau de failles d'où rayonnent les séismes qui, maintes fois, ravagèrent Sicyone et Corinthe.

Au Nord-Est, l'isthme n'a que 460 mètres de hauteur ; le versant occidental est très raviné, pelé, désert ; celui de l'Est descend doucement sous les oliviers jusqu'à la féconde plaine et à la double acropole de Mégare aux maisons peintes de couleurs éclatantes. Puis l'isthme s'élargit et s'exhausse dans la Géraneia qui tombe à pic vers le Sud. Les calcaires forment tout le cœur de ce massif, contrastant par leurs teintes de gris ou de rouille avec le vert sombre des roches éruptives et, plus au Sud, avec le rouge feu des conglomérats tertiaires, le blanc cendré des marnes et des sables corinthiens. Partout des pins d'un vert jaune, mais rabougris, espacés ; aucune population, sinon les résiniers. La Géraneia domine le golfe d'Égine par une vraie muraille, les roches Scironiennes. Cette *kakiskala* (ou « mauvais passage »), l'une des pires jadis de la Grèce, était facile à barrer; mais on pouvait l'éviter en allant par mer de l'Attique à Argos.

Vers Corinthe, l'isthme se réduit à 6 343 mètres de largeur, 80 mètres d'altitude, dans les dépôts pliocènes couverts d'une phrygana désolée. Sauf quelques vignobles dans les dépressions, le manque d'eau interdit toute autre culture que celle des céréales sur un sol mince, incomplet, épuisé. Région pauvre entre toutes, d'une nudité quasi saharienne. Mais c'est une dépression commode entre les escarpements de la Géraneia et ceux de la Morée septentrionale. S'ils gênent les relations entre celle-ci et la Grèce centrale, ce couloir permettait aux marchands d'aller de l'Égée vers les mers de l'Occident en évitant le dangereux périple de la péninsule. Corinthe dut sa richesse aux péages qu'elle percevait sur les navires, traînés sur des rouleaux de bois. Ville cosmopolite et voluptueuse, elle s'étageait sur les gradins tertiaires jusqu'aux abrupts de son Acropole (575 m.). Sa position et ses trésors attirèrent souvent les armées et les destructions ; pourtant, sa décadence définitive ne date que de la fin du moyen âge, lorsque les marins craignirent moins de doubler le cap Malée. Elle fut complète, car, une fois délaissée par les grands courants commerciaux, Corinthe ne trouvait que la misère dans l'aridité de ses environs : imaginons Port-Saïd privé de son trafic. Au XIVe siècle, il fallut repeupler le pays avec des Albanais, dont les descendants prédominent encore dans tout l'isthme, complètement hellénisés il est vrai. Le canal n'a pas ramené la prospérité, car ses dimensions et ses péages en écartent une partie des courriers, quoique son mouvement s'accroisse beaucoup. Tout récemment rebâtie, la Corinthe moderne n'a encore d'intérêt que par les souvenirs du passé et la majesté du paysage que l'on découvre des remparts turcs de l'Acrocorinthe, depuis l'Hymette jusqu'aux cimes dentelées de l'Arcadie (pl. XCVII, D).

[Voir la bibliographie à la fin du chapitre suivant, p. 559.]

CHAPITRE XXXIX

LE PÉLOPONNÈSE (MORÉE)

L' « île de Pélops » doit ses altitudes au soulèvement post-tertiaire qui exhaussa des faîtes déjà très émoussés. L'axe principal de ce bombement, continuant le Pinde, va de Patras au cap Malée (fig. 145). Certaines régions furent moins soulevées; c'est de ces « fossés », orientés en général au Sud-Sud-Est, que résultent la forme d'ensemble, en « feuille de platane » (Strabon), et les grandes lignes du relief. Les plus importants sont, outre le golfe de Corinthe : 1° la dépression structurale qui, partant de l'Est de celui-ci, se prolonge par la plaine d'Argos, le golfe de Nauplie et la cavité marine qui avoisine la côte orientale ; 2° la plaine de Laconie et le bassin de Mégalopolis ; 3° les hautes plaines de l'Arcadie orientale ; 4° la dépression entre l'Olonos et le Lycée ; 5° la Messénie ; 6° l'abîme qui borde celle-ci à l'Ouest. On voit le rapport de ces fossés avec les échancrures de l'Est et du Sud ; avec leurs côtes d'effondrement, élevées et rectilignes ; avec le tracé de certaines rivières (Eurotas) ; enfin, avec les plaines centrales. Un trait distinctif de la Morée, ce sont justement ses nombreuses cavités intérieures, analogues à celles de la Béotie, mais plus élevées. Celles du pourtour ont pu être drainées vers la mer, mais non celles du milieu, d'autant moins que, sur leurs calcaires, les eaux s'engouffrent dans des katavothres. Il y a donc une région de cuvettes sans écoulement superficiel dans l'Arcadie orientale et septentrionale : c'est « l'acropole de la Grèce », d'où rayonnent la plupart des rivières.

Parmi les roches qui donnent sa physionomie au paysage, on peut rapprocher les schistes cristallins du flysch (grès, schistes) : leur rapide désagrégation en fait la proie des rivières qui y creusent des dépressions ; une multitude de rigoles sinueuses ; très peu de cultures, mais les maquis y trouvent leur terrain d'élection. Un relief plus vigoureux, traversé par des canyons, est celui des calcaires si répandus. Il y a des calcaires massifs, soit les marbres, soit en général le calcaire sombre, dit de Tripolis. Celui-ci constitue des faîtes allongés en dos de baleine, aux versants souvent très raides, ou encore de vastes plateaux rugueux. Ses lapiès portent fréquemment des forêts ou du moins des broussailles touffues. Même de loin, on en distingue le calcaire dit de l'Olonos, non seulement par sa blancheur un peu ocrée, mais parce que, divisé en couches minces, très inégal de consistance, il donne des contours abrupts et dentelés. Sur ses pentes couvertes de plaquettes, le sol est enlevé bien vite et elles restent quasi nues. Or, par suite de charriages, il recouvre souvent le flysch ; d'où l'apparition dans les schistes de buttes tabulaires, sites d'acropoles. Ces alternances contribuent à répandre un type de relief varié dans les détails, mais indécis et mou, des mamelons çà et là hérissés de menues rocailles, sans aucune beauté de lignes ni de couleurs, parfois

vraiment laides sous le manteau troué d'une végétation indigente. Par contre, les massifs achéens et laconiens, le Ménale, les cluses de l'Arcadie occidentale ont beaucoup de grandeur dans la simplicité de leurs contours, austères comme un temple dorien. Les terrains plus récents comprennent des marnes et sables pliocènes qui peuvent être surmontés de conglomérats fortement cimentés.

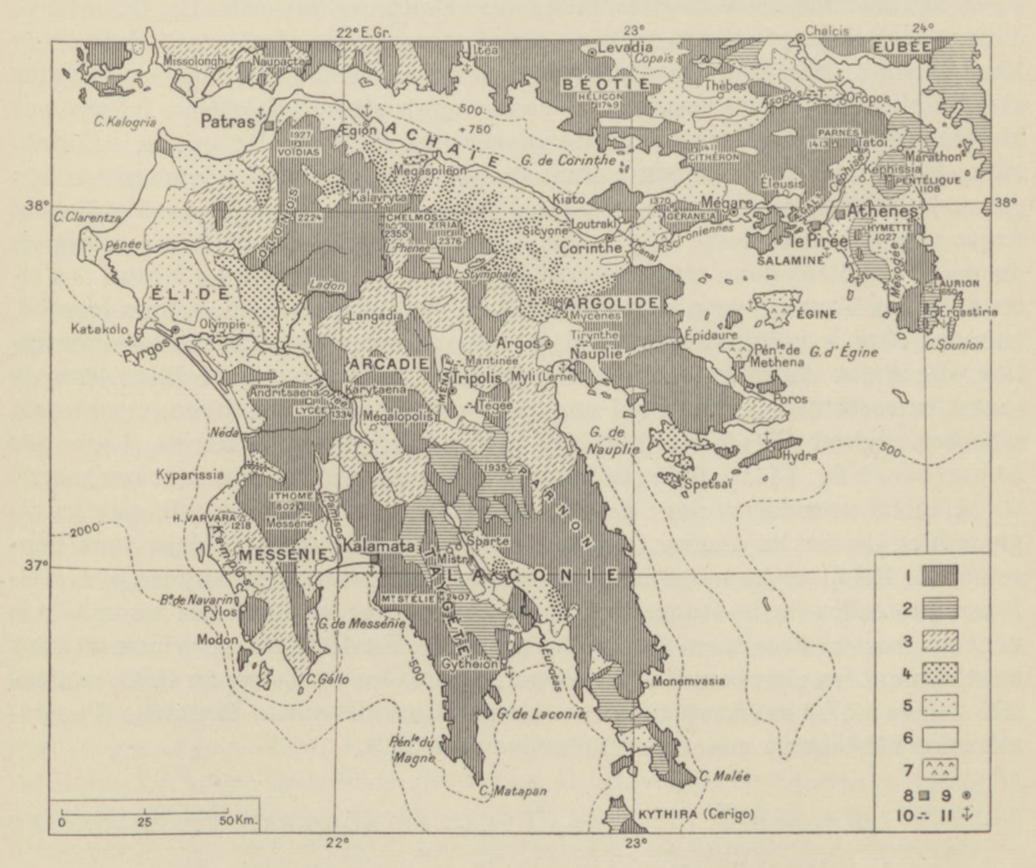


Fig. 145. — L'Attique, la Corinthie et le Péloponnèse.

1, Régions essentiellement calcaires. — 2, Schistes cristallins. — 3, Régions gréso-schisteuses (flysch, etc.). — 4, Conglomérats pliocènes. — 5, Sables et marnes pliocènes. — 6, Alluvions. — 7, Roches volcaniques (trachyte, porphyre). — 8, Villes comptant plus de 20 000 habitants ; 9, De 10 000 à 20 000 habitants. — 10, Ruines. — 11, Ports. — Abréviations : N., Némée ; T., Tanagra ; Ægal., Ægaléos. — Échelle, 1 : 2 250 000.

Ceux-ci s'étendent en plateaux trop perméables, limités par des abrupts ; ceux-là forment un labyrinthe de tertres et de ravins aux parois souvent raides, ébouleuses, et pourtant ce sont les meilleures terres de la Grèce après les alluvions. Or le Pliocène borde largement le golfe de Corinthe, mais par un liséré élevé et trop disséqué. En Élide et au fond des golfes méridionaux, il a été porté bien moins haut et souvent n'a pas de cailloutis : on devine la fertilité de ces régions, d'autant plus que leurs rivières plus longues apportent des alluvions plus limoneuses.

Les plus vastes étendues de bonnes terres se trouvent donc à l'Ouest, bien qu'il y en ait aussi vers Argos et Tripolis. Par surcroît, les pluies sont beaucoup plus abondantes sur le versant de la mer Ionienne. C'est celui qui conviendrait le mieux à la culture, à la population. Il n'eut pas le rôle du versant oriental, parce que celui-ci regarde l'Égéide et l'Attique ; mais aujourd'hui il tend à prendre la

prépondérance par son orientation vers l'Europe occidentale (Patras) et surtout parce qu'il se prête à une culture très fructueuse.

Une péninsule comme la Morée semblait prédestinée à l'unité. Cependant elle ne la réalisa que rarement. La faute en est-elle au morcellement physique ? Sans doute la circulation est gênée par les reliefs, par les cluses. Mais, sauf l'âpre Taygète, les chaînes sont courtes, bien moins continues que celles des Dinarides ; de grandes vallées pénètrent au loin ; des alignements de « fossés » conduisent du Nord-Ouest au Sud-Est. On distingue encore les ornières des antiques chemins carrossables. Aux temps classiques, les marchands allaient d'Athènes à Sparte et Messène; ils franchissaient le rebord septentrional vers le lac Phénée ou le Ladon. Même les cantons de l'intérieur communiquaient avec la mer toujours si proche : en un jour de marche, un mulet chargé peut aller de l'arcadienne Mantinée à Argos ; en un jour et demi, à Gytheion, le port de Sparte. Les divisions politiques du passé semblent donc répondre moins au vœu de la nature qu'à celui des cités antiques. Tous ces pays se replièrent bien davantage sur eux-mêmes lorsque, au moyen âge, la voiture devint inusitée. Les anciennes pistes, laissées sans entretien, devinrent d'affreux sentiers ; en 1850, il n'y avait que 11 kilomètres de routes carrossables. Aujourd'hui encore, les mailles de leurs réseaux sont très espacées, surtout dans le Nord, et plus encore celles des voies ferrées (1 km. par 34 km^2) (voir fig. 149, p. 571); la plupart des marchandises circulent par mer.

L'intérieur conserve donc des régions perdues, archaïques, tandis que les régions bien desservies augmentent leur richesse et leur densité. Mais, dans l'ensemble, le Péloponnèse a des campagnes mieux cultivées, plus habitées, plus civilisées que celles de la Roumélie [1]. Il ne connut pas un aussi bel essor de vie urbaine, mais sa décadence fut moins profonde. En 1838, ses provinces étaient relativement les plus peuplées du royaume après les Cyclades; en 1928, sa densité s'élève à 47,2 habitants au kilomètre carré, tandis que la Roumélie (l'agglomération athénienne mise à part) n'arrive qu'à 35,9.

I. — LE NORD-EST ET LE CENTRE

Argolide. — De Corinthe, on accède facilement dans l'Est de la Morée, à travers des collines pliocènes qui virent passer les marchands dès l'époque mycénienne. Cette trouée sépare du massif central une large péninsule montagneuse. Au Nord, c'est un bloc calcaire, fermé de toutes parts comme par des murailles ; puis, au delà de la fraîche rainure qui conduit de Nauplie au gracieux site d'Épidaure, courent d'Ouest en Est des chaînes calcaires. La côte d'effondrement est élevée, bordée d'îles ; elle a d'excellentes rades comme celle de Poros près de l'ancienne Trézène ; mais le commerce ne l'utilise plus guère, parce qu'elle confine à un désert. En effet, l'intérieur est un causse des plus pauvres, et l'on n'y rencontre guère que les troupeaux transhumants de l'Arcadie.

Il contraste avec la plaine d'Argos. Entre ces « montagnes fauves comme des lionnes » dont parle d'Annunzio, le fond du golfe a été comblé par les torrents. Privée de pluie, c'est une steppe dont la majeure partie mérite encore l'épithète homérique : « Argos l'assoiffée ». Très peu de plantations, de fermes dans ses cultures maigres où les moutons descendent l'hiver. Mais, sur la bordure, une quantité de norias arrosent les luzernes, surtout les grasses planches de tomates,

1. C'est le nom couramment employé pour la Grèce centrale (y compris Acarnanie, Étolie), dont les gens de la Morée et des îles raillent volontiers la frugalité forcée.

d'artichauts, de melons ; on a creusé beaucoup de puits, canalisé en partie les eaux qui s'épandaient pestilentielles; des réfugiés de Chio implantent l'industrie de la soie près des marais où Hercule vainquit l'hydre de Lerne. Dès les temps des Atrides, cette plaine fut un centre de civilisation et de puissance politique, non seulement par ses moissons, mais surtout parce qu'elle ouvre un accès vers le golfe de Corinthe et l'Arcadie. D'où l'éclat des villes cyclopéennes, installées sur un éperon ou sur ces anciens écueils qui parsèment la plaine jaunie par l'été : Mycènes, à l'entrée des défilés, dans un décor vraiment tragique; Tirynthe, près de la plage, toutes deux ruinées par Argos qui installa son port à Nauplie (voir Première partie, pl. XIV, A). Celle-là est restée un gros marché rural, celle-ci expédie les tabacs de la plaine, ses légumes, ses olives et ses huiles. Très bas sous le roc que couronne le fort de Palamède, Nauplie est une cité active et avenante, devant un riant horizon de mer et de montagnes.

Arcadie. — Les reliefs et les dépressions s'orientent en général au Sud-Sud-Est. Cependant, au Nord, ils s'alignent vers l'Est et le Sud-Est. Ainsi dans cette série de menues cuvettes tectoniques qui vont de Némée (au Nord d'Argos) jusqu'au Sud de Kalavryta. Celles de Phénée et de Stymphale n'ont d'écoulement que par des katavothres, bouchées de temps à autre, autour desquelles s'étendaient des marais fiévreux, de superficie très variable.

L'Argolide est séparée de l'Arcadie par une haute muraille dentelée de calcaires blancs. Mais la voie ferrée la tourne par l'ensellement (700 m.) qui sépare ce faîte aride du Parnon. Il tombe assez raide sur les bassins de l'Arcadie orientale, dont le plus vaste est celui de Tripolis (663 m.). Il y eut là un grand « fossé », à l'intérieur duquel se creusèrent plus tard des bassins secondaires ; puis ils furent remplis par un gras limon brun. La plaine est quasi horizontale, presque sans autres arbres que les quelques saules des rivières et, çà et là, comme sur tant de guérets arcadiens, un poirier sauvage dans l'ombre duquel se serrent les moutons. Un cadre de collines découpées et, plus loin, de hauteurs aux lignes soutenues, teintées le soir de violet ardent. Ce rebord dénudé envoie beaucoup d'eau par les sources et l'hiver par les ravins qu'on appelle les « dévoreurs » ; les pluies sont assez fortes pour imposer les toits en pente et non en terrasse. Or, pas d'écoulement, sinon par les gouffres ; les régions basses sont exposées aux inondations pour peu que s'obstruent ces katavothres. De tout temps les Arcadiens durent surveiller ceux-ci avec la même anxiété que les Hollandais leurs digues. Comme ceux de son voisinage ne suffisaient pas, Tégée essayait de dériver les eaux vers Mantinée, et ce fut un perpétuel litige entre les cités. A la moindre averse, les dépressions redeviennent marécageuses et fiévreuses. Cependant la plaine est bien cultivée. Si la moisson en fait une steppe poudreuse, elle produit beaucoup de blé, d'orge, de maïs, même de vin. On conserve de nombreux mûriers, mais c'est pour nourrir le bétail, et non plus pour l'industrie de la soie qui, au moyen âge, enrichissait le centre et le Sud de la Morée. On est trop haut pour l'olivier, mais il y a souvent des vergers, des noyers, des peupliers autour et à l'intérieur des villages établis sur le rebord [1]. Aux cités antiques, dont les murs d'argile se sont dilués dans des bourbiers malsains, a succédé une création

1. Comme dans tout le Péloponnèse, les villages évitent les vallées, paludéennes ou encaissées, et montent assez haut sur les pentes, voire sur des pitons. Mais bien rarement ils s'y tassent et s'entourent de remparts. Souvent chacun forme deux ou trois groupes peu compacts, de chaque côté d'un ravin ou à des niveaux légèrement différents. Les maisons, hautes parfois de deux et trois étages, précédées de vastes balcons, sont construites de pierres grossièrement taillées sous un crépi blanc ou rouge.

turque, Tripolis : ce n'est guère qu'un grand marché rural, un bazar à un carrefour de routes.

A l'Ouest, le Ménale se dresse brusquement jusqu'à son large faîte, qui représente une de ces surfaces usées fréquentes en Arcadie, dans le Parnon et le Taygète. De ses alpages jusqu'aux terrasses couleur chamois d'en bas, ses versants sont encore assombris par de vastes futaies de sapins (pl. XCIX, A). La chaîne centrale de l'Arcadie, constituée, elle aussi, par le calcaire de Tripolis, domine le bassin de Mégalopolis (427 m.). A la différence du précédent, celui-ci a été rempli par les marnes pliocènes. De grasses terres noires donnent du maïs près des rivières, du blé, un peu de vin. Sur la bordure souvent couverte de taillis et de fougères, les pluies sont beaucoup plus abondantes qu'à l'Est du Ménale. Mais nous ne sommes plus dans les dépressions sans écoulement : les tributaires de l'Alphée coulent en contre-bas de la plaine qu'ils ont ravinée. Aussi est-elle assez aride, bien que parsemée de chênes et de poiriers (pl. C, C). Mais on y accède facilement de Tripolis ; vers la Messénie, le seuil a été abaissé par l'érosion à 600 mètres seulement ; une route fréquentée dès Homère va de Sparte en Élide, en longeant le Taygète, puis en s'accrochant par une mauvaise piste au-dessus des gorges de l'Alphée. Malgré cette croisée de chemins, la cité fondée par Épaminondas ne mérita jamais son nom de Mégalopolis, « la Grande ville », qui accable le bourg sordide d'aujourd'hui.

Au Nord-Ouest de cette dépression, le massif de Langadia s'étale en un causse, coupé par des abîmes grandioses. A gauche de l'Alphée et jusqu'à la rainure qui va de la Messénie à Kyparissia, il se continue par les monts de la gracieuse Andritsaena et du temple de Bassae. La violence de l'érosion proche de la mer, l'intensité du plissement, l'alternance répétée des calcaires blancs et des cornéennes ont produit les crêtes imposantes du Diaphorti, le Lycée consacré à Pan. En aval de Karytaena et de son château franc « posé sur une montagne comme une couronne de comte », l'Alphée s'enfonce dans des gorges presque inaccessibles, où il descend en cascades sous les fourrés ; de même, la Néda [1] (pl. C, A). Dans tous ces massifs, grâce aux nombreux affleurements fertiles et aquifères, on admire des groupes de platanes majestueux, des rangées de cyprès, des montagnes accueillantes aux laboureurs et aux pâtres presque jusqu'au sommet. Cependant c'était l'un des pays les plus pauvres de la Morée il y a un demi-siècle. Aujourd'hui on y vit moins frugalement, grâce au pécule de nombreux émigrés. Comme partout en Arcadie, on rencontre dans des bourgs reculés des gens fiers de savoir un peu d' « américain », et plus de casquettes anglaises que de fustanelles.

Ces peuples passaient chez les anciens pour des autochtones, « mangeurs de glands, vêtus de la peau des ours » qu'on chassait sur le Ménale. De bonne heure naquit le mythe du berger arcadien, heureux dans sa vie toute proche de la nature. Aucun doute qu'elle convienne à ces montagnes. Mais l'Arcadie est moins pauvre que bien d'autres provinces ; les hauteurs elles-mêmes se prêtent à la culture par l'extension des roches facilement décomposables et la brièveté de la saison sèche. Un trait du paysage arcadien, c'est justement cette intensité du travail dont témoignent, jusqu'à 1 500 mètres, les clairières défrichées et la multitude d'étroites terrasses qui strient les pentes les plus escarpées, comme le vignoble de Dimitsana qui grimpe au-dessus de murailles vertigineuses. Si les chèvres et les moutons pullulent, si le fromage est le principal article de vente,

1. Ces rivières semblent avoir tracé leur cours sur des surfaces usées et, après l'exhaussement de celles-ci, l'avoir maintenu sous de larges vallées anciennes.

les dépressions orientales ont toujours été parmi les cantons les mieux cultivés de la péninsule ; celle de Tripolis a une densité de 135 habitants au kilomètre carré. La vie urbaine a pu naître aux époques paisibles. Dès les temps mythiques ces bassins entretinrent des relations avec la côte. Ils virent le va-et-vient des guerriers vers ce nœud stratégique de la péninsule. Les ruines d'une foule de châteaux francs prouvent leur importance médiévale. Seulement, à côté de ces plaines où se plurent les Turcs, l'Arcadie contient une multitude de conques, de petites vallées, isolées en « bout-du-monde », que les pachas ne purent jamais soumettre complètement. Elles offraient la sécurité, et l'on y mène encore la vie antique. Longtemps sans doute se maintiendra la distinction de l'Arcadie ouverte et de l'Arcadie fermée, en observant que c'est la partie drainée vers la mer, tailladée et morcelée par le rajeunissement de l'érosion, qui est la moins accessible et la plus archaïque.

II. — LES PAYS DU SUD

Laconie. — Le Parnon, qui continue les chaînes arcadiennes, s'allonge en un bloc continu de schistes cristallins et de calcaires sombres, sans pics saillants mais aussi sans cols. Sur les hauteurs désertes, quelques bois encore, des pins laricio et des sapins comme au Taygète. Il descend brusquement à l'Est vers la Kynuria, pays longtemps isolé de surfaces usées, de plateaux arides, de fantastiques canyons, de montagnards laborieux dont beaucoup émigrent. Peu de vie maritime sur la côte d'effondrement, qui reste une falaise sans abri jusqu'à la trouée de Monemvasia, l'ancienne Malvoisie qui a perdu la renommée de ses vins au profit de Chypre, de la Sicile et du Portugal. Son roc isolé fut un Gibraltar pour les Vénitiens, non loin du redouté cap Malée qui termine une péninsule plus complexe que le Parnon et plus basse (pl. XCIX, B). L'île de Kythira est un causse tailladé par les torrents, à peine piqueté de kermès et de thym ; ses deux anses, précieuses en ces mauvais parages, y attirèrent les Phéniciens adorateurs d'Astarté, puis les marins de Venise ; mais quel miracle d'imagination a lié à ces rudes rocailles la magie du nom de Cythère !

Le Taygète est non seulement le massif le plus élevé, mais aussi le plus simple et le mieux défini du Péloponnèse. Dès son extrémité septentrionale, il a une puissance insolite quand on voit, au-dessus du peuple confus des collines, s'élever ses longues parois presque constamment neigeuses. Au centre, ce sont les dentelures des crêtes alpines ; peu de massifs descendent par des pentes aussi raides que celles de l'abrupt de faille qui fait ombre sur la plaine de Sparte bien avant le coucher du soleil. Puis viennent de larges voûtes d'un marbre bleuté et profondément buriné (voir Première partie, pl. XI, B). Le Sud de la péninsule, le Magne ou Mani, est un des pays les plus déshérités qui soient au monde. Ces pierrailles, auprès desquelles le karst de Trieste paraîtrait opulent, sont trop pauvres pour le kermès lui-même ; pas de vignes et peu d'oliviers ; très peu de bétail ; aucune pêcherie. Et pourtant la densité de la population y atteignait 62 il y a cinquante ans. Ce fut un de ces asiles montagneux qui offraient l'indépendance au prix de la famine ; les farouches Maniotes menèrent jusqu'à ces dernières années une vie de clans et de vendettas dans leurs tours analogues aux *koula* albanaises. Si la situation s'est améliorée, comme en Corse, c'est parce que ce pays surpeuplé a perdu presque la moitié de ses habitants, devenus gendarmes, officiers, fonctionnaires, etc. (pl. X, A).

Entre le rempart crénelé du Taygète et les gradins qui précèdent le Parnon s'allonge le « fossé » de l'Eurotas (fig. 146). De Tripolis, on y accède aisément en traversant le défilé de la Klisoura (934 m.) dans les surfaces usées et les maquis de l'ennuyeuse Skiritis; puis la vue s'ouvre, magnifique, sur le bassin de Sparte, long de 18 kilomètres et large de 10. Les marnes pliocènes, leurs tertres raides et jaunâtres, disparaissent sous une immense forêt d'oliviers qui jettent leurs ombres légères sur les moissons. Plus bas, la plaine alluviale est irriguée par les grosses sources qui jaillissent sous le Taygète, au milieu de platanes, d'ormes, d'arbres de Judée réunis par la vigne sauvage, le lierre et la clématite en halliers impénétrables. De gais villages se cachent dans les orangers, les figuiers, les bosquets de cyprès ; des maïs et des vignes ; quantité de mûriers sur de gras herbages ; des jardins dignes de l'Andalousie (pl. C, D). Le paysage de Sparte rappelle celui de Grenade par son mélange de verdure pérenne, d'arbres aux fruits d'or et de montagnes, avec cette différence que la Sierra Morena n'a pas la majesté

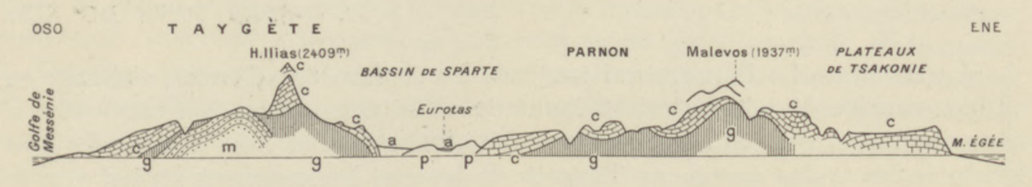


Fig. 146. — Coupe à travers la Laconie, d'après Philippson.
m, Calcaires cristallins. — g, Schistes cristallins. — c, Calcaire de Tripolis. — p, Marnes pliocènes. — a, Alluvions. — Échelle des longueurs, 1 : 600 000 ; des hauteurs, 1 : 200 000.

du Taygète. Sparte serait la plus agréablement située des villes grecques si, comme partout, la fécondité ne se faisait payer par la fièvre. L'austérité lacédémonienne fut-elle, par certain côté, une réaction contre l'amollissement auquel inclinaient cette nature prodigue, cette chaleur moite ? La Sparte moderne, bien somnolente, n'occupe que la plus méridionale des buttes où était juchée Lacédémone. Quand le roi Othon voulut ressusciter celle-ci, il n'y avait là qu'une seule masure; la population s'était réfugiée de la plaine sur un éperon du Taygète, au pied du château franc qui domine les ruines dorées des églises byzantines de Mistra.

Bordé de peupliers et de lauriers-roses, de narcisses et de lys bleus, l'Eurotas sort de cette conque gracieuse pour s'encaisser dans le bourrelet qui la sépare de la mer. Par là, le bassin de Sparte est plus continental que la Messénie. La rivière finit dans une plaine marécageuse, à l'écart de laquelle s'est fixé le port de Gytheion, jadis fréquenté par les Phéniciens qui cherchaient la pourpre sur les côtes rocheuses de Laconie.

Messénie. — Dans le « fossé » messénien s'enfoncent deux plaines alluviales, à peine séparées par de basses collines pelées. Celle du Nord a bien de vastes espaces desséchés l'été, de grands champs de maïs dépourvus de plantations; mais déjà elle annonce la fécondité plantureuse de la basse Messénie, qu'entourent des méplats pliocènes bien cultivés. Se terminant aux marais qu'arrêtent les dunes et à leurs rizières, celle-ci est souvent malsaine ; mais on est en train de drainer ces riches limons. On peut beaucoup irriguer grâce au Pamisos, plus régulier, plus abondant l'été que l'Alphée lui-même.

Dans cette huerta qui dépasse celle de Palerme en magnificence méridionale,



Phot. Kalonaros.

A. — LE MÉNALE (1.980 M.).

Sapins sous la neige. Reliefs vigoureux du calcaire de Tripolis.



Phot. Kalonaros.

B. — MONEMVASIA (LACONIE).

L'ancienne Malvoisie. Vue prise de la citadelle vénitienne (altitude, 300 m.). Au fond, le Parnon.



Phot. Ant. Bon.

A. — EN ARCADIE.

Le roc de Karytæna et son château « franc » dominent la brèche à pic où s'engouffre l'Alphée.



Phot. Ant. Bon.

B. — L'ÉLIDE.

Vue de la forteresse de Kyparissia, vers la plaine où les cultures se mêlent aux marais et à de vastes maquis.



Phot. Ant. Bon.

C. — BASSIN DE MÉGALOPOLIS.

Paysans arcadiens, labourant avec l'araire de bois ; guérets encombrés de buissons.



Phot. Ant. Bon.

D. — EN LACONIE.

Route de Sparte à Mistra. Belle végétation : cyprès, agaves, oliviers.

cent ruisseaux arrosent une terre d'un rouge vif, sous l'un des climats les plus brûlants de la péninsule. Partout de hautes vignes, pour les raisins secs et surtout pour les vins; des oliviers aux fruits exquis, des citronniers, des orangers, de gros cognassiers, beaucoup de mûriers, une multitude de figuiers dans les champs de blé et de maïs où rampent les pastèques; des clôtures épaisses de cactus et d'agaves géants, çà et là un dattier : une luxuriance qu'on peut dire quasi tropicale puisque les bananes mûrissent. Presque aussi nombreux qu'en Toscane, les cyprès signalent les maisons blanches, bleutées, roses, tandis qu'une note imprévue est donnée par les celliers industriels. De cette terre bénie, la Makaria ou « Pays heureux » des anciens, on va très facilement en Arcadie, en Élide ; par contre, le Taygète la sépare de la Laconie. Mais l'histoire paraît s'être jouée de ces indications : la Messénie fut la proie de Sparte, et pourtant la nature n'avait pas dispensé tellement plus de perfides faveurs à celle-là qu'à celle-ci. Kalamata est la ville la plus active de la Morée après Patras, grâce à ses fabriques de farine et de vin près d'un port modernisé (p. CI, B; CIV, C).

Les huiles, les vins, les cocons, les fruits renommés de la Messénie viennent aussi, moins abondants sans doute, des hauteurs occidentales : chaînes parallèles et, dans le Sud, plateaux d'abrasion. Des kermès couvrent la plupart des calcaires blancs qui se dressent abrupts dans l'Haghia Varvara et couronnent l'Ithome, majestueuse acropole de la Messène antique. Mais le plus souvent le sol est épais, et nulle part ne manquent les sources ; un maquis dense, avec quelques restes de chênaies, revêt ces collines pluvieuses. Elles participent à la prospérité et aux progrès de la plaine. Le Kampos, ce large gradin qui va de Pylos aux cyprès de Kyparissia, produit en masse le raisin de Corinthe, qui remplace les superbes oliviers qu'on admirait il y a un siècle avec les haies de myrtes et les bosquets de citronniers. Les côtes sont des falaises peu échancrées ; cela ne donnerait que plus de valeur à la profonde rade de Navarin, protégée par l'îlot tabulaire de Sphactérie, si elle n'avoisinait un canton écarté et plus pauvre. Il semblerait qu'au Sud du Péloponnèse aurait dû se créer un grand port d'escale ; cependant aucune des stations préhelléniques ou vénitiennes n'y réussit de façon durable, et la navigation moderne n'en sent plus le besoin.

III. — LE NORD-OUEST ET LE NORD

Dans ces régions, les dépôts pliocènes forment une bande parfois très large, le long d'une côte alluviale. On y voit régner la structure en gradins qui s'annonçait déjà dans la Messénie occidentale : des paliers, limités par des failles, en contre-bas des massifs intérieurs. Ce sont donc des régions de plateaux ou de collines, très attaqués par l'érosion sous les assez fortes pluies de ce versant, et de plaines humides, vastes à l'Ouest, beaucoup plus resserrées près du golfe de Corinthe.

ÉLIDE. — Les monts d'Andritsaena dominent l'ancienne Triphylie, pays de buttes tertiaires et de roselières. Entre ces monts et ceux de l'Olonos, une vaste dépression tectonique a été remplie par le Pliocène. Dans la haute Élide, les plateaux de conglomérats s'affaissent par quatre gradins vers l'Alphée, de 800 mètres au Nord à 300 au Sud, coupés par des canyons. Ils s'inclinent aussi vers la mer. De ce côté, les couches moins résistantes du Pliocène inférieur ont

été morcelées en un dédale de menues collines, tabulaires ou arrondies ; de larges vallées serpentent entre leurs versants couverts de pins et d'oliviers quand ils ne se terminent point par de blanches parois cannelées. Ces lignes capricieuses, un peu molles, se poursuivent au Nord du Pénée, en s'abaissant. Pour la plaine alluviale, sa largeur va en augmentant vers le Nord, sauf quelques avancées des reliefs intérieurs où des villages et des vignes trouent de loin en loin le manteau sombre du maquis. Sur la côte, des dunes basses et des pinèdes, de longues lagunes fiévreuses, des pêcheries, des marais salants, et les promontoires de Katakolo, Clarentza et Kalogria qui sont d'anciennes îles sur lesquelles s'appuient les grandes courbes du cordon littoral. Il a été constitué par les limons de fleuves très boueux et les troubles que le courant marin roule vers le Nord; le colmatage est déjà avancé. C'est donc un rivage semblable à celui du Languedoc, très différent de ces côtes rocheuses, articulées qui caractérisent presque tout le reste de la Grèce. Sauf les rades médiocres de ses rares promontoires, il ne pouvait convenir à la navigation dès que celle-ci ne se contenta plus de haler les navires sur la plage.

Les voyageurs ont vanté le charme de cette nature, non sans exagérations compréhensibles pour qui vient des âpres massifs intérieurs ou de la sèche Attique : la Triphylie, « un jardin anglais où l'on aurait semé avec art des bouquets de lentisques et des massifs de verdure », succession d'olivettes où s'alignent les cyprès, de vignes plantées jusqu'aux pins parasols du littoral, mais plus souvent encore de vastes landes et d'étangs; la vallée du Ladon et son décor d'idylle arcadienne ; celle de l'Alphée torrentueux, qui avait enseveli Olympie sous 5 mètres d'alluvions, parmi de gracieuses collines et des pins d'un vert jaune, dans un site d'une douceur religieuse. De toute l'Élide, Strabon disait qu' « elle est pleine de sanctuaires d'Artémis, d'Aphrodite et des Nymphes, au milieu de bosquets fleuris qu'alimentent des eaux abondantes ». Elle a en effet nombre de sources, de ruisseaux pérennes. Sauf sur les plateaux caillouteux, le sol est souvent fertile. Elle semble avoir été une seule forêt d'yeuses, mêlées aux chênes à vallonée sur les terres humides. Il en reste une foule d'arbres isolés; les maquis, hauts et serrés, ont souvent été convertis en steppes à asphodèles, mais qui sont assez verdoyantes après les pluies pour nourrir beaucoup de bétail : ici la légende plaçait les écuries d'Augias, les troupeaux d'Apollon.

Pays de ruraux casaniers, l'Élide n'entra guère dans l'histoire antique que par les jeux d'Olympie. Au moyen âge, l'extension des marais et des fièvres fit quitter les plaines pour l'intérieur, mais les envahisseurs slaves et turcs s'y établirent. Elles eurent une importance capitale pour les principautés franques, quand les relations se développèrent avec l'Occident : la fortune de Clarentza précéda celle de Patras comme étape vers Bari et Venise. La longue bande de plaines qui suit le littoral ouvrait depuis la Messénie une voie facile et sûre, parcourue par les marchands, les chevaliers, les armées turques. Après le départ des Musulmans, vers 1830, une grande partie de la province devint une friche solitaire où hivernaient une quantité de transhumants. Puis l'immigration montagnarde y multiplia les champs de maïs et les vignes, soit pour les raisins secs, soit pour le vin parfois fabriqué dans des celliers analogues à ceux de Béziers. Pourtant, beaucoup de landes subsistent, non seulement sur les conglomérats, mais dans la plaine souvent malarienne. Elle a conservé de lugubres paysages de broussailles, d'eaux stagnantes parmi les eucalyptus et les tristes hameaux de briques crues. Aucune ville, sauf Pyrgos, mais celle-ci

assez affairée, car elle avoisine les vignobles les plus productifs, et Katakolo est après Kalamata le port grec qui expédie le plus de vin. En somme, c'est un pays où la colonisation laisse bien des vides, mais dont elle fait déjà pressentir la richesse, le jour où la surabondance des eaux sera vaincue [1] (pl. C, B; CI, A).

ACHAÏE. — Le golfe de Corinthe est séparé de l'intérieur par une suite de massifs, composés en général de calcaires blancs. L'Olonos et le Voïdias continuent les Alpes Étoliennes. Le premier est l'ancien Érymanthe où chassait Artémis ; il fut en effet couvert de chênes et de sapins, remplacés en partie par des champs assez productifs ; ses abrupts en font un pays fermé qui arrête les relations de Patras vers l'intérieur. Le second est un dôme visible de loin. De là à Kalavryta et au pittoresque monastère du Mégaspileon, le faîte calcaire s'abaisse ; il se couvre parfois de Pliocène où grimpent les vignes, ailleurs les

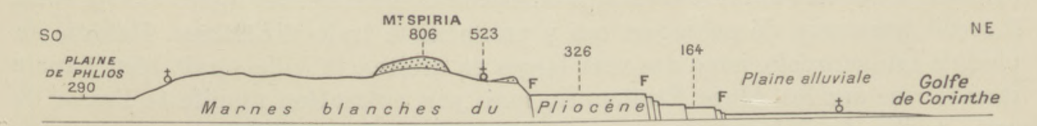


FIG. 147. — Coupe à travers les gradins de l'Achaïe entre Sicyone et Corinthe, d'après Philippson.
Le grisé désigne les conglomérats pliocènes. — F, failles. — La position des villages est indiquée par un cercle surmonté d'une croix. — Échelle des longueurs, 1 : 184 000 ; des hauteurs, 1 : 978 000.

sapinières lui donnent une austère grandeur. Le Chelmos s'isole par des murailles d'où le Styx tombe de 200 mètres dans un ravin digne des Enfers. Limité par de profonds fossés, le Ziria ou Cyllène est le plus simple, le plus élevé de ces massifs, avec sa blanche pyramide, ses futaies qui se mirent dans le lac Phénée. Plus à l'Est, ce sont les plateaux tertiaires qui arrêtent la vue du littoral, montant à plus de 1 200 mètres. Malgré leur discontinuité, ces hauteurs ne sont franchies que par de rares sentiers muletiers, conduisant vers de minuscules cantons arcadiens.

Le golfe est bordé par une large bande de sédiments pliocènes. Ils descendent vers lui par des gradins de failles, très séimisques, beaucoup plus élevés et nombreux que ceux de l'Élide (fig. 147). Les conglomérats sont aussi plus épais et deviennent la formation caractéristique à l'Est d'Ægion. Sur eux s'étagent des plateaux secs, presque incultes, entaillés d'une foule de gorges que ferment parfois d'étranges falaises rouges, ruiniformes, lisses ou trouées d'alvéoles où s'agrippent les pins. Évitant ces coupures, les pistes doivent gravir les éperons. Vers la côte affleurent parfois les argiles blanchâtres du Pliocène inférieur, cultivées dès que la pente le permet (pl. CIV, A). Des hauteurs dévalent de nombreux torrents, qui ont bâti de grands cônes de déblais. La plaine alluviale se réduit à un mince liséré, très souvent encombré par ces monceaux de cailloutis dont certains laissent à peine un passage sur le littoral ; c'est seulement vers Patras, Ægion et Sicyone qu'elle se développe.

Bien que longée par la navigation et beaucoup plus fertile que la côte d'en face, l'Achaïe antique n'avait que de petites cités, chacune isolée dans une de ces plaines minuscules que limitent les pierrailles des torrents. Sauf Sicyone et Patras, elles participèrent peu à la vie maritime et restèrent oubliées de l'histoire jusqu'aux dernières heures de la Grèce classique. La prospérité de cette

1. D'Olympie à la mer, la densité est déjà de 95 habitants au kilomètre carré.

région ne date que des plantations en raisins de Corinthe. Mais aujourd'hui elles accaparent les alluvions, laissant les coteaux aux autres cépages, aux céréales, à de superbes oliviers qui grimpent jusqu'aux pinèdes des sommets. Quand la plaine s'amplifie, cette monoculture rappelle la mer de vignes du Languedoc. Elle a donné la vie à quantité de bourgs, sous les cyprès des collines ou près du golfe si bleu que suivent parfois des files interminables de maisons. On y voit souvent des soins dans la culture, une aisance dans les logis qui séduisent lorsqu'on arrive de certains villages lépreux des lagunes éléennes.

L'exportation du « corinthe » et les industries qui lui sont liées enrichissent Ægion et surtout Patras, le mieux placé des ports grecs pour les rapports avec l'Occident. C'est à eux qu'il dut sa prospérité sous l'Empire romain, sous les princes francs, puis après 1828. Il dessert dans la Morée une zone limitée, mais c'est justement celle des plantations ; il rabat le commerce de l'Acarnanie et de l'Étolie ; terminus ou escale de nombreuses lignes adriatiques, il reçoit beaucoup de passagers qui y prennent le train d'Athènes. Rebâtie au pied de son acropole, avec des rues larges et droites, la ville serait bien banale sans la vue sur les Alpes Étoliennes, mais son animation manifeste l'essor de cette partie du Péloponnèse.

IV. — CONCLUSION

Les campagnes les plus fertiles de la Morée sont à l'Ouest et au Nord. Or ces régions n'eurent dans l'antiquité qu'un rôle effacé ; puis l'exode des Musulmans en fit des déserts il y a un siècle. Le repeuplement ne tient pas seulement à leur fécondité, car il a progressé moins vite dans les riches plaines d'Argos et de Sparte, ni à la proximité des grands centres européens. Leur supériorité éclatante, ces provinces la doivent surtout, comme Philippson l'a montré, à ce qu'elles conviennent à une culture très rémunératrice, celle du corinthe. Pour mûrir, ce raisin a besoin d'étés très chauds, surtout absolument secs ; une seule pluie peut ruiner la vendange. Aussi se restreint-il aux îles Ioniennes, à quelques dépressions d'Étolie, de Crète et, pour les quatre cinquièmes, au Péloponnèse. Ici même, il réussit mal sur la côte orientale. Mais il règne, jusqu'à 350 mètres, depuis Kiato (près de Sicyone) jusqu'à Kalamata. La population y est d'ordinaire plus dense, plus aisée, plus instruite ; c'est sur cette culture qu'a longtemps reposé presque tout ce qui est bien-être et progrès. Beaucoup de montagnards viennent se louer, notamment pour la récolte [1], et retournent avec de l'argent, des besoins nouveaux : c'est de là surtout que rayonnent les influences civilisatrices.

Cette « ceinture dorée » attire d'autant plus les gens de l'intérieur que celui-ci était surpeuplé. Depuis plus d'un millénaire, il avait offert un refuge contre les invasions. Or ses cuvettes ne pouvaient nourrir qu'assez peu de laboureurs; ses garrigues n'accueillaient que les pâtres. Beaucoup devaient se répandre dans toute l'Hellade, colporteurs, artisans. D'où ce courant de descente vers les plaines, surtout vers celles où la demande anglo-saxonne développa le vignoble après 1850. Le pays du corinthe devint une terre de colonisation pour les montagnards qui y fondèrent des villages entiers. Une étape de cette migration

1. De même, des paysans de Roumélie, des ouvriers d'Athènes. La culture et la préparation du raisin ont été améliorées par l'établissement de 432 familles de réfugiés ioniens en Achaïe-Élide.

est représentée par les *kalyvia*, les « huttes » où l'on demeure pendant les travaux de la plaine, quelquefois à plusieurs jours de marche du village. Peu à peu on s'y fixe ; les cabanes deviennent des maisons de pierre, s'adjoignent une église et un *magazi*; on y reste la plupart du temps, ne retournant à l'ancien bourg qu'à la saison des fièvres, et parfois même on abandonne celui-ci. En général, cette dualité se conserve, attestant la mobilité, le peu d'exigences de cette population, et aussi sa crainte trop justifiée du paludisme. Plus encore que ce danger, la force de la tradition explique l'attachement du montagnard au vieux pays qui servit d'asile. Des cantons très accidentés, sur les calcaires les plus désolés, ont encore une densité surprenante, trop élevée pour qu'on puisse mener une vie vraiment humaine. Il reste bien des friches sur les meilleures plaines littorales, et par contre, dans l'intérieur, beaucoup de cultivateurs réduits à un maigre lopin, de pâtres errant comme à l'époque homérique. Le peuplement n'a pas fini de s'adapter au milieu naturel : si profonde est l'empreinte du passé [1] !

BIBLIOGRAPHIE

GRÈCE CENTRALE. — A. PHILIPPSON, Bericht über eine Reise durch Nord- und Mittelgriechenland (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, XXV, 1890, p. 332-406 ; XXX, 1895, p. 135-162); Der Isthmos von Korinth (*Ibid.*, XXV, 1890, p. 1-98); Der Kopaïs-See und seine Umgebung (*Ibid.*, XXIX, 1894, p. 1-79). — E. CURTIUS, Boden und Klima um Athen (*Monatsberichte Berliner Akademie Wissenschaften*, 1885, p. 425). — L. KOBER, Beiträge zur Geologie von Attika (*Sitzungsberichte Akademie Wissenschaften Wien, M. N. Klasse*, Abt. I, 1929, p. 299-327). — ED. ARDAILLON, *Les mines du Laurion dans l'antiquité*, Paris, 1897. — M. LHÉRITIER, La nouvelle Athènes (*La Vie urbaine*, III, 1921, p. 309-345). — OCT. MERLIER, *Athènes moderne*, Paris, 1930. — J. F. DEPRAT, Esquisse de la géographie physique de l'île d'Eubée (*Annales de Géogr.*, XIV, 1905, p. 126-143). — D. EGINITIS, Le problème de la marée de l'Euripe (*Annales de l'Observatoire National d'Athènes*, XI, 1930). — CH. DEPÉRET, Observations sur l'histoire géologique du golfe et de l'isthme de Corinthe (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, CLVI, 1913, p. 427-431, 659-663, 1048-1052).

PÉLOPONNÈSE. — E. CURTIUS, *Peloponesos*, Gotha, 1851-1852, 2 vol. — A. PHILIPPSON, *Der Peloponnes*, Berlin, 1892 (essentiel); Zur Vegetationskarte des Peloponnes (*Petermanns Mitteil.*, XLI, 1895, p. 273-279). — L. CAYEUX, Géologie des environs de Nauplie (*Bull. de la Société Géol. de France*, IV, IV, 1904, p. 87-105). — PH. NEGRIS, Sur la nappe charriée du Péloponnèse (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, CXLII, 1906, p. 182-184, 308-310). — E. BEULÉ, *Études sur le Péloponnèse*, Paris, 1855 (archéologie, descriptions). — J. SION, Au Péloponnèse (*Bull. Soc. Languedocienne de Géogr.*, II, V, 1934, p. 53-67, 101-116). — H. LEHMANN, Zur Kulturgeographie der Ebene von Argos (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1931, p. 38-59). — G. FOUGÈRES, *Mantinée et l'Arcadie Orientale*, Paris, 1898. — R. VON KLEBELSBERG, Vom Westhang des Taygetos (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1931, p. 366-372). — R. LEONHARD, Die Insel Kythera (*Petermanns Mitteil. Ergänzungsheft* 128, 1899). — A. MIRAMBEL, *Étude descriptive du parler maniote méridional*, Paris, 1929 (mœurs de Magne).

1. De 1838 à 1928, l'Arcadie a augmenté de 65 p. 100 ; l'Achaïe-Élide, de 250 p. 100.

CHAPITRE XL

L'ARCHIPEL

I. — LA MER ÉGÉE

Elle appela la civilisation naissante, bien avant les autres parties de la Méditerranée. Dès les temps légendaires, elle développa les relations de ses riverains, et, d'après Thucydide, les habitants des côtes commencèrent à s'enrichir, à posséder des habitations moins précaires, à élargir leur horizon. On a dit souvent combien elle se prête à la navigation, sans qu'il soit inutile de préciser.

Si les îles dont elle fourmille sont des « reposoirs » précieux pour les marins, leur répartition très inégale laisse des vides, qui correspondent à des cavités parfois profondes. De la Crète à Alexandrie, il y a plus de 500 kilomètres ; aucune relâche dans ce désert marin qui s'étend au Sud de la grande île. Par contre, avec Kythira et Rhodes, elle semble une pile d'un pont semi-circulaire qui unirait le Péloponnèse à la Carie. Nouvelle lacune, large de 125 kilomètres, entre Candie et Santorin ; puis les Cyclades et les Sporades méridionales paraissent les restes plus morcelés d'un pont beaucoup plus large entre l'Attique et le cœur de l'ancienne Ionie vers Smyrne. C'est ici que les îles, toujours visibles l'une de l'autre, proposent vingt escales entre l'Asie et l'Europe. Au Nord elles se desserrent, laissant entre elles le bassin central de l'Égée d'où Skyros émerge presque seule, à 150 kilomètres de la côte asiatique la plus proche. De celle-ci se détache le haut-fond qui porte Ténédos, Imbros, Lemnos, à la rencontre de celui des Sporades septentrionales. Puis la mer devient vide vers la Macédoine, et c'est tout contre la Thrace, sur le socle continental, que nous trouvons Thasos et Samothrace (voir la carte hors texte en couleurs et fig. 149).

L'Archipel se compose donc de plusieurs archipels, chacun sur un socle qu'isolent des cuvettes profondes. Elles résultent des effondrements tertiaires et quaternaires qui ont brisé le vieux massif de l'Égéide. Le rôle des fractures apparaît à la raideur de certaines pentes sous-marines, aux séismes, au volcanisme. Ensuite les môles restés en place s'affaissèrent ; leurs sommets seuls dépassèrent les flots, et ainsi les îles se sont individualisées à l'intérieur de chaque archipel. Avant ce morcellement, les reliefs avaient eu le temps de s'user, puis ils avaient été relevés fortement. Aussi les îles, même petites, ont souvent conservé des formes générales assez simples ; mais l'érosion rajeunie y creusa des ravins qui furent ensuite submergés ; d'où beaucoup de menues rias, aboutissant à une plaine cultivable et à une vallée : sites d'élection pour des ports. Dans leur

intervalle, les côtes sont souvent très raides, tantôt parce qu'elles proviennent de cassures, tantôt parce que la mer les a déjà régularisées et taillées en falaises. Quasi verticales en certains points, ces falaises sont interrompues par quantité d'anses minuscules où l'on peut à la rigueur abriter les barques.

Pendant l'été s'élèvent souvent les vents du Nord, étésiens ou *meltemia*, avec leurs rafales soudaines et d'une extrême violence. Mais elles n'empêchent pas la navigation, si elles la rendent parfois très périlleuse ; elles la servent même en poussant du Nord vers la Crète et l'Égypte. Au contraire, les tempêtes si brusques de l'hiver, leurs houles courtes et irrégulières, les sautes de vent et de courant selon mille conditions locales, obligent les voiliers à rester au port, et les anciens, dès la mauvaise saison, « suspendaient le gouvernail au foyer ».

Dès lors, si vraiment la mer Égée fut l'école navale du monde antique, elle dut faire payer cher cet apprentissage. Quand on voit naître une thalassocratie en Crète, dans des parages dangereux pour des novices, on se demande si les arts de la mer ne venaient point d'eaux plus paisibles (îles d'Asie Mineure, Arabie ?). Et, plus tard, l'homme n'a jamais été attiré par la mer irrésistiblement, comme on le répète. Dans l'antiquité comme aujourd'hui, rares furent les îles qui ne vécurent pas surtout de la terre. S'il est un archipel prédestiné à la navigation par sa position, l'exiguïté et la médiocrité de ses champs, c'est bien celui des Cyclades ; et pourtant certaines îles ne possèdent pas une seule barque.

II. — LES PETITES ILES

Les îles du Nord. — Les roches archéennes de la Macédoine se retrouvent dans Thasos et Samothrace, schistes cristallins, marbres sculptés en escarpements qui brillent au soleil comme ceux de l'Athos. Réputée dans l'antiquité par ses mines d'or, ses carrières et ses vins, puis dépeuplée par la piraterie, Thasos commence seulement à se relever en étendant ses olivettes et ses vignobles. Elle a encore ses pinèdes, tandis que les îles voisines sont affreusement décharnées : la montagneuse Samothrace, fertile mais déserte depuis la fin du paganisme; Lemnos, avec ses massifs volcaniques, ses plaines mieux cultivées, son assez forte densité (49 hab. au kilomètre carré); Imbros et Ténédos, que les Turcs ont conservées devant les Détroits. Remarquons que, malgré cette situation et la vaste rade de Moudros, cet archipel vécut toujours à l'écart; la plupart de ses villages sont restés dans l'intérieur où les refoulèrent les Sarrasins; beaucoup n'ont guère que des oliviers et des chèvres.

Les Sporades septentrionales ont plus de bois que les Cyclades, ou du moins de maquis épais. Mais elles sont généralement calcaires. Aussi la densité de Skyros tombe-t-elle à 15, malgré ses gracieuses acropoles qui maintiennent les traditions de l'art populaire. Bien situées à l'entrée de l'Euripe et du golfe de Volo, Skiathos et Skopelos possèdent de bons ports et des marins entreprenants[1].

Les Cyclades. — Sommets échappés à la submersion d'un massif ancien, les Cyclades semblent, pour un aviateur, des bombements sans grand relief, tandis que le marin les voit comme des îles souvent abruptes et profondément ravinées. Leur aspect varie beaucoup selon la roche prépondérante. En général, ce sont

1. Pour les îles voisines de l'Asie Mineure, voir R. Blanchard, *Asie Occidentale*, chap. III (dans la *Géographie Universelle*, t. VIII).

des schistes métamorphiques, aux pentes bien arrosées. Mais il y a aussi beaucoup de calcaires durs qui donnent des murailles et des aiguilles au-dessus de causses ; une île est d'autant plus pauvre qu'elle en contient davantage.

Le « chœur des Cyclades » s'ordonne autour du groupe d'Antiparos, Paros et Naxos, constitué par des gneiss avec de puissantes couches calcaires, comme cette veine de marbre translucide recherché par les sculpteurs anciens. Naxos est la plus vaste des Cyclades (442 km^2), l'une des plus élevées (1 002 m.), la plus pittoresque dans sa variété : à l'Ouest, sur le gneiss, de jolies collines sombres, des huertas de citronniers, des haies d'agaves hautes de 4 et 5 mètres; à l'Est, sur le marbre, une crête dentelée et des plateaux crevassés de canyons. L'orientation de l'Eubée se continue par des îles schisteuses, de moins en moins élevées vers le Sud-Est : Andros (1 004 m.), Tinos, Mykonos et la minuscule Délos. A l'Ouest, Syra, où se mêlent schistes et marbres, n'est guère fertile ni belle ; pourtant de riches jardins avoisinent sa capitale. Plus à l'Ouest encore s'alignent les dômes schisteux de Kéos, Kythnos, Sériphos et Siphnos. Au Sud, une rangée d'îlots plus âpres va jusqu'aux calcaires d'Amorgos. Toutes différentes sont Milo, où le volcanisme dort, et Santorin (Théra) où il s'est encore réveillé en 1925-1928. Une explosion qui ensevelit un établissement minoen a donné au groupe de Santorin l'aspect d'un Vésuve aux trois quarts submergé, où le cratère récent est au centre d'une baie circulaire, dominée de 300 mètres par des murailles de laves et de cendres alternativement noires, rouges, verdâtres, sur lesquelles sont juchés les bourgs d'un blanc cru. C'est le paysage le plus étrange de l'Archipel.

Vie insulaire. — De la mer, beaucoup de Cyclades semblent des rocs à vif, car la végétation se réfugie dans les vallées. Pourtant les pluies sont assez fortes et, du moins sur les schistes, le sol assez frais pour convenir à la forêt, excepté les sommets battus des étésiens. Mais elle avait disparu dès l'antiquité devant les besoins d'une population déjà dense. Le maquis lui-même est d'ordinaire remplacé par la triste phrygana, que parsèment genévriers et kermès. Seulement des pentes qui, de loin, paraissent nues sont cultivées à l'aide de terrasses qui montent très haut ; le plus petit lopin de terre schisteuse est semé d'orge, parfois de blé ; des oliviers et des figuiers s'agrippent au roc ; la vigne règne sur les meilleurs sols. Dès que l'irrigation est possible, on trouve des jardins exigus, mais plantureux, qui nourrissent Athènes. Les îles les plus prospères sont celles qui vendent le plus de vin, de légumes et de fruits, quitte à acheter le blé, comme Santorin, Syra, Naxos et Paros. C'est une culture de plantations, minutieuse, avare du sol comme de l'eau, pratiquée depuis quatre millénaires au moins, qui fait la richesse de certaines Cyclades, — plus que la navigation (pl. CII, A).

L'importance de celle-ci est indéniable, mais étrangement restreinte à certaines périodes, à certaines îles. Dans l'antiquité, elle se manifesta par leur trafic, par les rivalités des thalassocraties pour s'emparer des Cyclades. Cependant ce fut seulement sous les Alexandrins qu'apparut un grand emporium insulaire, lorsque Délos profita de la décadence de Corinthe. La nature y avait-elle préparé cet îlot rugueux de granite? Certes, il est au centre de l'Archipel; il fait partie de cette « cloison médiane », de l'Eubée à Samos par Andros, Mykonos et Nikaria, que les anciens longeaient pour s'abriter des étésiens; la passe entre Mykonos et Tinos est la seule praticable en tout temps pour les navires allant du Nord au Sud de l'Égée. Mais d'autres îles, aux anses plus commodes, étaient presque aussi bien situées ; Délos a dû à son prestige religieux sa fortune, qui fut artificielle,



Phot. Kalonaros.

A. — OLYMPIE.

Le Kladeos, au large lit bordé de cyprès et de vignes, coule entre des collines de marnes blanches couvertes de pins.



Phot. Kalonaros.

B. — EN MESSÉNIE.

Au second plan, à droite du vieil olivier, Kalamata, puis, sur le site de l'acropole antique, le Kastro ou château des Villehardouin (1208).



Phot. Boissonnas.

A. — UNE DES CYCLADES : AMORGOS.

Côte festonnée de petites criques. A gauche, collines sillonnées de nombreuses terrasses.



Phot. Mission Cayeux.

B. — UN BOURG DE L'ARCHIPEL.

Plaka (788 hab.), dans l'île de Milo. Maisons très blanches, aux toits plats.

éphémère. Celle de Syra achève de prouver que, si ces parages sont parmi les plus agités de la Méditerranée, c'est une raison pour y établir un port de refuge et non un entrepôt. Longtemps simple relâche de corsaires, Syra reçut vers 1820 nombre d'Ioniens échappés aux massacres de Chio ; ce fut grâce à ces négociants entreprenants que le premier port de la Grèce libérée fut Hermoupolis, l'une des villes les plus curieuses de l'Hellade avec ses deux groupes de maisons serrées qui semblent deux pyramides de marbre. Aujourd'hui, elle reste le marché où se concentrent les marchandises de l'Archipel ; mais elle a perdu son transit au profit du Pirée. Le commerce moderne n'a pas besoin que le grand entrepôt de l'Égée soit au milieu de cette mer. Les autres ports n'ont qu'une activité locale, parfois insignifiante; les pêcheurs mêmes sont peu nombreux (670 en 1928 dans toutes les Cyclades). Cette population qu'on croirait amphibie mène au contraire une vie de paysans, aussi étrangers à la mer que des Arcadiens, mais beaucoup plus affinés.

Cette supériorité vient de la situation insulaire qui les fit échapper à la longue misère de la Grèce continentale. La domination vénitienne valut aux Cyclades plusieurs siècles de paix ; elle encouragea les plantations ; son influence et celle des marchands provençaux se montrent encore au nombre de catholiques. Peu désireux de se fixer sur ces îles déjà encombrées, les Turcs laissèrent les champs aux habitants ; l'archipel ne connut ni les exactions des beys, ni les révoltes des klephtes; aussi, quand il arriva à la liberté, avait-il des mœurs plus douces, une population beaucoup plus dense que celles de la Roumélie et de la Morée. En 1838, la densité était de 39 habitants au kilomètre carré, contre 9,6 seulement en Attique et Béotie. La différence s'est réduite, d'autant plus que beaucoup quittent ces îles saturées d'humanité, mais leur pécule enrichit leur patrie. Il y a d'ailleurs de grandes inégalités : Syra arrive à une densité de 322, joignant la navigation à la culture ; Santorin, à 132, grâce aux vignes qui la couvrent entièrement, tandis que beaucoup d'îles ont moins de 30 et que les petites sont désertes. Une forte part de la population se concentre dans la ville principale de chaque île. Les cités antiques étaient toutes sur la côte, généralement sur le versant protégé des étésiens; celles du moyen âge cherchèrent la sécurité dans l'intérieur ou sur des acropoles littorales ; aujourd'hui, on revient volontiers vers le rivage et les vallées. Manquant d'espace, la plupart des villes entassent jusqu'à l'étouffement leurs maisons à terrasses, le long de ruelles souvent voûtées; sauf dans des îles stériles comme Kéos, elles ressemblent bien plus à des bourgs toscans qu'aux autres agglomérations grecques, lâches et parfois mal tenues. Nulle part on ne retrouverait ces villes gracieuses, éclatantes de blancheur, certaines d'une propreté exquise sous la lumière la plus divine (pl. CII, B).

III. — LA CRÈTE

Description. — Le relief a été esquissé par des plissements, auxquels la direction de l'île ne répond qu'en partie, puis dessiné par des effondrements multiples où pénétrèrent les mers tertiaires ; enfin l'ensemble fut relevé fortement. C'est donc un pays de montagnes assez vieilles et de collines : sur 8 287 kilomètres carrés, un peu moins que la Corse, il n'offre que 300 kilomètres carrés de plaines, dont plus des deux tiers dans la Messara. Et c'est un pays de relief très fragmenté. Comme Java, il aligne des blocs montagneux, unis par des dépressions parfois

amincies en isthmes qui se réduisent à 18 et 12 kilomètres. Il débute à l'Ouest par des collines schisteuses, au-dessus desquelles surgit la masse calcaire des Lefka Ori, les Montagnes Blanches, couvertes de neige pendant huit mois. Viennent ensuite celle du Psiloritis, l'ancien Ida (2 498 m.) ; puis, après un vaste affaissement, les chaînes de Lasithi, que l'isthme de Hierapetra soude à la péninsule de Sitia, elle-même rompue par des couloirs transversaux. Si la mer s'élevait de 600 à 700 mètres, elle isolerait, comme au Tertiaire, quatre îles principales, les plus hautes étant celles du milieu, outre les îlots qui furent les noyaux des péninsules septentrionales. De ce côté, les anciens golfes, devenus des régions de basses collines, allaient loin vers l'intérieur ; la mer est souvent ourlée d'alluvions ; les rades sont nombreuses et celle de la Sude a pu abriter des flottes de guerre (pl. CIII, A). Au contraire, les côtes des deux extrémités sont raides, et celle du Sud consiste en hautes falaises (sans doute des abrupts de faille), séparées par la baie de la Messara.

Ainsi s'accuse la dissymétrie des deux versants : celui du Sud, montagneux, où le faîte court longtemps à 10 kilomètres de la côte ; celui du Nord, très divers de relief et de sol, mais beaucoup plus ouvert, plus propice à la culture et aux relations (fig. 148).

Le paysage dominant est celui du calcaire, surtout d'un calcaire sombre analogue à celui de Tripolis (p. 548). Il forme tous les grands reliefs, leurs crêtes dentelées, leurs abrupts à demi ensevelis sous les éboulis, comme les murailles gigantesques qui cernent le double sommet neigeux de l'Ida. Et surtout, d'immenses causses, troués de lapiès, de dolines, de cluses très profondes. La violence des vents y a toujours réduit la forêt ; pourtant on y voit encore des bosquets de pins d'Alep, d'yeuses et ces majestueux cyprès des Montagnes Blanches qui ont le port du sapin. Mais aujourd'hui règne presque partout, entre 500 et 1 100 mètres, la garrigue de kermès, quelquefois de feuillus, ou plus encore la phrygana, lavandes, cistes, bruyères sur les ubacs et, sur les roches plus ensoleillées, le thym rose, le *Poterium* épineux, presque seules traces de vie parmi les pierrailles à nu. Des chèvres, des moutons parcourent l'été ces pierrailles. Quelquefois des affleurements moins perméables se décèlent par une végétation plus riche, comme dans ces jolies vallées qui ont valu son nom au golfe de Mirabella. Plus importants sont les poljé, hautes plaines intérieures dont les gouffres ne suffisent pas toujours à absorber les eaux : ainsi les conques d'Omalos, de Nida, de Lasithi. Au milieu de tant de landes calcinées, on goûte le charme de leurs campagnes parfois irriguées, de leurs villages escaladant les rebords parmi les mûriers et les poiriers. Ces oasis sont de petits mondes clos, isolés par leur ceinture de crêtes longtemps neigeuses et de canyons. Le pays de Sphakia est fermé vers le Nord par le rempart crénelé des Montagnes Blanches, dont les coupe-gorges arrêtèrent souvent des armées (pl. CIII, B). Un trait essentiel de la Crète, c'est qu'aux époques troublées ses causses sont de précieux refuges, à la fois par leur âpreté protectrice et par leurs dépressions, capables de nourrir de fortes tribus montagnardes jalouses de leur indépendance.

Les schistes métamorphiques sont assez fréquents dans l'Ouest, dans la Sitia, souvent aussi sur les flancs des tables calcaires. On les reconnaît à leurs contours arrondis et sombres, à la densité des vallées, surtout à la puissance de leur végétation. Très déboisés, ils conservent pourtant de verts maquis de hautes bruyères, d'arbousiers, de lentisques touffus ; çà et là des châtaigneraies comme vers la Canée. Une multitude de sources permet l'irrigation et les plantations.

Aussi, malgré les ravinements, les villages s'y multiplient-ils, plus encore que sur les zones tertiaires.

Dans celles-ci, certaines couches résistantes forment des versants escarpés, des « côtes », des plateaux émiettés en buttes, des gorges caillouteuses remplies de myrtes et de lauriers-roses. Pourtant l'abondance des marnes donne à l'ensemble les lignes molles, glissantes, la blancheur de la Sicile intérieure, mais avec plus de verdure. Sur les coteaux, beaucoup d'oliviers et de caroubiers. Sur les paliers, des champs de céréales où les étésiens roulent la poussière d'un sol crevassé; quelques vignobles et vergers irrigués. Ce bon pays est parfois inculte, mais les villages sont nombreux, et beaucoup suivent la limite supérieure du Tertiaire.

Les plaines alluviales étalent souvent l'exubérance des huertas : blé, maïs,



FIG. 148. — La Crète.

1, Régions essentiellement calcaires. — 2, Schistes. — 3, Tertiaire. — 4, Quaternaire. — 5, Villes de plus de 20 000 habitants. — 6, Ruines. — 7, Routes d'automobiles. — 8, Lignes de navigation. — Abréviations : G, Gournia ; HN, Hagios Nikolaos ; K, Kamarès. — Échelle, 1 : 2 250 000.

tabac, coton ; jardins d'orangers, de cédratiers, de légumes ; oliviers millénaires voisinant avec les cyprès et les agaves; les dattiers ne mûrissent pas, mais bien les bananiers. En dépit de cette fécondité, il reste des marais fiévreux, des maquis et des landes d'asphodèles. Tantôt la faute en est à la difficulté des arrosages, si nécessaires : de la fin mars à la mi-octobre, il ne tombe que 70 millimètres ; presque aucun fleuve n'atteint la côte ; — tantôt, plus souvent, à l'histoire.

LE PASSÉ. — Si la Crète fut le berceau de la civilisation égéenne, elle le doit en partie à sa position au milieu de la Méditerranée orientale : « voilà pourquoi Minos posséda l'empire de la mer » (Aristote). Dans les dépressions, notamment dans celle qui traverse l'île de Knossos à Phaestos, la culture prospéra; c'était déjà l'association si méditerranéenne du guéret et du jardin aux plantations et aux pâtis. Elle atteignit sans doute ses formes les plus perfectionnées, car les ingénieurs qui savaient si bien conduire les eaux dans les palais ne devaient pas ignorer l'irrigation. Les Crétois étaient déjà groupés en bourgs, dont certains se dédoublaient, comme aujourd'hui, en villages d'été et d'hiver; la sécurité de l'île ne les obligeait pas à chercher des sites défensifs, comme pour les villes de la Grèce continentale. Nombre de pêcheurs, de matelots : l'art égéen se plaisait à figurer la faune marine, les vaisseaux. La Crète eut une thalassocratie qui dissémina jusqu'à l'Ibérie la première civilisation méditerranéenne. Ce trafic permit le grouillement de citadins qui frappa les envahisseurs achéens. Après leur arrivée, la Crète s'appauvrit, et la conquête dorienne consacra sa ruine. Parmi

les causes de cette déchéance, est-il permis de soupçonner l'amollissement qui guette les gens des huertas, ou une invasion de paludisme ? En tout cas, la géographie doit noter comment le milieu naturel s'est prêté à la civilisation la plus brillante, puis à la pire barbarie.

A l'époque classique de l'Hellade, la Crète, rejetée à l'arrière-plan, devint un pauvre pays de bergers et d'archers mercenaires. La paix romaine fit abandonner les vieilles acropoles pour les villes de la plaine, comme Gortyne. La décadence médiévale fut suspendue par la domination vénitienne qui développa les plantations, les vignobles réputés jusqu'en Pologne. « La température et l'eau des ruisseaux donnent moyen aux habitants de dresser moult beaux jardinages et vergers d'excellente beauté, en pays si plaisant qu'un homme ne s'ennuierait de les contempler » (Belon, 1553). Mais la Crète supportait mal la tyrannie de la Sérénissime, qui y voyait une étape vers ses comptoirs du Levant et comme une colonie d'exploitation semi-tropicale. Aussi les montagnes restèrent-elles des refuges, surtout chez les Sphakiotes. Cette dualité, analogue à celle de l'ancien Maroc, entre la soumission des plaines et la dissidence des montagnes, devint bien plus marquée après la conquête des Turcs (1645-1669). Ils firent peser une telle oppression que beaucoup de chrétiens se convertirent, formant le gros de la population musulmane. La carte des religions se calqua sur le relief : les chrétiens dans les massifs les plus fermés, les musulmans dans les plaines et le long des routes. Mais peu à peu les habitants des poljé s'enhardirent à quitter leurs asiles ; ils fondèrent des villages à la limite des forêts et des olivettes ; puis ils descendirent dans les plaines et y prirent la place des « Turcs ». La lutte pour le sol surexcita les antagonismes religieux et nationaux au cours des révoltes, répétées tous les dix ans de 1770 à celle de 1897 qui faillit faire de l'île un désert. L'année suivante, les puissances confièrent le gouvernement à un prince grec, et la plupart des Musulmans s'exilèrent ; dès lors, l'île était libérée, si l'annexion officielle tarda jusqu'en 1913.

Le présent. — Vers 1900, on avait peine à comprendre la louange homérique de la Crète, « belle, grasse, bien arrosée », orgueilleuse de ses « hommes nombreux à l'infini et de ses quatre-vingt-dix villes ». On ne pouvait imaginer pareille inefficacité des facteurs géographiques. La situation en Méditerranée ? à quoi servait-elle à une île barbare qui n'offrait presque rien au trafic ? La multitude des ports ? on en compte 160, mais petits, très souvent mal abrités, dénués d'outillage. Les richesses de la mer poissonneuse ? mais elles étaient négligées depuis le reflux dans l'intérieur, comme en Corse. La fécondité des plaines ? les voyageurs l'admiraient, mais en notant l'archaïsme de la culture. Depuis que les Musulmans avaient réduit le vignoble, l'huile était devenue le principal produit, mais il fallait la raffiner à Marseille. Les paysans avaient oublié les techniques du vin et de la soie ; ils ne produisaient pas assez de blé ; les chèvres et les moutons dévastaient la montagne, et leur hivernage gênait la culture. Les denrées circulaient difficilement ; la voiture à deux roues des temps minoens avait presque disparu. Comme industrie, seulement des lainages grossiers, quelques savonneries dans les villes qui s'endormaient sous les minarets, entre les enceintes vénitiennes. Toutes ces ressources suffisaient si peu que la population émigrait en masse. Elle habitait des maisons étroitement serrées, en pierres mal jointes, à terrasses, où une seule pièce obscure abritait toute la famille, voire son bétail. Ce tableau s'était encore assombri depuis les dernières insurrections.

Chrétiens et musulmans saccageaient leurs villages, leurs champs, coupaient par milliers vignes et oliviers. Impossible de cultiver parfois les meilleurs terroirs. Autour de Candie, le maquis remplaçait les vergers détruits ; une partie de la Messara était devenue une brousse de chardons où les noyers et les cyprès signalaient les ruines des villages. Avant la Guerre de 1914, on avait rarement vu pareil acharnement dans la destruction.

Une fois délivrés des Turcs et des brigands, les Crétois se sont mis au travail, avec leurs qualités traditionnelles d'économie et d'énergie avisée. L'essor de la culture a été hâté par la prédominance déjà ancienne de la petite propriété, par la dissémination relative de l'habitat. Le peuplement se compose de villages, mais assez petits ; la Crète en compte plus de 1 100, de 200 habitants seulement en moyenne. A la différence de la Sicile, le paysan réside donc près de ses champs, et cela de plus en plus : il déserte les acropoles et leurs blanches terrasses étagées sur le flanc des montagnes, pour se fixer à mi-pente ou pour recoloniser la plaine. Presque tous ces villages se trouvent dans la zone de l'olivier et par suite ne dépassent guère 600 à 700 mètres. Des hameaux, occupés seulement l'été, exploitent des vignobles entre 700 et 900 mètres ; plus haut, des huttes primitives abritent les bergers transhumants.

C'est naturellement dans le bas pays qu'on voit le plus de changements. Très loin autour de Candie, les coteaux de marnes blanchâtres portent de jeunes plants d'oliviers et de sultanine, cet exquis cépage aux longs grains qui vient d'Ionie ; des centaines de citadins campent parmi leurs vignes, pour couper et sécher le raisin, et la vie redevient souriante dans ces vergers si longtemps dévastés. Dans la Messara, où certains ont vu détruire leur maison trois et quatre fois, tous les villages chrétiens se sont rebâtis, le plus souvent sur le rebord tertiaire, car le centre est encore désolé par la malaria ; ils ont reconstitué l'immense olivette qui remplit de son vert argenté la cuvette alluviale et s'insinue parmi les collines fauves, ainsi que d'immenses champs de blé ; cette vaste et féconde dépression, partagée en petites exploitations, n'offre plus guère de vides que près de la mer (pl. CIII, C). Dans l'ensemble de l'île, les guérets sont trop souvent encore abandonnés à la jachère un an sur deux, mais progressivement celles-ci sont occupées par des légumineuses et se parsèment de plantations qui fournissent aux marchés étrangers. On vend beaucoup d'huile, comestible ou destinée aux savonneries, de fruits : raisins frais expédiés par milliers de paniers en Égypte et dans l'Europe centrale, raisins secs qui dorent les quais en automne, cédrats, amandes et caroubes, châtaignes, bananes de la Canée. Chaque famille soigne pour ses besoins quelques mûriers, parfois quelques cotonniers, qui peuvent se multiplier. La culture du tabac réussit sur les limons où elle tend à remplacer les céréales. Elle a été stimulée par l'établissement, à la place des derniers Musulmans, des réfugiés chassés d'Asie Mineure (4 773 familles) ; de même, l'industrie des tapis, la préparation des raisins secs ; leur arrivée a triplé vers Candie et Sitia la production de la sultanine crétoise. Malgré les difficultés de leur installation, ils accélèrent l'évolution de l'île qui, patrie de personnalités influentes, a vu tracer des routes, créer un port digne de ce nom à Candie (Héraklion). Déjà des bourgs commerciaux se multiplient sur la côte. Ainsi le Crétois revient à la mer qu'il avait quasi perdue de vue depuis plus de trente siècles ; mais, sans rêver à la renaissance de la thalassocratie minoenne, il y cherche surtout les grasses alluvions où les pâtres de l'Ida se changent en jardiniers.

BIBLIOGRAPHIE

GÉNÉRALITÉS. PETITES ILES. — A. PHILIPPSON, Die griechischen Inseln des ägäischen Meeres (*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, XXIV, 1897, p. 264-280); Beiträge zur Kenntnis der griechischen Inselwelt (*Petermanns Mitteil.*, *Ergänzungsheft* 134, 1901 ; voir *Ibid.*, XLVIII, 1902, p. 106-110) (essentiel). — K. SAPPER, Inseln des ägäischen Meeres (*Geogr. Zeitschrift*, XII, 1906, p. 38-47). — A. CONZE, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, Hanovre, 1860. — L. DE LAUNAY, La géologie des îles de Lesbos, Lemnos et Thasos (*Annales des Mines*, IX, XIII, 1898, p. 157-316); *Chez les Grecs de Turquie*, Paris, 1897. — A. BON, L'île de Thasos (*Annales de Géogr.*, XLI, 1932, p. 269-286). — F. FOUQUÉ, *Santorin et ses éruptions*, Paris, 1879 ; sur l'éruption de 1925-1926, voir C. KTÉNAS (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 21 septembre et 19 octobre 1925, 8 novembre 1926). — HILLER VON GAERTRINGEN, *Thera*, Berlin, 1899. — L. CAYEUX, *Description physique de l'île de Délos* (*Exploration archéologique de Délos*, IV), Paris, 1911 (voir aussi pour l'évolution de l'Égéide). — P. ROUSSEL, *Délos*, Paris, 1925.

CRÈTE. — V. RAULIN, *Description physique de l'île de Crète*, Bordeaux, 1859, 2 vol. — G. PERROT, *L'île de Crète*, Paris, 1867. — E. FABRICIUS, Die Insel Kreta (*Geogr. Zeitschrift*, III, 1897, p. 371-380, 425-442, 489-506). — V. BÉRARD, *Les affaires de Crète*, Paris, 1900. — L. CAYEUX, Les lignes directrices des plissements de la Crète (*Congrès Géol. international, Compte rendu IX*[e] *session*, Vienne, 1903). — L. CHALIKIOPOULOS, *Sitia, die Osthalbinsel Kretas*, Berlin, 1903. — M. RIKLI, *Kreta und Sizilien* (dans G. KARSTEN, H. SCHENCK, *Vegetationsbilder*, XIII, I-II, 1915). — D. TAUBERT, Landschaftskunde von Kreta (*Mitteil. der Geogr. Gesellschaft zu Hamburg*, XXXIV, 1922, p. 21-53). — M. OULIÉ et M. JEAN-BRUNHES, La Crète d'aujourd'hui (*La Géographie*, XLVI, 1926, p. 238-246). — M. LANGERON,... A travers la Crète centrale (*La Géographie*, XLVII, 1927, p. 345-376). — G. P. BAKER, Crete (*The Alpine Journal*, XL, 1928, p. 243-261) (végétation). — H. LEHMANN, Die Geographischen Grundlagen der kretisch-mykenischen Kultur (*Geogr. Zeitschrift*, XXXVII, 1932, p. 334-346). — N. CREUTZBURG, *Die ländlichen Siedlungen der Insel Kreta* (dans FR. KLUTE, *Die ländlichen Siedlungen*..., Breslau, 1933, p. 55-67).



Phot. comm. par M. A. Petre.

A. — CÔTE NORD DE LA CRÈTE.
Rade de Hagios Nikolaos, dans le golfe de Mirabella.



Phot. comm. par M. A. Petre.

B. — RELIEFS CALCAIRES, VERS SPHAKIA.
Ces murailles, percées seulement de quelques brèches faciles à défendre, préservèrent l'indépendance des cuvettes assez fertiles de l'intérieur.



Phot. comm. par M. A. Petre.

C. — LA PLAINE DE LA MESSARA.
Au premier plan, un tertre aplati porte les ruines du palais minoen de Phaistos.



Phot. Kalonaros.

A. — EN CORINTHIE. RETOUR DE LA VENDANGE.

Cyprès fuselés ; collines de marnes blanches.



Phot. Kalonaros.

B. — PONT BYZANTIN.

Gorges de l'Aspropotamos, assez boisées.



Phot. Kalonaros.

C. — UNE VILLE GRECQUE : KALAMATA (28.955 HABITANTS).

Le vieux puits ; la rue tracée par l'expédition française en 1829 ; l'église de style byzantin et italien, les nombreuses terrasses de café.

CHAPITRE XLI

LA VIE ÉCONOMIQUE ET LA POPULATION

La Grèce libérée eut des débuts fort difficiles et une existence agitée, récemment encore, par des crises politiques et financières. Les Grecs n'en sont que plus fiers de ses progrès économiques et de sa civilisation, restée originale malgré les influences européennes (fig. 149).

L'AGRICULTURE. — L'Hellade n'a pas été favorisée par la nature, surtout dans les provinces qui ont formé son noyau souvent montagneux et aride. Les annexions y ajoutèrent des plaines assez vastes. Mais ce sont des cuvettes soit steppiques, soit remplies de ces marécages qu'on évalue à 350 000 hectares pour la Macédoine, 60 000 pour la Thessalie. Les travaux de desséchement sont en cours sur 220 000 hectares. Ils augmenteront la proportion si faible des terres arables et plantées : 18 p. 100.

Les céréales ne fournissent qu'aux trois cinquièmes de la consommation. Le rendement du blé est seulement de 6 qx 7 par hectare. On cultive encore le froment, l'orge en bien des points qui ne leur conviennent pas, mais qui ont conservé une économie fermée. L'assolement, les procédés sont souvent restés les mêmes qu'au temps d'Hésiode. Même archaïsme pour l'élevage : quantité de moutons, de chèvres, d'ânes, mais peu de bovidés ; mal nourri l'hiver, rarement sélectionné, le troupeau s'accroît moins vite que les besoins du pays.

Un trait bien méditerranéen, c'est l'étendue des cultures arbustives : 229 700 hectares sont occupés par la vigne, soit pour les vins (1 860 000 hl.), soit pour les raisins secs (p. 558 ; pl. CIV, A). Plus répandus encore sont les oliviers. Mais on leur donne peu de soins ; le rendement à l'hectare est moitié moindre qu'en France ; l'exportation (27 885 t. en 1932) vient bien après celle de l'Espagne et de l'Italie. Il s'y ajoute celle des figues, des agrumes qu'on pourrait multiplier dans le Sud, de même que le mûrier dans le Nord. En 1928 la Grèce expédia 209 tonnes de cocons. Le coton gagne vite du terrain dans les dépressions humides où il couvre 37 500 hectares. Peut-être faudrait-il reprendre les essais sur la betterave en Thessalie. Mais la culture industrielle la plus importante est celle du tabac, pour laquelle la Grèce ne le cède en Europe qu'à la Russie, surtout de celui si réputé de Macédoine et de Thrace.

Ainsi coexistent des systèmes de cultures très archaïques, et d'autres qui supposent un travail minutieux, qui produisent pour l'étranger. Vers Kavalla et Salonique, les premiers sont refoulés par des populations de vrais jardiniers. Peut-être cependant faut-il leur réserver une place, quitte à les améliorer : le troupeau de moutons, le champ de blé sont ce qui convient le mieux à certaines steppes, à bien des montagnes, d'autant plus que la Grèce n'a pas assez de pain

ni de laine pour elle-même. D'ailleurs, les cultures les plus rémunératrices sont les plus aléatoires, parce que la surproduction les guette ; il y a eu des crises douloureuses, non plus seulement pour le vin et l'huile, mais dernièrement pour la soie, les raisins secs et le tabac. Pour celui-ci, il faut compter avec la concurrence de la Bulgarie et de la Turquie ; pour ceux-là, avec la Californie et l'Australie. Le gouvernement cherche à en organiser la production et la vente, à créer des coopératives obligatoires. Mais il est difficile de vaincre la routine, car le paysan est d'ordinaire un petit propriétaire sans argent, qui obtient peu de ses champs trop exigus et vit de frugalité : 400 francs suffisent à l'entretien mensuel d'une famille de quatre personnes.

L'industrie. — En raison de la médiocrité du sol, l'agriculture tient une place plus restreinte que dans les autres États balkaniques : elle occupe 54 p. 100 de la population seulement, contre 8 pour le commerce et 18 pour l'industrie [1]. Cependant l'industrie domestique ne fut jamais florissante, elle décline, et les manufactures rencontrent des conditions moins favorables encore que dans les autres péninsules méditerranéennes. L'extraction des lignites de l'Eubée et de l'Attique n'a pas dépassé 156526 tonnes. On étudie l'aménagement des chutes d'eau, notamment de l'Haliakmon et d'Édessa ; on espère conduire leur énergie jusqu'au Pirée ; mais y a-t-il là de grandes possibilités ? Cette rareté du combustible oblige à exporter presque tous les minerais, assez abondants pour le fer (236 000 t. en 1930, 8 500 en 1933), le plomb argentifère et le zinc du Laurion, le manganèse, la bauxite. L'industrie emploie davantage les produits du sol que ceux du sous-sol. Le tiers des ouvriers d'usines est occupé par le tabac, à Athènes, Kavalla, etc. On peut escompter l'avenir des minoteries déjà importantes, des distilleries, des huileries et savonneries, d'autant plus que ce sera un moyen de parer aux crises du vignoble et des olivettes. L'industrie de la laine a peu progressé à cause de la mauvaise qualité des laines ; celle de la soie et les filatures de coton suffisent presque aux besoins du pays ; les tanneries pourraient employer les peaux aujourd'hui vendues à l'étranger.

En somme, si la Grèce compte nombre de petits artisans, elle a peu de manufactures. Il suffit à celles-ci de 32 CV 6 par habitant. Cependant leur force motrice a triplé de 1920 à 1927. On est parvenu à créer une industrie d'exportation (tapis, soieries, savons, ciments), ainsi que certaines industries nécessaires aux progrès futurs (engrais, colorants). Un facteur de cet essor a été le travail des réfugiés qui ont transplanté les industries asiatiques. Grâce à eux, Athènes et le Pirée forment déjà un centre industriel où les fabriques de tapis, à elles seules, emploient 3 600 ouvrières. Avec cette surabondance de main-d'œuvre, la Grèce pourra développer, non sans doute l'industrie lourde, mais l'élaboration de ses produits agricoles.

Le commerce. — La valeur du commerce extérieur montait en 1930 à 856 francs par habitant ; la Grèce se plaçait ainsi avant la plupart des petits États européens. Dans ce chiffre, presque double de celui de 1912, le transit n'intervenait qu'assez peu. Il n'est pas aussi actif à Salonique qu'on le croit souvent, ni à plus forte raison au Pirée.

En 1932, les importations se sont élevées à 5 083 millions de drachmes, les

1. Bien moins active qu'on ne penserait, la pêche n'occupe que 14 941 personnes et ne donne que 16 000 tonnes de poissons, moins du dixième de la France ; elle est loin de suffire à la consommation. Les vapeurs et voiliers n'emploient que 15 211 marins.

exportations à 2 726 seulement [1]. Dans les premières, la primauté revient aux denrées alimentaires, surtout au blé ; viennent ensuite les objets fabriqués, puis

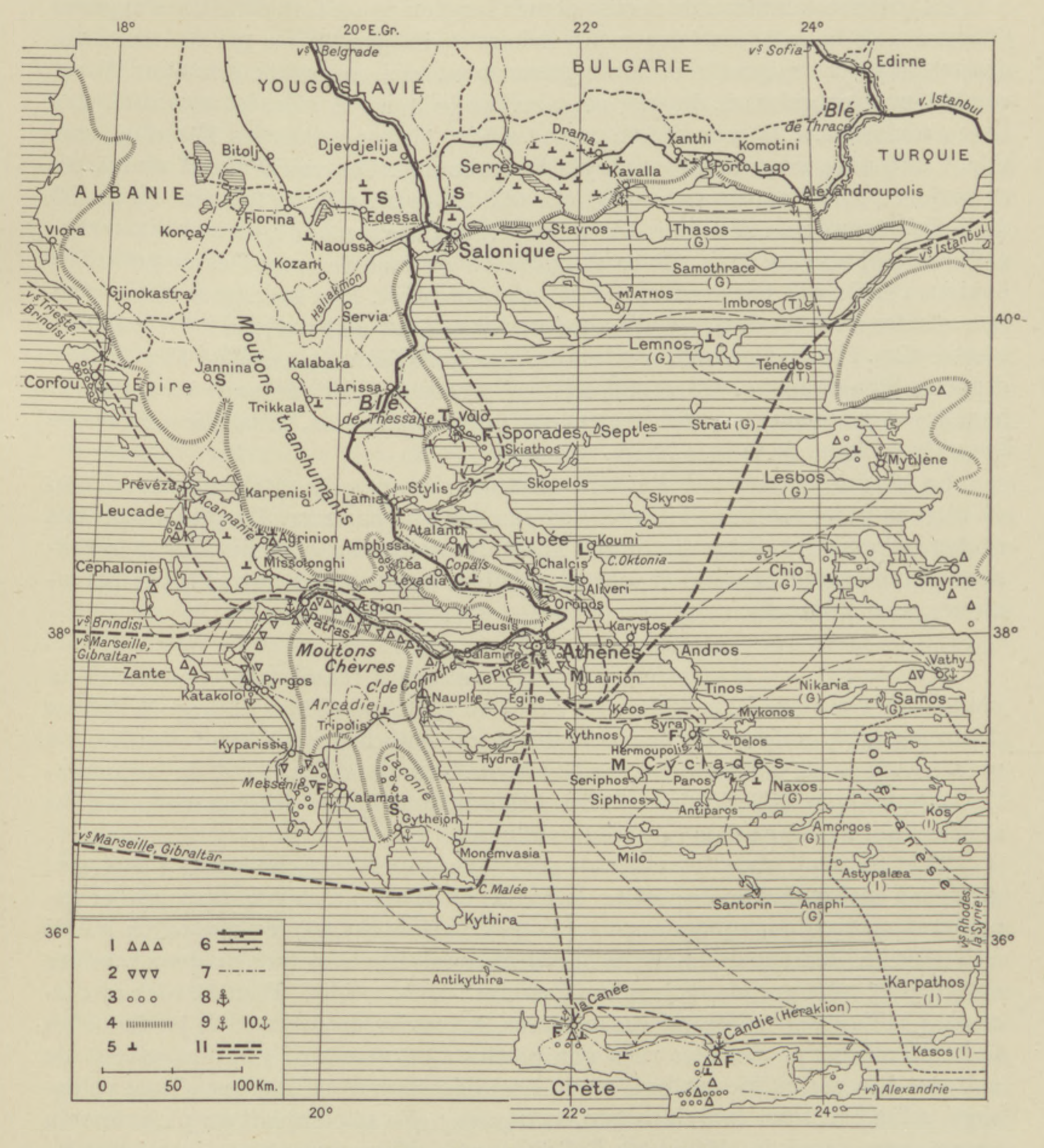


FIG. 149. — Carte économique de la Grèce.

Principales cultures ; 1, Raisins secs ; 2, Vignes à vin ; 3, Oliviers ; 4, Limite de l'olivier vers le Nord et vers le continent ; S, Mûriers ; F, Arbres fruitiers ; C, Coton. — 5, Tabac. — 6, Voies ferrées. — 7, Routes d'automobiles. — Principaux ports : 8, Trafic supérieur à 500 000 tonnes ; 9, Trafic variant de 100 000 à 500 000 tonnes ; 10, Trafic inférieur à 100 000 tonnes. — 11, Lignes de navigation. — Principales industries : L, Extraction de lignite ; M, Métaux ; T, Industrie textile. — Échelle, 1 : 5 000 000.

les combustibles que l'industrie, les transports exigent de plus en plus. D'autre part, la Grèce vend du tabac, des raisins secs, des vins de coupage, de l'huile. Remarquons que presque tout ce que la Grèce achète lui est indispensable, tandis qu'elle expédie de ces produits assez chers dont chaque crise mondiale diminue

1. En août 1934, un franc valait 7,06 drachmes. Chiffres antérieurs à la crise : 13 276 et 6 960.

la consommation. Elle est surtout en relations avec l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et les États-Unis.

La balance commerciale accuse depuis longtemps un fort déficit, qu'aggrave l'énormité de la dette extérieure. En dehors de l'argent laissé par les touristes, des remises des émigrants et malheureusement des emprunts étrangers, il est comblé par les gains de la marine marchande dont le rôle est essentiel. Les Grecs revinrent à la mer dès le XVIIIe siècle, d'abord dans les îles d'où partaient une nuée de caïques employés au cabotage. Ces voiliers sont remplacés en majeure partie par les vapeurs (1 600 000 tx de jauge), qui forment 96 p. 100 de la flotte grecque. Celle-ci tient le dixième rang dans le monde, le sixième par rapport à la population. Mais elle se compose en général de cargos assez petits, de navires vieillis qui résistent mal à la baisse du fret. Elle rencontre des rivales redoutables dans les flottes de l'Angleterre et surtout de l'Italie, dont le pavillon couvre 42 p. 100 du tonnage dans les relations avec l'étranger, contre 18 p. 100 au drapeau bleu et blanc. Un grand effort s'impose à l'Hellade pour conserver le bénéfice des avantages que lui valent ses formes articulées, sa position en Méditerranée à l'issue de la mer Noire.

La marine correspond d'autant plus à une nécessité vitale que beaucoup de régions ne communiquent guère entre elles que par mer. La proportion des routes carrossables (7 km. 6 par 100 km^2), des voies ferrées (2 km. 05) et le tonnage kilométrique de celles-ci sont plus faibles que dans les autres États balkaniques, sauf l'Albanie.

L'HABITAT. — La transformation économique a réduit la proportion de la population rurale de 72 p. 100 en 1879 à 63 en 1920, puis 58 en 1928 après l'afflux des réfugiés. Beaucoup de ceux-ci étaient des citadins invétérés ; d'autres ne quittèrent pas les ports où ils abordèrent. Ils forment 478 p. 1 000 de la population à Salonique, 402 au Pirée, 282 à Athènes, multipliant les commerçants, les artisans qui n'étaient déjà que trop nombreux.

Très souvent, dans les villes de moyenne importance, les petits métiers se groupent encore dans un quartier, le bazar, où chacun a sa rue, bruyante et encombrée. Autour de la place, ou vers la gare parfois éloignée du centre, on a bâti à l'instar de l'Europe des maisons bourgeoises assez petites (une ou deux familles seulement), sans grande recherche de confort ni de solidité. Bientôt elles se desserrent et l'on se perd parmi des masures, entourées de cours et de jardins d'où le bétail s'échappe dans les rues non pavées : beaucoup de citadins vivent de culture. A la périphérie surtout, on voit combien la maison grecque s'isole volontiers, selon l'instinct individualiste de la race ; elle se complaît en plein terrain vague, sans souci de clôture ni d'alignement ; elle ne craint pas les pentes les plus raides, où les fardeaux ne peuvent être portés que par les petits ânes au pied sûr. Tout rappelle que, voici seulement un siècle, les villes étaient des bourgs ruraux qui n'échappaient pas à la barbarie sordide de leurs campagnes. Renonçant à leur pittoresque levantin, elles ont supprimé trop fréquemment minarets, cyprès, moucharabiés, pour édifier des bâtisses banales ou laides. De sorte que, sur cette terre classique, souvent rien ne rappelle le passé, sinon un nom, illustre et décevant, et parfois une citadelle vénitienne ou turque sur les débris de l'acropole. Heureusement que, d'ordinaire, la mer élargit l'horizon de ces villes : on y rencontre l'esprit d'entreprise, l'amour de la cité aussi vif qu'au temps de Périclès, et le désir de la rénover (pl. CIV, C).

Il y a peu de différences entre les villages et la plupart des villes. Les habitations disséminées sont rares, moins encore, semble-t-il, à cause du brigandage de jadis que du manque d'eau. Lorsque les sources sont fréquentes, la commune se divise volontiers en hameaux, comme en Élide et dans quelques cantons pourtant peu sûrs du Nord-Ouest ; le même résultat peut être amené par l'absence totale de sources, suppléées par des citernes (Magne). Mais en général prévaut le village groupé, assez gros même quand la population est peu dense : ainsi dans les montagnes de Morée où la moyenne est de 600 ou 700 habitants. Beaucoup de bourgs possèdent des terres très éloignées et des kalyvia qui de temporaires tendent à devenir permanentes (p. 559). Les villages recherchent les lignes de sources, le rebord des dépressions, sur des pentes parfois raides, mais où l'on trouve un air plus sain que dans les vallées fiévreuses et plus de sécurité. Parfois ils y occupent des sites de défense. Cependant ce souci ne paraît pas avoir préoccupé autant qu'en Italie et dans les îles (p. 551, note). Souvent les maisons se rassemblent à mi-pente ou au bas des versants, plutôt qu'au sommet ou sur un éperon; peu serrées, sauf parfois au centre, elles s'égrènent au hasard, entourées en général de quelques arbres. De loin, on est séduit par cette verdure qui fait ressortir les couleurs vives du crépi ; de près, c'est souvent bien sale et même des paysans aisés se contentent de taudis. On reste tellement dehors, à travailler dans les champs, à bavarder sur la *platia* qu'avoisinent l'église, les cafés, le *pantopolion* qui, d'après l'étymologie, « vend de tout », fort peu ! Près de la source, soigneusement captée, qu'ombragent les gros platanes, c'est la fraîcheur délicieuse après les garrigues ardentes, la joyeuse animation de scènes rustiques qui n'ont guère varié depuis Théocrite.

DÉMOGRAPHIE. — La population s'élevait en 1928 à 6 204 684 habitants, soit une densité de 47,7[1]. Ce taux, qui dépasse celui de l'Espagne, semble assez fort, si l'on songe à l'étendue des montagnes, des marécages et à la misère où les Musulmans avaient laissé la Grèce. En 1838, le royaume n'avait que 15 habitants au kilomètre carré. Les régions les plus denses étaient les Cyclades (39,1), qui avaient relativement peu souffert ; puis venaient le Péloponnèse et surtout l'Arcadie qui avait été un refuge (23,1); l'Attique et Béotie avait une densité presque aussi infime que l'Étolie (9,6). En 1928, les grandes villes mises à part, les maxima se trouvent encore dans les îles (fig. 150): Corfou (163,9), Zante (100,4), les îles proches de l'Asie (79,9) ; mais les Cyclades (50,2) ont progressé bien moins vite que l'Élide et Achaïe (59,9) et la Messénie (72,8). Les minima sont dans les régions récemment libérées : Macédoine (40,2), qui a pourtant beaucoup augmenté grâce aux réfugiés, Thessalie (37), Thrace (34,8), Épire (33,4); dans les montagnes d'Étolie et Phocide (28,2). Le département d'Attique et Béotie, si l'on enlève l'agglomération athénienne, n'arrive qu'à 49,2, guère plus que la Crète. La prospérité revient dans la Grèce classique, celle de la façade orientale et de l'archipel ; mais peut-être y a-t-il plus d'avenir dans les plaines du Nord, dans l'Ouest du Péloponnèse, par où la Grèce regarde vers l'Europe et non plus vers l'Orient.

Une force pour elle, c'est l'accroissement rapide de sa population. Depuis 1838, elle a augmenté de 860 p. 100 (le territoire, de 161 p. 100 seulement). La natalité est restée élevée (30,5 p. 1 000), tandis que la mortalité s'abaissait à 17. Récemment encore, l'excédent était rogné par une émigration considérable,

1. Évaluation officielle en décembre 1932 : 6 548 460 (densité, 50,3).

surtout dans les îles où la place manquait. En 1907, il était parti 36 850 Grecs aux États-Unis. Cet exode a été enrayé après la Guerre; l'émigration transocéanique est tombée de 14,2 par millier d'habitants en 1907 à 0,5 en 1931, et l'excédent total des sorties ne dépasse guère 2 200. Nul doute que la population ne soit à l'étroit dans bien des régions accidentées; mais elle pourrait mieux se répartir, grâce à l'industrie, à la descente vers les plaines, surtout à la mise en valeur des nouvelles provinces.

Dans le Nord des Balkans, où longtemps le grec avait été la langue des affaires et de l'aristocratie, le réveil des autres nations lui a fait perdre cette primauté. Istanbul n'a plus que quelques dizaines de milliers de Grecs au lieu d'un demi-million en 1914. Cependant il subsiste des colonies actives dans les ports roumains et russes, en Égypte, à Marseille, au Maroc, dans les mers lointaines et surtout en Amérique. Le Grec du dehors, commerçant et citadin, adopte volontiers la langue et les mœurs des pays qu'il habite. Mais il conserve le souvenir de la patrie, y envoie beaucoup d'argent, tient à honneur de l'aider dans sa régénération.

Fig. 150. — La densité de la population en Grèce.

Chaque point représente 20 000 habitants. — 1, Villes comptant plus de 100 000 habitants ; 2, de 50 000 à 100 000 habitants ; 3, de 25 000 à 50 000 habitants. — 4, Départements dont la densité (villes non comprises) est supérieure à la moyenne de la Grèce (47,6). — Échelle, 1 : 7 900 000.

L'avenir. — La Grèce extérieure va-t-elle se reconstituer en ramenant vers l'Asie ce million de réfugiés chassés par les Turcs ? Sans doute est-il étrange de voir comment les côtes d'Ionie, si bien faites pour le commerce, sont vidées de ces Hellènes qui s'y entendaient à merveille, occupées par les paysans turcs qui y répugnent. L'évolution de l'État d'Angora peut réserver des surprises. D'autre part, les émigrés se sont installés dans ces bourgs thraces ou macédoniens qui portent le nom de la ville d'où ils furent expulsés, et qui feront peut-être oublier celle-ci aux nouvelles générations. Déjà beaucoup ont perdu tout esprit de retour. L'opinion publique songe moins à cette restauration qu'aux 110 000 Grecs du Dodécanèse, menacés de perdre leur nationalité, aux 280 000 Hellènes de Chypre, à ceux de l'Albanie méridionale.

Et d'ailleurs, bien plus que des terres irrédimées, elle se préoccupe de la situation financière, parfois si inquiétante, de la lutte contre l'ignorance et la malaria, de la marine, de la colonisation intérieure. Refoulée de l'Asie, la Grèce se rapprochera plus encore de l'Europe par son développement économique. Bientôt sera fini le temps où la vie homérique se poursuivait près des temples en ruines ; déjà une cimenterie, un arsenal enfument Éleusis et Salamine. Les vrais

philhellènes doivent admirer non seulement le Parthénon, mais aussi la vitalité du peuple grec, confiant dans ses destinées qu'il ne croit pas achevées, et ces qualités qu'il a héritées de ses ancêtres : fierté nationale, intelligence aiguisée et curieuse de savoir, énergie entreprenante. Il s'y joint des traits de caractère levantin ; mais peut-être sera-ce justement la mission de la Grèce, une fois encore, d'être l'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident.

BIBLIOGRAPHIE

La Grèce, numéro spécial de la *Vie technique et industrielle*, Paris, 1927. — Oct. Merlier, La Grèce de 1934 (*Revue de Paris*, 15 juillet 1934, p. 427-450). — B. Simonide, La question agraire en Grèce (*Revue d'Économie Politique*, XXXVII, 1923, p. 769-811). — B. B. Alivisatos, *La réforme agraire en Grèce*, Paris, 1932. — A. Boyazoglu, *L'Économie rurale de la Grèce d'après Guerre*, Paris, 1931. — J. Kipps, The Greek currant trade (*Economic history*, II, 1930, p. 137-153). — G. B. Ducas, Die griechische Seeschiffahrt (*Weltwirtschaftliches Archiv*, XXIV, 1926, p. 321-341, et XXX, 1929, p. 427-447); Die Industrie Griechenlands (*Ibid.*, XXV, 1927, p. 265-278). — J. Sion, La marine marchande et les ports de la Grèce (*Annales de Géogr.*, XLI, 1932, p. 309-314). — Société des Nations, *L'établissement des réfugiés en Grèce*, Genève, 1926 ; *Rapports sur les opérations de l'Office autonome pour l'établissement des réfugiés*, Ibid., 1924-1930. Sur l'établissement des réfugiés, voir J. Ancel (*Annales de Géogr.*, XXXIV, 1925, p. 277-280); P. A. Argyropoulo (*Revue des Sciences politiques*, 1930, p. 161-190); Ch. B. Eddy, *Greece and the Greek refugees*, Londres, 1931. — Fr. Papenhusen, Die Neubesiedlung Griechenlands (*Zeitschrift Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1933, p. 34-52). — Ministère de l'Économie Nationale. Statistique générale de la Grèce, *Recensement de la population de la Grèce au 19 décembre 1920*, Athènes, 1928. *Population de la Grèce d'après le recensement du 15-16 mai 1928*, Ibid., 1929; *Bulletin Mensuel de Statistique* (depuis 1929); *Annuaire statistique de la Grèce*, Année I, 1930 (essentiel). — Ministère des Affaires Étrangères, Direction de la Presse, *La Grèce actuelle*, Athènes, 1933, (renseignements économiques, croquis). — Banque d'Athènes, *Bulletin économique et financier*.

TABLE DES PHOTOGRAPHIES

HORS TEXTE

CARTE HORS TEXTE EN COULEURS

TABLE DES CARTES

ET FIGURES DANS LE TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

L'ITALIE[1]

1. Par M. JULES SION.

QUATRIÈME PARTIE

LES PAYS BALKANIQUES[1]

LA YOUGOSLAVIE

1. Les chapitres XXV à XXXV ont été rédigés par M. Y. CHATAIGNEAU.

L'ALBANIE

LA BULGARIE

LA THRACE TURQUE

LA GRÈCE[1]

ERRATA

Page 356, § II, l. 23 : *lire:* pl. LXXII, B, *au lieu de:* pl. LXXII, A.
— 380, l. 39 : *lire:* pl. LXXV, C, *au lieu de:* LXV.
— 422, l. 7 : *lire:* Cirknica, *au lieu de:* Cerknica.
— 423, l. 7 : *lire:* kozolec, *au lieu de:* hozelec.
— 483, dernier paragraphe : *lire:* « très nombreux est le troupeau de chèvres », *au lieu de:* « le plus nombreux... ».
— 487, fig. 125 : le grisé n° 2, qui désigne le territoire de la Principauté de Bulgarie, doit être arrêté, au Nord-Est, à la ligne discontinue Silistra-Mankalija, et celle-ci remplacée par le pointillé qui limite la Principauté.
— 489, Renseignements statistiques : Résultats provisoires du recensement de la population bulgare au 31 décembre 1934 : 6 081 049 habitants ; densité, 59.

---

1. Par M. JULES SION.

INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

1. Les chiffres en caractères gras renvoient au passage principal.
Le tableau suivant indique l'équivalent phonétique des signes spéciaux employés pour les noms yougoslaves, albanais, bulgares et turcs :

SERBO-CROATE,	g = *g* dur	ž = *j*	zh = *j*	*x* = *dz*	g = *h* aspiré
SLOVÈNE	h = *h* aspiré et	BULGARE :	é = *è*	xh = *dj*	ou *ch* all. final
ET BULGARE :	*ch* allemand final	ă = *e* bref	e = *é*	gj = *d* mouillé	ı = *e* bref
c = *ts*	j = *y*		ë = *e*		j = *j*
ć = *t* mouillé	s = *s* (jamais *z*)	ALBANAIS :	œ = *eu*	TURC :	ö = *eu*
č = *tch*	š = *ch*	ç = *tch*	y = *u*	c = *dj*	ü = *u*
e = *é* ou *è*	u = *u*	sh = *ch*	dh = *th* anglais	ç = *tch*	ş = *ch*

B

D

E

N

O

T

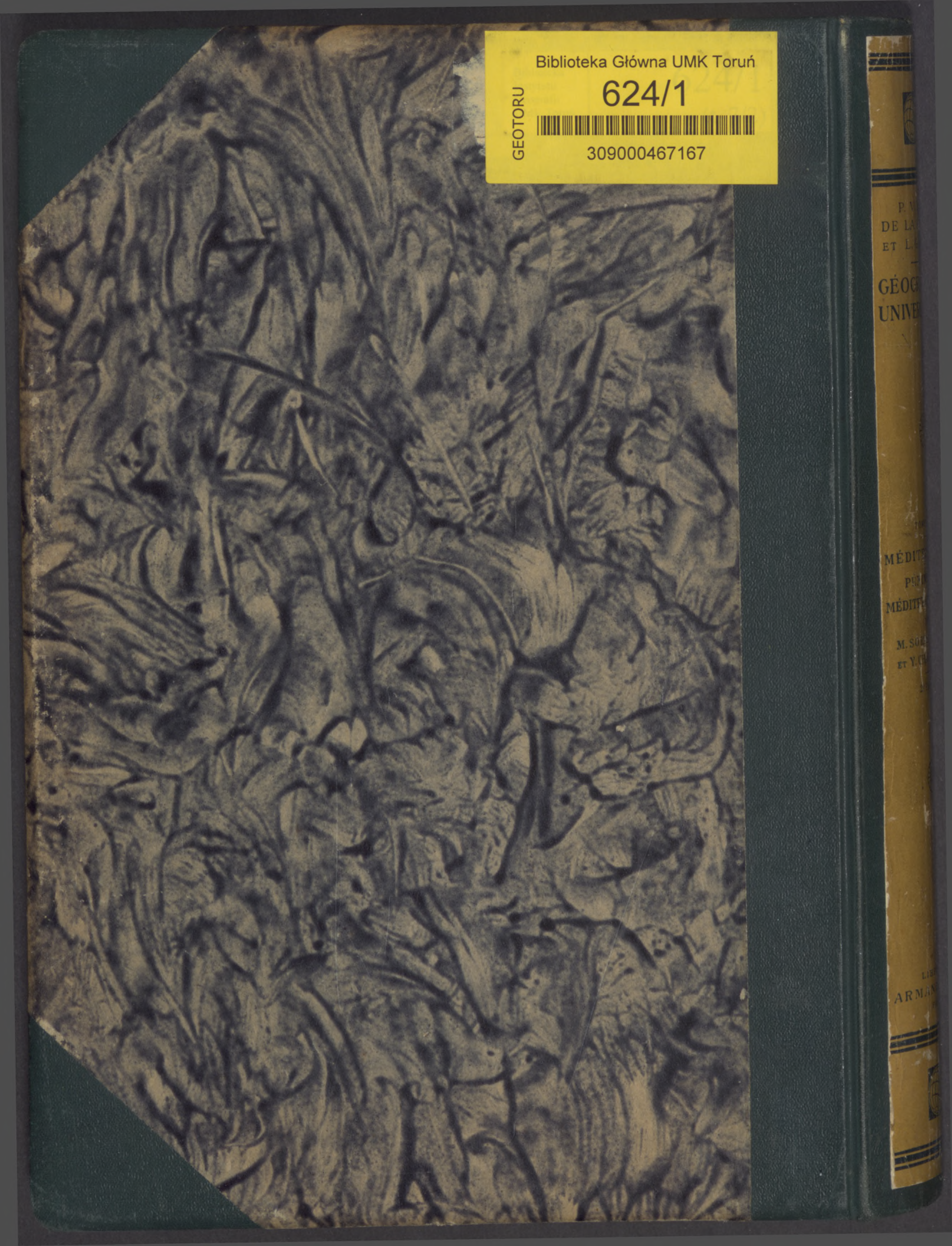
ADDITIONS

PREMIÈRE PARTIE, p. 53, ajouter à la bibliographie : *Feuille d'informations économiques méditerranéennes*, publiée par la CHAMBRE DE COMMERCE DE MARSEILLE.

ID., p. 67, ligne 23 : La zone espagnole du Maroc est complètement pacifiée.



3380. — Imprimerie KAPP, Paris-Vanves. — 2-35.


Biblioteka Główna UMK Toruń
624/1
GEOTORU
309000467167